
VIRTUTE NON VERBIS
Lansdowne.



DICTIONNAIRE INFERNAL,

OU

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE,

Sur les Êtres, les Personnages, les Livres, les Faits et les Choses

QUI TIENNENT AUX APPARITIONS, A LA MAGIE, AU COMMERCE DE L'ENFER, AUX DIVINATIONS, AUX SCIENCES SECRÈTES, AUX GRIMOIRES, AUX PRODIGES, AUX ERREURS ET AUX PRÉJUGÉS, AUX TRADITIONS ET AUX CONTES POPULAIRES, AUX SUPERSTITIONS DIVERSES, ET GÉNÉRALEMENT A TOUTES LES CROYANCES MERVEILLEUSES, SURPRENANTES, MYSTÉRIEUSES ET SURNATURELLES ;

PAR M. COLLIN DE PLANCY.

Deuxième édition, entièrement refondue,

ORNÉE DE FIGURES.

« Mais l'homme superstitieux craint toutes choses, la terre et la mer, l'air et le ciel, les ténèbres et la lumière, le bruit et le silence ; il craint même jusqu'à un songe. »

PLUTARQUE.

TOME QUATRIÈME.

Paris.

A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE
DE P. MONGIE AÎNÉ,
BOULEVART DES ITALIENS, N°. 10.

1826.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DICTIONNAIRE

INFERNAL.

M

MA, — Nom Japonais qui signifie esprit malin ; on le donne au renard, qui cause en effet de grands ravages au Japon, où des sectaires n'admettent qu'une espèce de démons, uniquement destinés à animer le renard.

MAB, — Reine des fées, dans Shakspeare.

MABERTHE. — On lit dans l'*Histoire des possédés de Flandre*, tome 2, page 275, qu'il y a eu en quelque royaume de l'Europe, une jeune fille nommée Maberthe, menant une vie célèbre, qui fut reçue en pitié dans la maison du seigneur Svert, en l'an 1618. Elle se faisait passer pour sainte, et se vantait que son Dieu lui disait souvent, « Communie, ma fille ; » et que quand le prêtre lui donnait l'absolution, elle sentait une main invisible qui se posait sur sa tête en lui disant : « Ma fille, tes péchés te sont remis. »

Elle refusa de conférer de ces merveilles avec un seigneur évêque, en disant qu'un jour le diable l'avait prise par la main, et s'était promené quelque temps avec elle. Le seigneur Svert insista pour qu'elle conférât avec le seigneur évêque, ce qu'enfin Maberthe accorda ; mais après la conférence, qui embarrassa le sei-

gneur évêque, elle s'en alla de la maison en disant : « S'ils savaient que je sais ce que je sais, ils diraient que je suis une sorcière. » Elle assurait que Dieu se mêlait corporellement avec elle, et ajoutait plusieurs choses pleines de vergogne, que la pudeur empêche de réciter en cet endroit.

Un père dominicain s'empara alors de Maberthe et découvrit qu'elle était sorcière, qu'elle allait au sabbat, qu'elle s'y prostituait aux diables et aux sorciers, qu'elle était possédée d'un très-mauvais démon, et qu'elle cherchait à faire des prosélytes en sorcellerie; qu'elle avait les marques du diable aux parties honteuses, aux mains, aux pieds, et aux reins; que le diable la prenait la nuit dans son lit et l'emmenait aux assemblées. On lui ordonna de se convertir. « J'y penserai, dit-elle; il y a vingt-quatre heures au jour; ma conversion se fera quand la clémence de Dieu me visitera. » Elle accusa aussi le père dominicain d'avoir voulu la séduire. L'affaire devenait grave : on dépêcha le procès de Maberthe, et on la brûla.

MACAIRE (Saint), — Né dans le quatrième siècle à Alexandrie. Il fut d'abord boulanger, et ensuite renonça au monde, et se retira en 335 dans la solitude de Nitrie. Il arriva dans un lieu jadis habité, où il ne trouva plus que quelques tombeaux de païens. Comme il avait besoin de repos, il ouvrit un sépulcre, tira dehors un cadavre, et le mit sous sa tête pour lui servir d'oreiller[1]. Les démons qui hantaient ces tombeaux, voyant le sang-froid de l'abbé Macaire, résolurent de le tourmenter un peu. Ils se mirent donc à crier : « Madame, levez-vous, nous allons au bain. » Le diable, qui se trouvait dans le cadavre que

[1] *Sub caput suum tanquam plumacium...* C'était un coussin fort agréable.

Macaire avait pris pour dormir, répondit aussitôt : « J'ai sur le ventre un étranger qui m'empêche de vous suivre. » Macaire, entendant ces mots, eut bien quelque étonnement, mais pas la moindre frayeur. Il fut même assez intrépide pour donner des coups de poing à son oreiller, en lui disant : « Lève-toi et va-t-en, si tu peux. » Et les démons stupéfaits prirent la fuite, en criant : « Seigneur étranger, vous êtes plus fort que nous. »

Les esprits malins n'osèrent donc plus attaquer ouvertement l'abbé Macaire; mais ils lui envoyèrent, sans se montrer, des tentations charnelles. C'est pourquoi il se leva, remplit un grand sac de sable et de pierres, le chargea sur ses épaules, et marcha plusieurs jours dans le désert, sans quitter son fardeau. Il voulait par-là tourmenter son corps regimbant. Satan se présenta à lui, sous la figure d'un homme fort et vigoureux, vêtu d'un habit de lin, et chargé de bouteilles. « Où vas-tu ? lui dit Macaire. — Mon voyage et mon fardeau sont utiles à quelque chose, répondit le diable, je porte à boire à mes compagnons. — Et pourquoi as-tu pris tant de bouteilles ? — Parce qu'ils sont plusieurs; et puis, vu que chacun a ses goûts, j'ai eu soin de prendre différentes espèces de vins. Ce qui ne plaira pas à l'un plaira à l'autre ; moi, je veux que tout le monde soit content. »

Après ces mots, Satan reprit son chemin, et Macaire sa promenade. Il rencontra bientôt une tête de mort, et lui demanda sur quel corps elle avait figuré dans le monde ? « Sur le corps d'un païen, répondit la tête. — Où est maintenant ton âme ? — Dans l'enfer. — Les païens sont-ils bien bas, dans les pays enflammés ? — Ils sont enfoncés dans le cœur de la terre, aussi bas que le ciel est haut. — Y a-t-il quelqu'un au-dessous des juifs ? — Les chrétiens qui ne

sont pas dévots. Ceux-là sont au fin fond de l'enfer [1].

C'est ce même saint Macaire qui fit sept ans pénitence, pour avoir tué une puce avec colère.

MACHA-ALLAH ou MESSA-HALA, — Astrologue arabe, qui vivait vers la fin du huitième siècle de notre ère; il obtint une grande réputation par son habileté dans l'astrologie. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans Casiri. On a traduit en latin les principaux : 1°. Un *Traité des élémens et des choses célestes;* 2°. un autre, *De la révolution des années du monde;* 3°. un troisième, *De la signification des planètes pour les nativités*, Nuremberg, 1549. La bibliothéque Bodléienne a parmi ses manuscrits une traduction hébraïque de ses *Problèmes astrologiques*, faite par le célèbre Aben-Ezra.

MACHLYES, — Peuple fabuleux d'Afrique, que Pline prétend avoir eu les deux sexes et deux mamelles, la droite semblable à celle d'un homme, et la gauche à celle d'une femme.

MACREUSES, — Oiseaux de la famille des canards, qui sont très-communs sur les côtes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Elles ont été le sujet de bien des contes ridicules. Plusieurs auteurs ont assuré que ces oiseaux sont produits sans œufs et sans accouplement; quelques-uns les font venir des coquilles qui se trouvent dans la mer; d'autres n'ont pas rougi d'avancer qu'il y a des arbres semblables à des saules, dont le fruit se change en macreuses, et que les feuilles de ces arbres qui tombent sur la terre produisent des oiseaux, pendant que celles qui tombent

[1] *Legenda, opus aureum Jacobi de Voragine, auctum à Claudio à Rota*, *leg.* 18.

dans l'eau deviennent des poissons. Il est surprenant, dit le P. Lebrun, que ces pauvretés aient été si souvent répétées, quoique divers auteurs aient remarqué et assuré que les macreuses étaient engendrées de la même manière que les autres oiseaux. Albert le Grand l'avait déclaré en termes précis, et depuis, un voyageur a trouvé, au nord de l'Écosse, de grandes troupes de macreuses et les œufs qu'elles devaient couver, dont il mangea.

« Il n'y a pas trois ans qu'un journal de Normandie nous racontait sérieusement, dit M. Salgues [1], qu'on venait de pêcher sur les côtes de Granville un mât de vaisseau, qui dormait depuis plus de vingt ans sous les eaux; que l'on fut fort étonné de le trouver enveloppé d'une espèce de poisson fort singulière, que les Normands nomment *bernacle* ou *bernache*. Or, ce bernache ou bernacle est un long boyau rempli d'eau jaunâtre, au bout duquel se trouve une coquille qui renferme un oiseau, lequel produit une macreuse. Cette absurde nouvelle se répandit, et les Parisiens, ajoute M. Salgues, furent bien étonnés d'apprendre qu'il y avait des oies qui naissaient au bout d'un boyau dans une petite coquille. »

Johnston, dans sa *Thaumatographie naturelle*, rapporte que les macreuses se forment dans le bois pouri, que le bois pouri se change en ver et le ver en oiseau. Boëthius est celui dont l'autorité lui paraît la plus imposante. Or ce savant rapporte qu'en 1490 on pêcha sur les côtes d'Écosse une pièce de bois pouri, qu'on l'ouvrit en la présence du seigneur du lieu, et qu'on y trouva une quantité énorme de vers; mais ce qui surprit singulièrement l'honorable baronnet et les spectateurs, c'est que plusieurs de ces vers

[1] *Des Erreurs et des Préjugés*, tom. Ier., p. 448.

commençaient à prendre la forme d'oiseau, que les uns avaient des plumes, et les autres étaient encore tout rouges. Ce phénomène parut si étonnant, que l'on déposa la pièce de bois dans l'église voisine, où elle fut conservée comme une relique. Boëthius ajoute qu'il fut lui-même témoin d'un prodige semblable : que le ministre d'une paroisse voisine des bords de la mer, ayant pêché une grande quantité d'algues et de roseaux, il aperçut à l'extrémité de leurs racines, des coquillages singuliers, qu'il les ouvrit et y trouva au lieu de poisson un oiseau. L'auteur assure que le pasteur lui fit part de cette merveille, et qu'il fut lui-même témoin de la vérité de ce fait.

MACRODOR, — Médecin écossais dont voici l'aventure : « En l'année 1574, un nommé Trois-Rieux s'obligea envers un médecin écossais nommé Macrodor, (tous deux habitans de Bordeaux,) de lui servir de démon après sa mort, c'est-à-dire que son esprit viendrait le servir en toute chose et lui faire connaître ce qui était caché aux hommes ; et pour parvenir à ces fins, ils signèrent un pacte en lettres de sang sur du parchemin vierge. Ce Macrodor était regardé comme sorcier et magicien, il eut une fin misérable ainsi que toute sa famille. On surprit chez lui l'obligation que nous venons de mentionner, avec une platine de cuivre ronde, de médiocre grandeur, sur laquelle étaient gravés les sept noms de Dieu, sept anges, sept planètes et plusieurs autres figures, caractères, lignes, points, tous inconnus [1]. On ne voit pas cependant la manière dont il mourut. Il est probable qu'il fut brûlé dans quelque coin.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. II, page 174.

MADELEINE. — Voyez *Croix*, *Palud*, *Pazzi*.

MADELEINE-AMALARIC, — Sorcière âgée de soixante-quinze ans, habitant en la baronnie de La Trémouille, qui prédisait la stérilité des fruits, et allait au sabbat, selon le témoignage de plusieurs autres sorcières, qui avouèrent l'y avoir vue plusieurs fois. Dans son interrogatoire, elle nia toutes les accusations dont on la chargeait, principalement onze homicides dont plusieurs personnes sans reproches se dirent témoins. Elle fut condamnée, et mourut sans rien avouer, comme une vraie martyre du diable [1].

MAGARES, — Sorciers de Mingrélie, fort redoutés des gens du pays, parce qu'ils nouent l'aiguillette. Aussi la cérémonie du mariage se fait toujours en secret, et sans qu'on en sache le jour, de peur que ces prétendus sorciers ne jettent quelques sortiléges fâcheux sur les époux.

MAGES, — Sectateurs de Zoroastre, adorateurs du feu et grands magiciens. C'est d'eux que la magie ou science des mages tire son nom. Ils prêchaient la métempsycose astronomique; c'est-à-dire que, selon leur doctrine, les âmes au sortir de ce monde allaient habiter successivement toutes les planètes, avant de revenir sur la terre. Ils faisaient des miracles.

MAGICIENS. — La magie donne à ceux qui la possèdent une puissance à laquelle rien ne peut résister; d'un coup de baguette, d'un mot, d'un signe, ils bouleversent les élémens, changent l'ordre immuable de la nature, livrent le monde aux puissances in-

[1] Rikius, *Disc. sommaire des sortilèges, vénéfices, idolâtries, tiré des procès criminels jugés au siége royal de Montmorillon, en Poitou, la présente année*, 1599, p. 29.

fernales, déchaînent les tempêtes, les vents et les orages, en un mot, font le froid et le chaud. Les magiciens et sorciers, dit Wecker, sont portés par l'air d'un très-léger mouvement, vont où ils veulent, et cheminent sur les eaux, comme Oddon le pirate, lequel voltigeait çà et là, en haute mer, sans esquif ni navire.

On conte qu'un magicien coupa la tête d'un valet, en présence de plusieurs personnes qu'il voulait divertir, et dans le dessein de la remettre; mais pendant qu'il se disposait à rétablir cette tête, il vit un autre magicien qui s'obstinait à le contrecarrer, quelque prière qu'il lui fît; il fit naître tout d'un coup un lys sur une table, et en ayant abattu la tête, son ennemi tomba par terre, sans tête et sans vie. Puis il rétablit celle du valet, et s'enfuit.

Les habitans d'Hamel sur le Wéser, en Basse-Saxe, étant, en l'année 1284, tourmentés d'une quantité surprenante de rats et de souris, jusque-là qu'il ne leur restait pas un grain qui ne fût endommagé, et plusieurs d'entre eux songeant aux moyens de se délivrer de ce fléau, il apparut tout d'un coup un homme étranger, d'une grandeur extraordinaire et effroyable, qui entreprit, moyennant une somme d'argent dont on convint, de chasser sur l'heure toutes les souris hors du territoire de la ville. Après que le marché fut conclu, il tira une flûte de sa gibecière, et se mit à en jouer. Aussitôt tous les rats qui se trouvaient dans les maisons, sous les toits, dans les planchers, sortirent par bandes, en plein jour, et suivirent le joueur de flûte jusqu'au Wéser, où ayant relevé ses habits il entra dans la rivière, et les souris qui l'imitaient s'y noyèrent.

Lorsqu'il eut ainsi exécuté sa promesse, il vint demander l'argent dont on était convenu avec lui; mais

il ne trouva plus les bourgeois dans la disposition de le lui compter. Cette mauvaise foi le rendit furieux; il les menaça d'une vengeance terrible, s'ils ne le satisfaisaient sur-le-champ. Les bourgeois se moquèrent de lui et de ses menaces [1].

Mais, le lendemain, le magicien leur apparut, avec une mine effrayante, sous la figure d'un chasseur; il avait un chapeau de pourpre sur la tête; il joua d'une autre flûte tout-à-fait différente de la première, et tous les enfans de la ville, depuis quatre ans jusqu'à douze, le suivirent spontanément. Il les mena dans une caverne, sous une montagne hors de la ville, sans que depuis ce temps-là on en ait jamais revu un seul, et sans qu'on ait appris ce que tous ces enfans étaient devenus. Depuis cette surprenante aventure, on a pris, dans Hamel, la coutume de compter les années, *depuis la sortie des enfans*, en mémoire de ceux qui furent perdus de cette manière. Les annales de Transylvanie profitent de ce conte, et disent que, vers ce temps-là, il arriva en Transylvanie quelques enfans dont on n'entendait pas la langue, et que ces enfans, s'y étant établis, y perpétuèrent aussi leur langage, tellement qu'encore aujourd'hui on y parle allemand-saxon.

La première preuve de cette histoire consiste dans la vitre d'une église d'Hamel, sur laquelle elle est peinte, avec quelques lettres que le temps n'a pas encore effacées. Nous avons aussi, sur les vitrages de nos églises, des peintures qui nous prouvent que sainte Véronique essuya d'un mouchoir la face de Jésus-Christ allant au Calvaire; et sainte Véronique n'a jamais existé.

La seconde preuve était sur la porte appelée la

[1] On craignait pourtant bien alors les magiciens, et surtout les magiciens qui faisaient des miracles comme celui-là!

Neuve, où l'on voyait des vers latins, qui apprenaient qu'en 1284 un magicien enleva aux habitans cent trente enfans, et les emmena sous le mont Coppenberg [1].

Ces inscriptions ne prouvent pas que cette histoire soit vraie, mais seulement qu'on le croyait ainsi. Comment les pères laissèrent-ils aller leurs enfans? s'ils craignaient le flûteur, que ne le payaient-ils? Comment ces enfans firent-ils deux cents lieues sous terre, pour aller en Transylvanie, par un chemin qu'on n'a pu découvrir? Si le diable les a transportés en l'air, pourquoi personne ne les a-t-il vus?... Quelques écrivains sensés pensent que ces enfans furent emmenés, à la suite d'une guerre, par le vainqueur, et que, selon leur louable coutume, les bonnes femmes en firent un conte à leur façon, pour effrayer les marmots. D'autres regardent cette aventure comme apocryphe et supposée.

Voici des traits un peu plus anciens, et aussi vrais que la sortie des enfans d'Hamel :

Le magicien Lexilis, qui florissait à Tunis, *quelque temps avant la splendeur de Rome*, fut mis en prison, pour avoir introduit, par des moyens diaboliques, le fils du souverain de Tunis, dans la chambre d'une jeune beauté, que le père se réservait [2].

[1] Cette inscription ne fut gravée que plus de cent ans après le fait, et cent ans dénaturent bien les choses, chez un peuple superstieux et crédule.

[2] Ce Lexilis était fort mauvais prisonnier. Lorsqu'on l'emprisonnait pour quelques malices, quoique les portes fussent bien fermées et les fenêtres garnies de doubles grilles, en visitant son cachot, au bout d'une heure, on était sûr de ne plus trouver personne. Apparemment qu'il n'était pas ce jour-là sur ses gardes, car toutes les ressources de son art ne purent le tirer d'embarras.

Environ dans le même temps, il arriva une étrange aventure au fils du geôlier : ce jeune homme venait de se marier, et les parens célébraient les noces hors de la ville. Le soir venu, on joua au ballon. Pour avoir la main plus libre, le marié ôta de son doigt l'anneau nuptial, et le mit au doigt d'une statue qui était proche de là. Après avoir bien joué, il retourne vers la statue pour reprendre son anneau; mais la main s'était fermée, et il lui fut impossible de le retirer. Il ne dit rien de ce prodige; et, quand tout le monde fut rentré dans la ville, il revint seul devant la statue, trouva la main ouverte et étendue comme auparavant, mais sans la bague qu'il y avait laissée. Ce second miracle le jeta dans une grande surprise. Il n'en alla pas moins rejoindre son épouse. Dès qu'il fut au lit avec elle, il voulut s'en approcher, et se sentit empêché par quelque chose de solide, qui était couché entre lui et sa femme, et qu'il ne voyait point. « C'est moi que tu dois embrasser, lui dit-on, puis-
» que tu m'as épousée aujourd'hui : je suis la statue
» au doigt de qui tu as mis ton anneau. »

Le jeune époux effrayé n'osa répondre, et passa la nuit sans dormir. Pendant plusieurs jours, toutes les fois qu'il voulut embrasser sa femme, il sentit et entendit la même chose.

A la fin, cédant aux plaintes et aux avis de sa femme, il révéla la chose à ses parens. Le père lui conseilla d'aller trouver Lexilis dans son cachot, et lui en remit la clef. Le jeune homme s'y rendit aussitôt et trouva le magicien endormi sur une table. Après avoir attendu assez long-temps, sans qu'il s'éveillât, il le tira doucement par le pied; et le pied, avec la jambe arrachée de la cuisse, lui demeura dans les mains...

Lexilis, s'éveillant alors, poussa un grand cri : la

porte du cachot se referma d'elle-même. Le jeune homme tremblant se jeta aux genoux de Lexilis, lui demanda pardon de sa maladresse, et implora son assistance. Le magicien accorda tout, et promit au fils du geôlier de le débarrasser de la statue, moyennant qu'on le mît en liberté. Le marché fait, il remit sa jambe à sa place, et sortit.

Quand il fut rentré chez lui, il écrivit une lettre qu'il donna au jeune homme : « Va-t'en à minuit, lui » dit-il, dans un carrefour où aboutissent quatre » rues ; attends debout et en silence ce que le hasard » t'amènera. Tu n'y seras pas long-temps, sans voir » passer plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, » chevaliers, piétons, laquais, gentilshommes et » autres ; les uns seront armés, les autres sans armes, » les uns seront tristes, les autres se réjouiront. Quoi » que tu voies et que tu entendes, garde-toi de parler » ni de remuer. Après cette troupe, suivra *un certain*, puissant de taille, assis sur un char ; tu lui re- » mettras ta lettre, sans dire un mot, et tout ce que » tu désires arrivera. »

Le jeune homme fit ce qui lui était prescrit, et vit entre les autres une courtisane, assise sur une mule, tenant une baguette d'or à la main. Ses cheveux ondoyans étaient liés sur sa tête avec une bandelette d'or. Ses habits étaient si déliés qu'on voyait à travers toutes les formes de son corps, outre que ses gestes lascifs la découvraient à chaque pas.

Le maître de la compagnie venait le dernier. Il était monté sur un char triomphal, enrichi d'émeraudes et de saphirs qui rendaient une grande clarté dans les ténèbres. Il passa devant le jeune époux ; et, jetant sur lui des regards terribles, il lui demanda de quel front il osait se trouver à sa rencontre ? Le jeune homme, interdit et mourant de peur, eut pourtant

le courage d'avancer la main et de présenter sa lettre. L'esprit, reconnaissant le cachet, la lut aussitôt, et s'écria en rugissant : « Ce Lexilis sera-t-il donc long-» temps encore sur la terre!... » Un instant après, il envoya un de ses gens ôter l'anneau du doigt de la statue, et le fils du geôlier cessa dès lors d'être troublé dans ses amours.

Cependant le geôlier fit annoncer au souverain que Lexilis s'était échappé; et, tandis qu'on le cherchait de toutes parts, le magicien entra dans le palais, suivi d'une vingtaine de belles filles qui portaient des mets choisis pour le prince. Mais, tout en avouant qu'il n'avait jamais rien mangé de si délicieux, le souverain de Tunis n'en renouvela pas moins l'ordre d'arrêter Lexilis; et les gardes, voulant s'emparer de lui, ne trouvèrent à sa place qu'un chien mort et puant, dans le ventre duquel ils avaient tous la main...

Ce prestige excita la risée générale. Après qu'on se fut calmé, on alla à la maison du magicien, qui était à sa fenêtre, regardant venir son monde. Aussitôt que les soldats le virent, ils coururent à sa porte qui se ferma incontinent. Le capitaine des gardes lui commanda, *de par le roi*, de se rendre, en le menaçant d'enfoncer la porte s'il refusait d'obéir. « Et si je me » rends, dit Lexilis, que ferez-vous de moi? — Nous » vous conduirons courtoisement au prince, répondit » le capitaine. — Je vous remercie de votre courtoi-» sie, ajouta le magicien; mais par où irons-nous au » palais? — Par cette rue, reprit le capitaine, en la » montrant du doigt. » Et en même temps il aperçut un grand fleuve, qui venait à lui en grossissant ses eaux, et remplissait la rue qu'il venait de désigner, tellement qu'en moins de rien ils en eurent jusqu'à la gorge. Lexilis, riant malicieusement, leur criait :

« Retournez seuls au palais, car pour moi je ne me » soucie pas d'y aller en barbet. »

Le prince, ayant appris ceci, résolut de perdre la couronne plutôt que de laisser le magicien impuni. Il s'arma donc lui-même pour aller à sa poursuite, et le trouva dans la campagne qui se promenait paisiblement. Les soldats l'entourèrent aussitôt pour le saisir; mais Lexilis faisant un geste, chaque soldat se trouva la tête engagée entre deux piquets, avec deux grandes cornes de cerf qui l'empêchaient de se pouvoir retirer. Ils restèrent long-temps en cette posture, pendant que deux petits enfans leur donnaient de grands coups de houssine sur les cornes.

Le magicien sautait d'aise à ce spectacle, et le prince était furieux. Mais ayant aperçu à terre, aux pieds de Lexilis, un morceau de parchemin carré, sur lequel étaient tracés des caractères, le prince se baissa et le ramassa, sans être vu du magicien. Dès qu'il eut ces caractères dans la main, les soldats perdirent leurs cornes, et les piquets s'évanouirent : Lexilis fut pris, enchaîné, mené en prison, et de là sur l'échafaud *pour y être rompu*. Mais ici il joua encore un tour de son métier; car comme le bourreau déchargeait la barre de fer sur lui, le coup tomba sur un tambour plein de vin, qui se répandit sur la place, et Lexilis ne reparut plus à Tunis [1]....

Au reste les magiciens, ayant d'habiles serviteurs dans les cohortes infernales, n'ont pas grand'peine à s'approprier, sans qu'on s'en doute, le bien d'autrui. Tels étaient ces magiciens, qui faisaient venir dans leurs greniers le blé de leurs voisins; et cette magicienne qui, selon Delrio, faisait traire par le diable, et apporter chez elle, le lait des vaches de ses voisines, etc. Voyez *Bergers*.

[1] Mouchemberg, *suite de l'Argenis*.

Un magicien de Magdebourg gagnait sa vie en faisant des tours de son métier, des enchantemens, des fascinations et des prestiges, sur un théâtre public. Or, un jour qu'il montrait, pour quelque monnaie, un petit cheval à qui il faisait exécuter, par la force de sa magie, des choses vraiment miraculeuses, après qu'il eut fini son jeu, il s'écria qu'il gagnait trop peu d'argent avec les hommes, et qu'il allait monter au ciel... Aussitôt ayant jeté son fouet en l'air, ce fouet commença de s'enlever. Le petit cheval ayant saisi, avec sa mâchoire, l'extrémité du fouet, s'enleva pareillement. L'enchanteur, comme s'il eût voulu retenir son bidet, le prit par la queue, et fut emporté de même. La femme de cet habile magicien empoigna à son tour les jambes de son mari, qu'elle suivit; enfin, la servante s'accrocha aux pieds de sa maîtresse, le valet aux jupons de la servante, et bientôt le fouet, le petit cheval, le sorcier, sa femme, la cuisinière, le laquais, toute la famille, arrangée comme une troupe de grues, ou comme des grains de chapelet, s'élevèrent si haut, qu'on ne les vit plus. Pendant que tous les assistans demeuraient tout stupéfaits d'une admiration bien naturelle pour un semblable prodige, il survint un homme qui leur demanda pourquoi ils baillaient aux corneilles? et quand il le sut : « Soyez en paix, leur dit-il, votre sorcier n'est pas perdu; je viens de le voir à l'autre bout de la ville, qui descendait à son auberge avec tout son monde..... » Il faut convenir, après cela, que le diable fait pour ses amis des facéties bien extraordinaires [1]!

MAGIE, — Art de produire dans la nature des choses au-dessus du pouvoir des hommes, par le secours des démons, en employant certaines cérémo-

[1] Wierus, *de præst.*, lib. 2, cap. 7.

nies. On distingue la magie noire, la magie naturelle, la cœlestialis, c'est-à-dire l'astrologie judiciaire, et la cœremonialis; cette dernière consiste dans l'invocation des démons, en conséquence d'un pacte formel ou tacite fait avec les puissances infernales. Ses diverses branches sont la cabale, l'enchantement, le sortilége, l'évocation des morts ou des esprits malfaisans, la découverte des trésors cachés et des plus grands secrets; la divination, le don de prophétie; celui de guérir par des termes magiques et par des pratiques mystérieuses les maladies les plus opiniâtres, de préserver de tous maux, de tous dangers, au moyen d'amulettes, de talismans; la fréquentation du sabbat; enfin toutes les rêveries humiliantes dont la philosophie aura toujours tant de mal à détromper l'espèce humaine.

La magie naturelle, selon les démonographes, est l'art de connaître l'avenir et de produire des effets merveilleux par des moyens naturels, mais au-dessus de la portée du commun des hommes. La magie artificielle est l'art de fasciner les yeux, et d'étonner les hommes, ou par des automates, ou par des escamotages, ou par des tours de physique.

La magie blanche est l'art de faire des opérations surprenantes par l'évocation des bons anges, ou simplement par adresse et sans aucune évocation. Dans le premier cas, on prétend que Salomon en est l'inventeur; dans le second, la magie blanche est la même chose que la magie naturelle, confondue avec la magie artificielle.

La magie noire ou diabolique, enseignée par le diable, et pratiquée sous son influence, est, comme on l'a dit, l'art d'évoquer les démons, en conséquence d'un pacte fait avec eux, et de se servir de leur ministère, pour faire des choses au-dessus de la

nature. C'est de cette magie que sont entichés ceux qu'on appelle proprement magiciens. Cham en a été, dit-on, l'inventeur ou plutôt le conservateur, car Dieu n'envoya le déluge que pour nettoyer la terre des magiciens et des sorciers qui la souillaient; mais Cham enseigna la magie et la sorcellerie à son fils Misraïm, qui, pour les grandes merveilles qu'il faisait, fut appelé Zoroastre. Il composa cent mille vers sur ce malheureux sujet, et enfin il fut emporté par le diable en présence de ses disciples, et ne parut plus. (Voyez *Zoroastre.*)

On raconte qu'Hemmingius, théologien célèbre, cita un jour deux vers barbares, dans une de ses leçons, et ajouta, pour se divertir, qu'ils pouvaient chasser la fièvre, parce qu'ils étaient magiques. L'un de ses auditeurs en fit l'essai sur son valet, et le guérit. Peu après on fit courir le remède, et il arriva que plusieurs fébricitans s'en trouvèrent bien. Hemmingius, après cela, se crut obligé de dire qu'il n'avait parlé de la sorte qu'en badinant, et que ce n'était qu'un jeu d'esprit. Dès lors le remède tomba; mais il y en eut beaucoup qui ne voulurent point se dédire de la foi qu'ils y avaient ajoutée.

Bergerac a dit quelque part que les maladies n'existaient le plus souvent que dans l'imagination : telle personne guérira avec un charlatan en qui elle a pleine confiance; telle autre ne guérira point avec un excellent médecin de qui elle se défie.

Il y a eu de tous temps, chez tous les peuples peu éclairés, grand nombre de magiciens, et on a toujours écrit contre ces pauvres diables. Nous renverrons à l'article *Sorciers*, et nous citerons seulement ici quelques-uns des mille et un volumes qui traitent de cette matière *ex professo* : 1°. le *Traité de la magie blanche*, ou de l'escamotage, de Decremps; 2°. *la magie natu-*

relle de Porta ; 3°. *la Véritable magie noire*, ou le *Secret des secrets*, manuscrit trouvé à Jérusalem, dans le sépulcre de Salomon, contenant quarante-cinq talismans, avec la manière de s'en servir et leurs merveilleuses propriétés ; plus, tous les caractères magiques connus jusqu'à ce jour, traduit de l'hébreu du mage Iroé-Grego, Rome, 1750. Cet ouvrage est donné comme un écrit de Salomon. On y trouve surtout des conjurations ; 4°. *Trinum magicum*, ou *Traité des secrets magiques*, contenant des recherches sur la magie naturelle, artificielle et superstitieuse, les talismans, les oracles de Zoroastre, les mystères des Égyptiens, Hébreux, Chaldéens, etc., in-18. Francfort, 1673 ; 5°. *Lettres* de M. de Saint-André, conseiller-médecin ordinaire du roi, à quelques-uns de ses amis, au sujet de la magie, des maléfices et des sorciers, etc. Paris, in-12, 1725 ; 6°. *Traité sur la magie*, le sortilège, les possessions, obsessions et maléfices, etc. ; par M. Daugis. Paris, in-12, 1732. — Voyez *Bodin*, *Lancre*, *Loyer*, *Wierus*, etc.

MAGIE ISLANDAISE. — La première magie de ces peuples consiste à évoquer des esprits aériens, et à les faire descendre sur terre pour s'en servir. Elle était regardée comme la magie des grands ; cependant ces derniers en avaient encore une, qui consistait à interpréter le chant des oiseaux, surtout des corneilles, les oiseaux les plus instruits dans la connaissance des affaires d'état, et les plus capables de prédire l'avenir ; mais, comme il n'en existe point en Islande, les corbeaux remplissaient cet office : les rois ne faisaient pas même scrupule de se servir de cette magie.

MAGNÉTISME. — Voici une anecdote qui a fait quelque bruit dans une ville voisine de la capitale. M. le comte D***. s'est fait un grand renom dans l'art

de magnétiser ; on lui attribue même la guérison de plusieurs maladies incurables, et c'est assez pour avoir pratique. Un brave, des bords de la Garonne, venu à Paris, en octobre 1819, pour solliciter une petite place, alla trouver le magnétiseur habile. « M. le comte, lui dit-il, je viens à vous comme à la source de vie : je suis atteint d'un mal où les médecins ne peuvent rien.... j'ai sans cesse des besoins.... des inquiétudes.... j'éprouve un vide insupportable.... un grand appétit.... je suis d'humeur enjouée, et je me désole.... »

Cette maladie sembla si embrouillée, si importante, qu'on négligea toutes les autres cures pour s'en occuper. On fit dîner le gascon, qui mangea honorablement, et le soir même on voulut le magnétiser ; mais on l'endormit si bien, qu'il n'éprouva aucune crise de somnambulisme, et qu'il ne put répondre à aucune question. L'expérience fut répétée plusieurs fois, sans que le malade voulût jamais parler, pendant son sommeil magnétique. Il n'en parut que plus intéressant ; on le soigna mieux, et pour apprendre enfin la cause du mal qui le tourmentait, on le conduisit éveillé devant une dame qui se faisait magnétiser quelquefois, qui, dans ces sortes de circonstances, prophétisait et devinait avec le plus grand talent. Elle n'eut pas plus tôt touché le Gascon, qu'elle s'écria qu'il avait le ver solitaire, la rate dérangée, une foule d'autres maladies dont elle indiqua le remède. On cria miracle ; peu s'en fallut qu'on ne se mît à genoux devant le magnétiseur ; mais le lendemain, lorsqu'on voulut commencer les médicamens, le Gascon troubla l'allégresse générale. « Le vide dont je vous ai parlé, dit-il, est dans ma bourse ; j'étais malade de n'avoir pas le sou ; je viens d'obtenir ma petite place, je suis guéri et bien reconnaissant de la

bonne chère que vous m'avez faite, car je n'avais pas de crédit. »

On parlait chez les anciens d'un petit poisson, qui avait une vertu singulière : c'était la rémore. Aristote, Élien, Pline, assurent que ce poisson arrête tout court un vaisseau voguant à pleines voiles, et que tout l'art des plus habiles marins ne peut faire avancer un bâtiment, quand la rémore s'y oppose. Jusqu'au dix-septième siècle, les savans ont gravement disserté sur cette merveille; mais enfin on a découvert que la rémore n'existe pas; et que, par conséquent, elle n'a jamais arrêté une coquille de noix. On a trouvé ou rajeuni, dans le dernier siècle, un agent invisible, que Mesmer et ses disciples employaient comme capable de guérir toute espèce de maladie. Malheureusement, après avoir opéré bien des cures miraculeuses avec le magnétisme animal, on s'est aperçu que le magnétisme animal n'existe pas, et qu'il faut attribuer ses prétendus effets à l'imagination qui, surtout dans les femmes, produit et dissipe la plupart des maladies. On a reconnu aussi que les crises que l'abbé Fiard attribue à la sorcellerie avaient les mêmes causes que les convulsions du cimetière Saint-Médard et des possédées de Loudun, c'est-à-dire un cerveau troublé, ou une petite dose de charlatanisme.

Les partisans du magnétisme peuvent lire l'*Histoire critique du Magnétisme animal*, par M. Deleuze, 2 vol. in-8°; Paris, 1813. Les incrédules consulterons aussi les *Recherches et doutes sur le Magnétisme animal*, par M. Thouret, in-12, 1784. — Voyez *Somnambulisme* et *Mesmer*.

MAGOA, — L'un des plus puissans démons, roi de l'Orient; on l'évoque par l'oraison suivante, pro-

noncée au milieu d'un cercle. Elle peut servir tous les jours et à toute heure [1] :

« Je te conjure et invoque, ô puissant Magoa, roi de l'orient, dans mon saint travail, de tous les noms de la Divinité, au nom du Tout-Puissant, je te fais commandement d'obéir, à ce que tu aies à venir ou m'envoyer sans retardement (un esprit qu'on nomme) présentement Massayel, Asiel, Satiel, Arduel, Acorib, et sans aucun délai, pour répondre à tout ce que je veux savoir et faire; et si tu ne le fais, je t'y contraindrai par toute la vertu et puissance de Dieu. »

MAHOMET, — Fondateur de la religion musulmane. Il naquit à la Mecque le 22 avril 568. Il était fils d'Abdalla, et arrière-petit-fils de l'illustre Haschem, prince des Koreishites. Sa naissance fut accompagnée de grands miracles, si l'on en croit ce qu'il raconta depuis, et ce que les auteurs musulmans rapportent le plus gravement du monde. Au même instant que le prophète sortit du sein de sa mère, disent-ils, une lumière éclatante brilla dans toute la Syrie, et pendant plusieurs nuits elle éclaira les villes, les bourgs, les châteaux et les campagnes; tandis que le feu sacré de Zoroastre s'éteignit chez les Persans, après avoir brûlé pendant plus de mille ans, sans interruption; le palais de Kosroès, alors roi de Perse, s'ébranla, et quatorze tours fort épaisses s'écroulèrent. Le souverain pontife des mages eut, dans la même nuit, un songe qui lui représentait un chameau vigoureux, vaincu par un cheval arabe; on vit plusieurs autres prodiges aussi effrayans. Cependant Mahomet, ayant à peine vu le jour, s'échappa des mains

[1] *Le grand Grimoire* avec *la grande Clavicule de Salomon*, p. 28.

de l'accoucheuse, se jeta à genoux, leva les yeux au ciel, et prononça d'une voix mâle et distincte ces mots sacrés : *Dieu est grand; il n'y a qu'un Dieu, et je suis son prophète.* Les assistans étonnés prirent l'enfant, l'examinèrent, et s'aperçurent, avec admiration, qu'il était né circoncis. Mahomet parla une seconde fois : alors les démons, les mauvais génies, les esprits de ténèbres furent précipités des étoiles, des planètes et des signes du zodiaque, où ils demeuraient, dans les abîmes éternels.

Tous ces phénomènes causèrent une si grande joie à la famille d'Abdalla, qu'on donna à l'enfant nouveau-né le nom de *Mahomet*, c'est-à-dire *couvert de gloire*. Abdalla mourut deux mois après la naissance de Mahomet, qu'il laissait dans une pauvreté absolue. Il fut élevé à la campagne jusqu'à l'âge de huit ans. Aboutalib, son oncle, le forma pour le commerce. Quand son intelligence se fut développée, il le fit voyager en Syrie. En passant à Bostra, l'oncle et le neveu allèrent visiter le moine Sergius [1], nestorien, qui était l'aigle de son couvent. L'extrême vivacité de Mahomet, sa beauté, son esprit, sa modestie frappèrent Sergius, mais moins sans doute que les merveilles qui embellirent cette entrevue, puisque, en s'approchant du prophète, Sergius vit sur sa tête une nuée lumineuse; et que les arbres, auparavant desséchés, sous lesquels il se trouvait, poussèrent des feuilles en un moment. Le moine surpris regarda entre les épaules du jeune Mahomet, et y reconnut le signe de la prophétie. « Prenez soin de cet enfant, dit-» il à Aboutalib; il s'élèvera un jour au-dessus de » l'humanité. »

[1] Ce fut conjointement avec ce moine Sergius, l'hérétique Batyras et quelques Juifs, que Mahomet composa son Alcoran.

Aboutalib, tout joyeux, s'en retourna à la Mecque, et s'occupa de l'éducation de son neveu. L'ambition, le courage, toutes les qualités de Mahomet se développèrent avec l'âge. Il n'avait pas vingt ans qu'il cherchait tous les moyens de signaler sa valeur et de se montrer au-dessus de ses égaux. La fortune lui en offrit une heureuse occasion. Une guerre se déclara entre la tribu des Koreishites et deux tribus voisines. Mahomet fit partager son intrépidité à ses compatriotes, se mit à leur tête, battit les deux tribus alliées et en fit un horrible carnage. Les lauriers qu'il cueillit dans cette guerre, et sa modestie après la victoire, le firent appeler le héros de l'Arabie.

Mais, quoique considéré pour ses vertus et ses hauts-faits, il était toujours dans une extrême pauvreté. Un riche mariage pouvait seul lui donner un rang distingué. Une veuve opulente, à qui il ne déplaisait point, lui offrit de conduire son commerce; il se hâta d'accepter ce qu'elle lui proposait, et entra dans la maison de la belle Kadija. Bayle et quelques autres ont prétendu que Mahomet fut chez elle conducteur de chameaux : mais l'admiration qu'il avait excitée, l'estime qu'on avait pour lui dans la Mecque, son orgueil, sa naissance, et le mépris que les Arabes faisaient de cet emploi, rendent le fait invraisemblable.

Mahomet avait de l'adresse, de l'esprit, de la beauté et vingt-huit ans. Kadija en avait quarante; mais elle possédait encore tous ses charmes. Mahomet l'épousa, après quelques voyages assez heureux, où deux anges l'accompagnèrent, l'aidant de leurs conseils dans ses affaires, et le couvrant de leurs ailes, dans ses courses, pour le garantir de l'ardeur du soleil. Personne ne blâma la conduite de la riche veuve, attendu qu'elle ne pouvait que s'attirer les bénédictions du ciel, en épousant son protégé.

Quand Mahomet eut atteint sa quarantième année, il songea à réaliser les projets qu'il méditait depuis long-temps. Il essaya ses impostures sur l'esprit de sa femme. Il était sujet à des attaques d'épilepsie ; il répandit le bruit que les accès de ce mal étaient autant d'extases, pendant lesquelles l'ange Gabriel conversait avec lui. Un soir qu'il venait d'en être surpris, il dit à sa femme que le temps était venu de lui révéler le secret de sa mission, que l'ange Gabriel lui avait apparu, et qu'il l'avait appelé *l'apôtre de Dieu*. « Sa » figure était si brillante, ajouta-t-il, que j'en suis » tombé évanoui ; ce qui l'a obligé de prendre une » forme humaine. Il m'a conduit ensuite sur une haute » montagne, où j'ai entendu une voix du ciel répéter » que j'étais l'envoyé de Dieu. » Les musulmans croient que ce fut aussi pendant cette vision que l'Alcoran descendit du ciel, pour y remonter aussitôt, car depuis, il n'en descendit plus que chapitre par chapitre, durant l'espace de vingt-trois ans.

Kadija était vieille ; elle idolâtrait son époux ; elle fut toute glorieuse de se voir la femme d'un prophète, et courut dans sa famille lui faire des prosélytes. Dès qu'il en eut un certain nombre, il les rassembla et leur demanda qui d'entre eux avait assez de courage pour être son lieutenant. Le doux Ali, le plus jeune de tous et le plus fanatique, se leva et s'écria : « C'est » moi, ô prophète de Dieu, qui serai ton lieutenant. » Je casserai les dents, j'arracherai les yeux, je rom- » prai les jambes, et je fendrai le ventre à tous ceux » qui oseront te résister [1]. »

[1] Ali était fils d'Aboutalib. Il prétendait, dit-on, que l'Alcoran lui était destiné, et que l'ange Gabriel avait fait un *quiproquo* en le donnant à son beau-père. Ce *quiproquo* fut bien long ; car il dura vingt-trois ans.

Soutenu par un tel lieutenant, Mahomet commença à prêcher ouvertement sa doctrine et à publier ses révélations. Il n'eut pas d'abord le succès qu'il en attendait; la plupart des Arabes se déclarèrent contre lui; et Aboutalib alarmé lui conseilla de renoncer à ses projets. « Dieu est pour moi, répondit fièrement » le prophète; je ne crains ni les Arabes, ni tous les » hommes ensemble. Quand ils poseraient contre » moi le soleil à ma droite et la lune à ma gauche, » je ne renoncerais point à ma sainte entreprise. » En conséquence, Mahomet brava le murmure, méprisa les clameurs et raconta au peuple de la Mecque tant de visions extraordinaires, qu'il se fit proscrire lui et ses partisans. Il se retira à Yatrib, qu'on a depuis appelée la ville du prophète, *Médinal al Nabi*, et aujourd'hui Médine. C'est cette retraite fameuse, que les musulmans nomment *hégire* ou persécution, et depuis laquelle ils comptent leurs années. Elle eut lieu l'an 622.

Ce décret de proscription ranima toutes les espérances de Mahomet. Libre, il n'eût séduit que des femmes et des têtes faibles; la persécution vint au secours de sa religion naissante. Il avait des intelligences secrètes à la Mecque, principalement avec les prêtres : il fit dire aux principaux du peuple que Dieu venait de prouver la mission de son prophète, en envoyant un ver qui avait rongé tout l'acte de leur décret injuste, à la réserve du seul nom de Dieu. Les Koreishites se rendirent en foule au temple, ouvrirent la cassette où était le décret, et furent saisis de terreur à la vue de cet acte qui n'était plus qu'un monceau de poussière et dont il ne restait en entier que ces mots : *En ton nom, ô grand Dieu !*

Ce beau miracle, qui fut suivi d'une éclipse de

lune [1] et de plusieurs autres prodiges, amena d'heureux effets; Mahomet vit augmenter considérablement le nombre de ses disciples, et continua à raconter ses visions. C'est à peu près dans ce temps-là que les docteurs musulmans placent le grand voyage aux sept cieux. Quelques-uns prétendent que Mahomet le publia avant sa fuite, et que ce fut cette vision qui le fit chasser. Quoi qu'il en soit, elle plaît beaucoup aux musulmans, et leur paraît infiniment respectable. En voici l'abrégé :

« Il était nuit, dit Mahomet; j'étais couché à l'air, entre deux collines, quand je vis venir à moi Gabriel, accompagné d'un autre esprit céleste. Les deux immortels se penchèrent sur moi; l'un me fendit la poitrine, l'autre en tira mon cœur, le comprima entre ses mains, en fit sortir la goutte noire ou le péché originel, et le remit à sa place. Cette opération ne me causa aucune douleur.

» Gabriel, déployant ensuite ses cent quarante paires d'ailes brillantes comme le soleil, m'amena la jument Al-Borak, plus blanche que le lait, qui a la face humaine, et, comme chacun le sait, la mâchoire d'un cheval. Ses yeux étincelaient comme des étoiles, et les rayons qui en partaient étaient plus chauds et plus perçans que ceux de l'astre du jour, dans sa plus grande force. Elle étendit ses deux grandes ailes d'aigle; je m'approchai; elle se mit à ruer : *Tiens-toi tranquille*, lui dit Gabriel, *et obéis à Mahomet*. La jument répondit : *Le prophète Mahomet ne me montera point, que tu n'aies obtenu de lui qu'il me fasse entrer en paradis, au jour de la résurrection*. Je

[1] A propos de cette éclipse, l'Alcoran laissa tomber du ciel le chapitre de *la Lune*, lequel commence par ces mots : *L'heure approcha, la Lune fut fendue.*

lui dis d'être en repos, et lui promis de la conduire en paradis avec moi.

» Alors elle cessa de ruer : je m'élançai sur son dos, elle s'envola plus vite que l'éclair, et dans l'instant je me trouvai à la porte du temple de Jérusalem, où je vis Moïse, Abraham et Jésus. Une échelle de lumière descendit tout à coup du ciel ; je laissai là Al-Borak, et, à l'aide de l'échelle, nous montâmes, Gabriel et moi, au premier paradis. L'ange frappa à la porte, en prononçant mon nom ; et la porte, plus grande que la terre, tourna sur ses gonds : ce premier ciel est d'argent pur. C'est à sa belle voûte que sont suspendues les étoiles, par de fortes chaînes d'or. Dans chacune de ces étoiles est un ange en sentinelle, pour empêcher le diable d'escalader les cieux.

» Un vieillard décrépit vint m'embrasser, en me nommant le plus grand de ses fils : c'était Adam. Je n'eus pas le temps de lui parler : mon attention se fixa sur une multitude d'anges de toutes formes et de toutes couleurs ; les uns ressemblent à des chevaux, les autres à des loups, etc. Au milieu de ces anges, s'élève un coq d'une blancheur plus éclatante que la neige, et d'une si surprenante grandeur, que sa tête touche au second ciel, éloigné du premier de cinq cents années de chemin. Tout cela m'aurait beaucoup étonné, si l'ange Gabriel ne m'eût appris que ces anges sont là sous des figures d'animaux, afin d'intercéder auprès de Dieu, pour toutes les créatures de la même forme qui vivent sur la terre ; que ce grand coq est l'ange des coqs, et que sa fonction principale est d'égayer Dieu, tous les matins, par ses chants et par ses hymnes.

» Nous quittâmes le coq et les anges-animaux, pour nous rendre au second ciel ; il est composé d'une espèce de fer dur et poli. Je trouvai là Noé, qui me

reçut dans ses bras ; Jean et Jésus s'approchèrent ensuite, et m'appelèrent le plus grand et le plus excellent des hommes. Nous montâmes alors au troisième ciel, plus éloigné du second que celui-ci ne l'est du prémier.

» Il faut être au moins prophète, pour supporter l'éclat éblouissant de ce ciel, tout formé de pierres précieuses. Parmi les êtres immortels qui l'habitent, je distinguai un ange d'une taille au-dessus de toute comparaison ; il avait sous ses ordres cent mille anges, chacun plus fort lui seul que cent mille bataillons d'hommes prêts à combattre. Ce grand ange s'appelle *le confident de Dieu*. Sa taille est si prodigieuse, qu'il y a de son œil droit à son œil gauche soixante-dix mille journées de chemin. Devant cet ange était un énorme bureau, sur lequel il ne cessait d'écrire et d'effacer. Gabriel me dit que *le confident de Dieu* étant en même temps *l'ange de la mort*, il est continuellement occupé à écrire les noms de tous ceux qui doivent naître, à calculer les jours des vivans, et à les effacer du livre, à mesure qu'il découvre qu'ils ont atteint le terme fixé par son calcul.

» Le temps pressait ; nous gagnâmes le quatrième ciel ; Énoch, qui s'y trouvait, parut tout ravi de me voir. Ce ciel est d'argent fin, transparent comme le verre : il est peuplé d'anges de haute taille ; l'un d'eux, moins grand que l'ange de la mort, a pourtant cinq cents journées de hauteur. L'emploi de cet ange est fort triste, puisqu'il est uniquement occupé à pleurer sur les péchés des hommes, et à prédire les maux qu'ils se préparent. Ces lamentations ne me plaisaient pas assez, pour que je les écoutasse long-temps. Nous nous rendîmes promptement au cinquième ciel.

» Aaron vint nous recevoir, et me présenta à Moïse, qui se recommanda à mes prières. Le cinquième ciel

est d'or pur; les anges qui l'habitent ne rient pas beaucoup, et ils ont raison; car ils sont les gardiens des vengeances divines et des feux dévorans de la colère céleste. Ils sont chargés aussi de veiller aux supplices des pécheurs endurcis, et de préparer des tourmens affreux pour les Arabes qui refuseront d'embrasser ma religion.

» Ce spectacle affligeant me fit hâter ma course, et je montai au sixième ciel avec mon guide angélique. J'y trouvai encore Moïse, qui se mit à pleurer en m'apercevant, parce que, disait-il, je devais conduire en paradis plus d'Arabes qu'il n'y avait conduit de Juifs. Pendant que je le consolais, je me sentis enlever, sans savoir comment, et j'arrivai, d'un vol plus prompt que la pensée, au septième et dernier ciel.

» Je ne puis donner une idée de la richesse de ce beau paradis; qu'on se contente de savoir qu'il est fait de lumière divine. Le premier de ses habitans qui m'ait frappé surpasse la terre en étendue; il a soixante-dix mille têtes; chaque tête a soixante-dix mille faces; chaque face, soixante-dix mille bouches; chaque bouche, soixante-dix mille langues, qui parlent continuellement et toutes à la fois soixante-dix-mille idiomes différens, le tout pour célébrer les louanges de Dieu. Après que j'eus considéré cette énorme et toute céleste créature, je fus emporté subitement par un souffle divin, et je me trouvai assis auprès du *cédrat* immortel. Ce bel arbre est placé à la droite du trône invisible de Dieu [1]. Ses branches, plus étendues que le disque du soleil n'est éloigné de la terre, servent d'ombrage à une multitude d'anges

[1] Devant ce trône, disent les commentateurs, il y a quatorze cierges allumés, lesquels cierges ont en hauteur soixante-dix années de chemin.

beaucoup plus nombreux que les grains de sable de toutes les mers, de tous les fleuves, de toutes les rivières. Sur les rameaux du cédrat, sont perchés des oiseaux immortels, occupés à considérer les passages sublimes du divin Alcoran. Les feuilles de ce bel arbre ressemblent à des oreilles d'éléphant; ses fruits sont plus doux que le lait; un seul aurait suffi pour nourrir toutes les créatures de tous les mondes [1], depuis le jour de la création, jusqu'au jour de la destruction des choses. Quatre fleuves sortent du pied du cédrat : deux pour le paradis, et deux pour la terre; les deux derniers sont le Nil et l'Euphrate, dont personne, avant moi, n'avait connu la source. Ici Gabriel me quitta, parce qu'il ne lui était pas permis de pénétrer plus avant. Raphael prit sa place, et me conduisit à la maison divine d'*Al-Mamour*, où se rassemblent chaque jour soixante-dix mille anges de première classe. Cette maison ressemble exactement au temple de la Mecque; et si elle tombait perpendiculairement du septième ciel sur la terre, comme cela pourrait bien arriver quelque jour, elle tomberait nécessairement sur le temple de la Mecque : c'est une chose singulière, mais certaine.

» A peine eus-je mis le pied dans Al-Mamour, qu'un ange me présenta trois coupes : la première était pleine de vin; le seconde, de lait; la troisième, de miel. Je choisis celle où était le lait, et aussitôt une voix forte comme dix tonnerres fit retentir ces paro-

[1] Le système des mondes habités n'est rien moins que moderne. C'était un des points les plus sacrés de la doctrine des Arabes, long-temps avant Mahomet. Ils croyaient que le soleil, la lune et les étoiles servaient de demeure à des intelligences de nature moyenne entre Dieu et l'homme. Ces intelligences étaient chargées de diriger les mouvemens des mondes qu'elles habitaient.

les : *O Mahomet, tu as bien fait de prendre le lait; car, si tu avais bu le vin, ta nation était pervertie et malheureuse.*

» Mais un nouveau spectacle vint éblouir mes yeux : l'ange me fit traverser, aussi vite que l'imagination peut le concevoir, deux mers de lumière, et une troisième noire comme la nuit, d'une immense étendue; après quoi je me trouvai en la présence immédiate de Dieu. La terreur s'emparait de tous mes sens, quand une voix plus bruyante que celle des flots agités me cria : *Avance, ô Mahomet, approche-toi du trône glorieux.* J'obéis, et je lus ces mots sur l'un des côtés du trône : *Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* En même temps, Dieu mit sa main droite sur ma poitrine, et sa gauche sur mon épaule : un froid aigu se fit sentir dans tout mon corps, et me glaça jusqu'à la moelle des os; fort heureusement cet état de souffrance fut suivi de douceurs inexprimables et inconnues aux fils des hommes, qui enivrèrent mon âme. A la suite de ces transports, j'eus avec Dieu une conversation familière qui dura fort long-temps. Dieu me dicta les préceptes que vous trouverez dans l'Alcoran; puis il m'ordonna expressément de vous exhorter à soutenir, par les armes et le sang, la sainte religion que j'ai fondée. Dieu ayant cessé de me parler, je rejoignis Gabriel, et nous descendîmes les sept cieux, où nous fûmes arrêtés à chaque pas par les concerts des esprits célestes qui chantaient mes louanges. Parvenus enfin à Jérusalem, l'échelle de lumière se reploya dans la voûte des cieux; Al-Borak m'attendait, il était nuit encore; elle me rapporta jusqu'ici, en agitant deux fois seulement ses ailes d'aigle. Alors je dis à Gabriel : je crains bien que mon peuple ne refuse de croire le récit de mon voyage aux cieux.—Rassure-toi, me répondit l'ange; le fidèle

Aboubècre et le fier et saint Ali soutiendront la vérité de ces prodiges [1]. »

Les fausses idées que les Arabes s'étaient formées de la Divinité, leur ignorance, le goût des Orientaux pour les choses extraordinaires, et ce penchant inné de tous les hommes pour le merveilleux, firent bientôt recevoir ces contes par la plus grande partie de la nation. Dès lors Mahomet rassembla ses disciples, il se fit une armée, il inspira à tout ce qui l'entourait les fureurs du fanatisme : « Fidèles croyans, leur dit-» il, Dieu vous ordonne de tirer le glaive contre l'in-» crédule. Vous pouvez sans remords vous abreuver » de son sang infidèle. Allez, volez, frappez, exter-» minez quiconque osera résister à l'évidence de vo-» tre religion. Dieu guidera vos coups, et son bras » terrible anéantira vos ennemis. »

Il ajoutait à ce discours la promesse d'une éternité de bonheur. Des plaisirs immortels, des fruits délicieux, des houris toujours vierges et toujours ravissantes, une vigueur inépuisable : telles étaient les récompenses du musulman fidèle qui périssait en combattant ; le ciel était fermé aux lâches et aux cœurs trop compatissans. Ce fut par de semblables moyens que Mahomet jeta dans l'âme de ses disciples tous les transports de ce zèle dévorant qui leur fit braver les dangers, les combats, les supplices et la mort.

Le prophète, devenu général d'armée, parcourut en vainqueur les différentes contrées de l'Arabie ; rien

[1] Quelques auteurs musulmans prétendent que Mahomet partit de sa chambre, pour se rendre aux paradis, et qu'il les parcourut tous les sept avec une si prodigieuse rapidité, qu'après les avoir cependant exactement examinés, il retourna assez promptement dans son lit, pour empêcher qu'un pot de chambre plein d'eau, que l'ange Gabriel avait choqué de l'aile, en prenant son vol, ne fût entièrement renversé.

ne put résister à cette horde fanatique; et ce fut le glaive à la main que Mahomet étendit sa doctrine, en ne laissant aux peuples vaincus que la liberté de choisir entre l'Alcoran et la mort.

Les koreishites, qui avaient si inconsidérément proscrit le visionnaire sans armes, furent bientôt obligés de se défendre contre l'apôtre armé; leurs efforts ne retardèrent que de quelques jours la prise de la Mecque. Mahomet immola une foule de Mecquois à la gloire de sa nouvelle religion, et au ressentiment des vieilles injures. La force de ses armes le rendit bientôt maître d'un grand empire. Le soin de sa gloire et l'établissement de l'Alcoran l'occupaient pendant le jour; l'amour et la débauche se partageaient les nuits. Outre un grand nombre de concubines, quelques auteurs musulmans lui donnent quinze femmes bien légitimes; d'autres en comptent vingt-six [1]; mais nous n'en connaissons que douze dont l'histoire ait bien voulu conserver les noms. Kadija est de droit à leur tête.

Zénobie, l'une d'entre elles, que Mahomet chérissait tendrement, voulant venger la mort de son frère, tué par le féroce Ali, empoisonna une épaule de mouton, et en fit manger au prophète. Il s'en aperçut bientôt, et parvint, à force de secours, à rendre le poison; mais le coup mortel était porté, et l'apôtre ne survécut que de trois ans à cet attentat. Les musulmans assurent que l'épaule de mouton parla à Mahomet, dès qu'il toucha au second morceau : cependant le miracle fut inutile, et la santé de Mahomet ne se rétablit point depuis. Il demanda à Zénobie quel motif l'avait portée à cette atrocité. « J'ai pensé, ré- » pondit-elle, que si vous étiez véritablement pro-

[1] Il est permis aux musulmans d'avoir quatre femmes, et autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir.

» phète, vous vous apercevriez aisément du poison, » et que, si vous ne l'étiez pas, nous serions enfin » délivrés de votre tyrannie. » Malgré la vigueur de ce raisonnement, l'amoureux Mahomet ne se vengea point. Il se contenta de renvoyer Zénobie à ses parens.

Les tourmens que lui causa ce poison ne changèrent point sa conduite, et ne dérangèrent aucunement ses projets; cependant il fallait qu'il fût bien vif, puisqu'il dit en mourant que le poison de Zénobie n'avait cessé de le tourmenter, et qu'il sentait les veines de son cœur se rompre par sa violence.

Enfin, possesseur d'un empire qui s'augmentait de jour en jour, et qui devait bientôt embrasser l'Arabie, l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte, la Palestine, etc., honoré comme le favori de Dieu et le plus grand des hommes, entouré de gloire et d'hommages, le plus heureux des imposteurs mourut à Médine [1], l'an 631 de l'ère chrétienne, le 11e de l'hégire, après soixante-trois années de vie, et neuf de règne. Le jour de sa mort, les musulmans nommèrent Aboubècre son successeur. Il prit le nom de *calife*, qui signifie *vicaire du prophète*.

Mahomet fut d'abord un fanatique, et puis un imposteur, dit l'Encyclopédie, au mot fanatisme. Il n'est pas sûr qu'il fût fanatique; il se contenta d'en faire. Les contes qu'il publiait sur la divinité, la manière dont il dépeint les cieux, ses débauches, ses barbaries, toute son histoire prouve qu'il fut un habile fourbe, et peut-être, dans sa jeunesse, un visionnaire. Toutes ses actions étaient méditées; il les exécutait de sang-froid. Quand il prêchait devant le

[1] Les musulmans sont obligés de faire le pèlerinage de Médine, au moins une fois en leur vie, ou d'y envoyer quelqu'un pour eux. Un chrétien, qui a l'audace de s'en approcher, ne peut échapper à la mort qu'en coiffant le turban.

peuple de la Mecque, un pigeon, dressé à ce manége, venait se percher sur son épaule, et manger des grains de millet dans son oreille: c'était, disait-il, l'ange Gabriel, qui lui parlait sous cette forme.

Lorsqu'il commença sa mission, il cacha, dans un puits desséché, un homme qu'il avait engagé par ses promesses à servir son projet de réforme. L'apôtre passa peu après devant le puits, avec ses prosélytes et une foule de peuple. Alors on entendit une voix qui criait que Mahomet était le prophète et l'envoyé de Dieu. Pendant que tous les assistans s'émerveillaient de ce prodige, Mahomet, qui n'avait plus besoin de son confident, fit combler le puits, sous prétexte qu'il était sacré, et qu'il ne devait pas être exposé à la profanation des incrédules.

Il fallait aux Arabes un législateur tel que Mahomet, et à Mahomet un peuple tel que les Arabes. Avant lui, cette nation était plongée dans des superstitions plus monstrueuses encore, et bien moins séduisantes que celles qu'il lui donna. Il connaissait leurs goûts, il flattait leurs passions: le succès couronna son entreprise. Des critiques ont prétendu que, chez toute autre nation que la sienne, il eût échoué dans ses projets. Sans doute il eût réussi plus difficilement chez un peuple éclairé; mais encore eût-il fait des disciples. Partout où il y a des imposteurs, là il y a des sots pour les admirer et les croire; et si, dans ce siècle de lumières, Mahomet, paraissant pour la première fois, venait publier en Europe sa doctrine et ses folles extravagances, il y trouverait encore des prosélytes, sans compter tous ceux que lui ferait son paradis. Les monstrueuses idées que bien des gens se sont faites des habitans du ciel, et des hôtes de l'enfer, ne sont guère au-dessous des contes de Mahomet.

Jusqu'au sixième siècle, les Arabes adoraient une

divinité supérieure, et après elle, les étoiles, les planètes et les anges. C'est peut-être à cause de cette vénération qu'ils avaient pour les étoiles, que Mahomet y place des esprits célestes, en sentinelle pour empêcher le diable de pénétrer dans les cieux. Ils donnaient à la plupart des anges le sexe féminin : Mahomet profita de cette opinion, et inventa ses houris. Quelques tribus adoraient aussi le lion, le tigre, le cheval, etc ; on ne trouva donc pas bien extraordinaire que Mahomet vît dans le premier ciel des anges-animaux, et qu'il introduisît en paradis son Al-Borak et son chat.

Quoique Mahomet fût en tout favorisé du ciel, il ne fut point exempt du sort commun à tant de maris. Ayesha, la plus chérie de ses femmes, eut des amans ; et soit qu'elle ne se contentât point d'un cœur partagé, soit qu'elle ne pût résister à l'ardeur de ses désirs, elle combla plusieurs musulmans de toutes ses faveurs. Ses aventures galantes devinrent publiques ; on l'accusa ouvertement de débauche et d'adultère. Mahomet eut recours au seul parti que son rôle lui permettait de prendre : il fit descendre du ciel le vingt-quatrième chapitre de l'Alcoran, dans lequel l'ange Gabriel prouvait, sans qu'on pût le rétorquer, qu'Ayesha était un modèle de vertu. Ce chapitre fit beaucoup d'impression sur les esprits ; et quelque temps après, un musulman, qui osait se vanter des bontés de cette femme, reçut quatre-vingts coups de fouet bien appliqués, suivant que l'ordonnait l'ange Gabriel, à la fin du chapitre d'Ayesha. Mahomet n'était pas toujours aussi doux : un Arabe qui avait osé insulter Fatime et la belle Zeynah, ses deux filles chéries, fut condamné à perdre la tête de la main du redoutable Ali, qui l'abattit d'un seul coup, sous les yeux et avec le cimeterre du prophète.

Un des premiers disciples de Mahomet, injustement condamné par son maître, appela de sa sentence au fidèle Omar : celui-ci, indigné qu'on ne s'en rapportât point au jugement d'un homme aussi intègre que Mahomet, tira son cimeterre et fendit en deux le disciple rebelle. Mahomet fut si content de cette décision, qu'il donna à Omar le surnom d'*Alfaruk*, ou *le séparateur*, à cause qu'il savait si bien distinguer le vrai d'avec le faux. Les musulmans sont encore embarrassés de décider quel a été le plus admirable en cette occasion, d'Omar dans sa sainte indignation, ou de Mahomet dans l'éminente équité de ses jugemens.

Un dévot musulman doit savoir que l'Alcoran est composé de 114 chapitres, de 6,236 versets, de 77,639 mots, et enfin de 323,015 lettres. Il s'en trouve qui poussent la dévotion jusqu'à savoir subdiviser les versets, les mots et les lettres de chaque chapitre en particulier, et en faire ensuite la récapitulation générale.

Nous n'avons plus qu'un mot à dire sur le tombeau de Mahomet. Un grand nombre d'auteurs chrétiens ont dit que le cercueil était en fer, dans une chambre dont les murailles étaient toutes couvertes d'aimant, et qu'il reste suspendu en l'air par la vertu de l'aimant qui l'attire de tous les côtés. « Non-seulement cela n'est pas, dit Thevenot [1], mais encore ne fut jamais ; et lorsque j'en ai parlé à des Turcs, je les ai bien fait rire. » Le tombeau est en bonnes pierres de taille, posé à plate-terre, et tout entouré de grilles de fer. Au reste, ajoute le P. Lebrun [2], les auteurs chrétiens ont pu être aisément trompés sur ce sujet, puisqu'il n'est pas permis à un chrétien d'approcher plus près de ce tombeau que de dix lieues.

[1] *Voyage du Levant*, chap. 19.

[2] *Hist. des pratiques superst.*, tom. 1er., p. 86.

MAILLAT (Louise), — Petite démoniaque, qui vivait en 1598 : elle perdit l'usage de ses membres ; on la conduisit, pour être exorcisée, à l'église de Saint-Sauveur ; on la trouva possédée de cinq démons, qui s'appelaient *loup*, *chat*, *chien*, *joly*, *griffon*. Deux de ces démons sortirent d'abord par sa bouche en forme de pelottes grosses comme le poing ; l'une rouge comme du feu ; et l'autre, qui était le chat, sortit toute noire ; les autres partirent avec moins de violence. Tous ces démons étant hors du corps de la jeune personne, firent plusieurs tours auprès du feu, et disparurent. On a su que c'était Françoise Secretain qui avait fait avaler ces diables à cette petite fille, dans une croûte de pain de couleur de fumier [1].

MAIMON, — chef de la neuvième hiérarchie des démons, capitaine de ceux qui sont tentateurs, insidiateurs, dresseurs de piéges, lesquels se tortillent autour de chaque personne pour contrecarrer le bon ange [2].

MAIN. — Divination par l'inspection de la main, voyez *Chiromancie*. — Les gens superstitieux prétendent qu'un signe de croix fait de la main gauche n'a aucune valeur, parce que la main droite est bénite et destinée aux œuvres pies ; c'est pourquoi on habitue les enfans à tout faire de la main droite et à regarder la gauche comme nulle, tandis que ce serait un grand avantage que de pouvoir se servir également des deux mains.

Les nègres ne portent jamais les morceaux à la bouche que de la main droite, parce que l'autre étant destinée au travail, il serait indécent, disent-ils,

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 162.
[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., liv. 1, p. 22.

qu'elle touchât le visage, et c'est un sacrilége chez eux que de blesser ce préjugé. Les habitans du Malabar sont encore plus scrupuleux : c'est chez eux un crime énorme de toucher les alimens de la main gauche. Enfin dès les temps anciens, les Perses et les Mèdes faisaient toujours serment de la main droite, et les Romains lui donnaient une si haute préférence sur la gauche, que lorsqu'il se mettaient à table ils se couchaient sur le côté gauche pour avoir l'autre entièrement libre; ils se défiaient tellement de la main gauche, que lorsqu'ils voulaient représenter l'amitié, ils la figuraient par deux mains droites réunies. Aristote cite l'écrevisse comme un être privilégié d'une pate droite beaucoup plus grosse que la gauche [1].

Quelques hérétiques des premiers siècles de l'église (les borborites), disaient que, dans l'origine, l'homme n'avait que des pates, comme les chiens; et que tant qu'ils conservèrent leurs pates, les hommes vécurent dans la paix, l'heureuse ignorance et la concorde; mais un génie prit les hommes en affection, et leur donna des mains. Dès lors nos pères se firent des armes, subjuguèrent les autres animaux, et produisirent avec leurs mains, des choses surprenantes, ce qui les rendit orgueilleux encore plus que puissans.

MAIN DE GLOIRE. — Cette *main de gloire* est la main d'un pendu, qu'on prépare de la sorte : on l'enveloppe dans un morceau de drap mortuaire, en la pressant bien, pour lui faire rendre le peu de sang qui pourrait y être resté; puis on la met dans un vase de terre, avec du sel, du salpètre, du zimat et du poivre long, le tout bien pulvérisé. On la laisse dans ce pot l'espace de quinze jours; après quoi on

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, p. 123.

l'expose au grand soleil de la canicule, jusqu'à ce qu'elle soit bien desséchée; et si le soleil ne suffit pas, on la met dans un four chauffé avec de la fougère et de la verveine.

On compose ensuite une espèce de chandelle, avec de la graisse de pendu, de la cire vierge et du sésame de Laponie; et on se sert de la main de gloire comme d'un chandelier, pour tenir cette merveilleuse chandelle allumée. Dans tous les lieux où l'on va avec ce funeste instrument, ceux qui y sont demeurent immobiles, et ne peuvent non plus remuer que s'ils étaient morts.

Il y a divers manières de se servir de la main de gloire, que les scélérats connaissent bien; mais, depuis qu'on ne pend plus, ce doit être une chose fort rare.

Deux magiciens, étant venus loger dans un cabaret, pour y voler, demandèrent à passer la nuit auprès du feu; ce qu'ils obtinrent. Lorsque tout le monde fut couché, la servante, qui se défiait de la mine patibulaire des deux voyageurs, alla regarder par un trou de la porte, pour voir ce qu'ils faisaient. Elle vit qu'ils arrachaient d'un sac la main d'un corps mort, qu'ils en oignaient les doigts de je ne sais quel onguent, et les allumaient, à l'exception d'un seul qu'ils ne purent allumer, quelques efforts qu'ils fissent; et cela, parce que, comme elle le comprit, il n'y avait qu'elle des gens de la maison qui ne dormît point; car les autres doigts étaient allumés, pour plonger dans le plus profond sommeil ceux qui étaient déjà endormis. Elle alla aussitôt à son maître pour l'éveiller, mais elle ne put en venir à bout, non plus que les autres personnes du logis, qu'après avoir éteint les doigts allumés, pendant que les deux voleurs commençaient à faire leur coup, dans une chambre voisine. Les deux magiciens,

se voyant découverts, s'enfuirent au plus vite, et on ne les vit plus [1].

Les voleurs ne peuvent se servir de la main de gloire, quand on a eu la précaution de frotter le seuil de la porte, avec un onguent, composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche, et de sang de chouette; lequel onguent doit être fait dans la canicule [2].

MAIN INVISIBLE. — Gaspard Schotter, dans sa magie universelle, livre 4 page 407, raconte le fait suivant dont il a été témoin dans son enfance, et qu'il a entendu raconter a des témoins plus âgés que lui. Deux compagnons sortaient d'une ville, armés d'une épée, et portant leur bagage pour aller travailler dans une autre. L'un d'eux, qui avait trop bu, attaque l'autre, qui refuse de se battre avec un homme ivre. Mais ayant reçu un coup à la tête, et voyant couler son sang, il riposta et perça de part en part le malheureux ivrogne. On accourt aussitôt de la ville, et parmi les assistans se trouve la femme même du mort. Dans le moment qu'elle donne des soins à son époux, le meurtrier, qui continuait sa route, se sentit, saisi par une main invisible, et fut entraîné auprès du magistrat, qui le fit mettre en prison. Qu'était-ce que cette main invisible? celle du mort qui revenait dégrisé.

MAINFROI ou MANFRED, —Roi de Naples, qui régna dans les deux Siciles, de 1254 à 1266; il était fils naturel de l'empereur Frédéric II. Ses galanteries le firent excommunier; et c'est alors qu'il s'occupa de la magie. Pic de la Mirandole dit que Mainfroi étant en guerre contre Charles, comte d'Anjou et de Provence, voulut savoir du diable l'événement de la

[1] Delrio, *Disquisitions magiques*.

[2] *Le Solide trésor du Petit Albert.*

bataille qu'il allait lui livrer, et que le démon pour le tromper ne lui répondit qu'en paroles ambiguës, quoique cependant il lui prédit sa mort; et en effet, malgré le secours qu'il reçut des Sarrasins, il fut tué dans le combat par un soldat.

On remarque que Charles d'Anjou écrivit à Mainfroi avant la bataille, qu'aujourd'hui il l'enverrait en enfer, s'il n'envoyait pas lui, Charles, en paradis.

On lui a attribué un livre latin intitulé : *La pomme philosophique*, où il traite de la science de l'alchimie, qu'il dit être la sœur germaine de la magie [1].

MAISON ENSORCELÉE. — A la fin de Nivôse, an 13 (1805), il s'est passé à Paris, rue Notre-Dame-Nazareth, dans une ancienne maison de cordelières, une scène qui fit beaucoup de bruit. On vit tout à coup voler en l'air des bouteilles, depuis la cave jusqu'au grenier; plusieurs personnes furent blessées, les débris de bouteilles restèrent entassés dans le jardin, sans que la foule des curieux pût découvrir d'où provenait ce phénomène. On consulta des physiciens et des chimistes, ils ne purent pas même dire de quelle manufacture venaient les bouteilles qu'on leur montra. Les gens du peuple se persuadèrent qu'elles venaient de la manufacture du diable, et que cette aventure ne pouvait être que l'ouvrage des sorciers ou revenans; les personnes plus instruites, tout aussi crédules, ne surent que penser. La police découvrit bientôt que ces magiciens, ces revenans, ces démons, n'étaient tout simplement que des habitans de la maison, aidés d'un physicien de leurs amis, qui au moyen de l'électricité et d'un trou imperceptible, pratiqué dans le mur de la maison voisine, parve-

[1] Leloyer, *Histoire des spectres et apparitions des esprits*, liv. 4, p. 303.

naient à faire mouvoir à leur gré les meubles de la maison prétendue ensorcelée. Ils avaient pour objet d'empêcher le propriétaire de la vendre, et ils se vengeaient en même temps d'une personne dont ils croyaient avoir à se plaindre [1].

Madame de Genlis rapporte, dans ses *Mémoires* [2], qu'au départ de son mari pour son régiment, sa tante voulut absolument lui faire préparer un logement chez elle; et qu'après lui avoir demandé si elle aurait peur d'habiter le rez-de-chaussée, elle le lui laissa sur sa négative. Or, madame de Genlis dit-elle même, que, pour prouver sa bravoure, elle y entra suivie d'un domestique qui portait deux bougies, mais qu'à peine avait-elle ouvert la porte de l'antichambre, elle fit un saut en arrière en jetant un cri perçant. Elle venait de sentir distinctement une grande main froide et décharnée s'appliquer sur son visage, ce qui la fit évanouir de frayeur. Sa tante, qui la vit dans cet état, la questionna envain; mais le valet étant entré avec les lumières, donna l'explication de ce prétendu prodige. C'était un oranger desséché placé contre la porte, dont une branche sèche et raide avait frappé contre son visage.

Le parlement de Bordeaux donna le scandale de consulter des théologiens, pour savoir si une maison de cette ville était infestée de mauvais esprits. Sur leur réponse affirmative, le parlement, par arrêt de 1595, prononça la résiliation du bail [3]. Voyez *Alessandro*, *Athenodore*, *Ayola*, *Bolacré*, *Chambres infestées*, *Revenans*, etc.

MALACHIE (SAINT), — Illustre prélat de l'Ir-

[1] M. Salgues, *Des Erreurs et des préjugés*.
[2] Tom. 2, pag. 53.
[3] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 256.

lande, né en 1094, et mort en 1148, que l'église a mis au nombre de ses saints. M. Garinet [1] raconte que la paillasse de ce prélat, ayant été donnée à un moine démoniaque, les démons se disaient entr'eux : *Gardons-nous bien de laisser cet homme toucher à la paillasse;* mais le moine se roula dessus et les démons prirent la fuite.

On attribue à ce saint Malachie, évêque d'Armagh, en Irlande, une prophétie sur les papes, où tous les successeurs de saint Pierre sont désignés par des allégories. Par exemple, Pie VI est indiqué par ces mots : *Peregrinus apostolicus*, le pèlerin apostolique, à cause de ses voyages ; Pie VII, par ceux-ci, *Aquila rapax*, l'aigle ravissante ; il fut enlevé en effet par Napoléon. Léon XII est annoncé par *Canis et Coluber*, le chien et la couleuvre, que nous ne saurions expliquer. Après ce souverain pontife, saint Malachie ne nous en promet plus que treize; et après le règne du treizième, Jésus-Christ viendra juger le monde.

MALADE. — « Divers sont les jugemens qui se font d'aucuns, si un malade doit vivre ou mourir; mais je publierai ce présent signe infaillible, duquel se pourra servir un chacun, et en faire un ferme jugement : Prenez une ortie, et la mettez dans l'urine du malade, incontinent après que le malade l'aura faite, et avant qu'elle soit corrompue; laissez l'ortie dans ladite urine, l'espace de vingt-quatre heures; et après, si l'ortie se trouve verte, c'est un signe de vie [2]. »

Delancre [3] nous conseille de ne pas admettre l'opinion des gnostiques, qui disent que chaque maladie a son démon, et d'éviter l'erreur populaire, qui prétend

[1] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 72.
[2] *Le petit Albert*, p. 172.
[3] *Tableau de l'inconstance des dém. sorc. et magic.*, liv. 4, p. 284.

que ceux qui tombent du haut-mal sont possédés. Les médecins ont prétendu pouvoir chasser le diable par des médecines; mais les prêtres l'ont emporté sur eux. Les maladies ont souvent causé de grands désordres. Le P. Lebrun rapporte l'exemple d'une femme attaquée d'une maladie de l'œil, qui lui faisait voir une foule d'images bizarres et effrayantes; elle se crut ensorcelée, mais un habile oculiste l'opéra, et guérit en même temps son œil et son imagination. — La plupart des sorciers, loups-garoux et possédés n'étaient que de pauvres malades. Voyez *Démoniaques*, *Loups-Garoux*, *Sorciers*.

MALAINGHA, — Nom général des anges du premier ordre chez les habitans de Madagascar. Ces anges font mouvoir les cieux, les étoiles, les planètes et sont chargés du gouvernement des saisons: les hommes sont confiés à leur garde; ils veillent sur leurs jours, détournent les dangers qui les menacent, et écartent les démons.

MAL-CADUC.—Pour guérir ce mal on se sert d'un anneau dont voilà la recette: Vous ferez un anneau de pur argent, dans le chaton duquel vous enchâsserez un morceau de corne de pied d'élan; puis vous choisirez un lundi du printemps auquel la lune sera en aspect bénin ou en conjonction avec Jupiter ou Vénus, et à l'heure favorable de la constellation, vous graverez en dedans de l'anneau ce qui suit: + *Dabi*, + *Habi*, + *Haber*; + *Habi*. Soyez assuré qu'en portant habituellement cet anneau au doigt du milieu de la main, il garantira du mal-caduc [1].

MALE-BÊTE, — Monstre qui passait autrefois, dans l'opinion du peuple de Toulouse, pour courir

[1] *Le petit Albert*, pag. 156.

les rues la nuit. La superstition avait fait croire que tous ceux qui rencontraient ou envisageaient la male-bête, mouraient le lendemain.

MALEBRANCHE (Nicolas), — Savant prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1638 et mort en 1715. On trouve dans sa *Recherche de la Vérité*, de fort bonnes choses sur la sorcellerie, qu'il regarde comme une maladie d'imagination. On dit qu'il n'osait pas se moucher, parce qu'il était persuadé qu'il lui pendait un gigot de mouton au bout du nez.

MALDONAT, — Célèbre jésuite, né en 1534, à Lascasas de la Reina dans l'Estramadure. Il étudia à Salamanque, et entra chez les jésuites de Rome en 1562. Deux ans après, il ouvrit, au collège de Clermont, à Paris, un cours de philosophie, dans lequel il obtint les plus brillans succès, quoiqu'il n'eût encore que trente ans. Ayant formé le dessein de travailler à un commentaire sur les quatre évangélistes, il crut voir, pendant quelques nuits, un homme qui l'exhortait à finir promptement cet ouvrage, et qui l'assurait qu'il l'achèverait, mais qu'il survivrait peu de jours à sa conclusion; cet homme lui marquait en même temps un certain endroit du ventre, qui fut le même où Maldonat sentit les vives douleurs dont il mourut en 1583, peu de temps après avoir achevé son ouvrage.

MALÉFICES. — On appelle maléfices ou sortilèges, les maladies et autres accidens malheureux causés par un art infernal, et qui ne peuvent s'enlever que par un pouvoir surnaturel. Il y a sept principales sortes de maléfices employés par les sorciers. 1°. Ils mettent dans le cœur d'un homme un amour criminel pour la femme d'un autre, et réciproquement. 2°. Ils inspirent des sentimens de haine ou d'envie, à

une personne contre une autre. 3°. Ils empêchent que des époux maléficiés puissent engendrer leurs semblables. (Voyez *Aiguillette.*) 4°. Ils donnent des maladies. 5°. Ils font mourir les gens. 6°. Ils ôtent l'usage de la raison. 7°. Ils nuisent dans les biens et appauvrisent leurs ennemis. Ainsi, tous les maux auxquels la nature humaine est sujette sont l'ouvrage des sorciers. Il faut qu'il y en ait beaucoup, car les maléfices sont bien communs!

On empêche l'effet des maléfices en se lavant les mains, le matin, avec de l'urine. C'est pour cela que les juges de sainte Luce la firent prudemment arroser d'urine, parce qu'ils s'imaginaient qu'elle était sorcière, et que sans la sage précaution qu'ils prenaient, elle pourrait fort bien s'échapper par ruse et maléfice. Les anciens se préservaient des maléfices à venir, en se crachant sur la poitrine.

En Allemagne, quand une sorcière avait rendu un homme on un cheval impotent et maléficié, on prenait les boyaux d'un autre homme ou d'un cheval mort, on les traînait jusqu'à quelque logis, sans entrer par la porte commune, mais par le soupirail de la cave, ou par-dessous terre, et on y brûlait ces boyaux. Alors la sorcière qui avait jeté le maléfice sentait, dans les entrailles, une violente douleur, et s'en allait droit à la maison où l'on brûlait les boyaux, pour prendre un charbon ardent, ce qui faisait cesser le mal. Si on ne lui ouvrait promptement la porte, la maison se remplissait de ténèbres, avec un tonnerre effroyable, et ceux qui étaient dedans étaient contraints d'ouvrir pour conserver leur vie [1].

Les sorciers, en ôtant un sort ou maléfice, sont

[1] Bodin, *Démonomanie*, liv. 4.

obligés de le donner à quelque chose de plus considérable que celui à qui ils l'ôtent : sinon, le maléfice retombe sur eux. Mais un sorcier ne peut ôter un maléfice, s'il est entre les mains de la justice; il faut pour cela qu'il soit pleinement libre.

Les symptômes d'un amour violent, les excès d'un tempérament chaud, les emportemens des femmes hystériques, les vapeurs amoureuses produites par quelque irritation naturelle ou par la grande crise de la puberté, étaient autrefois des maléfices. Plusieurs écrivains rapportent comme œuvre de Satan des fureurs utérines, et quelques autres maladies de cette nature, qui n'étaient merveilleuses à leurs yeux que parce qu'ils n'en voyaient point la véritable cause.

Buffon a vu une fille de douze ans, très-brune et d'un teint vif et coloré, d'une petite taille, mais déjà formée, avec de la gorge et de l'embonpoint, faire les actions les plus indécentes, au seul aspect d'un homme. Rien n'était capable de l'en empêcher, ni la présence de sa mère, ni les remontrances, ni les châtimens. Elle ne perdait cependant pas la raison; et son accès, qui était marqué au point d'en être affreux, cessait dès le moment qu'elle demeurait seule avec des femmes. Fodéré, dans son *Traité de la médecine légale*, parle de deux époux du Midi, qui vinrent le consulter sur le *tentigo venerea* qu'ils éprouvaient, et qui ne pouvaient s'abstenir, même devant lui, de plusieurs propos et actes indécens : cela provenait de l'abus qu'ils avaient fait d'anchois, de harengs et de poissons salés. La maladie était accompagnée de quelques symptômes de démence; il les guérit, après six mois de traitement. Autrefois on les eût brûlés.

On a regardé souvent les épidémies comme des maléfices. Les sorciers, disent les nombreux partisans

de la magie, mettent quelquefois, sous le seuil de la bergerie ou de l'étable qu'ils veulent ruiner, une touffe de cheveux, ou un crapaud, avec trois maudissons, pour faire mourir étiques les moutons et les bestiaux qui passent dessus : on n'arrête le mal qu'en ôtant le maléfice. Delancre dit qu'un boulanger de Limoges, voulant faire du pain blanc suivant sa coutume, sa pâte fut tellement charmée et maléficiée par une sorcière, qu'elle fit du pain si noir, si insipide et si infect, qu'il faisait horreur.

Une magicienne, pour se faire aimer d'un jeune homme, mit sous son lit, dans un pot bien bouché, un crapaud qui avait les yeux fermés ; de sorte que le jeune homme quitta sa femme et ses enfans pour s'attacher à la sorcière ; mais la femme trouva le maléfice, le fit brûler, et son mari revint à elle [1]. Nous voyons tous les jours des maris qui abandonnent leurs femmes pour s'attacher à certaines filles, qui ne sont sûrement pas magiciennes.

Un pauvre jeune homme ayant quitté ses sabots pour monter à une échelle, une sorcière y mit *quelque poison*, sans qu'il s'en aperçût, et le jeune homme, en descendant, s'étant donné une entorse, fut boiteux toute sa vie [2].

Une femme ensorcelée devint si grasse, dit Delrio, que son ventre lui couvrait le visage, ce qui ne laissait pas d'être considérable. De plus, on entendait dans ses entrailles le même bruit que font les poules, les coqs, les canards, les moutons, les bœufs, les chiens, les cochons et les chevaux, de façon qu'on aurait fort bien pu la prendre pour une basse-cour ambulante [3].

[1] Delrio, *Disquisitions magiques.*

[2] Delancre, *De l'Inconstance*, etc.

[3] La môle passait autrefois pour un sortilége. C'est une masse

Une sorcière avait rendu un maçon impotent et tellement courbé, qu'il avait presque la tête entre les jambes. Il accusa la sorcière du maléfice qu'il éprouvait; on l'arrêta, et le juge lui dit qu'elle ne se sauverait qu'en guérissant le maçon. Elle se fit apporter par sa fille un petit paquet, de sa maison, et, après avoir adoré le diable, la face en terre, en marmottant quelques charmes, elle donna le paquet au maçon, lui commanda de se baigner, et de le mettre dans son bain, en disant : *Va de par le diable!* Le maçon le fit, et guérit. Avant de mettre le paquet dans le bain, on voulut savoir ce qu'il contenait; on y trouva trois petits lézards vifs; et quand le maçon fut dans le bain, il sentit sous lui comme trois grosses carpes, qu'on chercha un moment après sans rien trouver [1].

Les sorcières mettent quelquefois le diable dans des noix, et les donnent aux petits enfans, qui deviennent maléficiés, démoniaques, et se laissent aisément conduire au sabbat. Un de nos démonographes (c'est je pense, Boguet) rapporte que, dans je ne sais quelle ville, un sorcier avait mis sur le parapet d'un pont une grosse pomme maléficiée, pour un de ses ennemis, qui était fort gourmand de tout ce qu'il pouvait trouver sans desserrer la bourse. Heureusement le sorcier fut aperçu par des gens expérimentés, qui défendirent prudemment à qui que ce fût d'oser y porter la main, sous peine d'avaler le diable en propre personne. Il fallait cependant l'ôter

charnue, enveloppée d'une membrane sans os, sans articulations, et sans distinction de membres, qui n'a aucune forme déterminée, qui croît dans le ventre des femmes, l'enfle prodigieusement, est souvent pris pour la grossesse, et sort par les voies ordinaires de l'accouchement.

[1] Bodin, *Démonomanie.*

de là, à moins qu'on ne voulût lui donner des gardes. On fut long-temps à délibérer, sans trouver aucun moyen sûr de s'en débarrasser; enfin il se présenta un brave champion qui, muni d'une longue perche, s'avança à une distance respectueuse de la pomme, en se signant avec grand soin, et la poussa courageusement dans la rivière, où étant tombée on en vit sortir plusieurs diables en forme de poissons. Les spectateurs, transportés d'un saint zèle, prirent des pierres, et les jetèrent à la tête de ces petits démons, qui ne se montrèrent plus.

Le même Boguet conte qu'une jeune fille ensorcelée, ayant fait une neuvaine, rendit par le bas de petits lézards, lesquels s'envolèrent par un trou qui se fit au plancher. (Voyez *Charmes*, *Enchantemens*, *Magiciens*, *Sorciers*, etc.)

MALICES DU DÉMON.—Le bienheureux Pierre le prêcheur, ayant rassemblé le peuple de Florence sur une place publique, se disposait à faire un long sermon touchant les mystères que la foi nous propose. Le diable, témoin invisible de ces saints préparatifs, eut la fantaisie de jouer un tour au saint homme; il prit donc la forme d'un cheval échappé, et se mit à courir au grand galop vers la place, que la foule remplissait, dans l'espoir de disperser les auditeurs, et de déranger, par un effroi subit, la mémoire du frère prêcheur. Mais Pierre ne se troubla point; et, voyant que la foule prenait la fuite, il s'écria : ne craignez rien, mes frères, je prends sur moi le danger.... En même temps il éleva sa main, et fit signe au cheval qu'il l'avait reconnu, et qu'il lui défendait de nuire à personne. Le diable eut un pied de nez de se sentir découvert; cependant il avait pris un élan trop rapide pour pouvoir reculer. Il traversa donc la place, en

passant sur la tête des hommes, sur le sein des femmes, en foulant aux pieds les épaules, les reins et le reste, mais avec une légèreté si miraculeuse, que personne n'en sentit rien. Après cela il disparut. Le peuple s'écria que Pierre avait donné à ce cheval la légèreté d'un cousin, qu'il avait changé ses fers en plumes de duvet; et le bienheureux frère, content d'avoir déjoué la malice du diable, reprit le fil de son sermon [1].

Il y avait dans une église de Bonn un prêtre remarquable par sa chasteté, sa dévotion et sa bonhomie. Le diable se plaisait à lui jouer des tours de laquais; tellement que, lorsqu'il lisait son bréviaire, cet esprit malin s'approchait sans se laisser voir, mettait sa griffe sur la leçon du bon curé, et l'empêchait de finir; un autre jour il fermait le livre, ou tournait le feuillet à contre-temps. Si c'était la nuit, il soufflait la chandelle. Le diable espérait se donner le plaisir d'impatienter son homme; mais le bon prêtre recevait tout cela comme des tribulations, et gardait si bien son flegme, que l'importun esprit fut obligé de chercher une autre dupe [2].

Cassien parle de plusieurs esprits ou démons de la même trempe, qui se plaisaient à tromper les passans, à les détourner de leur chemin, et à leur indiquer de fausses routes, plutôt pour s'en divertir que pour leur faire aucun mal [3].

Un baladin avait un démon familier, qui jouait avec lui, et se plaisait à lui faire des espiègleries. Le matin il le réveillait en tirant les couvertures, quelque froid

[1] *Bollandi acta sanctorum*, 29 *aprilis*. *Ambr. Tangii B. Petrus mart. ord. prædic.*, cap. 3.

[2] *Cæsarii Heisterb. miracul.*, lib. V, cap. 53.

[3] *Cassiani*, collat. 7, cap. 32.

qu'il fit; et quand le baladin dormait trop profondément, son démon l'emportait hors du lit, et le déposait tout doucement au milieu de la chambre [1].

Pline parle de quelques jeunes gens qui furent tondus par le diable. Pendant que ces jeunes gens dormaient, des esprits familiers, vêtus de blanc, entraient dans leurs chambres, se posaient sur leur lit, leur coupaient les cheveux bien proprement, et s'en allaient après les avoir répandus sur le plancher [2]. Ce trait ne paraît d'abord qu'une malice; peut-être est-il moral. Pour peu que l'on connaisse les mœurs dépravées de ces fameux Romains, on se souviendra que chez eux, certains Adonis attachaient beaucoup de prix à leur chevelure, comme chez nous les Thaïs, les Ninon, les Duthé en attachaient à leur teint.

MALLEBRANCHE. — Histoire nouvelle et remarquable de l'esprit d'une femme qui s'est apparue au faubourg Saint-Marcel, après qu'elle a demeuré cinq ans entiers ensevelie : elle a parlé à son mari, lui a commandé de faire prier pour elle, ayant commencé de parler le mardi 11 décembre 1618. Paris, in-12, 1618.

Le mardi 11 décembre 1618, en la rue Sainte-Geneviève de Paris, hors de la Porte Saint-Marceau, un nommé Mallebranche, marqueur de jeu de paume, ayant le matin, environ vers les quatre ou cinq heures, entendu quelque bruit, et ne sachant qui heurtait à sa porte, demanda qui c'était; une voix faible et débile lui répondit que c'était sa femme, décédée depuis cinq ans, qui désirait parler à lui, et lui dire chose qui le touchait, tant pour le salut de son âme que pour le bien de son ménage, dont cet

[1] *Guillelmi Parisiensis*, partis 2 princip., cap. 8.
[2] Pline, lib. 16, epit. 27.

homme tout étonné, et ne sachant que répondre, demeura sans repartie. La voix reprit, et lui dit : « Eh quoi ! ne connais-tu pas que je suis ta femme, qui parle à toi, et qui t'avertis que tu aies à faire pénitence ; autrement tu périras. »

Comme ces choses sont extraordinaires, et ne peuvent guère arriver sans que l'esprit se trouble, aussi celui-ci ne sut ce qu'il devint pour l'heure, et demeura fort étonné. Néanmoins, après quelque intervalle, il entendit une voix qui lui parlait en cette sorte : « Il ne faut point t'étonner pour cela ; c'est ta femme qui te parle, qui est décédée depuis cinq ans, trois mois et six jours, qui t'avertis qu'elle est en quelque peine, dont tu as moyen de la tirer, si tu l'as jamais aimée ; car elle est en grande peine ; mais si tu vas à Saint-Cloud, et là fais prière pour elle et offre cinq chandelles pour le salut de son âme, tu l'allégeras de beaucoup. »

L'étonnement fut si grand à cet homme, qu'il ne faut pas le demander ; néanmoins, après quelques contrastes qu'il en eut en son âme, comme un homme qui est bien né, et qui ne tâche en toutes choses qu'à procurer le repos de l'âme de sa femme, il se porta à Saint-Cloud, où il fit les offrandes que sa défunte femme lui avait recommandées. Étant de retour le soir, et pensant être en repos pour avoir satisfait à ce qui lui avait été ordonné pour la satisfaction de cette âme, il entendit frapper à sa porte ; et au même instant ayant demandé qui c'était, il entendit la même voix qui lui dit qu'à la vérité, elle avait reconnu qu'il l'aimait et faisait état d'elle, puisqu'il avait été à Saint-Cloud à son intention ; mais que ce n'était pas assez, et qu'il y fallait retourner encore une autre fois, et puis qu'elle serait en repos.

Le bruit de cette affaire s'écoula par la ville, et de

telle façon, que le vendredi on y fit venir deux capucins, comme gens simples et ne songeant qu'à la simplicité de la vie. Eux voient, considèrent, regardent de près ce qui pouvait en être ; mais n'ayant autre certitude pour ce fait, ils conseillèrent à cet homme de ne plus retourner à Saint-Cloud, s'il n'avait d'autres avertissemens plus grands, et que le diable pouvait tromper les âmes faibles là-dessus. Cela ne laissa pas de continuer pourtant, et tous les matins cet homme ne manquait point d'entendre frapper à sa porte, jusqu'enfin le dimanche suivant, faisant le sourd, il ouit une voix qui appelait et qui demandait qui était au logis ; lui ne veut point répondre ; mais le bruit ne laissant pas d'importuner à la porte, la femme de ce marqueur (qui était marié en seconde noces) demanda : Qui est là ? La voix répondit : « C'est moi qui veux parler à mon mari ; je sais bien que vous êtes sa femme de présent, mais je l'ai été avant vous, et ne suis pas marrie qu'après ma mort il vous ait prise ; mais, au reste, je veux lui dire qu'il ait à se châtier et à se reconnaître, et surtout à corriger ses mauvaises habitudes, s'empêcher de jurer le nom saint et sacré de Dieu, comme il a coutume de le faire ; qu'il vive en bon ménage avec toute sa famille et tous ses bons voisins, mais surtout qu'il ne tourmente point ses enfans, et ne batte point sa femme, puisque Dieu a permis qu'il en ait une autre après moi ; et outre ce, je lui recommande une chose, c'est qu'avant le jour des Rois, qui sera bientôt, il fasse faire un gâteau, et qu'il assemble tous les voisins pour en venir avoir leur part, et qu'on me laisse la mienne, parce que j'avais promis à mes voisins et voisines, avant ma mort, de faire les Rois avec eux ; mais je ne pus, étant morte ; je désire qu'il le fasse maintenant, et après tout cela,

je serai en repos. Enfin, que mon mari prie pour moi, et je prierai pour lui, car je suis en grande peine. »

Le dimanche suivant, le soir, un de MM. les aumôniers du cardinal-évêque de Paris y voulut aller coucher exprès, pour considérer l'affaire et prendre garde qu'il n'y eût point d'imposture. Mais quoi! comme la curiosité porte coutumièrement les hommes et surtout les Français à vouloir voir toutes choses nouvelles, la maison se trouva toute pleine de gens qui abordèrent alors, et néanmoins n'entendirent rien, parce que la voix se tut ce matin-là, ou à cause de l'abondance du monde qui y était, ou autrement; sinon que le matin on ouit battre le tambour à la biscayenne, sans savoir d'où en venait le bruit; et depuis on n'a rien ouï.

MALPHAS, — Grand président des Enfers, qui apparaît sous la forme d'un corbeau. Quand il se montre avec la figure humaine, le son de sa voix est rauque: il bâtit des citadelles et des tours inexpugnables, renverse les remparts ennemis, fait trouver de bons ouvriers, donne des esprits familiers, reçoit des sacrifices, et trompe les sacrificateurs: quarante légions obéissent à ses commandemens [1].

MAMMON, — Démon de l'avarice: c'est lui, dit Milton, qui, le premier, apprit aux hommes à déchirer le sein de la terre et qui conduisit leurs mains impies dans le sein de cette tendre mère, pour en arracher des trésors si sagement ensevelis.

MAMMOUTH, — Animal fabuleux de la Sibérie, qui est un sujet de vénération parmi ces peuples: il a quatre ou cinq aunes de longueur; sa couleur est

[1] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

grisâtre, sa tête fort longue et son front large ; il lui sort des deux côtés, au-dessus des yeux, des cornes qu'il remue et croise à son gré. Il a la faculté de s'étendre considérablement en marchant, et de se rétrécir en plus petit volume ; ses pates ressemblent par leur grosseur à des pates d'ours [1].

MAN, — Ennemi de Sommona-Codom. Les Siamois le représcntent comme une espèce de monstre, avec une tête hérissée de serpent, un visage fort large et des dents horriblement grandes.

MANCANAS, — Imposteur qui, dans les îles Marianes, s'attribuait le pouvoir de commander aux élémens, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons, et de procurer une récolte abondante ou d'heureuses pêches.

MANCHE A BALAI. — Les idiots qui ont imaginé de dire que les sorciers et les démons faisaient le sabbat, ont prétendu que les sorcières s'y rendaient à cheval sur un manche à balai. Tout le monde sait aujourd'hui qu'il n'y a point de sorciers, que les démons ne se montrent point, qu'on ne fait pas le sabbat, et qu'on ne va pas à cheval sur un manche à balai.

MANDRAGORES, — Démons familiers assez débonnaires ; ils apparaissent sous la figure de petits hommes sans barbe, avec les cheveux épars. Un jour qu'un mandragore osa se montrer à la requête d'un sorcier qu'on tenait en justice, le juge ne craignit pas de lui arracher les bras et de les jeter dans le feu [2]. On appelle aussi mandragores de petites poupées dans lesquelles le diable se loge, et que les sorciers consultent dans leurs embarras.

[1] Laharpe, *Histoire des Voyages*, t. 11, p. 151.
[2] Delrio, *Disquisitions magiques*.

On lit dans le Petit Albert que, voyageant en Flandres et passant par Lille, l'auteur de cet ouvrage fut invité par un de ses amis à l'accompagner chez une vieille femme qui passait pour une grande devineresse, et dont il découvrit la fourberie. Cette vieille conduisit les deux amis dans un petit cabinet obscur, éclairé seulement d'une lampe, à la lueur de laquelle on voyait, sur une table couverte d'une nappe, une espèce de petite statue ou mandragore, assise sur un trépied, ayant la main gauche étendue et tenant de cette main un cordon de soie très-délié, au bout duquel pendait une petite mouche de fer bien poli. On avait placé au-dessous un verre de cristal, en sorte que la mouche se trouvait suspendue au-dessus de ce verre. Le mystère de la vieille consistait à commander à la mandragore de frapper la mouche contre le verre, pour rendre témoignage de ce que l'on voulait savoir. Ainsi elle disait, en s'adressant à la statue, je t'ordonne, mandragore, au nom de celui à qui tu dois obéir, que si monsieur doit être heureux dans le voyage qu'il va faire, tu fasses frapper trois fois la mouche contre le verre. La mouche frappait aussitôt les trois coups demandés, quoique la vieille ne touchât aucunement ni au verre, ni au cordon de soie, ni à la mouche, ni à la statue; ce qui surprenait extrêmement les spectateurs. Et afin de mieux duper les gens par la diversité de ses oracles, la vieille faisait de nouvelles questions à la mandragore, et lui défendait de frapper, si telle ou telle chose devait ou ne devait pas arriver; alors la mouche restait immobile.

Voici en quoi consistait tout l'artifice de la vieille : la mouche de fer qui était suspendue dans le verre étant fort légère et bien aimantée, quand la vieille voulait qu'elle frappât contre le verre, elle mettait à un de ses doigts une bague dans laquelle était en-

chassé un assez gros morceau d'excellent aimant. On sait que la pierre d'aimant a la vertu d'attirer le fer, l'anneau de la vieille mettait en mouvement la mouche aimantée, et la faisait frapper autant de fois qu'on voulait contre le verre. Lorsqu'elle désirait que la mouche ne frappât point, elle ôtait la bague de son doigt sans qu'on s'en aperçût. Ceux qui étaient d'intelligence avec elle, et qui lui attiraient des pratiques, avaient soin de s'informer adroitement des affaires de ceux qu'ils lui menaient, et c'est ainsi que tant de personnes furent si aisément trompées.

Les anciens Germains avaient aussi des mandragores qu'ils nommaient Alrunes : c'étaient des figures de bois qu'ils révéraient, comme les Romains leurs dieux Lares, qui prenaient soin des maisons et des personnes qui y habitaient. Ces figures devaient avoir un demi-pied ou un pied de haut, représentant quelques femmes magiciennes, rarement des hommes; et ils croyaient qu'elles avaient de grandes vertus; qu'elles tenaient en leur pouvoir le destin et la fortune des hommes. On faisait des statues des racines les plus dures des plantes, surtout de la mandragore; on les habillait proprement, on les couchait mollement dans de petits coffrets; toutes les semaines on les lavait avec du vin et de l'eau, et à chaque repas on leur servait à boire et à manger; sans quoi elles auraient jeté des cris, dit-on, comme des enfans qui souffriraient la faim et la soif; enfin, on les tenait renfermées dans un lieu secret, d'où on ne les retirait que pour les consulter. Dès qu'on avait le bonheur d'avoir chez soi de pareilles figures, on se croyait heureux, on ne craignait plus aucun danger, et on en attendait toutes sortes de biens, surtout la santé et la guérison des maladies les plus rebelles aux remèdes. Mais ce qui était encore plus admirable,

c'est qu'elles faisaient connaître l'avenir, ou par un mouvement de tête, ou quelquefois en s'exprimant d'une manière très-intelligible, à leurs heureux possesseurs. On dit que cette superstition des anciens Germains subsiste encore aujourd'hui parmi le peuple de la Basse-Allemagne, chez les Danois et Suédois.

Les anciens attribuaient de grandes vertus à la plante appelée mandragore, telle que de procurer la fécondité aux femmes. Les plus excellentes de ces racines étaient celles qui étaient arrosées de l'urine d'un pendu ; mais on ne pouvait l'arracher sans mourir, et pour éviter ce malheur, on creusait la terre tout autour de cette racine, on y fixait une corde attachée par l'autre extrémité au cou d'un chien ; ensuite, ce chien étant chassé arrachait la racine en s'enfuyant ; il succombait à cette opération, et l'heureux mortel qui ramassait alors cette racine ne courait plus le moindre danger, et possédait un trésor inestimable contre les maléfices. Voyez *Boucher*.

MANES, — Dieux des morts, qui présidaient aux tombeaux : le nom de mânes en Italie était particulièrement attribué aux génies bienfaisans et secourables. Ces dieux pouvaient sortir des enfers, avec la permission de *Summanus* leur souverain. Ovide rapporte que, dans une peste violente, on vit les mânes sortir des tombeaux, et errer dans la ville et les champs en jetant des hurlemens affreux. Ces apparitions ne cessèrent avec la peste, suivant ce poëte, que lorsqu'on eut rétabli les fêtes *férales*, instituées par Numa, et qu'on eût rendu aux ombres le culte ordinaire qu'on avait depuis quelque temps interrompu.

Lorsque les mânes étaient nommés *Lémures* ou *Rémures*, on les regardait comme des génies irrités

et occupés à nuire. Leloyer [1] dit que les mânes étaient des démons noirs et hideux comme les diables et les ombres infernales. Voyez *Lemures*.

MANG-TAAR, — Espèce d'enfer des Yakouts, habité par huit tribus d'esprits malfaisans : ces esprits ont un chef, dont le nom est *Acharai Rioho*, le puissant. Ils ont des femmes, et le bétail dont le poil est entièrement blanc est sacré pour eux. Les Yakouts croient que, dès que leurs chamans (prêtres sorciers) meurent, ils se réunissent à ces esprits.

MANITOU. — C'est le nom que les nègres donnent au diable.

MANTO, — Sibylle thessalienne, à qui on attribua cette prophétie appliquée à Jésus-Christ : « Il viendra » quelqu'un de grand qui traversera les montagnes » et les rivières du ciel ; il régnera dans la pauvreté » et dominera dans le silence, et il naîtra d'une » vierge [2]. »

MANY, — Faux prophète et peintre célèbre parmi les Orientaux, qui fonda en Perse une secte dont la doctrine offrait un singulier mélange des préceptes de Zoroastre et des dogmes chrétiens ; l'existence des deux principes éternels du bien et du mal, la métempsycose, l'abstinence des viandes, la prohibition du meurtre de tout animal : tels étaient les dogmes principaux de la religion de ce faux prophète.

MAORIDATH, — Préservatif contre les enchantemens. C'est le nom que les Musulmans donnent aux deux derniers chapitres de l'Alcoran, qu'ils récitent

[1] *Histoire des spectres*, etc.

[2] *Magnus veniet, et transibit montes et aquas cœli et regnabit in paupertate et in silentio dominabitur, nasceturque ex utero virginis.*

souvent pour se garantir des sortiléges et de toutes autres mauvaises rencontres.

MARBAS ou BARBAS,—Grand président des enfers, qui se montre sous la forme d'un lion furieux ; lorsqu'il est en présence d'un exorciste, il prend la forme humaine et répond sur les choses cachées; il envoie les maladies, il donne la connaissance des arts mécaniques, il change l'homme en différentes formes ; il commande trente-six légions [1].

MARC. — L'hérésiarque Valentin eut entre autres disciples un nommé Marc, qui exerçait surtout son talent sur les femmes riches et belles ; il prétendait leur communiquer le don de prophétie. Quelques-unes de celles qu'il avait séduites revinrent à l'église, confessèrent qu'il avait abusé d'elles, et qu'elles l'avaient passionnément aimé. Quand une femme, à qui il avait promis le don de prophétie lui disait : « mais je ne suis pas prophétesse, » il faisait sur elle des invocations afin de l'étonner et lui disait : « ouvre la bouche et dis tout ce qui te viendra, tu prophétiseras. » La femme séduite, échauffée par ses attouchemens et sentant une palpitation de cœur extraordinaire, se hasardait et, d'après quelques rêveries, se croyait prophétesse.

Les femmes les plus distinguées et les plus belles l'admiraient et l'aimaient. Il disait que la source de la grâce était en lui, et qu'il la communiquait à celles sur qui il voulait la répandre ; mais il se réservait la liberté de choisir les moyens qu'il croyait propres à la communiquer. — N'est-ce pas là l'origine des magnétiseurs ?

MARC DE CAFÉ (ART DE DIRE LA BONNE AVEN-

[1] Wierius, *In Pseudomonarchiâ dæmon.*

TURE PAR LE). — Les préparatifs de *l'Art de lire les choses futures dans le marc de café* sont extrêmement simples. Vous laisserez dans la cafetière le marc que le café y a déposé ; vous aurez soin de verser toute la liqueur, de manière que le marc reste très-épais au fond de la cafetière, et vous le laisserez reposer au moins une heure. Le marc de la veille est également propre à l'opération ; et qu'il soit vieux ou frais, il a des résultats toujours sûrs, pourvu qu'il soit à peu près sec quand vous voudrez l'employer ; alors vous prendrez la cafetière où il se trouve ; vous ne l'agiterez point ou très-peu ; vous jetterez un verre d'eau sur le marc, si c'est le reste d'une once de café, et deux grands verres d'eau, si c'est le marc de deux onces.

Vous mettrez ensuite la cafetière au feu ; vous ferez chauffer le marc jusqu'à ce qu'il se délaie dans l'eau. Vous aurez une assiette de terre de pipe, blanche, sans tache, bien essuyée et séchée au feu, si le temps est humide. Vous remuerez d'abord le marc dans la cafetière avec une cuillère ; vous le verserez ensuite sur l'assiette, mais en petite quantité et de façon qu'il n'emplisse l'assiette qu'à moitié. Vous agiterez alors l'assiette en tous sens, avec autant de légèreté que vous le pourrez, pendant l'espace d'une minute ou à peu près : ensuite vous répandrez doucement tout ce qui se trouve sur l'assiette, dans un autre vase.

Par ce moyen, il ne reste point d'eau dans l'assiette, mais des particules de marc de café disposées de mille manières, et formant une foule de dessins hiéroglyphiques. Si ces dessins sont trop brouillés, que le marc soit trop épais, que votre assiette ne ressemble pas à une mosaïque irrégulière, vous remettrez un peu plus d'eau dans le marc, vous le ferez chauffer de nouveau, et vous recommencerez l'opération. On ne peut

lire les secrets de la destinée que si les dessins de l'assiette sont clairs et distincts, quoique très-pressés.

Les bords sont ordinairement plus épais : il y a même souvent des parties très-embrouillées dans le milieu; mais on ne s'en inquiète point, et on peut *deviner*, quand la majeure partie de l'assiette est déchiffrable.

On peut lire dans le marc de café, tous les jours de la semaine indistinctement, et à toutes les heures du jour et de la nuit. Il ne faut consulter, pour cette opération, que la température, et le temps n'est contraire à cette divination que quand il est humide, pluvieux ou chargé de brouillards.

On a cependant un moyen d'obvier aux inconvéniens de l'humidité, c'est de bien sécher l'assiette dont on veut se servir, et de la laisser un quart-d'heure auprès du foyer, de manière que la main y sente une chaleur douce. Après cette préparation, on opère, quelque temps qu'il fasse, comme si on jouissait du soleil d'août.

Il y a des sibylles qui prétendent qu'on doit dire certaines paroles mystérieuses [1], en versant l'eau dans la cafetière, en remuant le marc avec la cuillère devant le feu, et en le répandant sur l'assiette : c'est une supercherie. Les paroles n'ont pas ici la moindre vertu, comme il est prouvé qu'elles n'en ont dans aucune divination.

On fait l'opération très-simplement; et si on y ajoute

[1] Les voici. On doit dire, en jetant l'eau sur le marc qui se trouve dans la cafetière : *Aqua boraxit venias carajos;* en remuant le marc avec la cuillère : *Fixatur et patricam explinabit tornare.* En répandant le marc sur l'assiette : *Hax verticaline*, *pax Fantas marobum*, *max destinatus*, *veida porol.* Mais ces paroles barbares ne signifient rien, ne s'adressent à personne, et sont superstitieuses, sans avoir la plus petite utilité.

des paroles et des signes, ce n'est que pour donner à l'œuvre quelque *solennité*, et pour contenter les gens qui veulent que tout se fasse en cérémonie. Depuis qu'on a reconnu l'inutilité des paroles mystérieuses, on ne les dit plus; et le résultat n'en est pas moins heureux.

Or, voici comme l'on procède. Le marc de café, après qu'on l'a versé de l'assiette, y laisse diverses figures qui sont toutes significatives. Il s'agit de les bien démêler; car il y a des courbes, des ondulations, des ronds, des ovales, des carrés, des triangles, etc.

Si le nombre des *ronds* ou cercles, plus ou moins parfaits, l'emporte sur la quantité des autres figures, ce signe annonce que la personne recevra de l'argent. S'il y a peu de *ronds*, il y aura un peu de gêne dans les finances de la personne qui consulte.

Des figures carrées annoncent des désagrémens, en raison de leur nombre. Des figures ovales promettent du succès dans les affaires, quand elles sont nombreuses ou distinctement marquées.

Des lignes, grandes ou petites, quand elles sont saillantes ou multipliés, présagent une vieillesse heureuse. En petit nombre, elles amènent l'aisance et la médiocrité de fortune.

Les ondulations, ou lignes qui serpentent, annoncent des revers et des succès entremêlés. Si les ondulations se terminent doucement, elles promettent le bonheur, après quelques peines.

Une croix, au milieu des dessins de l'assiette, promet une mort douce; quatre croix qui se touchent presque, annoncent que la personne mourra entre quarante et quarante-cinq ans, si c'est une dame; entre quarante-huit et cinquante-deux ans, si c'est un homme. Trois croix présagent quelques honneurs. S'il se trouve dans l'assiette un grand nombre de

croix, on deviendra dévot après la fougue des passions, et on se tourmentera de diverses austérités dans sa vieillesse.

Un triangle promet un emploi honorable. Trois triangles à peu de distance l'un de l'autre, sont un signe extrêmement heureux pour la fortune. En général, cette figure est de bon présage : en petit nombre, c'est quelque honneur; en grand nombre, c'est de l'argent.

Un angle composé d'une petite ligne appuyée sur une ligne plus longue, est l'indice d'une mort malheureuse. Une figure qni aurait la forme d'un H, annonce un emprisonnement.

Un cercle à plusieurs faces, c'est-à-dire composé de plusieurs angles écrasés et réunis, annonce un heureux mariage. Un carré-long, bien distinct, promet des discordes dans le ménage. Si ce carré est environné de croix plus ou moins parfaites, la femme se tachera de quelqu'infidélité. L'homme commettra la même faute, s'il se trouve plusieurs angles autour du carré-long.

Si vous apercevez, au milieu des dessins de l'assiette, une raie de deux ou trois pouces, moins chargée que le reste, plus dégagée de figures, ou tout-à-fait nette, c'est un chemin qui vous annonce un voyage. Il sera long, si ce chemin s'étend; facile, si le chemin est net; embarrassé, si le chemin est chargé de points ou de petites lignes; s'il sort du creux de l'assiette, ce chemin annonce un voyage dans dans un pays étranger.

Un rond, dans lequel on trouve quatre points bien marqués, promet un enfant. Deux ronds en promettent deux, et ainsi de suite. Si le rond forme un cercle à peu près parfait, l'enfant qu'il annonce sera un garçon. Ce sera une fille, si le rond est imparfait. Un de ces ronds qui renferment quatre points, s'il est accompagné d'une ligne courbe et onduleuse, est le présage

infaillible que l'enfant attendu aura de l'esprit. Si cette courbe onduleuse formait un second cercle autour du rond dont il s'agit, on pourrait raisonnablement attendre de l'enfant, du génie ou un esprit très-original.

Si vous découvrez dans l'assiette la figure d'une maison à côté d'un cercle, attendez-vous à posséder cette maison. Elle sera à la ville, si vous voyez un X, ou un H, dans le voisinage. Elle sera à la campagne, si vous distinguez, auprès de ce signe, la forme d'un arbre, ou d'un arbuste, ou d'une plante quelconque. Cette maison vous sera donnée, ou vous l'aurez par héritage, si elle est accompagnée de quelques triangles. Vous y mourrez, si elle est surmontée d'une croix. Vous y serez long-temps heureux, si elle est dans le voisinage d'un demi-cercle.

Vous trouverez peut-être la forme d'une couronne; elle vous annonce des succès à la cour. Si vous voyez des losanges, vous serez heureux en amour. Si vous distinguez plusieurs figures plus ou moins rondes, attachées l'une à l'autre comme les grains d'un chapelet, armez-vous de patience; vos amours seront gênés, et vous ne devez attendre l'accomplissement de vos vœux les plus chers, que si vous trouvez un triangle au bout du chapelet.

On rencontre aussi, bien souvent, la figure d'un ou de plusieurs petits poissons; ils annoncent qu'on sera invité à quelque dîner.

La figure d'un animal à quatre pates promet de la misère et des peines.

La figure d'un oiseau présage de la fortune et un coup de bonheur. Si l'oiseau semble pris dans un filet, c'est un procès qu'on vous intentera dans peu de temps.

La figure d'un serpent ou de tout autre reptile an-

nonce une trahison ou quelque complot contre vous, que vous n'éviterez qu'à force d'adresse. La figure d'une rose promet la santé ; la forme d'un saule pleureur, une mélancolie ; la figure d'un buisson, des retards. Si vous voyez une espèce de coffre, vous recevrez une lettre. La forme d'une roue est le signe d'un accident, qui ne sera pourtant pas funeste. La forme d'une voiture attelée annonce une mort violente. Un fusil présage des affaires embrouillées.

Une fenêtre, ou plusieurs ronds, carrés, ovales, et toutes autres figures jointes ensemble, de manière à former une espèce de croisée, vous avertissent que vous serez volé.

Si vous découvriez, dans les dessins de votre assiette, un chiffre très-distinct, vous pourriez le hasarder à la loterie. L'expérience prouve que le chiffre annoncé de cette sorte, est toujours sorti dans l'un des trois premiers tirages de la ville où on se trouve, ou près de laquelle on habite.

Mais il faut bien examiner si le chiffre est marqué exactement, et ne pas prendre une figure insignifiante pour un signe qui doit être fortement prononcé.

On reconnaît toujours dans les dessins de l'assiette quelque figure humaine. Si c'est une tête sur un grand jupon, il est clair que cette figure représente une femme. Si c'est une tête et un corps appuyés sur des jambes séparées, ce sera un homme.

Quand vous voyez une ligne sortir, comme un bras, du corps de la figure, attendez-vous à recevoir quelque présent de la personne marquée sur l'assiette. Cette personne est brune, si les dessins que forme le marc autour d'elle sont très-prononcés ; elle est blonde, lorsque les traits sont marqués faiblement ; elle vous trompera par de fausses promesses, si elle n'a qu'un œil.

Si vous voyez une tête ou une forme de chien à côté d'une figure humaine, vous avez un ami sûr et fidèle qui fera pour vous de grandes choses. Si la tête ou la forme d'un chien se trouvait à côté d'un cercle à plusieurs facettes, votre mari ou votre femme vous gardera la plus inviolable fidélité.

Si un jeune homme fait l'opération du marc de café, et qu'il trouve dans les dessins de l'assiette une figure de femme tenant ou semblant tenir un bâton, ce jeune homme succombera aux séductions d'une femme galante, et il se repentira amèrement de sa faiblesse. Le même sort est annoncé à une dame ou demoiselle qui ferait l'opération, et qui verrait dans l'assiette un homme tenant ou paraissant tenir un bâton ou une épée; car cet homme est un séducteur dangereux.

Si vous découvrez une femme, et auprès d'elle une fleur quelconque, vous avez une amie estimable. Si la fleur ressemble à une rose, c'est une amante pour un jeune homme; et si la fleur ressemble à une tulipe, c'est pour une dame une amie dont le commerce n'est pas très-sûr.

Si vous voyez un homme monté sur un cheval, ou sur un âne, ou sur tout autre quadrupède, un homme estimable fait pour vous de grandes démarches, et vous rendra de bons services au moment où vous les attendrez le moins. Si c'est une femme à cheval sur quelque bête de somme, une dame ou une demoiselle fera pour vous bien des extravagances.

Quand vous apercevrez trois figures d'hommes l'une auprès de l'autre, attendez quelque emploi honorable. Si les trois figures sont des dames, préparez-vous à quelque emploi lucratif.

Si vous distinguiez une couronne de croix, un homme de vos parens mourrait dans l'année. Une cou-

ronne de triangles ou de carrés annonce la mort d'une de vos parentes, également dans l'année qui court.

Un bouquet composé de quatre fleurs ou d'un plus grand nombre, est le plus heureux de tous les présages; et si vous découvriez quelque triangle dans le voisinage du bouquet, vous seriez infailliblement le plus fortuné de tous les hommes, ou la plus fortunée de toutes les dames, tant du côté des biens, des honneurs, du contentement, que du côté des amours et de la famille.

MARCHOCIAS, — Grand marquis des enfers, qui se montre sous la forme d'une louve féroce, avec des ailes de griffon et une queue de serpent. Il vomit des flammes. Lorsqu'il prend la forme humaine, on croit voir un grand soldat; il dit vrai, obéit aux exorcistes, est de l'ordre des dominations, et commande trente légions[1].

MARDI. — On célèbre ce jour, au sabbat, la copulation charnelle par voie ordinaire, comme le lundi[2].

Si on rogne ses ongles les jours de la semaine qui ont un R, comme le mardi, le mercredi et le vendredi, il viendra des envies aux doigts.

MARGARITOMANCIE, — Divination par les perles. On en pose une sur un foyer auprès du feu; on la couvre d'un vase, le trou en bas; on l'enchante en récitant les noms de ceux qui sont suspects. Si l'on a dérobé quelque chose, au moment où le nom du larron est prononcé, la perle bondit en haut et perce le fond du vase pour sortir : c'est ainsi qu'on reconnaît le coupable[3].

[1] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

[2] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 167.

[3] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue*, p. 270.

MARGUERITE, — Comtesse de Flandre qui, au rapport de Torquemada, accoucha de trois cent soisante-six enfans d'une seule fois, tous vivans et grands comme des souris, lesquels furent mis en un grand vase d'argent qui fut, en mémoire de cet événement, conservé jusqu'à ce jour dans une église du Brabant[1]. Elle avait refusé l'aumône à une mendiante, qui s'en était vengée par le souhait exaucé de cette grossesse monstrueuse.

MARGUERITE, — Italienne, qui avait un esprit familier. Lenglet Dufresnoy rapporte ainsi son histoire sur le témoignage de Cardan : « Il y avait à Milan une femme nommée Marguerite qui publiait partout qu'elle avait un diable, ou esprit familier, qui la suivait et l'accompagnait partout; mais qui pourtant s'absentait d'elle deux ou trois mois de l'année. Elle trafiquait de cet esprit, car souvent elle était appelée en beaucoup de maisons, et incontinent qu'on lui avait fait commandement d'évoquer son esprit, elle courbait la tête en son sein, ou l'enveloppait de son tablier, et commençait à l'appeler et adjurer en sa langue italienne; il se présentait soudain à elle, et répondait à son évocation; la voix de cet esprit ne s'entendait pas auprès d'elle, mais loin, comme si elle fût sortie de quelque trou de muraille, et si quelqu'un se voulait approcher du lieu où la voix de cet esprit résonnait il était étonné qu'il ne l'entendait plus en ce lieu; mais en quelque autre coin de la maison; quand à sa voix, elle n'était point articulée ni formée de manière qu'on la pût entendre; mais elle était grêle et faible, de sorte qu'elle se pouvait dire plutôt un murmure qu'un son de voix; et après que cet esprit avait ainsi sifflé, et

[1] Torquémada, *Hexameron*, p. 19.

murmuré, cette vieille lui servait de truchement, et faisait entendre aux autres ce qu'il avait dit ; elle a demeuré en quelques maisons où il y a des femmes qui ont observé ses façons de faire, qui disent qu'elle enferme quelquefois cet esprit en un linceul, et qu'il a coutume de lui mordre la bouche, tellement qu'elle a presque toujours les lèvres ulcérées. Cette misérable femme est en si grande horreur à tout le monde, à cause de cet esprit, qu'elle ne trouve personne qui la veuille loger, ou fréquenter avec elle [1]. »

MARIACHO DE MOLÈRES, — Insigne sorcière qui fut accusée par une jeune fille, nommée Marie Aspiculette, âgée de dix-neuf ans, de l'avoir menée au sabbat, l'emportant sur son cou après s'être frottée d'une eau épaisse et verdâtre, dont elle se graissait les mains, les hanches et les genoux [2].

MARIAGRANE (MARIE), — Sorcière qui dit avoir vu souvent le diable s'accoupler avec une infinité de femmes; que sa coutume est de connaître les belles par-devant, et les laides à rebours. Delancre observe que le diable aime mieux la sodomie que la plus réglée volupté, et qu'il voit les femmes tout aussi bien derrière que devant, selon le lieu où il est allé heurter [3].

MARIE. — A Poitiers dans l'église de Notre-Dame la Grande, on voyait souvent des femmes baignées de larmes; elles embrassaient avec ardeur une colonne sur laquelle était sculpté un cœur surmonté d'un arbrisseau ; c'était la sépulture d'un jeune homme que le mois de mai avait surpris sans maîtresse, et qui, en-

[1] *Recueil de Dissertations* de Lenglet-Dufresnoy, t. 1, p. 156.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. 2, p. 116.

[3] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 177.

traîné par de vague désirs vers *une fille folle de son corps*, expira de repentir et de douleur. La terre que l'on jeta sur cet infortuné poussa un rosier couvert de quelques fleurs et de beaucoup d'épines; on ouvrit la fosse au miracle, et l'on trouva dans la bouche du mort, un billet portant le nom de *Marie*[1].

Un moine revenait d'une maison suspecte, où il s'introduisait toutes les nuits; il avait à son retour une rivière à traverser; Satan renversa le bateau, et le moine fut noyé, lorsqu'il commençait les matines de la Vierge; deux diables se saisirent de son âme, et furent arrêtés par deux anges, qui la reclamèrent en qualité de chrétienne. « Seigneurs anges, dirent les diables, il est vrai, que Dieu est mort pour ses amis, et ce n'est pas une fable; mais celui-ci était du nombre des ennemis de Dieu; et, puisque nous l'avons trouvé dans l'ordure du péché, nous allons le jeter dans le bourbier de l'enfer; nous serons bien récompensés de nos prévots. » Après bien des contestations, les anges proposèrent de porter le différent au tribunal de la Vierge; les diables répondirent qu'ils prendraient volontiers Dieu pour juge parce qu'il juge selon les lois; « mais pour la Vierge, dirent-ils, nous n'en pouvons espérer de justice; elle briserait toutes les portes de l'enfer, plutôt que d'y laisser un seul jour celui qui, de son vivant, a fait quelques révérences à son image. Dieu ne la contrarie en rien; elle peut dire que la pie est noire, et que l'eau trouble est claire; il lui accorde tout : nous ne savons plus où nous en sommes; d'un ambe elle fait un terne; d'un double-deux un quine; elle a le dé et la chance : le jour que Dieu en fit sa mère fut bien fatal pour nous ! »

Les diables eurent beau récuser la Vierge, elle jugea

[1] M. de Marchangy, *Tristan le Voyageur*, t. I.

le procès et décida que l'âme du moine rentrerait dans son corps ; il avait été retiré de la rivière et rapporté au couvent, où l'on se disposait à l'enterrer. On fut bien surpris de le voir se relever; et les moines s'enfuirent d'abord ; mais, quand ils furent instruits du miracle, ils chantèrent le *Te Deum* [1].

Une petite troupe de pieux cénobites regagnait de nuit le monastère. Ils arrivèrent au bord d'un grand fleuve , et s'arrêtèrent sur le gazon pour se reposer un instant. Pendant qu'ils tuaient le temps et l'ennui, en contant des historiettes , ils entendirent plusieurs rameurs qui descendaient le fleuve avec une grande impétuosité. L'un des moines leur demanda qui ils étaient? « Nous sommes des démons, répondirent les rameurs, et nous emportons aux enfers l'âme d'Ébroïn , maire du palais , qui tyrannisa la France , et qui abandonna le monastère de Saint-Gal pour rentrer dans le monde. » Le moines épouvantés s'écrièrent : *Santa Maria*, *ora pro nobis* ! Vous faites bien d'invoquer sainte Marie , répliquèrent les démons , car nous allions vous noyer, pour vos débauches et votre babil.» Les cénobites, sans entrer dans de plus longs colloques avec des gens qui rendaient si bien la justice , reprirent le chemin du couvent , et les diables celui de l'enfer [2].

Un chanoine revenait , un peu avant l'aurore , d'un village où il avait commis le péché de fornication avec la femme d'un jeune paysan. Il lui fallait traverser un fleuve pour rentrer chez lui ; il entra donc seul dans une barque de pêcheurs , et tout en ramant , il se mit à réciter le matines de la Vierge. Lorsqu'il fut au milieu du fleuve , comme il en était à ces mots de son

[1] *Mémoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, tome 18, et *Legenda aurea de Voragine*, 114, fol. 77.

[2] *Legenda aurea Jac. de Voragine*, leg. 114.

office : *Ave, Maria, gratiâ plena, Dominus tecum*, une grande troupe de démons fondit sur la barque et la renversa. Le chanoine coula à fond ; et les démons, ouvrant la terre, emportèrent l'âme du fornicateur dans l'abîme. Trois jours après, la Sainte Vierge descendit, escortée par les anges, dans cette partie de l'enfer où le chanoine expiait ses crimes. « Pourquoi tourmentez-vous si injustement l'âme de mon serviteur, dit-elle aux démons ? — Elle est à nous, répondirent-ils, puisque nous l'avons prise tandis qu'elle était dans le péché. — Si l'on doit juger cet homme selon ce qu'il faisait quand vous l'avez noyé, reprit Marie, il est à moi, puisqu'il chantait mes matines... » En disant ces mots, elle dispersa les démons, fit rentrer l'âme du chanoine dans son corps ; et, le prenant par la main, elle le tira du fleuve, et lui recommanda de vivre plus chastement [1].

MARIAGE. — On a plusieurs moyens de savoir quand et avec qui on se mariera. M. Chopin conte qu'en Russie les jeunes filles, curieuses de savoir si elles seront mariées dans l'année, forment un cercle, et chacune répand devant soi une pincée de grains d'avoine. Cela fait, une femme placée au centre, et tenant un coq enveloppé, tourne plusieurs fois sur elle-même en fermant les yeux, et lâche l'animal, qu'on a eu soin d'affamer ; il ne manque pas d'aller picoter le grain. Celle dont l'avoine a été la première entamée, peut compter sur un prochain mariage. Plus le coq y met d'avidité, et plus promptement l'union pronostiquée doit se conclure.

S'il est naturel à une jeune fille de désirer le ma-

[1] *Claudii à Rotâ, in supplem. ad legendam auream Jacobi de Voragine*, leg. 185.

riage, il ne l'est pas moins qu'elle souhaite de connaître celui que le sort lui destine pour époux. Le moyen suivant satisfait sa curiosité. Elle se rend à minuit dans une chambre écartée, où sont préparés deux miroirs placés parallèlement vis-à-vis l'un de l'autre, et éclairés de deux flambeaux. Elle s'assied, et prononce par trois fois[1] ces mots : *Kto moy soujnoy, kto moy riajnoy, tot pokajetsia mnie.* « Que celui qui sera mon époux m'apparaisse ! » Après quoi elle porte ses regards sur l'un des miroirs, et la réflexion lui présente une longue suite de glaces ; sa vue doit se fixer sur un espace éloigné et plus obscur, où l'on prétend que se fait l'apparition. On conçoit que plus le lieu observé paraît éloigné, et plus il est facile à l'imagination, déjà préoccupée, de se faire une agréable illusion. On se sert du même moyen pour savoir ce que font des personnes absentes.

Ceux qui désirent apprendre si une jeune fille se mariera bientôt, font un treillage en forme de pont, avec de petites branches entrelacées ; et le mettent sous son chevet, sans qu'elle s'en aperçoive. Le lendemain on lui demande ce qu'elle a vu en songe, et si elle raconte avoir passé un pont avec un jeune homme, c'est un signe infaillible qu'elle lui sera unie la même année. Cette espèce de divination s'appelle en russe *most mastite*[2].

On lit à la page 23 des admirables secrets du *Petit-Albert*, le moyen de connaître avec qui on s'unira. Il faut avoir du corail pulvérisé, et de la poudre d'aimant, les délayer ensemble avec le sang d'un pigeon

[1] Les Russes supposent au nombre trois une vertu particulière. *Bog tionbit troitzon* est une dicton populaire qui signifie : Dieu aime le nombre trois.

[2] M. Chopin, *de l'Etat actuel de la Russie*, ou *Coup-d'œil sur Saint-Pétersbourg*, p. 82.

blanc : on fera un petit peloton de pâte, qu'on enveloppera dans un morceau de taffetas bleu ; on se le pendra au cou; on mettra sous son chevet une branche de myrte vert ; et on verra en songe la personne qu'on doit épouser. Les filles ou veuves obtiennent le même résultat, en liant une branche de peuplier avec leurs chausses sous le chevet, et se frottant les tempes avant de dormir d'un peu de sang de huppe.

On sait aussi que les époux qui mangent et boivent avant la célébration du mariage font des enfans muets.

MARIGNY (Enguerrand de),—Ministre de Louis X. Alix de Mons, femme d'Enguerrand et la dame de Canteleu, sa sœur, furent accusées d'avoir eu recours aux sortiléges pour envoûter le roi, messire Charles son frère et d'autres barons, et d'avoir fait des maléfices pour faire évader Enguerrand qui était emprisonné. On fit arrêter les deux dames. Jacques Dulot, magicien, qui était censé les avoir aidés de ses maléfices, fut mis en prison ; sa femme fut brûlée, et son valet pendu. Dulot, craignant pareil supplice, se tua ou fut tué dans son cachot. Le comte de Valois, oncle du roi, lui fit considérer que la mort volontaire du magicien était une grande preuve contre Marigny dont il était l'ennemi personnel. On montra au monarque les images de cire ; il se laissa persuader, et déclara qu'il ôtait sa main de Marigny, et qu'il l'abandonnait à son oncle. Le comte de Valois fit aussitôt assembler quelques barons ; la délibération ne fut pas longue ; Marigny était généralement détesté; il fut condamné, malgré sa qualité de gentilhomme, à être pendu comme sorcier; l'arrêt fut exécuté la veille de l'Ascension, et son corps fut attaché au gibet de Montfaucon, qu'il avait fait relever durant son ministère. Le peuple, que l'insolence du ministre avait irrité, se montra

touché de son malheur. Les juges n'osèrent condamner sa femme et sa sœur; le roi lui-même se repentit d'avoir abandonné Marigny à ses ennemis; et dans son testament il laissa une somme considérable à sa famille, en considération, dit-il, de la grande infortune qui lui était arrivée [1].

MARIONNETTES. — On croyait autrefois que dans les marionnettes logeaient de petits démons. Voyez *Brioché*, *Bonchey*, etc.

MARIUS. — Il menait avec lui une sorcière scythe, qui lui pronostiquait le succès de ses entreprises.

MARQUES. — On sait que les sorcières qui vont au sabbat sont marquées par le diable et ont particulièrement un endroit insensible, que les juges ont fait quelquefois sonder avec de longues épingles. Lorsque les sorcières ne jettent aucun cri, et ne laissent voir aucune souffrance, elles sont reputées sorcières, et condamnées comme telles parce que c'est une preuve évidente de leur transport au sabbat. Delancre [2] ajoute que celles qui ont passé par ses mains ont avoué toutes ces choses, lorsqu'elles furent jetées au feu. Bodin prétend que le diable ne marque point celles qui se donnent à lui volontairement et qu'il croit fidèles; mais Delancre réfute cette assertion en disant que toutes les plus grandes sorcières qu'il a vues avaient une ou plusieurs marques, soit à l'œil, soit aux parties sexuelles, soit ailleurs; ces marques ont d'ordinaire la forme d'un petit croissant, ou d'une griffe ou d'une paire de cornes qui font la fourche.

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*.
[2] *Tableau de l'inconstance des démons*, p. 103.

MARQUIS DE L'ENFER. — Les marquis de l'enfer, comme Phœnix, Cimeries, Andras, sont, ainsi que chez nous, un peu supérieurs aux comtes. On les évoque avec fruit depuis trois heures du soir jusqu'à la chute du jour [1].

MARTIN. — Un jour que saint Martin (évêque de Tours, comme chacun sait) disait la messe en grande pompe, le diable entra dans l'église et avisa aux moyens de le distraire. Il s'était placé parmi les enfans de chœur, qui ne le voyaient point; mais il savait bien que Martin le découvrirait dès qu'il jetterait les yeux de son côté, et qu'il faudrait alors déguerpir. C'est pourquoi il se tint bien sur ses gardes; et lorsque le saint évêque se tourna vers le peuple, pour dire *Dominus vobiscum*, le diable se heurta le front contre un pilier, regarda Martin, et fit une grimace si singulière, que le saint ne put s'empêcher de rire, il perdit ainsi le mérite de sa messe. — C'était tout ce que voulait l'esprit malin; il disparut, aussitôt après cette escapade, sans attendre que l'évêque prît la peine de le chasser.

Cette aventure de la *Légende dorée* était représentée dans une église de Brest. Grosnet trouva le trait si joli, qu'il le mit en vers, mais dans un autre sens. Le diable était, selon cet ancien poëte, dans un coin de l'église, écrivant sur un parchemin les caquets des femmes, et les propos inconvenans qu'on tenait à ses oreilles, pendant les saints offices. Or, quand sa feuille fut remplie [1] comme il avait encore bien des notes à prendre, il mit le parchemin entre ses dents, et le tira de toutes ses forces pour l'allonger; mais la feuille se déchira; et la tête du diable alla

[1] Wierus, *in Pseudomon. dæm.*

frapper contre un pilier qui se trouvait derrière lui. Saint Martin, qui se retournait alors pour le *Dominus vobiscum*, se mit à rire de la grimace du diable, et perdit le mérite de sa messe, ce qui ne lui serait point advenu, s'il eût eu les yeux baissés, comme dit Philippe d'Alcrippe.

On conte encore de saint Martin, qu'étant nouvellement évêque de Tours, il conçut quelque soupçon contre un autel que les évêques ses prédécesseurs avaient érigé à un prétendu martyr, dont on ne connaissait ni le nom ni l'histoire, et dont aucun des prêtres, ni des ministres de la chapelle ne pouvaient rien dire de certain. Il s'abstint pendant quelque temps d'aller en ce lieu qui n'était pas éloigné de la ville. Un jour il s'y rendit accompagné d'un petit nombre de religieux, et s'étant mis en prières, il demanda à Dieu qu'il lui fît connaître qui était celui qui était enterré en ce lieu. Alors il aperçut à sa gauche un spectre hideux et sale, et lui ayant ordonné de lui dire qui il était, le spectre lui déclara son nom, et lui confessa qu'il était un voleur mis à mort pour ses crimes et ses violences, et qu'il n'avait rien de commun avec les martyrs. Ceux qui étaient présens entendirent fort bien ce qu'il disait, mais ne virent pas la personne. Saint Martin fit renverser son tombeau, et guérit le peuple superstitieux de son ignorance [1].

MARTIN (Marie), — Sorcière du bourg de la Neufville-le-Roi, en Picardie, qui fut arrêtée pour avoir fait mourir des bêtes et des hommes par sortilége. Un magicien qui passait par-là la reconnut; et, sur son avis, la sorcière fut rasée. On lui trouva la marque du diable, ayant l'empreinte d'une pate de

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Traité sur les apparitions.*, p. 18.

chat. Elle dit au juge qu'elle se reconnaissait coupable. Traduite à la prevôté, elle avoua qu'elle était sorcière, qu'elle jetait des sorts, et que c'était une poudre composée d'ossemens de trépassés; que le diable Cerbérus lui parlait ordinairement, etc. Elle nomma les personnes qu'elle avait ensorcelées et les chevaux qu'elle avait maléficiés. Elle dit que, pour plaire à Cerbérus, elle n'allait pas à la messe, deux jours avant de jeter ses sorts; qu'elle a été au chapitre tenu par Cerbérus, et qu'elle y a été conduite la première fois par Louise Morel, sa tante. Dans son second interrogatoire, elle déclara que la dernière fois qu'elle avait été au sabbat, c'était à Varipon, près Noyon, et que Cerbérus, vêtu d'une courte robe noire, ayant une barbe noire, coiffé d'un chapeau à tête haute, tenait son chapitre près des haies dudit Varipon, et qu'il appelait les sorciers et sorcières par leur nom. On fit venir le doyen de Montdidier; elle répéta les mêmes fadaises à cet ecclésiastique. Elle fut condamnée par le conseil de la ville de Montdidier à être pendue et étranglée le 2 juin, 1586. Elle en appela au parlement de Paris, qui rejeta le pourvoi. Son exécution eut lieu le 25 juillet même année[1].

MARTINET, — Démon familier, qui accompagnait les magiciens, et leur défendait de rien entreprendre sans sa permission, ni de sortir d'un lieu sans le congé de maître Martinet. Quelquefois aussi il rendait service aux voyageurs, en leur indiquant les chemins les plus courts et les moins dangereux; ce qui prouve qu'il y a d'honnêtes gens partout.

MASTICATION. — Les anciens croyaient que les morts mangeaient dans leurs tombeaux. On ne sait

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, pag. 146.

pas s'ils les entendaient mâcher ; mais il est certain qu'il faut attribuer à l'idée qui conservait aux morts la faculté de manger, l'habitude des repas funèbres qu'on servait de temps immémorial, et chez tous les peuples, sur la tombe du défunt. Dans l'origine, les prêtres mangeaient ce festin pendant la nuit, ce qui fortifiait l'opinion susdite ; car les vrais mangeurs ne s'en vantaient pas. Chez les peuples un peu décrassés, les parens mangèrent eux-mêmes le repas des funérailles.

L'opinion que les spectres se nourrissent est encore répandue dans le Levant. Il y a long-temps que les Allemands sont persuadés que les morts *mâchent comme des porcs* dans leurs tombeaux, et qu'il est facile de les entendre grogner en broyant ce qu'ils dévorent. Philippe Rherius, au dix-septième siècle, et Michel Raufft, au commencement du dix-huitième, ont même publié des *Traités sur les morts qui mâchent dans leurs sépulcres*[1]. Ils disent qu'en quelques endroits de l'Allemagne, pour empêcher les morts de mâcher, on leur met dans le cercueil une motte de terre sous le menton ; ailleurs on leur fourre dans la bouche une petite pièce d'argent, et d'autres leur serrent fortement la gorge avec un mouchoir.

Ils citent ensuite plusieurs morts qui ont dévoré leur propre chair dans leur sépulcre. On doit s'étonner de voir des savans trouver quelque chose de prodigieux dans des faits aussi naturels. Pendant la nuit qui suivit les funérailles du comte Henri de Salm, on entendit dans l'église de l'abbaye de Haute-Seille, où il était enterré, des cris sourds que les Allemands auraient sans doute pris pour le grognement d'une personne qui mâche; et le lendemain, le tom-

[1] *De Masticatione mortuorum in tumulis.*

beau du comte ayant été ouvert, on le trouva mort, mais renversé et le visage en bas, au lieu qu'il avait été inhumé sur le dos. On l'avait enterré vivant.

On doit attribuer à une cause semblable l'histoire rapportée par Raufft, d'une femme de Bohème, qui en 1345 mangea, dans sa fosse, la moitié de son linceul sépulcral. Dans le dernier siècle, un pauvre homme ayant été inhumé précipitamment dans le cimetière, on entendit pendant la nuit du bruit dans son tombeau : on l'ouvrit le lendemain, et on trouva qu'il s'était mangé les chairs des bras. Cet homme, ayant bu de l'eau-de-vie avec excès, avait été enterré vivant.

Une demoiselle d'Augsbourg étant tombée en léthargie, on la crut morte, et son corps fut mis dans un caveau profond, sans être couvert de terre. On entendit bientôt quelque bruit dans son tombeau; mais on n'y fit pas attention. Deux ou trois ans après, quelqu'un de la famille mourut : on ouvrit le caveau, et l'on trouva le corps de la demoiselle auprès de la pierre qui en fermait l'entrée. Elle avait inutilement tenté de déranger cette pierre, et elle n'avait plus de doigts à la main droite, qu'elle s'était dévorée de désespoir.

MASTIPHAL, — C'est le nom qu'on donne au prince des Démons, dans un livre apocryphe cité par Cedrenus, et qui a pour titre : *la Petite Genèse*.

MATCHI-MANITOU, — Esprit malfaisant, auquel les sauvages de l'Amérique septentrionale attribuent tous les maux qui leur arrivent. Ce mauvais génie n'est autre que la lune. Plusieurs de ces sauvages s'imaginent que les orages sont causés par l'esprit de la lune. Ils jettent dans la mer ce qu'ils ont de plus

précieux dans leurs canots, espérant apaiser par ces offrandes cet esprit irrité.

MATIGNON (JACQUES GOYON DE), — Gentilhomme d'un grand mérite, qui servit Henri III et Henri IV avec fidélité. Ses envieux, apparemment pour le décrier, disaient que l'esprit, l'habileté, la prudence, le courage n'étaient point naturellement en lui, mais qu'ils lui venaient d'un pacte qu'il avait fait avec le diable. Il fallait que ce diable fût une bonne créature, dit Saint-Foix, puisque Matignon donna, dans toutes les occasions, des marques d'un caractère plein de douceur et d'humanité [1].

MATZOU, — Divinité chinoise. C'était, suivant quelques auteurs, une magicienne; selon d'autres, une dévote célèbre par sa vertu, et qui avait fait vœu de virginité.

MAURY (JEAN-SIFFREIN), — Cardinal, archevêque de Paris, né en 1746, mort en 1817. Il se fit remarquer par son éloquence à l'Assemblée nationale. Un colporteur, pour mieux piquer la curiosité du peuple, criait, en vendant ses pamphlets : *Mort de l'abbé Maury!* L'abbé passe, s'en approche, lui donne un vigoureux soufflet, et lui dit : « Tiens, si je suis mort, au moins tu croiras aux revenans. »

MÉCASPHINS, — Sorciers chaldéens, qui usaient d'herbes, de drogues particulières et d'os de morts, pour leurs opérations superstitieuses.

MECHTILDE (SAINTE). — Elle parut environ cent ans après sainte Hildegarde. Elle était sœur de sainte Gertrude. Ses visions et révélations ont été imprimées

[1] *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, promotion de 1579.

en 1513. C'est un recueil assez curieux et assez rare, qui contient le livre du Pasteur et les Visions du moine Vetin, réimprimées depuis par le père Mabillon, au quatrième livre de ses actes de saint Benoît, partie première. On y trouve aussi les révélations de sainte Élisabeth de Schonaw, qui contiennent cinq livres, aussi-bien que celles de sainte Mechtilde. Celles de sainte Gertrude viennent ensuite, et sont suivies de celles du moine Robert, dominicain, qui vivait en 1330. Ce recueil est d'autant plus curieux qu'il ne s'en trouve pas de si ample, ni qui contienne tant de visions et de révélations. Sainte Mechtilde est morte en l'an 1284 ou 1286 [1]. On trouve dans ses visions beaucoup de descriptions de l'enfer.

MÉDÉE, — Enchanteresse de Colchide, qui rendit Jason victorieux de tous les monstres, et guérit Hercule de sa fureur par certains remèdes magiques. Elle n'est pas moins célèbre par le meurtre de ses enfans que par ses vastes connaissances en magie. Les démonographes remarquent qu'elle pouvait bien être grande magicienne, parce qu'elle avait appris la sorcellerie de sa mère Hécate.

Les songe-creux lui attribuent un livre de conjuration qui porte en effet son nom. Voyez *Mélye*.

MÉDIE. — On trouvait, dit-on, chez les Mèdes, des pierres merveilleuses, noires ou vertes, qui rendaient la vue aux aveugles, et guérissaient la goutte, appliquées sur le mal dans une compresse de lait de brebis.

MÉGALANTROPOGÉNÉSIE, — Moyen d'avoir de beaux enfans et des enfans d'esprit. On sait quels

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Traité des apparitions*, p. 264.

sont les effets de l'imagination sur les esprits qui s'y laissent emporter ; ces effets sont surtout remarquables dans les femmes enceintes, puisque souvent l'enfant qu'elles portent dans leur sein est marqué de l'image des objets dont l'imagination de la mère a été fortement occupée pendant sa grossesse.

C'est principalement au moment où les embrassemens de l'homme et de la femme amènent la conception, que l'esprit d'une mère vivement frappé peut imprimer diverses formes au fruit qu'elle conçoit. Mais ce fruit demeure long-temps si tendre, que long-temps encore les idées de la femme peuvent l'embellir ou le défigurer. On sait que quand Jacob voulut avoir des moutons de diverses couleurs, il présenta aux yeux des brebis des choses bigarrées, qui les frappèrent assez pendant la conception pour amener le résultat qu'il en espérait. L'effet que l'imagination d'une brebis a pu produire doit agir plus sûrement encore sur l'imagination incomparablement plus vive d'une femme ; aussi voyons-nous bien plus de variété dans les enfans des hommes, que dans les petits des animaux.

On a vu des femmes mettre au monde des enfans noirs et velus, et lorsque l'on a cherché la cause de ces effets, on a découvert que, pendant la conception, la femme avait l'esprit occupé de quelque tableau monstrueux.

Les statues de marbre et d'albâtre sont quelquefois dangereuses. Une jeune épouse, entrant dans la chambre nuptiale, y admira une petite statue de l'amour en marbre blanc. Cet amour était si gracieux, qu'elle en demeura frappée tout le temps que durèrent les caresses conjugales; elle conserva plusieurs jours encore les mêmes impressions; et, au bout de neuf mois, elle accoucha d'un enfant plein de grâces, par-

faitement semblable à l'amour de marbre, mais pâle et blanc comme lui. Torquemada rapporte qu'une Italienne des environs de Florence, s'étant frappé l'esprit, au moment de la conception, d'une image de Moïse, mit au monde un fils qui avait une longue barbe blanche. On peut se rappeler, sur le même sujet, une foule d'anecdotes non moins singulières ; peut-être quelques-unes sont-elles exagérées. Toujours est-il certain que l'imagination de la mère, au moment où elle conçoit, influe beaucoup sur la forme de l'enfant.

En 1802, une paysanne enceinte, arrivant à Paris pour la première fois, fut menée au spectacle par une sœur qu'elle avait dans la capitale. Un acteur qui jouait le rôle d'un *niais* de mélodrame la frappa si fortement, que son fils, qui vit encore, est idiot, niais, stupide et naturellement semblable au personnage forcé que la mère avait vu avec trop d'attention.

Puisque l'imagination des femmes est si puissante sur leur fruit, c'est de cette puissance qu'il faut profiter. Que le jeune époux orne sa chambre nuptiale et l'alcôve de son lit de belles peintures, où soient représentés des Apollon, des Ganymède, des Adonis, des Amours, des Vénus, des Diane, des Minerve ; et que, durant toute la grossesse, il n'occupe sa femme que de ces tableaux gracieux. Qu'il évite de la conduire aux spectacles de monstres, qu'il lui fasse lire des poëmes et des romans, où la beauté soit sans cesse décrite sous les formes les plus séduisantes : il est certain, et l'expérience en fait foi, que cette femme accouchera de beaux enfans. A Paris, où les salons de peinture occupent nos dames, les enfans sont bien plus jolis que dans nos villages, où l'on voit rarement des choses qui puissent donner une idée de la beauté. Chez les cosaques, où tout est grossier, où la peur du

diable effraie encore l'esprit des mères, tous les enfans sont hideux comme leurs pères.

Il faut observer aussi qu'en caressant sa femme, un mari ne doit le faire ni debout, ni de côté, mais dans la position naturelle; car divers autres moyens recherchés sont condamnables et ont été cause, dit Porta, dans sa magie naturelle, que plusieurs ont produit des monstres. On voit donc que la manière de faire de beaux enfans n'est pas très-difficile.

Pour faire des enfans d'esprit, il n'est pas nécessaire que les parens en aient; mais qu'ils en désirent, qu'ils admirent ceux qui en ont, qu'ils lisent de bons livres, que la mère se frappe des avantages que donnent l'esprit, la science, le génie; qu'on parle souvent de ces choses, qu'on s'occupe peu de sottises; et encore un coup, qu'on désire fortement un enfant d'esprit. Il faut aussi que cet enfant soit conçu dans un moment où l'on ne sort pas de table, où l'on n'a pas l'estomac plein. Il faut que le père et la mère aient le corps dispos et l'esprit tranquille. Voyez *Imagination*.

On a publié il y a quelques années un traité de *mégalantropogénésie* qui a fait quelque bruit, 2 vol. in-8°.

MELAMPUS, — Auteur d'un Traité de l'art de juger les inclinations et le sort futur des hommes, par l'inspection des seings ou grains de beauté. Voyez *Seings*.

MÉLANCHTON, — Fameux disciple de Luther, mort en 1568: il croyait à certains contes; il rapporte, dans un de ses écrits, que sa tante ayant perdu son mari lorsqu'elle était enceinte et près de son terme, vit un soir, étant assise auprès de son feu, deux personnes entrer dans sa chambre, l'une ayant la figure de son époux défunt, l'autre celle d'un franciscain de la ville, de grande taille. D'abord elle en fut ef-

frayée ; mais son mari la rassura, et lui dit qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer ; ensuite il fit un signe au franciscain de passer un moment dans la pièce voisine, en attendant qu'il eût fait connaître ses volontés à sa femme ; alors il la pria de lui faire dire des messes, et l'engagea à lui donner la main sans crainte ; elle donna donc sa main à son mari, et elle la retira sans douleur toute brûlée ; de sorte qu'elle en demeura noire tout le reste de ses jours ; après quoi le spectre rappela le franciscain, et tous deux disparurent.

La vie de Mélancthon a été écrite en latin par un de ses amis ; 1 vol. in-18.

MÉLANCOLIE. — Les anciens appelaient la mélancolie le bain du diable, à ce que disent quelques démonomanes. Les personnes mélancoliques étaient au moins maléficiées, quand elles n'étaient pas démoniaques ; et les choses qui dissipaient l'humeur mélancolique, comme faisait la musique sur l'esprit de Saül, passaient pour des moyens sûrs de soulager les possédés, en attendant l'expulsion du démon possesseur.

MELCHISÉDECH. — Savez-vous qui fut le père de Melchisédech, demandait à quelqu'un le comte de Gabalis ? — Non, vraiment, lui répondit-on ; car saint Paul ne le savait pas. — Dites donc qu'il ne le disait pas, et qu'il ne lui était pas permis de révéler les mystères cabalistiques. Il savait bien que le père de Melchisédech était un sylphe, et que le roi de Salem fut conçu dans l'arche par la femme de Sem...[1].

MELCHOM, — Démon qui porte la bourse ; il est aux enfers le payeur des employés publics.

[1] L'abbé de Villars dans le *Comte de Gabalis*.

MÉLUSINE. — Jean d'Arras ayant recueilli, sur la fin du quatorzième siècle, tous les contes qu'on faisait sur Mélusine, en composa ce qu'il appelle la chronique de cette princesse.

Mélusine fut l'aînée de trois filles, que sa mère, Pressine, femme d'Elinas, roi d'Albanie, eut d'une seule couche. Pressine avait exigé d'Elinas qu'il n'entrerait point dans sa chambre, jusqu'à ce qu'elle fût relevée. Le désir de voir ses enfans le fit manquer à sa promesse. Pressine fut, à cause de cela, forcée de le quitter; ce qu'elle fit, ayant emmené avec elle ses trois filles, auxquelles, d'une haute montagne, elle montrait le pays albanais où elles eussent régné sans la fatale curiosité de leur père. Les trois sœurs, pour s'en venger, enfermèrent leur père dans la montagne de Brundelois.

Pressine les punit par différens châtimens; celui de Mélusine fut d'être moitié serpent tous les samedis, et d'être fée jusqu'au jour du jugement, à moins qu'elle ne trouvât un chevalier qui voulût être son mari, et qui ne vît jamais sa forme de serpent. Raimondin, fils du comte de Forez, ayant trouvé Mélusine dans un bois, l'épousa; cette princesse bâtit le château de Lusignan.

Son premier enfant fut un fils nommé Vriam, en tout bien formé, excepté qu'il avait le *visage court et large à travers*. Il avait un œil rouge et l'autre bleu, et les oreilles aussi grandes que les manilles d'un van; le second fut Odon, qui était beau et bien formé; mais il avait une oreille plus grande que l'autre; le troisième fut Guion, qui fut bel enfant; mais il eut un œil plus haut que l'autre; le quatrième fut Antoine : nul plus bel enfant ne fut vu; mais il apporta en naissant une griffe de lion sur la joue; le cinquième fut Regnault; il fut bel enfant, mais il n'eut

qu'un œil dont il voyait si bien, qu'il voyait de vingt-une lieues; le sixième fut Geoffroi, qui naquit avec une grande dent qui lui sortait de la bouche de plus d'un pouce, d'où il fut nommé Geoffroi à la grande dent; le septième fut Froimond, assez beau, qui eut sur le nez une petite tache velue comme la peau d'une taupe; le huitième fut grand à merveille, il avait trois yeux, desquels il s'en trouvait un au milieu du front. Vriam et Guion étant allés avec une armée secourir le roi de Chypre contre les Sarrasins, et les ayant taillés en pièces, Vriam épousa Hermine, fille et héritière du roi de Chypre, et Guion, la belle Florie, fille du roi d'Arménie. Antoine et Regnault étant allés au secours du duc de Luxembourg, Antoine épousa Christine, fille de ce prince, et Regnault Aiglantine, fille et héritière du roi de Bohème. Des quatre autres fils de Mélusine, un fut roi de Bretagne, l'autre seigneur de Lusignan, le troisième comte de Partenay, et le dernier se fit religieux.

Raimondin ne tint pas la promesse qu'il avait faite à Mélusine de ne la jamais voir le samedi; il fit une ouverture avec son épée dans la chambre où elle se baignait, il la vit en forme de serpent.

Mélusine ne put alors demeurer avec lui, et s'envola par une fenêtre sous la même forme : elle demeurera fée jusqu'au jour du jugement; et lorsque Lusignan change de seigneur, ou qu'il doit mourir quelqu'un de sa lignée, elle paraît trois jours avant sur les tours du château, et y pousse de grands cris [1].

Selon quelques théologiens, Mélusine était un démon femelle de la mer; Paracelse prétend que c'était une nymphe cabalistique; le plus grand nombre en fait une fée puissante.

[1] Bullet, *Dissertations sur la Mythologie française*

Le beau château de Lusignan passa dans le domaine royal. Hugues le Brun avait fait à Philippe le Bel des legs considérables ; Guy son frère, irrité, jeta le testament au feu. Le roi le fit accuser de conspiration, et confisqua le château de Lusignan. A cette occasion, l'ombre de Mélusine se lamenta sur la plate-forme du château, pendant douze nuits consécutives.

On dit ailleurs que cette Mélusine ou Merline était une dame fort absolue, et commandait avec une telle autorité, que, lorsqu'elle envoyait des lettres ou patentes scellées de son sceau ou cachet, sur lequel était gravée une sirène, il ne fallait plus songer qu'à obéir aveuglément. C'est de là qu'on a pris sujet de dire qu'elle était magicienne, et qu'elle se changeait quelquefois en sirène.

MÉLYE. — Il y avait dans les fées, comme dans les hommes, une inégalité de moyens et de puissance. On voit, dans les romans de chevalerie et dans les contes merveilleux, que souvent une fée bienfaisante était gênée dans ses bonnes intentions par une méchante fée, dont le pouvoir était plus étendu.

La célèbre fée Urgande, qui protégeait si généreusement Amadis, avait donné au jeune Esplandian, fils de ce héros, une épée enchantée qui devait rompre tous les charmes. Un jour qu'Esplandian et les chevaliers chrétiens se battaient en Galatie, aidés de la fée Urgande, ils aperçurent la fée Mélye, leur ennemie implacable, qui, sous la figure la plus hideuse, était assise sur la pointe d'un rocher, d'où elle protégeait les armes des Sarrasins. Esplandian courut à elle pour purger la terre de cette furie (car, bien qu'immortelles de leur nature, les fées n'étaient pas à l'épreuve d'un bon coup d'épée, et

pouvaient, comme d'autres, recevoir la mort, pourvu qu'elle fût violente); mais Mélye évita le coup, en changeant de place avec la plus grande agilité; et, comme elle se vit pressée, elle parut s'abîmer dans un antre qui vomit aussitôt des flammes.

Urgande, qui reconnut Mélye, au portrait que les chevaliers lui en firent, voulut la voir, et conduisit Esplandian et quelques chevaliers dans une prairie, au bout de laquelle ils trouvèrent Mélye assise sur ses talons, et absorbée dans une profonde rêverie. Cette fée possédait un livre magique, dont Urgande désirait depuis long-temps la possession; Mélye, apercevant Urgande, composa son visage, accueillit la fée avec aménité, et la fit entrer dans sa grotte.

Mais à peine y avait-elle pénétré, que, s'élançant sur elle, la méchante fée la renversa par terre, en lui serrant la gorge avec violence; les chevaliers les entendant se débattre, entrèrent dans la grotte: le pouvoir des enchantements les fit tomber sans connaissance; le seul Esplandian, que son épée garantissait de tous les piéges magiques, courut sur Mélye, et retira Urgande de ses mains. Au même instant Mélye prit celui de ses livres qui portait le nom de *Médée*, et formant une conjuration, le ciel s'obscurcit et il sortit d'un nuage noir un chariot attelé de deux dragons qui vomissaient des flammes. Tout à coup, Mélye enlevant Urgande, la plaça dans le chariot et disparut avec elle. Elle l'emmena dans Thésyphante, et l'enferma dans une grosse tour, d'où Esplandian parvint à la tirer quelque temps après [1].

MÉNANDRE, — Disciple de Simon le magicien, qui profita très-bien des leçons de son maître, et qui enseigna la même doctrine que lui. Voyez *Simon*.

[1] Voyez *Amadis de Gaule*.

MENARD ou MANARD (Jean), — Habile médecin de Ferrare, qui épousa à 74 ans une jeune fille. On lui avait prédit qu'il mourrait dans un trou, et on trouva la prédiction accomplie, parce qu'il mourut de plaisir ou de faiblesse la première nuit de ses noces. Hatonius a fait ce distique sur sa mort :

In foveâ qui te periturum dixit aruspex
Non est mentitus; conjugis illa fuit.

MENASSEH-BEN-ISRAEL, — Auteur de trois livres assez curieux, sur la résurrection des morts, et de problèmes sur la création, où l'on trouve quelques contes des thalmudistes.[1].

MENESTRIER (Claude-François), — Jésuite, auteur d'un livre intitulé : *la Philosopihe des Images énigmatiques*, où il est traité des énigmes, hiéroglyphes, oracles, prophéties, sorts, divinations, loterie, talismans, songes, centuries de Nostradamus et de la baguette divinatoire, in-12, Lyon. 1694. Le père Menestrier croit volontiers et voit assez le diable partout.

MENEURS DE LOUPS. — Près du château de Lusignan, ancienne demeure de Mélusine, on rencontre de vieux bergers, maigres et hideux comme des spectres; on dit qu'ils mènent des troupeaux de loups. Cette superstition est encore accréditée dans quelques pays, entre autres dans le Nivernais.[2].

[1] Menasseh-ben-Israël *de creatione problemata* xxx, *Amstel.* 1635. — *De resurrectione mortuorum libri III*, *contra Zaducæos*, *etc.*, *ibid*, 1636.

[2] M. de Marchangy, *Tristan le voyageur*, ou *la France au quatorzième siècle*, t. 1er.

MENIPPE, — Compagnon d'Apollonius de Thyane, qui fut visité d'une lamie ou démon succube, et en fut délivré par ce même Apollonius, lequel reconnut le danger par son art magique [1].

MÉPHISTOPHÉLÈS, — Démon de Faust, qu'on reconnaît à sa froide méchanceté, à ce rire amer qui insulte aux larmes, à la joie féroce qu'il montre à l'aspect des douleurs ; c'est lui qui, par la raillerie attaque les vertus, abreuve de mépris les talens, fait mordre sur l'éclat de la gloire la rouille de la calomnie. C'est après Satan le plus redoutable chef de l'enfer [2]. Voyez *Faust*.

MERCATI (Michel), — Célèbre naturaliste et médecin italien, né en 1541 ; son zèle pour les sciences lui acquit l'estime générale et qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1593 ; il était lié avec Marsile Ficin qui vint le visiter, après son trépas ; pour cette aventure, voyez *Ficino*.

MERCIER, — Auteur de *Songes philosophiques*, 2 vol. in-18, où l'on trouve deux ou trois songes qui roulent sur les vampires et revenans.

MERCREDI. — Ce jour est celui où les sorcières jouent au sabbat les mystères de la passion et y chantent les litanies [3]. Voyez *Litanies du Sabbat*. Les Persans regardent en général le mercredi comme un jour blanc ; c'est-à-dire heureux, parce que, disent-ils, la lumière fut créée ce jour-là, aussi ne

[1] Leloyer, *Hist. des spectres et des apparitions des esprits*, liv. 4, p. 310.

[2] MM. Desaur et de Saint-Geniès, *les Aventures de Faust*, tome I.

[3] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*.

commence-t-on qu'en ce jour toute sorte d'application à l'étude et aux lettres; ils exceptent pourtant le dernier mercredi du mois de sephar, qui répond à février, qu'ils appellent mercredi de malheur, et qui est le plus redouté de leurs jours noirs.

MERCURE. —Il est chargé dans l'ancienne mythologie de conduire les âmes des morts à leur destination dernière. Voyez aussi *Trismégiste*.

MERLE, — Oiseau commun dont la vertu est admirable; si l'on pend les plumes de son aile droite avec un fil de couleur rouge, au milieu d'une maison où l'on n'aura pas encore habité, personne n'y pourra dormir tant qu'elles y seront pendues; si l'on met son cœur sous la tête d'une personne qui dorme et qu'on l'interroge, elle dira tout haut ce qu'elle aura fait dans la journée; si on le jette dans de l'eau de puits avec le sang d'une huppe, et qu'on les mêle ensemble, qu'ensuite on en frotte les tempes de quelqu'un, il tombera malade et en danger de mort. On se sert utilement de tous ces secrets sous une planète favorable et propre, comme celle de Jupiter et de Vénus, et quand on veut faire du mal, sous celles de Saturne et Mars [1].

Le diable s'est quelquefois montré sous la forme de cet oiseau, et nous en avons la preuve dans la Légende dorée qui rapporte que saint Benoît vit un gros merle noir qui s'envola au signe de la croix. On sait aussi qu'il y a des merles blancs.

MERLIN. — Il paraît que Merlin n'est pas né en Angleterre, comme on le dit communément; il reçut le jour en Basse-Bretagne, dans l'île de Sein, et fut fils

[1] *Albert le Grand, admirables secrets*, p. 115.

d'un démon incube et d'une jeune druidesse, fille d'un roi des Bretons. Les cabalistes disent que le père de Merlin était un sylphe. Que ce fût un sylphe ou un démon, il éleva son fils dans toutes les sciences et le rendit habile à opérer des prodiges. Ce qui a fait croire à quelques-uns que Merlin était anglais, c'est qu'il fut porté dans ce pays quelques jours après sa naissance. Voici l'occasion de ce voyage :

Wortigernus, roi d'Angleterre, avait résolu de faire bâtir, en quelque endroit de son royaume, une tour inexpugnable où il pût se mettre en sûreté contre les bandes de pirates qui dévastaient ses états ; mais lorsqu'on en jeta les fondemens, la terre engloutit pendant la nuit tous les travaux de la journée. Ce phénomène se répéta tant de fois que le roi assembla les magiciens pour les consulter; ceux-ci persuadèrent au roi qu'il fallait affermir les fondemens de la tour, avec le sang d'un petit enfant qui fût né sans père.

Après beaucoup de recherches, dans le pays et hors le pays, on apprit qu'il venait de naître dans l'île de Sein un petit enfant qui était né d'une druidesse et qui n'avait point de père *matériel ;* c'était Merlin ; Il présentait les qualités requises par les magiciens ; on l'enleva adroitement et on l'amena devant le roi Wortigernus.

Merlin n'avait que seize jours ; cependant il n'eut pas plutôt connu la décision des magiciens, qu'il se mit à disputer contre eux avec une sagesse qui étonna tout l'auditoire. Il annonça ensuite que, sous les fondemens de la tour que l'on voulait bâtir, il y avait un grand lac, et dans ce lac deux dragons furieux. On creusa aussitôt ; les deux dragons parurent ; l'un qui était rouge représentait les Anglais, l'autre qui était blanc, représentait les Saxons ; ces deux peuples étaient alors en guerre et les deux dragons étaient

leurs génies protecteurs. Ils commencèrent, à la vue du roi et de sa cour, un combat terrible sur lequel Merlin se mit à prophétiser l'avenir des Anglais.

On pense bien qu'après ce qui venait de se passer, il ne fut plus question de tuer le petit enfant ; on se disposa à le reconduire honorablement dans son pays, et on l'invita à venir visiter quelquefois l'Angleterre. Merlin pria qu'on ne s'occupât point de son retour ; il frappa la terre, et il en sortit aussitôt un grand oiseau sur lequel il se plaça ; il fut en moins d'une heure dans les bras de sa mère, qui l'attendait sans inquiétude parce qu'elle savait ce qui se passait en Angleterre.

Merlin fut, comme on l'a déjà dit, élevé dans les sciences et dans l'art des prodiges par son père et par les conseils de sa mère, qui était aussi une grande prophétesse ; on croit même que c'était une fée ; quand il fut devenu grand il se lia d'amitié avec Ambroise, roi des Anglais. Ce fut pour rendre plus solennelle l'entrée de ce prince dans sa capitale, qu'il fit venir d'Irlande en Angleterre plusieurs rochers qui accompagnèrent en dansant le cortége royal, et formèrent en s'arrêtant un espèce de trophée à la gloire du monarque. On voit encore ces rochers à quelques lieues de Londres, et on assure qu'il y a des temps où ils s'agitent par une suite du miracle de Merlin ; on dit même que pour ce roi son ami, il bâtit un palais de fées, en moins de temps que Satan ne construisit le Pandémonium des enfers.

Après une foule de prodiges semblables, Merlin, jouissant de la réputation la plus étendue et de l'admiration universelle, pouvait étonner le monde et s'abandonner aux douceurs de la gloire ; il aima mieux agrandir ses connaissances et sa sagesse. Il se retira dans une forêt profonde de la Bretagne, s'enferma dans une grotte et s'appliqua, sans relâche, à l'étude

des sciences mystérieuses ; son père le visitait tous les sept jours et sa mère plus fréquemment encore ; il fit, sous eux, les progrès les plus étonnans et les surpassa bientôt l'un et l'autre.

On a lu, dans les histoires de notre chevalerie héroïque, les innombrables aventures de Merlin. Il purgea l'Europe de plusieurs tyrans exécrables ; il protégea les belles ; et bien souvent les chevaliers errants pour réparer les torts bénirent les heureux secours de Merlin. Las de parcourir le monde, il se condamna à passer sept ans dans l'île de Sein. C'est là qu'il composa ses admirables prophéties, dont quelques-unes ont été publiées. On sait qu'il avait donné à l'un des chevaliers errans, qui firent la gloire de la France, une épée enchantée avec laquelle on était invincible ; un autre avait reçu un cheval indomptable à la course. Le sage enchanteur avait aussi composé pour le roi Arthus une chambre magique où ne pouvaient entrer que les braves amans et les amantes fidèles ; une couronne transparente qui se troublait sur la tête d'une coquette et une épée qui jetait des étincelles dans les mains des guerriers intrépides.

Quelques-uns ont dit qu'il mourut dans une extrême vieillesse, d'autres qu'il fut emporté par le diable quand il ne sut plus que faire ici-bas, mais l'opinion la plus probable, opinion encore répandue aujourd'hui en Bretagne, c'est que Merlin n'est pas mort, qu'il a su, par sa rare sagesse, se mettre à l'abri de la fatalité commune et qu'il est toujours plein de vie dans une forêt des environs du Finistère nommé Brocéliande, où il est enclos et invisible à l'ombre d'un bois d'aube-épine, arrêté là par le charme invincible de son amie Viviane, qui se désespéra d'avoir opéré sur lui la même formule de charme qu'elle tenait de lui et qu'elle croit ne devoir plus employer. On assure que

messire Gauvain et quelques chevaliers de la table ronde cherchèrent partout ce magicien célèbre ; mais en vain ; Gauvain seul l'entendit, mais ne put le voir dans la forêt de Brocéliande. Voyez *Gargantua*.

MÉROVÉE, — Troisième roi de France, dont la naissance doit être placé vers l'an 411 ; il monta sur le trône en 440 et mourut en 458. Des chroniqueurs rapportent ainsi sa naissance. « La femme de Clodion le Chevelu se promenant un jour au bord de la mer fut surprise par un monstre qui sortit des flots ; elle en eut un fils, qui fut nommé Mérovée, et qui succéda à Clodion. » Sauval croit que cette fable fut inventée par Mérovée lui-même pour imprimer du respect dans l'esprit des siens en s'attribuant une origine si extraordinaire.

MERVEILLES. — Le temps des merveilles est à peu près passés. Cependant on en voit encore, mais si peu, qu'il faut nous borner à citer d'anciens traits. Ainsi Pline assure que les insulaires de Minorque demandèrent un secours de troupes à l'empereur Auguste contre les lapins qui renversaient leurs maisons et leurs arbres. Aujourd'hui on demanderait à peine un secours de chiens.

Un vieux chroniqueur conte qu'il y avait à Cambaya, dans l'Indoustan, un roi qui se nourrissait de venin, et qui devint si parfaitement vénéneux qu'il tuait de son haleine ceux qu'il voulait faire mourir, et qu'il ne coucha jamais avec femme qui le lendemain ne fût trouvée morte auprès de lui.

On lit dans *Pausanias*, que, quatre cents ans après la bataille de Marathon, on entendait toutes les nuits, dans l'endroit où elle se donna, des hennissemens de chevaux et des bruits de gens d'armes qui se battaient; et ce qui est admirable, c'est que ceux qui y venaient

exprès n'entendaient rien de ces bruits ; ils n'étaient entendus que par ceux que le hasard conduisait en ce lieu.

On lit dans les Thalmudistes que comme l'arche ne pouvait contenir qu'une certaine quantité d'animaux, le patriarche Noé n'y embarqua que les principales espèces, dont sont ensuite venues toutes les autres. Quand les eaux du déluge furent taries, ces espèces se multiplièrent de la sorte : l'éléphant sortit; Noé frappa d'une baguette sur sa trompe, et l'éléphant éternua, ou accoucha par la trompe d'un cochon : celui-ci se mit à courir et à se vautrer dans la fange; Noé l'ayant frappé à son tour sur le grouin, le cochon éternua d'un rat, et ainsi des autres.

On lit dans des *Légendes*, qu'un moine du Carmel jetait des étincelles par les cheveux. Albert le Grand assure qu'il y avait, en Allemagne, deux enfans jumeaux, dont l'un ouvrait les portes en les touchant avec son bras droit; l'autre les fermait, en les touchant avec son bras gauche. Cardan dit, d'autre part, qu'il y avait, dans l'Inde occidentale, des hommes sans cervelle, à tête carrée; qu'on leur équarrissait la tête, en la comprimant quand ils étaient jeunes. Volaterranus parle d'un enfant qui naquit homme jusqu'à la ceinture, et chien dans la partie inférieure du corps. Un autre enfant monstrueux naquit, sous le règne de Constance, avec deux bouches, deux dents, quatre yeux, deux petites oreilles, et de la barbe. (Voyez *Imagination*, *Accouchement*, etc.)

Hippocrate dit qu'on ne peut endurer la faim plus de sept jours, quand on a le ventricule tellement vide qu'il n'y ait pas de quoi entretenir la chaleur naturelle; mais, s'il y a dans le corps quelque humeur flegmatique, lente, visqueuse, formée par une maladie précédente, ou par toute autre cause, la chaleur naturelle

s'en peut servir comme d'un aliment, jusqu'à sa parfaite consomption. Cardan parle d'un Écossais qui passa quarante jours sans manger dans la tour de Londres, et d'un mélancolique qui ne vécut que d'eau pendant cinquante jours. Du temps du pape Nicolas V, il y eut un prêtre français qui demeura deux ans sans boire ni manger; et une fille anglaise vécut de cette sorte pendant vingt et un an.

Moïse et Élie se passèrent de manger pendant quarante jours : le bel effort que cela! dit le comte de Gabalis. Le plus savant homme qui fut jamais, le divin Paracelse, assure qu'il a vu beaucoup de sages passer des vingt années, sans manger quoi que ce soit [1]. Il est clair encore que, quand des choses pareilles se font naturellement, le diable en doit faire autant par artifices, et nous en avons des preuves dans plusieurs écrits : pourtant les jeûnes des saints personnages ne sont pas de ce nombre.

Ceci est presque aussi surprenant que ce qu'on dit de certains géans, et du moins plus vrai. Un Anglais, nommé Brigth, pesait cinq cent quatre-vingt-quatre livres, trois mois avant sa mort, et six cent seize après sa mort : son corps, mesuré autour du ventre, avait sept pieds de circonférence.

Il y avait à Tivoli, auprès de Rome, beaucoup d'ouvrages merveilleux, que tout le monde admirait. On entendait des orgues qui sonnaient d'elles-mêmes; une infinité d'oiseaux artificiels qui chantaient; une chouette qui tantôt se montrait, tantôt se retirait;

[1] Si on veut se donner cette satisfaction, qu'on enferme de la terre dans un globe de verre, qu'on l'expose au soleil jusqu'à ce qu'elle soit pétrifiée, qu'on se l'applique sur le nombril, et qu'on la renouvelle quand elle sera trop sèche, on se passera de manger et de boire, sans aucune peine, ainsi que le véridique Paracelse dit en avoir fait l'épreuve pendant six mois.

quand elle se montrait, les oiseaux se taisaient et disparaissaient; et dès qu'elle ne paraissait plus, ils recommençaient leurs chants. On y voyait aussi Hercule, tirant des flèches contre un dragon entortillé autour d'un arbre, et le dragon sifflait; une figure d'homme sonnait de la trompette, etc. Voyez *Enchantemens*, *Automates*, et le reste de ce Dictionnaire.

MESMER (ANTOINE), — Médecin allemand, fameux par la doctrine du magnétisme animal, né en 1734, mort en 1815.

Il a laissé plusieurs ouvrages, dans lesquels il établit que les corps célestes, en vertu de la même force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent une influence sur les corps animés, et principalement sur le système nerveux, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui pénètre tous les corps, et remplit tout l'univers. A ses rêveries astrologiques il mêla l'action des aimants pour la guérison des maladies, et il alla pratiquer à Vienne. Ayant eu un rival dans cet art, il se hasarda de guérir par le moyen du magnétisme animal, c'est-à-dire propre aux corps animés, ce qui le fit regarder comme un fou et un visionnaire, par les différentes académies de médecine, où il présenta ses découvertes.

Il vint à Paris : le peuple et la cour eurent quelque temps les yeux éblouis par ce nouveau genre de charlatanisme, et Mesmer gagna énormément. On nomma enfin des docteurs habiles pour examiner le magnétisme animal, et on publia des écrits contre Mesmer, qui fut contraint de quitter la France, emportant avec lui une somme de 340,000 francs; il alla vivre incognito en Angleterre, ensuite en Allemagne où il mourut. L'abbé Fiard, qui se déchaîne si vivement

contre le diable, a regardé, avec quelques autres théologiens, Mesmer, comme un des suppôts de Satan. Il reste de lui : 1°. *De l'influence des planètes*[1], Vienne, 1766, in-12 : 2°. *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, in-12; 3°. *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal, jusqu'en avril*, 1781, Londres, 1781, in-8°.; 4°. *Histoire abrégé du magnétisme animal*, Paris, 1783, in-8°.; 5°. *Mémoire de F. A. Mesmer*, sur ses découvertes, Paris, an VII (1799), in-8°. Voyez *Magnétisme*.

MESSE DU DIABLE. — On a vu, par différentes confessions de sorciers, que le diable fait aussi dire des messes au sabbat. Pierre Aupetit, prêtre du village de Fossas, en Limousin, fut brûlé pour y avoir célébré les mystères. Voyez *Aupetit*.

On observera qu'au lieu de dire dans la consécration, *Hoc est corpus meum*, on dit au sabbat : *Belzébuth*, *Belzébuth*, *Belzébuth*; que le diable vole sous la forme d'un papillon autour du prêtre qui dit la messe, et que l'on mange une hostie noire, qu'il faut mâcher pour l'avaler[2].

N'oublions pas que dans notre religion, on fait dire des messes pour beaucoup d'objets. Par exemple en Bretagne, on fait dire à saint Burlot et à sainte Cornélie des messes pour un mari défunt. On les paye quatre fois plus cher, s'il s'agit de guérir une vache ou un veau[3].

MESSIE DES JUIFS. — Quand le Messie viendra sur la terre (disent les rabbins juifs dans le *Thalmud*), comme ce prince sera revêtu de la force toute-puissante de Dieu, aucun tyran ne pourra lui résister. Il

[1] *De planetarum inflexu.*
[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance, etc.*, p. 506.
[3] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 3, p. 147.

remportera de grandes victoires sur tous ceux qui régneront alors dans le monde, et tirera d'entre leurs mains tous les Israélites qui gémissent sous leur cruelle domination. Après les avoir tous rassemblés, il les mènera en triomphe à la terre de Chanaan, où ils trouveront d'abord les habits les plus précieux, qui se feront d'eux-mêmes, et s'ajusteront à toute sorte de grandeur et de taille; ils y trouveront aussi toutes les viandes qu'on peut souhaiter, et le pays les produira cuites et bien apprêtées. Ils y jouiront d'un air pur et tempéré, qui les conservera dans une santé robuste, et prolongera leur vie au-delà de celle qui a été accordée aux premiers patriarches.

Mais tout cela n'est rien, en comparaison du festin que leur fera le Messie, où, entre autres viandes miraculeuses, seront servis ce prodigieux bœuf Behemoth, qui s'engraisse depuis le commencement du monde, et mange chaque jour toute l'herbe qui croit sur mille montagnes; ce merveilleux poisson Leviathan, qui occupe une mer toute entière; et cet oiseau fameux qui, en étendant seulement ses ailes, obscurcit le soleil. On raconte qu'un jour cet oiseau ayant laissé tomber un de ses œufs, cet œuf abattit, par sa chute, trois cents gros cèdres, et inonda, en se crevant, soixante villages. . . .

Avant de mettre ces animaux à la broche, le Messie les fera battre ensemble, pour donner à son peuple un plaisir agréable et nouveau : car, outre la monstrueuse grosseur de ces animaux qui s'entrechoqueront, il est rare de voir le combat d'un animal terrestre, d'un poisson et d'un oiseau. Mais aussi faut-il que toutes les actions de ce Messie soient extraordinaires comme lui. Il tiendra dans son palais, pour marque de sa grandeur, un corbeau et un lion qui sont assurément des plus rares. Le corbeau est d'une force

prodigieuse : une grenouille, grosse comme un village de soixante maisons, ayant été dévorée par un serpent, le corbeau du Messie mangea l'un et l'autre, aussi aisément qu'un renard avale une petite poire, dit le rabbin Babba, témoin oculaire du fait. Le lion n'est pas moins surprenant : un empereur romain en ayant ouï parler, et prenant ce qu'on en disait pour une fable, commanda au rabbin Josué de le lui faire voir. Le rabbin ne pouvant désobéir à de pareils ordres, se mit en prières ; et Dieu lui ayant accordé la permission de montrer cette bête, il l'alla chercher dans le bois d'Éla où elle se tenait. Mais quand elle fut à quatorze cents pas de Rome, elle se mit à mugir si furieusement, que toutes les femmes enceintes avortèrent, et les murs de la ville furent renversés. Quand elle en fut à mille pas, elle rugit une seconde fois, ce qui fit tomber les dents à tous les citoyens ; et l'empereur ayant été jeté à bas de son trône, fit prier Josué de reconduire au plus tôt le lion dans son bois.

On voit, par là, qu'il y a encore pour certains peuples, des superstitions plus extravagantes que les nôtres ; et sans doute que ces absurdités méritent le pas sur celles de Mahomet.

MÉTAMORPHOSES. — La mythologie des païens avoit ses métamorphoses ; nous avons aussi les transformations monstrueuses des sorciers. Mais toujours hideuses ou ridicules, nos métamorphoses sont bien au-dessous de celles de la mythologie ancienne, et il est si rare d'y rencontrer quelque allégorie ingénieuse, qu'on ne s'y arrête qu'avec peine. Dans Ovide, Daphné est changée en laurier, pour avoir résisté à l'amour d'Apollon ; Io est changée en vache, pour avoir cédé à la passion de Jupiter. Les métamorphoses d'Ovide

présentent ainsi à chaque pas la morale et l'agrément; ici on ne trouve ordinairement ni l'un ni l'autre ; exceptons cependant quelques contes populaires.

Les sorciers qu'on brûla à Vernon, en 1566, s'assemblaient dans un vieux château, sous des formes de chats. Quatre ou cinq hommes, un peu plus hardis qu'on ne l'était alors, résolurent d'y passer la nuit, mais ils se trouvèrent assaillis d'un si grand nombre de chats, que l'un d'eux fut tué et les autres grièvement blessés. Les chats, de leur côté, n'étaient pas invulnérables ; on en vit plusieurs le lendemain qui, ayant repris leur figure d'hommes et de femmes, portaient les marques du combat qu'ils avaient soutenu. Voyez *Loups garoux*.

Spranger conte qu'un jeune homme de l'île de Chypre fut changé en âne, par une sorcière qu'il aimait, parce qu'il avait un certain penchant pour l'indiscrétion. Si les femmes étaient encore sorcières, bien des amoureux d'aujourd'hui auraient les oreilles longues. On lit quelque part qu'une sorcière changea en grenouille un cabaretier qui mettait de l'eau dans son vin. . . Une autre sorcière, pour se venger de l'infidélité d'un homme qu'elle aimait, le changea en castor, animal qui s'enlève les testicules dès qu'on le poursuit, selon une vieille opinion.

On sait qu'à Vitry-le-Français, une fille nommée Marie fut changée en homme à vingt deux ans. Montaigne dit l'avoir vu vieux et barbu. « Faisant quelques efforts en sautant, dit-il, ses membres virils se produisirent ; et est encore en usage entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'avertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. » Puisque la nature fait de telles merveilles, dit Delrio, le diable les peut faire aussi ; mais non changer un homme en femme ;

car Néron, grand et insigne magicien, ne le put sur un de ses mignons. Voyez *Enchantemens*.

MÉTEMPSYCOSE. — La mort, suivant cette doctrine, n'était autre chose que le passage de l'âme dans un autre corps. Ceux qui croyaient à la métempsycose disaient que les âmes, étant sorties des corps, s'envolaient, sous la conduite de Mercure, dans un lieu souterrain, où étaient d'un côté le Tartare, et de l'autre les Champs-Elysées. Là les âmes qui avaient mené une vie pure étaient heureuses ; et celles des méchans se voyaient condamnées à être tourmentées par les furies. Mais, après un certain temps, les unes et les autres quittaient ce séjour, pour venir habiter dans de nouveaux corps, même dans ceux des animaux ; et, afin d'oublier entièrement toutes les idées passées, elles buvaient de l'eau du fleuve Léthé. On peut regarder les Égyptiens comme les premiers auteurs de cette ancienne opinion de la métempsycose, que Pythagore a répandue dans la suite.

Les manichéens croient à la métempsycose, tellement que, les âmes, selon eux, passent dans des corps de pareille espèce à ceux qu'elles ont le plus aimés dans leur vie précédente, ou qu'elles ont le plus maltraités. Celui qui a tué un rat ou une mouche sera contraint, par punition, de laisser passer son âme dans le corps d'un rat ou d'une mouche. L'état où l'on sera mis après sa mort sera pareillement opposé à l'état où l'on est pendant la vie. Celui qui est riche sera pauvre, et celui qui est pauvre deviendra riche. C'est cette dernière circonstance qui, dans le temps, multiplia si fort le parti des manichéens.

MÉTOPOSCOPIE, — Art de connaître les hommes par les rides du front. Cardan publia dans le seizième siècle un traité *in-folio* de la *Métoposcopie*,

dans lequel il fit connaître au public une foule de découvertes curieuses. Le front, dit-il, est de toutes les parties du visage la plus importante et la plus caractéristique ; un physionomiste habile peut, sur l'inspection du front seul, deviner les moindres nuances du caractère d'un homme. En général, un front très-élevé, avec un visage long, et un menton qui se termine en pointe, est l'indice de l'ineptie et de la nullité des moyens. Un front très-osseux annonce un naturel opiniâtre et querelleur ; si ce front est aussi très-charnu, il est le signe de la grossièreté. Un front carré, large, avec un œil franc, sans effronterie, indique du courage avec de la sagesse. Un front arrondi et saillant par le haut, qui descend ensuite perpendiculairement sur l'œil, et qui paraît plus large qu'élevé, annonce du jugement, de la mémoire, de la vivacité, mais un cœur froid.

Des rides obliques au front, surtout si elles se trouvent parallèles, annoncent une tête faible et un esprit soupçonneux. Si ces rides parallèles son presque droites, régulières, pas très-profondes, elles promettent du jugement, de la sagesse, de la probité, un esprit droit. Un front qui serait bien ridé dans sa moitié supérieure, et sans rides dans sa moité inférieure, serait l'indice certain de la stupidité.

Les rides ne se prononcent ordinairement qu'avec l'âge. Mais avant de paraître, elles existent dans la conformation du front, et le travail souvent les prononce dans l'âge le plus tendre. Il y a au front sept rides ou lignes principales, qui le traversent d'une tempe à l'autre.

La planète de Saturne préside à la première, c'est-à-dire la plus haute ; Jupiter préside à la seconde de ces lignes ; Mars préside à la troisième ; le soleil à la quatrième ; Vénus à la cinquième ; Mercure à la

sixième ; la Lune à la septième, qui est la dernière, la plus basse, et la plus voisine des sourcils.

Si ces lignes sont petites, tortueuses, faiblement marquées, elles annoncent un homme faible et dont la vie sera courte. Si elles sont interrompues, brisées, inégales, elles amènent des maladies, des chagrins, des misères ; également marquées, disposées avec grâce, ou prononcées fortement, c'est l'indice d'un esprit juste, et l'assurance d'une vie longue et heureuse. Remarquons cependant que chez un homme, à qui le travail ou des revers ont sillonné le front de rides profondes, on ne peut plus tirer de ce signe les mêmes conséquences ; car alors ces lignes étant forcées, ce n'est plus que l'indice du courage et de la constance.

Quand la ligne de Saturne n'est point marquée, on doit s'attendre à des malheurs que l'on s'attirera par imprudence. Si elle se brise au milieu du front, c'est une vie agitée. Prononcée fortement, c'est une heureuse mémoire, une patience sage, qui amènera le bonheur et la fortune.

Quand la ride de Jupiter est brisée, on est menacé de faire de grandes sottises. Si elle n'est point marquée, esprit faible, inconséquent, qui restera dans la médiocrité. Si au contraire elle se prononce bien, on peut compter sur les honneurs et la fortune.

La ligne de Mars brisée, promet un caractère inégal. Si elle ne paraît point, c'est un homme doux, timide et modeste. Fortement marquée, audace, colère, emportement.

Quand la ligne du soleil manque tout-à-fait, c'est le signe de l'avarice. Brisée et inégale, elle dénote un bourru bienfaisant, tantôt maussade et avare, tantôt aimable et généreux. Fortement prononcée, elle annonce de la modération, de l'urbanité, du

savoir-vivre, un penchant à la magnificence, et le désir de faire des heureux.

La ride de Vénus est extrêmement importante, puisqu'elle influe sur les mœurs. Fortement prononcée, c'est le signe d'un homme porté à l'amour, et qui fera tout pour ses plaisirs. Brisée et inégale, cette ride promet des retours sur soi-même. Les plaisirs matériels laisseront quelques momens à la sagesse; et peut-être cet homme, s'il est l'époux d'une femme qui ait du charme, et qui sache conserver son cœur, demeurera-t-il fidèle aux nœuds du mariage. Mais il serait malheureux qu'on le condamnât au célibat, parce qu'il n'aurait pas toujours la force qu'exige la vertu de continence. Si la ligne de Vénus n'est pas du tout prononcée, la complexion de l'homme est froide, insensible; il pourra se faire capucin, et vivre chaste sans mérite, parce qu'il aura peu de tentations. On a remarqué que les religieux qui ont emporté leur virginité dans l'autre monde, n'avaient pour la plupart aucune trace de la ligne de Vénus. Cette ligne ne parut jamais sur le front de l'illustre Newton, qui, dit-on, est mort vierge. Au contraire, les plus fameux débauchés l'ont eue très-fortement marquée. Les dames, qui jugent qu'un homme est capable, à la largeur de ses épaules, qu'il n'est point impuissant, à la grosseur de son nez [1], pourront aussi être certaine qu'il est ardent à l'amour, s'il porte sur le front la ligne de Venus.

La ride de Mercure, bien prononcée, annonce une belle imagination, des inspirations poétiques,

[1] *Ducitur a pedibus quantum sit virginis antrum;*
Ducitur a naso quanta sit hasta viro.

Ovidius.

du talent pour l'éloquence, et l'art heureux de parler avec succès en public. Brisée, cette ligne ne promet qu'un homme ordinaire, qui aura à la vérité l'esprit de conversation, le ton de la société; mais qui sera souvent supplanté par ses voisins, dans la science d'amuser la compagnie, et qui ne s'élèvera jamais au-dessus de la sphère ordinaire. Si la ligne de Mercure ne paraît pas du tout, ce sera un homme nul, peut-être stupide, sans imagination, sans éloquence; ce serait un triste député, qui se résumerait dans la première phrase de son discours, et qui demanderait la clôture d'une discussion avant qu'elle fût commencée.

Enfin, la ride de la lune, qui est la dernière et la plus voisine des sourcils, annonce, lorsqu'elle est très-prononcée, un tempérament froid, une humeur mélancolique. Inégale et brisée, elle promet des momens de gaîté, entremêlés de momens de tristesse. Si elle manque tout-à-fait, c'est le signe d'un homme enjoué, ami des divertissemens, et qui répand partout la gaîté, les jeux, les amusemens qu'il chérit.

L'homme qui a une croix sur la ligne de Vénus, aura deux enfans avant d'être marié. Ce signe peut s'appliquer également aux jeunes filles, qui ont ce signe sur le front, quelque faible qu'il paraisse. Cette même croix, sur la ride de Mercure, annonce à celui qui la porte qu'il se consacrera aux lettres ou aux sciences, et qu'il publiera un ouvrage pour lequel il sera emprisonné, s'il ne lui arrive pas pis. Lenglet-Dufresnoy, qui fit tant de voyages à la Bastille, avait cette croix bien prononcée.

Un jeune homme qui porterait sur le front deux lignes parallèles et perpendiculaires, peut être assuré qu'il se mariera deux fois; trois fois si ces lignes sont au nombre de trois; quatre fois si elles sont au nombre

de quatre, et ainsi de suite. Le présage est constamment de la même force pour la jeune fille qui porte ces lignes sur le front, n'y fussent-elles qu'à demi marquées ; et elle aura sept maris si elle a le front chargé de sept lignes perpendiculaires et parallèles.

Une figure qui aura la forme d'un *C*, placée au haut du front, sur la ligne de Saturne, annonce une mémoire prodigieuse. Ce signe était évident sur le front d'un jeune Corse dont parle Muret, qui pouvait retenir en un jour et répéter sans effort dix-huit mille mots barbares qu'il n'entendait pas. Un *C* sur la ligne de Mars présage le courage et la force du corps. Ce signe était remarquable sur le front du maréchal de Saxe, qui montra tant de valeur dès son enfance, et qui était si robuste, qu'il cassait des barres de fer aussi aisément qu'un paysan ordinaire casse une branche d'arbre ou un bâton de bois blanc. Un *C* sur la ligne de Vénus promet de mauvaises affaires dans les intrigues amoureuses. Un *C*, sur la ligne de Mercure, annonce un esprit mal fait, un jugement timbré. Cette figure était prononcée sur le front du cardinal Duperron, qui offrait de démontrer évidemment l'existence de Dieu, et de prouver ensuite, avec un succès pareil, que Dieu n'existait pas. Un *C* entre les deux sourcils, au-dessous de la ride de la Lune, annonce un naturel prompt à s'emporter, une humeur vindicative. On remarque que les hommes qui portent cette figure sont ordinairement des bretteurs, des duellistes, des boxeurs, toujours prêts à vider leurs querelles par le combat. Les époux qui ont le front chargé de ce signe se battent en ménage.

Celui qui aura entre les deux sourcils, sur la ligne de la Lune, la figure d'un X, mourra au champ d'honneur dans une grande bataille. Le signe est bien dif-

férent, si l'X est surmonté d'un U; car cette figure annonce, d'une manière presque infaillible, que celui qui la porte aura des mœurs dépravées qui le feront mourir malheureusement. Ceux qui ont été tués, surpris en adultère, avaient ordinairement cette marque funeste.

Celui qui porte au milieu du front, sur la ride du Soleil, une petite figure carrée ou un triangle, fera une grande fortune sans peine et sans travaux. Si ce signe est à droite, toujours sur la même ligne, il promet une riche succession. S'il est à gauche, il annonce qu'on possédera des biens mal acquis.

Celui qui aura, dans la partie droite du front, sur la ligne de Vénus, une figure de la forme d'un S, sera adultère. Si ce signe est au milieu de la même ligne, il est odieux, puisqu'il annonce l'inceste. S'il est à gauche, il est horrible; car celui qui le porte aura des amours (si l'on peut profaner ici ce mot) contraires au vœu de la nature. Ce signe était saillant sur le front de Mahomet II, sur celui de Henri III, sur celui de Maugiron; des peintres l'ont remarqué aussi sur le front de quelques cardinaux italiens. La figure de trois S rapprochés, en quelqu'endroit du front qu'ils se trouvent, est encore bien funeste: celui qui porte ce signe se noiera infailliblement, s'il n'évite l'eau avec le plus grand soin.

Deux lignes partant du nez, et se recourbant des deux côtés sur le front, au-dessus des yeux, annoncent que l'on aura des procès, pour lesquels on ira en prison. Si ces deux lignes traversent la ride de la Lune, on doit craindre les galères. Si ces lignes sont au nombre de quatre, et qu'elles se recourbent deux à deux sur le front, on est presque sûr d'être un jour prisonnier de guerre, et de gémir captif sur un sol étranger.

Des figures rondes, dans la partie droite du front, sur la ligne de la Lune, annoncent des maladies aux yeux. Au milieu de la même ligne, ces ronds présagent qu'on deviendra borgne, si on ne l'est pas. A gauche, la même figure indique que l'on sera aveugle dans un âge avancé.

Si vous avez, dans la partie droite du front, sur la ligne de Mars, quelque figure qui ressemble à un Y, vous aurez des rhumatismes qui vous empêcheront souvent de marcher. Si cette figure est au milieu du front, craignez la goutte, et gardez-vous de l'attirer en demeurant oisif, ou en recherchant trop la débauche. Si ce signe est à gauche, toujours sur la ligne de Mars, vous mourrez d'une goutte remontée.

Un petit signe bien important, de la figure du chiffre 3, placé sur la ligne de Saturne, vous annonce des coups de bâton. Sur la ride de Jupiter, il vous promet un emploi lucratif. Si cette figure est sur la ligne de Mars, vous commanderez quelque corps d'armée dans une bataille, et vous serez fait prisonnier dans le combat. Sur la ligne du Soleil, ce signe annonce une banqueroute, ou quelque accident semblable, qui vous fera perdre le tiers de votre fortune. Sur la ride de Vénus, la même figure vous annonce que votre femme faussera la foi jurée, et vous placera dans la triste confrérie dont Vulcain est le chef. Si ce signe est sur la ligne de Mercure, vous serez prêtre ou avocat. Dans le premier cas vous ferez fortune en prêchant les dévots qui vous donneront leur bien. Dans le second vous gagnerez beaucoup d'argent en perdant une cause importante. Ce dernier présage est une énigme que l'événement seul peut expliquer. Enfin, sur la ligne de la Lune, la figure du chiffre 3 annonce au malheureux qui la porte

qu'il mourra en place publique, à moins qu'il ne réprime sa passion pour le vol.

La figure d'un V sur la ligne de Mars annonce qu'on sera soldat, et qu'on mourra caporal. La figure d'un H sur la ligne du Soleil, ou sur celle de Saturne, est le triste présage qu'on sera persécuté pour des opinions politiques. La figure d'un P est le signe, partout où elle paraît, d'un penchant à la gourmandise qui pourra faire faire de grandes fautes.....

Nous terminerons ce petit traité par la révélation du signe le plus heureux, c'est celui qui a une ressemblance plus ou moins marquée avec la lettre M. En quelque partie du front, sur quelque ride que cette figure paraisse, elle annonce le bonheur, les talens, une conscience calme, la paix du cœur, une heureuse aisance, l'estime générale et la mort des justes : — Toutes bénédictions que je souhaite au lecteur.

MICHEL. — On a donné le nom de ce saint à une montagne de la Bretagne qui exerce la superstition des habitans. Ils disent que les démons, chassés du corps des hommes, sont enchaînés dans un cercle magique sur le haut du mont St.-Michel : ceux qui mettent le pied dans ce cercle courent toute la nuit sans pouvoir s'arrêter ; aussi la nuit on n'ose traverser ces montagnes.[1].

MICHEL, — Maréchal ferrant de la ville de Salon en Provence, qui se fit passer pour un nouveau Nostradamus, en 1697. Un spectre, disait-on, s'était montré à un habitant de la ville et lui avait ordonné d'aller parler à Louis XIV qui était alors à Versailles. Il lui avait recommandé le secret envers tout autre

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tom. 1er., p. 242.

que l'intendant de la province, sous peine de mort. Cet homme effrayé, ne sachant ce qu'il devait faire, eut la faiblesse de céder aux importunités de sa femme, lui conta sa vision et paya son indiscrétion de sa vie. Quelque temps après, la même apparition étant arrivée à un autre habitant de Salon, il eut l'indiscrétion d'en faire part à son père, et mourut comme le premier. Tous les alentours furent épouvantés de ces deux morts tragiques; le spectre se montra alors à Michel, qui se rendit aussitôt chez l'intendant où il fut d'abord traité de fou; mais ensuite on lui accorda des dépêches pour le marquis de Barbesieux, qui lui facilita les moyens de se présenter chez le premier ministre du roi; le ministre voulut savoir les motifs qui engageaient ce bonhomme à parler au prince en secret. Michel, à qui le spectre apparut de nouveau à son arrivée à Versailles, assura qu'il dépendait de sa vie de ne rien divulguer; et comme il était néanmoins pressé de parler, il dit au ministre que pour lui prouver qu'il n'avait pas que des chimères à annoncer au roi, il pouvait demander à sa majesté si, à sa dernière chasse de Fontainebleau, elle-même n'avait pas vu un fantôme, si son cheval n'en avait pas été effrayé, s'il n'avait pas pris un écart, et si sa majesté, persuadée que ce n'était qu'une illusion, en avait parlé à personne?

Le marquis et le ministre ayant informé le roi de ces particularités, Louis XIV voulut voir secrètement Michel, le jour même; personne ne put savoir ce qui eut lieu dans cette étonnante entrevue; mais Michel, après avoir passé trois jours à la cour, s'en retourna dans la province, chargé d'une bonne somme d'argent que lui avait donnée Louis XIV, avec ordre de ne jamais divulguer le sujet de sa mission.

On ajoute que le roi étant un jour à la chasse, le duc de Duras, capitaine des gardes du corps, ayant dit

qu'il n'aurait jamais laissé approcher Michel de la personne du roi, s'il n'en avait reçu l'ordre, Louis XIV répondit : « Il n'est pas fou comme vous le pensez, et » voilà comme on juge mal de son prochain. »

Mais on n'a jamais pu dévoiler ce mystère, non plus que celui de l'homme au masque de fer.

MICHEL DE SAHOURSPE, — Sorcier du pays de Saxe, qui avoua avoir vu au sabbat un grand et un petit diable; que le grand se servait du petit comme d'un aide de camp; il confessa aussi avoir baisé le grand diable au derrière, et avoir été baisé au même lieu par le petit; enfin que le derrière du grand-maître des sabbats était un visage; ainsi, que les sorciers ne lui baisaient pas le cul, mais le visage de derrière. Delancre ajoute [1] qu'il en agit ainsi pour se moquer de Dieu et de ses plus nobles créatures ; et au lieu que le baiser est la communion des esprits, le langage des affections, la parole des cœurs, qui donne à l'âme des nouvelles de l'âme, le diable a pris cette action et l'emprunte de nos églises, où les prêtres et autres ecclésiastiques donnent le baiser de paix; « outre que Satan se l'est fait donner en des parties sales. »

MICHEL L'ÉCOSSAIS, — Astrologue du seizième siècle. Il prédit qu'il mourrait dans une église, ce qui arriva, dit Granger. Comme il était un jour à la messe, il lui tomba sur la tête une pierre qui le tua. Cette pierre pouvait bien être lâchée par quelqu'ami de l'astrologie, pour prouver l'infaillibilité de cette science.

MIDAS. — Lorsque Midas, qui fut depuis roi de Phrygie était encore enfant, un jour qu'il dormait

[1] Delancre, *Tableau de l'Inconstance des démons*, etc., liv. 2, p. 76.

dans son berceau, des fourmis emplirent sa bouche de grains de froment. Ses parens voulurent savoir ce que signifiait ce prodige; les devins consultés répondirent que ce prince serait le plus riche des hommes [1]; ce qui n'a été écrit qu'après qu'il l'était devenu.

MIDI. — Voyez *Démon de midi*.

MIGALENA, — Sorcier du pays de Labour, qui fut arrêté à l'âge de soixante ans, et traduit devant les tribunaux, en même temps que Bocal, prêtre sorcier du même pays. Voyez *Bocal*.

Migalena avoua qu'il avait été au sabbat, qu'il y avait fait des sacrifices abominables, qu'il y avait célébré les mystères en présence de deux cents sorciers à qui il avait offert de l'eau bénite, etc. En conséquence dequoi il fut condamné à mort; après avoir été dégradé, on remarqua que pressé par son confesseur de prier Dieu, il ne put réciter une prière couramment; il disait d'abord le *Pater*, puis *l'Ave*, et ainsi de suite sans jamais les achever; ce qui prouve que le diable qu'il servait l'en empêchait [2].

MILAN, — Oiseau qui a des propriétés admirables. Albert le Grand dit que si on prend sa tête et qu'on la porte devant son estomac, on se fera aimer de tout le monde et surtout des dames. Si on l'attache au cou d'une poule, elle courra sans cesse jusqu'à ce qu'elle l'ait déposée, et si on frotte de son sang la crête d'un coq, il ne chantera plus; il se trouve une pierre dans ses rognons ou génitoires qui, mise dans la viande que doivent manger deux ennemis, les rend bons amis et les fait vivre en bonne intelligence.

[1] Valère Maxime.

[2] Delancre, *Tableau de l'Inconstance des démons*, liv. 6, p. 423.

MILLO, — Vampire de Hongrie au dix-huitième siècle. Une jeune fille nommée Stanoska s'étant couchée un soir en parfaite santé, se réveilla au milieu de la nuit, toute tremblante, jetant des cris affreux, et disant que le jeune Millo, mort depuis neuf semaines, avait failli l'étrangler pendant son sommeil. Le lendemain cette jeune personne étant tombée malade, mourut au bout de trois jours. On pensa alors que Millo pouvait bien être un vampire; il fut déterré, reconnu pour tel, et décapité après avoir eu le cœur percé d'un clou; ses restes furent brûlés et jetés dans la rivière.

MILON, — Athlète grec qui était doué d'une force prodigieuse; Galien, Mercurialis et d'autres disent qu'il se tenait si ferme sur une planche huilée, que trois hommes ne pouvaient la lui faire abandonner; et Athénée ajoute qu'aux jeux olympiques il porta long-temps sur ses épaules un bœuf de quatre ans, qu'il mangea le même jour tout entier, semblable à ce héros de Rabelais qui avala six pèlerins dans une bouchée de salade [1].

MIMI. — Voyez *Zozo*.

MIMIQUE, — *Ou art de connaître les hommes par leurs gestes, leurs attitudes, etc. extrait de Lavater.* C'est la partie la plus sûre de la physiognomonie. La figure est souvent trompeuse; mais les gestes et les mouvemens d'une personne qui ne se croit pas observée peuvent donner une idée plus ou moins parfaite de son caractère. Rien n'est plus significatif, dit Lavater, que les gestes qui accompagnent l'attitude et la démarche. Naturel ou affecté, rapide ou

[1] Brown, *Essai sur les erreurs populaires*, liv. 7, ch. 18, p. 334.

lent, passionné ou froid, uniforme ou varié, grave ou badin, aisé ou forcé, dégagé ou raide, noble ou bas, fier ou humble, hardi ou timide, décent ou ridicule, agréable, gracieux, imposant, menaçant, le geste est différencié de mille manières.

L'harmonie étonnante qui existe entre la démarche, la voix et le geste, ne se dément jamais. Le front, dit Herder, est une table d'airain où tous les sentimens se gravent en caractères de feu. Pour démêler le fourbe, il faudrait le surprendre au moment où, se croyant seul, il est encore lui-même, et n'a pas eu le temps de faire prendre à son visage l'expression qu'il sait lui donner. Découvrir l'hypocrisie est la chose la plus difficile et en même temps la plus aisée : difficile, tant que l'hypocrite se croit observé ; facile, dès qu'il oublie qu'on l'observe.

Cependant on voit tous les jours que la gravité et la timidité donnent à la physionomie la plus honnête un aperçu de malhonnêteté. Souvent c'est parce qu'il est timide, et non point parce qu'il est faux, que celui qui vous fait un récit ou une confidence n'ose vous regarder en face.

N'attendez jamais une humeur douce et tranquille d'un homme qui s'agite sans cesse avec violence, et ne craignez ni emportement ni excès de quelqu'un dont le maintien est toujours sage et posé. Avec une démarche alerte, on ne peut guère être lent et paresseux ; et celui qui se traîne nonchalamment, à pas comptés, n'annonce pas cet esprit d'activité qui ne craint ni dangers, ni obstacles pour arriver au but.

Une bouche béante et fanée, une attitude insipide, les bras pendans, et la main gauche tournée en dehors, sans qu'on en devine le motif, annoncent la stupidité naturelle, la nullité, le vide, une curiosité hébêtée.

La démarche d'un sage est sûrement différente de celle d'un idiot, et un idiot est assis autrement qu'un homme sensé. L'attitude du sage annonce ou la méditation, ou le recueillement, ou le repos. L'imbécile reste sur sa chaise sans savoir pourquoi ; il semble fixer quelque chose, et cependant son regard ne porte sur rien ; son assiette est isolée comme lui-même.

Toute prétention suppose un fond de sottise. Attendez-vous à rencontrer l'une et l'autre dans toute physionomie disproportionnée et grossière, qui affecte un air de solennité et d'autorité. Jamais l'homme sensé ne se donnera des airs, ni ne prendra l'attitude d'une tête éventée. Si par hasard son attention fortement excitée l'obligeait à lever la tête, il ne croisera pourtant pas les bras sur le dos ; ce maintien suppose de l'affectation et de l'ostentation, surtout avec une physionomie qui n'a rien de désagréable, mais qui n'est pas celle d'un penseur. Plus ces sortes de messieurs s'en font accroire, plus nous sommes tentés de leur ôter ce qu'ils peuvent avoir de mérite réel.

Un air d'incertitude dans l'ensemble ; un visage qui, dans son immobilité, ne dit rien du tout, ne sont assurément pas des signes de sagesse. Un homme qui, réduit à son néant, s'applaudit encore lui-même avec une joie plus qu'enfantine, qui rit comme un sot et sans savoir pourquoi, ne parviendra jamais à former ou à suivre une idée raisonnable. La crainte d'être distrait se remarque dans la bouche. Dans l'attention, elle n'ose respirer.

Un homme vide de sens et qui veut se donner des airs, met la main droite dans son sein et la gauche dans la poche de sa culotte, avec un maintien affecté et théâtral. Une personne qui est toujours aux écoutes ne promet rien de bien distingué. Quiconque sourit sans sujet, avec une lèvre de travers, quiconque se

tient souvent isolé, sans aucune direction, sans aucune tendance déterminée ; quiconque salue, le corps raide, n'inclinant que la tête en avant, est un fou.

Si la démarche d'une femme est sinistre, décidément sinistre, non-seulement désagréable, mais gauche, impétueuse, sans dignité, se précipitant en avant et de côté, d'un air dédaigneux, soyez sur vos gardes. Ne vous laissez éblouir, ni par le charme de sa beauté, ni par les grâces de son esprit, ni même par l'attrait de la confiance qu'elle pourra vous témoigner ; sa bouche aura les mêmes caractères que sa démarche, et ses procédés seront durs et faux comme sa bouche : elle sera peu touchée de tout ce que vous ferez pour elle, et se vengera cruellement de la moindre chose que vous aurez négligée. Comparez sa démarche avec les lignes de son front et les plis qui se trouvent autour de sa bouche, vous serez étonné du merveilleux accord de toutes ces lignes caractéristiques.

Ayez le plus de réserve possible en présence de l'homme gras et d'un tempérament colère, qui semble toujours mâcher, roule sans cesse les yeux autour de soi, ne parle jamais de sens rassis, s'est donné cependant l'habitude d'une politesse affectée, mais traite tout avec une espèce de désordre et d'impropreté. Dans son nez rond, court, retroussé, dans sa bouche béante, dans les mouvemens irréguliers de sa lèvre inférieure, dans son front saillant et plein d'excroissances, dans sa démarche qui se fait entendre de loin, vous reconnaîtrez l'expression du mépris et de la dureté, des demi-talens avec la prétention d'un talent accompli, de la méchanceté, sous une gauche apparence de bonhomie.

Fuyez tout homme dont la voix toujours tendue, toujours montée, toujours haute et sonore, ne cesse de décider ; dont les yeux, tandis qu'il décide, s'agran-

dissent, sortent de leur orbite ; dont les sourcils se hérissent, les veines se gonflent, la lèvre inférieure se pousse en avant, dont les mains se tournent en poings ; mais qui se calme tout à coup, qui reprend le ton d'une politesse froide, qui fait rentrer ses yeux et ses lèvres, s'il est interrompu par la présence imprévue d'un personnage important qui se trouve être votre ami. L'homme, dont les traits et la couleur du visage changent subitement, qui cherche avec beaucoup de soin à cacher cette altération soudaine, et sait reprendre aussitôt un air calme ; celui surtout qui possède l'art de tendre et détendre les muscles de la bouche, de les tenir pour ainsi dire en bride, particulièrement lorsque l'œil observateur se dirige sur lui : cet homme a moins de probité que de prudence ; il est plus courtisan qu'il n'est sage et modéré.

Rappelez-vous les gens qui glissent plutôt qu'ils ne marchent, qui reculent en s'avançant, qui disent des grossièretés d'une voix basse et d'un air timide, qui vous fixent hardiment dès que vous ne les voyez plus, et n'osent jamais vous regarder tranquillement en face, qui ne disent du bien de personne, sinon des méchans ; qui trouvent des exceptions à tout et paraissent avoir toujours contre l'assertion la plus simple une contradiction toute prête. Ah ! si vous pouviez toucher leur crâne, quelle difformité cachée ! que de nœuds irréguliers ! quelle peau de parchemin ! quel mélange bizarre de mollesse et de dureté ! Fuyez l'atmosphère où respirent de pareils hommes. En croyant même gagner avec eux, vous ne sauriez manquer de perdre infiniment. Observez les plis de leur front, lorsqu'ils croient écraser l'homme droit, lorsqu'ils prennent la cause de quelque fourbe endurci : le désordre de ces plis vous sera le garant le plus infaillible de tout le désordre de leur caractère.

Celui qui relève la tête et la porte en arrière (que cette tête soit grosse ou singulièrement petite); celui qui se mire dans ses pieds mignons, de manière à les faire remarquer; celui qui voulant montrer de grands yeux, encore plus grands qu'ils ne sont, les tourne exprès de côté, comme pour regarder tout par-dessus l'épaule; celui qui, après vous avoir prêté long-temps un silence orgueilleux, vous fait ensuite une réponse courte, sèche et tranchante qu'il accompagne d'un froid sourire; qui, du moment qu'il aperçoit la réplique sur vos lèvres, prend un air sourcilleux, et murmure tout bas d'un ton propre à vous ordonner le silence: cet homme a, pour le moins, trois qualités haïssables, avec tous leurs symptômes, l'entêtement, l'orgueil, la dureté; très-probablement il y joint encore la fausseté, la fourberie et l'avarice.

Le corps penché en avant annonce un homme prudent et laborieux. Le corps penché en arrière annonce un homme vain, médiocre et orgueilleux. Les borgnes, les boiteux et surtout les bossus, dit Albert le Grand, sont rusés, spirituels, un peu malins et passablement méchans. L'homme sage rit rarement et peu. Il se contente ordinairement de sourire. Quelle différence entre le rire affectueux de l'humanité, et le rire infernal qui se réjouit du mal d'autrui! Il est des larmes qui pénètrent les cieux; il en est d'autres qui provoquent l'indignation et le mépris.

Remarquez aussi la voix (comme font tous les Italiens dans leurs passe-ports et dans leurs signalemens); distinguez si elle est haute ou basse, forte ou faible, claire ou sourde, douce ou rude, juste ou fausse. Le son de la voix, son articulation, sa faiblesse et son étendue, ses inflexions dans le haut et dans le bas, la volubilité et l'embarras de la langue, tout cela est infiniment caractéristique. Le cri des animaux les

plus courageux est simple, dit Aristote, et ils le poussent sans effort marqué. Celui des animaux timides est beaucoup plus perçant. Comparez à cet égard le lion, le bœuf, le coq qui chante son triomphe, avec le cerf et le lièvre; ceci peut s'appliquer aux hommes. La voix grosse et forte annonce un homme robuste; la voix faible, un homme timide. La voix claire et sonnante dénote quelquefois un menteur; la voix habituellement tremblante indique souvent un naturel soupçonneux. L'effronté et l'insolent ont la voix haute. La voix rude est un signe de grossièreté. La voix douce et pleine, agréable à l'oreille, annonce un heureux naturel.

Un homme raisonnable se met tout autrement qu'un fat; une dévote, autrement qu'une coquette. La propreté et la négligence, la simplicité et la magnificence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte : voilà autant de choses qu'on distingue à l'habillement seul. La couleur, la coupe, la façon, l'assortiment d'un habit, tout cela est expressif encore et nous caractérise. Le sage est simple et uni dans son extérieur; la simplicité lui est naturelle. On reconnaît bientôt un homme qui s'est paré dans l'intention de plaire, celui qui ne cherche qu'à briller, et celui qui se néglige, soit pour insulter à la décence, soit pour se singulariser.

Il resterait encore quelques remarques à faire, sur le choix et sur l'arrangement des meubles, dit Lavater. Souvent, d'après ces bagatelles, on peut juger de l'esprit et du caractère du propriétaire; mais on ne doit pas tout dire. Voyez *Physiognomonie*.

MINEURS (Démons). — Il y a de malins esprits qui, sous la forme de chèvres, vont tourmenter les mineurs; on dit qu'ils apparaissent souvent aux mines

métalliques et battent ceux qui tirent les métaux des mines. Cependant ces démons ne sont pas tous mauvais, puisqu'il y en a qui, au contraire, aident les ouvriers, et Olaüs Magnus dit que ces derniers se laissent voir sous la forme de nains grands d'une coudée; qu'ils aident à faire des pierres, à creuser la terre; mais que malgré cela ils ont toujours une tendance au mal, et que les malheureux mineurs sont souvent victimes de leurs mauvais traitemens. Au reste, on a distingué six sortes d'esprits qui fréquentent les mines et sont plus ou moins méchans; quelques-uns disent qu'ils en ont vu dans les mines d'Allemagne, qui ne laissaient aucun repos aux ouvriers, tellement qu'ils étaient contraints d'abandonner le métier; et entre autres exemples qu'ils donnent de la malignité de cette engeance infernale, on cite qu'un démon mineur tua douze artisans à la fois, ce qui fit délaisser la mine d'argent, qui était cependant très-productive [1].

MINOSON, — Démon qui fait gagner à toutes sortes de jeux : il dépend de Haël, un des plus puissans diables de l'enfer [2].

MINUIT. — C'est à cette heure-là que se fait le sabbat des sorciers, et que les spectres et les démons apparaissent : cependant le diable n'aime pas cette heure-là uniquement; car il peut tenir sabbat à midi, comme l'ont avoué plusieurs sorcières, telles que Janette d'Abadie et Catherine de Naguille [3]. Voyez *Abadie* et *Naguille*.

MIRABEL (Honoré), — Fripon, qui fut con-

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Recueil de dissert.*, tom. 1, p. 162.
[2] *Clavicules de Salomon*, p. 20.
[3] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. 2, p. 66.

damné aux galères à perpétuité. Après avoir été appliqué à la question, par arrêt du 18 février 1729, il avait promis à un de ses amis, nommé Auguier, de lui faire trouver des trésors par le moyen du diable. Il fouilla, après maintes conjurations, dans un jardin près Marseille, et dit qu'il y avait là un sac de pièces portugaises que lui avait indiqué un spectre. Il tira en présence de plusieurs personnes, et d'un valet nommé Bernard, un paquet enveloppé d'une serviette : il n'osa d'abord y toucher, mais ensuite l'ayant emporté chez lui, il le délia, y trouva un peu d'or, et pour satisfaire l'esprit qui s'était montré, lui fit dire des messes. Il donna ensuite le tout à Auguier, lui en promettant bien davantage, et le priant de lui prêter quarante francs; ce qui doit sembler assez singulier. L'ami lui prêta cette somme, et lui passa un billet par lequel il reconnaissait lui devoir vingt mille livres, et lui remettait les quarante francs. Le billet fut signé le 27 septembre 1726. Quelque temps après, Mirabel demanda à son ami le paiement du billet; et comme on le refusa, par ce que le sorcier n'avait donné que des espérances, le sorcier intenta un procès. Un arrêt, daté du 10 septembre 1727, condamna Auguier à la question : mais les témoins ayant été entendus dans un appel au parlement d'Aix, Bernard, qui avait été présent à la découverte du trésor, avoua qu'il n'avait vu dans la serviette que de mauvaises pièces qui ne valaient rien; alors Auguier fut mis hors de cour, et Mirabel fut condamné aux galères [1].

MIRABILIS LIBER [2]. — On attribue ce livre à

[1] D. Calmet, *Dissertat. sur les apparitions* p. 145.

[2] *Mirabilis liber qui prophetias revelationesque, necnon res miran-*

saint Césaire : il paraît qu'il a été écrit, lorsque les revers éprouvés par les Valois les forcèrent à avoir recours aux richesses du clergé. « J'ai vu le *Mirabilis liber*, je l'ai lu, dit Harmand de la Meuse [1] ; et, s'il n'est pas admirable, comme son titre le porte, il n'est pas moins un livre assez rare et assez singulier ; il contient une collection de prétendues prédictions sacrées et profanes faites par des saints et des sibylles.

» Je veux prouver par une anecdote, c'est-à-dire par un fait, de combien d'aberrations l'esprit humain est susceptible, et à quel point incommensurable l'imagination peut le porter. On lit dans le *Mirabilis liber*, l'abolition et l'expulsion de la noblesse, la persécution du clergé, la suppression des couvens, la spoliation des églises, le mariage des prêtres et celui des religieuses, la mort du roi, celle de la reine, et beaucoup d'autres choses auxquelles les événemens ont donné des applications trop réelles. On y lit que l'aigle venant des pays lointains rétablira l'ordre en France.

» Que répondre à ceux qui jugent après les événemens ? Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai vu des sociétés bien composées à Paris ; j'ai vu des hommes lettrés et instruits ; j'ai vu des dames aimables et point trop crédules, lire, méditer et analyser le *Mirabilis liber* ; et pourquoi pas ? Le sujet de l'Apocalypse, après dix-huit siècles d'événemens et d'applications, n'est pas encore épuisé. »

MIRACLES. — Les charlatans et les fanatiques remarquant avec quelle avidité inconcevable le peuple recevait dévotement tous les miracles qu'on lui proposait, de quelque nature qu'ils fussent, abusè-

das, præteritas, præsentes et futuras apertè demonstrat. In-4°., Paris, 1522.

[1] *Anecdotes relatives à la révolution.*

rent de cette faiblesse d'esprit, pour se donner une importance qu'ils ne pouvaient tenir de leur mérite. Un certain enchanteur abattit une bosse en y passant la main; on cria au miracle!.... La bosse était une vessie enflée [1]. Les légendaires jésuites content que lorsque le père Anchieta, jésuite et missionnaire dans le Brésil, avait tropc haud, il ordonnait aux poules de s'élever en l'air, et de lui faire un parasol de leurs ailes, ce que les poules exécutaient à l'instant, au grand étonnement des spectateurs.

Dans le royaume de Loango, en Afrique, les peuples croient que leur roi a le don de faire des miracles. Quand la sécheresse dure trop long-temps, ils vont lui demander de la pluie; ce prince sort de son palais en grande cérémonie, va dans la campagne, monte sur un endroit élevé, et décoche une flèche en l'air. S'il ne pleut pas au bout de trois jours, quoiqu'il ait eu la précaution de consulter le vent, et de différer, sous quelques prétextes, jusqu'à l'approche des nuages, il dit que les péchés du peuple en sont la cause....

Un jacobin, prêchant à Venise, le jour d'une grande fête, en l'honneur du rosaire, débitait l'histoire suivante : Un voleur de grand chemin, tuant et assassinant quand l'occasion s'en présentait, était exact à dire tous les jours le rosaire. Un voyageur qu'il avait attaqué se défendit et le tua. Il mourut sans confession, et son corps, dont l'âme ne voulut pas se détacher, fut enterré au pied d'un chêne, par ses camarades. Quelques mois après, saint Dominique apparut en cet endroit, et appela le voleur par son nom. A cette voix, le défunt écarte la terre qui le couvrait, sort de son tombeau, tombe aux pieds de

[1] *Le monde enchanté*, de Becker.

saint Dominique, qui le confesse, l'absout, et emporte son âme en paradis. C'est un trait de la *Legende dorée.* Je ne puis voir sans douleur, dit l'auteur des nouveaux mémoires sur l'Italie, un religieux d'un ordre éclairé aller ainsi sur les brisées des saltimbanques de place.

On racontait l'anecdote suivante, dans le dernier siècle, pour prouver que les plus grandes absurdités trouvent des partisans, et que l'on peut tout hasarder auprès des esprits faibles. Deux charlatans débutaient dans une petite ville de province; mais comme Cagliostro, Mesmer et d'autres personnages importans, venaient de se présenter à Paris, à titre de docteurs, qui, par le geste et le tact, guérissaient toutes les maladies, ils pensèrent qu'il fallait encore quelque chose de plus extraordinaire, pour accréditer leur savoir-faire; qu'il fallait enfin un tour de force. Ils s'annoncent donc comme ayant le pouvoir de ressusciter les morts à volonté; et, pour qu'on n'en puisse douter, ils déclarent qu'au bout de trois semaines, jour pour jour, ils rappelleront à la vie, dans le cimetière qu'on voudra leur indiquer, le mort dont on leur montrera la sépulture, fût-il enterré depuis dix ans.

Ils demandent, en attendant, au juge du lieu, qu'on les garde à vue pour s'assurer qu'ils ne s'échapperont pas; mais qu'on leur permette, en attendant, de vendre des drogues et d'exercer leurs talens. La proposition paraît si belle, qu'on n'hésite pas à les consulter. Tout le monde assiège leur maison; tout le monde trouve de l'argent pour payer des médecins d'un genre si nouveau.

Le fameux jour approchait. Le plus jeune des deux charlatans, qui avait moins d'audace, témoigna ses craintes à l'autre, et lui dit : « Malgré toute votre ha-

bileté, je crois que vous nous exposez à être lapidés; car, enfin, vous n'avez point le talent de ressusciter les morts, et vous prétendez faire plus que le Messie même, qui ressuscita Lazare au bout de quatre jours seulement. — Vous ne connaissez pas les hommes, lui répliqua le docteur; et je suis plus tranquille que vous ne croyez..... » L'événement justifia sa présomption; car, à peine avait-il parlé, qu'il reçut une lettre d'un gentilhomme du lieu; elle était conçue en ces termes :

« Monsieur, j'ai appris que vous deviez faire une grande opération, qui me fait trembler. J'avais une méchante femme; Dieu vient de m'en délivrer; et je serais le plus malheureux des hommes, si vous la ressuscitiez. Je vous conjure donc de ne point faire usage de votre secret dans notre ville, et d'accepter un petit dédommagement de cinquante louis, que je vous envoie, etc. »

Une heure après, les charlatans virent arriver chez eux deux jeunes gens éplorés, qui leur présentèrent soixante louis, sous la condition de ne point employer leur sublime talent, parce qu'ils craignaient la résurrection d'un vieux parent, dont ils venaient d'hériter. Ceux-ci furent suivis par d'autres, qui apportèrent aussi leur argent, pour de pareilles craintes, en faisant la même supplication.

Enfin, le juge du lieu vint lui-même dire aux deux charlatans, qu'il ne doutait nullement de leur pouvoir miraculeux, qu'ils en avaient donné des preuves par une foule de guérisons tout-à-fait extraordinaires; mais que la belle expérience qu'ils devaient faire le lendemain, dans le cimetière, avait mis d'avance toute la ville en combustion, que l'on craignait de voir ressusciter un mort dont le retour pourrait causer de grandes révolutions dans les for-

tunes, qu'il les priait de partir, et qu'il allait leur donner une attestation en bonne forme, comme quoi ils ressuscitaient réellement les morts.

Le certificat fut signé, paraphé, légalisé; et les deux compagnons, chargés d'or, parcoururent les provinces, montrant partout la preuve légale de leur talent surnaturel.

Un jeune homme s'accusait au bon Pierre le prêcheur, d'avoir donné un coup de pied à sa mère. Ah : dit Pierre, assurément ce pied-là mériterait bien d'être coupé. Le jeune homme, de retour chez lui, prend un grand couteau et se coupe le pied; après cela il crie comme un perdu. Sa mère arrive, il lui conte la chose, elle appelle ses voisines. La pénitence est trop rude, disent-elles, et les frères prêcheurs sont de grands sots d'ordonner aux jeunes gens de se couper les parties coupables. On va se plaindre au monastère. Pierre comparaît, on lui montre ses œuvres. On l'accable de reproches. Soudain, sans mot dire, il prend le pied et la jambe du prosélyte, les recolle par trois mots, et le renvoie miraculeusement guéri [1].

Les Orientaux attribuent la formation d'une sorte de pierre, qui ressemble à des melons pétrifiés, à un miracle qu'ils racontent ainsi : Lorsqu'Élie vivait sur la montagne du Carmel, il vit un jour un laboureur chargé de melons passer auprès de sa grotte, et lui demanda un de ces fruits; mais celui-ci ayant répondu que ce n'était pas des melons, mais des pierres qu'il portait, le prophète, pour le punir, changea ses melons en pierres.

MIROIR. — Lorsque François I[er]. faisait la guerre à Charles-Quint, un magicien apprenait aux Parisiens

[1] Bollandi, p. 29, *aprilis*.

ce qui se passait à Milan, en écrivant sur un miroir les nouvelles de cette ville et l'exposant à la lune, de sorte que les Parisiens lisaient dans cet astre ce que portait le miroir ! Ce beau secret est perdu comme tant d'autres. Voyez *Pythagore.*

MOEURS.—Nous rapporterons quelques traits pour prouver que le diable a parfois pris soin des mœurs. —La jeune Agnès du mont Politien, revenant à la maison de son père, fut obligée un certain jour de passer devant une grande maison mal renommée (c'était alors un habitacle de filles de joie [1]; depuis, ce lieu changea de destination, et devint un monastère de vierges). Le diable, dans un moment de pudicité, prit l'alarme pour l'innocence d'Agnès ; c'est pourquoi il rassembla bien vite une troupe de démons, les déguisa en corbeaux, et, travesti lui-même de la sorte, il alla se poster avec sa compagnie sur le toit du futur couvent. Lorsque Agnès passa près du guichet de la maison impudique, une bande de corbeaux fondit sur elle en croassant, et l'obligea à coups de becs à passer sans regarder derrière elle. Les filles de joie et leurs honnêtes amis furent tous stupéfaits de voir des corbeaux poursuivre une jeune innocente ; mais Agnès comprit merveilleusement que ces oiseaux endiablés lui défendaient par-là les plaisirs de la chair. C'est pourquoi elle prit l'habit religieux, opéra la conversion de toutes les filles publiques, qui ne s'étaient pas encore endurcies de cœur dans la maison infâme, et, ayant fait l'acquisition de cette maison même, elle la fit purifier et y fonda un monastère, comme on l'avait prévu. Qu'on dise après cela que le diable est con-

[1] On a aujourd'hui tant d'impiété et de malice, qu'on ferait bien des épigrammes, si l'on voyait une maison de prostitution publique changée en couvent de filles.

stamment impudique, et qu'il ne cherche qu'à faire choir l'innocence!

Une jeune fille de Nivelle, en Brabant, quitta la maison de son père, et abandonna ses parens pour aller vivre avec quelques saintes femmes dans le jeûne, la prière et la continence. Comme le travail de leurs mains suffisait à peine pour les nourrir, bien qu'elles vécussent pauvrement, le diable, prenant pitié du sort de la fille de Nivelle, alla chercher une oie bien grasse dans la basse-cour de son père, et l'apportant dans la chambre des recluses, il leur dit: Pourquoi faites-vous si maigre chair, et vous laissez-vous mourir de faim, tandis que d'autres vivent dans l'abondance? prenez cette oie et mangez.—Nous ne le pouvons pas, répondit la fille de Nivelle, parce que c'est une oie volée. — Comment! s'écria le diable, je ne suis point un voleur, j'ai pris ce gibier dans la basse-cour de votre père. —N'importe, ajouta la pieuse fille, il ne nous appartient pas; reporte-le où tu l'as pris. Le diable obéit en silence, et les parens à qui appartenait l'oison affirmèrent qu'on l'avait remis fidèlement à sa place.

Voici encore une honnête action du diable. Le trait est peut-être peu décent; mais les personnes pudiques étant prévenues peuvent passer outre. Un homme qui n'avait pas à se plaindre de sa femme, puisqu'elle était jeune et belle, fut pourtant assez vicieux pour jeter un œil de convoitise sur sa voisine. La voisine, qui devait se louer de son mari, puisqu'il était bien portant et plein de complaisance, fut assez pécheresse, de son côté, pour accueillir favorablement les œillades du voisin; on va vite en amour quand on est d'accord. Le voisin et la voisine prennent jour, se donnent un rendez-vous, et font bien vite une tache au contrat conjugal.... Le diable, qui se trouvait dans le voisinage, ne voulut pas laisser cet adultère impuni: il se

ressouvint de la manière dont Mars et Vénus avaient été vilipendés par Vulcain ; il composa bien vite un charme, et lia si fortement le voisin et la voisine, qu'il leur fut impossible de se séparer.... Après de longs et inutiles efforts, ils se décidèrent à demander du secours. On entend leurs cris ; on entre, on est tout scandalisé de la conduite des pécheurs, et tout stupéfait de leur embarras. On veut les en tirer, peine perdue. Il fallut des prières publiques et de longues cérémonies pour rompre le charme. On dit que cette punition fit un bon effet dans le pays; mais le pays où cela se passa n'est pas nommé, par égard pour les habitans.

MOGOL. — Delancre dit qu'un empereur mogol; guérissait certaines maladies avec l'eau dans laquelle il lavait ses pieds, mais il avait l'âme aussi sale que son eau, en sorte qu'on ne put jamais lui faire abandonner sa religion pour la religion chrétienne.

MOINE BOURRU. — Voyez *Bourru*.

MOINES. — Un moine, qu'une trop longue abstinence impatientait, s'avisa un jour, dans sa cellule, de faire cuire un œuf, à la lumière de sa lampe. L'abbé, qui faisait sa ronde, ayant vu, par le trou de la serrure, le moine occupé de sa petite cuisine, entra brusquement, et l'en reprit avec aigreur, de quoi le bon religieux s'excusant, dit que c'était le diable qui l'avait tenté, et lui avait inspiré cette ruse. Tout aussitôt parut le diable lui-même, qui était caché sous la table, et qui s'écria, en s'adressant au moine : « Tu en as menti, par ta barbe ; ce tour n'est pas de mon invention, et c'est toi qui viens de me l'apprendre. »

Le moine Herman s'ennuyait de la rigoureuse abstinence de son ordre, et s'affligeait intérieurement

de ne plus manger ni chair, ni poisson. Un jour qu'il pensait aux bons ragoûts que l'on mange dans le monde, et qu'il aurait donné tout ce qu'il possédait pour un petit repas composé d'autres mets que les navets et les épinards à l'huile, il vit entrer dans sa cellule un inconnu de bonne mine, qui lui offrit un plat de beau poisson. Le moine reçut ce présent avec reconnaissance; mais, lorsqu'il voulut accommoder son poisson et le faire cuire, il ne trouva plus sous sa main qu'un plat de fiente de cheval..... Il comprit qu'il venait de recevoir une petite leçon du diable, et il fut plus sobre à l'avenir [1].

Si quelquefois les démons mettent des obstacles aux désirs illicites des saints religieux, et leur donnent des corrections peut-être un peu sévères, quelquefois aussi ils s'intéressent aux vrais besoins des bons moines. Le cardinal Jacques de Vitry raconte qu'un chartreux, mourant de faim dans sa cellule, vit entrer une belle femme qui lui fricassa un petit plat de pois, et se retira, après les avoir mis dans l'écuelle. Avant de tâter à la cuisine du diable, le chartreux alla consulter son supérieur, qui lui permit de manger ses pois; et il avoua qu'il n'avait jamais rien mangé de mieux accommodé.

Le diable prit position au monastère de Cluni; et, sous la forme d'un abbé, il conseilla à un moine italien de fuir du monastère. Deux autres diables, déguisés en moines, accompagnaient ce faux abbé. L'Italien ne voulut consentir à rien de ce que demandaient ces trois démons. L'heure du dîner étant arrivée, le moine se rendit au réfectoire avec les trois faux religieux. Le repas achevé, le prieur, selon la coutume, donna le signal des grâces qu'on dit après le souper. Le démon qui se faisait passer pour abbé

[1] *Cæsarii Heisterback. de tentat.*, lib. 4 *Miracul.*, cap. 87.

n'eut pas plus tôt entendu ce bruit que, forcé par une puissance supérieure, il s'éloigna du frère auquel il parlait, et, prenant son élan, il se précipita avec violence dans les latrines, où il se plongea jusqu'au cou, à la vue du frère dont nous venons de parler [1].

MOIS. — *Divinités de chaque mois chez les païens.* — Junon préside au mois de janvier; Neptune, au mois de février; Mars, au mois qui porte son nom; Vénus, au mois d'avril; Phebus, au mois de mai, Mercure, au mois de juin; Jupiter, au mois de juillet; Cérès, au mois d'août; Vulcain au mois de septembre; Pallas, au mois d'octobre; Diane, au mois de novembre; Vesta, au mois de décembre.

Anges de chaque mois. — Janvier est le mois de Gabriel; février, le mois de Barchiel; mars, le mois de Machidiel; avril, le mois d'Asmodel; mai, le mois d'Ambriel; juin, le mois de Muriel; juillet, le mois de Verchiel; août, le mois d'Hamaliel; septembre, le mois d'Uriel; octobre, le mois de Barbiel; novembre, le mois d'Adnachiel; décembre, le mois d'Hanaël.

Démons de chaque mois. — Janvier est le mois de Bélial; février, le mois de Léviathan; mars, le mois de Satan; avril, le mois d'Astarté; mai, le mois de Lucifer; juin; le mois de Baalberith; juillet, le mois de Belzébuth; août, le mois d'Astaroth; septembre, le mois de Thamuz; octobre, le mois de Baal; novembre, le mois d'Hécate; décembre, le mois de Moloch.

Animaux de chaque mois. — La brebis est consacrée au mois de janvier; le cheval, au mois de février; la chèvre, au mois de mars; le bouc, au mois d'avril; le taureau, au mois de mai; le chien, au mois de juin; le cerf, au mois de juillet; le sanglier,

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 66.

au mois d'août; l'âne, au mois de septembre; le loup, au mois d'octobre; la biche, au mois de novembre; le lion, au mois de décembre.

Oiseaux de chaque mois. — Le paon est consacré au mois de janvier; le cygne, au mois de février; le pivert, au mois de mars; la colombe, au mois d'avril; le coq, au mois de mai; l'ibis, au mois de juin; l'aigle, au mois de juillet; le moineau, au mois d'août; l'oie, au mois de septembre; la chouette, au mois d'octobre; la corneille, au mois de novembre; l'hirondelle, au mois de décembre.

Arbres de chaque mois. — Le peuplier est l'arbre de janvier; l'orme, de février; le noisetier, de mars; le myrte, d'avril; le laurier, de mai; le coudrier, de juin; le chêne, de juillet; le pommier, d'août; le buis, de septembre; l'olivier, d'octobre; le palmier, de novembre; le pin, de décembre.

Pour les jours heureux et malheureux, voyez *Jours*.

MOISE. — Cent trente ans après l'établissement des juifs en Égypte, le roi Pharaon ayant vu en songe une balance et une main qui pesait tous les Égyptiens dans un des bassins, et dans l'autre un petit enfant juif qui se trouvait plus pesant que tout son royaume, en conclut qu'il devait craindre pour sa puissance; et, sur la foi des devins du pays, il ordonna aux sages-femmes d'exterminer tous les enfans mâles; mais Dieu permit que Moïse fût soustrait à cet ordre barbare. Sa mère l'exposa sur les bords du Nil, où il fut découvert par la fille du roi qui se baignait dans ce fleuve: elle le fit nourrir et l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Pharaon ayant pris une seconde femme, le petit Moïse, qui se trouvait à la noce, mit la couronne du roi

sur sa tête ; ce qu'un magicien nommé Balaam ayant vu, il avertit le roi de se garder de cet enfant, qui pourrait bien être celui qu'il avait vu en songe. C'est pourquoi on allait le tuer, lorsque Dieu envoya l'ange Gabriel, qui se déguisa en courtisan et sauva le petit Moïse, en disant : qu'il ne fallait pas faire périr un innocent qui n'était pas encore dans l'âge de discrétion.

On l'épargna donc cette fois ; mais à quinze ans il fut obligé de fuir la colère du roi, qui avait encore ordonné de lui trancher la tête : le bourreau le frappa, mais Dieu changea sur-le-champ le cou de Moïse en colonne de marbre, et l'ange Michel le conduisit hors des frontières de l'Égypte. Après avoir parcouru l'Éthiopie et le pays de Madian, Dieu ordonna à Moïse d'aller faire des miracles à la cour. Il partit donc ; arrivé en Égypte avec son frère Aaron, ils entrèrent dans le palais de Pharaon, dont la porte était gardée par deux énormes lions : Moïse les toucha de sa verge et les deux lions humblement prosternés léchèrent ses pieds. Le roi étonné fit venir ces étrangers en présence de ses magiciens, et ce fut à qui ferait le plus de miracles. Ce fut alors que Moïse couvrit toute l'Égypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, et qu'il envoya chez les habitans des lions, des loups, des ours, des tigres qui mangeaient les enfans ; on connaît les autres plaies de l'Égypte. Il passa ensuite la mer Rouge à pied sec. Dieu l'avertit à l'âge de cent-vingt ans, après une foule de miracles de se préparer à la mort. Alors le mauvais ange Samaël l'assista, se réjouissant de pouvoir emporter son âme en enfer ; mais Michel le bon ange accourut aussitôt et se mit à pleurer : « Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais ; Moïse va mourir, mais nous avons Josué à sa place. » Bientôt il mou-

rut, et son âme fut enlevée au ciel malgré les efforts des mauvais anges [1].

On a dit que Moïse était un géant, qu'il avait six aunes de haut, et qu'il combattit un autre géant nommé Og. Voyez *Og*.

Le diable, pour induire en erreur le peuple juif, a pris quelquefois la figure de Moïse ; voici un tour de sa façon arrivé en 434. Il se présenta aux Israélites de l'île de Candie, en leur disant qu'il était leur ancien libérateur, ressuscité pour les conduire une seconde fois à la terre promise. Les bons Israélites, ne trouvant rien dans ce prodige qui surpassât leurs anciens miracles, donnèrent tête baissée dans le piége que leur tendait le diable ; ils se rassemblèrent donc de toute part autour de leur libérateur. Quant tout fut prêt pour le départ de l'île, l'armée du peuple saint se rendit au bord de la mer, dans la ferme persuasion qu'on allait la passer à pied sec. Le diable, riant sous cape, conduisit les cohortes juives jusqu'au rivage, sans chercher à les détromper. La foi de ces bonnes gens était si grande, qu'ils n'attendirent pas que leur conducteur eût fait signe à la mer de se fendre : ils se jetèrent en masse au milieu des flots, bien certains que la mer se retirerait sous leurs pas ; malheureusement la verge de Moïse n'était pas là ; plus de vingt mille Juifs se noyèrent en plein jour, et le faux Moïse ne se trouva plus. Il fallait qu'il fît ce jour-là un brouillard bien épais, ou que tous ces juifs eussent les yeux bien clos pour se jeter tout un peuple à la mer, à moins qu'ils n'aient fait le saut tous à la fois.

MOKISSOS, — Génies révérés des habitans de Loango, mais subordonnés au Dieu suprême. Ils pensent que ces génies peuvent les châtier, et même leur

[1] Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie*, t. 1, p. 306.

ôter la vie, s'ils ne sont pas fidèles à leurs obligations. Lorsqu'un homme est heureux et bien portant, il s'imagine alors être dans les bonnes grâces de son mokisso. Est-il malade ou éprouve-t-il quelques revers, il attribue cette calamité à la colère de son génie. Ces peuples donnent le même nom à leur souverain, auquel ils attribuent un pouvoir divin et surnaturel, tel que, celui de pouvoir faire tomber la pluie, et d'exterminer en un instant des milliers d'hommes, etc.

Les mokissos sont des figures de bois qui représentent ou des hommes grossièrement faits, ou des quadrupèdes, ou des oiseaux. On leur offre des vœux et des sacrifices pour les apaiser.

MOLOCH, — Prince du pays des larmes, membre du conseil infernal. Il était adoré par les Ammonites, sous la figure d'une statue de bronze, assise sur un trône de même métal, ayant une tête de veau surmontée d'une couronne royale. Ses bras étaient étendus pour recevoir les victimes humaines : on lui sacrifiait des enfans. Dans Milton, Moloch est un démon terrible *couvert des pleurs des mères et du sang des enfans*. On lui sacrifiait le principe de la génération.

MOMIES. — Le prince de Radziville, dans son voyage de Jérusalem, raconte une chose fort singulière, dont il a été le témoin : Il avait acheté en Égypte deux momies, l'une d'homme et l'autre de femme, et les avait enfermées secrètement en des caisses qu'il fit mettre dans son vaisseau lorsqu'il s'embarqua à Alexandrie pour revenir en Europe. Il n'y avait que lui et ses deux domestiques qui le sussent, parce que les Turcs ne permettent que difficilement qu'on emporte les momies, croyant que les chrétiens s'en servent pour des opérations magiques. Lorsqu'on fut en mer, il s'éleva une tempête qui revint à plu-

sieurs reprises avec tant de violence, que le pilote désespérait de sauver son vaisseau ; tout le monde était dans l'attente d'un naufrage prochain et inévitable. Un bon prêtre polonais, qui accompagnait le prince de Radziville, récitait les prières convenables à une telle circonstance ; le prince et sa suite y répondaient. Mais le prêtre était tourmenté, disait-il, par deux spectres (un homme et une femme) noirs et hideux, qui le harcelaient et le menaçaient de le faire mourir. On crut d'abord que la frayeur et le danger du naufrage lui avaient troublé l'imagination. Le calme étant revenu, il parut tranquille ; mais la tempête recommença bientôt ; alors ces fantômes le tourmentèrent plus fort qu'auparavant, et il n'en fut délivré que quand on eut jeté les deux momies à la mer, ce qui fit en même temps cesser la tempête [1]. Cependant de telles merveilles n'ont plus lieu de nos jours.

MONARCHIE INFERNALE, — Elle se compose, selon Wierus, d'un empereur qui est Belzébuth ; de sept rois, qui règnent aux quatre points cardinaux et qui sont Baël, Pursan, Byleth, Paymon, Belial, Asmoday, Zapan ; de vingt-trois ducs, qui sont Agares, Busas, Gusoyn, Bathym, Eligor, Valefar, Zepar, Sytry, Bune, Berith, Astaroth, Vepar, Chax, Pricel, Murmur, Focalor, Gomory, Amduscias, Aym, Orobas, Vapula, Hauros, Alocer ; de treize marquis, qui sont Aamon, Loray, Naberus, Forneus, Roneve, Marchocias, Sabnac, Gamigyn, Arias, Andras, Androalphus, Cimeries, Phœnix ; de dix comtes, qui sont Barbatos, Botis, Morax, Ipes, Furfur, Raym, Halphas, Vine, Decarabia, Zalcos ; de onze présidens, qui sont Marbas, Buer, Glasialabolas, Forcas, Malphas, Gaap, Caym, Volac, Oze, Amy, Haagenti, et

[1] Dom Calmet, *Dissertation sur les apparitions*.

de plusieurs chevaliers, qui sont Furcas, Bifrons, etc. Ses forces se composent de 6666 légions, chacune de 6666 démons. Voyez *Cour*.

MONDE. — Voyez *Origine* et *Fin du Monde*.

MONITOIRES,—Lettres d'un évêque ou de tout autre prélat ayant juridiction, pour obliger, sous peine des censures ecclésiastiques, tous ceux qui ont connaissance d'un crime ou d'un fait quelconque, dont on cherche l'éclaircissement, de venir en faire la révélation.

Lorsqu'on avait lancé un monitoire, la peur de l'excommunication était si grande, que le fils se hâtait d'aller dénoncer son père, le père son fils, la fille sa mère, l'ami son ami, le frère sa sœur, et réciproquement. La plupart des confesseurs se croyaient même obligés de révéler le secret de leurs pénitens; et la confession, qui est proposée aux catholiques comme un moyen de salut, causa quelquefois la mort de ceux qui s'y confièrent [1].

On donne aussi le nom de *Monitoires*, ou de *Lettres monitoriales*, aux excommunications majeures du saint Père. Les monitoires [2]; des évêques étaient devenus si fréquens, que les états d'Orléans furent obligés, en 1560, d'en restreindre l'abus, et de défendre d'en donner si non pour crime et scandale public; mais comme les prélats voyaient le scandale partout où ils jugeaient à propos de reprendre, ces dispositions ne leur lièrent aucunement les mains. Voyez *Excommunication*, *Inquisition*, *Interdit*, etc.

[1] On sait qu'un bourgeois de Paris fut pendu, parce qu'il s'était accusé, à confesse, d'avoir eu l'envie de tuer François Ier., et parce que le prêtre avait révélé cette confession.

[2] Lorsqu'un *monitoire* n'avait pas eu l'effet qu'on en pouvait espérer, on le renouvelait; et ce second *monitoire*, plus terrible que le premier, se nommait *Réaggrave*.

MONKIR et NEKIR, — Anges qui, selon la croyance des musulmans, interrogent le mort aussitôt qu'il est dans le sépulcre, et commencent leur interrogatoire par cette demande : Qui est votre seigneur ? et qui est votre prophète ? Leurs fonctions sont aussi de tourmenter les réprouvés. Ces anges, qui ont un aspect hideux et une voix aussi terrible que le tonnerre, après avoir reconnu que le mort est dévoué à l'enfer, le fouettent avec un fouet moitié fer et moitié feu [1]. Les mahométans ont tiré cette idée du Thalmud.

MONSIEUR DE LAFORÊT. — C'est le nom qu'on donnait autrefois au fantôme, plus connu sous le titre de grand *Veneur* de la forêt de Fontainebleau. Voyez *Veneur*. Sa résidence ordinaire était dans cette forêt ; mais il s'en écartait quelquefois ; car Delancre rapporte qu'un enfant qui vivait en Allemagne, fut trouvé vêtu d'une peau de loup, et courant comme un petit loup-garou ; et il dit, que c'était monsieur de Laforêt qui lui avait donné sa peau ; que son père s'en servait aussi. Dans un interrogatoire, cet enfant avoua encore que monsieur de Laforêt lui apparaissait, et qu'il le contraignait de fuir à force de signes de croix ; qu'il lui demandait cependant s'il voulait retourner à lui, qu'il lui offrait pour cela de grandes richesses, etc.

MONSTRES. — Il arrive quelquefois, dit M. Salgues, que la nature semble prendre plaisir à se jouer de notre savoir et à nous surprendre par des phénomènes extraordinaires. Des médecins ont assuré avoir vu des enfans tenir de l'éléphant et de l'homme ; d'autres disent avoir accouché des femmes qui mettaient au monde des lionceaux et des chiens [2].

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des dém.*, etc., l. 4, p. 318 et 264.

[2] Voyez *Accouchemens*.

Voici un fait plus certain, et aussi extraordinaire. Méri, célèbre anatomiste et chirurgien-major des invalides, vit et disséqua, en 1720, un petit monstre né à six mois de terme, sans tête, sans bras, sans cœur, sans poulmons, sans estomac, sans reins, sans foie, sans rate, sans pancréas, et pourtant vivant. Cette production extraordinaire fut suivie d'une fille bien organisée, qui tenait au petit monstre par un cordon ombilical commun. Son observation est consignée dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*. Comment la circulation du sang s'opérait-elle dans cet individu dépourvu de cœur? Méry essaya de l'expliquer dans une dissertation [1]. En d'autres temps, on eût tout mis sur le compte du diable.

Il y a beaucoup de monstres dans les historiens des siècles passés. Torquemada rapporte qu'Alexandre, faisant la guerre des Indes, vit plus de cent trente mille hommes ensemble qui avaient des têtes de chiens, et aboyaient comme eux : il dit aussi que certains habitans du mont-Milo avaient huit doigts aux pieds et tournés en arrière, ce qui rendait ces hommes extrêmement légers à la course.

On voit dans de vieilles chroniques qu'il y avait au nord des hommes qui n'avaient qu'un œil au milieu du front; en Albanie, des hommes dont les cheveux devenaient blancs dès l'enfance, et qui voyaient mieux la nuit que le jour; des Indiens qui avaient des têtes de chiens; d'autres sans cou et sans tête, ayant les yeux aux épaules; et, ce qui surpasse toute admiration, un peuple dont le corps était velu et couvert de plumes comme les oiseaux, et qui se nourrissait seulement de l'odeur des fleurs.

On a pourtant ajouté foi à ces fables : n'oublions

[1] *Des Erreurs et des préjugés, etc.*, tom. 3, p. 116.

pas celles qui se trouvent consignées dans le Journal des voyages de Jean Struys, qui dit avoir vu de ses propres yeux les habitans de l'île Formose, ayant une queue au derrière, comme les bœufs; il parle aussi d'une espèce de concombre qui se nourrit, dit-on, des plantes voisines. Cet auteur dit, que ce fruit surprenant a la figure d'un agneau avec les pieds, la tête et la queue de cet animal distinctement formés, d'où on l'appelle, en langage du pays, *Bonaret* ou *Banarez*, qui signifie agneau. Sa peau est couverte d'un duvet fond blanc aussi délié que de la soie. Les Tartares et les Moscovites en font grand état, et la plupart le gardent avec soin dans leurs maisons, où cet auteur en a vu plusieurs. Il croît sur une tige d'environ trois pieds de haut. L'endroit par où il tient est une espèce de nombril sur lequel il se tourne et se baisse vers les herbes qui lui servent de nourriture, se séchant et se flétrissant aussitôt que ces herbes lui manquent. Les loups l'aiment et le dévorent avec avidité, parce qu'il a le goût de la chair d'agneau; et l'auteur ajoute qu'on lui a assuré que cette plante a effectivement des os, du sang et de la chair, d'où vient qu'on l'appelle dans le pays *Zoaphité*, c'est-à-dire plante-animale [1].

MONTAGNARDS, — Démons qui font leur séjour dans les mines sous les montagnes, et tourmentent les mineurs. Ils ont trois pieds de haut, un visage horrible, un air de vieillesse, une camisole et un tablier de cuir, comme les ouvriers qui travaillent aux mines dont ils prennent souvent la figure. On dit que ces démons n'étaient point malfaisans, et entendaient la plaisanterie; mais un insulte leur était sensible, et ils la souffraient rarement sans se venger. Un mineur

[1] Lebrun, *Histoire des superstitions*, t. 1er., p. 112.

eut l'extravagante audace de dire plusieurs injures à un de ces démons, et parmi ces injures, il l'appela plusieurs fois *gibier de potence*. Le démon indigné sauta sur le mineur et lui tordit le cou. Cependant comme il n'avait pas eu l'intention de le tuer, ni de lui causer de grandes douleurs, il s'y prit si adroitement que le mineur n'en mourut ni ne souffrit point; mais il eut le cou renversé, et le visage tourné vers les fesses pendant le reste de sa vie; ce qui le servait bien quand il faisait sa queue. Il y a eu des gens qui l'ont vu en cet état tout-à-fait remarquable [1]. Voyez *Mineurs*.

Quelques-uns donnent aux Gnomes le nom de Montagnards; ceux-là sont d'un naturel tout différent de celui des démons. (Voyez *Gnomes*.)

MONTALEMBERT (Adrien de), — Aumônier et prédicateur de François Ier., auteur d'un ouvrage intitulé : *la Merveilleuse histoire de l'esprit qui depuis naguère s'est apparue au monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon*, Paris, 1528, in-4°.; Rouen, 1529; Paris, 1580, in-12. Voyez *Alis de Telieux*.

MORAIL, — Démon qui a la puissance de rendre invisible, selon les *Clavicules de Salomon*.

MORAX ou FORAI, — Capitaine, comte et président de plusieurs bandes infernales; il se fait voir sous la forme d'un taureau. Lorsqu'il prend la figure humaine, il instruit l'homme dans l'astronomie et dans tous les arts libéraux.

Il est le prince des esprits familiers qui sont doux et sages. Il a sous ses ordres trente-six légions [2].

MOREAU, — Fameux Chiromancien du dix-neu-

[1] Taillepied, *Apparitions des esprits*, p. 136.
[2] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæmon.*

vième siècle, qui, dit-on, prédit à Napoléon sa chute et ses malheurs. Bien d'autres furent aussi sorciers que lui. Il exerçait à Paris où il mourut en 1825.

MOREL (Louise), — Tante de Marie Martin, sorcière qui la conduisit au sabbat, pour la première fois, selon ce qu'elle avoua. Voyez *Martin*.

MORGANE, — Sœur d'Artus, et élève de Merlin, qui lui enseigna la magie; elle est fameuse, dans les romans de chevalerie, par ses enchantemens, et par les tours qu'elle joua à Genièvre sa belle-sœur, qui, l'ayant surprise avec un amant, avait eu l'imprudence d'aller publier sa honte.

C'est dans la Bretagne une grande fée, l'une des prophétesses de l'île de Saine, et la plus puissante des neufs sœurs druidesses.

MORIN (Louis), — Médecin de Mlle de Guise, né au Mans en 1615 et mort en 1705. Il pronostiquait, comme Luc Gauric; on dit qu'il annonça le sort de Gustave-Adolphe et du jeune Cinq-Mars, et qu'il fixa, à quelques légères différences près, le jour et l'heure où moururent le cardinal de Richelieu et le connétable de Lesdiguières. On lui attribue la réponse adroite de cet astrologue qui, interrogé par Louis XI, s'il connaissait lui-même l'heure de sa propre mort, lui répondit ingénieusement: Oui, prince, trois jours avant la vôtre.

MORIN (Simon), — Visionnaire et fanatique du dix-septième siècle, né vers 1623, qui voulut rétablir la secte des Illuminés. Il fit quelques prosélytes; cependant, à la suite de plusieurs détentions à la Bastille, il fut condamné à être brûlé, après avoir fait amende honorable comme accusé de conspiration con-

tre le roi; il monta sur le bûcher le 14 mars 1663. Ce n'était qu'un pauvre fou.

MORT. — La mort, si poétique parce qu'elle touche aux choses immortelles, si mystérieuse à cause de son silence, devait avoir mille manières de s'énoncer pour le peuple. Tantôt un trépas se faisait prévoir par le tintement d'une cloche qui sonnait d'elle-même; tantôt l'homme qui devait mourir entendait frapper trois coups sur le plancher de sa chambre. Une religieuse de Saint-Benoît, près de quitter la terre, trouvait une couronne d'épine blanche sur le seuil de sa cellule. Une mère perdait-elle son fils dans un pays lointain, elle en était instruite à l'instant par ses songes. Ceux qui nient le pressentiment, ne connaîtront jamais les routes secrètes par où deux cœurs qui s'aiment communiquent d'un bout du monde à l'autre. Souvent le mort chéri, sortant du tombeau, se présentait à son ami, lui recommandait de dire des prières, pour le racheter des flammes, et le conduire à la félicité des élus [1].

De tous les spectres de ce monde, la mort est le plus effrayant. Dans une année d'indigence, un paysan se trouve au milieu de quatre petits enfans qui portent leurs mains à leurs bouches, qui demandent du pain, et à qui il n'a rien à donner. . . . Le désespoir s'empare de lui; il saisit un couteau; il égorge les trois aînés; le plus jeune, qu'il allait frapper aussi, se jette à ses pieds et lui crie : « Ne me tuez pas, je n'ai plus faim. »

Dans les armées des Perses, quand un simple soldat était malade à l'extrémité, on le portait dans quelque forêt prochaine, avec un morceau de pain, un peu d'eau et un bâton, pour se défendre contre les bêtes

[1] M. de Châteaubriand, *Génie du Christianisme.*

sauvages, tant qu'il en aurait la force. Ces malheureux étaient ordinairement dévorés. S'il en échappait quelqu'un qui revînt chez soi, tout le monde fuyait devant lui, comme si c'eût été un démon ou un fantôme ; et on ne lui permettait de communiquer avec personne, qu'il n'eût été purifié par les prêtres. On était persuadé qu'il devait avoir eu de grandes liaisons avec les démons, puisque les bêtes ne l'avaient pas mangé, et qu'il avait recouvré ses forces, sans aucun secours.

Quand le roi des Tartares mourait, on mettait son corps embaumé dans un chariot, et on le promenait dans toutes ses provinces. Il était permis à chaque gouverneur de lui faire quelque outrage, pour se venger du tort qu'il en avait reçu. Par exemple, ceux qui n'avaient pu obtenir audience maltraitaient les oreilles, qui leur avaient été fermées ; ceux qui avaient été indignés contre ses débauches, s'en prenaient aux cheveux, qui étaient sa principale beauté, et lui faisaient mille huées, après l'avoir rasé, pour le rendre laid et ridicule ; ceux qui se plaignaient de sa trop grande délicatesse, lui déchiraient le nez, croyant qu'il n'était devenu efféminé que parce qu'il avait trop aimé les parfums. Ceux qui décriaient son gouvernement lui brisaient le front, d'où étaient sorties toutes ses ordonnances tyranniques ; ceux qui en avaient reçu quelque violence lui mettaient les bras en pièces. Après qu'on l'avait ramené au lieu où il était mort, on le brûlait avec la plus belle de ses maîtresses, son échanson, son cuisinier, son écuyer, un palefrenier, quelques chevaux, et cinquante esclaves [1].

Les Égyptiens pareillement, avant de rendre à leurs rois les honneurs funèbres, les jugeaient devant

[1] Muret, *Des cérémonies funèbres*, etc.

le peuple, et les privaient de sépulture, s'ils s'étaient conduits en tyrans.

Quand les Gaulois brûlaient leurs morts, ils plaçaient auprès d'eux les choses nécessaires à la vie; ils leur écrivaient des lettres et les jetaient dans le bûcher, persuadés qu'ils étaient qu'elles leur seraient rendues. Quelques-uns prêtaient de l'argent, dit Valère-Maxime, sur promesse qu'on leur en tiendrait compte dans l'autre monde.

Les Chinois croient que les morts reviennent en leur maison, une fois tous les ans, la dernière nuit de l'année. Pendant toute cette nuit, ils laissent leur porte ouverte, afin que leurs parens trépassés puissent entrer, aussitôt qu'ils arriveront; et cependant ils leur préparent fort proprement des lits, mettant aussi dans la chambre un bassin plein d'eau, pour qu'ils puissent se laver les pieds; et toutes les choses dont ils pourraient avoir besoin. Ils attendent, en silence, jusqu'à minuit. Alors, les supposant arrivés, ils leur font compliment, allument des cierges, brûlent des odeurs, et les prient, en leur faisant de profondes révérences, de ne pas oublier leurs enfans, et de leur obtenir des dieux la force, la santé, les biens et une longue vie. Ceux qui négligeraient cette cérémonie ridicule, craindraient continuellement que les morts ne les vinssent tourmenter.

Les Japonais témoignent la plus grande tristesse pendant la maladie d'un des leurs, et la plus grande joie à sa mort. Ils s'imaginent que les maladies sont des démons invisibles; et très-souvent, ils présentent requête contre elles dans les temples. Cette requête est toujours suivie d'un bon succès; car si le malade guérit, ils ne doutent pas que ce démon injuste n'ait été privé de sa charge; et s'il meurt, comme ils sont persuadés que le mort est aussitôt mis au rang des

dieux, ils espèrent qu'il se vengera hautement de ce petit compagnon, qui a osé le tourmenter pendant sa vie.

Les Indiens, et surtout les Japonais, poussent quelquefois si loin la vengeance, qu'ils ne se contentent pas de faire périr leur ennemi ; mais ils se donnent encore la mort, pour aller l'accuser devant leur dieu, et le prier d'embrasser leur querelle; quelquefois des veuves, non contentes d'avoir bien tourmenté leur mari pendant sa vie, se poignardent, pour avoir le plaisir de le faire enrager après sa mort.

Quand un Caraïbe est mort, ses compagnons viennent visiter le corps, et lui font mille questions ridicules, accompagnées de reproches sur ce qu'il s'est laissé mourir, comme s'il eût dépendu de lui de vivre plus long-temps : « Tu pouvais faire si bonne chère! il ne te manquait ni manioc, ni patates, ni ananas ; d'où vient donc que tu es mort ? . . . . Tu étais si considéré dans ce monde; chacun avait de l'estime pour toi, chacun t'honorait, pourquoi donc es-tu mort?.. Tes parens t'accablaient de caresses; ils avaient tant de soin que tu fusses content; ils ne te laissaient manquer de rien ; dis-nous donc pourquoi tu es mort?.... Tu étais si nécessaire au pays ; tu t'étais signalé dans tant de combats ; tu nous mettais à couvert de toutes les insultes de nos ennemis ; d'où vient donc que tu es mort »....?

Ensuite, on l'assied dans une fosse ronde, et on l'y laisse pendant dix jours sans l'enterrer ; ses compagnons lui apportent tous les matins à manger et à boire; mais enfin, voyant qu'il ne veut point revenir à la vie, ni toucher à ces viandes, ils les lui jettent sur la tête, et ayant comblé la fosse, ils font un grand feu, autour duquel ils dansent, avec des hurlemens épouvantables.

Les Turcs, en enterrant les morts, leur laissent les jambes libres, pour qu'ils puissent se mettre à genoux, quand les anges viendront les examiner; car ils croient qu'aussitôt que le mort est dans la fosse, son âme revient dans son corps, et que deux anges horribles se présentent à lui, et lui demandent: Quel est ton dieu, ta religion, et ton prophète? S'il a bien vécu, il répond: *Mon dieu est le vrai dieu, ma religion est la vraie religion, et mon prophète est Mahomet.* Alors, on lui amène une belle créature, qui n'est autre chose que ses belles actions, pour le divertir jusqu'au jour du jugement, où il entre en paradis. Mais, si le défunt est coupable, il tremble de peur, et ne peut répondre juste. C'est pourquoi les anges noirs le frappent aussitôt avec une massue de feu, et l'enfoncent si rudement dans la terre, que tout le sang qu'il a pris de sa nourrice s'écoule par le nez. Là-dessus, vient une vilaine créature (ses mauvaises actions) qui le tourmente jusqu'au jour du jugement, où il entre en enfer. C'est pour délivrer le mort de ces anges noirs, que les parens lui crient sans cesse: *N'ayez pas peur, et répondez bravement.*

Ils font une autre distinction des bons et des méchans, qui n'est pas moins ridicule. Ils disent qu'au jour du jugement, Mahomet viendra dans la vallée de Josaphat, pour voir si Jésus-Christ jugera bien les hommes; qu'après le jugement il prendra la forme d'un mouton blanc, que tous les Turcs se cacheront dans sa toison, changés en petite vermine, qu'il se secouera alors, et que tous ceux qui tomberont seront damnés, tandis que tous ceux qui resteront seront sauvés, parce qu'il les mènera en paradis.

Plusieurs docteurs musulmans racontent un peu différemment la chose: au jugement dernier, Maho-

met se trouvera à côté de Dieu, monté sur l'Al-Borak et couvert d'un manteau fait des peaux de tous les chameaux qui auront porté à la Mecque le présent que chaque sultan y envoie à son avénement à l'empire. Les âmes des bienheureux musulmans se transformeront en puces, qui s'attacheront aux poils du manteau du prophète, et Mahomet les emportera dans son paradis, avec une rapidité prodigieuse; il ne sera plus question alors que de se bien tenir, car les âmes qui s'échapperont, soit par la rapidité du vol, ou autrement, tomberont dans la mer où elles nageront éternellement.

Parmi les Juifs modernes, aussitôt que le malade est abandonné des médecins, on fait venir un rabbin, accompagné, pour le moins, de dix personnes. Le Juif répare le mal qu'il a pu faire; puis il change de nom, pour que l'ange de la mort, qui doit le punir, ne le reconnaisse plus; ensuite, il donne sa bénédiction à ses enfans, s'il en a, et reçoit celle de son père, s'il ne l'a pas encore perdu.

De ce moment, on n'ose plus le laisser seul, de peur que l'ange de la mort, qui est dans sa chambre, ne lui fasse quelque violence. Ce méchant esprit, disent-ils, avec l'épée qu'il a dans sa main, paraît si effroyable, que le malade en est tout épouvanté. De cette épée qu'il tient toujours nue sur lui, découlent trois gouttes d'une liqueur funeste: la première qui tombe lui donne la mort, la seconde le rend pâle et difforme, la dernière le corrompt et le fait devenir puant et infect.

Aussitôt que le malade expire, les assistans jettent par la fenêtre toute l'eau qui se trouve dans la maison: ils la croient empoisonnée, parce que l'ange de la mort y a trempé son épée, après avoir tué le malade, pour en ôter le sang. Tous les voisins, dans la

même crainte, en font autant. Quant à cet ange redoutable, les Juifs racontent qu'il était autrefois bien plus méchant encore ; mais que, par la force du grand nom de Dieu, les rabbins le lièrent un jour et lui crevèrent l'œil gauche, d'où vient que, ne voyant plus si clair, il ne saurait plus faire tant de mal.

La plupart des femmes de distinction, dans le royaume de Juïda, quand elles sont au lit de la mort, achètent deux ou trois jeunes et jolies esclaves pour être filles de joie, dans tel ou tel canton. Cette libéralité passe pour une action pieuse, et dont elles seront récompensées dans l'autre monde. (Voyez *Deuil*, *Funérailles*, etc.)

Des morts ont quelquefois ressuscité pour témoigner. Saint Spiridion, évêque de Tremzoante, en Égypte, avait une fille nommée Irène, qui demeura vierge jusqu'à sa mort. Après son décès, un particulier vint réclamer un dépôt dont elle s'était chargée à l'insu de son père. Saint Spiridion, était fort embarrassé ; il cherchait partout et ne trouvait rien ; enfin il va au tombeau de sa fille, et l'appelant par son nom : « Irène ! qu'as-tu fait du dépôt d'un tel ? — Vous le trouverez enterré à tel endroit. » Le saint y alla, et le trouva en effet [1]. (Voyez *Stanislas*.)

Un officier, logé en chambre garnie, et sur le point de rejoindre son régiment, était encore dans son lit au petit point du jour, lorsque l'idée lui vint d'aller ôter sa clef qu'il avait laissée la nuit à sa porte. Il se lève donc ; au même instant, un menuisier qui portait un cercueil, pour un homme qui venait de mourir dans la pièce voisine, entra croyant ouvrir la porte de la chambre du mort. *Voilà*, dit-il, *une bonne redingote pour l'hiver* ! Le militaire, que ses craintes ren-

[1] M. Salgues, *Des Erreurs et des Préjugés*, etc, t. 1er., p. 301.

daient attentif ne douta plus qu'on ne vînt pour le voler. Aussitôt il saute à bas du lit, se met à courir en chemise, en poussant de grands cris contre le prétendu voleur.... Le menuisier, voyant quelque chose de blanc, gagna la porte, laissa tomber son cercueil dans l'escalier, et courut à toutes jambes, criant que le mort était à ses trousses..... On dit qu'il en fut malade de peur [1]....

Un marchand de la rue Saint-Victor, à Paris, donnant un grand souper, la servante de la maison fut obligée de descendre à la cave à dix heures du soir. Elle était peureuse; elle n'y fut pas plus tôt descendue, qu'elle remonta tout épouvantée, en criant qu'il y avait un fantôme horrible entre deux tonneaux!... L'effroi se répandit dans la maison, les domestiques les plus hardis descendirent à la cave, les maîtres suivirent, et l'on reconnut que ce prétendu spectre était un mort, qui avait glissé de la charrette de l'Hôtel-Dieu, et était tombé dans la cave par le soupirail [2].

En Bretagne, on croit que tous les morts ouvrent la paupière à minuit [3]; et à Plouerden, près Landernau, si l'œil gauche d'un mort ne se ferme pas, un des plus proches parens est menacé sous peu de cesser d'être [4].

On dit ailleurs qu'on voit les démons en mourant, et que la vierge Marie demanda d'être exemptée de cette visite. En Bretagne, on veille les morts pendant quelques nuits, pour empêcher que les démons ne les emportent en enfer. On fait encore dans quelques cantons reculés des crêpes, un repas pour les morts; les Bretons croient aussi que quand un grand personnage ou

[1] Madame Gabrielle de P***., *Démoniana*, p. 23.
[2] *Livre des Fantômes*, p. 157.
[3] M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 2, p. 15.
[4] *Idem, ibid.*, t. 2, p. 170.

de grands criminels cessent de vivre, l'air, la terre et les mers sont ébranlés.

Les Arméniens frottent les morts d'huile, parce qu'ils s'imaginent qu'ils doivent lutter corps à corps avec de mauvais génies. Chez les chrétiens de l'Archipel, si le corps d'un mort n'est pas bien raide, c'est un signe que le diable y est entré, et on le met en pièces, pour empêcher les fredaines.

Les Tonquinois de la secte des lettrés rendent un culte religieux à ceux qui sont morts de faim; les premiers jours de chaque semaine, ils leur présentent du riz cuit, qu'ils ont été mendier par la ville.

MORTEMART. — Un seigneur de cette famille célèbre perdit sa femme qu'il idolâtrait. Tandis qu'il se livrait à son désespoir, le diable lui apparut, et lui offrit de ranimer sa femme, s'il voulait se donner à lui. Le mari y consentit; la femme revécut. Mais un jour qu'on prononça devant elle le nom de Jésus, elle retomba morte, et ce fut tout de bon.

MOTELU, — Démon que l'on trouve cité dans le procès intenté à Denyse de Lacaille. Voyez *Lacaille*.

MOUCHE. — Le diable apparaît quelquefois en forme de mouche ou de papillon. On le vit sortir sous cette forme de la bouche d'un démoniaque de Laon [1]; les Démonomanes l'appellent Belzébuth *Seigneur des mouches;* et les habitans de Ceylan l'appellent *Achor*, qui signifie en leur langue, Dieu des mouches ou chasse-mouches; ils lui offrent des sacrifices pour être délivrés de ces insectes, qui causent quelquefois, dans leur pays, des maladies contagieuses; ils disent qu'elles meurent aussitôt qu'on a sacrifié à Achor. Voyez *Aldon*, *Grandier*, etc.

[1] Leloyer, *Hist. et Disc. des spectres*, etc.

MOUNI, — Esprits que reconnaissent les Indiens, quoiqu'aucun de leurs livres sacrés n'en fasse mention, et auxquels ils attribuent les qualités que les Européens accordent aux esprits follets. Ces esprits n'ont point de corps, mais ils prennent la forme qu'il leur plaît : c'est surtout la nuit qu'ils rôdent pour nuire aux hommes ; ils tâchent de faire tomber les voyageurs égarés dans des précipices, des puits ou des rivières, en se transformant en lumière, et cachant le péril où ils les conduisent. C'est pour se les rendre propices que les Indiens élèvent en leur honneur des statues colossales, auxquelles ils vont adresser des prières.

MOUTON. — On a déjà dit que le diable apparaissait sous toutes les formes, soit d'hommes ou d'animaux. On l'a vu plusieurs fois sous celle d'un mouton, et l'on sait que le prêtre sorcier Aupetit, qui fut condamné à être brûlé vif, avoua dans la torture que le diable se montra à lui sous la figure d'un mouton plus noir que blanc ; et qu'il lui avait dit que toutes les fois qu'il verrait dans les nuages un mouton, ce serait le signal du sabbat [1].

Quand vous rencontrez dans un voyage des moutons qui viennent à vous, c'est un signe que vous serez bien reçu ; s'ils fuient devant vous, ils présagent un triste accueil.

MOUZOUKO, — Nom que les habitans du Monomotapa donnent au diable, qu'ils représentent comme fort méchant [2].

MOZART. — Un jour que Mozart était plongé dans ses rêveries mélancoliques, devenues habituelles par l'idée de sa mort, dont il s'était frappé, il entendit un

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., p. 503.
[2] *Abrégé des Voyages*, par de La Harpe, t. 4, p. 34.

carrosse arrêter à sa porte; on lui annonce un inconnu qui demande à lui parler. « Je suis chargé dit l'inconnu, par un grand personnage de venir vous trouver. — Quel est cet homme? interrompt Mozart. — Il ne veut pas être nommé.—A la bonne heure, et que désire-t-il?—Il vient de perdre une personne qui lui était bien chère, et dont la mémoire lui sera éternellement précieuse; il veut célébrer tous les ans sa mort par un service solennel, et il vous demande de composer un *Requiem* pour ce service. »

Mozart se sentit frappé de ce discours, du ton grave dont il était prononcé, de l'air mystérieux qui semblait répandu sur toute cette aventure; la disposition de son âme fortifiait encore ces impressions. Il promit de faire le *Requiem*. « Mettez à cet ouvrage tout votre génie; vous travaillez pour un connaisseur en musique. — Tant mieux. — Combien de temps prendrez-vous? — Quatre semaines. — Eh bien, je reviendrai dans quatre semaines. Quel prix mettez vous à votre travail? — Cent ducats. L'inconnu les compta sur la table et disparut.

Mozart reste plongé quelques momens dans de profondes réflexions, puis tout à coup demande une plume, de l'encre et du papier, et, malgré les remontrances de sa femme, il se met à écrire. Cette fougue de travail continua plusieurs jours. Il travailla jour et nuit avec un ardeur qui semblait augmenter en avançant, mais son corps ne put résister à cet effort. Il tomba un jour sans connaissance. Peu de temps après sa femme cherchant à le distraire des sombres pensées qui l'assiégeaient, Mozart lui dit brusquement: « Cela est certain; ce sera pour moi que je ferai ce *Requiem*, il servira à mes funérailles. » Rien ne put le détourner de cette idée; il continua de travailler à son *Requiem*, comme Raphaël travaillait à son tableau de la

transfiguration, frappé aussi de l'idée de sa mort. Mozart sentait ses forces diminuer chaque jour, et son travail avançait lentement. Les quatre semaines qu'il avait demandées s'étant écoulées, il vit un jour entrer chez lui l'inconnu. « Il m'a été impossible, dit Mozart, de tenir ma parole. — Ne vous génez pas, dit l'étranger; quel temps vous faut-il encore?—Quatre semaines; l'ouvrage m'a inspiré plus d'intérêt que je ne croyais, et je l'ai étendu beaucoup plus que je ne voulais. — En ce cas, dit l'inconnu, il est juste d'augmenter les honoraires. Voici cinquante ducats de plus. — Monsieur, reprit Mozart toujours plus étonné, qui êtes-vous donc? — Cela ne fait rien à la chose. Je reviendrai dans quatre semaines. » Mozart envoya sur-le-champ un de ses domestiques pour suivre cet homme extraordinaire, et savoir où il s'arrêterait; mais le domestique vint rapporter qu'il n'avait pu retrouver la trace de l'inconnu.

Le pauvre Mozart se mit dans la tête que cet inconnu n'était pas un être ordinaire, qu'il avait sûrement des relations avec l'autre monde, et qu'il lui était envoyé pour lui annoncer sa fin prochaine. Il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur à son *Requiem*, qu'il regarda comme le monument le plus durable de son talent. Pendant ce travail, il tomba plusieurs fois dans des évanouissemens alarmans. Enfin l'ouvrage fut achevé avant les quatre semaines. L'inconnu revint au terme convenu... Mozart n'était plus [1].

MUHAZIMIM, — Nom que les Africains donnent à leurs possédés; ils font des cercles, impriment des caractères sur le front de ces muhazimin, et le diable qui les possède déloge aussitôt [2].

[1] *Spectriana*, pag. 93.
[2] Bodin, *Démonomanie*, p. 396.

MULLER (Jean), — Célèbre astronome et astrologue plus connu sous le nom de Regiomontanus, né en 1436 en Franconie, et mort à Rome en 1476. Il composa pour un archevêque de Strigonie, des tables de direction, dans lesquelles il ne se montra pas moins passionné pour l'astrologie que pour l'astronomie. Il paraît qu'il prophétisait aussi, puisqu'on dit qu'il annonça la fin du monde en même temps que Stoffler. Ces deux hommes firent tant de bruit, que tous les pauvres d'esprit crurent que le monde finirait infailliblement en 1588; cependant, deux siècles et demi se sont déjà écoulés depuis cette prédiction, et notre terre paraît encore bien constituée.

MULLIN, — Démon d'un ordre inférieur, premier valet de chambre de Belzébuth.

Il y a aussi dans quelques procès de sorciers, un certain *Maître Jean Mullin*, qui est le lieutenant du grand-maître des sabbats.

MUMMOL. — En 578, Frédégonde perdit un de ses fils, qui mourut de la dyssenterie. Les courtisans, pour faire leur cour à la reine, accusèrent le général Mummol, qu'elle haissait, de l'avoir fait périr par des charmes et des maléfices. Cet officier avait eu l'imprudence de dire à quelques personnes, qu'il connaissait une herbe d'une efficacité absolue contre la dyssentrie. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il fût soupçonné d'être sorcier.

La reine fit arrêter plusieurs femmes de Paris, qui confessèrent au milieu des tortures qu'elles étaient sorcières, qu'elles avaient tué plusieurs personnes, que Mummol devait périr, et que le prince avait été sacrifié pour sauver Mummol. On redoubla alors leurs tourmens; les unes furent brûlées, d'autres noyées; quelques-unes expirèrent sur la roue. Après ces exé-

cutions, Frédégonde partit pour Compiègne, et accusa Mummol auprès du roi [1]. Ce prince le fit venir ; on lui lia les mains derrière le dos ; on le pendit à une poutre, après quoi on se mit à le juger. On lui demanda quel maléfice il avait employé pour tuer le prince ; il ne voulut rien avouer de ce qu'avaient déposé les sorcières ; mais il convint qu'il avait souvent charmé des onguens et des breuvages, pour gagner la faveur du roi et de la reine. Quand il fut retiré de la torture, il appela un sergent, et lui commanda d'aller dire au roi qu'il n'avait éprouvé aucun mal. Chilpéric, entendant ce rapport, s'écria : Il faut vraiment qu'il soit sorcier, pour n'avoir pas souffert de la question !.. En même temps il fit reprendre Mummol ; on l'appliqua de nouveau à la torture; on le déchira de verges à triples courroies, on lui ficha des pieux sous les ongles des pieds et des mains ; et, quand on se préparait à lui trancher la tête, la reine lui fit grâce de la vie, se contentant de prendre tous ses biens. On le plaça sur une charrette qui devait le conduire à Bordeaux, où il était né ; mais il ne devait point y mourir, tout son sang se perdit pendant la route, et il expira d'épuisement et de douleur. On brûla tout ce qui avait appartenu au jeune prince, autant à cause des tristes souvenirs qui s'y attachaient, que pour anéantir tout ce qui portait avec soi l'idée du sortilége [2].

MUNDUS, — Gentilhomme romain qui se fit passer pour le dieu Anubis, afin de pouvoir jouir de Pauline, femme du sénateur Saturnin. La prêtresse Ida s'entremit dans cette affaire. Dès qu'on eut connaissance de l'adultère, Tibère condamna les prêtres d'Isis et d'Anubis à subir le supplice de la croix, fit démolir

[1] Chilpéric Ier.

[2] Grégoire de Tours, livre 4 *de l'Histoire de France.*

le temple d'Isis, et fit jeter sa statue avec celle d'Anubis dans le Tibre; quant à Mundus il fut banni [1]. Voyez *Cimon*.

MURAILLE DU DIABLE. — C'est cette fameuse muraille qui séparait autrefois l'Angleterre de l'Écosse, et dont il subsiste encore diverses parties, que le temps n'a pas même altérées. La force du ciment et la dureté des pierres ont persuadé aux habitans des lieux voisins qu'elle a été bâtie de la main du diable; et les plus superstitieux ont grand soin d'en recueillir jusqu'aux moindres débris, qu'ils mêlent dans les fondemens de leurs maisons pour leur communiquer la même solidité. Elle a été bâtie par Adrien.

Un jardinier écossais, ouvrant la terre dans son jardin, trouva une pierre d'une grosseur considérable sur laquelle on lisait, en caractères du pays, qu'elle était là pour la sûreté des murs du château et du jardin, et qu'elle y avait été apportée de la grande muraille, dont elle avait fait autrefois partie; mais qu'il serait aussi dangereux de la remuer, qu'il y aurait d'avantage à la laisser à sa place.

Le seigneur de la maison, moins crédule que ses ancêtres, voulut la faire transporter dans un autre endroit, pour l'exposer à la vue, comme un ancien monument. On entreprit de la faire sortir de terre à force de machines, et on en vint à bout, comme on l'aurait fait d'une pierre ordinaire. Elle demeura sur le bord du trou pendant que la curiosité y fit descendre non-seulement le jardinier et plusieurs domestiques, mais les deux fils du gentilhomme qui s'amusèrent quelques momens à creuser encore le fond. La pierre fatale, qu'on avait négligé apparemment de placer dans un juste équilibre, prit ce temps pour re-

[1] Leloyer, *Hist. des spect. ou appar.* etc., liv. 1, p. 78.

tomber au fond du trou, et écrasa tous ceux qui s'y trouvaient.

Ce n'était là que le prélude des malheurs que devait causer cette pierre. La jeune épouse de l'aîné des deux frères apprit bientôt ce qui venait d'arriver. Elle courut au jardin, avec le transport d'une amante qui n'a plus rien à ménager, et elle y arriva dans le temps que les ouvriers s'empressaient de lever la pierre, avec quelque espérance de trouver un reste de vie aux infortunés qu'elle couvrait. Ils l'avaient levée à demi, et l'on s'aperçut en effet, à quelques mouvemens, qu'ils respiraient encore, lorsque l'imprudente épouse, perdant tout soin d'elle-même, se jeta si rapidement sur le corps de son mari, que les ouvriers saisis de son action, lâchèrent malheureusement les machines qui soutenaient la pierre, et l'ensevelirent ainsi avec les autres.

Cet accident confirma plus que jamais la superstition des Écossais; on ne manqua pas de l'attribuer à quelque pouvoir, établi pour la conservation du mur d'Écosse et de toutes les pierres qui en sont détachées.

MURMUR, — Grand-duc et comte de l'empire infernal, démon de la musique. Il paraît sous la forme d'un soldat monté sur un vautour, et accompagné d'une multitude de trompettes; sa tête est ceinte d'une couronne ducale, il est précédé du bruit des clairons; il est de l'ordre des anges et de celui des trônes[1].

MUSPELHEIM. — Les Scandinaves nomment ainsi un monde lumineux, ardent, inhabitable aux étrangers. Surtur le Noir y tient son empire; dans ses mains brille une épée flamboyante. Il viendra à la fin du monde, vaincra tous les dieux, et livrera l'univers aux flammes.

[1] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

MUSIQUE CÉLESTE. — Entre plusieurs découvertes surprenantes que fit Pythagore, on admire surtout cette musique céleste, que lui seul entendait. Il trouvait les sept tons de la musique, bien comptés, dans la distance qui est entre les planètes : de la terre à la lune, un ton; de la lune à Mercure, un demi-ton; de Mercure à Vénus, un demi-ton; de Vénus au soleil, un ton et demi; du soleil à Mars, un ton; de Mars à Jupiter, un demi-ton; de Jupiter à Saturne, un demi-ton; et de Saturne au zodiaque, un ton et demi. C'est à cette musique des corps célestes, qu'est attachée l'harmonie de toutes les parties qui composent l'univers. Nous autres, dit Léon l'Hébreu, nous ne pouvons entendre cette musique, parce que nous en sommes trop éloignés, ou bien, parce que l'habitude continuelle de l'entendre, fait que nous ne nous en apercevons point, comme ceux qui habitent près de la mer ne s'aperçoivent point du bruit des vagues, parce qu'ils y sont accoutumés. Voyez *Planètes*.

MUSUCCA, — Nom du diable chez quelques peuples de l'Afrique. Ils en ont une très-grande peur, et le regardent comme l'ennemi du genre humain; mais ne lui rendent aucun hommage.

MYCALE, — Fameuse magicienne qui faisait descendre la lune par la force de ses charmes. Elle fut mère de deux célèbres Lapithes, Brotéas et Orion.

MYIAGORUS, — Génie imaginaire, auquel on attribuait la vertu de chasser les mouches pendant les sacrifices. Les Arcadiens avaient des jours d'assemblée, et commençaient par invoquer ce dieu, et le prier de les préserver des mouches. Les Éléens encensaient avec constance les autels de ce dieu, per-

suadés qu'autrement, des essaims de mouches viendraient infecter leur pays sur la fin de l'été, et y porter la peste. Voyez *Achor*, *Belzébuth*.

MYOAM, — Génie invoqué par les Basilidiens.

MYOMANTIE, — Divination par les rats ou les souris; on tirait des présages malheureux, ou de leur cri, ou de leur voracité. Élien raconte que le cri aigu d'une souris suffit à Fabius Maximus pour l'engager à se démettre de la dictature; et, selon Varron, Cassius Flaminius, sur un pareil présage, quitta la charge de général de la cavalerie. Plutarque dit, qu'on augura mal de la dernière campagne de Marcellus, parce que des rats avaient rongé l'or du temple de Jupiter.

Un Romain vint un jour fort effrayé consulter Caton, parce que les rats avaient rongé un de ses souliers. Caton lui répondit que c'eût été un tout autre prodige, si le soulier avait rongé un rat.

MYRICÆUS, — Surnom donné à Apollon, comme présidant à la divination par les branches de bruyère, à laquelle on donnait l'épithète de prophétique. On lui mettait alors une branche de cette plante à la main.

N

NABERUS, autrement Cerbère, — Marquis du sombre empire. Il se montre sous la figure d'un corbeau; sa voix est rauque; il donne l'éloquence, l'amabilité et enseigne les arts libéraux [1]. Il commande à dix-neuf légions.

NABUCHODONOSOR, — Roi de Babylone qui

[1] Wierus, *In Pseudomon. dæmonum*.

conquit l'Égypte, la Phénicie, la Syrie, la Mésopotamie et se rendit maître de Jérusalem, dont il détruisit le temple; on dit même qu'il poursuivit ses conquêtes jusque dans la partie méridionale de l'Espagne. Joachim, roi de Judée, qui s'était revolté contre lui, fut vaincu et fait prisonnier avec les principaux seigneurs de sa cour et le jeune Daniel, dont on connaît la conduite tout le temps de sa captivité. Nabuchodonosor, rassasié de gloire, crut pouvoir exiger des peuples qu'il soumit le culte et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu : il fit fondre une statue d'or qu'il ordonna d'adorer; mais les Hébreux refusèrent de se soumettre à ses ordres et il les fit tourmenter; c'est alors qu'il fut, dit-on, puni de son orgueil par une maladie singulière dont il fut attaqué : il tomba dans un état complet de démence, et se persuada qu'il était changé en bœuf. Il guérit cependant au bout de sept ans, et mourut un an après, l'an 580 avant Jésus-Christ.

Les paradistes du boulevart croient dire une grande extravagance, en annonçant qu'on verra dans leur baraque l'ongle de Nabuchodonosor, et telles autres bagatelles; mais l'ongle de Nabuchodonosor est dans le cabinet de curiosités du roi de Danemarck.

NAGATES,—Astrologues de Ceylan. Des voyageurs crédules vantent beaucoup le savoir de ces devins qui, disent-ils, font très-souvent des prédictions dont l'événement prouve la vérité. Ces astrologues décident quelquefois du sort des enfans; s'ils déclarent qu'un astre malin a présidé à leur naissance, les pères, en qui la superstition étouffe la nature, s'imaginent rendre service à leurs enfans en leur ôtant une vie qui doit être malheureuse. Cependant si l'enfant qui voit le jour sous l'aspect d'une planète contraire est un premier né, le père le garde assez ordinairement, en dé-

pit des prédictions des astrologues; ce qui prouve que l'astrologie n'est qu'un prétexte, dont les pères trop chargés d'enfans se servent pour en débarrasser leur maison. Ces Nagates enseignent dans quel temps il faut se laver la tête, ce qui parmi les Chingulais, est une cérémonie religieuse; ils se vantent de prédire, par l'inspection des astres, si un mariage sera heureux ou non, si une maladie est mortelle, etc.

NAGLEFARE, — Vaisseau fatal, chez les Celtes, qui est fait des ongles des hommes morts, qui ne doit être achevé qu'à la fin du monde, et dont l'apparition fera trembler les hommes et les dieux. C'est sur ce vaisseau que l'armée des mauvais génies doit arriver d'Orient.

NAGUILLE (Catherine), — Petite sorcière âgée de onze ans, qui fut accusée d'aller au sabbat en plein midi [1].

NAGUILLE (Marie), — Jeune sorcière, sœur de la précédente. Arrêtée à seize ans, elle avoua que sa mère l'avait conduite au sabbat. Lorsqu'elles devaient y aller ensemble, le diable venait ouvrir la fenêtre de leur chambre, puis les attendait à la porte; alors sa mère tirait un peu de graisse d'un pot, s'en oignait la tête, excepté la figure, la prenait sous les aiselles et elles s'en allaient en l'air au sabbat; pour revenir à la maison, le diable leur servait de conducteur. Elle avoua encore que le sabbat se tenait à Pagole, près d'un petit bois [2].

NAHAMA, — sœur de Tubalcain, belle comme les anges auxquels elle s'abandonna. On lit dans le

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des dém.*, etc., liv. 2, p. 66.
[2] *Idem*, *ibid.*, liv. 2, p. 118.

Thalmud, que c'est une des quatre mères des diables. Elle vit encore, entre subitement dans le lit des hommes endormis, et surprend à leurs sens fascinés des momens d'égarement.

NAINS. — Aux noces d'un certain roi de Bavière, on vit un nain si petit, qu'on l'enferma dans un pâté, armé d'une lance et d'une épée. Il en sortit au milieu du repas, sauta sur la table, la lance en arrêt, et excita l'admiration de tout le monde [1]. La fable dit que les Pygmées n'avaient que deux pieds de hauteur, et qu'ils étaient toujours en guerre avec les grues. Les Grecs, qui reconnaissaient des géans, pour faire le contraste parfait, imaginèrent ces petits hommes, qu'ils appelèrent Pygmées. L'idée leur en vint peut-être de certains peuples d'Éthiopie, appelés *Péchiniens*, qui étaient d'une petite taille; et, comme les grues se retiraient tous les hivers dans leur pays, ils s'assemblaient pour leur faire peur, et les empêcher de s'arrêter dans leurs champs. Voilà le combat des Pygmées contre les grues.

Le docteur Swift, dans le conte de Gulliver, fait trouver à son héros des hommes hauts d'un demi-pied dans l'île de Lilliput; et Cyrano de Bergerac, dans son voyage au soleil, dit y avoir vu de jolis petits nains, *pas plus hauts que le pouce*.

Les Celtes pensaient que les nains étaient des espèces de créatures formées du corps du géant Ime, c'est-à-dire de la poudre de la terre. Ils n'étaient d'abord que des vers; mais, par l'ordre des dieux, ils participèrent à la raison et à la figure humaine, habitant toujours cependant entre la terre et les rochers.

« On a découvert sur les bords de la rivière Merrimak à vingt milles de l'île Saint-Louis, dans les États-

[1] Johnson, *Taumatographia naturalis*.

Unis, des tombeaux en pierres, construits avec une sorte d'art et rangés en ordre symétrique, mais dont aucun n'a plus de quatre pieds de long. Les squelettes humains n'excèdent pas trois pieds en longueur. Cependant les dents prouvent que c'étaient des individus d'un âge mûr. Les crânes sont hors de proportion avec le reste du corps. Voilà donc les pygmées retrouvés [1]. »

NAIRANCIE. — Espèce de divination usitée parmi les Arabes, et fondée sur plusieurs phénomènes du soleil et de la lune.

NAKARONKIR, — Esprit que Mahomet envoie dans leur sommeil aux musulmans coupables, pour les pousser au repentir.

NAN, — Mouches assez communes en Laponie. Les Lapons les regardent comme des esprits, les portent avec eux dans des sacs de cuir, bien persuadés que, par ce moyen, ils seront préservés de toute espèce de maladie.

NAPOLÉON, — Empereur des Français. On a prétendu qu'il avait un génie familier, comme Socrate et tous les grands hommes dont les talens et les connaissances ont attiré l'admiration de leurs contemporains.

NARAC, — Enfer des Indiens; on y sera tourmenté par des serpens.

NASTRANDE, — Partie de l'enfer des Scandinaves. Là sera un bâtiment vaste et infâme; la porte, tournée vers le nord, ne sera construite que de cadavres, de serpens, dont toutes les têtes tournées vers l'intérieur, vomiront des flots de venin. Il s'en formera un long fleuve empoisonné, dans les ondes ra-

[1] *Journal des Débats* du 23 janvier 1819.

pides duquel flotteront les parjurés, les assassins et les adultères. Dans une autre région, la condition des damnés sera pire encore ; car un loup dévorant y déchirera les corps qui y seront envoyés.

NAUDÉ (Gabriel), — Fameux bibliographe et l'un des savans les plus distingués de son temps, né à Paris en 1600. Il fut d'abord bibliothécaire du cardinal Mazarin, ensuite de la reine Christine. Il mourut à Abbeville en 1653. Il a laissé *une instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix*, 1623, in-4°. et in-8°., rare. Naudé y prouve que les prétendus frères de la Rose-Croix sont des fourbes qui cherchaient à trouver des dupes se vantant d'enseigner l'art de faire de l'or, et d'autres secrets non moins merveilleux. Ce curieux opuscule est ordinairement réuni à une autre brochure intitulée : *Avertissement au sujet des frères de la Rose-Croix* ; on a encore de lui : *Apologie pour les grands hommes faussement soupçonnés de magie*, 1625, in-8°. ; cet ouvrage a eu plusieurs éditions.

Il y prend la défense, des sages anciens et modernes accusés d'avoir eu des génies familiers, tel que Socrate, Aristote, Plotin, etc., ou d'avoir acquis par la magie des connaissances au-dessus du vulgaire, comme Agrippa.

NAVIUS (Accius). — Ce Navius, étant jeune, dit Cicéron, fut réduit par la pauvreté à garder les pourceaux. En ayant perdu un, il fit vœu que, s'il le retrouvait, il offrirait au dieu la plus belle grappe de raisin qu'il y aurait dans l'année. Lorsqu'il l'eut retrouvé, il se tourna vers le midi, s'arrêta au milieu d'une vigne, partagea l'horizon en quatre parties ; et après avoir eu dans les trois premières des présages contraires, il trouva une grappe de raisin d'une mer-

veilleuse grosseur. Ce fut le récit de cette aventure qui donna à Tarquin la curiosité de mettre à l'épreuve son talent de divination. Il coupa un jour un caillou avec un rasoir pour prouver qu'il devinait bien.

NAYLOR (James), — Imposteur du seizième siècle, né dans le diocèse d'York, en Angleterre. Après avoir servi quelque temps en qualité de maréchal des logis dans le régiment du colonel Lambert, il se retira parmi les trembleurs, et s'acquit tant de réputation par ses discours et par sa simplicité apparente, qu'on le regardait comme un saint homme. Voulant profiter de la bonne opinion qu'on avait de lui, il résolut en 1656, d'entrer dans Bristol en plein jour, monté sur un cheval, dont un homme et une femme tenaient les rênes, suivi de quelques autres qui chantaient tous : *Saint, saint, saint le dieu de sabaoth.* Les magistrats l'arrêtèrent et l'envoyèrent au Parlement, où son procès ayant été instruit, il fut condamné le 25 janvier 1657, comme blasphémateur et séducteur du peuple, à avoir la langue percée avec un fer chaud, et le front marqué de la lettre B (blasphémateur), et à être ensuite reconduit à Bristol, où il entrerait à cheval, ayant le visage tourné vers la queue, ce qui fut exécuté à la lettre, quoique ce malheureux eût désiré paraître sur un âne. Naylor fut ensuite renfermé pour le reste de ses jours. On l'élargit comme fanatique, et il ne cessa de prêcher parmi ceux de sa secte jusqu'à sa mort.

NAXAC, — Séjour de peines, où les habitans du Pégu font arriver les âmes après plusieurs transmigrations.

NEBIROS, — Maréchal de camp et inspecteur général de l'empire infernal ; il fait trouver la main de

gloire, il enseigne les qualités des métaux, des minéraux, des végétaux et de tous les animaux purs et impurs; chef des nécromanciens, il prédit l'avenir [1]. Il paraît que c'est le même que *Naberus*.

NÉCROMANCIE, — Art d'évoquer les morts ou de deviner les choses futures par l'inspection des cadavres. Voyez *Antropomancie*. Il y avait à Séville, à Tolède, et à Salamanque des écoles publiques de nécromancie dans de profondes cavernes, dont la reine Isabelle, épouse de Ferdinand V, fit murer l'entrée.

Cette divination était fort en usage chez les Grecs, et surtout chez les Thessaliens; ils arrosaient de sang chaud un cadavre, et prétendaient ensuite en recevoir des réponses certaines sur l'avenir. Ceux qui le consultaient devaient auparavant avoir fait les expiations prescrites par le magicien qui présidait à cette cérémonie, et surtout avoir apaisé par quelques sacrifices les mânes du défunt, qui, sans ces préparatifs, demeurait constamment sourd à toutes les questions.

Les Syriens et les Juifs se servaient aussi de cette divination, et voici comment s'y prenaient ces derniers. Ils tuaient de jeunes enfans en leur tordant le cou, leur coupaient la tête, qu'ils salaient et embaumaient, puis gravaient sur une lame ou une plaque d'or, le nom de l'esprit malin pour lequel ils avaient fait ce sacrifice, plaçaient la tête dessus, l'entouraient de cierges, les adoraient comme des idoles et en tiraient des réponses [2]. Voyez *Magiciens*, *Samuël*, *etc*.

NÉEDHAM, — Jésuite Irlandais du dernier siècle, qui prétendait qu'avec de la farine de blé ergoté mise au four, et laissée dans un vase purgé d'air et bien

[1] *Les trois Grimoires*, p. 60.

[2] Leloyer, *Hist. des spect. ou apparit. des esprits*, liv. 5, p. 544.

bouché, on faisait naître des anguilles qui accouchaient bientôt d'autres anguilles. Il s'imagina voir le même phénomène dans du jus de mouton bouilli [1].

NEFFESOLIENS, — Secte de mahométans qui prétendent être nés du Saint-Esprit, c'est-à-dire sans opération d'homme, ce qui les fait tellement révérer qu'on ne s'approche d'eux qu'avec beaucoup de réserve. On prétend qu'un malade guérit, pour peu qu'il puisse toucher un de leurs cheveux; mais Delancre dit que ces saints hommes sont au contraire des enfans du diable, qui tâchent de faire des prosélytes pour les engloutir dans les abîmes de l'enfer : ce qui lui fait aussi croire plus fermement à l'existence de ces démons incubes qui ont accointance avec les femmes [2].

NÈGRES. — Il est probable que la couleur noire de ces peuples est l'effet du climat, et de l'ardeur du soleil; mais des théologiens ont écrit qu'ils sont noirs, parce qu'ils descendent de Caïn, à qui Dieu noircit l'épiderme pour le punir d'avoir tué son frère Abel; ou de Cham inventeur de la magie, que le Très-Haut condamna à avoir le nez épaté, les cheveux crépus et un teint de suie, pour avoir méchamment révélé la nudité de son père, et s'être permis envers lui d'indécentes épigrammes [3].

Les sorciers appelaient quelquefois le diable le grand nègre. Un jurisconsulte, dont on n'a conservé ni le nom ni le pays, ayant envie de voir le diable, se fit conduire par un magicien dans un carrefour peu fréquenté, où les démons avaient coutume de se réunir. Il aperçut bientôt un grand nègre sur un

[1] *Dictionnaire philosophique*, t. 1er., p. 256.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. 3, page 231.

[3] M. Salgues, *Des Erreurs et des Préjugés*, etc.

trône élevé, entouré de plusieurs soldats noirs, armés de lances et de bâtons. *Le grand nègre*, qui était le diable, demanda au magicien qui il lui amenait? Seigneur, répondit le magicien, c'est un serviteur fidèle. — Si tu veux sincèrement me servir et m'adorer, dit le diable au jurisconsulte, je te ferai asseoir à ma droite; mais le prosélyte, trouvant la cour infernale plus triste qu'il ne l'avait espéré, fit un grand signe de la croix, et les démons s'évanouirent [1].

NEIGE. — Saint Patrice chauffa, dit-on, un four avec de la neige; si cette prétendue neige n'était pas de la chaux vive, dit M. Salgues, le miracle était assurément très-grand et très-économique [2].

Un jour que saint François était en oraison, le diable vint le trouver et le tourmenta de tentations charnelles. François, reconnaissant l'ennemi, se déshabilla bien vite et se fouetta durement; après cela il fit sept petites figures de neige, et, les prenant dans ses bras, il dit à haute voix : « La plus grande de ces figures est ma femme; les deux suivantes sont mes fils; la quatrième et la cinquième sont mes filles; la sixième est mon domestique, et la septième est ma servante. Hâtons nous de les réchauffer de peur que le froid ne les tue. En même temps il se roulait dans la neige. On ne tient guère contre de pareils traits; le diable se retira tout confus, et François rentra dans sa cellule.

NEKIR. — Voyez *Monkir*.

NEMBROD, — Roi d'Assyrie, qui ayant fait bâtir la tour de Babel, et voyant, disent les auteurs arabes, que cette tour, à quelque hauteur qu'il l'eût fait élever, était encore loin d'atteindre au ciel, imagina de s'y

[1] *Legenda aurea Jacobi de Voragine*, leg. 64.

[2] *Des Erreurs et des Préjugés*, tom. 3., p. 354.

faire transporter dans un panier par quatre énormes vautours ; les oiseaux l'emportèrent en effet lui et son panier, mais si haut et si loin, que depuis on n'entendit plus parler de lui.

NEMBROTH, — Un des esprits que les magiciens consultent. Le mardi lui est consacré ; et on l'évoque ce jour-là : il faut pour le renvoyer lui jeter une pierre.

NÉNUFAR, — Plante aquatique, qui sert à rendre les maris insensibles, et dont voici un effet : Un couvreur d'ardoise, nouvellement marié, travaillait en été sur une maison, à l'une des fenêtres de laquelle le maître avait mis un flacon d'eau de fleurs de Nénufar à purifier au soleil. Comme il était échauffé et altéré, il prit le flacon et but de cette eau ; il retourna chez lui sans donner à sa femme les marques ordinaires de sa tendresse. Au bout de quelques jours, sa femme surprise de son refroidissement, le questionna, et le pressa de lui raconter son aventure ; elle se persuade aussitôt qu'il a été ensorcelé, qu'il a l'aiguillette nouée. Ils se plaignent l'un et l'autre du maléfice qu'on lui a fait. Le maitre de la maison, surpris comme les autres de la singularité du fait, examine la chose ; il regarde son flacon et le trouve vide. Il reconnaît aussitôt d'où vient le maléfice, et le console, en lui faisant boire du vin de gingembre confit, et toutes choses propres à l'échauffer ; il le rétablit enfin dans son premier état, et fit cesser les plaintes de sa femme [1].

NÉPHÉLIM, — Nom qui signifie également géans ou brigands. Aussi, est-ce celui que l'Écriture donne aux enfans nés du commerce des anges avec les filles

[1] Saint-André, *Lettres sur la magie*, p. 133.

des hommes. Selon l'auteur du livre d'Énoch, les néphélim étaient fils des géans et pères des éliuds. Voyez *Anges*.

NEQUAM, — Prétendu prince des magiciens, à qui les chroniques mayençaises attribuent la fondation de Mayence.

NERGAL, — Démon du second ordre; chef de la police secrète du ténébreux empire; premier espion honoraire de Belzébuth, sous la surveillance du grand justicier Lucifer.

NÉRON, — Empereur romain, dont le nom odieux est devenu la plus cruelle injure pour les mauvais princes. Il portait avec lui une petite statue, ou mandragore, qui lui prédisait l'avenir. On rapporte que Néron ordonna aux magiciens de quitter l'Italie; il comprit sous le nom de magiciens, les philosophes, parce que, disait-il, la philosophie favorisait l'art magique. Cependant il est certain, disent les démonomanes, qu'il évoqua lui-même les mânes de sa mère Agrippine [1].

NEUF. — Ce nombre est sacré chez différens peuples. Les Chinois se prosternent neuf fois devant leur empereur. En Afrique, on a vu des princes supérieurs aux autres en puissance exiger des rois leurs vassaux de baiser neuf fois la poussière avant de leur parler. Pallas observe que les Mogols regardent aussi ce nombre comme sacré, et l'Europe n'est pas exempte de cette superstition.

NEURES ou NEURIENS, — Peuples de la Sarmatie européenne, qui prétendaient avoir le pouvoir

[1] Suétone, *Vie de Néron*, chap. 24.

de se métamorphoser en loups une fois tous les ans, et de reprendre ensuite leur première forme.

NEW-HAVEN. — La barque de la fée New-Haven apparaît, dit-on, sur les mers, avant les naufrages, au Nouveau-Monde. Cette tradition prend sa source dans une de ces apparitions merveilleuses et inexplicables, qu'on suppose être occasionées par la réfraction de l'atmosphère, comme le palais de la fée Morgane, qui apparaît au-dessus des eaux dans la baie de Messine.

NICOLAS. — C'est à ce saint que les jeunes filles, vont demander des maris. Il y avait en Bretagne une de ses statues dont le doigt remuait, lorsqu'il accueillait la requête.

NID, — Degré supérieur de magie, que les Islandais comparaient à leur seidur, ou magie noire. Cette espèce de magie consistait à pouvoir, dans chaque occasion, chanter un charme improvisé et religieux, entre-mêlé de termes de malédiction contre un ennemi, et par lequel ils lui souhaitaient tous les malheurs possibles.

NIFLHEIM, — Nom des deux enfers chez les Scandinaves. Ils les plaçaient dans le neuvième monde; suivant eux, la formation en avait précédé de quelques hivers celle de la terre. Au milieu de cet enfer, dit l'Edda, il y a une fontaine nommée Hvergelmer. De là coulent les fleuves suivans : l'angoisse, l'ennemi de la joie, le séjour de la mort, la perdition, le gouffre, la tempête, le tourbillon, le rugissement, le hurlement, le vaste; celui qui s'appelle le bruyant coule près des grilles du séjour de la mort. Cet enfer est une espèce d'hôtellerie, ou, si l'on veut, une prison où sont détenus les hommes lâches ou pacifiques

qui ne peuvent défendre les dieux inférieurs en cas d'attaque imprévue. Mais les habitans doivent en sortir au dernier jour pour être condamnés ou absous.

NIGROMANTIE, — Art de connaître les choses cachées dans les endroits noirs, ténébreux, comme les mines, les pétrifications souterraines, etc. Ceux qui faisaient des découvertes de ce genre invoquaient les démons et leur commandaient d'apporter les trésors cachés. La nuit était particulièrement destinée à ces invocations, et c'est aussi durant ce temps que les démons exécutaient les commissions dont ils étaient chargés.

NINON DE L'ENCLOS. — On conte que, seule un jour devant son miroir, à l'âge de dix-huit ans, elle s'admirait avec une expression de tristesse. Une voix tout-à-coup répond à sa pensée et lui dit : « N'est-il pas vrai qu'il est bien dur d'être si jolie et de vieillir ? » Elle se tourne vivement et voit avec surprise auprès d'elle un vieux petit nain noir, qui reprend : « Vous me devinez sans doute ? si vous voulez vous donner à moi, je conserverai vos charmes ; à quatre-vingts ans vous serez belle encore et vous ferez des conquêtes. » Ninon réfléchit un instant, passa le marché, qui fut très-bien tenu ; et quelques instans avant sa mort, elle vit, au pied de son lit, le petit nain noir qui l'attendait.

NIRUDY, — Roi des démons malfaisans chez les Indiens. On le représente porté sur les épaules d'un géant, et tenant un sabre à la main.

NITOÈS, — Démons ou génies, que les habitans des îles Molusques consultent dans les affaires importantes. On se rassemble ; on appelle le démon au son

d'un petit tambour, on allume des cierges, et l'esprit paraît, ou plutôt un de ses ministres; on l'invite à boire et à manger; et, sa réponse faite, l'assemblée dévore les restes du festin.

NOALS (Jeanne), — Sorcière qui fut brûlée par arrêt du parlement de Bordeaux, le 20 mars 1619, pour avoir chevillé le moulin de Las Coudourleiras, de la paroisse de Végenne. Ayant porté un jour du blé à moudre à ce moulin, avec deux autres femmes, le meûnier, Jean Destrade, les pria d'avoir la patience, d'attendre que le blé qu'il avait déjà depuis plusieurs jours fût moulu; mais elles s'en allèrent mécontentes, et aussitôt le moulin se trouva chevillé, de façon que le meunier ni sa femme n'en surent trouver le défaut. Enfin le maître du moulin ayant été appelé, il s'avisa d'y amener ladite sorcière, qui, ayant demandé de l'eau bénite, et s'étant mise à genoux sur l'engin avec lequel le meunier avait coutume d'arrêter l'eau, un quart d'heure après le moulin se remit à moudre avec plus vitesse qu'il n'avait jamais fait [1].

NOEL (Jacques), —Prétendu possédé, qui fit du bruit en 1667. Il était neveu d'un professeur de philosophie, au collège d'Harcourt, à Paris. Il s'imaginait sans cesse voir des spectres épouvantables; il était sujet aux convulsions épileptiques, dans lesquelles il faisait des grimaces, des contorsions, des cris et des mouvemens extraordinaires. Sur le bruit qui se répandit qu'il était démoniaque, on l'examina; il prétendit qu'on l'avait maléficié parce qu'il n'avait pas voulu aller au sabbat avec ceux qui l'y invitaient, surtout un nommé Geoffroi, sorcier, qui lui amena le

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance de la divination, du sortilége* etc., tr. 6., p. 348.

diable la nuit, sous la figure d'un grand homme noir; il assura en outre avoir vu ledit diable plusieurs fois en différentes formes [1]. On finit par découvrir qu'il était fou.

NOH. — Nom du premier homme selon les Hottentots. Ils prétendent que leurs premiers parens entrèrent dans le pays par une porte ou par une fenêtre; qu'ils furent envoyés par Dieu même, et qu'ils communiquèrent à leurs enfans l'art de nourrir les bestiaux, avec quantité d'autres connaissances.

NOIX. — « Dieu a renfermé un grand secret dans les noix; car si on les fait brûler, qu'on les pile et mêle avec du vin et de l'huile, elles entretiennent les cheveux et les empêchent de tomber. La noix entière brûlée avec la coquille et appliquée sur le nombril, apaise, chez les femmes, les douleurs de matrice [2]. »

NOMBRES. — Pythagore trouva dans l'arrangement des nombres quelque chose de divin. Il vit l'influence des rapports de nombres dans la musique, dans la géométrie et le calcul; de l'astronomie, dans les lois de physique générale, dans la vie des animaux et des plantes. La vénération que les anciens ont toujours eue pour le nombre sept, pour le nombre douze et pour quelques autres, est une suite du sabéisme ou du culte des astres.

Les inductions, qu'on aurait tirées du système planétaire des Égyptiens et des Chaldéens, pour la perfection des nombres, dans les usages civils et religieux, sont d'autant plus fautives, que ce système est incomplet dans l'ordre actuel des connaissances humaines. La lune, qui n'est aujourd'hui qu'un satellite, était

[1] *Lettres de Saint-André sur la magie*, etc.
[2] *Albert le Grand*, p. 199.

pour lors au nombre des planètes, et nous comptons maintenant onze véritables planètes, ce qui devrait faire donner la préférence au nombre onze. Malgré leurs subtiles observations les peuples de l'Orient n'avaient découvert ni Cérès, ni Pallas, ni Uranus, etc., soit faute d'instrumens, soit à cause de la durée de leur révolution sidérale, si différente de celles des autres planètes [1]. Il est même fort possible que l'on ne s'en tienne pas là, et que le nombre des planètes augmente pour nous, à mesure que nous perfectionnerons les moyens de lire dans les cieux; ce qui seul devrait suffire à prouver le néant de l'astrologie judiciaire [2]. Voyez *Musique céleste*, *Planètes*.

NOMBRIL. — Brown, dans ses *Erreurs populaires*, remarque une faute grave dans les tableaux qui représentent nos premiers parens avec un nombril. Les plus grands peintres, tels que Raphaël et Michel-Ange, ont commis cette faute qui ferait croire que le Créateur aurait donné au chef d'œuvre de sa puissance des parties superflues. L'usage du nombril est de nourrir le fœtus, par la communication de la mère à lui; or quand il sort de la matrice, quoiqu'il écarte et qu'il déchire les peaux qui l'enveloppent, les vaisseaux restent entiers et tiennent l'enfant attaché à la matrice, même quelque temps après qu'il est sorti. En conséquence, le nombril étant une partie de notre naissance, ajoute Brown, on ne doit point le supposer dans Adam qui fut formé par le Créateur, ni dans Eve qui fut formée d'une partie d'Adam.

NONNE SANGLANTE. — Un revenant fréquen-

[1] La révolution d'Uranus, la plus longue de toutes, est de trente mille six cent quatre-vingt-neuf jours, vingt-neuf minutes.

[2] Le docteur Fodéré, *Médecine légale*.

tait le château de Lindemberg, de manière à le rendre inhabitable. Apaisé ensuite par un saint homme, il se réduisit à n'occuper qu'une chambre qui était constamment fermée ; mais tous les cinq ans, le cinq mai, à une heure précise du matin, le fantôme sortait de son asile. C'était une religieuse couverte d'un voile, et vêtue d'une robe souillée de sang. Elle tenait d'une main un poignard, et de l'autre une lampe allumée, descendait ainsi le grand escalier, traversait les cours, sortait par la grande porte qu'on avait soin de tenir ouverte, et disparaissait. Le retour de cette mystérieuse époque était près d'arriver, lorsque l'amoureux Raymond reçut l'ordre de renoncer à la main de la jeune Agnès, qu'il aimait éperdument.

Il lui demanda un rendez-vous, l'obtint, et lui proposa un enlèvement. Agnès connaissait trop la pureté du cœur de son amant pour hésiter à le suivre : « C'est dans cinq jours, lui dit-elle, que la nonne » sanglante doit faire sa promenade. Les portes lui se» ront ouvertes, et personne n'osera se trouver sur » son passage. Je saurai me procurer des vêtemens » convenables, et sortir sans être reconnue ; soyez » prêt à quelque distance..... » Quelqu'un entra alors qui les força de se séparer.

Le cinq mai, à minuit, Raymond était aux portes du château ; une voiture et deux chevaux l'attendaient dans une caverne voisine. Les lumières s'éteignent, le bruit cesse, une heure sonne : le portier, suivant l'antique usage, ouvre la porte principale. Une lumière se montre dans la tour de l'Est, parcourt une partie du château, descend.... Raymond aperçoit Agnès, reconnaît le vêtement, la lampe, le sang et le poignard. Il s'approche ; elle se jette dans ses bras. Il la porte presque évanouie dans la voiture ; il part avec elle au galop des chevaux. Agnès ne profé-

rait aucune parole. Les chevaux couraient à perte d'haleine; deux postillons, qui essayèrent vainement de les retenir, furent renversés. En ce moment, un orage affreux s'élève; les vents sifflent déchaînés, le tonnerre gronde au milieu de mille éclairs, la voiture emportée se brise... Raymond tombe sans connaissance.

Le lendemain matin, il se voit entouré de paysans qui le rappellent à la vie. Il leur parle d'Agnès, de la voiture, de l'orage; ils n'ont rien vu, ne savent rien, et il est à dix lieues du château de Lindemberg. On le transporte à Ratisbonne; un médecin panse ses blessures, et lui recommande le repos. Le jeune amant ordonne mille recherches inutiles, et fait cent questions auxquelles on ne peut répondre. Chacun croit qu'il a perdu la raison.

Cependant la journée s'écoule. La fatigue et l'épuisement lui procurent le sommeil. Il dormait assez paisiblement, lorsque l'horloge du couvent voisin le réveille en sonnant une heure. Une secrète horreur le saisit, ses cheveux se hérissent, son sang se glace, sa porte s'ouvre avec violence; et, à la lueur d'une lampe posée sur la cheminée, il voit quelqu'un s'avancer : c'est la nonne sanglante. Le spectre s'approche, le regarde fixement, assis sur son lit, pendant une heure entière. L'horloge sonne deux heures. Le fantôme alors se lève, saisit la main de Raymond de ses doigts glacés, et lui dit : *Raymond, je suis à toi, tu es à moi pour la vie.* Elle sortit aussitôt, et la porte se referma sur elle.

Libre alors, il crie, il appelle, on se persuade de plus en plus qu'il est insensé; son mal augmente, et les secours de la médecine sont vains.

La nuit suivante, la nonne revint encore, et ses visites se renouvelèrent ainsi pendant plusieurs semaines. Le spectre, visible pour lui seul, n'était

aperçu par aucun de ceux qu'il faisait coucher dans sa chambre.

Cependant Raymond apprit qu'Agnès, sortie trop tard, l'avait inutilement cherché dans les environs du château, d'où il conclut qu'il avait enlevé la nonne sanglante. Les parens d'Agnès, qui n'approuvaient point son amour, profitèrent de l'impression que fit cette aventure sur son esprit, pour la déterminer à prendre le voile.

Enfin Raymond fut délivré de son effrayante compagne. On lui amena un personnage mystérieux qui passait par Ratisbonne; on l'introduisit dans sa chambre, à l'heure où devait paraître la nonne sanglante. Elle le vit et trembla ; à son ordre elle expliqua le motif de ses importunités. Religieuse espagnole, elle avait quitté le couvent pour vivre dans le désordre, avec le seigneur du château de Lindemberg. Infidèle à son amant comme à Dieu, elle l'avait poignardé ; et, assassinée elle-même, par son complice qu'elle voulait épouser, son corps était resté sans sépulture ; son âme sans asile errait depuis un siècle. Elle demandait un peu de terre pour l'un, des prières pour l'autre. Raymond le lui promit, et ne la vit plus [1]. (*Voyez Apparitions*, *Fantômes*, *Revenans*, *Vampires*, *etc.*)

NONO, — Génies malfaisans, que les Indiens des îles Philippines placent dans des sites extraordinaires, entourés d'eau ; ils ne passent jamais dans ces lieux, qui remplissent leur imagination d'effroi, sans leur en demander permission. Quand ils sont attaqués de quelque infirmité ou maladie, ils y portent, en forme d'offrande, du riz, du vin, du coco, et le cochon qu'on donne ensuite à manger aux malades.

[1] Lewis, *le Moine*.

NORNES, — Fées ou parques, chez les Celtes, qui dispensent les âges des hommes. Elles sont vierges, et se nomment Urda (le passé), Verandi (le présent), et Skalda (l'avenir).

NOSTRADAMUS (Michel), — Fameux médecin et astrologue, né en 1503, à Saint-Rémi, en Provence, mort à Salon en 1566. Les grands talens qu'il déploya pour la guérison de plusieurs maladies, qui affligeaient la Provence, lui attirèrent la jalousie de ses collègues; c'est pourquoi il se retira de la société. Vivant seul avec ses livres, son esprit s'exalta au point qu'il crut avoir le don de connaître l'avenir. Il écrivit d'abord ses prédictions dans un style enigmatique; mais ensuite, pour leur donner plus de poids, il les écrivit en vers. Il en composa autant de quatrains, dont il publia sept *centuries* à Lyon, en 1555. Ce recueil eut une vogue inconcevable; et on prit parti pour le nouveau devin; les plus raisonnables le regardèrent comme un visionnaire, les autres imaginèrent qu'il avait commerce avec le diable, d'autres qu'il était véritablement prophète; mais le plus grand nombre des gens sensés ne virent en lui qu'un charlatan, qui, n'ayant pas fait fortune à son métier de médecin, cherchait à mettre à profit la crédulité du peuple.

La meilleure de ses visions est celle qui lui annonça qu'il s'enrichirait à ce métier. Il fut comblé de biens et d'honneurs par Catherine de Médicis, par Charles IX, et par le peuple des petits esprits.

Le poète Jodelle fit ce jeu de mots sur son nom.

Nostra damus cùm falsa damus, nam fallere nostr um est;
Et cùm falsa damus, nil nisi nostra damus,

Ce n'est point merveille, dit Naudé, si, parmi le nombre de mille quatrains, dont chacun parle tou-

jours de cinq ou six choses différentes, et surtout de celles qui arrivent ordinairement, on rencontre quelquefois un hémistiche, qui fera mention d'une ville prise en France, de la mort d'un grand en Italie, d'une peste en Espagne, d'un monstre, d'un embrasement, d'une victoire, ou de quelque chose de semblable. Ces prophéties ne ressemblent à rien mieux qu'à ce soulier de Théramène, qui se chaussait indifféremment par toutes sortes de personnes. Et quoique Chavigny, qui a tant rêvé là-dessus, ait prouvé dans son *Janus Français*, que la plupart des prédictions de Nostradamus étaient accomplies, au commencement du dix-septième siècle, on ne laisse pas néanmoins de les remettre encore sur le tapis. Il en est des prophéties comme des almanachs, les idiots croient à tout ce qu'ils y lisent, parce que, sur mille mensonges, ils ont rencontré une fois la vérité.

Nostradamus est enterré à Salon; il avait prédit, de son vivant, que son tombeau changerait de place après sa mort. On l'enterra dans l'église des Cordeliers, qui fut détruite; alors le tombeau se trouva dans un champ et le peuple est persuadé, plus que jamais, qu'un homme qui prédit si juste mérite au moins qu'on le croie.

NOTARIQUE, — Une des trois divisions de la cabale chez les Juifs. Elle consiste à prendre, ou chaque lettre d'un mot, pour en faire une phrase entière; ou les premières lettres d'une sentence, pour en former un seul mot.

NUMA-POMPILIUS, — Second roi de Rome. Il adoucit les mœurs par le culte des dieux, éleva des temples, institua des prêtres; et donna à son peuple des lois assez sages, qu'il disait tenir de la nymphe

Égérie. Il marqua les jours heureux et les jours malheureux, etc. On peut le compter dans le petit nombre de ceux qui ont fait un usage pardonnable des superstitions. Il avait à dompter des soldats féroces et ignorans, il employa sagement la crainte des dieux et les idées religieuses; et comme ses lois eussent pu être méprisées du peuple, il leur donna de l'importance, en les mettant sur le compte d'une divinité. C'était alors le temps; mais il pouvait fort bien passer sous silence la distinction absurde des jours heureux et des jours malheureux.

Les chroniqueurs superstitieux, qui voient partout quelque dose de sorcellerie, en font un insigne enchanteur et magicien. Cette nymphe, qui se nommait Égérie, n'était autre chose qu'un démon succube, qu'il s'était rendu familier comme étant un des plus versés et mieux entendus qui aient jamais existé en l'évocation des diables. Aussi tient-on pour certain que ce fut par l'assistance et l'industrie de ce démon femelle, qu'il fit beaucoup de choses émerveillables et curieuses, pour se mettre en crédit parmi le peuple de Rome, qu'il voulait gouverner à sa fantaisie.

A ce propos, Denis d'Halicarnasse raconte qu'un jour, ayant invité à souper bon nombre de citoyens, il leur fit servir des viandes fort simples et communes, en vaisselle peu somptueuse; mais, dès qu'il eut dit un mot, sa diablesse le vint trouver, et tout incontinent la salle devint pleine de meubles précieux, et les tables furent couvertes de toutes sorte de viandes exquises et délicieuses.

Il était si habile en conjurations qu'il forçait Jupiter à quitter son séjour, et à venir causer avec lui.

Numa Pompilius fut le plus grand sorcier et magicien de tous ceux qui aient porté couronne, dit Delrio, et il avait encore plus de pouvoir sur les diables

que sur les hommes. Il composa des livres de magie qu'on brûla quatre cents ans après sa mort.

NUMANTINE, — Femme du préteur Silvianus, qui, ayant divorcé d'avec lui, se maria en secondes noces. Comme elle était très-vindicative, on l'accusa d'avoir noué l'aiguillette à Silvianus, mais elle s'en justifia [1].

NYBBAS, — Démon d'un ordre inférieur, grand paradiste des menus plaisirs de la cour infernale. Il a aussi l'intendance des visions, des songes, des prophéties et des extases ; c'est pourquoi on le traite aux enfers avec assez peu d'égards, le regardant comme bateleur, charlatan, fourbe et prophétiseur.

NYMPHES, — Demons femelles. Leur nom vient de la beauté des formes sous lesquelles ils se montrent. Chez les Grecs, les nymphes étaient partagées en plusieurs classes : les mélies suivaient les personnes et les provoquaient par leurs paroles inconvenantes. Elles couraient avec une vitesse inconcevable. Les nymphes genetyllides présidaient à la naissance des humains, assistaient les enfans au berceau, faisaient toutes les fonctions de sages-femmes, et leur donnaient même la nourriture. Ainsi, Jupiter fut nourri par la nymphe Mélisse etc.

Ce qui prouve que ce sont bien des démons, c'est que les Grecs disaient, qu'une personne était remplie de nymphes, pour dire qu'elle était possédée des démons : du reste les cabalistes pensent que ces démons habitent les eaux, ainsi que les salamandres habitent le feu ; les sylphes, l'air ; et les gnomes ou pygmées, la terre. Voyez *Ondins*.

[1] M. Salgues, *Des Erreurs et des préj.*, etc., t. 1, page 170.

NYOL, — Vicomte de Brosse, poursuivi comme sorcier à la fin du seizième siècle. Il confessa qu'ayant entendu dire qu'on faisait brûler des sorciers, il quitta sa maison, et en demeura long-temps absent; que ses voisins l'ayant suivi, le trouvèrent dans une vieille étable à pourceaux, et l'interrogèrent sur différens maléfices dont il était accusé; qu'il avoua avoir été au sabbat une fois, à une croix qu'il nomme la croix de la Motte, où il vit le diable en forme de chèvre noire, à laquelle il se donna, sous promesse qu'il aurait des richesses, et serait bien heureux au monde, et lui bailla pour gage sa ceinture, partie de ses cheveux, et après sa mort un de ses pouces. Qu'ensuite le diable le marqua sur l'épaule : qu'il lui commanda de donner des maladies, de faire mourir les hommes et les bestiaux, et faire périr les fruits par des poudres qu'il leur jetterait au nom de Satan. Il avoua aussi que le diable les avait tous fait danser au sabbat, avec chacun une chandelle, et qu'ils allaient le baiser au cul; que le diable se retirait enfin et eux aussi, et se trouvaient portés dans leurs maisons.

Vingt-huit témoins confrontés soutinrent qu'il avait la réputation de sorcier, et qu'il avait fait mourir quatre hommes, et beaucoup de bestiaux [1].

NYPHO (Augustin), — Fameux sorcier italien, qui avait un démon familier et barbu, dit Delancre [2], lequel lui apprenait toutes choses.

NYSROCK, — Démon du second ordre, chef de cuisine de Belzébuth, seigneur de la délicate tentation, et des plaisirs de la table. Il est généralement connu et honoré des mortels comme des diables.

[1] Rikius, *Disc. sommaire des sortilèges, vénéfices, idolâtries*, etc.
[2] *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. 5, p. 414.

O

OANNÈS ou OÈS, — Monstre moitié homme et moitié poisson, venu de la mer Égyptienne, sorti de l'œuf primitif d'où tous les autres êtres avaient été tirés. Il parut, dit Bérose, près d'un lieu voisin de Babylone. Il avait une tête d'homme sous une tête de poisson. A sa queue étaient joints des pieds d'homme, et il en avait la voix et la parole. Ce monstre demeurait parmi les hommes sans manger, leur donnait la connaissance des lettres et des sciences, leur enseignait les arts, l'arithmétique, l'agriculture; en un mot, tout ce qui pouvait contribuer à adoucir les mœurs. Au soleil couchant, il se retirait dans la mer, et passait le nuit sous les eaux. C'était un poisson comme on n'en voit guère.

OB, — Démon des Syriens, qui était à ce qu'il paraît ventriloque. Il donnait ses oracles par les parties naturelles, par le derrière, ou par quelque autre cavité qui n'est pas consacrée à la parole; mais toujours d'une voix basse et sépulcrale, en sorte que celui qui le consultait ne l'entendait souvent point du tout, ou plutôt entendait tout ce qu'il voulait.

OBEREIT (Jacques Hermann), — Alchimiste et mystique, né en 1725, à Arbon, en Suisse, et mort en 1798. Son père avait eu le même goût pour l'alchimie, qu'il appelait l'art de perfectionner les métaux par la grâce de Dieu. Le fils voulut profiter des leçons que lui avait laissées le vieillard; comme sa famille était réduite à l'indigence, Obereit travailla sans relâche dans son laboratoire; mais l'autorité vint le

fermer, comme trop dangereux pour la sûreté publique. Cependant il réussit à prouver que ses opérations ne pouvaient nuire; et il s'établit chez un frère de Lavater. Depuis dix-huit ans, Jacques connaissait une personne qu'il nomme *Théantis*, *bergère séraphique*; il l'épousa dans un château, sur une montagne entourée de nuages. « Notre mariage, dit-il, n'était » ni platonique, ni épicurien; c'était un état mi- » toyen entre l'amitié et l'union corporelle, état dont » le monde n'a peut-être aucune idée. » Elle mourut au bout de trente-six jours, et le veuf se souvenant que de Marsay, grand mystique de ce temps, avait entonné un cantique de reconnaissance à la mort de sa femme, il chanta à gorge déployée, durant la nuit du décès de la sienne. Il a publié, en 1776, à Augsbourg, un traité *de la Connexion originaire des esprits et des corps, d'après les principes de Newton*. On lui doit aussi *les Promenades de Gamaliel, juif philosophe*, 1780.

OBÉRON, — Roi des fées et des fantômes aériens; il joue un grand rôle dans la poésie anglaise; c'est l'époux de Titania. Ils habitent l'Inde; la nuit, ils franchissent les mers, et viennent dans nos climats danser au clair de la lune; ils redoutent le grand jour, et fuient au premier rayon du soleil, ou se cachent dans les bourgeons des arbres jusqu'au retour de l'obscurité. On sait qu'Obéron est le sujet d'un poëme célèbre de Wiéland.

OBOLE, — Pièce de monnaie qu'on mettait dans la bouche des morts, pour payer leur passage dans la barque à Caron.

OBSÉDÉS. — Don Calmet fait une distinction judicieuse entre les *possédés* et les *obsédés*. Dans les

possessions, dit-il, le diable loge en dedans; il parle, il pense, il agit pour le possédé. Dans les obsessions, il se tient au dehors, il assiége, il tourmente, il harcèle la place sans relâche. Saül était *possédé*, parce que le diable le rendait sombre, mélancolique et sérieux. Sara n'était qu'*obsédée*, parce que le diable Asmodée se contentait de lui tuer ses maris. Les *obsédés*, ajoute-t-il, sont quelquefois extrêmement tourmentés. Le diable leur tire le nez, les oreilles, leur mord les doigts des pieds. Jacques Sprenger, intrépide inquisiteur, dit qu'il a connu des sorcières tellement ſatiguées des importunités des démons, qu'elles aimaient mieux mourir que de vivre; de sorte qu'il les condamnait pour les obliger, et les faisait brûler par charité. Voyez *Démoniaques*.

OCHOSIAS, — Roi d'Israël, l'un des plus grands sorciers de son temps. Étant tombé de sa fenêtre, il envoya des ambassadeurs au temple de Baal pour savoir s'il en réchapperait. Elie les rencontra; N'y a-t-il point, leur dit-il, de Dieu au ciel à qui demander conseil? Dites au roi qu'il en mourra. Et le roi en mourut.

OCULOMANTIE, — Divination dont le but était de découvrir un larron, en examinant la manière dont il tournait l'œil, après certaines cérémonies superstitieuses.

OCCULTES. — On appelle sciences occultes, la magie, la nécromancie, la cabale, l'alchimie, et toutes les sciences secrètes.

ODIN, — Dieu des Scandinaves. Deux corbeaux sont toujours placés sur ses épaules, et lui disent à l'oreille tout ce qu'ils ont entendu ou vu de nouveau.

Odin les lâche tous les jours ; et, après qu'ils ont parcouru le monde, ils reviennent le soir à l'heure du repas. C'est pour cela que ce dieu sait tant de choses, et qu'on l'appelle *le dieu des corbeaux*.

ODORAT. — Cardan dit, au livre XIII de la *subtilité*, qu'un odorat excellent est une marque d'esprit, parce que la qualité chaude et sèche du cerveau est propre à rendre l'odorat plus subtile, et que ces mêmes qualités rendent l'imagination plus vive et plus féconde. Rien n'est moins sûr que cette assertion; il n'y a point de peuple qui ait si bon nez que les habitans de Nigaragua, les Abaquis, les Iroquois ; et on sait qu'ils n'en sont pas plus spirituels.

Mamurra, selon Martial, ne consultait que son nez pour savoir si le cuivre qu'on lui *présentait*, *était de Corinthe*. Marcomarci dit qu'un religieux de Prague distinguait à l'odorat les femmes impudiques. Pour acquérir une connaissance si parfaite, il fallait nécessairement que son ministère l'eût souvent rapproché de ces sortes de femmes.

OEONISTICE, — Art de deviner par le vol des oiseaux. Voyez *Ornythomancie*.

OENOMANTIE, — Divination par le vin, dont on considère la couleur en le buvant, ou dont on remarque les moindres circonstances pour en tirer des présages. Les Perses étaient fort attachés à cette divination.

OENOTHÈRE, — Géant de l'armée de Charlemagne, qui, d'un revers de son épée fauchait des bataillons ennemis comme on fauche l'herbe d'un pré [1].

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. 1, p. 416.

OEUFS. — On doit briser la coque des œufs frais, quand on les a mangés, par pure civilité ; aussi cet usage est-il pratiqué par les gens bien élevés, dit M. Salgues [1] ; cependant il y a bien des personnes qui n'ont pas coutume d'en agir ainsi. Quoi qu'il en soit, cette loi remonte à une très-haute antiquité. On voit, par un passage de Pline, que les Romains y attachaient une grande importance. L'œuf était regardé comme l'emblème de la nature, comme une substance mystérieuse et sacrée. On était persuadé que les magiciens s'en servaient dans leurs conjurations, qu'ils le vidaient et traçaient dans l'intérieur des caractères magiques, dont la puissance pouvait opérer beaucoup de mal. On en brisait les coques pour détruire les charmes. Les anciens se contentaient quelquefois de le percer avec un couteau, et dans d'autres momens de frapper trois coups dessus.

Les œufs leur servaient aussi d'augure. Julie, fille d'Auguste, étant grosse de Tibère, désirait ardemment un fils ; pour savoir si ses vœux seraient accomplis, elle prit un œuf, le mit dans son sein, l'échauffa; quand elle était obligée de le quitter, elle le donnait à une nourrice pour lui conserver sa chaleur. L'augure fut heureux, dit Pline, elle eut un coq de son œuf et un enfant mâle de son mari.

On dit encore, que les druides pratiquaient cette étrange superstition ; ils vantaient fort une espèce d'œuf inconnue à tout le monde, hors à ceux qui donnaient dans leurs rêveries ; cet œuf, disaient-ils, était formé en été par une quantité prodigieuse de serpens entortillés ensemble, qui y contribuaient tous de leur bave et de l'écume qui sortait de leur corps. Aux sifflemens des serpens, l'œuf s'élevait en

[1] *Des Erreurs et des Préjugés*, tom. 1er., p. 392.

l'air ; il fallait aussi le recevoir en l'air, de peur qu'il ne touchât la terre ; celui qui l'avait reçu devait fuir au plus vite, parce que les serpens couraient tous après lui, jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par une rivière qui coupât leur chemin [1].

Aujourd'hui on n'est pas exempt de bien des superstitions sur l'œuf. Celui qui en mange tous les matins sans boire, meurt au bout de l'an.

Il ne faut pas brûler les coques des œufs, de peur de brûler une seconde fois saint Laurent qui a été brûlé avec de pareils coques [2].

Du reste, Galien, en plusieurs endroits de ses ouvrages, loue fort le jaune et le blanc de l'œuf, non-seulement parce qu'il nourrit l'homme, mais parce qu'il sert aussi dans la médecine. Albert le Grand nous apprend, dans ses secrets, que la coque, broyée avec du vin blanc et bue, rompt les pierres tant des reins que de la vessie. — Pour la divination par les blancs d'œufs, voyez *Oomancie*.

OG, — Roi de Basan. C'était, selon les rabbins, un de ces anciens géans qui avaient vécu avant le déluge ; il s'en sauva en montant sur le toit de l'arche où étaient Noé et ses fils. Noé lui fournit de quoi se nourrir, non par compassion, mais pour faire voir aux hommes qui viendraient après le déluge quelle avait été la puissance de Dieu en exterminant de pareils monstres. Dans la guerre qu'il fit aux Israélites, il avait enlevé une montagne large de six mille pas pour la jeter sur le camp d'Israël, et pour écraser toute l'armée d'un seul coup ; mais Dieu permit que des fourmis creusassent la montagne, dans l'endroit ou elle posait sur sa tête, en sorte qu'elle tomba sur le

[1] Pline, liv. 29, chap. 3.
[2] Thiers, *Traité des superst.*, etc.

cou du géant, et lui servait comme de collier. Ensuite ses dents, s'étant accrues extraordinairement, s'enfoncèrent dans la montagne, et l'empêchèrent de s'en débarrasser, de sorte que Moïse, l'ayant frappé au pied, le tua sans peine. Si l'on en croit les rabbins, ce géant était d'une si énorme stature, que Moïse, qui, selon eux, était haut de six aunes, prit une hache de la même hauteur, et encore fallut-il qu'il fît un saut de six aunes de haut, pour parvenir à frapper la cheville du pied d'Og.

OGRES. — Sauf le nom, ces monstres étaient connus des anciens: Polyphème, dans l'*Odyssée*, n'est autre chose qu'un ogre; on trouve des ogres dans les *Voyages de Sindbad le marin*; et un autre passage des *Mille et une nuits* prouve que les ogres ne sont pas étrangers aux Orientaux. On voit, dans le conte du *Visir puni*, un jeune prince égaré qui rencontre une dame qui le conduit à sa masure; elle dit en entrant: « Réjouissez-vous, mes fils, je vous amène un garçon bien fait et fort gras. — Maman, répondent les enfans, où est-il, que nous le mangions, car nous avons bon appétit? » Le prince reconnaît alors que la femme, qui se disait fille du roi des Indes, est une ogresse, femme de ces démons sauvages qui se retirent dans les lieux abandonnés, et se servent de mille ruses pour surprendre et dévorer les passans; comme les syrènes, qui, selon quelques mytologues, étaient très-certainement des ogresses.

C'est à peu près l'idée que nous nous faisons de ces êtres effroyables; les ogres, dans nos opinions, tenaient des trois natures: humaine, animale, et infernale. Ils n'aiment rien tant que la chair fraîche; et les petits enfans étaient leur plus délicieuse pâture. Le drac, si redouté dans le midi, était un ogre qui avait

son repaire aux bords du Rhône, où il se nourissait de chair humaine.

Il paraît que cette anthropophagie est ancienne dans nos contrées, car le chapitre 67 de la loi salique prononce une amende de deux cents écus, contre tout sorcier ou strige qui aura mangé un homme. Quelques-uns font remonter l'existence des ogres jusqu'à Lycaon, ou du moins à la croyance où l'on était que certains sorciers se changeaient en loups dans leurs orgies nocturnes, et mangeaient, au sabbat, la chair des petits enfans qu'ils pouvaient y conduire. On ajoutait que, quand ils en avaient mangé une fois, ils en devenaient extrêmement friands, et saisissaient ardemment toutes les occasions de s'en repaître : ce qui est bien le naturel qu'on donne à l'ogre. On voit une multitude d'horreurs de ce genre dans les procès des sorciers ; on appelait ces ogres des loups-garoux ; et, dans l'origine, le loup du petit chaperon rouge n'est pas autre chose [1].

Quant à l'origine du nom des ogres, l'auteur des *Lettres sur les contes des fées*, de Ch. Perrault l'a trouvée sans doute. Ce sont les féroces Huns ou Hongrois du moyen âge, qu'on appelait Hunni-gours, Oïgours, et ensuite par corruption *Ogres*. Voyez *Fées* et *Loups-garoux*.

OIAROU, — Objet du culte des Iroquois. C'est la première bagatelle qu'ils auront vue en songe, un calumet, une peau d'ours, un couteau, une plante, un animal, etc. Ils croient pouvoir, par la vertu de cet objet, opérer ce qu'il leur plaît, même se transporter et se métamorphoser.

[1] Discours préliminaire sur les fées, les orgres, etc., mis en tête de l'édition des œuvres choisies de Ch. Perrault, publiée par l'auteur de ce *Dictionnaire*.

OISEAUX. — Naudé conte que l'archevêque Laurent expliquait le chant des oiseaux, comme il en fit un jour l'expérience à Rome devant quelques prélats; car il entendit un petit moineau qui avertissait les autres par son chant qu'un chariot de blé venait de verser à la porte Majeure, et qu'ils trouveraient là de quoi faire leur profit [1].

A la côte du Croizic, en Bretagne, sur un rocher au fond de la mer, les femmes du pays vont, parées avec recherche, les cheveux épars, ornées d'un beau bouquet de fleurs nouvelles; elles se placent sur le rocher, les yeux élevés vers le ciel, et demandent avec un chant sentimental aux oiseaux, de leur ramener leurs époux et leurs amans [2]. Voyez *Corneille*, *Hibou*, *Augures*, etc.

OKKISIK, — Nom sous lequel les Hurons désignent des génies ou esprits, bienfaisans ou malfaisans, attachés à chaque homme.

OLIVE (ROBERT), — Sorcier qui fut brûlé à Falaise, en 1556. On établit à son procès, que le diable le transportait d'un lieu à un autre; que ce diable s'appelait Chysopole; et que c'était à l'instigation dudit Chrysopole que Robert Olive tuait les petits enfans et les jetait au feu [3].

OLOLYGMANTIE, — Divination tirée du hurlement des chiens. Dans la guerre de Messénie, Aristodème apprit que les chiens hurlaient comme des loups, et que du chiendent avait poussé autour d'un autel. Désespérant du succès, il se tua sur la foi des devins, qui virent dans ces signes de sinistres présages.

OLYS, — Talisman que les prêtres de Madagascar

[1] *Apol. pour les grands personnages accusés de magie.*

[2] Cambry. *Voyage dans le Finistère.*

[3] Bodin, *Démonomanie*, p. 108.

donnent aux peuples, pour les préserver de plusieurs malheurs, et notamment pour enchaîner la puissance du diable.

OMBRES. — Dans le système de la mythologie païenne, ce qu'on nommait ombre n'appartenait ni au corps ni à l'âme, mais à un état mitoyen. C'était cette ombre qui descendait aux enfers. On croyait que les animaux voyaient les ombres des morts. Aujourd'hui même, dans les montagnes d'Écosse, lorsqu'un animal tressaille subitement, sans aucune cause apparente, le peuple attribue ce mouvement à l'apparition d'un fantôme.

En Bretagne, les portes des maisons ne se ferment qu'aux approches de la tempête. Des feux folets, des sifflemens l'annoncent. Quand on entendait ce murmure éloigné qui précède l'orage, les anciens s'écriaient : fermons les portes, écoutez les crierien, le tourbillon les suit. Ces crierien sont les ombres, les ossemens des naufragés qui demandent la sépulture, désespérés d'être depuis leur mort ballottés par les élémens [1].

On dit encore que celui qui vend son âme au diable, n'a plus d'ombre au soleil.

OMBRIEL, — Génie vieux et rechigné, à l'aile pesante, à l'air refrogné, qui joue un rôle dans la *Boucle de cheveux enlevée*, de Pope.

OMESTÈS, — Surnom de Bacchus, considéré comme chef des ogres ou loups-garoux qui mangent la chair fraîche.

OMOMANTIE, — Divination par les épaules chez les rabbins. Les Arabes devinent par les épaules de

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 2, p. 253.

mouton, lesquelles, au moyen de certains points dont elles sont marquées, représentent diverses figures de géomancie.

OMPHALOMANCIE, — Divination par le nombril. Les sages-femmes, par les nœuds inhérens au nombril de l'enfant premier-né, devinaient combien la mère en aurait encore après celui-là.

ON, — Mot magique, comme tetragrammaton, dont on se sert dans les formules de conjuration.

ONDINS ou NYMPHES, — Esprits élémentaires, composés des plus subtiles parties de l'eau, qu'ils habitent. Les mers et les fleuves sont peuplés, disent les cabalistes, de même que le feu, l'air et la terre. Les anciens sages ont nommé *Ondins* ou *Nymphes* cette espèce de peuple. Il y a peu de mâles, mais les femmes y sont en grand nombre; leur beauté est extrême, et les filles des hommes n'ont rien de comparable [1]. Un philosophe de Stauffemberg, avec qui une nymphe était entrée en commerce d'immortalité, et dont il avait reçu les plus précieuses faveurs, fut assez malhonnête homme, dit le divin Paracelse, pour aimer une femme..... Comme il dînait avec sa nouvelle maîtresse et quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuisse du monde; l'amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidèle, afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avait de lui préférer une femme. Après quoi la nymphe indignée le fit mourir sur l'heure. Voyez *Cabale*.

ONEIROCRITIQUE, — Art d'expliquer les songes. Voyez *Songes*.

[1] L'abbé de Villars, dans le *Comte de Gabalis*.

ONGLES. — Les Madécasses ont grand soin de se couper les ongles une ou deux fois la semaine ; ils s'imaginent que le diable s'y cache quand ils sont longs. C'était une impiété chez les Romains que de se couper les ongles tous les neuf jours. Il y avait aussi d'autres jours dans la semaine où l'on évitait de le faire. Cardan assure dans son traité *de Varietate rerum* qu'il avait prévu, par les taches de ses ongles, tout ce qui lui était arrivé de singulier. Voyez *Chiromancie*.

On sait qu'il pousse des envies aux doigts quand on coupe ses ongles les jours qui ont un R, comme mardi mercredi et vendredi.

ONGUENS. — Il y a plusieurs espèces d'onguent qui ont tous leur propriété particulière.

On sait que le diable en compose de différentes façons, lesquels il emploie à nuire au genre humain. Ainsi pour servir à endormir, on en compose un avec de la racine de belladona, de la morelle furieuse, du sang de chauve-souris, du sang de huppe, de l'aconit, de la suie, du persil, de l'opium, de la ciguë, etc.

Il y a bien d'autres onguens, qui servent aux sorcières pour aller au sabbat ; elles s'en graissent les aisselles et plusieurs autres parties du corps, montent après cela sur un manche à balai et s'envolent à l'assemblée infernale. Voyez *Graisse*.

ONOMANTIE ou ONOMATOMANTIE. — Divination par les noms. Elle était fort en usage chez les anciens. Les Pythagoriciens prétendaient que les esprits, les actions et les succès des hommes étaient conformes à leur destin, à leur génie, à leur nom. On remarquait qu'Hippolyte avait été déchiré par ses chevaux, comme son nom le portait. De même on di-

sait d'Agamemnon, que, suivant son nom, il devait rester long-temps devant Troie; et de Priam, qu'il devait être racheté d'esclavage. Une des règles de l'onomantie, parmi les Pythagoriciens, était qu'un nombre pair de voyelles, dans le nom d'une personne, signifiait quelque imperfection au côté gauche, et un nombre impair, quelque imperfection au côté droit. Ils avaient encore pour règle que, de deux personnes, celle-là était la plus heureuse, dans le nom de laquelle les lettres numérales, jointes ensemble, formaient la plus grande somme. Ainsi, disaient-ils, Achille devait vaincre Hector, parce que les lettres numérales comprises dans le nom d'Achille, formaient une somme plus grande que celles du nom d'Hector. C'était sans doute d'après un principe semblable que, dans les parties de plaisir, les Romains buvaient à la santé de leurs belles, autant de coups qu'il y avait de lettres dans leur nom. Enfin, on peut rapporter à l'onomantie tous les présages qu'on prétendait tirer des noms, soit considérés dans leur ordre naturel, soit décomposés et réduits en anagrammes; folie trop souvent renouvelée chez les modernes.

Cœlius Rhodiginus a donné la description d'une singulière espèce d'onomantie : Théodat, roi des Goths, voulant connaître le succès de la guerre qu'il projetait contre les Romains, un devin juif lui conseilla de faire enfermer un certain nombre de porcs dans de petites étables, de donner aux uns des noms goths, avec des marques pour les distinguer, et de les garder jusqu'à un certain jour. Ce jour étant arrivé, on ouvrit les étables, et l'on trouva morts les cochons désignés par des noms goths, ce qui fit prédire au juif que les Romains seraient vainqueurs [1].

[1] M. Noël, *Dictionnaire de la Fable*.

ONYCHOMANTIE, — Divination par les ongles. Elle se pratiquait en frottant avec de la suie les ongles d'un jeune garçon, qui les présentait au soleil, et l'on s'imaginait y voir des figures qui faisaient connaître ce qu'on souhaitait de savoir. On se servait aussi d'huile ou de cire.

OOMANCIE ou OOSCOPIE, — Divination par les œufs. Les devins des anciens jours voyaient dans la forme extérieure et dans les figures intérieures d'un œuf, les secrets les plus impénétrables de l'avenir. Suidas prétend que cette divination fut inventée par Orphée.

On devine à présent par l'inspection des *blancs d'œufs*; et des sibylles modernes ont rendu cette divination célèbre. Il faut prendre pour cela un verre d'eau, casser dessus un œuf frais et l'y laisser tomber doucement. On voit par les figures que le blanc forme dans l'eau, divers présages. Quelques-uns cassent l'œuf dans de l'eau bouillante. On explique alors les signes comme pour le marc de café.

Au reste cette divination n'est pas nouvelle, elle est même indiquée par le Grimoire.

« L'opération de l'œuf, dit ce livre, est pour savoir ce qui doit arriver à quelqu'un qui est présent lors de l'opération. On prend un œuf d'une poule noire, pondu du jour; on le casse, on en tire le germe; il faut avoir un grand verre bien fin et bien net, l'emplir d'eau claire et y mettre le germe de l'œuf; on met ce verre au soleil de midi dans l'été, en récitant des oraisons et conjurations, et avec le doigt on remue l'eau du verre pour faire tourner le germe; on le laisse ensuite reposer un instant et on regarde sans toucher: on y voit ce qui aura rapport à celui ou à celle pour qui l'opération se fait; il faut tâcher que ce soit un jour

de travail, parce qu'alors les objets s'y présentent dans leurs occupations ordinaires. Si l'on veut voir si un garçon ou une fille a sa virginité, le germe tombera au fond ; s'il ne l'a pas le germe ne remue point[1]. »

OPALE. — Cette pierre récrée le cœur, préserve de tout venin et contagion de l'air, chasse la tristesse, empêche les syncopes, les maux de cœur et les affections malignes.

OPALSKI, — Sources d'eaux chaudes dans le Kamtschatka. Les habitans s'imaginent que c'est la demeure de quelque démon, et ont soin de lui apporter de légères offrandes pour apaiser sa colère ; sans cela, disent-ils, il soulèverait contre eux de terribles tempêtes.

OPHIONÉE, — Chef des démons ou mauvais génies qui se révoltèrent contre Jupiter, selon Phérécyde le Syrien.

OPHIONEUS, — Célèbre devin de Messénie, aveugle de naissance, qui demandait à ceux qui venaient le consulter, comment ils s'étaient conduits jusqu'alors, et, d'après leur réponse, prédisait ce qui leur devait arriver.

Aristodème, général des Messéniens, ayant consulté l'oracle de Delphes, sur le succès de la guerre contre les Lacédémoniens, il lui fut répondu que, quand deux yeux s'ouvriraient à la lumière, et se refermeraient peu après, c'en serait fait des Messéniens. Ophioneus se plaignit de violens maux de tête qui durèrent quelques jours, au bout desquels ses yeux s'ouvrirent pour se refermer bientôt. Aristodème,

[1] *Les trois Grimoires*, p. 55.

en apprenant cette double nouvelle, désespéra du succès, et se tua pour ne pas survivre à sa défaite.

OPHIOMANTIE, — Divination par les serpens. Elle était fort en usage chez les anciens, et consistait à tirer des présages des divers mouvemens qu'on voyait faire aux serpens. On avait tant de foi à ces présages, qu'on nourrissait exprès des serpens pour connaître l'avenir. Voyez *Serpens*.

OPHTHALMIUS, — Pierre fabuleuse, qui rendait, dit-on, invisible celui qui la portait.

OPHTHALMOSCOPIE, — Art de connaître le caractère ou le tempérament d'une personne, par l'inspection de ses yeux. Voyez *Physiognomonie*.

OPTIMISME, — Système de ceux-là qui trouvent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. On parle d'une secte de philosophes optimistes, qui existaient jadis dans l'Arabie, et qui employaient toutes les forces de leur esprit à ne rien trouver de mal en ce monde. Un docteur de cette secte avait une femme acariâtre, qu'il supporta long-temps, mais qu'enfin il étrangla de son mieux, et il trouva, comme à son ordinaire, que tout était bien. Le calife, instruit de ce crime, fit empaler le coupable, qui souffrit sans se plaindre ce cruel genre de mort. Comme les assistans s'étonnaient de sa tranquillité : Tout est bien, leur dit-il, et je n'ai pas sujet de me plaindre. Ne suis-je pas bien empalé?

On fait aussi ce conte : Le diable emportait, pour quelques griefs, un philosophe de la même secte, et celui-ci se laissait emporter sans se plaindre du voyage, sans s'inquiéter du gîte. « Il faut bien que nous arrivions quelque part, disait-il; et, ailleurs comme ici, tout est pour le mieux. »

OR POTABLE, — OR ARTIFICIEL, etc. Voyez *Alchimie.*

ORACLES. — Les oracles étaient, chez les anciens, ce que sont les devins parmi nous. Toute la différence qu'il y a entre ces deux espèces de charlatanisme, c'est que les oracles se disaient les interprètes des dieux, et que nos sorciers passaient pour inspirés des diables. On honorait infiniment les premiers; on brûlait les seconds sans miséricorde. Les uns et les autres n'ont dû leur renommée qu'à quelques prédictions que le hasard a pris soin d'accomplir, ou à certains secrets qui n'étaient pas connus de tous le monde.

Le célèbre Kirker, dans le dessein de détromper les gens superstitieux, sur les différens prodiges attribués à l'oracle de Delphes, avait imaginé un tuyau, adapté avec tant d'art à une figure automate, que, quand quelqu'un parlait, un autre entendait, dans une chambre éloignée ce qu'on venait de dire, et répondait par ce même tuyau, qui faisait ouvrir la bouche et remuer les lèvres de l'automate. Il supposa, en conséquence, que les prêtres du paganisme, en se servant de ces tuyaux, faisaient accroire aux sots que l'idole satisfaisait à leurs questions.

L'oracle de Delphes est le plus fameux de tous. Il était situé sur un côté du Parnasse, coupé de mille sentiers taillés dans le roc, entouré de rochers qui répétaient mille fois le son d'une seule trompette. Un berger le découvrit, en remarquant que ses chèvres étaient enivrées de la vapeur que produisait une grotte, autour de laquelle elles paissaient. La prêtresse rendait ses oracles, assise sur un trépied d'or, au-dessus de cette cavité; la vapeur qui en sortait la faisait entrer dans une sorte de délire effrayant, qu'on prenait pour un enthousiasme divin. Les oracles de la Pythie

n'étaient autre chose qu'une inspiration démoniaque, dit Leloyer, et ne procédaient point d'une voix humaine. Dès qu'elle entrait en fonction, le visage de la Pythie s'altérait, sa gorge s'enflait, « Sa poitrine » pantoisait et haletait sans cesse; elle ne ressentait » rien que rage; elle branlait et croulait la tête, fai- » sait la roue du cou, pour parler comme le poëte » Stace, mouvait et agitait tout le corps, et rendait » ses réponses, assise sur le trépied delphique, *ore* » *illo, cujus nomen verecundia tacet*[1]. »

Les prêtres de Dodone disaient que deux colombes étaient venues d'Égypte dans leur forêt, parlant le langage des hommes; et qu'elles avaient commandé d'y bâtir un temple à Jupiter, qui promettait de s'y trouver et d'y rendre des oracles. Pausanias dit que des filles miraculeuses se changeaient en colombes, et, sous cette forme, rendaient les oracles célèbres des colombes de Dodone. Les chênes parlaient dans cette forêt merveilleuse; et on y voyait une statue qui répondait à tous ceux qui la consultaient, en frappant avec une verge sur des chaudrons d'airain, laissant à ses prêtres le soin d'expliquer à leur guise les sons prophétiques qu'elle produisait.

Le bœuf Apis, dans lequel l'âme du grand Osiris s'était retirée, était regardé chez les Égyptiens comme un oracle. En le consultant, on se mettait les mains sur les oreilles, et on les tenait bouchées, jusqu'à ce qu'on fût sorti de l'enceinte du temple; alors on prenait pour réponse du dieu la première chose qu'on entendait.

Les oracles présentaient ordinairement un double

[1] Les oracles qui sortaient par cet organe indécent étaient rendus par les salamandres, dit le comte de Gabalis, parce qu'étant de nature ignée ils se plaisent dans les lieux chauds....

sens, qui sauvait l'honneur du dieu, et leur donnait un air de vérité, mais de vérité cachée au milieu du mensonge que peu de gens avaient l'esprit de voir.

Le Thasien Théagènes avait remporté quatorze cents couronnes en différens jeux ; de sorte qu'après sa mort on lui éleva une statue, en mémoire de ses victoires. Un de ses ennemis allait souvent insulter cette statue, qui tomba sur lui et l'écrasa. Ses enfans, conformément aux lois de Dracon, qui permettaient d'avoir action, même contre les choses inanimées, quand il s'agissait de punir l'homicide, poursuivirent la statue de Théagènes, pour le meurtre de leur père, et elle fut condamnée à être jetée dans la mer. Les Thasiens furent, peu après, affligés d'une grande peste. L'oracle consulté répondit : *Rappelez vos exilés.* Ils rappelèrent en conséquence quelques-uns de leurs citoyens. Mais la calamité ne cessant point, ils renvoyèrent à l'oracle, qui leur dit alors plus clairement *Vous avez détruit les honneurs du grand Théagènes!...* La statue fut remise à sa place ; on lui sacrifia comme à un dieu ; et la peste, qu'on n'avait pas négligé de soigner pendant tout ce temps, s'apaisa peu après.

Philippe, roi de Macédoine, fut averti, par l'oracle d'Apollon, qu'il serait tué d'une charrette. C'est pourquoi il commanda aussitôt qu'on fît sortir toutes les charrettes et tous les chariots de son royaume. Toutefois, il ne put échapper au sort que l'oracle avait si bien prévu : Pausanias, qui lui donna la mort, portait une charrette gravée à la garde de l'épée dont il le perça. Ce même Philippe, désirant savoir s'il pourrait vaincre les Athéniens, l'oracle qu'il consultait lui répondit :

Avec lances d'argent, quand tu feras la guerre,
Tu pourras terrasser les peuples de la terre.

Ce moyen lui réussit merveilleusement, et il disait quelquefois qu'il était maître d'une place, s'il pouvait y faire entrer un mulet chargé d'or.

Si l'on en croit Porphyre, l'oracle de Delphes répondit à des gens qui lui demandaient ce que c'était que Dieu : « Dieu est la source de la vie, le principe de toutes choses, le conservateur de tous les êtres. Il y a en lui une immense profondeur de flamme. Cette flamme produit tout ; et rien ne périt que ce qu'elle consume. Le cœur ne doit point craindre d'être touché de ce feu si doux, dont la chaleur paisible fait la durée et l'harmonie du monde. Tout est plein de Dieu; il est partout, personne ne l'a engendré : il est sans mère ; il sait tout, et on ne peut rien lui apprendre. Il est inébranlable dans ses desseins, et son nom est ineffable. Voilà ce que je sais de Dieu, dont nous ne sommes qu'une petite partie ; ne cherche pas à en savoir davantage : ta raison ne peut le comprendre, quelque sage que tu sois. Le méchant et l'injuste ne peuvent se cacher devant lui ; et l'adresse et l'excuse ne peuvent rien déguiser à ses regards perçans. »

Dans Suidas, l'oracle de Sérapis dit à Thulis, roi d'Égypte : « Dieu, le verbe, et l'esprit qui les unit, tous ces trois ne sont qu'un : c'est le Dieu dont la force est éternelle. Mortel, adore et tremble, ou tu es plus à plaindre que l'animal dépourvu de raison. » Et malgré ces réponses toutes chrétiennes, les théologiens ne voient dans les oracles que le diable et sa séquelle.

Les exhalaisons qui sortaient de la terre, et qui échauffaient les pythies, ont été regardées par la plupart des anciens, comme une inspiration sacrée. Pomponace et quelques autres ont dit que ces exhalaisons étaient de la nature des vapeurs qui assiégent les atrabilaires. Fernel les attribue aux démons ; les cabalis-

tes, aux esprits qui habitent l'air, s'appuyant en cela sur les Égyptiens et les Juifs, qui reconnaissaient des substances entre l'ange et l'homme, et sur Plutarque, qui a dit quelque part, en parlant du canal impur par où sortaient certains oracles : « Cette façon irrégulière » de se faire entendre par un organe indécent, n'é» tant pas digne de la majesté des dieux, et ces ora» cles surpassant néanmoins les forces de l'homme, » ceux-là ont rendu un grand service à la philosophie, » qui ont établi entre les dieux et les hommes des » créatures mortelles, à qui on peut rapporter tout ce » qui surpasse la faiblesse humaine, et qui n'approche » pas de la grandeur divine. »

Le comte de Gabalis, en attribuant les oracles aux esprits élémentaires, ajoute qu'avant Jésus-Christ ces esprits prenaient plaisir à expliquer aux hommes ce qu'ils savaient de Dieu, et à leur donner de sages conseils ; mais qu'ils se retirèrent quand Dieu vint lui-même instruire les hommes, et que dès lors les oracles se turent. C'est pourquoi l'oracle de Delphes dit ces paroles apocryphes, à la naissance de Jésus-Christ.

Pleurez, trépieds! Apollon est mortel;
Il sent mourir sa flamme passagère;
Le feu sacré de l'Éternel
Éclipse sa faible lumière.

On pensera des oracles des païens tout ce que l'on voudra, dit Don Calmet, dans ses dissertations sur les apparitions, page 203; je n'ai nul intérêt à les défendre, je ne ferai pas même difficulté d'avouer qu'il y a eu de la part des prêtres et des prêtresses qui rendaient ces oracles, beaucoup de supercheries et d'illusions. Mais s'ensuit-il que le démon ne s'en soit jamais mêlé? On ne peut disconvenir que, depuis le christianisme, les oracles ne soient tombés insensible-

ment dans le mépris, et n'aient été réduits au silence, et que les prêtres qui se mêlaient de prédire les choses cachées et futures, n'aient été souvent forcés d'avouer que les chrétiens leur imposaient silence. On doit aussi reconnaître que les chrétiens ont défié publiquement ceux qui se mêlaient de prédire l'avenir par l'esprit de Python, d'oser parler en leur présence.

ORAGES. — En vertu du pouvoir qu'il a d'exciter les orages, le diable fait tonner de temps en temps, comme on sait. L'an 1565, le vingt-quatrième jour de juillet, la ville de Louvain fut épouvantée par un orage si horrible, que le plus brave n'aurait pas la force d'en soutenir le tableau sans se pâmer. La tempête commença au coucher du soleil, et alla son train jusqu'au milieu de la nuit. D'abord il s'éleva du sud une nuée affreuse, bigarrée de plusieurs couleurs, sur un fond noir, et précédée d'un vent violent. L'éclair sillonna le terrible nuage. On eût dit qu'il y avait à l'horizon une fournaise ardente qui lançait des flammes dans l'espace. Quand la nuée fut au-dessus de la ville, grand Dieu! quelles frayeurs!... et quels bruits! Le tonnerre roulait sans relâche avec un fracas toujours croissant; le ciel était tout en feu, la terre paraissait embrasée. Alors il tomba une grêle violente, dont les grains étaient aussi gros que des œufs de canne. Toutes ces horreurs n'étaient qu'un avant-propos. On entendit bientôt dans les airs de longs hurlemens d'une espèce inconnue. Tous les auditeurs frissonnèrent et sentirent leurs cheveux se hérisser. Les hurlemens redoublèrent, entremêlés de cris prolongés, semblables aux cris des chats et des chattes lorsqu'ils sont en chaleur. On distinguait aussi un son musical qui venait d'en haut, et qui imitait le bruit que l'on fait en frappant sur un chaudron, ou plutôt le son des cloches

que les bonnes gens mettent en branle pour conjurer le tonnerre. Quand le calme revint, on raisonna sur ces prodiges, et les experts découvrirent qu'un pareil orage était l'ouvrage des démons, et que les suppôts de Belzébuth l'avaient excité en manière de feu d'artifice, pour couronner une fête, ou une noce, ou quelque bacchanale que nous ne connaissons pas, et qu'ils célébraient en famille [1]. Il y eut, en 1546, un orage aussi effroyable dans la ville de Malines; et ce qu'il y a de pis dans celui-ci, c'est que le diable y tua environ cinq cents hommes, sans compter les animaux qu'il étouffa, les bâtimens qu'il renversa, les arbres qu'il arracha, les plantes qu'il déracina, etc, [2].

ORAISON DU LOUP. — La plus fameuse prière est l'oraison du loup. Quand on l'a prononcée pendant cinq jours, au soleil levant, on peut défier les loups les plus affamés, et mettre les chiens à la porte. La voici, cette oraison :

« Viens, bête à laine; c'est l'agneau d'humilité;
» je te garde. (*Ave Maria.*) C'est l'agneau du ré-
» dempteur, qui a jeûné quarante jours, sans rébel-
» lion, sans avoir pris aucun repas de l'ennemi, et
» fut tenté en vérité. Va droit, bête grise, à gris grip-
» peuse, va chercher ta proie, loups et louves et lou-
» veteaux, tu n'as point à venir à cette viande qui est
» ici. Au nom du père et du fils, et du saint-esprit,
» et du bien-heureux saint Cerf. Aussi *vade retrò*, *o*
» *Satana!* » Voyez *Gardes*.

ORCAVELLE, — Magicienne célèbre dans les romans de chevalerie. Elle opérait, dit-on, des enchantemens extraordinaires.

[1] Corneliiæ Gemm, *De Naturæ divinis characterismis*, lib. 2, cap. 2, p. 25.

[2] *Ejusdem*, ibid, pag 102.

ORDALIE. — On donnait le nom d'*Ordalie* à une série d'épreuves par les élémens. Elles consistaient à marcher les yeux bandés parmi des socs de charrue rougis au feu, à traverser des brasiers enflammés, à plonger le bras dans l'eau bouillante, à tenir à la main une barre de fer rouge, à avaler un morceau de pain consacré, à être plongé les mains liées aux jambes dans une grande cuve d'eau; enfin à étendre pendant assez long-temps les bras devant une croix. Voyez *Croix*, *Eau*, *Feu*, etc.

OREILLE. — Les maux d'*oreille* et la surdité se dissipaient chez saint Tregaré, en Bretagne; on trempait une pièce d'argent dans un vase d'huile bénite, on l'appliquait sur la partie malade, la pièce restait sur l'autel, et le mal avec elle [1].

On dit encore que nos amis parlent de nous quand l'oreille gauche nous tinte; et nos ennemis quand c'est la droite.

ORESME (Guillaume), — Grand astrologue du quatorzième siècle, dont on sait peu de choses.

ORIAS, — Démon des astrologues et des devins, grand marquis de l'empire infernal; il se montre sous les traits d'un lion furieux monté sur un grand cheval qui a la queue d'un serpent. Il porte dans chaque main une vipère. Il connaît l'astronomie et enseigne l'astrologie. Il métamorphose les hommes à leur volonté, leur fait obtenir des dignités et des titres, et commande trente légions [2].

ORIFLAMME. — Cet étendard était autrefois en

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, p. 16.
[2] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæm.*, p. 927.

si grande vénération parmi les Français, que sous le roi Charles V, Andréhen quitta son office de maréchal de France, pour porter l'oriflamme. Elle était de soie rouge, chargée de flammes de couleur d'or, entourée de houppes de soie verte [1], avec trois queues, attachée à un bâton couvert de cuivre doré et surmonté *d'un fer longuet*, *aigu au bout*. On l'appelait *oriflamme* ou *auriflamme*, à cause de ses flammes dorées. Les opinions sont partagées sur l'origine de cette bannière. Les uns la rapportent au temps de Charlemagne, d'autres au roi Dagobert; il en est qui la font remonter jusqu'au baptême de Clovis. Froissart dit qu'elle fut envoyée du ciel, et qu'un ange l'apporta en l'abbaye de Saint-Denis, où elle fut toujours déposée depuis.

Polybe rapporte que les anciens Gaulois conservaient, avec beaucoup de soin, dans le temple de Minerve, certains étendards dorés, qu'ils disaient imprenables et qu'on ne portait que dans les grands dangers. Voilà sans doute, dit Jacques Meyer [2], l'origine de l'oriflamme que les rois de France vont prendre à l'abbaye de Saint-Denis, quand l'état est engagé dans une guerre sérieuse. Mais quoiqu'on prétendît que cette bannière miraculeuse, qui a donné matière à tant de contes, ne pût être prise, elle fut enlevée et mise en pièces par les Flamands, au combat de Mons en-Puelle; Anselme de Chevreuse, qui la portait, fut tué; et on trouva le lendemain les lambeaux de l'oriflamme épars sur le champ de bataille. L'abbaye de Saint-Denis en eut bien vite une autre; et on publia que l'oriflamme perdue n'était pas la véritable, mais une bannière *feinte sur son modèle*, pour enflammer le courage des soldats.

[1] *Ancienne chronique de Flandre*, chap 67.
[2] *Histor. Fland.*, lib. XII.

Quand on avait recours à l'oriflamme, le roi allait à Saint-Denis; on descendait le corps du saint et de ses compagnons, puis on les mettait sur l'autel. Le roi, sans chaperon et sans ceinture, les *adorait*, et faisait bien et dévotement ses oraisons et ses offrandes, aussi-bien que les seigneurs. Ensuite, il faisait apporter et bénir l'oriflamme, la recevait des mains de l'abbé, et la *baillait à un chevalier loyal et vaillant*, *lequel recevait le corps de notre Seigneur*, *faisait les sermens en tels cas accoutumés*, et prenait la bannière, pour la porter à la tête de l'armée.

Cet étendard, que la superstition rendait si précieux et que la victoire ne suivit pas toujours, quoiqu'on le regardât comme un palladium, fut en usage jusque sous le règne de Charles VI. On en reconnut probablement l'impuissance sous Charles VII, puisque rien ne prouve qu'on s'en soit servi depuis ce prince.

ORIGINES. — Tout le monde s'accorde pour donner au monde une origine peu éloignée. L'histoire et la Bible nous apprennent que le monde ne peut avoir plus de six mille ans; et rien dans les arts, dans les monumens, dans la civilisation des anciens peuples, ne contredit cette époque vraisemblable de la création. Quelques sophistes ont voulu établir le système de l'éternité du monde; d'autres ont prétendu que le monde était fait par le hasard; mais la main de Dieu paraît trop clairement dans les chefs-d'œuvre de la nature, pour qu'on puisse croire, avec quelque raison, que le monde se soit fait de lui-même.

Sanchoniaton raconte ainsi l'origine du monde. Le Très-Haut et sa femme habitaient le sein de la lumière. Ils eurent un fils beau comme le ciel, dont il porta le nom, et une fille belle comme la terre, dont

elle porta le nom. Le Très-Haut mourut, tué par des bêtes féroces, et ses enfans le déifièrent.

Le ciel, maître de l'empire de son père, épousa la Terre, sa sœur, et en eut plusieurs enfans, entre autres Ilus ou Saturne. Il prit encore soin de sa postérité avec quelques autres femmes; mais la Terre en témoigna tant de jalousie qu'ils se séparèrent.

Néanmoins le Ciel revenait quelquefois à elle, et l'abandonnait ensuite de nouveau, ou cherchait à détruire les enfans qu'elle lui avait donnés. Mais quand Saturne fut grand, il prit le parti de sa mère, et la protégea contre son père, avec le secours d'Hermès, son secrétaire. Saturne chassa son père, et régna en sa place. Ensuite, il bâtit une ville, et se défiant de *Sadid*, l'un de ses fils, il le tua, et coupa la tête à sa fille, au grand étonnement des dieux. Cependant le Ciel, toujours fugitif, envoya trois de ses filles à Saturne pour le faire périr; mais ce prince les fit prisonnières, et les épousa. A cette nouvelle, le père en détacha deux autres, que Saturne épousa pareillement. Quelque temps après, Saturne ayant tendu des embûches à son père, le mutila, et l'honora ensuite comme un dieu, quand il eut rendu l'âme.

Tels sont les divins exploits de Saturne; tel fut l'âge d'or. Astarté-la-Grande régna alors dans le pays par le consentement de Saturne; elle porta sur sa tête une tête de taureau, pour marque de sa royauté, etc.[1].

Au commencement, dit Hésiode, était le Chaos, ensuite la Terre, le Tartare, l'Amour, le plus beau des

[1] Le savant auteur du *Monde primitif* trouve la clef de ce morceau dans l'agriculture; d'autres en cherchent l'explication dans l'astronomie; ceux-ci n'y voient que les opinions religieuses des Phéniciens, touchant l'origine du monde; ceux-là y croient voir l'histoire dénaturée des premiers princes du pays, etc.

dieux. Le Chaos engendra l'Erèbe et la Nuit, de l'union desquels naquirent le Jour et la Lumière. La Terre produisit alors les étoiles, les montagnes et la mer. Bientôt, unie au Ciel, elle enfanta l'Océan, Hypérion, Japhet, Rhéa, Phœbé, Thétis, Mnémosine, Thémis et Saturne, ainsi que les cyclopes, et les géans Briarée et Gygès qui avaient cinquante têtes et cent bras. A mesure que ses enfans naissaient, le Ciel les enfermait dans le sein de la Terre. La Terre irritée fabriqua une faux qu'elle donna à Saturne. Celui-ci en frappa son père, et du sang qui sortit de cette blessure naquirent les géans et les furies. Saturne eut de Rhéa, son épouse et sa sœur, Vesta, Cérès, Junon, Pluton, Neptune et Jupiter. Ce dernier, sauvé de la dent de son père, qui mangeait tous ses enfans, fut élevé dans une caverne, et par la suite fit rendre à Saturne ses oncles qu'il tenait en prison, ses frères qu'il avait avalés, le chassa du ciel, et, la foudre à la main, devint le maître des dieux et des hommes.

Les Égyptiens faisaient naître l'homme et les animaux du limon échauffé par le soleil. Les Phéniciens disaient encore, que le soleil, la lune et les astres ayant paru, le Limon, fils de l'Air et du Feu, enfanta tous les animaux; que les premiers hommes habitaient la Phénicie; qu'ils furent d'une grandeur démesurée, et donnèrent leur nom aux montagnes du pays; que bientôt ils adorèrent deux pierres, l'une consacrée au Vent, l'autre au Feu, et leur immolèrent des victimes. Mais le Soleil fut toujours le premier et le plus grand de leurs dieux. Tous les peuples anciens faisaient remonter très-haut leur origine, et chaque nation se croyait la première sur la terre. Quelques peuples modernes ont la même ambition : les Chinois se disent bien antérieurs au déluge; et les Japonais soutiennent que les dieux dont ils sont descendus, ont habité leur

pays plusieurs millions d'années avant le règne de *Sin-Mu*, véritable fondateur de leur monarchie.

Origène prétend que Dieu a toujours créé, par succession, des mondes infinis, et les a ruinés au temps déterminé par sa sagesse; à savoir, le monde élémentaire, de sept en sept mille ans; et le monde céleste, de quarante-neuf en quarante-neuf mille ans, réunissant auprès de lui tous les esprits bienheureux, et laissant reposer la matière l'espace de mille ans, puis renouvelant toutes choses. Le monde élémentaire doit durer six mille ans, ayant été fait en six jours, et se reposer le septième millénaire, pour le repos du septième jour; et, comme la cinquantième année était le grand jubilé chez les Hébreux, le cinquantième millénaire doit être le millénaire du repos pour le monde céleste. Il n'est point parlé dans la Bible de la création des anges, parce qu'ils étaient restés immortels après la ruine des mondes précédens. Il serait étrange, en effet, suivant le même théologien, que depuis tant de millions d'années, depuis l'éternité, Dieu se fût avisé, pour la première fois, il y a seulement cinq ou six mille ans, de faire ce monde qui doit bientôt périr.

Les Parsis ou Guèbres, prétendent que pour peupler plus promptement le monde nouvellement créé, Dieu permit qu'Ève, notre mère commune, mît au monde chaque jour deux enfans jumeaux; ils ajoutent que durant mille ans la mort respecta les hommes, et leur laissa le temps de se multiplier. Les Lapons s'imaginent que le monde existe de toute éternité, et qu'il n'aura jamais de fin.

Les hommes tirent plus de vanité d'une noble origine et d'une naissance illustre, que d'un noble cœur et d'un mérite personnel. Les peuples de la Côte-d'Or, en Afrique, croient que le premier homme fut pro-

duit par une araignée. Les Athéniens se disaient descendus des fourmis d'une forêt de l'Attique. Parmi les sauvages du Canada, il y a trois familles principales : l'une prétend descendre d'un lièvre; l'autre dit qu'elle descend d'une très-belle et très-courageuse femme, qui eut pour mère une carpe, dont l'œuf fut échauffé par les rayons du soleil; la troisième famille se donne pour premier ancêtre un ours [1]. Les rois des Goths étaient pareillement nés d'un ours et d'une princesse suédoise. Les Pégusiens sont nés d'un chien et d'une femme. Une famille portugaise descend d'un grand singe, et d'une jeune fille qu'on avait exposée dans une île déserte, etc.

Mais comme cela est contre la nature, contre la raison, et contre le sens-commun, il est bien plus probable, disent les cabalistes, que les sylphes et les autres esprits élémentaires, voyant qu'on les prend pour des démons, quand ils apparaissent sous forme humaine, revêtent la figure des animaux, pour diminuer l'aversion qu'ils inspireraient sous leurs véritables traits, et s'accommodent ainsi à la bizarre faiblesse des femmes, qui auraient horreur d'un beau sylphe, et qui n'en ont pas tant pour un chien ou pour un singe [2].

Les Suédois et les Lapons, disent ces derniers, sont issus de deux frères dont le courage était bien différent. Un jour qu'il s'était élevé une tempête horrible, l'un des deux frères qui se trouvaient ensemble, fut si épouvanté, qu'il se glissa sous une planche que Dieu, par pitié, convertit en maison. De ce poltron, sont nés tous les Suédois. L'autre plus courageux, brava la furie de la tempête, sans chercher même à

[1] Saint-Foix, *Essais*, tome 2.

[2] L'abbé de Villars, dans le Comte de Gabalis.

se cacher : ce brave fut le père des Lapons, qui vivent encore aujourd'hui sans s'abriter.

Il est rare de trouver des origines exemptes de fables, pour peu qu'elles soient reculées.

ORNITHOMANCIE, — Divination qu'on tirait de la langue, du vol, du cri et du chant des oiseaux. Dans les siècles où cette croyance était consacrée par la religion, d'intrépides philosophes s'élevèrent pour la condamner. Cicéron ne conçoit pas comment deux augures pouvaient se regarder sans rire. Pacuvius trouvait qu'il valait mieux leur prêter l'oreille que la confiance.

Montaigne, malgré son pyrrhonisme, y ajoutait foi ou feignait d'y croire, ce qui est encore pire, car le rôle d'un trompeur est plus exécrable que le fanatisme d'un superstitieux de bonne foi, s'il en est. Voyez *Augures*.

OROBAS, — Grand prince du sombre empire. On le voit sous la forme d'un beau cheval ; quand il paraît sous celle d'un homme, il parle de l'essence divine. Consulté, il donne des réponses véritables sur le passé, le présent et l'avenir, même sur la divinité et la création. Il découvre le mensonge, donne des dignités et des emplois, enfin, réconcilie les ennemis avec les amis, et a sous ses ordres vingt légions [1].

OROMASIS. — Noé, rendu sage par l'exemple d'Adam, consentit que sa femme se donnât au salamandre Oromasis, prince des substances ignées, et conseilla à ses trois fils de céder pareillement leurs femmes aux princes des trois autres élémens ; mais Cham, rebelle aux conseils de son père, fut aussi faible qu'Adam, et ne put résister aux attraits de sa

[1] Wierus, *in Pseudomon. dæm.*

femme. Le peu de complaisance qu'il eut pour les sylphes marqua toute sa noire postérité : de là vient le teint horrible des Éthiopiens, à qui il est commandé d'habiter sous la zone torride, en punition de l'ardeur profane de leur père.

ORPHÉE, — Époux d'Eurydice, qu'il perdit le jour de ses noces, qu'il pleura si long-temps, et qu'il alla enfin redemander aux enfers. Pluton la lui rendit, à condition qu'il ne regarderait point derrière lui, jusqu'à ce qu'il fût hors du sombre empire. Orphée ne put résister au désir de revoir sa femme ; il la perdit une seconde fois : il s'enfonça dans un désert, jura de ne plus aimer, et chanta ses douleurs d'un ton si touchant, qu'il attendrit les bêtes féroces. Les femmes furent moins sensibles, car il fut mis en pièces par des bacchantes.

Les anciens voyaient dans Orphée un musicien habile à qui rien ne pouvait résister. Les compilateurs du moyen âge l'ont regardé comme un magicien insigne, et ont attribué aux charmes de la magie les merveilles que la mythologie attribue au charme de sa voix. Orphée, dit Leloyer, fut le plus grand sorcier et le plus grand nécromancien qui ait jamais vécu. Ses écrits ne sont farcis que des louanges des diables, et des mélanges impudiques des dieux avec les hommes, qu'ont imités depuis Homère et Hésiode, et qui ne sont que les accouplemens des diables avec les sorcières, dont sont nés les géans. Il savait évoquer les diables. Il institua la confrérie des *orphéotélestes*, espèces de sorciers, parmi lesquels Bacchus tenait anciennement pareil lieu que le diable tient aujourd'hui aux assemblées du sabbat. Bacchus, qui n'était qu'un diable déguisé, s'y nommait *Sabasius* ; c'est de là que le sabbat a précieusement conservé son nom.

Après la mort d'Orphée, sa tête, comme on sait, rendit des oracles dans l'île de Lesbos. Tzetzez dit qu'Orphée apprit en Égypte la funeste science de la magie, qui y était en grand crédit, et surtout l'art de charmer les serpens. Pausanias explique sa descente aux enfers par un voyage en Thesprotide, où l'on évoquait, par des enchantemens, les âmes des morts. L'époux d'Eurydice, trompé par un fantôme qu'on lui fit voir pendant quelques instans, mourut de regret, ou du moins, selon d'autres auteurs, renonça pour jamais à la société des hommes, et se retira sur les montagnes de Thrace. Leclerc prétend qu'Orphée était un grand magicien, que ses hymnes sont des évocations infernales, et que, si l'on en croit Appollodore et Lucien, c'est lui qui a mis en vogue, dans la Grèce, la magie, l'art de lire dans les astres et l'évocation des mânes.

ORPHÉOTÉLESTES, — Confrérie de gens qui faisaient le sabbat, institué par Orphée, ainsi que le rapporte Leloyer, à laquelle ont succédé les sorciers de nos jours [1].

ORTIE BRULANTE. — Les Islandais qui appellent cette plante Netla, croient qu'elle a une vertu singulière pour écarter les sortiléges. Selon eux, il faut en faire des poignées de verge, et en fouetter les sorciers à nu.

OSSEMENS. — Les Maures ne mettent jamais deux corps dans la même sépulture, de peur qu'ils ne s'escamotent mutuellement leurs os au jour de la résurrection.

OTHON. — Suétone, dit que le spectre de Galba

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*.

poursuivait sans relâche Othon, son meurtrier, le tiraillait hors du lit, l'épouvantait et lui causait mille tourmens. C'était peut-être le remords.

OTIS ou BOTIS, — Grand président des enfers ; il apparaît sous la forme d'une vipère ; quand il prend la figure humaine, il a de grandes dents, deux cornes sur la tête et un glaive à la main ; il répond très-bien sur le présent, le passé et l'avenir. Il a autant d'amis que d'ennemis. Il commande soixante légions [1].

OUAHICHE, — Génie ou démon dont les jongleurs iroquois se prétendent inspirés. C'est celui qui leur révèle les choses futures.

OUIKKA, — Mauvais génie qui, chez les Esquimaux, fait naître les tempêtes, et renverse les barques.

OULOU-TOYOU, — Chef des vingt-sept tribus d'esprits malfaisans, que les Yagouts supposent répandus dans l'air et acharnés à leur nuire. Il a une femme et beaucoup d'enfans.

OUPIRES. — Voyez *Vampires*.

OURAN ou OURAN-SOANGUE, — (Homme endiablé), secte de magiciens de l'île Gromboccanore, dans les Indes orientales. Ils ont la réputation de se rendre invisibles quand il leur plaît, et de se transporter où ils veulent. Le peuple les craint et les hait mortellement ; et quand on peut en attraper quelqu'un, on le tue sans miséricorde.

OURS. — Quand les Ostiaques ont tué un ours, ils l'écorchent et mettent sa peau sur un arbre, auprès d'une de leurs idoles ; après quoi ils lui rendent

[1] Wierus, *In Pseudom. dæm.*

leurs hommages, lui font de très-humbles excuses de lui avoir donné la mort, et lui représentent que, dans le fond, ce n'est pas à eux qu'il doit s'en prendre, puisqu'ils n'ont pas forgé le fer qui l'a percé, et que la plume qui a hâté le vol de la flèche appartient à un oiseau étranger.

Au Canada, lorsque des chasseurs tuent un ours, un d'eux s'en approche, lui met entre les dents le tuyau de sa pipe, souffle dans le fourneau, et, lui remplissant ainsi de fumée la gueule et le gosier, il conjure l'esprit de cet animal de ne pas s'offenser de sa mort; mais comme l'esprit ne fait aucune réponse, le chasseur, pour savoir si sa prière est exaucée, coupe le filet qui est sous la langue de l'ours, et le garde jusqu'à la fin de la chasse. Alors on fait un grand feu dans toute la bourgade, et toute la troupe y jette ces filets avec cérémonie : s'ils y pétillent et se retirent, comme il doit naturellement arriver, c'est une marque certaine que les esprits des ours sont apaisés; autrement on se persuade qu'ils sont irrités, et que la chasse ne sera point heureuse l'année d'après, si l'on ne prend soin de se les réconcilier par des présens et des invocations [1].

On sait que saint Corbinian faisait porter le bât à une ourse, et s'en servait pour monture, parce qu'elle avait dévoré son âne.

Le diable prend souvent la forme de cet animal. Un choriste de Citeaux, s'étant légèrement endormi en chantant les matines, s'éveilla en sursaut, et aperçut deux fesses d'ours qui sortaient du chœur. Cette vision commençait à l'effrayer, quand il vit l'ours tout entier reparaître et considérer attentivement tous les novices, comme un officier de police qui fait sa

[1] Laharpe, *Histoire des Voyages*, t. 18, p. 396.

ronde.... Enfin, l'ours sortit de nouveau, en disant : « Ils sont bien éveillés ; je reviendrai tout-à-l'heure voir s'ils dorment... » C'était le diable qu'on avait envoyé pour contenir les frères dans leur devoir [1].

OVIDE, — L'un des plus grands hommes de l'antiquité, et le plus malheureux des poëtes dont le temps ait respecté les ouvrages ; il naquit l'an de Rome 711, et mourut l'an 770, exilé dans la Scythie. On lui attribue un ouvrage de magie, intitulé *le Livre de la vieille*, que nous ne connaissons pas.

OXYONES, — Peuple imaginaire de Germanie, qui avait, dit-on, la tête d'un homme et le reste du corps d'une bête.

OZE, — Grand président des enfers, qui se présente sous la forme d'un Léopard, ou sous celle d'un homme. Il rend ses adeptes habiles dans les arts libéraux. Il répond sur les choses divines et abstraites, métamorphose l'homme, le rend insensé au point de lui faire croire qu'il est roi ou pape. Oze porte une couronne, mais son règne ne dure qu'une heure par jour [2].

P

PACTE. — Il y a plusieurs manières de faire pacte avec le diable. On le fait venir en lisant le Grimoire à l'endroit des évocations, en en récitant les formules de *conjuration* rapportées dans ce Dictionnaire, ou bien en saignant une poule noire dans un grand chemin croisé, et l'enterrant avec des paroles magiques [3].

[1] *Cæsarii Heisterb. miracul. illustrium*, lib. V, cap. 49.

[2] Wierus, *In Pseudomon. dæmon.*

[3] Voyez *Poule noire*. On fait pacte avec les diables, 1°. lorsqu'on les invoque soi-même, en implorant leur secours, et leur

Quand le diable veut bien se montrer, on fait alors le marché que l'on signe de son sang. Au reste, on dit l'ange des ténèbres assez accommodant, sauf la condition accoutumée de s'abandonner à lui.

Le comte de Gabalis, qui ôte aux diables leur antique pouvoir, prétend que ces pactes se font avec les gnomes, qui achètent l'âme des hommes pour les trésors qu'ils donnent largement; en cela, cependant, conseillés par les hôtes du sombre empire.

Des idées aussi absurdes ont pu avoir du succès dans les siècles où l'erreur et les contes étaient de mode. Maintenant elles seraient moins bien reçues, même dans un roman; et on a reproché à l'auteur du *Moine* quelques morceaux de ce genre, quoique traités avec un talent bien supérieur.

Le pacte du moine Ambrosio, qui termine le roman, peut avoir ici sa place, puisqu'il a autant de fondement que ceux qu'on trouve dans les chroniqueurs, et qu'il donne une idée complète de l'opinion qu'on avait sur ces sortes de traités avec les puissances de l'enfer.

Le plus fameux prédicateur de Madrid, le superbe Ambrosio, prieur des dominicains, plongé dans l'abîme par la vanité et l'orgueil, coupable d'assassinat et de viol, Ambrosio, dans les cachots de l'inquisition, était en proie aux tourmens du remords, et aux terreurs du supplice. Toutes les circonstances l'accusent, rien ne s'offre pour le justifier. On l'introduit dans une salle où siégent trois inquisiteurs; il pâlit, en apercevant des instrumens de torture. Mathilde, sa complice, Mathilde, qui l'a conduit

promettant obéissance et fidélité; 2°. lorsqu'on les invoque par des personnes qui leur sont affidées, ou qui ont beaucoup de liaisons avec eux; 3°. lorsqu'on attend d'eux l'effet de quelque chose qu'on leur attribue. (*Thiers.*)

dans le crime, est devant lui, et jette sur Ambrosio un regard triste et languissant.

L'inquisition n'interroge pas. Le prévenu, traduit devant elle, doit *confesser*. S'il nie, la torture le force d'avouer. Ambrosio était accusé de meurtre et de sortilége. Appliqué à la question, il persiste, malgré d'affreux tourmens, à soutenir qu'il n'est point coupable. Son supplice ne cesse que quand la violence de la douleur l'y a rendu insensible. Mathilde, intimidée, n'eut pas la même audace; elle avoua tout; elle accusa Ambrosio d'assassinat; mais elle déclara qu'elle était seule coupable de sorcellerie : le moine n'avait point eu de commerce avec le diable. Ses aveux dictaient sa sentence : on la condamna au feu. Ambrosio fut reconduit dans sa prison. Là, tous les genres de terreurs s'emparèrent de lui. S'il s'obstinait à nier ses crimes, la question et toutes ses horreurs l'attendaient. S'il se décidait à avouer, il allumait son bûcher. Au delà de cette mort et de ces supplices qui l'environnaient, brillaient d'un horrible éclat les flammes éternelles. Nul pardon à espérer pour de si odieux forfaits...

« Lève les yeux, Ambrosio, » lui dit une voix connue.... Et Mathilde est devant lui, belle, parée, rayonnante de joie. « Je suis libre, lui dit-elle, je » suis heureuse; imite-moi; renonce à un Dieu irrité, et viens avec moi jouir de tous les plaisirs que » m'offrent les esprits infernaux soumis à mes ordres... Que crains-tu? n'as-tu pas mérité cent fois » cet enfer qui t'effraie? es-tu si pressé de courir au-» devant de ces flammes, et veux-tu y arriver par » d'horribles supplices?... Prends ce livre; si tu es » tenté d'échapper à l'*auto-da-fé*, lis les quatre pre-» mières lignes de la septième page. »

Ambrosio reste immobile. Un officier vient le tirer

de son engourdissement pour le conduire devant ses juges. Il voudrait nier encore ; la torture s'apprête : il avoue tout avec consternation. Son arrêt est prononcé ; il sera brûlé à l'*auto-da-fé* qui doit avoir lieu, le soir même, à minuit.

Ramené dans son cachot, il y reste plongé dans un stupide désespoir. Ses yeux tombent, par hasard, sur le livre que lui a donné Mathilde. Il balance ; il le prend, et lit en tremblant. Un coup de tonnerre ébranle la prison ; l'esprit paraît, hideux, effrayant et sombre. D'une main il tient un parchemin, et de l'autre une plume de fer. Ambrosio le prie de le sauver ; le démon met un prix à ses services : il faut que le moine renonce sans retour au Dieu qui l'a créé. Prêt à succomber, Ambrosio balance encore : le diable, de sa plume de fer, lui touche la main gauche, en tire une goutte de sang, et lui présentant le parchemin : « Signe ce contrat, lui dit-il, et je t'enlève » loin de tes ennemis. » Le moine prend la plume, il allait signer ; tout à coup il la jette loin de lui. L'esprit irrité disparaît en faisant d'horribles malédictions.

Cependant le temps s'écoulait. La nuit était avancée. Minuit sonne. Ambrosio sent tout son sang se glacer, il croit déjà sentir les atteintes de la douleur et de la mort. Saisissant le livre fatal, il lit à la hâte les quatre lignes magiques ; le diable à l'instant est devant lui, le parchemin est prêt... Ambrosio tremble, sa main se refuse ; mais il entend les archers qui s'approchent, on tire les verroux de sa porte, la clef tourne dans la serrure ; il signe en frissonnant : « Sauvez-moi ! sauvez-moi donc ! » dit-il au démon, dont les yeux étincelaient d'une maligne joie. Le diable, serrant Ambrosio dans ses griffes, ouvre ses larges ailes ; les voûtes s'entr'ouvent pour les laisser passer,

et traversant rapidement un vaste pays, au bout de quelques minutes, il dépose Ambrosio sur un des précipices de la Sierra-Moréna. Tout, dans ce désert sauvage, épouvantait le moine étonné. « Où m'a- » vez-vous conduit? » dit-il à son guide infernal.

Celui-ci, au lieu de lui répondre, le regardait avec malice et mépris : « Homme petit et vain, lui dit-il! homme impitoyable, qui vous croyiez inaccessible aux tentations, vous vous êtes montré plus prompt à commettre le crime que je ne l'étais à vous le proposer. A présent, recevez le prix de vos iniquités. Vous êtes à moi : vous ne sortirez pas vivant de ces montagnes. »

En parlant ainsi, il enfonce ses griffes dans la tonsure du prieur, et s'enlève avec lui de dessus le rocher. Les cris d'Ambrosio retentirent au loin. Le démon s'élevait rapidement. Parvenu à une hauteur immense, il lâche sa victime. Le moine, abandonné dans les airs, vint tomber sur la pointe allongée d'un rocher. Il roula de précipices en précipices, jusqu'à ce que froissé, mutilé, il s'arrêta sur le bord d'une rivière. La vie n'était pas encore éteinte dans son corps déchiré. Vainement il essaya de se relever, ses membres disjoints et rompus lui refusèrent leur office. Le soleil venait de paraître sur l'horizon : bientôt ses rayons brûlans tombèrent à plomb sur la tête du pécheur expirant; des millions d'insectes, éveillés par la chaleur, vinrent sucer le sang qui coulait de ses blessures; il ne pouvait se mouvoir pour les chasser. Les aigles de la montagne déchirèrent sa chair en lambeaux. Dévoré d'une soif ardente, il entendait le murmure des eaux qui coulaient à ses côtés; sans pouvoir se traîner vers la rivière. Furieux, désespéré, exhalant sa rage en exécrations et en blasphèmes, maudissant son existence et pourtant redoutant la

mort qui devait le livrer à des tourmens plus grands encore, il languit six jours entiers. Le septième, il s'éleva une tempête; les vents en fureur ébranlèrent les rochers et renversèrent les forêts. Les cieux se couvrirent de nuages enflammés; la pluie en torrens inonda la terre; la rivière, grossie, surpassa ses rives; les flots gagnèrent le lieu où était Ambrosio, et leur cours entraîna, vers l'Océan, le cadavre du malheureux moine. Voyez *Grandier*.

PADILLA (MARIE DE), — Concubine de Pierre le Cruel, roi de Castille et de Léon, qui lui lia si bien l'aiguillette, qu'il fut incapable de donner la moindre marque de tendresse à la reine Blanche, sa femme.

PAIN BÉNI. — Du côté de Guingamp en Bretagne, et dans beaucoup d'autres lieux, quand on ne peut trouver le corps d'un noyé, on met un cierge allumé sur un pain béni qu'on abandonne au cours de l'eau; on trouve le cadavre dans l'endroit où le pain s'arrête [1].

M. Garinet cite, dans l'*Histoire de la magie en France*, un paysan d'Auvergne qui fut griffé par les diables; ils avouèrent qu'ils l'auraient noyé, s'il n'avait eu sur lui du pain béni.

PAJOT (MARGUERITE), — Sorcière qui fut exécutée à Tonnerre en 1576, pour avoir été aux assemblées nocturnes des démons et des sorciers, où elle composait des maléfices pour faire mourir les hommes et les animaux. Elle avait tué un sorcier qui n'avait pas voulu lui prêter un lopin de bois de la vraie croix avec lequel il faisait des sortiléges. Une

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 3, p. 159.

remarque singulière qu'on avait faite, c'est qu'elle revenait du sabbat toujours toute froide [1].

PALINGÉNÉSIE. — Duchène dit avoir vu, à Cracovie, un médecin polonais qui conservait, dans des phioles, la cendre de plusieurs plantes; lorsque quelqu'un voulait voir une rose dans ces phioles, il prenait celle où se trouvait la cendre du rosier, et la mettant sur une chandelle allumée, après qu'elle avait un peu senti la chaleur, on commençait à voir remuer la cendre; puis on remarquait comme une petite nue obscure qui, se divisant en plusieurs parties, venait enfin à représenter une rose si belle, si fraîche et si parfaite, qu'on l'eût jugée palpable et odorante, comme celle qui vient du rosier.

Cette extravagance fut poussée plus loin. On assura que les morts pouvaient revivre naturellement, et qu'on avait des moyens de les ressusciter en quelque façon. Vanderbect, surtout, a donné ces opinions pour des vérités incontestables; et dans le système qu'il a composé pour expliquer de si étranges merveilles, il prétend qu'il y a, dans le sang, des idées séminales, c'est-à-dire, des corpuscules qui contiennent en petit tout l'animal. Quelques personnes, dit-il, ont distillé du sang humain nouvellement tiré, et elles y ont vu, au grand étonnement des assistans saisis de frayeur, un spectre humain *qui poussait des gémissemens*. C'est pour ces causes, ajoute-t-il, que Dieu a défendu aux Juifs de manger le sang des animaux, de peur que les esprits ou idées de leurs espèces qui y sont contenues ne produisissent de funestes effets.

Ainsi en conservant les cendres de nos ancêtres, nous pourrons en tirer des fantômes qui nous en re-

[1] Bodin, *Démonomanie*.

présenteront la figure. Quelle consolation, dit le P. Lebrun, que de passer en revue son père et ses aïeux, sans le secours du démon, et par une nécromancie très-permise! Quelle satisfaction pour les savans, que de ressusciter, en quelque manière, les Romains, les Grecs, les Hébreux et toute l'antiquité! Rien d'impossible à cela, il suffit d'avoir les cendres de ceux qu'on veut faire paraître.

Ce système eut beaucoup de partisans. On prétendait qu'après avoir mis un moineau en cendres, et en avoir extrait le sel, on avait obtenu, par une chaleur modérée, le résultat désiré. L'académie royale d'Angleterre essaya, dit-on, cette expérience sur un homme. Je ne sache pas qu'elle ait réussi. Mais cette belle découverte, qui n'aurait pas dû occuper un seul instant les esprits, ne tomba que quand un grand nombre de tentatives inutiles eut prouvé que ce n'était non plus qu'une ridicule chimère. Voyez *Cendres*.

PALMOSCOPIE, — Augure qui s'appelait aussi Palmicum, et qui se tirait de la palpitation des parties du corps de la victime.

PALUD (MADELEINE DE MENDOZ DE LA), — Fille d'un gentilhomme de Marseille, et sœur du couvent des Ursulines, qui fut ensorcelée par Gaufridi, à l'âge de dix-neuf ans. Voyez *Gaufridi*.

Ce prêtre sorcier la conduisit au sabbat, où il lui fit renier Dieu et les saints. Il la connut charnellement plusieurs fois, et la livra à cinq démons, dont le principal fut Émodes. Pour preuve certaine qu'elle était sorcière, on la visita, et les médecins lui trouvèrent des marques insensibles sur tout le corps. On lui voyait, à la jointure d'un doigt de la main gauche, la cicatrice de la piqûre que lui fit Gaufridi

lorsqu'en présence de Belzébuth il lui fit signer un pacte de son sang, par lequel elle se donnait à lui.

On dit que, durant les exorcismes, la Palud croyait être continuellement avec un homme, et faisait des mouvemens très-lascifs; que plusieurs fois, le diable lui sauta à la gorge sous la forme d'un crapaud, et l'aurait étouffée sans les signes de croix que faisaient les prêtres de l'église d'Aix, qui se trouvaient présens.

Cette feinte possession eut tout l'effet que s'étaient promis les sœurs du couvent des Ursulines, qui n'aimaient pas Gaufridi, puisqu'il fut brûlé vif; mais la Palud, quarante ans après, ayant voulu se mêler encore de sorcellerie, fut condamnée, par arrêt du même parlement de Provence, à la prison perpétuelle, en 1653.

PAMILIUS. — Pamilius de Phères, tué dans un combat, resta dix jours au nombre des morts; on l'enleva ensuite du champ de bataille, pour le porter sur le bûcher; mais il revint à la vie, et raconta des histoires surprenantes de ce qu'il avait vu pendant que son corps était resté sans sentiment [1].

PAN, — L'un des huit grands dieux, ou dieux de la première classe chez les Égyptiens. On le représentait sous les traits d'un homme, dans la partie supérieure de son corps, et sous la forme d'un bouc dans la partie inférieure. C'était l'emblème de la nature.

Dans les démonographies, c'est le prince des démons incubes, ou démons qui couchent avec les femmes.

PANDOEMONIUM, — Capitale de l'empire infernal. C'est là, selon Milton, que fut bâti le fameux

[1] Leloyer, *Histoire des spectres*, ou *Appar. des esprits*.

palais de Satan. C'est pour entrer tous dans la grande salle de ce palais que les démons quittèrent leur taille gigantesque, prirent celle des pygmées, et opinèrent au conseil de guerre qui précéda la grande bataille contre les anges.

PANÉROS. — Pline cite une pierre précieuse de ce nom qui rendait les femmes fécondes.

PANJANGAM, — Almanach des bramines, où sont marqués les jours heureux et malheureux, et les heures du jour et de la nuit heureuses ou malheureuses.

PANTACLES, — Espèces de talismans magiques. Toute la science de la clavicule dépend de l'usage des pantacles, qui contiennent les noms ineffables de Dieu. Les pantacles doivent être faits le mercredi, dans le premier quartier de la lune, à trois heures du matin, dans une chambre aérée, nouvellement blanchie, dans laquelle on habite seul. On y brûle des plantes odoriférantes. On a du parchemin consacré qui soit vierge, sur lequel on décrit trois cercles l'un dans l'autre, avec les trois principales couleurs : or, cinabre et vert; la plume et les couleurs doivent être exorcisées. On écrit alors les noms sacrés [1]; puis on met le tout dans un drap de soie. On prend ensuite un pot de terre où l'on allume du charbon neuf, de l'encens mâle, et du bois d'aloès, le tout exorcisé et purifié, puis, la face tournée vers l'orient, on lit dévotement les psaumes : *Domine, Dominus noster; Cœli enarrant gloriam Dei*, etc., en y joignant « *Adonay très-puissant*, *Alpha et Oméga*, qui as » fait marcher ton peuple sur la mer à pied sec; qui

[1] Voyez les figures.

» as élu Abraham, ton serviteur fidèle, en la semence » duquel tu as promis que toutes les tribus de la terre » seraient bénites, laquelle semence tu as multipliée » comme les étoiles; qui as donné à Moïse la loi sur » le mont Sinaï; qui as donné à Salomon, ton servi- » teur, ces pantacles, pour la sûreté de l'âme et du » corps, avec humilité, nous supplions ta majesté » que, par ta puissance, ces pantacles se consacrent, » afin qu'ils obtiennent vertu contre tous les esprits; » par toi, ô très-saint et seigneur Adonay, dont l'em- » pire et principauté seront sans fin, *Amen.* »

Après quoi on parfume encore les pantacles avec les espèces odoriférantes, et on les remet dans le drap de soie consacré, pour s'en servir au besoin [1].

PANTARBE, — Pierre fabuleuse à laquelle quelques docteurs on attribué la propriété d'attirer l'or, comme l'aimant attire le fer. Philostrate, dans la *Vie d'Apollonius*, en raconte bien d'autres merveilles : L'éclat en est si vif, dit-il, qu'elle ramène le jour au milieu de la nuit; mais, ce qui est plus étonnant encore, cette lumière est un esprit qui se répand dans la terre et attire insensiblement les pierres précieuses; plus cette vertu s'étend, plus elle a de force, et toutes ces pierres dont la pantarbe se fait une ceinture ressemblent à un essaim d'abeilles qui environnent leur roi. De peur qu'un si riche trésor ne devînt trop vil, non-seulement la nature l'a caché dans la terre; mais elle lui a donné la faculté de s'échapper des mains de ceux qui voudraient la prendre sans précaution. On la trouve dans cette partie des Indes où s'engendre l'or. Suivant l'auteur des *Amours de Théagène et de Chariclée*, elle garantit du feu ceux qui la portent.

[1] *Magie noire*, p. 89.

PAPE. — Les huguenots ont dit que c'était l'antechrist.

PAPESSE JEANNE. — Dans le temps où la redoutable épée de Charlemagne faisait baisser le front des Saxons devant l'image de la croix, plusieurs prêtres passèrent d'Angleterre en Allemagne, pour coopérer à cette glorieuse conversion. Un de ces fervens missionnaires vint à Mayence avec sa femme [1]. Elle était grosse; elle accoucha et mit au monde une fille qu'on appela *Agnès*, *Jeanne*, ou *Gilberte;* car on n'est pas bien d'accord sur son prénom. La petite Jeanne annonça de très-bonne heure les plus heureuses dispositions. Elle avait l'esprit vif et le cœur tendre. A douze ans, elle se passionna pour un jeune moine de l'abbaye de Fulde, se déroba à la surveillance de ses parens, entra au couvent sous des habits d'homme, voyagea ensuite avec son amant, et se livra comme lui à l'étude de la scholastique et des arts libéraux. Quelques auteurs assurent même qu'elle eut l'honneur de recevoir le bonnet de maître-ès-arts à Paris; mais c'est un point qui n'est pas suffisamment avéré; car l'université n'existant pas encore, il était difficile d'y prendre ses degrés.

Il n'en était pas de même d'Athènes: cette ville, quoique fort déchue de son ancienne splendeur, conservait une école célèbre. Le couple amoureux s'y rendit, et Jeanne s'y distingua par la supériorité de son esprit, sa pénétration, son éloquence et sa grâce. L'amour et la science partageaient tous ses momens; mais l'amour fut moins heureux que la science. Le

[1] Le célibat n'était pas alors aussi rigoureusement observé qu'aujourd'hui. On trouve jusqu'au 12e. siècle des prêtres qui avaient des femmes.

jeune compagnon de Jeanne étant mort, la belle affligée résolut d'aller le pleurer éternellement en Italie, et, semblable à la veuve d'Hector, de repousser à jamais toute nouvelle flamme.

Elle ne fut pas long-temps sans se faire remarquer des savans. Une école qu'elle ouvrit à Rome attira une foule prodigieuse. Jeanne joignait à beaucoup de science une vie sage et modeste, et toutes les apparences de la vertu. Il n'était bruit dans toute l'Italie que de la piété et des lumières du docteur Jean. Sur ces entrefaites, le pape Léon IV étant mort, les cardinaux ne purent s'accorder sur le choix de son successeur : frère Jean n'était pas cardinal, il n'était pas même prêtre, mais son mérite était si éclatant que le sacré collége passa par-dessus toutes ces irrégularités, et lui conféra le diadème sacré. Voilà donc dame Jeanne transformée en saint-père. Si l'on en croit les plus doctes historiens, elle soutint très-bien l'honneur de la tiare. Elle conféra, dit du Haillan, les saints ordres, ordonna évêques et abbés, chanta messes, consacra temples et autels, administra les sacremens, et fut si habile et diligente femme, qu'elle rendit sujette à elle Adolphe, premier roi chrétien d'Angleterre, et son fils Alfred, qui, de son temps, vinrent à Rome se soumettre à l'obéissance du pape et de l'église de Saint-Pierre [1].

Mais il paraît qu'elle ne conserva pas la même sagesse qui l'avait fait remarquer avant son élévation. On assure qu'elle devint grosse ; qu'elle accoucha au milieu d'une grande cérémonie, et que c'est depuis ce scandale qu'on fait asseoir le pape nouvellement élu sur une chaise percée, pour s'assurer qu'il est homme. Au reste, cette histoire de la papesse Jeanne

[1] M. Salgues, *Des Erreurs et des Préjugés*, t. 1er., p. 532.

a été très-contestée, et nous la rapportons ici comme un conte. Voyez *Homme de mer*.

PAOUAOUCI, — Enchantemens ou conjurations au moyen desquels les naturels de la Virginie prétendent faire paraître des nuages et tomber de la pluie.

PAPILLON. — L'image de l'âme la plus généralement adoptée est le papillon. Les artistes anciens donnent à Platon une tête avec des ailes de papillon, parce que c'est le premier philosophe grec qui ait écrit sur l'immortalité de l'âme.

PARACELSE, — Né dans le canton de Zurich, en 1493. Il voyagea, vit les médecins de presque toute l'Europe, et conféra avec eux. Il se donnait pour le réformateur de la médecine. Il voulut en arracher le sceptre à Hippocrate et à Galien. Il décria leurs principes et leur méthode. On lui doit la découverte de l'opium et du mercure, dont il enseigna l'usage.

Paracelse est surtout le héros de ceux qui croient à la pierre philosophale, et qui lui attribuent hautement l'avantage de l'avoir possédée, s'appuyant en cela de sa propre autorité. C'était un grand charlatan. Quant il était ivre, dit Wetternus, qui a demeuré vingt-sept mois avec lui, il menaçait de faire venir un million de diables, pour montrer quel empire et quelle puissance il avait sur eux; mais il ne disait pas de si grandes extravagances quand il était à jeun. Il avait un démon familier renfermé dans le pommeau de son épée. Il disait que Dieu lui avait révélé le secret de faire de l'or; et il se vantait de pouvoir, soit par le moyen de la pierre philosophale, soit par la vertu de ses remèdes, conserver la vie aux hommes pendant plusieurs siècles. Néanmoins il mourut à quarante-huit ans, en 1541, à Saltzbourg.

PARADIS. — Il me semble, dit Saint-Foix, qu'il était plus ridicule d'imaginer, comme les Grecs, un paradis triste et ennuyeux, que d'en imaginer un comme celui de Mahomet, où l'on a la jouissance des plus belles femmes. Homère fait descendre Ulysse aux Champs-Élysées; toutes les ombres qu'il y voit ont la contenance plaintive et l'air mécontent; elles répandent même des larmes. Agamemnon, Ajax, Antiloque, Alcmène, Tiro, Anticlée, gémissent et regrettent de n'être plus sur la terre. « Quoi! vous n'êtes pas heureux, demande Ulysse à Achille? — J'aimerais mieux, lui répond le fils de Thétis, labourer la terre et servir le plus pauvre des vivans, que de commander aux morts. » Il y a, selon Mahomet, sept paradis : l'argent, l'or, les pierres précieuses sont la matière des premiers cieux. Le septième est un jardin de délices, arrosé de fontaines et de rivières de lait, de miel et de vin, avec des arbres toujours verts, dont les fruits se changent en houris si belles et si douces, que si l'une d'elles avait craché dans la mer, l'eau n'en aurait plus d'amertume. Leurs yeux sont si brillans, que, si une houris mettait pendant la nuit la tête à la fenêtre, elle éclairerait mieux le monde que le soleil en son midi. C'est là que les croyans seront servis des mets les plus rares, les plus délicieux, et seront les époux de ces houris, qui malgré des plaisirs et des jouissances continuelles, demeureront toujours vierges. L'enfer consiste dans la privation de tous ces plaisirs et dans quelques autres peines qui finiront un jour, par la bonté de Mahomet.

Les peuples du Nord croyaient que les héros allaient dans le palais d'Odin, leur dieu, et qu'ils avaient tous les jours le plaisir de s'armer, de se ranger en bataille, et de se tailler en pièces; que, quand l'heure du repas approchait, ils revenaient à cheval,

tous sains et saufs, et se mettaient à table dans la salle d'Odin, où on leur servait un sanglier qui suffisait pour tous, quoique leur nombre fût presque innombrable; que tous les jours on leur servait le même sanglier, et que tous les jours il revenait en son entier.

Certains peuples de l'Amérique se figuraient autant de genres de récompenses, après la mort, que de genres de mort : les gens de bien, ou ceux qui mouraient dans les combats, ou ceux qui se laissaient sacrifier pour l'honneur de leurs dieux, allaient tout droit à la maison du soleil. C'était là le plus haut degré de leur béatitude.

En d'autres cantons, on croyait que les âmes des morts se retiraient dans une campagne abondante, où elles mangeaient les meilleures viandes et buvaient les plus excellentes liqueurs. Ils s'imaginaient aussi qu'elles étaient les échos qui répondent à ceux qui parlent haut en plein air. Les peuples du Groënland croient qu'aussitôt après la mort, l'âme s'envole à la terre des esprits, et qu'elle y jouit du bonheur de chasser éternellement. C'est ainsi que les religions promettent des récompenses, suivant le naturel de chaque peuple. L'homme sensé les attend sans les connaître, puisque tous ceux qui les ont décrites n'ont puisé que dans leur imagination. Voyez *Enfer*.

PARCHEMIN VIERGE. — Il est employé dans la magie, en plusieurs manières. On appelle parchemin vierge celui qui est fait de peaux de bêtes n'ayant jamais engendré. Pour le faire, on met l'animal qui le doit fournir, dans un lieu secret où personne n'habite, on prend un bâton vierge ou de la séve de l'année, on le taille en forme de couteau; puis on dit dessus : « Je te conjure, canne, par le créateur de l'u-

» nivers et roi des anges, le nom duquel est Helsa-
» day, que tu prennes force et vertu d'écorcher cet
» animal, pour faire le parchemin sur lequel je puisse
» écrire le très-saint nom de Dieu, afin que toutes
» les choses que j'écrirai dessus puissent réussir;
» par ce Dieu tout-puissant, qui vit et règne dans les
» siècles. Amen. »

On dira en coupant cette canne le psaume *Deus judicium tuum regi*, etc., puis on écrit sur le couteau de bois, ces mots : « Agla, Adonay, Eloé, que par vous s'ac-
» complisse l'ouvrage de ce couteau de canne » ; ensuite on dit encore dessus : » Cara, cherna, sito,
» cirna. » On écorche alors l'animal avec le couteau de bois, en disant : « Adonay, Dalmay, Saday, Te-
» tragrammaton, Anereton, Anepaton, Cureton;
» saints anges de Dieu, soyez présens et donnez vertu
» à ce parchemin; que par vous il se consacre, en
» telle sorte que toutes les choses qui s'écriront des-
» sus puissent avoir la fin désirée; et quand on au-
» ra écorché l'animal, on prendra du sel et on dira
» dessus : Dieu des dieux, daigne bénir et sanctifier
» ce sel, afin que j'en puisse asperger ce parchemin
» que je prétends faire en lui, en sorte qu'ils ob-
» tiennent vertu, puissance et effet. »

Avec le sel on sale ladite peau que l'on met au soleil pendant quinze jours. On prendra alors un pot de terre vernissé, autour duquel on écrira des caractères magiques. Dans ce pot on mettra une grosse pierre de chaux vive, avec de l'eau bénite, et ladite peau; on l'y laissera neuf jours entiers. On la tirera enfin, et avec le couteau de canne on la ratissera pour en ôter le poil; on la mettra sécher pendant huit jours à l'ombre, après l'avoir aspergée, en disant : « Au nom du grand Dieu éternel, je t'asperge afin
» que tu sois purifiée de tous vices et iniquité. » Puis

on la parfumera d'odeurs odoriférantes, on la serrera ensuite dans un drap de soie avec tous les instrumens de l'art. Qu'aucune femme ayant ses fleurs ne voie cette peau, parce qu'elle perdrait toute sa vertu.

C'est sur ce parchemin qu'on écrit ensuite les pantacles, talismans, figures magiques, pactes et autres pièces.

PARFUMS. — On dit que si l'on se parfume avec de la semence de lin et de psellium, ou avec les racines de violettes et d'ache, on connaîtra les choses futures; et que pour chasser les mauvais esprits et fantômes nuisibles, il faut faire un parfum avec calament, pivoine, mente et palma-Christi. On peut assembler les serpens par le parfum des os de l'extrémité du gosier de cerf, et au contraire, on les peut chasser et mettre en fuite, si on allume la corne du même cerf; la corne du pied droit d'un cheval, ou d'une mule, allumée dans une maison, chasse les souris, et celle du pied gauche, les mouches. Si on fait un parfum avec le fiel de sèche, du thymiamas, des roses et du bois d'aloës, et qu'étant allumé on y jette dessus de l'eau ou du sang, la maison semblera être pleine d'eau ou de sang, et si on jette dessus de la terre labourée, il semblera que toute la terre tremble [1].

PAROLES MAGIQUES. — On empêche de faire le beurre en récitant à rebours le psaume *Nolite fieri*. Bodin dit qu'on obtient le même résultat, en y mettant du sucre, par une antipathie naturelle.

On peut charmer les dés ou les cartes de manière à gagner continuellement, en les bénissant de trois signes de croix, en même temps que l'on dit ces paroles: *Partiti sunt vestimenta mea, miserunt sortem*

[1] Nynauld, page 72 *De la lycantropie.*

contra me ad incarte cla, *à filii à Eniol*, *Lieber*, *Braya*, *Braguesca et Belzebuth.*

On n'est point mordu des puces, si l'on dit en se couchant : *Och och.* On fait tomber les verrues des mains, en les saluant d'un *bonsoir* le matin, et d'un *bonjour* le soir. On fait rentrer le diable en enfer avec ces mots: *per ipsum*, *et cum ipso*, *et in ipso*. Qu'on se mette le cou sur une auge de porcs, en disant: *Au nom du Père*, *et du Fils*, *et du Saint-Esprit*, pour être guéri des fièvres. Qu'on dise : *Sista*, *pista*, *rista*, *xista*, pour n'avoir plus mal à la cuisse. Qu'on prononce trois fois : *Onasages*, pour guérir le mal de dents. On prévient les suites funestes de la morsure des chiens enragés en disant : *Hax*, *pax*, *max.* Voyez *Charmes.*

PARQUES, — Divinités que les anciens croyaient présider à la vie et à la mort; maîtresses du sort des hommes, elles en réglaient les destinées. La vie était un fil qu'elles filaient ; l'une tenait la quenouille, l'autre le fuseau, la troisième avec ses grands ciseaux coupait la trame. On les nomme *Clotho*, *Lachésis* et *Atropos.* on les fait naître de la nuit, sans le secours d'aucun dieu ; Orphée, dans l'hymne qu'il leur adresse, les appelle les filles de l'Érèbe.

PARTHÉNOMANTIE, — Divination sur la virginité. On mesure le cou d'une fille avec un fil, et en répétant l'épreuve avec le même fil, si le cou grossit, la virginité est perdue. Chez les anciens Bretons, on réduisait en poudre une agate, on la faisait boire à celle ou à celui qu'on soupçonnait d'avoir perdu sa virginité ; dans ce cas, cette boisson produit le vomissement. Voyez *Épreuves.*

PASÈTES, — Magicien qui achetait les choses sans

les marchander ; mais l'argent qu'il avait donné n'enrichissait que les yeux, car il retournait toujours dans sa bourse. Voyez *Pistole volante.*

PATINIAC, — Superstition particulière aux Indiens des îles Philippines. C'est un sortilége qu'ils prétendent attaché au fruit d'une femme, dont l'effet est de prolonger les douleurs de l'enfantement et même de l'empêcher. Pour lever le charme, le mari ferme bien la porte de la case, fait un grand feu tout à l'entour, quitte le peu de vêtements dont il est ordinairement couvert, prend une lance ou un sabre, et s'en escrime avec fureur jusqu'à ce que sa femme soit délivrée.

PATRIS (Pierre), — Poëte, né à Caen en 1583. Il fut premier maréchal-des-logis de Gaston de France, duc d'Orléans. L'esprit de plaisanterie lui valut sa fortune et la confiance dont il jouissait auprès du prince. Il mourut à Paris en 1671. On raconte, qu'étant au château d'Egmont, dans une chambre où un esprit venait de se montrer, il ouvrit la porte de cette chambre, qui donnait sur une longue galerie, au bout de laquelle se trouvait une grande chaise de bois, si pesante, que deux hommes avaient peine à la soulever. Il vit cette chaise matérielle se remuer, quitter sa place, et venir à lui comme soutenue en l'air. Il s'écria : « Monsieur le diable, les intérêts de Dieu à » part, je suis bien votre serviteur, mais je vous prie » de ne me pas faire peur davantage. » Et la chaise s'en retourna à sa place, comme elle était venue. Cette vision, dit-on, fit une forte impression sur l'esprit de Patris, et ne contribua pas peu à le faire devenir dévot.

PAUL III (Alexandre Farnèse), — Pape, suc-

cesseur de Clément VII, qui vivait au seizième siècle; on dit qu'il gratifia un astrologue de l'évêché de Civitta-Ducale, pour le talent avec lequel il lui avait dit sa bonne aventure.

PAUL (Arnold), — Paysan de Médroïga, village de Hongrie, qui fut écrasé par la chute d'un chariot chargé de foin, vers 1728. Trente jours après sa mort, quatre personnes moururent subitement et de la même manière que meurent ceux qui sont molestés des vampires. On se ressouvint alors qu'Arnold avait souvent raconté qu'aux environs de Cassova, sur les frontières de la Turquie, il avait été tourmenté longtemps par un vampire turc; mais que sachant que ceux qui étaient victimes d'un vampire le devenaient après leur mort, il avait trouvé le moyen de se guérir en mangeant de la terre du tombeau du vampire, et en se frottant de son sang. On présuma que si ce remède avait guéri Arnold Paul, il ne l'avait pas empêché de devenir vampire à son tour; en conséquence on le déterra pour s'en assurer, et quoiqu'il fût inhumé depuis quarante jours, on lui trouva le corps vermeil; on s'aperçut que ses cheveux, ses ongles, sa barbe s'étaient renouvelés, et que ses veines étaient remplies d'un sang fluide. Le bailli du lieu, en présence de qui se fit l'exhumation, et qui était un homme expert dans le vampirisme, ordonna d'enfoncer dans le cœur de ce cadavre un pieu fort aigu et de le percer de part en part; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Le vampire jeta des cris effroyables, et fit les mêmes mouvemens que s'il eût été vivant, après quoi on lui coupa la tête et on le brûla dans un grand bûcher. On fit subir ensuite le même traitement aux quatre personnes qu'Arnold Paul avait tuées, de peur qu'elles ne devinssent vampires à leur tour. Voyez *Vampires*.

PAULE. — Il y avait au couvent des Cordeliers de Toulouse un caveau qui servait de catacombes, et où les morts se conservaient. Dans ce caveau était enterrée depuis la fin du seizième siècle une femme très-célèbre sous le nom de la belle Paule. Il était d'usage de visiter son tombeau le jour anniversaire de sa mort. Un jeune cordelier, la tête un peu échauffée par la liqueur bachique, s'était engagé à descendre dans ces catacombes sans lumière et sans témoin, et à enfoncer un clou sur le cercueil de la belle Paule. Il y descendit en effet, mais il attacha par mégarde au cercueil un pan de sa robe; il se crut retenu par la défunte quand il voulut s'enfuir, ce qui lui causa une telle frayeur, qu'il tomba roide mort sur la place.

PAUSANIAS. — Quelques écrivains ont prétendu que les Lacédémoniens n'avaient point de sorciers, parce que, quand ils voulurent apaiser les mânes de Pausanias, qu'on avait laissé mourir de faim dans un temple, et qui s'était montré depuis à certaines personnes, on fut obligé de faire venir des sorciers d'Italie pour chasser le spectre du défunt. Mais ce trait ne prouve rien, sinon que les sorciers de Lacédémone n'étaient pas aussi habiles que ceux de l'Italie.

PAYMON. — L'un des rois de l'enfer. S'il se montre aux exorcistes, c'est sous la forme d'un homme monté sur un dromadaire, couronné d'un diadème éteincelant de pierreries, avec un visage de femme. Deux cents légions, partie de l'ordre des anges, partie de l'ordre des puissances, lui obéissent; si Paymon est évoqué par quelque sacrifice ou libation, il paraît accompagné des deux grands princes Bébal et Abalam [1].

[1] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæmon.*

PAZZI (MADELEINE DE), — Sainte du seizième siècle, renommée par ses visions. On assure que le diable lui apparaissait souvent et lui jouait de très-mauvais tours.

PÉANITE, — Pierre fabuleuse, que les anciens croyaient douée du privilége de faciliter les accouchements.

PEAU. — Pour guérir les taches de la peau et les verrues, il suffit de toucher un cadavre, ou de se frotter les mains au clair de la lune[1]. Voyez *Verrues*.

PÉCHÉ ORIGINEL. — C'est ce péché qui nous a tous soumis au démon. C'est la première équipée du diable. Voyez *Adam*.

PÊCHE. — Qu'on prenne de l'herbe de mille-feuille avec de l'ortie, qu'on les trempe dans du jus de serpentine, qu'on s'en frotte les mains, et qu'on jette le reste dans l'eau où l'on veut pêcher, on prendra facilement avec la main tous les poissons qui s'y trouveront. Le petit Albert, dans ses secrets, indique encore une autre manière de prendre les poissons, avec une amorce de sang de bœuf, de sang de chèvre noire, du thym, de l'origan, de la farine, de la marjolaine, de l'ail, de la lie de vin, et de la graisse ou moelle des animaux ci-dessus; vous pilerez tous ces ingrédiens ensemble, ajoute-t-il, vous en ferez de petites boules que vous jetterez dans la rivière ou dans l'étang; et vous verrez merveilles.

PÉGOMANTIE, — Divination par les sources. Elle se pratiquait, soit en y jetant un certain nombre de pierres dont on observait les divers mouvemens, soit

[1] Brown, *Erreurs pop.*, t. 2.

en y plongeant des vases de verre, et en examinant les efforts que faisait l'eau pour y entrer en chassant l'air qui les remplissait. La plus célèbre des Pégomanties est la divination par le sort des dés qui se pratiquait à la fontaine d'Apone, près de Padoue; on jettait les dés dans l'eau pour voir s'ils surnageaient, ou s'ils enfonçaient, et quels numéros ils donnaient; sur quoi un devin expliquait l'avenir.

PENDUS. — On sait qu'on gagne à tous les jeux quand on a dans sa poche de la corde de pendu.

Un soldat de belle corpulence ayant été pendu, quelques jeunes chirurgiens demandèrent la permission d'anatomiser son corps. On la leur accorda, et ils allèrent à dix heures du soir prier le bourreau de le leur remettre. Celui-ci, qui était déjà couché, leur répondit qu'il ne voulait pas se lever, et qu'ils pouvaient l'aller dépendre eux-mêmes. Pendant qu'ils s'y décidaient, le plus éveillé d'entre eux courut devant, se mit en chemise et se cacha sous son manteau, au pied de la potence, en attendant les autres. Quand ils furent arrivés, le plus hardi monta à l'échelle, et se mit à couper la corde pour faire tomber le corps; mais aussitôt l'autre se montra et dit : « Qui êtes-» vous? malheureux! et pourquoi venez-vous enlever » mon corps?... » A ces mots, et à la vue du fantôme blanc qui gardait la potence, ces jeunes gens prennent la fuite épouvantés, et celui qui était sur l'échelle, saute à bas sans compter les échelons, pensant que l'esprit du pendu le tenait déjà à la queue. Et ne furent, ces pauvres chirurgiens, de long-temps rassurés [1]. »

PEPIN, — Père de Charlemagne. Il advint un jour

[1] Leloyer, *Hist. des spectres et appar. des esprits.*

que Pepin voulut s'emparer d'Anisy, village de l'évêché de Laon, et le tenir à titre de cens, ainsi que déjà il en avait fait d'autres, les réunissant à la couronne. Saint Remy s'apparut à lui comme il dormait audit Anisy, et lui dit : « Que fais-tu ici ? Pourquoi » es-tu entré dans ce village qui m'a été octroyé par » un homme plus dévot que toi, et que j'ai donné à » l'église de la mère de Dieu, ma maîtresse? » Et le fouetta à bon escient; de façon que les apparences par après demeurèrent en son corps.

Quand saint Remy fut disparu, Pepin se levant se trouva empoigné d'une forte fièvre, de laquelle il fut long-temps tourmenté, et aussi soudain il abandonna le village. De là, en avant, ne se trouve qu'aucun prince du royaume y ait pris sa demeurance [1]. Floardus rapporte ce trait comme un miracle de saint Remy, qui voulut empêcher Pepin de s'emparer des biens de l'église, et effrayer ceux qui seraient tentés d'imiter son exemple. D'autres ne voient là-dedans qu'un songe produit sans doute par les craintes superstitieuses. Il en est qui pensent que ce roi, dont l'esprit n'était ni trop crédule, ni pusillanime, reçut en effet, d'une main vendue aux moines d'Anisy, les mauvais traitemens qu'on mit sur le compte de l'évêque de Reims. Mais le plus grand nombre classe cette anecdote avec l'amas énorme des fables et des absurdités qu'on trouve à chaque page dans nos légendes.

PÉRATOSCOPIE, — Divination par l'inspection des phénomènes et choses extraordinaires qui apparaissent dans les airs.

PERDRIX. — On dit qu'un malade ne peut mou-

[1] Floardus, traduit par maître Nicolas Chesneau.

rir, lorsqu'il est couché sur un lit de plumes d'ailes de perdrix [1].

PERÈS (JEAN). — Voyez la fin de l'article *Inquisition*.

PÉRICLÈS, — Général athénien qui, se défiant de l'issue d'une bataille pour rassurer les siens, fit entrer dans un bois consacré à Pluton un homme de taille haute, chaussé de longs brodequins, ayant les cheveux épars, vêtu de pourpre, et assis sur un char traîné de quatre chevaux blancs, qui parut au moment de la bataille, appela Périclès par son nom, et lui commanda de combattre, l'assurant que les dieux donnaient la victoire aux Athéniens. Cette voix fut entendue des ennemis, comme venant de Pluton; et ils en eurent une telle peur, qu'ils s'enfuirent sans combattre.

PÉRIS, — Génies femelles des Persans, d'une beauté extraordinaire; ils sont bienfaisans, habitent le Ginnistan, se nourrissent d'odeurs exquises, et ressemblent un peu à nos fées.

PÉRITHE, — Pierre jaune qui avait, dit-on, la vertu de guérir la goutte, et qui brûlait la main quand on la serrait fortement.

PERPÉTUE (SAINTE), — Qui souffrit le martyr au commencement du troisième siècle. Elle eut des apparitions et des révélations. Pendant qu'elle était en prison, elle vit une échelle d'or d'une grandeur prodigieuse, qui allait jusqu'au ciel; d'autres martyrs y avaient déjà monté, et l'exhortaient à tenir ferme pour le nom de Jésus-Christ. Ils lui promirent qu'ils

[1] Thiers, *Traité des superstitions*.

la soutiendraient par leurs intercessions ; mais qu'elle devait prendre garde de n'être point mordue par le dragon qui était au pied de l'échelle, et qui s'efforçait de détourner ceux qui montaient [1]. Ce dragon était le diable, qui se trouve un peu partout.

PERTINAX. — Trois ou quatre jours avant que l'empereur Pertinax fût massacré par les soldats de sa garde, il vit dans un étang je ne sais quelle figure qui le menaçait, l'épée au poing. L'indiscipline de l'armée et les séditions qui se fomentaient à tout instant, sur la fin du règne de Pertinax, devaient, plus que les fantômes, lui donner des frayeurs.

PESTE. — Dans nos temps modernes, il n'est presque pas de monarque qui n'ait voulu être officier de santé. Les rois de Hongrie se vantaient de guérir la jaunisse, les rois de France de guérir les écrouelles, ceux de Bourgogne de dissiper la peste ; mais tout le monde a le même privilége en récitant la prière qu'Albert le Grand nous communique dans ses admirables secrets : « *Ananiz apta Dei, miserere meî ; Malatron, Caladafon, Coroban, Uriel, Sabaoth, Eloine :* » ce qui paraît être une espèce de conjuration. Voyez *Apollonius*.

PETCHIMANCIE, — Divination par les brosses ou vergettes. Quand un habit ne peut pas se vergeter, c'est un signe qu'il y aura de la pluie.

PETIT MONDE. — On appelait *petit monde* une société secrète, qui conspirait en Angleterre au dernier siècle pour le rétablissement des Stuarts. On débitait beaucoup de contes sur cette société ; par exem-

[1] Lenglet-Dufresnoy, *Traité des apparitions*, t. 1er., p. 30.

ple, on disait que le diable en personne assis dans un grand fauteuil présidait aux assemblées, etc.

PETIT-PIERRE. — Les contes populaires de l'Allemagne donnent ce nom au démon qui achète les âmes, et avec qui on fait pacte. Il vient au lit de mort sous la forme d'un nain chercher ceux qu'il a achetés.

PETPAYATON, — Les Siamois appellent ainsi les mauvais esprits répandus dans l'air, qui selon, eux ont les prémices de toutes les filles, et leur font une blessure qui se renouvelle tous les mois. S'ils préparent une médecine, ils attachent au vase plusieurs papiers, où sont écrites des paroles mystérieuses, pour empêcher que les *Petpayatons* n'emportent la vertu du remède avec la fumée.

PETTIMANTIE. — Divination par le jet des dés. Voyez *Astragalomantie* et *Cubomantie*.

PEUPLIER, — Les anciens regardaient le peuplier comme un arbre dédié aux enfers et aux démons.

PEUR. — On prétend que pour se préserver de la peur, il faut porter sur soi une épingle qui a été fichée dans le linceul d'un mort.

Pour les traits qui se rapportent à la peur, voyez *Revenans*, *apparitions*, *frayeurs* etc.

PHARMACIE, — Divination employée par les magiciens et enchanteurs, lesquels devinent à l'aide du seul commerce qu'ils ont avec les démons, qu'ils évoquent pour cela au moyen de fumigations faites sur un réchaud.

PHÉNIX, — Grand marquis qui paraît sous la forme d'un phénix à la voix d'un enfant; avant que de comparaître devant l'exorciste, il rend des sons

mélodieux ; il faut se boucher les oreilles quand on lui commande de prendre la forme humaine. Il répond sur toutes les sciences, c'est un bon poëte qui satisfait en vers à toutes les demandes ; après mille ans il espère retourner au septième ordre des trônes; vingt légions lui obéissent [1].

PHÉNIX. — Il y a, dit Hérodote, un oiseau sacré qu'on appelle phénix. Je ne l'ai jamais vu qu'en peinture. Il est grand comme un aigle ; son plumage est doré et entremêlé de rouge. Il vient tous les cinq cents ans, en Égypte, chargé du cadavre de son père enveloppé de myrrhe, qu'il enterre dans le temple du soleil.

Solin dit que le phénix naît en Arabie; que sa gorge est entourée d'aigrettes, son cou brillant comme l'or, son corps pourpre, sa queue mêlée d'azur et de rose, qu'il vit cinq cent quarante ans, que certains historiens lui ont donné jusqu'à douze mille neuf cent cinquante-quatre ans de vie.

Saint Clément le Romain dit que le phénix naît en Arabie, qu'il est unique dans son espèce, qu'il vit cinq ans ; que, lorsqu'il est près de mourir, il se fait avec de l'encens, de la myrrhe et d'autres aromates, un cercueil, où il entre à temps marqué, et meurt ; que sa chair corrompue produit un ver qui se nourrit de l'humeur de l'animal mort et se revêt de plumes ; qu'ensuite devenu plus fort, il prend le cercueil de son père et le porte en Égypte, sur l'autel du soleil, à Héliopolis.

Outre que tous ceux qui parlent de cet oiseau mystérieux ne l'ont point vu, et n'en parlent que par ouï-dire, qui peut être sûr qu'il a vécu cinq cents ans? qui peut assurer qu'il soit seul de son espèce?

[1] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

Le P. Martini rapporte, dans son Histoire de la Chine, qu'au commencement du règne de l'empereur Xao-hao IV, on vit paraître l'oiseau du soleil, dont les Chinois regardent l'arrivée comme un heureux présage pour le royaume. Sa forme, dit-il, le ferait prendre pour un aigle, sans la beauté et la variété de son plumage. Il ajoute que sa rareté lui fait croire que cet oiseau est le même que le phénix.

D'abord il n'y a rien de moins sûr que les anciennes histoires de la Chine; eusuite on ne voit pas quel rapport on peut trouver entre le phénix et un oiseau qui, selon l'opinion des Chinois, ne vient que pour annoncer le bonheur de leur empire. Ils se ressemblent pourtant en ce point qu'ils sont tous les deux chimériques.

PHÉNOMÈNES. — Voyez *Merveilles*, *Prodiges*, *Accouchemens*, *Apparitions*, *Aurore boréale*, etc.

PHILINNION. — Voici un trait rapporté par Phlégon, et qu'on présume être arrivé à Hypate en Thessalie. Philinnion, fille unique de Démocrate et de Charito, mourut en âge nubile; ses parens inconsolables firent enterrer, avec le corps mort, les bijoux et les atours que la jeune fille avait le plus aimés pendant sa vie. Quelque temps après sa mort, un jeune seigneur, nommé Machates, vint loger chez Démocrate, qui était son ami. Un soir qu'il était dans sa chambre, Philinnion, dont il ne savait pas la mort, lui apparaît, lui déclare qu'elle l'aime, et l'engage, par ses caresses, à répondre à sa passion. Machates, pour gage de son amour, donne à Philinnion une coupe d'or, et se laisse tirer un anneau de fer qu'il avait au doigt. Philinnion, de son côté, lui fait présent de son collier et d'un anneau d'or, et se retire avant le jour.

Le lendemain, elle revint à la même heure. Pendant qu'ils étaient ensemble, Charito envoya une vieille servante dans la chambre de Machates, pour voir ce qu'il faisait. Cette femme retourna bientôt, éperdue, vers sa maîtresse, et lui annonça que Philinnion était avec Machates. On la traita de visionnaire; mais comme elle s'obstinait à assurer que ce qu'elle disait était très-vrai, quand le matin fut venu, Charito alla trouver son hôte, et lui demanda si la vieille ne l'avait point trompée. Machates avoua qu'elle n'avait fait aucun mensonge à cet égard, raconta toutes les circonstances de ce qui lui était arrivé, et montra le collier et l'anneau d'or que la mère reconnut pour ceux de sa fille. Cette vue réveilla la douleur de la perte qu'elle avait faite, elle jeta des cris épouvantables, et supplia Machates de l'avertir quand sa fille reviendrait, ce qu'il exécuta.

Le père et la mère la virent, et coururent à elle pour l'embrasser; mais Philinnion, baissant les yeux, leur dit avec une contenance morne: « Hélas! mon » père, et vous ma mère, vous détruisez ma félicité » en m'empêchant, par votre présence importune, » de vivre seulement trois jours, avec votre hôte, » dans la maison paternelle, et d'y prendre quelque » plaisir, sans vous gêner en rien. Votre curiosité » vous sera funeste, car je m'en retourne au séjour » de la mort, et vous me pleurerez autant que quand » je fus portée en terre pour la première fois. Mais je » vous avertis que je ne suis pas venue ici sans la vo» lonté des dieux. » Après ces mots, elle tomba morte, et son corps fut exposé sur un lit, à la vue de tous ceux de la maison.

Enfin, on alla visiter le tombeau de Philinnion, où l'on ne trouva point son corps; mais seulement l'anneau de fer et la coupe que Machates lui avait

donnés. Machates, pénétré de honte d'avoir couché avec un spectre, se donna la mort.

PHILIPPE-AUGUSTE,—Successeur de Louis VII, mort en 1223. Il eut l'aiguillette nouée le premier jour de ses noces avec Isamberge de Danemarck et s'enfuit avec horreur du lit nuptial. On n'a jamais expliqué cela autrement qu'en disant que c'était un affreux sortilége. M. Desroches, dans son récit circonstancié du mariage d'Isamberge, prétend qu'à l'autel même Philippe fut saisi d'un tremblement involontaire qui fut remarqué des assistans.

PHILOSOPHIE HERMÉTIQUE. — Voyez *Alchimie*.

PHILOTANUS, — Démon du second ordre, lieutenant de Bélial dans les domaines de la pédérastie.

PHILTRES, — Breuvage ou drogue, dont l'effet prétendu est de donner de l'amour. Les anciens qui en connaissaient l'usage invoquaient, dans la confection des philtres, les divinités infernales. Il y entrait différens animaux, herbes ou matières, tels que le poisson appelé rémore, certains os de grenouilles, la pierre astroïte et surtout l'hippomane. Delrio, qui met les philtres au rang des maléfices, ajoute qu'on s'y est aussi servi de sperme humain, de sang menstruel, de rognures d'ongles, de métaux, de reptiles, d'intestins de poissons et d'oiseaux, et qu'on y mêle des reliques, des fragmens d'ornemens d'église, etc. Les preuves qu'apportent différens auteurs de la réalité des effets produits par les philtres paraissent en général ne devoir s'attribuer qu'à une grande crédulité et à la force de l'imagination.

L'hippomane est le plus fameux de tous les phil-

tres; c'est un morceau de chair noire et ronde, de la grosseur d'une figue sèche, que le poulain apporte sur le front en naissant. Il fait naître l'amour quand, étant mis en poudre, il est pris avec le sang de celui qui veut se faire aimer. Jean-Baptiste Porta détaille au long les surprenantes propriétés de l'hippomane; il est fâcheux qu'on n'ait jamais pu le trouver, ni au front du poulain naissant, ni ailleurs.

Mais, si ce moyen manque, on peut encore se rendre aimable en portant sur l'estomac la tête d'un milan, ou en faisant avaler à l'objet trop sévère le poil du bout de la queue d'un loup...; ou bien tirez de votre sang un vendredi du printemps, mettez-le sécher au four; réduisez-le bien en poudre fine et faites-en boire une pincée à la personne que vous aimez. Si la première dose ne suffit pas, répétez-la jusqu'au succès.

Parmi ces secrets absurdes, on en trouve de naturels, mais qu'on ne laisse pas, chez certaines gens, d'attribuer à la magie : ainsi, pour échauffer une épouse trop froide, qu'on lui fasse manger le ventre d'un lièvre bien épicé. Pour obtenir un effet contraire, dans une femme d'un tempérament opposé, qu'on lui donne un bouillon de veau, de pourpier et de laitue.

Les philtres sont en fort grand nombre et plus ridicules les uns que les autres. Les anciens les connaissaient autant que nous, et on rejetait chez eux sur les charmes magiques les causes d'une passion violente, un amour disproportionné, le rapprochement de deux cœurs entre qui la fortune avait mis une barrière, ou que les parens ne voulaient point unir.

Contre les philtres. — Si on est amoureux d'une personne par quelque breuvage infernal, qu'on prenne sa chemise à deux mains, qu'on pisse par la têtière et par la manche droite, aussitôt on sera délivré du ma-

léfice !... [1] Voyez *Maléfices*, *Charmes*, *Amour*, *Apulée*, etc.

PHLÉGÉTON, — Fleuve d'enfer, qui roulait des torrens de flamme, et environnait de toutes parts la prison des méchans. On lui attribuait les qualités les plus nuisibles. Après un cours assez long en sens contraire du Cocyte, il se jetait comme lui dans l'Achéron.

PHYLLORHODOMANTIE, — Divination par les feuilles de roses. Les Grecs faisaient claquer sur la main une feuille de rose, et jugaient, par le son, du succès de leurs amours.

PHYSIOGNOMONIE, — Art de juger les hommes, par les traits du visage, ou talent de connaître l'intérieur de l'homme par son extérieur.

Cette science a eu plus d'ennemis que de partisans, elle ne paraît pourtant ridicule que quand on veut la pousser trop loin. Tous les visages, toutes les formes, tous les êtres créés diffèrent entre eux, non-seulement dans leurs classes, dans leurs genres, dans leurs espèces, mais aussi dans leur individualité. Chaque individu diffère d'un autre individu de son espèce. Pourquoi cette diversité de formes ne serait-elle pas la conséquence de la diversité des caractères, ou pourquoi la diversité des caractères ne serait-elle pas causée par cette diversité de formes? Chaque passion, chaque sens, chaque qualité a sa place dans le corps de tout être créé; la colère enfle les muscles : les muscles enflés sont donc un signe de colère?.... Des yeux pleins de feu, un regard aussi prompt que l'éclair, et un esprit vif et pénétrant se retrouvent cent fois en-

[1] *Admirables secrets d'Albert le Grand.*

semble. Un œil ouvert et serein se rencontre mille fois avec un cœur franc et honnête.

Pourquoi ne pas chercher à connaître les hommes par leur physionomie? On juge tous les jours le ciel sur sa physionomie. Un marchand apprécie ce qu'il achète, par son extérieur, par sa physionomie....

Tels sont les raisonnemens des physionomistes pour prouver la sûreté de leur science. Il est vrai, ajoutent-ils, qu'on peut s'y tromper, mais une fois entre mille; et une pareille exception ne doit pas nuire aux règles générales. J'ai vu, dit Lavater, un criminel condamné à la roue pour avoir assassiné son bienfaiteur, et ce monstre avait le visage ouvert et gracieux comme l'ange du Guide. Il ne serait pas impossible de trouver aux galères des têtes de Régulus, et des physionomies de vestales dans une maison de force. Cependant le physionomiste habile distinguera les traits, quoique presque imperceptibles, qui annoncent le vice et la dégradation; ou bien, s'il se trompe, il dira: « La nature l'avait fait bon; il en a tous les signes; et sa méchanceté n'a pas encore eu le temps de les défigurer. »

Quoi qu'il en soit de la physiognomonie, en voici les principes, tantôt raisonnables, tantôt ridicules: le lecteur en prendra ce qu'il voudra.

La beauté morale est ordinairement en harmonie avec la beauté physique. (Socrate et cent mille autres prouvent le contraire.) Beaucoup de personnes gagnent, à mesure qu'on apprend à les connaître, quoiqu'elles vous aient déplu au premier aspect. Il faut qu'il y ait entre elles et vous quelque point de dissonance, puisque, du premier abord, ce qui devait vous rapprocher ne vous a point frappé. Il faut aussi qu'il y ait entre vous quelque rapport secret, puisque, plus vous vous voyez, plus vous vous convenez. Ce-

pendant faites attention au premier mouvement d'instinct que vous inspire une nouvelle liaison.

Tout homme dont la figure, dont la bouche, dont la démarche, dont l'écriture est de travers, aura dans sa façon de penser, dans son caractère, dans ses procédés, du louche, de l'inconséquence, de la partialité, du sophistique, de la fausseté, de la ruse, du caprice, des contradictions, de la fourberie, une imbécillité dure et froide.

La tête est la plus noble partie du corps humain, le siége de l'esprit et de l'âme, le centre de nos facultés intellectuelles. Une tête qui est en proportion avec le reste du corps, qui paraît telle au premier abord, et qui n'est ni trop grande ni trop petite, annonce un caractère d'esprit beaucoup plus parfait qu'on n'en oserait attendre d'une tête disproportionnée. Trop volumineuse, elle indique presque toujours une stupidité grossière; trop petite, elle est un signe de faiblesse et d'ineptie. Quelque proportionnée que soit la tête au corps, il faut encore qu'elle ne soit ni trop arrondie ni trop allongée: plus elle est régulière, et plus elle est parfaite. On peut appeler bien organisée celle dont la hauteur perpendiculaire, prise depuis l'extrémité de l'occiput jusqu'à la pointe du nez, est égale à sa largeur horizontale. Une tête trop longue annonce un homme de peu de sens, vain, curieux, envieux et crédule. La tête penchée vers la terre est la marque d'un homme sage, constant dans ses entreprises. Une tête qui tourne de tous côtés annonce la présomption, la médiocrité, le mensonge, un esprit pervers, léger et un jugement faible.

Quant au visage, on peut le diviser en trois parties, dont la première s'étend depuis le front jusqu'aux sourcils; la seconde depuis les sourcils jusqu'au bas du nez, la troisième depuis le bas du nez jusqu'à l'ex-

trémité de l'os du menton. Plus ces trois étages sont symétriques, plus on peut compter sur la justesse de l'esprit et sur la régularité du caractère en général. Quand il s'agit d'un visage dont l'organisation est ou extrêmement forte, ou extrêmement délicate, le caractère peut être apprécié bien plus facilement par le profil que par la face. Sans compter que le profil se prête moins à la dissimulation, il offre des lignes plus vigoureusemeut prononcées, plus précises, plus simples, plus pures, et par conséquent la signification en est aisée à saisir; au lieu que très-souvent les lignes de la face en plein sont assez difficiles à démêler. Un beau profil suppose toujours l'analogie d'un caractère distingué. Mais on trouve mille profils qui, sans être beaux, peuvent admettre la supériorité du caractère. Un visage charnu annonce une personne timide, enjouée, crédule et présomptueuse. Un homme laborieux a souvent le visage maigre. Un visage qui sue à la moindre agitation annonce un tempérament chaud, un esprit vain et grossier, et un penchant à la gourmandise. Le visage pâle annonce un naturel porté aux plaisirs de l'amour.

La graisse est l'origine des cheveux; c'est pourquoi les parties les plus grasses de notre corps sont aussi les plus garnies de poils, tels que la tête, les aisselles, etc. Les cheveux offrent des indices multipliés du tempérament de l'homme, de son énergie, de sa façon de sentir, et par conséquent aussi de ses facultés spirituelles. Ils n'admettent pas la moindre dissimulation; ils répondent à notre constitution physique, comme les plantes et les fruits répondent au terroir qui les produit. Je suis sûr, dit Lavater, que par l'élasticité des cheveux on pourrait juger de l'élasticité du caractère. Les cheveux longs, plats, disgracieux, n'annoncent rien que d'ordinaire. Les cheve-

lures d'un jaune doré, ou d'un blond tirant sur le brun, qui reluisent doucement, qui se roulent facilement et agréablement, sont les *chevelures nobles*. Des cheveux noirs, plats, épais et gros dénotent peu d'esprit, mais de l'assiduité et de l'amour de l'ordre. Les cheveux blonds annoncent généralement un tempérament délicat, sanguin-flegmatique. Les cheveux roux caractérisent, dit-on, un homme souverainement bon, ou souverainement méchant.

Les cheveux fins marquent la timidité; rudes ils annoncent le courage, et ce signe caractéristique est du nombre de ceux qui sont communs à l'homme et aux animaux. Parmi les quadrupèdes, le cerf, le lièvre et la brebis, qui sont au rang des plus timides, se distinguent particulièrement des autres par la douceur de leur poil; tandis que la rudesse de celui du lion et du sanglier répond au courage qui fait leur caractère. En appliquant ces remarques à l'espèce humaine, les habitans du nord sont ordinairement très-courageux, et ils ont la chevelure rude; les orientaux sont beaucoup plus timides, et leurs cheveux sont plus doux. Un homme qui a de longs cheveux est toujours d'un caractère plus efféminé que mâle; ainsi il aurait tort de se vanter d'une longue chevelure comme d'un ornement; d'ailleurs ces longs cheveux sont bien rarement noirs. Des cheveux noirs et minces, placés sur une tête mi-chauve, dont le front est élevé et bien voûté, annoncent un jugement sain et net, mais peu d'imagination. Cette même espèce de cheveux, lorsqu'elle est entièrement plate et lisse, caractérise une faiblesse décidée des facultés intellectuelles. Les cheveux crépus marquent un homme de dure conception. Ceux qui ont beaucoup de cheveux sur les tempes et sur le front sont grossiers, orgueilleux et impudiques.

Une barbe fournie et bien rangée annonce un homme d'un bon naturel et d'un tempérament raisonnable. L'homme qui a la barbe claire et mal disposée tient plus du naturel et des inclinations de la femme que de celles de l'homme. L'homme qui n'a point de barbe n'est pas un homme. Les femmes n'ont point de barbe, parce que cette chaleur qui la produit dans les hommes se dissipe, chez elles, par le flux des règles. Cependant il en est à qui il croît au visage, et surtout autour de la bouche, qui est le centre de la chaleur, des poils auxquels on donne le nom de barbe. Il est sûr que ces femmes sont d'un tempérament fort chaud, et d'un naturel hardi, courageux et viril. Mais la femme qui a de la barbe et l'homme qui n'en a point sont constitués tous deux contre l'ordre de la nature. Or tout ce qui sort du cours ordinaire de la nature est monstrueux.

Si la couleur de la barbe diffère de celle des cheveux, elle n'annonce rien de bon. De même, un contraste frappant entre la couleur de la chevelure et la couleur des sourcils peut inspirer de la défiance.

Le front, dit Herder, est le siége de la sérénité, de la joie, des noirs chagrins, de l'angoisse, de la stupidité, de l'ignorance et de la méchanceté. C'est de toutes les parties du visage la plus importante et la plus caractéristique. Les fronts, vus de profil, peuvent se réduire à trois classes générales. Ils sont ou *penchés en arrière*, ou *perpendiculaires*, ou *proéminens*. Les fronts penchés en arrière indiquent en général de l'imagination, de l'esprit et de la délicatesse.

Une perpendicularité complète, depuis les cheveux jusqu'aux sourcils, est le signe d'un manque total d'esprit. Une forme perpendiculaire, qui se voûte insensiblement par le haut, annonce un esprit capable de beaucoup de réflexion, un penseur rassis et

profond. Les fronts proéminens appartiennent à des esprits faibles et bornés, et qui ne parviendront jamais à une certaine maturité. Les contours du front, *arqués et sans angles*, décident de la douceur et de la flexibilité du caractère. Lorsqu'un front *arrondi et saillant par le haut* descend en ligne droite vers le bas, et qu'il représente dans l'ensemble une forme perpendiculaire, on peut compter sur un grand fonds de jugement, de vivacité et d'irritabilité; mais, en même temps, il faut s'attendre à trouver un cœur de glace. Plus le front est allongé, plus l'esprit est dépourvu d'énergie et manque de ressort. Plus il est serré, court et compacte, plus le caractère est concentré, ferme et solide.

Pour qu'un front soit heureux, parfaitement beau et d'une expression qui annonce à la fois la richesse du jugement et la noblesse du caractère, il doit se trouver dans la plus exacte proportion avec le reste du visage. Exempt de toute espèce d'inégalités et de rides permanentes, il doit pourtant en être susceptible; mais alors il ne se plissera que dans les momens d'une méditation sérieuse, dans un mouvement de douleur ou d'indignation. Il doit reculer par le haut et avancer du bas. La couleur de la peau doit être plus claire que celle des autres parties du visage. Si l'os de l'œil est saillant, c'est le signe d'une aptitude singulière aux travaux de l'esprit, d'une sagacité extraordinaire pour les grandes entreprises. Mais sans cet angle saillant, il y a des têtes excellentes, qui n'en ont que plus de solidité, lorsque le bas du front s'affaisse, comme un mur perpendiculaire, sur des sourcils placés horizontalement, et qu'il s'arrondit et se voûte imperceptiblement, des deux côtés, vers les tempes.

Les fronts courts, ridés, noueux, irréguliers, en-

foncés d'un côté, échancrés, ou qui se plissent toujours différemment, ne sont pas une bonne recommandation, et ne doivent pas inspirer beaucoup de confiance. Les fronts carrés, dont les marges latérales sont encore assez spacieuses, et dont l'os de l'œil est en même temps bien solide, supposent un grand fonds de sagesse et de courage. Tous les physionomistes s'accordent sur ce point. Un front très-osseux et garni de beaucoup de peau annonce un naturel acariâtre et querelleur.

Un front élevé, avec un visage long et pointu vers le menton, est un signe de faiblesse et d'ineptie. Des fronts allongés, avec une peau fortement tendue et très-unie, sur lesquels on n'aperçoit, même à l'occasion d'une joie peu commune, aucun pli doucement animé, sont toujours l'indice d'un caractère froid, soupçonneux, caustique, opiniâtre, fâcheux, rempli de prétentions, rampant et vindicatif. Un front qui du haut penche en avant et s'enfonce vers l'œil est, dans un homme fait, l'indice certain d'une imbécillité sans ressource. Des plis obliques au front, surtout si le hasard fait qu'ils se trouvent parallèles, ou qu'ils le paraissent, décèlent infailliblement une pauvre tête, un esprit faux et soupçonneux. Si ces plis sont droits, parallèles, réguliers, pas trop profonds, ils ne se rencontrent guère que chez des hommes judicieux, sages, probes et d'un sens droit. Des fronts dont la moitié supérieure est sillonnée de rides fort distinctes, et surtout circulaires, tandis que l'autre moitié se trouve sans aucune ride et très-unie sont la marque infaillible d'un esprit stupide.

Au-dessous du front commence sa belle frontière, le sourcil, arc-en-ciel de paix dans sa douceur, arc tendu de la discorde lorsqu'il exprime le courroux. Des sourcils doucement arqués s'accordent avec la modestie et

la simplicité d'une jeune vierge. Placés en ligne droite et horizontalement, ils se rapportent à un caractère mâle et vigoureux. Lorsque leur forme est moitié horizontale et moitié courbée, la force de l'esprit se trouve réunie à une bonté ingénue. Des sourcils rudes et en désordre sont toujours le signe d'une vivacité intraitable; mais cette même confusion annonce un feu modéré si le poil est fin. Lorsqu'ils sont épais et compactes, que les poils sont couchés parallèlement, et pour ainsi dire tirés au cordeau, ils promettent décidément un jugement mûr et solide, une profonde sagesse, un sens droit et rassis. Des sourcils qui se joignent passaient pour un trait de beauté chez les Arabes, tandis que les anciens physionomistes y attachaient l'idée d'un caractère sournois. La première de ces deux opinions est fausse; la seconde, exagérée; car on trouve souvent ces sortes de sourcils aux physionomies les plus honnêtes et les plus aimables. Les sourcils minces sont une marque infaillible de flegme et de faiblesse; ils diminuent la force et la vivacité du caractère dans un homme énergique. Anguleux et entrecoupés, les sourcils dénotent l'activité d'un esprit productif.

Plus les sourcils s'approchent des yeux, plus le caractère est sérieux, profond et solide. Celui-ci perd de sa force, de sa fermeté, de sa hardiesse, à mesure que les sourcils remontent. Une grande distance de l'un à l'autre annonce une conception aisée, une âme calme et tranquille. Le mouvement des sourcils est d'une expression infinie; il sert principalement à marquer les passions ignobles, l'orgueil, la colère, le dédain. Un homme *sourcilleux* est un être méprisant et méprisable.

C'est surtout dans les yeux, dit Buffon, que se peignent les images de nos secrètes agitations, et qu'on

peut les reconnaître; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe; il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux et les sentimens les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'homme reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

Les yeux bleus annoncent plus de faiblesse, un caractère plus mou et plus efféminé, que ne font les yeux bruns ou noirs. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens très-énergiques avec des yeux bleus; mais, sur la totalité, les yeux bruns sont l'indice plus ordinaire d'un esprit mâle, vigoureux et profond; tout comme le génie, proprement dit, s'associe presque toujours des yeux d'un jaune tirant sur le brun. (Les Chinois sont le plus mou, le plus paisible et le plus paresseux de tous les peuples de la terre; cependant les yeux bleus sont si rares en Chine, qu'on ne les y trouve jamais qu'à des Européens ou à des créoles.)

Les gens colères ont des yeux de différentes couleurs, rarement bleus, plus souvent bruns ou verdâtres. Les yeux de cette dernière espèce sont, en quelque sorte, un signe distinctif de vivacité et de courage. On ne voit presque jamais des yeux bleu-clair à des personnes colères. Des yeux qui forment un angle allongé, aigu et pointu vers le nez, appartiennent, pour ainsi dire, exclusivement à des personnes, ou très-judicieuses, ou très-fines. Lorsque la paupière d'en haut décrit un plein cintre, c'est la

marque d'un bon naturel et de beaucoup de délicatesse, quelquefois aussi d'un caractère timide. Quand la paupière se dessine presque horizontalement sur l'œil et coupe diamétralement la prunelle, elle annonce ordinairement un homme très-fin, très-adroit, très-rusé; mais il n'est pas dit pour cela que cette forme de l'œil détruise la droiture du cœur.

Des paupières reculées et fort échancrées annoncent, la plupart du temps, une humeur colérique. On y reconnaît aussi l'artiste et l'homme de goût. Elles sont rares chez les femmes, et tout au plus réservées pour celles qui se distinguent par une force d'esprit ou de jugement extraordinaire. Des yeux très-grands, d'un bleu fort clair, et vus de profil presque transparens, annoncent toujours une conception facile, étendue, mais en même temps un caractère extrêmement sensible, difficile à manier, soupçonneux, jaloux, susceptible de prévention.

De petits yeux noirs, étincelans sous des sourcils noirs et touffus, qui paraissent s'enfoncer lorsqu'ils sourient malignement, annoncent presque toujours de la ruse, des aperçus profonds, un esprit d'intrigue et de chicane. Si de pareils yeux ne sont pas accompagnés d'une bouche moqueuse, ils désignent un esprit froid et pénétrant, beaucoup de goût, de l'élégance, de la précision, plus de penchant à l'avarice qu'à la générosité.

Des yeux grands, ouverts, d'une clarté transparente, et dont le feu brille avec une mobilité rapide dans des paupières parallèles, peu larges et fortement dessinées, réunissent très-certainement ces cinq caractères: une pénétration vive, de l'élégance et du goût, un tempérament colère, de l'orgueil, un penchant extrême pour les femmes. Des yeux qui laissent voir la prunelle toute entière, et sous la prunelle en-

core, plus ou moins de blanc, sont dans un état de tension qui n'est pas naturel, ou n'appartiennent qu'à ces hommes inquiets, passionnés, à moitié fous; jamais à des hommes d'un jugement sain, mûr, précis, et qui méritent une parfaite confiance.

Certains yeux sont très-ouverts, très-luisans, avec des physionomies fades; ils annoncent de l'entêtement sans fermeté, de la bêtise avec des prétentions à la sagesse, un caractère froid qui voudrait montrer de la chaleur, et n'est tout au plus susceptible que d'un feu momentané.

Les gens soupçonneux, emportés, violens, ont le plus souvent les yeux enfoncés dans la tête, et la vue longue et étendue. Le fou, l'étourdi, ont souvent les yeux hors de la tête. Le fourbe a, en parlant, les paupières penchées et le regard en dessous. Les gens fins et rusés ont coutume de tenir un œil et quelquefois les deux yeux à demi fermés. C'est un signe de faiblesse d'esprit. En effet, on voit bien rarement un homme énergique qui soit rusé : notre méfiance envers les autres naît du peu de confiance que nous avons en nous.

Les anciens avaient raison d'appeler le nez *honestamentum faciei*. Un beau nez ne s'associe jamais avec un visage difforme. On peut être laid et avoir de beaux yeux, mais un nez régulier exige nécessairement une heureuse analogie des autres traits; aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez parfait en beauté, et là où il se trouve, il suppose toujours un caractère excellent, distingué : *Non cuiquam datum est habere nasum*.

Voici, d'après les physionomistes, ce qu'il faut pour la conformation d'un nez parfaitement beau : sa longueur doit être égale à celle du front; il doit y avoir une légère cavité auprès de sa racine. Vue par devant, l'épine du nez doit être large et presque pa-

rallèle des deux côtés, mais il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu. Le bout ou la pomme du nez ne sera ni dure ni charnue. De face, il faut que les ailes du nez se présentent distinctement, et que les narines se raccourcissent agréablement au-dessous. Dans le profil, le bas du nez n'aura qu'un tiers de sa longueur. Vers le haut, il joindra de près l'arc de l'os de l'œil; et sa largeur, du côté de l'œil, doit être au moins d'un demi-pouce.

Un nez qui rassemble toutes ces perfections exprime tout ce qui peut s'exprimer. Cependant nombre de gens du plus grand mérite ont le nez difforme; mais il faut différencier aussi l'espèce de mérite qui les distingue. Un petit nez, échancré en profil, n'empêche pas d'être honnête et judicieux, mais ne donne point le génie. Des nez qui se courbent au haut de la racine conviennent à des caractères impérieux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets et ardens à les poursuivre. Les nez perpendiculaires (c'est-à-dire qui approchent de cette forme, car, dans toutes ses productions, la nature abhorre les lignes extrêmement droites) tiennent le milieu entre les nez échancrés et les nez arqués; ils supposent une âme qui sait *agir et souffrir tranquillement et avec énergie*. ......

Un nez dont l'épine est large, n'importe qu'il soit droit ou courbé, annonce toujours des facultés supérieures. Mais cette forme est très-rare. La narine petite est le signe certain d'un esprit timide, incapable de hasarder la moindre entreprise. Lorsque les ailes du nez sont bien dégagées, bien mobiles, elles dénotent une grande délicatesse de sentiment, qui peut aisément dégénérer en sensualité et en volupté. Où vous ne trouverez pas une petite inclinaison, une espèce d'enfoncement dans le passage du front au nez,

à moins que le nez ne soit fortement recourbé, n'espérez pas découvrir le moindre caractère de noblesse et de grandeur.

Les hommes, dont le nez penche extrêmement vers la bouche, ne sont jamais ni vraiment bons, ni vraiment gais, ni grands, ni nobles : leur pensée s'attache toujours aux choses de la terre ; ils sont réservés, froids, insensibles, peu communicatifs, ont ordinairement l'esprit malin, de mauvaise humeur ; ils sont profondément hypocondres ou mélancoliques. Si les nez de ce genre sont courbés du haut, c'est encore l'indice d'un penchant épouvantable pour la volupté. Un nez sans aucun caractère frappant, sans nuance, sans inflexions, sans ondulations, sans aucun linéament expressif, peut bien être le nez d'un homme honnête, raisonnable, même aussi d'un caractère assez noble ; mais ce ne sera jamais celui d'un homme supérieur ou très-distingué. Les narines serrées et minces dénotent un homme d'un tempérament froid et dédaigneux. Un nez rouge, surtout à la pomme, annonce un ivrogne, un naturel grossier et porté à la débauche.

Les peuples tartares ont généralement le nez plat et enfoncé ; les nègres d'Afrique l'ont camard ; les Juifs, pour la plupart, aquilin ; les Anglais, cartilagineux et rarement pointu. S'il faut en juger par les tableaux et les portraits, les beaux nez ne sont pas communs parmi les Hollandais. Chez les Italiens, au contraire, ce trait est distinctif. Enfin, il est absolument caractéristique pour les hommes célèbres de la France.

Des joues charnues indiquent en général l'humidité du tempérament et un appétit sensuel. Maigres et rétrécies, elles annoncent la sécheresse des humeurs et la privation des jouissances. Le chagrin les creuse;

la rudesse et la bêtisse leur impriment des sillons grossiers ; la sagesse, l'expérience et la finesse d'esprit les entrecoupent de traces légères et doucement ondulées.

Certains enfoncemens, plus ou moins triangulaires, qui se remarquent quelquefois dans les joues, sont le signe infaillible de l'envie ou de la jalousie. Une joue naturellement gracieuse, agitée par un doux tressaillement qui la relève vers les yeux, est le garant d'un cœur sensible. Si, sur la joue qui sourit, on voit se former trois lignes parallèles et circulaires, comptez dans ce caractère sur un fond de folie.

L'oreille, aussi bien et peut-être plus que les autres parties du corps humain, a sa signification déterminée ; elle n'admet pas le moindre déguisement ; elle a ses convenances et une analogie particulière avec l'individu auquel elle appartient. Quand le bout de l'oreille est dégagé, c'est un bon augure pour les facultés intellectuelles. Les oreilles larges et dépliées annoncent l'effronterie, la vanité, la faiblesse du jugement.

Les oreilles grandes et grosses marquent un homme simple, grossier, stupide. Les oreilles petites dénotent la timidité. Les oreilles trop repliées, et entourées d'un bourrelet mal dessiné, n'annoncent rien de bon quant à l'esprit et aux talens. Une oreille moyenne, d'un contour bien arrondi, ni trop épaisse, ni excessivement mince, ne se trouve guère que chez des personnes spirituelles, judicieuses, sages et distinguées.

La bouche est l'interprète de l'esprit et du cœur. elle rassemble, et dans son état de repos, et dans la la variété infinie de ses mouvemens, un monde de caractères. Elle est éloquente jusque dans son silence. On remarque un parfait rapport entre les lèvres et le naturel. Qu'elles soient fermes, qu'elles soient molles et mobiles, le caractère est toujours d'une trempe ana-

logue. De grosses lèvres bien prononcées et bien proportionnées, qui présentent des deux côtés la ligne du milieu également bien serpentée et facile à reproduire au dessin, de telles lèvres sont incompatibles avec la bassesse; elles répugnent aussi à la fausseté et à la méchanceté; et tout au plus, on pourrait leur reprocher un peu de penchant à la volupté.

La lèvre supérieure caractérise le goût, le penchant, l'appétit, le sentiment de l'amour. L'orgueil et la colère la courbent; la finesse l'aiguise; la bonté l'arrondit; le libertinage l'énerve et la flétrit; l'amour et le désir s'y attachent par un attrait inexprimable. L'usage de la lèvre inférieure est de lui servir de support. Une bouche resserrée, dont la fente court en ligne droite, et où le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice certain du sang-froid, d'un esprit appliqué, ami de l'ordre, de l'exactitude et de la propreté. Si elle remonte, en même temps, aux deux extrémités, elle suppose un fonds d'affectation, de prétention et de vanité; peut-être aussi un peu de malice, le résultat ordinaire de la frivolité. Des lèvres charnues ont toujours à combattre la sensualité et la paresse. Celles qui sont rognées et fortement prononcées inclinent à la timidité et à l'avarice. Lorqu'elles se ferment doucement et sans effort, et que le dessin en est correct, elles indiquent un caractère réfléchi, ferme et judicieux.

Une lèvre de dessus, qui déborde un peu, est la marque distinctive de la bonté, non qu'on puisse refuser absolument cette qualité à la lèvre d'en bas qui avance; mais, dans ce cas, on doit s'attendre plutôt à une froide et sincère bonhomie, qu'au sentiment d'une vive tendresse. Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu n'appartient qu'aux esprits enjoués. Regardez attentivement un homme gai, dans le moment où

il va produire une saillie, le centre de sa lèvre ne manquera jamais de se baisser et de se creuser un peu. Une bouche bien close, si toutefois elle n'est pas affectée et pointue, annonce le courage; et dans les occasions où il s'agit d'en faire preuve, les personnes même qui ont l'habitude de tenir la bouche ouverte la ferment ordinairement. Une bouche béante est plaintive; une bouche fermée souffre avec patience.

La bouche, dit Le Brun, dans son Traité des passions, est la partie qui, de tout le visage, marque le plus particulièrement les mouvemens du cœur. Lorsqu'il se plaint, la bouche s'abaisse par les côtés; lorsqu'il est content, les coins de la bouche s'élèvent en haut; lorsqu'il a de l'aversion, la bouche se pousse en avant et s'élève par le milieu. — Toute bouche, qui a deux fois la largeur de l'œil, est la bouche d'un sot; j'entends la largeur de l'œil, prise de son extrémité vers le nez, jusqu'au bout intérieur de son orbite, les deux largeurs mesurées sur le même plan.

Si la lèvre inférieure, avec les dents, dépasse horizontalement la moitié de la largeur de la bouche vue de profil, comptez, suivant l'indication des autres nuances de physionomie, sur un de ces quatre caractères isolés, ou sur tous les quatre réunis, bêtise, rudesse, avarice, malignité. De trop grandes lèvres, quoique bien proportionnées, annoncent toujours un homme peu délicat, sordide ou sensuel, quelquefois même un homme stupide ou méchant.

Les extrémités de la bouche s'abaissent-elles d'une manière marquée et tirant sur l'oblique, c'est l'expression la plus certaine du mépris, de l'insensibilité, surtout si la lèvre d'en bas est plus grosse que celle de dessus et la dépasse.

Une bouche, pour ainsi dire, sans lèvres, dont la ligne du milieu est fortement tracée, qui se retire

vers le haut, aux deux extrémités, et dont la lèvre supérieure, vue de profil depuis le nez, paraît arquée; une pareille bouche ne se voit guère qu'à des avares rusés, actifs, industrieux, froids, durs, flatteur et polis, mais atterrans dans leurs refus.

Celui-là certainement est un méchant qui sourit ou cherche à cacher son sourire, lorsqu'il est question des souffrances du pauvre, ou des travers de l'homme de bien. Les gens de cette espèce ont communément fort peu ou de fort petites lèvres; la ligne centrale de la bouche, fortement tracée, se retire vers le haut des deux extrémités d'une manière désagréable. Ils ont les dents terribles.

Une petite bouche, étroite, sous de petites narines, et un front elliptique, est toujours peureuse, timide à l'excès, d'une vanité puérile, et s'énonce avec difficulté. S'il se joint à cette bouche de grands yeux saillans, troubles, un menton osseux, oblong, et surtout si la bouche se tient habituellement ouverte, soyez encore plus sûr de l'imbécillité d'une pareille tête.

Il est stupide, tout visage dont la partie inférieure, à compter depuis le nez, se divise en deux parties égales par la ligne centrale de la bouche. Quant au visage dont la partie inférieure, à partir du nez, a moins du tiers de la longueur entière du visage, il n'est pas bête, il est fou. Il est bête encore le visage dont la partie solide inférieure est sensiblement plus longue qu'une des deux parties supérieures.

Les dents petites et courtes sont regardées, par les anciens physionomistes, comme le signe d'une constitution faible. De longues dents sont un indice certain de faiblesse et de timidité. Les dents blanches, propres et bien arrangées, qui, au moment où la bouche s'ouvre, paraissent s'avancer sans déborder, et qui ne se montrent pas toujours entièrement à découvert,

annoncent *décidément* dans l'homme fait un esprit doux et poli, un cœur bon et honnête. Ce n'est pas qu'on ne puisse avoir un caractère très-estimable, avec des dents gâtées, laides ou inégales; mais ce dérangement physique provient, la plupart du temps, de maladie ou de quelque mélange d'imperfection morale. Celui qui n'a pas soin de ses dents, qui ne tâche pas du moins de les entretenir en bon état, trahit déjà, par cette seule négligence, des sentimens *ignobles* ?...

Celui qui a les dents inégales est envieux. Les dents grosses, larges et fortes, sont la marque d'un tempérament fort, et promettent une longue vie, si l'on en croit Aristote.

Pour être en belle proportion, dit Herder, le menton ne doit être ni pointu, ni creux, mais uni. Un menton avancé annonce toujours quelque chose de positif, au lieu que la signification du menton reculé est toujours négative. Souvent le caractère de l'énergie ou de la non-énergie de l'individu se manifeste uniquement par le menton. Il y a trois principales sortes de mentons : les mentons qui reculent, ceux qui, dans le profil, sont en perpendicularité avec la lèvre inférieure, et ceux qui débordent la lèvre d'en bas, ou, en d'autres termes, les mentons pointus. Le menton reculé, qu'on pourrait appeler hardiment le menton féminin, puisqu'on le retrouve presque à toutes les personnes de l'autre sexe, fait toujours soupçonner quelque côté faible. Les mentons de la seconde classe inspirent la confiance. Ceux de la troisième dénotent un esprit actif et délié, pourvu qu'ils ne fassent pas anse, car cette forme exagérée conduit ordinairement à la pusillanimité et à l'avarice.

Une forte incision au milieu du menton semble

indiquer, sans réplique, un homme judicieux, rassis et résolu, à moins que ce trait ne soit démenti par d'autres traits contradictoires. Un menton pointu passe ordinairement pour le signe de la ruse. Cependant on trouve cette forme chez les personnes les plus honnêtes ; la ruse n'est alors qu'une bonté raffinée. Un menton mou, charnu, à double étage, est la plupart du temps la marque et l'effet de la sensualité. Les mentons plats supposent la froideur et la sécheresse du tempérament. Les petits caractérisent la timidité. Les ronds, avec la fossette, peuvent être regardés comme le gage de la bonté. Un menton long, large, lourd (je parle de la partie osseuse), ne se voit guère qu'à des hommes grossiers, durs, orgueilleux et violens.

Cet entre-deux de la tête et de la poitrine, qui tient de l'une et de l'autre, est significatif comme tout ce qui a rapport à l'homme. Nous connaissons certaines espèces de goîtres, qui sont le signe infaillible de la stupidité, tandis qu'un cou bien proportionné est une recommandation irrécusable pour la solidité du caractère. Le cou long et la tête haute sont quelquefois le signe de l'orgueil et de la vanité. Un cou raisonnablement épais et un peu court ne s'associe guère à la tête d'un fat ou d'un sot. Ceux qui ont le cou mince, délicat et allongé sont timides comme le cerf, au sentiment d'Aristote ; et ceux qui ont le cou épais et court sont naturellement colères, et ont de l'analogie avec le taureau irrité. Mais les analogies sont fausses, pour la plupart, dit Lavater, et jetées sur le papier, sans que l'esprit d'observation les ait dictées.

Il y a autant de diversité et de dissemblance entre les formes des mains qu'il y en a entre les physionomies. Deux visages parfaitement ressemblans n'existent nulle part ; de même vous ne rencontrerez pas, chez

deux personnes différentes, deux mains qui se ressemblent. Plus il y a de rapport entre les visages, plus il s'en trouve entre les mains.

Chaque main, dans son état naturel, c'est-à-dire abstraction faite des accidens extraordinaires, se trouve en parfaite analogie avec les corps dont elle fait partie. Les os, les nerfs, les muscles, le sang et la peau de la main ne sont que la continuation des os, des nerfs, des muscles, du sang et de la peau du reste du corps. Le même sang circule dans le cœur, dans la tête et dans la main.

La main contribue donc, pour sa part, à faire connaître le caractère de l'individu; elle est, aussi-bien que les autres membres du corps, un objet de physiognomonie, objet d'autant plus significatif et d'autant plus frappant que la main ne peut pas *dissimuler*, et que sa mobilité la trahit à chaque instant. Sa position la plus tranquille indique nos dispositions naturelles; ses flexions, nos actions et nos passions. Dans tous ses mouvemens, elle suit l'impulsion que lui donne le reste du corps.

Tout le monde sait que des épaules larges, qui descendent insensiblement, et qui ne remontent pas en pointes, sont un signe de santé et de force. Des épaules de travers influent ordinairement aussi sur la délicatesse de la complexion; mais on dirait qu'elles favorisent la finesse et l'activité de l'esprit, l'amour de l'exactitude et de l'ordre.

Une poitrine large et carrée, ni trop convexe, ni trop concave, suppose toujours des épaules bien constituées, et fournit les mêmes indices. Une poitrine plate, et pour ainsi dire creuse, dénote la faiblesse du tempérament. Chez les hommes, une poitrine qui est excessivement velue annonce du penchant à la volupté.

Un ventre gros et proéminent incline bien plus à la sensualité et à la paresse, qu'un ventre plat et rétréci. On doit attendre plus d'énergie et d'activité, plus de flexibilité d'esprit et de finesse, d'un tempérament sec, que d'un corps surchargé d'embonpoint. Il se trouve cependant des gens d'une taille effilée, qui sont excessivement lents et paresseux; mais alors le caractère de leur indolence reparaît dans le bas du visage.

Les gens d'un mérite supérieur ont ordinairement les cuisses maigres. Des cuisses courtes, épaisses et excessivement grasses n'annoncent pas un naturel élevé. Les pieds plats s'associent rarement avec le génie.

C'est un indice de stupidité que des yeux distans l'un de l'autre plus que la largeur d'un œil. De petits yeux mats, mal dessinés, le regard toujours aux aguets, le teint plombé, des cheveux noirs, courts, plats, un nez retroussé, sous un front spirituel et bien fait, la lèvre inférieure fort relevée et fort saillante, forment une réunion de traits que vous ne trouverez guère que chez un *archi-sophiste* méchant, tracassier, rusé, fourbe, intrigant, soupçonneux, sordidement intéressé, vil; enfin chez un homme abominable.

Plus le front est élevé, plus les autres parties du visage, comparées au front, paraissent petites; plus la voûte de ce front est noueuse, plus l'œil est enfoncé; moins on aperçoit d'enfoncement entre le nez et le front, plus la bouche est fermée et le menton large; enfin plus est perpendiculaire le profil de la longueur du visage, plus vous trouverez l'opiniâtreté d'un tel homme invincible, plus son caractère aura de raideur et de dureté.

Des joues bouffies et fanées, une bouche grande et spongieuse, des lentilles rousses au visage, des

cheveux plats, qui frisent avec peine; des plis confus et entrecoupés au front, des yeux qui ne reposent jamais naturellement sur un point, et qui vers le bas forment un angle, un crâne qui s'abaisse rapidement vers le front, tous ces caractères réunis composent le vaurien.

Un cheveu long, saillant en pointe d'aiguille, ou fortement crépu, rude et sauvage, planté sur une tache brune, soit au cou, soit au menton, est l'indice le plus décisif d'un penchant extrême à la volupté, penchant qu'accompagne presque toujours une extrême légèreté.

Des fronts perpendiculaires, fort noueux, ou très-hauts, ou très-courts, de petits nez pointus, ou grossièrement arrondis, avec de larges narines, des traits de joues ou de nez fortement prononcés, aigus, longs et non interrompus, les dents de la mâchoire inférieure s'avançant considérablement sur les dents de la mâchoire supérieure; tous ces traits réunis forment les caractères durs.

Fuyez les hommes aux grands yeux dans de petits visages, avec de petits nez et de petites tailles; à travers leur rire, on aperçoit qu'ils ne sont ni gais ni contens; en vous protestant combien ils sont heureux de vous voir, ils ne sauraient cacher la malignité de leur sourire.

Des femmes aux yeux roulans, à la peau singulièrement flexible, plissée, molle, presque pendante, au nez arqué, aux joues colorées, à la bouche rarement tranquille, au menton inférieur bien marqué, au front très-arrondi, d'une peau douce et légèrement plissée, ne sont pas seulement éloquentes, mais d'une imagination vive, féconde, d'une mémoire prodigieuse; remplies d'ambition, elles ont encore beaucoup de penchant pour la galanterie, et malgré

toute leur prudence, elles s'oublient facilement.

Une femme, avec la racine du nez fort enfoncée, beaucoup de gorge, la dent canine un peu saillante, quelque laide qu'elle soit, quelque peu de charmes qu'elle ait d'ailleurs, n'en aura pas moins pour le vulgaire des libertins, des hommes voluptueux, un attrait plus facile, plus certain, plus irrésistible qu'une femme vraiment belle. Les plus dangereuses prostituées, que l'on voit paraître devant les tribunaux, se distinguent toutes à ce caractère.

Des femmes avec des verrues, brunes, velues, ou à poil fort au menton ou au cou, sont ordinairement, à la vérité, de bonnes ménagères, vigilantes, actives, mais d'un tempérament excessivement sanguin, amoureuses jusqu'à la rage; elles jasent beaucoup et jasent volontiers sur un seul objet; elles sont importunes, et vous ne vous en débarrassez qu'avec peine : il faut les traiter avec ménagement, ne leur témoigner qu'un intérêt tranquille, et tâcher, avec une sorte de dignité douce et froide, de les tenir sans cesse à une certaine distance de vous.

On ne trouve guère au menton d'un homme vraiment sage, d'un caractère noble et calme, une de ces verrues larges et brunes que l'on voit si souvent aux hommes d'une imbécillité décidée; mais si par hasard vous en trouviez une pareille à un homme d'esprit, vous découvririez bientôt que cet homme a de fréquentes absences, des momens d'une stupidité complète, d'une faiblesse incroyable.

Des hommes aimables et de beaucoup d'esprit peuvent avoir, au front ou entre les sourcils, des verrues qui, n'étant ni fort brunes, ni fort grandes, n'ont rien de choquant, n'indiquent rien de fâcheux; mais si vous trouvez une verrue forte, foncée, velue à la lèvre supérieure d'un homme, soyez sûr qu'il man-

quera de quelque qualité très-essentielle, qu'il se distinguera au moins par quelque défaut capital.

Des ressemblances entre l'homme et les animaux.

Quoiqu'il n'y ait aucune ressemblance proprement dite entre l'homme et les animaux, dit Aristote, il peut arriver néanmoins que certains traits du visage humain nous rappellent l'idée de quelque animal.

Porta a été bien plus loin qu'Aristote, puisqu'il a trouvé dans chaque figure humaine la figure d'un animal ou d'un oiseau, et qu'il juge les hommes par le naturel de l'animal dont ils portent les traits [1]. Le singe, le cheval et l'éléphant sont les animaux qui ressemblent le plus à l'espece humaine, par le contour de leurs profils et de leur face. Les plus belles ressemblances sont celles du cheval, du lion, du chien, de l'éléphant et de l'aigle.

Ceux qui ressemblent au singe sont habiles, actifs, adroits, rusés, malins, avares et quelquefois méchans. La ressemblance du cheval donne le courage et la noblesse de l'âme.

Un front comme celui de l'éléphant annonce la prudence et l'énergie. Un homme qui, par le nez et le front, ressemblerait au profil du lion, ne serait certainement pas un homme ordinaire (la face du lion porte l'empreinte de l'énergie, du calme et de la force); mais il est bien rare que ce caractère puisse se trouver en plein sur une face humaine. La ressemblance du chien annonce la fidélité, la droiture, un appétit modéré. Celle du loup dénote un homme violent, dur, lâche, féroce, passionné, traître et sanguinaire. Celle du renard indique la petitesse, la faiblesse, la ruse et la violence.

[1] Dans la physiognomonie de Porta, Platon ressemble à un chien de chasse.

La ligne qui partage le museau de l'hyène porte le caractère d'une dureté inexorable. La ressemblance du tigre annonce une férocité gloutonne. Dans les yeux et le mufle du tigre, quelle expression de perfidie! quelle fureur sanguinaire! La ligne que forme la bouche du lynx et du tigre est l'expression de la cruauté. Le chat : hypocrisie, attention et friandise. Les chats sont des tigres en petit, apprivoisés par une éducation domestique; avec moins de force, leur caractère ne vaut guère mieux.

La ressemblance de l'ours indique la férocité, la fureur, le pouvoir de déchirer, une humeur misanthrope. Celle du sanglier annonce un naturel lourd, vorace et brutal. Le blaireau est ignoble, méfiant et glouton. Le bœuf est patient, opiniâtre, pesant, d'un appétit grossier. La ligne que forme la bouche de la vache et du bœuf est l'expression de l'insouciance, de la stupidité et de l'entêtement. Le cerf et la biche : timidité craintive, agilité, attention, douce et paisible innocence.

La ressemblance de l'aigle annonce la noblesse, une force victorieuse. Son œil étincelant a tout le feu de l'éclair. Le vautour a plus de souplesse et en même temps quelque chose de moins noble que l'aigle. Le hibou est plus faible, plus timide que le vautour. Le perroquet : affectation de force, aigreur et babil, etc. Toutes ces sortes de ressemblances varient à l'infini; mais elles sont difficiles à trouver.

Tels sont les principes de physiognomonie, d'après Aristote, Albert le Grand, Porta, etc.; mais principalement d'après Lavater, qui a le plus écrit sur cette matière, et qui du moins a mis quelquefois un grain de bon sens dans ses essais.

Il parle avec sagesse, lorsqu'il traite des mouvemens du corps et du visage, des gestes et des parties

mobiles, qui expriment, sur la figure de l'homme, ce qu'il sent intérieurement et au moment où il le sent. Mais combien il extravague lorsqu'il veut décidément trouver du génie dans la main, etc., et qu'il tire des conséquences importantes d'un effet à peu près nul! Sans doute on trouve dans le visage de l'homme, surtout dans le front, dans les yeux et dans la bouche, des traits caractéristiques qui distinguent le grand homme de l'idiot, et l'honnête homme du méchant; mais on ne peut pas toujours s'y fier. La liqueur vaut quelquefois mieux que le vase qui la renferme; et quoique les physionomistes admettent cette grande harmonie de la beauté physique avec la beauté morale, on voit bien souvent le vice et la sottise habiter chez les plus belles personnes. Je crois que la nature est une sage mère, et qu'elle ferait murmurer le plus grand nombre de ses enfans, si elle accordait un bel intérieur à ceux dont elle se plaît à tant embellir l'extérieur.

Lavater déraisonne surtout lorsqu'il parle des femmes. Il les juge avec une injustice sans exemple dans la bouche d'un sage : « On ne peut confier au papier, » dit-il, la meilleure partie des observations qu'on a » faites sur les femmes; » et le peu de pages qu'il leur donne est affreux. Parce qu'elles sont plus faibles que les hommes, et constituées avec des organes moins prononcés, en sont-elles moins capables de vertu et de génie?... en sont-elles plus méprisables que l'homme?.. Cette question n'a pas besoin de réponse.

Tant que la physiognomonie apprendra à l'homme à connaître la dignité de son être, cette science, quoique en grande partie chimérique, méritera pourtant des éloges, puisqu'elle aura un but utile et louable. Mais lorsqu'elle dira qu'une personne constituée de telle sorte est vicieuse de sa nature, qu'il faut la

fuir et s'en défier, comme d'un fripon, d'un meurtrier, d'une prostituée, etc.; que quoique cette personne présente un extérieur séduisant et un air plein de de bonté et de candeur, il faut toujours l'éviter, parce que son naturel est affreux, que son visage l'annonce et que le signe en est certain, immuable, la physiognomonie sera une science abominable qui établit le fatalisme.

Quoi donc! parce qu'une femme a *la racine du nez enfoncée, de la gorge, la dent canine un peu saillante*, cette femme est une infâme prostituée!... parce qu'une femme a une verrue au menton, cette femme est une enragée, une personne intraitable, qu'il faut fuir avec mépris!... Parce qu'un homme n'a pas soin de ses dents, cet homme a des sentimens ignobles!... Quoi de plus absurde que de pareilles décisions! que les gens du monde décident : s'ils ont vu des femmes qui aient la racine du nez enfoncée, de la gorge, et la dent canine un peu saillante, croiront-ils que toutes ces femmes sont des prostituées? S'ils connaissent des hommes qui négligent leurs dents, il faut espérer que tous ces hommes-là ne sont pas ignobles. Mais la physiognomonie le dit : eh! la physiognomonie, en le disant, n'est pas le destin! On a vu des gens assez infatués de cette science pour se donner, si je puis m'exprimer ainsi, les défauts que leur visage portait nécessairement, et devenir vicieux en quelque sorte, parce *que la fatalité de leur physionomie* les y condamnait; semblables à ceux-là qui abandonnaient la vertu, parce que *la fatalité de leur étoile* les empêchait d'être vertueux. Voyez *Mimique*, etc.

PIACHES, — Prêtres de la côte de Cumana en Amérique. Pour être admis dans leur ordre, il faut passer par une espèce de noviciat, qui consiste à er-

rer deux ans dans les forêts, où ils persuadent au peuple qu'ils reçoivent des instructions de certains esprits qui prennent une forme humaine pour leur enseigner leurs devoirs et les dogmes de leur religion ; ils disent que le soleil et la lune sont le mari et la femme. Pendant les éclipses, les femmes se tirent du sang et s'égratignent les bras, parce qu'elles croient la lune en querelle avec son mari. Les piaches montrent au peuple une espèce de croix de saint André, comme un préservatif contre les fantômes. Ils se mêlent aussi de prédire, et il s'est trouvé des Espagnols assez crédules pour ajouter foi à leurs prédictions. Ils disent que les échos sont les voix des trépassés.

PICARD (Mathurin), — Directeur du couvent de Louviers, qui fut accusé d'être sorcier, et d'avoir conduit au sabbat Madeleine Bavan, tourière du couvent. Voyez *Bavan*.

Comme il était mort lorsqu'on arrêta Madeleine, et qu'on lui fit son procès, où il fut condamné ainsi qu'elle, son corps fut délivré à l'exécuteur des sentences criminelles, traîné sur des claies par les rues et lieux publics, puis conduit en la place du Vieux-Marché ; là, brûlé et les cendres jetées au vent. 1647. Voyez *Boulé*.

PICATRIX, — Médecin ou charlatan arabe, qui vivait en Espagne vers le treizième siècle. Il se livra de bonne heure à l'astrologie, et se rendit si recommandable dans cette science, que ses écrits devinrent célèbres parmi les amateurs des sciences occultes. On dit qu'Agrippa étant allé en Espagne, eut connaissance de ses ouvrages, et prit beaucoup d'idées creuses, notamment dans le traité que Picatrix avait laissé *de la Philosophie occulte*.

PIC DE LA MIRANDOLE (Jean), — L'un des hommes les plus célèbres par la précocité et l'étendue de son esprit, né le 24 février 1463. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique ; il renonça à cette profession, pour s'adonner tout entier à la philosophie et à la théologie. Il avait une mémoire prodigieuse et un esprit très-pénétrant. Cependant, un imposteur l'abusa, en lui faisant voir soixante manuscrits qu'il assurait avoir été composés par l'ordre d'Esdras, et qui ne contenaient que les plus ridicules rêveries cabalistiques. L'obstination qu'il mit à les lire, lui fit perdre un temps plus précieux que l'argent qu'il en avait donné, et le remplit d'idées chimériques dont il ne fut jamais entièrement désabusé [1]. Il mourut en 1494. On a recueilli de ses ouvrages, *Conclusions philosophiques de cabale et de théologie*, Rome, Silbert, in-fol., extrêmement rare ; c'est là son seul mérite. Car, de l'aveu même de Tiraboschi, on ne peut que gémir, en le parcourant, de voir qu'un si beau génie, un esprit si étendu et si laborieux, se soit occupé de questions si frivoles. On dit qu'il avait un démon familier.

PICHACHA, — Nom collectif des esprits follets chez les Indiens.

PICOLLUS, — Démon révéré par les anciens habitans de la Prusse, qui lui consacraient la tête d'un homme mort, et brûlaient du suif en son honneur. Ce démon se faisait voir à l'heure dernière des personnages importans. Si on ne l'apaisait pas, il se présentait une seconde fois ; et, lorsqu'on lui donnait la

[1] Le catalogue des manuscrits de Pic de la Mirandole a été publié par Gaffarel, Wolf l'a inséré à la suite du tome 1er. de sa *Bibliotheca hæbraica*.

peine de paraître une troisième, on ne pouvait plus l'adoucir que par l'effusion de sang humain. Lorsque Picollus était content, on l'entendait rire dans le temple.

PIE, — Oiseau de mauvais augure. En Bretagne, les tailleurs sont les entremetteurs des mariages ; ils se font nommer basvanal ; et ces basvanals, pour réussir dans leurs demandes, portent un bas rouge et un bleu, et rentrent chez eux, s'ils voient une pie, qu'ils regardent comme un funeste présage [1].

M. Berbiguier dit que la *pie voleuse* était un farfadet. Ce n'est qu'après avoir vu jouer le mélodrame, qu'il en rapporte l'explication suivante. Cette malheureuse servante de Palaiseau, dit-il, est une victime bien à plaindre de la scélératesse des farfadets. Elle a porté sa tête sur un échafaud, parce qu'elle résista opiniâtrément aux offres empoisonnées du bailli. Le fils du fermier qu'elle servait, l'avait jugée digne d'être sa femme. Le bailli, qui était enrôlé dans la compagnie de Belzébuth, forma le dessein de séduire la jeune fille. Il lui fut aisé de se métamorphoser en pie ; il commença par voler une fourchette, et quinze jours après il prit la cuillère, sachant bien que les soupçons ne se tourneraient que sur celle qui était chargée du soin de l'argenterie. Ses calculs ne le trompèrent pas, et pour comble de scélératesse, le bailli oiseau répétait avec affectation le nom d'Annette, toutes les fois qu'on demandait quel pouvait être le voleur. Il fit tant, enfin, que la pauvre et vertueuse fille mourut sur l'échafaud [2].

PIED. — Les Romains attachaient une grande im-

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 3, p. 47.

[1] *Les farfadets*, t. 2, p. 94. On voit que M. Berbiguier n'a pas même lu l'histoire de *la Pie voleuse*, dans les causes célèbres.

portance à entrer dans les temples le pied droit en avant ; y entrer du pied gauche eût été regardé comme un présage sinistre.

PIERRE D'AIGLE. — Ainsi nommée parce qu'on a supposé qu'elle se trouvait dans les nids d'aigle. Dioscoride dit que cette pierre sert à découvrir les voleurs ; Matthiole ajoute que les aigles vont chercher cette pierre jusqu'aux Indes pour faire éclore plus facilement leurs petits. C'est là-dessus qu'on a cru qu'elle accélérait les accouchemens. Voyez à leur nom les autres pierres précieuses.

PIERRE DU DIABLE. — Il y a dans la vallée de Schellenen, en Suisse, des fragmens de rocher de beau granit, qu'on appelle la *pierre du diable :* dans un démêlé qu'il y eut entre les gens du pays et le diable, celui-ci l'apporta là, pour renverser un ouvrage qu'il avait eu, quelque temps auparavant, la complaisance de leur construire.

PIERRE PHILOSOPHALE. — On regarde la pierre philosophale comme une chimère. Ce mépris, disent les philosophes hermétiques, est un effet du juste jugement de Dieu, qui ne permet pas qu'un secret si précieux soit connu des méchans et des ignorans. Cette science fait partie de la cabale, et ne s'enseigne que de bouche à bouche. Les alchimistes donnent une foule de noms à la pierre philosophale : c'est *la fille du grand secret*, *le soleil est son père*; *la lune est sa mère*, *le vent l'a portée dans son ventre*, etc. (Voyez *Alchimie*.)

PIERRE DE SANTÉ. — A Genève et en Savoie, on appelle ainsi une espèce de pyrite martiale très-dure et susceptible d'un beau poli. On taille ces py-

rites en facettes comme le cristal, et l'on en fait des bagues, des boucles et d'autres ornemens. Sa couleur est à peu près la même que celle de l'acier poli. On lui donne le nom de pierre de santé, d'après le préjugé où l'on est qu'elle pâlit lorsque la santé de la personne qui la porte est sur le point de s'altérer.

PIERRE DE BRABANÇON, — Charlatan né dans les Pays-Bas. M. Salgues [1] rapporte de lui le fait suivant : étant devenu amoureux d'une jolie Parisienne, héritière d'une riche succession, le Brabançon contrefit aussitôt la voix du père, et lui fit pousser du fond de sa tombe de longs gémissemens ; il se plaignit des maux qu'il endurait au purgatoire, et reprocha à sa femme le refus qu'elle faisait de donner sa fille à un si galant homme. La femme effrayée n'hésita plus ; le Brabançon obtint la main de la demoiselle, mangea la dot, s'évada de Paris, et courut se réfugier à Lyon. Un gros financier venait d'y mourir, et son fils se trouvait possesseur d'une fortune opulente. Le Brabançon va le trouver, lie connaissance avec lui, et le mène dans un lieu couvert et silencieux ; là, il fait entendre la voix plaintive du père, qui se reproche les malversations qu'il a commises dans ce monde, et conjure son fils de les expier par des prières et des aumônes ; il l'exhorte, d'un ton pressant et pathétique, à faire dire tous les jours trois messes pour le repos de son âme, et à donner six mille francs au Brabançon pour racheter des captifs. Le fils hésite et remet l'affaire au lendemain. Mais le lendemain la même voix se fait entendre, et le père déclare nettement à son fils qu'il sera damné lui-même s'il tarde davantage à donner les six mille francs à ce brave homme que le

[1] *Des Erreurs et des Préjugés*, tom. 1er., p. 315.

ciel lui a envoyé. Le jeune traitant ne se le fit pas dire trois fois, et compta les six mille francs à l'homme de bien, qui alla boire et rire à ses dépens.

PIERRE LABOURANT, — Nom que des sorciers donnèrent au diable du sabbat. Jeanne Garibaut reprocha à Grenier qu'il était fils d'un prêtre noir, que son père portait une peau de loup qu'il avait reçue de Pierre Labourant, lequel porte une chaîne de fer qu'il ronge continuellement, habite une chambre enflammée où se trouvent des chaudières dans lesquelles on fait cuire des personnes pendant que d'autres rôtissent sur de larges chenets etc. Voyez *Grenier* [1].

PIERRE LE VÉNÉRABLE, — Rapporta, d'un voyage qu'il fit à Rome, une fièvre ardente. On lui conseilla d'aller prendre l'air natal pour se guérir. Il se retira dans un monastère de la règle de Cluni, et y trouva un possédé qui hurlait et qui s'écriait : « Mes frères, pourquoi ne me portez-vous pas secours? ne voyez-vous pas cette rosse qui me donne des coups de pied à la tête, et qui me casse les dents? Au nom de Dieu, faites-la fuir. » Ce moine, qui avait été soldat, voyait le diable sous la forme d'un cheval. Pierre fit apporter de l'eau bénite, et en répandit sur le lieu qu'il désignait comme étant occupé par le démon. Le démon résista à l'eau bénite et à la fumée de ses parfums. Alors on pensa que ce malheureux avait sur la conscience un péché mortel qu'il ne voulait pas confesser. Pierre commença à l'exhorter, un crucifix à la main, à en faire l'aveu. Comme il voulait parler, le diable lui coupait la parole à coups de pied; il fut interrompu plus de quarante fois. Il parvint enfin à confesser son péché, et fut délivré de

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, pag. 173.

la présence de l'esprit malin. Il expira quelque temps après, laissant bon espoir de salut[1]. Pierre le Vénérable écrivit au treizième siècle un livre de miracles de cette force, où le diable figure très-bien.

PIGEONS. — C'est une opinion accréditée dans le peuple que le pigeon n'a point de fiel. Cependant Aristote et, de nos jours, l'anatomie ont prouvé qu'il en avait un, sans compter que la fiente de cet oiseau contient un sel inflammable, qui ne peut exister sans le fiel.

On conte que le crâne d'un homme caché dans un colombier, y attire tous les pigeons des environs.

PIJ, — Nom que les Siamois donnent aux lieux où les âmes des coupables sont punies, et dans chacun desquels elles doivent renaître avant de revenir en ce monde.

PILAPIENS, — Peuples qui habitent une presqu'île sur les bords de la mer glaciale, et qui boivent, mangent et conversent familièrement avec les ombres. On allait autrefois les consulter; et Leloyer rapporte que quand un étranger voulait savoir des nouvelles de son pays, il s'adressait à un Pilapien qui tombait aussitôt en extase, et invoquait le diable qui lui relevait les choses cachées.

PILATE (MONT DE), — Montagne de Suisse, au sommet de laquelle est un lac ou étang dont on a conté beaucoup de fables. On disait que Pilate s'y était jeté, que les diables y paraissaient souvent, que Pilate, en robe de juge, s'y faisait voir tous les ans une fois, et que celui qui avait le malheur d'avoir cette vision mourait dans l'année. De plus, il passait

[1] Pierre le Vénérable, *Livre des Miracles*, liv. 1, chap. 6.

pour certain que, quand on jetait quelque chose dans ce lac, cette imprudence excitait des tempêtes terribles qui causaient de grands ravages dans le pays, en sorte que, même au seizième siècle, on ne pouvait monter sur cette montagne, ni aller voir ce lac, sans une permission expresse du magistrat de Lucerne, et il était défendu sous de fortes peines, d'y rien jeter.

PILLAL-KARRAS,—Exorcistes ou devins du Malabar, aux conjurations desquels les pêcheurs de perles ont recours, pour se mettre à l'abri des attaques du requin, lorsqu'ils plongent dans la mer. Ces conjurateurs se tiennent sur la côte, marmottent continuellement des prières, et font mille contorsions bizarres.

PINET. — Pic de la Mirandole, qui dit avoir connu Benedetto Berna, prêtre sorcier, qui avait un démon familier, parle aussi d'un autre nommé Pinet, lequel eut commerce trente ans avec un démon incube qu'il nommait Fiorina [1].

PINTERVILLE (LOUISE DE), — Religieuse du couvent de Louviers, qui fut possédée en 1643, avec ses compagnes, à l'exemple des religieuses de Loudun. Louise avait dans le corps un démon nommé Arphaxat.

Elle fut amenée devant l'évêque d'Évreux, qui lui fit un signe de croix sur l'épaule droite, ce qui lui fit *rouiller* les yeux. Ensuite on l'exorcisa et elle s'échappa par la fenêtre pour éviter plus long-temps les confessions. Voyez *Bavan*, *Picard*, *Boullé*, etc.

PIQUEUR. — A Marsanne, village du Dauphiné,

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, liv. 3 p. 215.

à deux lieues de Montélimart, on entend toutes les nuits, vers les onze heures un bruit singulier, que les gens du pays appellent *le piqueur;* il semble, en effet, que l'on donne plusieurs coups sous terre[1].

M. Berbiguier, dans son tome III des farfadets, nous apprend qu'en 1821, les piqueurs qui piquaient les femmes dans les rues Paris, n'étaient ni des filous ni des méchans, mais des farfadets ou démons. J'étais plus savant, dit-il, que le vulgaire, qui ignore que les farfadets ne font le mal que par plaisir; les bons Parisiens étaient intrigués de ce qu'on ne pouvait arrêter un piqueur; si mon ouvrage avait été publié alors, tout le monde aurait su que les piqueurs farfadets ne commettaient leur crime qu'à l'aide de leur invisibilité. Qui sait même s'ils ne se métamorphosaient pas alors en puces ou en poux, pour pouvoir, avant l'heure du repos, jouir du même plaisir qu'ils se procuraient lorsque les vierges dorment dans leur lit. Aussi il naquit dans cette année-là, poursuit-il, beaucoup plus d'enfans naturels, à Paris, que dans les temps ordinaires.

PIPI (Marie), — Sorcière qui sert d'échanson au sabbat; elle verse à boire dans le repas, non-seulement au roi de l'enfer, mais encore à ses officiers, et à ses disciples qui sont les sorciers et magiciens[2].

PIRIPIRIS, — Talismans en usage chez certains Indiens du Pérou. Ils sont composés de diverses plantes; ils doivent faire réussir la chasse, assurer les moissons, amener de la pluie, provoquer des inondations, et défaire des armées ennemies.

[1] *Bibliothéque de société*, tome 3.

[2] Delancre, *Tableau de l'Inconstance des démons*, etc., liv. 2, p. 143.

PISISTRATE. — Voyez la fin de l'article *Jeanne d'Arc*.

PISON. — Après la mort de Germanicus, le bruit courut qu'il avait été empoisonné par les maléfices de Pison. On fondait les soupçons sur les indices suivans: on trouvait des carcasses et des ossemens de morts déterrés, des charmes et des imprécations contre les parois des murs, le nom de Germanicus gravé sur des lames de plomb, des cendres souillées de sang, et plusieurs autres maléfices, par lesquels on croit que les hommes sont dévoués aux dieux infernaux [1].

PISTOLE VOLANTE. — Quoique les sorciers de profession aient toujours vécu dans la misère, on prétendait qu'ils avaient cent moyens de s'enrichir ou du moins d'éviter l'indigence et le besoin. On cite entre autres *la Pistole volante*, qui, lorsqu'elle était enchantée par certains charmes et paroles magiques, revenait toujours dans la poche de celui qui l'employait, au grand profit des magiciens qui achetaient, et au grand détriment des bonnes gens, qui vendaient ainsi en pure perte. Voyez *Agrippa*, *Fauste*, *Argent*, etc.

PIVERT. — Nos anciens, dit le Petit Albert, assurent que le pivert est un souverain remède contre le sortilége de l'aiguillette nouée, si on le mange rôti à jeun avec du sel béni.

PLANÈTES. — Il y a maintenant douze planètes: le Soleil, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Vesta, Junon, Cérès, Pallas, Jupiter, Saturne et Uranus.

Les anciens n'en connaissaient que sept, en comptant la Lune, qui n'est qu'un satellite de la Terre; ainsi

[1] Tacite.

les nouvelles découvertes détruisent tout le système de l'astrologie judiciaire et toute l'importance qu'on donnait au nombre sept. Les anciennes planètes étaient : Le Soleil, la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne.

Chaque planète gouverne un certain nombre d'années. Les années ou Mercure préside sont bonnes au commerce, etc.; la connaissance de cette partie de l'astrologie judiciaire s'appelle *Alfridarie*. Voyez *Astrologie*.

Quelques savans qui voulaient expliquer l'inexplicable apocalypse, par l'astronomie, ont prétendu que le chandelier à sept branches était l'image des sept planètes. Si le poëme est inspiré, le chandelier doit avoir plus de sept branches.

PLATON, — Célèbre philosophe grec, né l'an 430 avant Jésus-Christ, à qui l'on attribue un livre de nécromancie. Il n'y a que quelques années qu'on a publié de lui une *prophétie*, que des doctes ont expliquée comme celles de Nostradamus.

PLATS. — Divination par les plats. Quinte-Curce dit que les prêtres égyptiens mettaient Jupiter Ammon sur une nacelle d'or, d'où pendaient des plats d'argent, par le mouvement desquels ils jugeaient de la volonté du dieu, et répondaient à ceux qui les consultaient.

PLOGOJOWITS (PIERRE), — Vampire qui répandit la terreur au dernier siècle dans le village de Kisolova en Hongrie où il était enterré depuis dix semaines. Il apparut la nuit à quelques-uns des habitans du village pendant leur sommeil, et leur serra tellement le gosier, qu'en vingt-quatre heures ils en moururent. Il fit

périr ainsi neuf personnes, tant vieilles que jeunes, dans l'espace de huit jours.

La veuve de Plogojowits déclara que son mari lui était venu demander ses souliers; ce qui l'effraya tellement, qu'elle quitta le village de Kisolova.

Ces circonstances déterminèrent les habitans du village à tirer de terre le corps de Plogojowits et à le brûler pour se délivrer de ses infestations. Ils trouvèrent que son corps n'exhalait aucune mauvaise odeur; qu'il était entier et comme vivant, à l'exception du nez qui paraissait un peu flétri et desséché; que ses cheveux et sa barbe avaient poussé, et qu'à la place de ses ongles qui étaient tombés, il lui en était venu de nouveaux; que sous la première peau qui paraissait comme morte et blanchâtre, il en paraissait une nouvelle, saine et de couleur naturelle. Ils remarquèrent aussi dans sa bouche du sang tout frais, que le vampire avait sucé aux hommes qu'il avait fait mourir. On envoya chercher un pieu bien pointu, qu'on lui enfonça dans la poitrine, d'où il sortit quantité de sang frais et vermeil, de même que par le nez et par la bouche; il rendit aussi quelque chose par la partie de son corps que la pudeur ne permet pas de nommer. Ensuite les paysans mirent le corps sur un bûcher, le réduisirent en cendres; [1] et il ne suça plus.

PLUIES MERVEILLEUSES. — Le peuple met les pluies de crapauds et de grenouilles au nombre des plus épouvantables phénomènes; et il n'y a pas encore long-temps qu'on les attribuait aux maléfices des sorciers. Elles ne sont pourtant pas difficiles à concevoir: les grenouilles et les crapauds déposent leur fray en grande quantité dans les eaux marécageuses. Si ce fray vient à être enlevé avec les vapeurs

[1] *Traité des Visions et Apparitions*, t. 2, p. 216.

que la terre exhale, et qu'il reste long-temps exposé aux rayons du soleil, il en naît ces reptiles, que nous voyons tomber avec la pluie. — Les pluies de feu ne sont autre chose que la succession très-rapide des éclairs et des coups de tonnerre, dans un temps orageux. — Des savans ont avancé que les pluies de pierres nous venaient de la lune; et cette opinion a grossi la masse énorme des erreurs populaires. Ces pluies ne sont ordinairement que les matières volcaniques, les ponces, les sables et les terres brûlées qui sont portées par les vents impétueux à une très-grande distance : on a vu les cendres du Vésuve tomber jusque sur les côtes d'Afrique. La quantité de ces matières, la manière dont elles se répandent dans les campagnes, souvent si loin de leur origine, et les désastres qu'elles occasionent quelquefois, les ont fait mettre au rang des pluies les plus formidables. — Mais, de toutes les pluies prodigieuses, la pluie de sang a toujours été la plus effrayante aux yeux du peuple; et cependant elle est chimérique. Il n'y a jamais eu de vraie pluie de sang. Toutes celles qui ont paru rouges, ou approchant de cette couleur, ont été teintes par des terres, des poussières de minéraux, ou des matières semblables, emportées par les vents dans l'atmosphère, où elles se sont mêlées avec l'eau qui tombait des nuages. Plus souvent encore, ce phénomène, en apparence si extraordinaire, a été occasioné par une grande quantité de petits papillons, qui répandent des gouttes d'un suc rouge, sur les endroits où ils passent [1].

Nos pères qui étaient si sages, voyaient dans ces phénomènes, aussi bien que dans tout ce qu'ils ne

[1] Voyez l'*Histoire naturelle de l'air et des météores*, par l'abbé Richard.

comprenaient point, les signes précurseurs de la colère divine, comme si Dieu, qui est si grand, pouvait se mettre en colère contre l'homme, qui est si petit.

PLUME DIVINE. — Cette plume, dit un commentateur de l'Alcoran, a été créée par le doigt de Dieu, et c'est un article de foi que d'y croire. La matière en est de perles ; un cavalier, courant à toute bride, en parcourrait à peine la longueur en cinq cents ans. Cette plume a la vertu d'écrire d'elle-même, et sans le secours d'une main étrangère, le passé, le présent et l'avenir. L'encre qu'elle contient est une lumière subtile, l'ange Séraphael est le seul qui puisse lire les caractères tracés par cette plume merveilleuse. Elle a quatre-vingt mille becs, qui ne cesseront de tracer jusqu'au jour du jugement tout ce qui doit arriver dans le monde.

PLUTON. — Roi des enfers, selon les païens, et selon les démonomanes, archidiable, prince du feu, gouverneur général des pays enflammés, et surintendant des travaux forcés du ténébreux empire.

PLUTUS, — Dieu des richesses. Il était mis au nombre des dieux infernaux, parce que les richesses se tirent du sein de la terre. Dans les sacrifices en son honneur, les signes funestes qu'offraient les entrailles des victimes devaient toujours s'interpréter en bonne part, comme présages d'heureux succès.

POCEL, — Roi de l'enfer chez les Prussiens. Ils nomment aussi Pocol le chef des hordes d'esprits aériens, et Porquet celui qui garde les forêts. C'est le Pan des anciens [1].

POIRIER (MAGUERITTE), — Petite fille de treize

[1] Leloyer, *Histoire des spectres*, etc., liv. 3, p. 212.

ans, qui déposa comme témoin contre Jean Grenier, jeune loup-garou. Elle déclara qu'un jour qu'elle gardait ses moutons dans la prairie, Grenier se jeta sur elle en forme de loup, et l'eût mangée si elle ne se fût défendue avec un bâton, dont elle lui donna un coup sur l'échine. Elle avoua qu'il lui avait dit qu'il se changeait en loup à volonté, qu'il aimait à boire le sang et à manger la chair des petits garçons et des petites filles; cependant qu'il ne mangeait pas les bras ni les épaules [1].

POLKAN, — Centaure des Slavons, auquel on attribuait une force et une vitesse extraordinaire. Dans les anciens contes russes, on le dépeint homme depuis la tête jusqu'à la ceinture, et cheval ou chien depuis la ceinture.

POLYGLOSSOS, — Nom que les anciens donnaient à un chêne prophétique de la forêt de Dodone, qui rendait des oracles dans la langue de ceux qui venaient le consulter.

POLYCRITE. — Il y avait en Étolie un citoyen vénérable, nommé Polycrite, que le peuple avait élu gouverneur du pays, à cause de son rare mérite et de sa probité. Sa dignité lui fut prorogée jusqu'à trois ans, au bout desquels il épousa une dame de Locres. Mais il mourut la quatrième nuit de ses noces, et la laissa enceinte d'un hermaphrodite, dont elle accoucha neuf mois après. Les prêtres et les augures ayant été consultés sur ce prodige, conjecturèrent que les Étoliens et les Locriens auraient guerre ensemble, parce que ce monstre avait les deux natures. On con-

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. 4, p. 257.

clut enfin qu'il fallait mener la mère et l'enfant hors des limites d'Étolie et les brûler tous deux. Comme on était prêt de faire cette exécution, le spectre de Polycrite apparut, et se mit auprès de son enfant ; il était vêtu d'un habit noir. Tout le monde effrayé voulait s'enfuir ; il les rappela, leur dit de ne rien craindre, et fit ensuite, d'une voix grêle et basse, un beau discours, par lequel il leur montra que, s'ils brûlaient sa femme et son fils, ils tomberaient dans des calamités extrêmes. Mais, voyant que, malgré ses remontrances, les Étoliens n'étaient pas moins décidés à faire ce qu'ils avaient résolu, il prit son enfant, le mit en pièces et le dévora. Le peuple fit des huées contre lui, et lui jeta des pierres pour le chasser ; il fit peu d'attention à ces insultes et continua de manger son fils, dont il ne laissa que la tête, après quoi il disparut.

Ce prodige sembla si effroyable qu'on prit le dessein d'envoyer consulter l'oracle de Delphes. Mais la tête de l'enfant s'étant mise à parler, leur prédit, en vers, tous les malheurs qui devaient leur arriver dans la suite, et la prédiction s'accomplit. La tête de Polycrite, se trouvant exposée sur un marché public, prédit encore aux Étoliens, alors en guerre contre les Acarnaniens, qu'ils perdraient la bataille. C'était un vampire ou un ogre.

POLYPHIDÉE, — Fameux devin d'Hypérésie, ville du pays d'Argos.

POLYTHÉISME. — Un bracmane de Calcutta a publié, ces dernières années, une défense théologique du système des Indous, qui admettent trois cent cinquante millions de dieux et de déesses.

POMMIER. — Les Turcs croient qu'il y a un pom-

mier merveilleux au côté droit du trône de Dieu, et que personne, pas même les anges, ne peut monter plus haut que ses premières branches.

PONT. — Les anciens Scandinaves disaient que les dieux avaient fait un pont qui communiquait du ciel à la terre, et qu'ils le montaient à cheval. Quand Satan se révolta contre Dieu, il fit bâtir un fameux pont qui allait de l'abîme au paradis. Il est rompu.

PONT D'ADAM, — Suite de bancs de sable qui s'étendent presqu'en ligne directe entre l'île de Manaar et celle de Ceylan. C'est, selon les Chingulais, le chemin par lequel Adam se rendit sur le continent. Les Indiens disent que le golfe se referma pour empêcher son retour.

PONT DU DIABLE. — Si la superstition est pardonnable quelque part, sans doute c'est dans la vallée de Schellenen, où l'imagination croit voir partout les traces d'une agence surnaturelle. Le diable n'est point, aux yeux de ces bons montagnards, un ennemi malfaisant; il est même assez bonne personne, et en perçant des rochers, en jetant des ponts sur les précipices, etc., ouvrages que lui seul, selon les habitans, pouvait exécuter, il a très-certainement bien mérité de la patrie.

On ne peut rien imaginer de plus hardi que la route qui parcourt la vallée de Schellenen.

Après avoir suivi pendant quelque temps tous les détours capricieux de cette route terrible, on arrive à cette œuvre de Satan qu'on appelle *le pont du diable*. Cette construction imposante et célèbre est moins merveilleuse encore que le site où elle est placée. Le pont est jeté entre deux montagnes droites et élevées, sur un torrent furieux, dont les eaux tombent, par

cascades, sur des rocs brisés, et remplissent l'air de leur fracas et de leur écume [1].

Le pont de Pont-à-Mousson était aussi l'ouvrage du diable, aussi-bien que le pont de Saint-Cloud. L'architecte de ce dernier, n'ayant pas de quoi payer les maçons, se donna au diable, qui fit faire la besogne, à condition qu'on lui donnerait la première personne qui traverserait le pont. L'architecte, qui était rusé, y lâcha un jeune chat que le diable emporta d'assez mauvaise humeur.

POPOGUNO, — Enfer des Virginiens, dont le supplice consiste à être suspendu entre le ciel et la terre.

POPPIEL Ier., — Roi de Pologne, au neuvième siècle. On rapporte qu'il jurait souvent, et que son serment ordinaire était : « *Que les rats me puissent manger !* » Si ce serment ne lui fut pas funeste, il le fut du moins à sa postérité, comme on va le voir. Il mourut de maladie, dans un âge peu avancé. Poppiel II, son fils, fut comme lui un tyran. On lui avait donné pour tuteurs ses oncles, guerriers braves et expérimentés, qu'il n'écouta point. Il épousa une princesse qui s'empara de son esprit, lui rendit d'abord ses oncles suspects, ensuite odieux; et ses conseils le décidèrent à les faire empoisonner. La cour frémit et le peuple s'indigna à cette nouvelle. Poppiel, avec l'audace qui est le propre des grands criminels, accusa ses oncles de trahison, et défendit qu'on leur accordât ni bûcher, ni sépulture.

Les Polonais, qui aimaient ces princes si lâchement assassinés, murmurèrent de nouveau; mais on n'eût fait que les plaindre, si le ciel ne leur eût en-

[1] *Voyage en Suisse* d'Hélène Marie Williams.

voyé des vengeurs. Du milieu de leurs restes tombés en pouriture, il sortit une armée de rats, que la Providence destinait à punir Poppiel. L'horreur qu'avait inspiré son crime avait fait fuir la plus grande partie de sa cour ; elle était presque réduite à la reine et à lui seul, lorsque ces bêtes les assiégèrent et vinrent à bout de les dévorer. Voyez *Hatton*.

POROM-HOUNGSE, — Sorte de fakirs, chez les Indiens, qui se vantent d'être descendus du ciel, et de vivre des milliers d'années, sans jamais prendre la moindre nourriture. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on ne voit jamais un Porom-Houngse manger ou boire en public.

PORPHYRE, — Visionnaire grec du troisième siècle, que quelques-uns de ses ouvrages ont fait mettre au rang des sorciers.

PORRICIÆ, — Entrailles de la victime, que les prêtres jetaient dans le feu après les avoir considérées pour en tirer de bons ou de mauvais présages.

PORTA (JEAN-BAPTISTE), — Physicien célèbre, né à Naples, vers 1550. On dit qu'il composa à quinze ans les premiers livres de sa *Magie naturelle*, qui sont dictés par les préjugés du siècle où il vécut. Il croyait à l'astrologie judiciaire, à la puissance des esprits, etc.

On cite comme le meilleur de ses ouvrages la *Physiognomonie céleste*, 1601, in-4°. ; il s'y déclare contre les chimères de l'astrologie : mais il continue néanmoins à attribuer une grande influence aux corps célestes. On lui doit encore un traité de *Physiognomonie*, où il compare les figures humaines aux figures des animaux, pour en tirer des inductions systématiques.

PORTE. — Les Tartares mantchoux révèrent un esprit gardien de la porte, sorte de divinité domestique qui écarte le malheur de leur maison.

PORTES DES SONGES. — Dans Virgile, l'une est de corne, l'autre est d'ivoire. Par la porte de corne passent les songes véritables, et par la porte d'ivoire les vaines illusions et les songes trompeurs. Énée sortit par la porte d'ivoire.

POSSÉDÉS. — Le bourg de Teilly, à trois lieues d'Amiens, donna, en 1816, le scandaleux spectacle d'une possession digne du quinzième siècle. Une jeune fille se trouvait grosse; elle imagina, pour couvrir cet accident, de publier qu'elle était possédée de trois démons, qui s'appelaient Mimi, Zozo et Crapoulet. Ce dernier pouvait, à la rigueur, être pour quelque chose dans l'affaire; car c'est un bon drille des environs, qui passe pour un habile engrosseur de nymphes. Or la fille Bet... allait dans les rues, à quatre pates, tantôt en avant, tantôt en arrière; quelquefois elle marchait sur ses mains, les pieds en l'air, au risque de mettre les passans dans la confidence de sa position. Mimi, disait-elle, la poussait en avant, Zozo l'entraînait en arrière; et le malin Crapoulet s'amusait à lui tenir les jambes en l'air.

Un fils de Loyola, à la piste des bonnes aventures, et connaissant les diables au flair, s'empara de la possédée et l'exorcisa : Mimi sortit sans bruit; Zozo fut plus tenace, il cassa une vitre de l'église en s'échappant sur les toits. Quant à Crapoulet, ce fut en vain qu'on le poursuivit le goupillon dans les reins, il ne voulut pas en démordre, et finit par prendre position dans le *pudendum* de la demoiselle, laissant les environs de la place à la discrétion de l'exorciste.

On ne parlait dans Amiens que de cette aventure,

quand l'autorité crut devoir arrêter ce scandale. Un honnête homme de Teilly apprit enfin de la possédée qu'elle était enceinte ; il lui fit obtenir un billet d'hôpital [1].

Grégoire de Tours raconte que, l'an 531, l'armée de Théodoric étant entrée dans la capitale de l'Auvergne, quelques soldats enfoncèrent les portes de la basilique de Saint-Julien, la pillèrent et y commirent plusieurs abominations; aussitôt ils furent possédés, et se mirent à crier, en se mordant à belles dents : « Saint martyr, pourquoi nous tourmentez-vous de la sorte ? »

Henri III faisait examiner avec soin les personnes qui se disaient possédées; aussi y eut-il moins de fourberies de son temps. Cependant les capucins prétendirent qu'ils avaient chez eux une démoniaque : aussitôt le roi, peu crédule, envoya son chirurgien Pigray, avec deux autres médecins, pour examiner l'affaire. Quand la possédée fut amenée devant ces envoyés de la cour de France, on l'interrogea, et elle débita des sornettes; mais, sur la déposition de sa mère, on la visita : les chirurgiens la trouvèrent atteinte des maladies résultantes de la débauche à laquelle elle s'était livrée. Le prieur du couvent fit des demandes en latin auxquelles la fille répondit fort mal; et bientôt on trouva, dans certains papiers, qu'elle avait été déjà, quelques années précédemment, fouettée en place publique pour avoir voulu se faire passer pour démoniaque, et on la condamna à une réclusion perpétuelle [2]. Voyez *Obsessions*, *Démoniaques*, etc.

POSTEL (Guillaume), — Célèbre visionnaire,

[1] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France.*
[2] *Idem, ibid.*, p. 150.

et l'un des plus grands hommes du seizième siècle. On dit qu'une lecture trop approfondie des ouvrages des rabbins, et la vivacité de son imagination, le précipitèrent dans les écarts qui semèrent sa vie de troubles, et lui causèrent de cuisans chagrins. Il crut qu'il était appelé par Dieu à réunir tous les hommes dans la loi chrétienne, par la parole ou par le glaive, sous l'autorité du pape et du roi de France, à qui la monarchie universelle appartenait de droit, comme descendant en ligne directe du fils aîné de Noé.

S'étant donc fait nommer aumônier à l'hôpital de Saint-Jean et Saint-Paul, il devint directeur d'une béate qu'il a rendue célèbre sous le nom de *mère Jeanne*, dont les visions achevèrent de lui tourner la tête. Dans ses entrevues, Postel prétendit qu'elle l'avait rendu capable d'instruire et de convertir le monde entier. A la nouvelle des rêveries qu'il débitait il fut dénoncé comme hérétique; mais il fut bientôt mis hors de cause et regardé comme fou. Après avoir parcouru l'Orient, et avoir fait paraître plusieurs ouvrages dans lesquels il parle des visions de la *mère Jeanne*, il mourut le 6 septembre 1681. On lui attribue à tort le livre des *Trois imposteurs*.

POT A BEURRE. — Un habile exorciste avait enfermé plusieurs démons dans un pot à beurre; après sa mort, comme les démons faisaient du bruit dans leur pot, les héritiers le cassèrent, persuadés qu'ils allaient y surprendre quelque trésor; mais ils n'y trouvèrent que le diable assez mal logé. Il s'envola avec ses compagnons, et laissa le pot vide [1].

POUDOT, — Savetier de Toulouse, dans la maison duquel le diable se cacha en 1557. Le malin je-

[1] *Legenda aurea Jac. de Voragine*, leg. 88.

tait des pierres qu'il tenait enfermées dans un coffre que l'on trouva fermé à la clef, et que l'on enfonça ; mais, malgré qu'on le vidât, il se remplissait toujours. Cette circonstance fit beaucoup de bruit dans la ville, et le président de la cour de justice, M. Latomy, vint voir cette merveille. Le diable fit sauter son bonnet d'un coup de pierre, au moment où il entrait dans la chambre où était ce coffre ; il s'enfuit, effrayé, en faisant des signes de croix [1], et on ne délogea l'esprit de ténèbres qu'à force d'exorcismes.

POULETS. — Voyez *Augure*.

POURANG, — Nom du premier homme, selon les Japonais, lequel sortit d'une citrouille échauffée par l'haleine d'un bœuf, après qu'il eut cassé l'œuf d'où le monde était issu.

POUSSA, — Dieu de la porcelaine, chez les Chinois. Des ouvriers, dit-on, ne pouvant exécuter un dessin donné par un empereur, l'un d'eux, dans un moment de désespoir, s'élança dans le fourneau tout ardent. Il fut à l'instant consumé, et la porcelaine prit la forme que souhaitait ce prince. Ce malheureux acquit à ce prix l'honneur de présider, en qualité de dieu, aux ouvrages de porcelaine.

POULE NOIRE. — C'est en sacrifiant une poule noire à minuit, dans un carrefour, qu'on engage le diable à venir faire pacte. Il faut prononcer une conjuration, ne se point retourner, faire un trou en terre, y répandre le sang et y enterrer la poule. Le même jour, ou neuf jours après, le diable vient et donne de l'argent, ou bien il fait présent à celui qui a sacrifié, d'une autre poule noire, qui est une

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 124.

poule aux œufs d'or. Les doctes croient que ces sortes de poules, données par le diable, sont de vrais démons. Le fameux juif Samuel Bernard, banquier de la cour, mort à quatre-vingt-dix ans, en 1739, et dont on voyait la maison à la place des Victoires, à Paris, avait une poule noire qu'il soignait extrêmement; il mourut peu de jours après sa poule, laissant trente-trois millions.

La superstition de la poule noire est encore très-répandue. On dit en Bretagne qu'on vend la poule noire au diable, qui l'achète à minuit, et paie le prix qu'on lui en demande [1].

On lit dans le Petit Albert un trait qui tient à la poule noire. L'auteur parle d'une mandragore qu'il vit à Metz entre les mains d'un riche Juif. C'était, dit-il, un petit monstre qui n'avait vécu que cinq semaines, et qui dans si peu de temps avait fait la fortune de ce juif, lequel m'avoua que le septième jour qu'il l'eut, il lui avait été inspiré la nuit, en dormant, d'aller dans une vieille masure, où il trouva une somme fort considérable d'argent monnayé, et beaucoup de bijoux d'orfévrerie cachés en terre, et que depuis il avait toujours prospéré dans ses affaires; il m'étonna bien en me disant de quelle manière il avait eu cette mandragore : J'ai suivi, me dit-il, ce que le célèbre Avicenne a écrit sur ce sujet, qu'il faut avoir un gros œuf de poule noire, le percer, en faire sortir un peu de la glaire, c'est-à-dire la grosseur d'une fève; et l'ayant rempli de semence humaine, boucher le pertuis bien subtilement, en y collant un petit morceau de parchemin humecté; puis le mettre couver au premier jour de la lune de mars dans une heureuse constellation de mercure et de jupiter; et au

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 3, p. 16.

bout du temps convenable, l'œuf venant à éclore, il en sort un petit monstre comme vous le voyez; on le nourrit dans une chambre secrète, avec de la graine d'aspic, et des vers de terre; celui que vous voyez n'a vécu que l'espace d'un mois et cinq jours; pour le conserver après sa mort, on le met avec de fort esprit-de-vin dans un bocal de verre bien bouché [1].

Il y a un petit livre assez rare, dont voici le titre, *La Poule noire* ou la poule aux œufs d'or, avec la science des talismans et des anneaux magiques, l'art de la nécromancie et de la cabale, pour conjurer les esprits anciens et infernaux, les sylphes, les ondins, les gnomes, acquérir la connaissance des sciences secrètes, découvrir les trésors et obtenir le pouvoir de commander à tous les êtres et déjouer tous les maléfices et sortiléges, etc. En Égypte, 740, 1 vol. in-18.

Ce n'est qu'un fatras incompréhensible.

PRA-ARIASERIA, — Personnage fameux par sa sainteté, qui vivait dans le royaume de Siam, du temps de Sommona-Codom. Les Siamois en font un colosse, de quarante brasses et demie de circonférence, et de trois brasses et demie de diamètre, ce qui paraît peu compréhensible.

PRÉCURSEURS.—Qu'on lise un docte ouvrage de notre temps, Les Précurseurs de l'Antéchrist, imprimé chez Rusand, à Lyon; on apprendra que tous les grands hommes du dernier siècle, tels que Voltaire, Diderot, d'Holbach, et autres, n'étaient purement et simplement que des démons envoyés par l'enfer pour préparer la venue de l'Antéchrist, dont l'heure est proche; et maintenant encore, il y a en France bon

[1] *Le Petit Albert*, pag. 124.

nombre de démons, qui y font des choses que la décence et la morale empêchent de nommer.

PRÉDICTIONS. — Pompée, César et Crassus avaient été assurés, par d'habiles astrologues, qu'ils mourraient chez eux comblés de gloire, de biens et d'années, et tous trois périrent misérablement. Charles-Quint, François Ier. et Henri VIII, tous trois contemporains, furent menacés de mort violente, et leur mort ne fut que naturelle.

Le grand-seigneur Osman, voulant déclarer la guerre à la Pologne, en 1621, malgré les remontrances de ses ministres, un santon aborda le sultan, et lui dit : « Dieu m'a révélé, la nuit dernière, dans » une vision, que si ta hautesse va plus loin, elle est en » danger de perdre son empire; ton épée ne peut cette » année faire de mal à qui que ce soit. » Osman n'était pas aussi crédule qu'on le pensait : Voyons si la prédiction est bien certaine, dit-il, en prenant son cimeterre ; et en même temps, il ordonna à un janissaire de couper la tête à ce prétendu prophète, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Cependant Osman réussit fort mal dans son entreprise contre la Pologne, et perdit, peu de temps après, la vie avec l'empire. Peut-être doit-on attribuer ce revers à l'effet que produisit, sur l'esprit superstitieux des troupes, la prédiction du santon.

Manière de prédire l'avenir. — Qu'on brûle de la graine de lin, des racines de persil et de violette; qu'on se mette dans cette fumée, on prédira les choses futures [1]... Voyez *Astrologie*, etc.

PRÉJUGÉS. — Lorsqu'un prince meurt au Japon, il se trouve ordinairement quinze ou vingt de ses su-

[1] Wecker, *des Secrets merveilleux*.

jets qui, par zèle, se fendent le ventre, et meurent avec lui. Ceux qui se font les plus belles incisions acquièrent le plus de gloire.

Au Malabar, et dans d'autres pays, les femmes veuves se couvrent d'honneur en se jetant sur le bûcher de leurs maris. En France, et dans quelques autres contrées, un honnête homme est déshonoré s'il est parent d'un pendu.

On confond souvent les préjugés avec les erreurs populaires et les superstitions. Il y a, entre ces trois enfans des siècles de barbarie, une différence facile à saisir. L'erreur est produite par l'ignorance, le préjugé par l'orgueil, la superstition par l'ignorance, l'orgueil et la peur. L'erreur peut se déraciner, le préjugé ne peut se détruire; il est dans les intérêts des grands, et quoiqu'il soit aussi leur tyran, ils n'éteindront pas un fantôme qui soutient la chimère de leur grandeur. Mais tous les efforts des sages ne parviendront jamais à dissiper entièrement la superstition dans le cœur du vulgaire.

PRÉSAGES. — Cette faiblesse, qui consistait à regarder comme des indices de l'avenir les événemens les plus simples et les plus naturels, est l'une des branches les plus considérables des superstitions anciennes. Il est à remarquer qu'on distinguait les présages des augures, en ce que ceux-ci s'entendaient des signes recherchés ou interprétés selon les règles de l'art augural, et que les présages qui s'offraient fortuitement étaient interprétés par chaque particulier d'une manière plus vague et plus arbitraire.

De nos jours on regarde comme d'un très-mauvais augure de déchirer trois fois ses manchettes; de trouver sur une table des couteaux en croix; d'y voir les salières renversées, etc. Quand on va à la chasse, on

sera heureux si on rencontre une femme débauchée, malheureux si on rencontre un moine. Quand nous rencontrons en chemin quelqu'un qui nous demande où nous allons, il faut retourner sur nos pas, de peur que mal ne nous arrive.

Si une personne à jeun raconte un mauvais songe à une personne qui ait déjeuné, le songe sera funeste à la première. Il sera funeste à la seconde, si elle est à jeun, et que la première ait déjeuné. Il sera funeste à toutes les deux, si toutes les deux sont à jeun. Il sera sans conséquence, si toutes les deux ont l'estomac garni.

Malheureux généralement qui rencontre le matin, ou un prêtre, ou un moine, ou une vierge, ou un lièvre, ou un serpent, ou un lézard, ou un cerf, ou un chevreuil, ou un sanglier! Heureux qui rencontre une femme débauchée, ou un loup, ou une cigale, ou une chèvre, ou un crapaud!

C'est aussi un mauvais présage dans une maison quand la poule chante avant le coq, et quand la femme parle plus haut que le mari. (Voyez *Superstitions*.)

Cécilia, femme de Métellus, consultait les dieux sur l'établissement de sa nièce, qui était nubile. Cette jeune fille, lasse de se tenir debout devant l'autel, sans recevoir de réponse, pria sa tante de lui prêter la moitié de son siége. « De bon cœur, lui dit Cécilia, je vous cède même ma place toute entière. » Sa bonté lui inspira ces mots, qui furent pourtant, dit Valère Maxime, un sûr présage de ce qui devait arriver; car Cécilia mourut quelque temps après, et Métellus épousa sa nièce.

Lorsque Paul Émile faisait la guerre au roi Persée, il lui arriva quelque chose de remarquable. Un jour, rentrant à sa maison, il embrassa, selon sa coutume,

la plus petite de ses filles, nommée Tertia, et la voyant plus triste qu'à l'ordinaire, il lui demanda le sujet de son chagrin. Cette petite fille lui répondit que Persée était mort (un petit chien, que l'enfant nommait ainsi, venait de mourir). Paul saisit le présage ; et en effet, peu de temps après, il vainquit le roi Persée, et entra triomphant dans Rome [1].

Un peu avant l'invasion des Espagnols au Mexique, on prit au lac de Mexico un oiseau *en forme de grue*, qu'on porta à l'empereur Montézume, comme une chose prodigieuse. Cet oiseau avait au haut de la tête une espèce de miroir où Montézume vit les cieux parsemés d'étoiles, de quoi il s'étonna grandement. Puis levant les yeux au ciel, et n'y voyant plus d'étoiles, il regarda une seconde fois dans le miroir, et aperçut un peuple qui venait de l'orient, *armé, combattant et tuant*. Ses devins étant venus pour lui expliquer ce présage, l'oiseau disparut, les laissant en grand trouble. « C'était, à mon avis, dit Delancre, son mauvais démon qui venait lui annoncer sa fin, laquelle lui arriva bientôt. »

Dans le royaume de Loango en Afrique, on regarde comme le présage le plus funeste pour le roi, que quelqu'un le voie boire ou manger ; ainsi il est absolument seul et sans domestiques quand il prend ses repas. Les voyageurs, en parlant de cette superstition, rapportent un trait bien barbare d'un roi de Loango : Un de ses fils, âgé de huit ou neuf ans, étant entré imprudemment dans la salle où il mangeait, et dans le moment qu'il buvait, il se leva de table, appela le grand-prêtre, qui saisit cet enfant, le fit égorger, et frotta de son sang les bras du père, pour détourner les malheurs dont ce présage semblait

[1] Valère Maxime.

le menacer. Un autre roi de Loango fit assommer un chien qu'il aimait beaucoup, et qui, l'ayant un jour suivi, avait assisté à son dîner [1].

Les hurlemens des bêtes sauvages, les cris des cerfs et des singes, sont des présages sinistres pour les Siamois. S'ils rencontrent un serpent qui leur barre le chemin, c'est pour eux une raison suffisante de s'en retourner sur leurs pas, persuadés que l'affaire pour laquelle ils sont sortis ne peut pas réussir. La chute de quelque meuble que le hasard renverse est aussi d'un très-mauvais augure. Que le tonnerre vienne à tomber, par un effet naturel et commun, voilà de quoi gâter la meilleure affaire. Plusieurs poussent encore plus loin la superstition et l'extravagance. Dans une circonstance critique et embarrassante, ils prendront pour règle de leur conduite les premières paroles qui échapperont au hasard à un passant, et qu'ils interpréteront à leur manière.

Dans le royaume de Benin, en Afrique, on regarde comme un augure très-favorable qu'une femme accouche de deux enfans jumeaux : le roi ne manque pas d'être aussitôt informé de cette importante nouvelle, et l'on célèbre par des concerts et des festins un événement si heureux. Le même présage est regardé comme très-sinistre dans le village d'Arebo, quoiqu'il soit situé dans le même royaume de Benin.

PRESCIENCE. — Rappelons-nous ici la sage maxime d'Hervey : « Mortel, qui que tu sois, examine et pèse tant que tu voudras; nul sur la terre ne sait quelle fin l'attend. »

PRÉSERVATIFS.— M. Salgues remarque que les moines ont distribué dans tous les temps, moyennant

[1] Saint-Foix, *Essais historiques.*

un peu d'argent, des oraisons, de petits morceaux de pain bénit, des images et des médaillons pour opérer la guérison des maladies. Thiers conte que, de son temps, les bénédictins d'Allemagne et de France prétendaient posséder des médailles dont la vertu préservait immanquablement les maisons d'incendies, les hommes et les bestiaux de toutes entreprises des enchanteurs et des sorciers. On assurait que les qualités de ces médailles avaient été découvertes par une circonstance particulière. En 1647, on fit une chasse rigoureuse aux sorciers de Bavière, et l'on en exécuta un grand nombre. A Stratebingen, quelques-uns d'eux déclarèrent, dans leur interrogatoire, que leurs maléfices n'avaient pu atteindre ni les bestiaux, ni les personnes du château de Nattemberg, parce qu'on y gardait quelques médailles consacrées à saint Benoît. On fit les perquisitions convenables, et l'on découvrit les médailles indiquées.

Dès que les religieux furent instruits de cette découverte, ils se hâtèrent de battre monnaie, et les médailles coururent bientôt dans toute l'Allemagne. Les bénédictins français ne voulurent pas le céder en zèle et en dévotion à leurs confrères ; ils prônèrent aussi les vertus de la médaille, et l'on fit imprimer un petit livre où l'on en détailla tous les avantages : elle est bonne contre les charmes et les sortiléges ; elle guérit les maladies, elle arrête les incendies, et préserve également les hommes et les animaux. Il ne s'agit, pour les premiers, que de la garder dans sa poche, et pour les autres, que de la porter au cou comme les sonnettes des mulets ou des beliers [1].

Aujourd'hui dans la Bretagne on dit encore que quand un cheval bâille, il faut lui dire, « Saint Éloi

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. 2, p. 208.

vous assiste ! » parce que c'est le patron des chevaux ; comme il faut donner du beurre à saint Hervé, pour préserver les bestiaux de la dent du loup. Ce saint aveugle se faisait guider par un de ces animaux [1]. Voyez *Oraison du loup*.

PRESSENTIMENT. — Suétone assure que Calpurnie fut tourmentée de noirs pressentimens peu d'heures avant la mort de César. Mais qu'est-ce que les pressentimens? est-ce une voix secrète et intérieure? est-ce une inspiration céleste? est-ce la présence d'un génie invisible qui veille sur nos destinées? Les anciens avaient fait du pressentiment une sorte de religion, et de nos jours on y ajoute foi. M. C. de R..., après s'être beaucoup amusé au bal de l'Opéra, mourut d'un coup de sang en rentrant chez lui. Madame de V., sa sœur, qui l'avait quitté assez tard, fut tourmentée toute la nuit de songes affreux qui lui représentaient son frère dans un grand danger, l'appelant à son secours. Souvent réveillée en sursaut, et dans des agitations continuelles, quoiqu'elle sût que son frère était au bal de l'Opéra, elle n'eut rien de plus pressé, dès que le jour parut, que de demander sa voiture, et de courir chez l'objet de sa tendresse fraternelle. Elle arriva au moment que le suisse avait reçu ordre de ne laisser entrer personne, et de dire que M. C. de R.... avait besoin de repos. Elle s'en retourna consolée et riant de sa frayeur. Ce ne fut que dans l'après-midi qu'elle apprit que ses noirs pressentimens ne l'avaient point trompée [2]. Voyez *Songes*.

PRESTIGES. — Un Égyptien devint tellement amoureux d'une femme mariée, que, n'en pouvant

[1] M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 2, p. 14.
[2] *Spectriana*, p. 64.

obtenir aucune faveur, il eut recours à un magicien habile qui, par les prestiges du diable, fit voir au mari sa femme changée en jument. Le mari, après avoir tenté tous les remèdes, mena sa femme, liée comme une jument, à l'ermite Macaire, qui était de son temps en odeur de sainteté, et passait pour un grand faiseur de miracles. Macaire s'aperçut seul que cette jument était une femme, quoique ses religieux, ainsi que tous les assistans, y fussent trompés. C'est pourquoi il plongea la jument dans l'eau bénite, la désensorcela, et la rendit femme à son mari [1].

Une jeune femme de la ville de Laon vit le diable sous la forme de son grand-père, puis sous celles d'une bête velue, d'un chat, d'un escarbot, d'une guêpe et d'une jeune fille [2]. Voyez *Apparitions*, *Enchantemens*, etc.

PRÊTRES. — Dans l'île Formose ce sont toujours des femmes qui remplissent cette importante dignité; ce sont elles qui annoncent les volontés des dieux; elles prononcent ou plutôt elles balbutient des discours très-bizarres; elles font des contorsions fort singulières, elles poussent des hurlemens affreux; et quand elles se sont bien échauffées à force de cris, de mouvemens rapides et de gestes outrés, elles s'arrêtent tout à coup, s'écrient qu'elles voient les dieux, se roulent violemment par terre, montent sur les toits des pagodes, se découvrent jusqu'au-dessus de la ceinture, se fouettent jusqu'à se déchirer, lâchent tout aussi abondamment qu'elles peuvent leur urine sur la foule dévote; après cette opération, elles se dépouillent entièrement, descendent toutes nues et se lavent en présence des spectateurs émerveillés.

[1] Palladius, *Vie de saint Macaire.*

[2] *Cornelii Gemmæ Cosmocriticæ*, lib. 2, cap. 2.

Quant aux prêtres sorciers, Bodin assure qu'il en existe que l'on en a vu très-souvent au sabbat, où ils disent la messe avec une hostie noire. Voyez *Gaufridi*, *Picard*, *Messe*, etc.

PRIÈRES. — *Pour le mal de dents.* Sainte Apolline qui est assise sur la pierre ; Notre-Seigneur Jésus-Christ passa par-là. Sainte Apolline, que faites-vous-là ? Je suis venue ici pour le mal de dents. Si c'est un ver, ça s'ôtera, si c'est une goutte, ça s'en ira.

A l'Angelus. C'est la belle, qui m'appelle, qui m'appelle dans son lit. Son lit est en paradis. Dieu nous fasse la grâce de mourir à Pâques.

Contre le tonnerre. Sainte Barbe, sainte Fleur, la vraie croix de Notre-Seigneur ; partout où cette oraison se dira, jamais le tonnerre ne tombera.

Pour toutes les blessures. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Madame Sainte-Anne qui enfanta la Vierge Marie ; la Vierge Marie qui enfanta Jésus-Christ. Dieu me bénisse et me guérisse, moi pauvre créature, de toute espèce de blessure, quelle qu'elle soit, en l'honneur de Dieu et de la Vierge Marie, et de messieurs saint Cosme et saint Damien. Amen. (Trois *Pater* et quatre *Ave*.)

Pour les maladies des yeux. Monsieur saint Jean passant par ici trouva trois vierges en son chemin. Il leur dit : Vierges que faites-vous ici ? — Nous guérissons de la maille. — Oh ! guérissez, vierges, guérissez cet œil. (Un signe de croix sur l'œil malade.) Maille, feu grief, feu que ce soit, ongles, migraine et aragnée, je te commande n'avoir non plus de puissance sur cet œil que n'eurent les Juifs, le jour de Pâques, sur le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. (Un signe de croix ; trois *Pater*, trois *Ave*, et trois autres signes de croix.)

Pour une fille qui veut un mari. Seigneur, vous nous avez donné, par la source du mariage, une voie légitime pour éteindre le feu de la concupiscence, et en même temps multiplier. Je vous adresse mes vœux afin qu'il vous plaise me remplir d'une vertu vivifiante, qui me rende capable de produire, et me donner un époux qui s'acquitte dignement des devoirs du mariage, vous promettant que je ne lui refuserai jamais le devoir, quand il voudra procéder à la principale action du sacrement, afin que nous puissions mettre au monde de petites créatures qui vous louent incessamment; ne permettez pas que votre servante demeure plus long-temps sur la terre, comme un arbre sec et stérile; faites pleuvoir sur elle une rosée douce et agréable qui fasse naître de bonnes plantes pour l'éternité. Ainsi soit-il.

Pour arrêter le sang du nez. Jésus-Christ est né en Bethléem, et a souffert en Jésusalem. Son sang s'est troublé; je le dis et te commande, sang que tu t'arrêtes par la puissance de Dieu, par l'aide de saint Fiacre et de tous les saints, tout ainsi que le Jourdain, dans lequel saint Jean-Baptiste baptisa Notre-Seigneur, s'est arrêté. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Voyez *Oraison du loup*, *Patenôtre*, *Garde*, *Barbe à Dieu*, *Litanies*, etc.

PRODIGES. — Sous le consulat de Volumnius, on entendit parler un bœuf; il tomba du ciel, en forme de pluie, des morceaux de chair, que les oiseaux dévorèrent en grande partie; le reste fut quelques jours sur la terre, et sans rendre de mauvaise odeur. Dans d'autres temps, on rapporta des événemens aussi extraordinaires, qui ont néanmoins trouvé créance parmi les hommes: un enfant de six mois cria victoire dans un marché de bœufs. Il plut des pierres

à Picenne. Dans les Gaules, un loup s'approcha d'une sentinelle, lui tira l'épée du fourreau et l'emporta. Il parut en Sicile une sueur de sang sur deux boucliers; et, pendant la seconde guerre punique, un taureau dit en présence de Cnæus Domitius: *Rome, prends garde à toi*[1] *!* Dans la ville de Galène, sous le consulat de Lépide, on entendit parler un coq d'Inde, qui ne s'appelait pas alors un coq d'Inde.

On a vu une femme porter sur son corps horizontalement étendu, une pierre pesant plusieurs quintaux, ses pieds étant sur un tabouret, et sa tête sur un second tabouret. L'abbé Fiard[2] attribue cela au démon; il pense de même du fait d'un homme qui, ne se servant que de sa mâchoire et de ses dents, levait une table sur laquelle était assis un autre homme *qui certes n'était pas de carton.*

Delancre parle d'un sorcier qui de son temps sauta du haut d'une montagne sur un rocher éloigné de deux lieues. Quel saut!... Un homme ayant bu du lait vomit deux petits chiens blancs aveugles[3].

Vers la fin du mois d'août 1682, on montrait à Charenton une fille qui vomissait des chenilles, des limaçons, des araignées et beaucoup d'autres insectes. Tous les docteurs de Paris étaient émerveillés. Le fait était constant. Ce n'était pas en secret, c'était devant des assemblées nombreuses que ces singuliers vomissemens avaient lieu; déjà on préparait de toutes parts des dissertations, pour expliquer ce phénomène, lorsque le lieutenant criminel, homme expert et résolu, entreprit de s'immiscer dans cette affaire. Il interrogea la maléficiée, lui fit peur du fouet et du carcan,

1 Valère Maxime.

2 *La France trompée par les démonolâtres du* 18e. *siècle*, p. 185.

3 Schenkius. Il y en a qui ont pissé des petits chiens, si l'on en croit Mathiolde.

et elle avoua que depuis sept ou huit mois elle s'était accoutumée à avaler des chenilles, des araignées et des insectes ; qu'elle désirait depuis long-temps avaler des crapauds : mais qu'elle n'avait pu s'en procurer [1]. On a pu lire tout récemment un fait pareil rapporté dans nos journaux. Une femme vomissait des grenouilles et des crapauds ; un médecin peu crédule appelé pour vérifier le fait, pressa de questions la malade, et parvint à lui faire avouer qu'elle avait eu recours à cette jonglerie pour gagner un peu d'argent [2].

On a prétendu qu'autrefois le jour de la Fête-Dieu, pendant la procession du Saint-Sacrement de Concarneau, la mer se retirait pour lui faire place, s'il arrivait quelle fût pleine au moment où cet acte pieux s'exécutait. Ce fait est imprimé dans la Géographie de Philippe-le-Briel, tome 1er. Il cite un procès verbal fait à l'occasion de ce miracle, par un évêque de Quimper.—Voyez *Miracles*, *Merveilles*, *Démoniaques*, etc.

PROMÉTHÉE. — Atlas et Prométhée, tous deux grands astrologues, vivaient du temps de Joseph. Quand Jupiter délivra Prométhée de l'aigle ou du vautour qui devait lui dévorer les entrailles, pendant trente mille ans, le dieu, qui avait juré de ne le point détacher du Caucase, ne voulut pas fausser son serment, et lui ordonna de porter à son doigt un anneau, où serait enchâssé un fragment de ce rocher. C'est là, selon Pline, l'origine des bagues enchantées.

PRONOSTICS POPULAIRES. —Quand les chênes portent beaucoup de glands, ils pronostiquent un hiver long et rigoureux. —Tel vendredi, tel diman-

[1] *Dictionnaire des merveilles de la Nature*, article *Estomac*.
[2] M. Salgues, *Des Erreurs et des Préjugés*, tom. 2, p. 94.

che. Le peuple croit, sans aucune espèce de fondement, qu'un vendredi pluvieux ne peut être suivi d'un dimanche serein. Racine a dit, avec plus de raison :

Ma foi sur l'avenir bien fou qui se fiera,
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Si la huppe chante, avant que les vignes ne germent, c'est un signe d'abondance de vin.

De saint Paul la claire journée
Nous dénote une bonne année.
Si l'on voit épais les brouillards,
Mortalité de toutes parts.
S'il fait vent, nous aurons la guerre;
S'il neige ou pleut, cherté sur terre;
Si beaucoup d'eau tombe en ce mois,
Lors peu de vin croître tu vois.

Des étoiles en plein jour pronostiquent des incendies et des guerres. Sous le règne de Constance, il y eut un jour de ténèbres, pendant lequel on vit les étoiles; le soleil à son lever était aussi pâle que la lune : *ce qui présageait la famine et la peste.*

Du jour de saint Médard, en juin,
Le laboureur se donne soin;
Car les anciens disent, s'il pleut,
Que trente jours durant il pleut;
Et s'il fait beau, sois tout certain
D'avoir abondamment du grain.

Les tonnerres du soir amènent un orage; les tonnerres du matin promettent du vent; et ceux qu'on entend vers midi annoncent la pluie. Les pluies de pierres pronostiquent des charges et des surcroîts d'impôts.

Quiconque en août dormira
Sur midi, s'en repentira.

Bref en tous temps je te prédi
Qu'il ne faut dormir à midi.

Trois soleils pronostiquent un triumvirat. On vit trois soleils, dit Cardan, après la mort de Jules César; la même chose eut lieu un peu avant le règne de François Ier, Charles-Quint et Henri VIII. Si le soleil luit avant la messe, le jour de la Chandeleur, c'est un signe que l'hiver sera encore bien long. — Qui se couche avec les chiens se lève avec les puces.

PROPHÈTES. — Il ne serait pas facile de compter le nombre des prophètes qui ont prédit le passé et divagué sur l'avenir chez tous les peuples du monde. Les Turcs en reconnaissent plus de cent quarante mille; les juifs en avaient souvent des troupes de trois ou quatre cents. Sans parler des prophètes profanes, il y a dans la religion chrétienne plus de deux cent mille saints; plus de cinquante mille ont su deviner l'avenir. Ainsi, dans la catégorie des grands hommes, la classe des prophètes devrait être la plus nombreuse. Un prophète est, en même temps, vrai et inspiré de Dieu, pour ses sectateurs, faux et inspiré du diable, pour ses ennemis. Il y a aujourd'hui moins de prophètes que jadis, parce que le métier tombe en discrédit. Voyez *Oracles*, *Astrologie*, etc.

PROSERPINE, — Épouse de Pluton, selon les païens, et reine de l'empire infernal. Selon les Démonomanes, Proserpine est archiduchesse et souveraine princesse des esprits malins.

PROSTROPHIES, — Esprits malfaisans qu'il fallait supplier avec ferveur, pour éviter leur colère.

PRUFLAS ou BUSAS, — Grand prince et grand-duc de l'empire infernal. Il régna dans Babylone, quoi-

qu'il eût la tête d'un hibou. Il excite les discordes, allume les guerres, les querelles, et réduit à la mendicité; il répond avec profusion à tout ce qu'on lui demande; il a vingt-six légions sous ses ordres [1].

PSÉPHOS, — Sorte de divination où l'on faisait usage de petits cailloux, qu'on cachait dans du sable.

PSYCHOMANTIE, — Divination par les esprits, ou art d'évoquer les morts. Voyez *Nécromancie*.

PSYLLES, — Peuples de Libye, dont la présence seule charmait le poison le plus subtil des serpens les plus redoutables. Ils prétendaient aussi guérir la morsure des serpens avec leur salive ou par leur simple attouchement. Pour éprouver la fidélité de leurs femmes, ils exposaient les enfans nouveau-nés aux cérastes. S'ils étaient un fruit de l'adultère, ils périssaient; s'ils étaient légitimes, ils étaient préservés par la vertu qu'ils avaient reçue avec la vie. Hérodote prétend que les anciens Psylles périrent dans la guerre insensée qu'ils entreprirent contre le vent du midi, indignés de voir leurs sources desséchées.

PSYLOTOXOTES, — Peuple imaginaire de Lucien. Ils étaient montés sur des puces grosses comme des éléphans.

PUCEL, — Grand et puissant duc de l'enfer, il paraît sous la forme d'un ange obscur; il répond sur les sciences occultes; il apprend la géométrie et les arts libéraux; il cause de grands bruits et fait entendre le mugissement des eaux dans les lieux où il n'y en a pas. Il commande quarante-huit légions [2].

[1] Wierus, *in Pseudomon. dæm.*
[2] Wierus, *in Pseudomon. dæmonum.*

PUCELAGE.—Pour connaître si une fille est chaste ou si elle a été corrompue, il faut prendre du jais ou jayet, que vous réduirez en poudre impalpable, vous en ferez prendre le poids d'un écu à la fille, et si elle a été corrompue, il lui sera de toute impossibilité de retenir son urine plus qu'à l'ordinaire ; l'ambre jaune ou blanc, dont on fait des colliers et des chapelets, produit la même épreuve, si l'on s'en sert avec la même préparation que le jais ou jayet : la semence de porcelaine, la feuille de gluteron et sa racine réduites en poudre, et données à boire dans un bouillon ou autre liqueur servent fort bien à la même expérience [1]. Voyez *Épreuves*.

PUCELLE D'ORLÉANS. — Voyez *Jeanne d'Arc*.

PUCES. — M. Berbiguier prétend que les puces sont très-souvent des farfadets, qui se métamorphosent sous la forme de ces insectes pour surprendre les jeunes filles. On sait qu'on peut se prémunir contre la piqûre des puces, en disant : *Och*, *Och*.

PUNAISES.—Si on les boit avec du bon vinaigre, elles font sortir du corps les sangsues que l'on a avalées, sans y prendre garde, en buvant de l'eau de marais [2].

PURGATOIRE. — Les juifs reconnaissent une sorte de purgatoire qui dure pendant toute la première année qui suit la mort de la personne décédée. L'âme, pendant ces douze mois, a la liberté de venir visiter son corps et revoir les lieux et les personnes pour lesquelles elle a eu pendant la vie quel-

[1] *Le petit Albert*, p. 20.
[2] *Albert le Grand*, pag. 187.

que affection particulière. Le jour du sabbat est pour elle un jour de relâche.

Les Kalmoucks croient que les Berrids, qui sont les habitans de leur purgatoire, ressemblent à des tisons ardens, et souffrent surtout de la faim et de la soif. Veulent-ils boire, à l'instant ils se voient environnés de sabres, de lances, de couteaux ; à l'aspect des alimens, leur bouche se rétrécit comme un trou d'aiguille, leur gosier ne conserve que le diamètre d'un fil, et leur ventre s'élargit et se déploie sur leurs cuisses comme un paquet d'allumettes. Leur nourriture ordinaire se compose d'étincelles.

Plusieurs théologiens orthodoxes nous apprennent que le purgatoire n'est séparé de l'enfer que par une grande toile d'araignée ; d'autres disent par des murs de papier, qui en forment l'enceinte et la voûte.

PURGATOIRE DE SAINT PATRICE. — Saint Patrice, primat d'Irlande, avait à faire à de si mauvais sujets, que les prodiges, les miracles réitérés, les menaces de l'enfer, les promesses d'un paradis plein de délices ne pouvaient les convertir à la foi. Pour toutes raisons, quand saint Patrice se mettait à les prêcher, les Irlandais avaient l'impiété de répondre : Nous ne vous croirons que si vous nous faites voir les joies du paradis et les tourmens de l'enfer.

Saint Patrice pria, et le Seigneur lui fit voir un trou par lequel on entrait en purgatoire. Quelques-uns furent assez hardis pour y pénétrer, particulièrement un soldat, nommé Agneïus ou Egneïus. A peine y eut-il mis le pied, que les démons voulurent le jeter au feu, selon qu'ils en usent ordinairement envers les nouveau-venus. Il se retira de ce danger par un signe de croix ; alors les démons le conduisirent dans un grand champ qu'un docteur extatique appelle

la vallée de misère. Cette vallée était pavée d'hommes et de femmes nues, fichées ventre à terre sur le sol, avec de grands clous au derrière. Des bandes de diables couraient sur le dos de ces pauvres gens, et leur donnaient de temps en temps la discipline. Après cela Egneïus ou Agneïus entra dans une autre vallée, plus misérable encore, où se trouvaient des pécheurs, que d'énormes dragons dévoraient continuellement, sans les rendre plus maigres, comme faisait autrefois le vautour de Prométhée. D'autres avaient des serpens autour du corps, et ces serpens cherchaient à leur déchirer le cœur. Plusieurs étaient couchés sur le dos, portant chacun sur leur poitrine un grand crapaud qui ouvrait la gueule pour les avaler. Un crapaud qui avale un homme est quelque chose de bien monstrueux; aussi ceux-là, qu'un crapaud se disposait à avaler, poussaient-ils de grands cris d'effroi, en même temps qu'ils sanglotaient de douleur, en recevant le fouet de la main du diable. Il paraît qu'on fustige aux enfers comme dans les couvens, car ce supplice est souvent rapporté dans les relations infernales des bons moines.

Au partir de là, on conduisit Agneïus ou Egneïus dans un troisième département. Là il vit une multitude de personnes de tout âge et de tout sexe que l'on fouettait encore, et qui souffraient à la fois les rigueurs de la gelée et les horreurs du feu. Ceux-là étaient si bien garnis de clous enfoncés dans leur chair, qu'on eût difficilement trouvé à placer une tête d'épingle sur tout leur corps.

Agneïus ou Egneïus entra ensuite dans la quatrième vallée, qui était celle des pendus. Les uns l'étaient par les pieds, les autres par les mains, ceux-ci par les cheveux, ceux-là par les oreilles, d'autres par le nez, quelques femmes par les mamelles, quelques

hommes par les parties que la pudeur empêche de nommer; et tous avec des chaînes de fer, au milieu des tourbillons enflammés.

On en voyait aussi quelques-uns qui étaient au croc, au-dessus d'un bon brasier bien ardent. D'autres rôtissaient sur le gril; d'autres dans la poêle à frire; d'autres à la broche; d'autres enfin buvaient continuellement du plomb et des métaux fondus. Tous ces malheureux poussaient des cris effroyables. Après avoir vu encore d'autres horreurs, le soldat Egneïus ou Agneïus se trouva sur les bords d'un fleuve enflammé. On ne pouvait le traverser que sur un pont glissant comme du cristal, et pas plus large que le tranchant d'un rasoir. Agneïus s'y hasarda en faisant le signe de la croix, et à mesure qu'il avança, il trouva le pont plus large. En arrivant à l'autre bord du fleuve, il fut tout surpris de se voir dans le séjour des élus.

La relation, si abondante sur ce qui se passe en enfer ne dit rien de ce qu'il vit dans le ciel; ce qui prouve bien que les auteurs de tous ces exécrables contes ne voulaient fonder que sur la terreur le culte du Dieu de clémence. Il n'est pas besoin de dire qu'Agneïus se purgea dans le purgatoire de ses habitudes vicieuses, qu'il revint sur la terre et qu'il s'y comporta saintement.

PURRIKEH, — Épreuve par le moyen de l'eau et du feu, en usage chez les Indiens pour découvrir les choses cachées.

PURSAN, — Ou Curson, grand roi de l'enfer. Il apparaît sous la forme humaine avec une tête de lion; il porte une couleuvre toujours furieuse; il est monté sur un ours, et précédé continuellement du son de la trompette; il connaît à fond le présent, le passé, l'a-

venir, découvre les choses enfouies, comme les trésors. S'il prend la forme d'un homme, il est aérien; il est le père des bons esprits familiers. Vingt-deux légions reçoivent ses ordres [1].

PUTÉORITES, — Secte juive, dont la superstition consistait à rendre des honneurs particuliers aux puits et aux fontaines.

PYGMÉES, — Peuple fabuleux qu'on disait avoir existé en Thrace. C'étaient des hommes qui n'avaient qu'une coudée de haut; leurs femmes accouchaient à trois ans et étaient vieilles à huit. Leurs villes et leurs maisons n'étaient bâties que de coquilles d'œufs : à la campagne ils se retiraient dans des trous qu'ils faisaient sous terre. Ils coupaient leurs blés avec des cognées, comme s'il eût été question d'abattre une forêt. Une armée de ces petits hommes attaqua Hercule, qui s'était endormi après la défaite du géant Antée, et prit pour le vaincre les mêmes précautions qu'on prendrait pour former un siége. Les deux ailes de cette petite armée fondent sur la main du héros; et, pendant que le corps de bataille s'attache à la gauche, et que les archers tiennent ses pieds assiégés, la reine avec ses plus braves sujets livre un assaut à la tête. Hercule se réveille, et riant du projet de cette fourmilière, les enveloppe tous dans sa peau de lion, et les porte à Eurysthée. Les Pygmées avaient guerre déclarée contre les grues, qui tous les ans venaient de la Scythie les attaquer. Montés sur des perdrix, ou, selon d'autres, sur des chèvres et des beliers d'une taille proportionnée à la leur, ils s'armaient de toutes pièces pour aller combattre leurs ennemis.

Près le château de Morlaix, en Bretagne, il existe,

[1] Wierus, *Pseudom. dæm.*

dit-on, de petits hommes d'un pied de haut, vivant sous terre, marchant et frappant sur des bassins. Ils étalent leur or et le font sécher au soleil. L'homme qui tend la main modestement reçoit deux poignées de ce métal; celui qui vient avec un sac, dans l'intention de le remplir est éconduit et maltraité : leçon de modération qui tient à des temps reculés [1]. Voyez *Nains*.

PYRAMIDES. — Les Arabes prétendent que les Pyramides ont été bâties, long-temps avant le déluge, par une nation de géans. Chacun d'eux apportait sous son bras une pierre de vingt-cinq pieds.

PYROMANCIE, — Divination par le feu. On jetait dans le feu quelques poignées de poix broyée; et, si elle s'allumait promptement, on en tirait un bon augure. Ou bien on brûlait une victime, et on prédisait l'avenir sur la couleur et la figure de la flamme. Les démonomanes regardent le devin Amphiaraüs comme l'inventeur de cette divination.

Il y avait à Athènes un temple de Minerve Poliade où se trouvaient des vierges occupées à examiner les mouvemens de la flamme d'une lampe continuellement allumée. Glycas rapporte, d'après Théodoret, que les femmes chrétiennes passaient un certain jour de l'année par le feu avec leurs enfans; nous avions en France dans certaines provinces le feu de la saint Jean-Baptiste. Delrio rapporte que de son temps les Lithuaniens pratiquaient une espèce de Pyromancie, qui consistait à mettre un malade devant un grand feu; et si l'ombre formée par le corps était droite et directement opposée au feu, c'était signe de guérison; si l'ombre était de côté, c'était signe de mort.

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, en 1794.

PYRRHUS. — Il avait forcé les habitans de Locres à remettre entre ses mains les trésors de Proserpine. Il chargea ses vaisseaux de ce butin sacrilége et mit à la voile ; mais il fut surpris d'nne tempête si furieuse qu'il échoua sur la côte voisine du temple. On retrouva sur le rivage tout l'argent qui avait été enlevé, et on le remit dans le dépôt sacré [1].

PYTHAGORE, — Fils d'un sculpteur de Samos. Il voyagea pour s'instruire : les prêtres d'Égypte l'initièrent à leurs mystères ; les mages de Chaldée lui communiquèrent leurs sciences ; les sages de Crète, leurs lumières. Il rapporta dans Samos tout ce que les peuples les plus instruits possédaient de sagesse et de connaissances utiles; mais, trouvant sa patrie sous le joug du tyran Polycrate, il passa à Crotone, où il éleva une école de philosophie, dans la maison du fameux athlète Milon. C'était vers le règne de Tarquin le Superbe. Il enseignait la morale, l'arithmétique, la géométrie et la musique. On le fait inventeur de la métempsycose.

Il paraît que, pour étendre l'empire qu'il exerçait sur les esprits, il ne dédaigna pas d'ajouter le secours des prestiges aux avantages que lui donnaient ses connaissances et ses lumières. Porphyre et Jamblique lui attribuent des miracles : il se faisait entendre et obéir des bêtes mêmes. Une ourse faisait de grands ravages dans le pays des Dauniens ; il lui ordonna de se retirer : elle disparut. Il se montra avec une cuisse d'or aux jeux olympiques ; il se fit saluer par le fleuve Nessus ; il arrêta le vol d'un aigle ; il fit mourir un serpent ; il se fit voir, le même jour et à la même heure, à Crotone et à Métapont. Il vit un jour à Ta-

[1] Valère Maxime.

rente, un bœuf qui broutait un champ de fèves; il lui dit à l'oreille quelques paroles mystérieuses, qui le firent cesser pour toujours de manger des fèves [1]. On n'appelait plus ce bœuf que le bœuf sacré, et dans sa vieillesse il ne se nourrissait que de ce que les passans lui donnaient. Enfin Pythagore présidait l'avenir et les tremblemens de terre, avec une adresse merveilleuse; il apaisait les tempêtes, dissipait la peste, guérissait les maladies d'un seul mot ou par l'attouchement.

Il fit un voyage aux enfers, où il vit l'âme d'Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, et celle d'Homère pendue à un arbre, au milieu d'une légion de serpens, pour toutes les fictions injurieuses à la divinité, dont leurs poëmes sont remplis.

Pythagore intéressa les femmes au succès de ses visions, en assurant qu'il avait vu dans les enfers beaucoup de maris rigoureusement punis, pour avoir maltraité leurs femmes; et que c'était le genre de coupables le moins ménagé dans l'autre vie. Les femmes furent contentes; les maris eurent peur; et tout fut cru. Il y eut encore une circonstance qui réussit merveilleusement; c'est que Pythagore, au moment de son retour des enfers, et portant encore sur le visage la pâleur et l'effroi qu'avait dû lui causer la vue de tant de supplices, savait parfaitement tout ce qui était arrivé sur la terre pendant son absence.

PYTHONS. — Les Grecs nommaient ainsi du nom d'Apollon Pythien les esprits qui aidaient à prédire les choses futures, et les personnes qui en étaient possédées.

[1] Les Pythagoriciens respectaient tellement les fèves, que non-seulement ils n'en mangeaient point, mais même il ne leur était pas permis de passer dans un champ de fèves, de peur d'écraser quelque parent dont elles pouvaient loger l'âme.

Q

QUEIRAN (Isaac de), — Sorcier de Nérac, âgé de 25 ans ; dont la condition était celle de domestique qu'il exerça dans Bordeaux, où il fut arrêté et traduit devant le tribunal. Interrogé comment il avait appris le métier de sorcier, il avoua qu'à l'âge de 10 ou 12 ans, étant au service d'un habitant de la Bastide d'Armaignac, un jour qu'il allait chercher du feu chez une vieille voisine, elle lui dit de prendre garde de renverser deux pots qui étaient devant la cheminée, parce qu'ils étaient pleins de poison que Satan lui avait ordonné de faire. Cela ayant piqué sa curiosité, après plusieurs questions, la vieille lui demanda s'il voulait voir le grand-maître des sabbats, et son assemblée qui était très-curieuse ; il revint le soir, et elle le suborna de sorte qu'après l'avoir oint d'une graisse dont il n'a pas vu la couleur ni senti l'odeur, il fut enlevé et porté dans les airs jusqu'au lieu où se tenait l'assemblée, et où des hommes et des femmes criaient et dansaient ; ce qui l'ayant épouvanté il s'en retourna. Il dit aussi que le lendemain, passant par la métairie de son maître, un grand homme noir se présenta à lui, et lui demanda pourquoi il avait quitté l'assemblée où il avait promis à une vieille femme de rester. S'étant excusé sur ce qu'il n'avait rien à y faire, il voulut continuer son chemin, mais l'homme noir lui déchargea un coup de gaule sur l'épaule, en lui disant : « Demeure, demeure, je te baillerai bien chose qui t'y fera venir. » Ce coup lui fit mal pendant deux jours, et il s'aperçut que ce grand homme noir l'avait encore marqué sur le bras auprès de la main ; la peau paraissait noire et tannée.

Un autre jour passant sur le pont de la rivière, qui est près de la Bastide, le même homme noir lui apparut de nouveau, et lui demanda s'il se ressouvenait des coups qu'il lui avait donnés, et s'il voulait le suivre; il refusa, et le diable, l'ayant chargé sur son cou, voulut le noyer; mais le pauvre homme cria si fort que les gens d'un moulin qui était près de-là étant accourus, le vilain brigand noir fut obligé de fuir.

Enfin, ajouta-t-il, le diable l'enleva un soir qu'il était encore dans une vigne qui appartenait à son maître, et le conduisit au sabbat, où il dansa et mangea comme les autres. Un petit démon frappait sur un tambour. Le diable, ayant entendu les coqs chanter, renvoya tout son monde après s'être fait baiser la fesse, qui était blanche et rouge, et avait la forme d'une cuisse d'homme toute velue.

Interrogé, s'il n'avait pas fait quelques maléfices, il répondit qu'il avait maléficié un enfant dans la maison de son père, chez lequel il avait servi; qu'il lui mis dans la bouche une boulette que le diable lui avait donnée, laquelle rendit cet enfant muet pendant trois mois.

Après avoir été entendu en la chambre de la Tournelle, où il avoua ses crimes, il fut condamné au supplice, le 8 mai 1609[1].

QUEYS, — Mauvais génies chez les Chinois.

QUIRIM. — Pierre merveilleuse qui, suivant les démonographes, placée sur la tête d'un homme, durant son sommeil, lui fait dire tout ce qu'il a dans l'esprit. On l'appelle aussi *pierre des traîtres*.

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., p. 145 et suivantes.

R

RABBATS, — Lutins qui font du vacarme dans les maisons, et empêchent les gens de dormir. On les nomme rabbats parce qu'ils portent une bavette à leur cravate.

RABBINS, — Docteurs juifs qui furent long-temps soupçonnés d'être magiciens, et d'avoir accointance avec les démons succubes [1].

RABDOMANCIE, — Divination par les bâtons. C'est une des plus anciennes superstitions. Ezéchiel en fait mention, ainsi qu'Osée, qui reproche aux Juifs de s'y laisser tromper. On dépouillait d'un côté et dans toute sa longueur une baguette choisie, on la jetait en l'air; si en retombant elle présentait la partie dépouillée, et qu'en la jetant une seconde fois, elle présentât le côté revêtu de l'écorce, on en tirait un heureux présage; si au contraire, elle tombait une seconde fois du côté pelé, c'était un augure funeste. Cette divination était connue chez les Perses, chez les Tartares et chez les Romains.

La baguette divinatoire, qui a fait grand bruit sur la fin du dix-septième siècle, tient à la Rabdomancie. Voyez *Baguette*. Bodin dit que la Rabdomancie était de son temps en vigueur à Toulouse; qu'on marmottait quelques paroles; qu'on faisait baiser les deux parties d'un bâton fendu, et qu'on en prenait deux parcelles qu'on pendait au cou pour guérir la fièvre quarte.

RACHADERS, — Génies malfaisans des Indiens.

[1] Leloyer, *Hist. des spect. ou apparit. des esprits*, p. 291.

RADCLIFFE (ANNE), — Anglaise morte depuis peu, célèbre par des romans pleins de visions, de spectres et de terreurs, comme les *Mystères d'Udolphe*, etc.

RAGALOMANCIE, — Divination qui se faisait avec des bassinets, des osselets, de petites balles, des tablettes peintes, et que nul auteur n'a pu expliquer [1].

RAGE. — En 670, naquit heureusement pour la consolation du genre humain et le salut des enragés, saint Hubert, fils de Bertrand, duc d'Aquitaine. Il prit les ordres, alla à Rome, où il se fit remarquer par sa vie pieuse et sa sagesse. On dit que la sainte Vierge lui envoya par le ministère d'un ange une étole brodée de sa main. Sergius, qui était pontife en ce temps-là, voyant la bienveillance que lui accordait la sainte Vierge, le mit en sa place, et le sacra. Durant la cérémonie, saint Pierre arriva, et, lui remettant une clef d'or, il le prévint que dorénavant il pourrait se moquer de Satan et se préserver de la morsure des chiens enragés; et que moyennant la vertu de cette clef, il n'y aurait plus, grâce au ciel, ni possédés ni enragés; tel est le récit du pieux cénobite qui a écrit la vie de saint Hubert.

Depuis ce temps, l'étole et la clef sont devenues fort célèbres. Depuis l'an 825, on a détaché de l'étole une infinités de parcelles qui, réunies, suffiraient pour faire plus de cinquante mille étoles d'une dimension raisonnable, et néanmoins elle n'a rien perdu de son ampleur; ces fibres qu'on en détache préservent de la rage; aussi on conseille aux personnes qui ont été

[1] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, p. 278.

mordues par des chiens malades de se faire conduire à l'abbaye de Saint-Hubert des Ardennes, où l'on guérit par l'application de la clef de saint Pierre et des parcelles d'étole qu'on applique au front.

La postérité de saint Hubert est douée du privilége de guérir les enragés, et on a vu des chevaliers de cet ordre, et surtout en 1649, un d'entr'eux nommé *Georges Hubert*, gentilhomme de la maison du roi, faire des preuves devant la cour et la ville, par la seule imposition des mains; il obtint même des lettres-patentes à l'effet d'exercer son art dans tout le royaume; ces lettres portent que Louis XIII, Louis XIV et les princes de la famille, ont été préservés de la rage par l'attouchement du chevalier *Georges Hubert*. On dit qu'il existe encore des gens dans les campagnes qui prétendent guérir de la rage et de la possession comme descendans de saint Hubert. Tout le monde sera aussi bien privilégié qu'eux si l'on suit les recettes suivantes : On mangera une pomme ou un morceau de pain dans lequel on enfermera ces mots : *Zioni*, *Kirioni*, *Ezzeza*, *Kuder*, *Feze*, *Hax*, *Pax*, *max*, *Deus Adimax*. Ou bien on brûlera les poils d'un chien enragé, on en boira la cendre dans du vin, et on guérira [1].

RAGINIS, — Espèce de fées chez les Kalmouks; elles habitent le séjour de la joie, d'où elles s'échappent quelquefois pour venir au secours des malheureux. Mais elles ne sont pas toutes bonnes; c'est comme chez nous.

RAIZ (Gilles de Laval de), — Maréchal de France qui fut exécuté comme convaincu de sodomie et de sorcellerie au quinzième siècle. Après avoir vai-

[1] Lemnius.

nement cherché à faire de l'or par les secrets de l'alchimie, il voulut commercer avec le diable. Deux charlatans abusèrent de sa crédulité; l'un se disait médecin de Poitou; l'autre était Italien. Le prétendu médecin lui vola son argent et disparut. Prélati était de Florence; il fut présenté au maréchal par un prêtre du diocèse de Saint-Malo comme magicien et habile chimiste. Prélati n'était ni l'un ni l'autre; c'était un adroit fripon qui s'entendait avec Sillé, l'homme d'affaires du maréchal.

Prélati fit une évocation; Sillé, habillé en diable, se présenta faisant d'horribles grimaces. Le maréchal voulait avoir une conversation; mais Sillé n'osait parler; Prélati, pour trouver du temps, imagina de faire signer un pacte au seigneur de Raiz, par lequel il promettait au diable de lui donner tout ce qu'il lui demanderait, excepté son âme et sa vie. Il s'engageait dans cet écrit, signé de son sang, à faire des encensemens et des offrandes en l'honneur du diable et à lui offrir en sacrifice, le cœur, une main, les yeux et le sang d'unenfant.

Le jour choisi pour l'évocation, le maréchal se rendit au lieu désigné, faisant des signes de croix et marmottant des oraisons, craignant et espérant de voir le diable. Prélati se fatigua vainement : le maréchal, malgré toute sa bonne volonté, ne vit rien du tout. Il paraîtrait assez, par ce que dit Lobineau, que le maréchal était devenu fou. Gilles de Raiz, sans avoir d'habitude avec les femmes, s'abandonnait aux plus infâmes débauches; et, par un déréglement inconcevable, les malheureuses victimes de sa passion n'avaient de charmes pour lui que dans le moment qu'elles expiraient. Cet homme abominable se divertissait aux mouvemens convulsifs que donnaient à ces innocentes créatures les approches de la mort, qu'il leur faisait

lui-même souffrir assez souvent de sa propre main. Par les procès verbaux qui furent dressés, et par sa propre confession, le nombre des misérables enfans qui furent sacrifiés à sa lubricité, dans les châteaux de Machecou et de Chantocé, se montait à près de cent, sans compter les enfans qu'il avait fait mourir à Nantes, à Vannes et ailleurs.

Sa folie est d'autant plus constatée, qu'il fit ses Pâques dans son château, et qu'il en sortit le même jour, pour aller voler des enfans à Nantes, au lieu de prendre le chemin de Jérusalem, comme il l'avait annoncé.

Sur le cri public, le duc Jean V le fit prisonnier; les juges de l'Église se disposèrent à le juger comme hérétique, sodomite et sorcier. On voit figurer dans le procès Jean Blouyn, official de Nantes et vicaire de Jean Merci, inquisiteur dans le royaume de France. Le parlement de Bretagne le décréta de prise de corps comme homicide. Il parut devant un tribunal composé de laïcs et d'ecclésiastiques; il injuria ces derniers, voulut décliner leur juridiction les appelant simoniaques et ribauds : J'aimerais mieux être pendu par le cou, leur disait-il, que de vous répondre; je m'étonne que le président de Bretagne vous laisse connaître ces sortes d'affaires.

Mais la crainte d'être appliqué à la torture lui fit tout avouer devant l'évêque de Saint-Brieux, et le président Pierre de l'Hôpital. Le président le pressa de dire par quel motif il avait fait périr tant d'innocens, et brûlé ensuite leurs corps; le maréchal impatienté lui dit : « Hélas! monseigneur, vous vous tourmentez, et moi avec. » Le président répliqua : « Je ne vous tourmente point; mais je suis émerveillé de ce que vous me dites, et je ne m'en puis bonnement contenter; mais je désire et je voudrais par vous en

savoir la pure vérité. » Le maréchal lui répondit : « Vraiment, il n'y avait ni autre cause, ni intention que ce que je vous ai déjà dit ; je vous ai dit de plus grandes choses que n'est celle-ci, et assez pour faire mourir dix mille hommes. »

Le lendemain le maréchal en audience publique réitéra ses aveux. Il fut condamné à être brûlé vif, le 25 octobre 1440. L'arrêt fut exécuté dans le Pré de la Madeleine, près Nantes [1].

RALDE (MARIE DE LA),—Jolie sorcière qu'on arrêta à l'âge de dix-huit ans. Elle avait commencé le métier à dix, et fut conduite au sabbat pour la première fois, par la sorcière Marissans. Après la mort de cette femme, le diable la conduisit lui-même à son assemblée, où il se tenait, avoua-t-elle, en forme de tronc d'arbre. Il semblait être dans une chaire, et avait quelque forme humaine *fort ténébreuse*. Cependant, elle l'a vu quelquefois sous la figure d'un homme ordinaire, tantôt rouge, tantôt noir ; il s'approchait souvent des enfans, tenant un fer chaud à la main ; mais elle ignore s'il les marquait. Elle n'avait jamais baisé le diable ; mais elle avait vu comment on s'y prenait : le diable présentait sa figure ou son derrière, *le tout à sa discrétion et comme il lui plaisait*. Elle ajouta qu'elle aimait tellement le sabbat, qu'il lui semblait aller à la noce, « non pas tant pour la » liberté et licence qu'on a de s'accointer ensemble » (ce qu'elle dit par modestie n'avoir fait ni vu faire), » mais parce que le diable tenait tellement liés leur » cœur et leurs volontés, qu'à peine y laissait-il entrer nul autre désir. » En outre, les sorcières y entendaient une musique si harmonieuse, qu'elles se

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 103.

croyaient en paradis ; d'ailleurs, le diable leur persuadait que l'enfer n'était qu'une *niaiserie*, que le feu qui brûle continuellement n'était qu'artificiel. Marie de la Ralde confessa encore avoir vu faire du poison et des maléfices par les suppôts de Satan. Les sorcières, dit-elle, prenaient des crapauds à belles dents, les écorchaient et les pilaient ; mais elle n'en a pas vu plus long. Au reste, elle dit qu'elle ne croyait pas faire mal d'aller au sabbat, et que même elle avait bien du plaisir à la célébration de la messe, parce que le diable s'y faisait passer pour le vrai Dieu. Cependant elle voyait à l'élévation du calice l'hostie noire [1]. Il ne paraît pas qu'elle ait été brûlée, mais on ignore ce que les tribunaux en firent.

RAMBOUILLET. — Le marquis de Rambouillet et le marquis de Précy, tous deux âgés de vingt-cinq à trente ans, étaient intimes amis et allaient à la guerre, comme y vont en France toutes les personnes de qualité. Un jour qu'ils s'entretenaient des affaires de l'autre monde, après plusieurs discours qui témoignaient assez qu'ils n'étaient pas trop persuadés de tout ce qui s'en dit, ils se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait en viendrait apporter des nouvelles à son compagnon.

Au bout de trois mois, le marquis de Rambouillet partit pour la Flandre, où Louis XIV faisait alors la guerre ; le marquis de Précy, arrêté par une grosse fièvre, demeura à Paris. Six semaines après, Précy entendit, sur les six heures du matin, tirer les rideaux de son lit, et, se tournant pour voir qui c'était, il aperçut le marquis de Rambouillet, en buffle et en bottes. Il sortit de son lit, et voulut sauter à son cou,

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. 2, p. 127.

pour lui témoigner la joie qu'il avait de son retour ; mais Rambouillet, reculant quelques pas en arrière, lui dit que ces caresses n'étaient plus de saison, qu'il ne venait que pour s'acquitter de la parole qu'il lui avait donnée, qu'il avait été tué la veille, que tout ce qu'on disait de l'autre monde était très-certain, qu'il devait songer à vivre d'une autre manière, et qu'il n'avait point de temps à perdre, parce qu'il serait tué dans la première affaire où il se trouverait.

On ne peut exprimer la surprise où fut le marquis de Précy à ce discours ; ne pouvant croire ce qu'il entendait, il fit de nouveaux efforts pour embrasser son ami, qu'il croyait le vouloir abuser ; mais il n'embrassa que du vent ; et Rambouillet, voyant qu'il était incrédule, lui montra l'endroit où il avait reçu le coup, qui était dans les reins, d'où le sang paraissait encore couler. Après cela, le fantôme disparut, et laissa Précy dans une frayeur plus aisée à comprendre qu'à décrire. Il appela son valet de chambre, et réveilla toute la maison par ses cris. Plusieurs personnes accoururent, à qui il conta ce qu'il venait de voir : tout le monde attribua cette vision à l'ardeur de la fiévre qui pouvait altérer son imagination ; on le pria de se recoucher, lui remontrant qu'il fallait qu'il eût rêvé ce qu'il disait. Le marquis, au désespoir de voir qu'on le prît pour un visionnaire, raconta toutes les circonstances qu'on vient de lire ; mais il eut beau protester qu'il avait vu et entendu son ami, en veillant, on demeura toujours dans la même pensée, jusquà ce que la poste de Flandres, par laquelle on apprit la mort du marquis de Rambouillet, fût arrivée. Cette première circonstance s'étant trouvée véritable, et de la manière que l'avait dit Précy, ceux à qui il avait conté l'aventure commencèrent à croire qu'il en pouvait bien être quelque chose, parce que Rambouillet ayant été

tué précisément la veille du jour qu'il avait dit, il était impossible qu'il l'eût appris naturellement. Dans la suite, Précy, ayant voulu aller, pendant les guerres civiles, au combat de Saint-Antoine, y fut tué.

En supposant la vérité de toutes les circonstances de ce fait, on n'en peut néanmoins tirer aucune conséquence en faveur des revenans. Il n'est pas difficile de comprendre que l'imagination du marquis de Précy, échauffée par la fièvre, et troublée par le souvenir de la promesse que Rambouillet et lui s'étaient faite, lui ait représenté le fantôme de son ami, qu'il savait à l'armée et à tout moment en danger d'être tué; peut-être même était-il informé qu'on devait, ce jour-là, avoir une affaire avec l'ennemi. Les circonstances de la blessure du marquis de Rambouillet, et la prédiction de la mort de Précy, qui se trouva accomplie, ont quelque chose de plus grave; cependant ceux qui ont éprouvé quelle est la force des pressentimens, dont les effets sont tous les jours si ordinaires, n'auront pas de peine à concevoir que le marquis de Précy, dont l'esprit, agité par l'ardeur de la maladie, suivait son ami dans tous les hasards de la guerre, et s'attendait toujours à se voir annoncer par son fantôme ce qui lui devait arriver à lui-même, ait prévu que le marquis de Rambouillet avait été tué d'un coup de mousquet dans les reins, et que l'ardeur qu'il se sentait lui-même de se battre, le ferait périr dans la première occasion. Et puis, on ne rapporte cette anecdote, ainsi que toutes les autres de ce genre, que comme un conte populaire. Avant d'ajouter foi à des faits qui passent le cours ordinaire des choses, il faut en avoir la preuve certaine; et on n'a ici ni témoins, ni monumens, ni historien, qui méritent une pleine confiance.

RAMESCHNÉ, — Bon génie musulman, chargé de veiller au bien-être de l'homme.

RAOLLET (Jacques), — Loup-garou de la paroise de Maumusson, près de Nantes, qui fut arrêté et condamné à mort par le parlement d'Angers. Durant son interrogatoire, il demanda à un gentilhomme qui était présent, s'il ne se souvenait pas d'avoir tiré de son arquebuse sur trois loups; celui-ci ayant répondu affirmativement, il avoua qu'il était l'un des loups, et que sans l'obstacle qu'il avait eu en cette occasion il aurait dévoré une femme qui était près du lieu. Rickius dit qu'il a ouï dire que lorsque Raollet fut pris, il avait les cheveux flottans sur les épaules, les yeux enfoncés dans la tête, les sourcils refrognés, et qu'il avait de plus les ongles extraordinairement longs; qu'il puait tellement qu'on ne pouvait s'en approcher; enfin, qu'il avait sur le corps deux doigts d'épaisseur de graisse. Lorsqu'il se vit condamner à mort par la cour d'Angers, il ajouta qu'il avait mangé des charrettes ferrées, des moulins à vents, des avocats, procureurs et sergens, disant que cette viande était tellement dure et si mal assaisonnée, qu'il n'avait pu les digérer [1].

RASCETTE, — Ligne de la jointure de la main. Voyez *Chiromancie*.

RAT. — Pline dit que de son temps la rencontre d'un rat blanc était de bon augure. Les boucliers de Lavinium, rongés par les rats, présagèrent un événement funeste, et la guerre des Marses qui survint bientôt après donna un nouveau crédit à cette superstition. Le voile de Proserpine était parsemé de rats

[1] Rickius, *Discours de la Lycanthropie*, p. 18.

brodés. — Les peuples de Bassora et de Cambaie se feraient aujourd'hui un cas de conscience de nuire à ces animaux.

RAUM ou AYM, — Grand comte du sombre empire, qui se présente sous la forme d'un corbeau, lorsqu'il est conjuré : il détruit des villes, donne des dignités. Il est de l'ordre de trônes et commande trente légions [1].

RAZIEL, — Ange qui fut le précepteur d'Adam, et qui lui donna dans un livre la connaissance de tous les secrets de la nature, la puissance de converser avec le soleil et la lune, de guérir les maladies, d'exciter des tremblemens de terre, de commander aux puissances de l'air, d'interpréter les songes et de prédire tous les événemens. Ce livre passa dans la suite entre les mains de Salomon ; c'est là qu'il apprit la manière de composer le fameux talisman de son anneau, avec lequel il opéra dans tout l'Orient des choses étonnantes.

REGARD. — Voyez *Yeux*.

RÈGLES. — On assure que, pour provoquer les règles d'une femme, il suffit de la faire pisser sur de la terre fraîchement remuée par une taupe [2].

RELIQUES. — Les moines de Saint-Germain-des-Près ceignaient les femmes grosses d'une ceinture de Sainte-Maguerite, dont ils ne pouvaient dire l'histoire sans s'exposer à la risée des savans. Ils assuraient néanmoins que ces femmes seraient délivrées de leur grossesse par la vertu miraculeuse de cette ceinture.

Le pape Pie VI, entendant parler du grand nombre

[1] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæmon.*

[2] Brown, *Essai sur les erreurs popul.*, t. 2, p. 101.

de miracles qu'opéraient sur les mâchoires malades les dents de sainte Apolline, se fit apporter toutes celles qu'il put connaître pour éprouver leur vertu réelle, et distinguer les fausses d'avec les vraies, s'il était possible. Il s'en trouva plein un coffre.

Les Turcs donnent à l'étendard de Mahomet, le nom de *bajura*. Ils croient qu'il fut envoyé du ciel à leur prophète, quand il faisait la guerre aux chrétiens. On le garde soigneusement au sérail de Constantinople.

Les Espagnols de l'Amérique méridionale croient que le *banane*, certain fruit de ce pays, dont les fibres représentent une croix, est le fruit défendu dans lequel Adam découvrit le mystère de la Rédemption.

RÉMORE, — Poisson singulier, sur lequel on a fait bien des contes.

« Les rémores, dit Cyrano de Bergerac, habitent vers l'extrémité du pôle, au plus profond de la mer Glaciale; et c'est la froideur évaporée de ces poissons, à travers leurs écailles, qui fait geler en ces quartiers-là l'eau de la mer, quoique salée. La rémore contient si éminemment tous les principes de la froidure, que passant par-dessous un vaisseau, le vaisseau se trouve saisi de froid, en sorte qu'il en demeure tout engourdi, jusqu'à ne pouvoir démarrer de sa place. La rémore répand autour d'elle tous les frissons de l'hiver. Sa sueur forme un verglas glissant. C'est un préservatif contre la brûlure..... »

Rien n'est plus singulier, dit le P. Lebrun, que ce qu'on raconte de la rémore. Aristote, Ælian, Pline, assurent qu'elle arrête tout court un vaisseau voguant à pleines voiles. Mais ce fait est absurde, et n'a jamais eu lieu; cependant plusieurs auteurs l'ont soutenu,

et ont donné, pour cause de cette merveille, une qualité occulte, et même, comme dit Suarez, un peu d'influence céleste. Au reste, ce poisson, qu'on nomme à présent *succet*, est grand de deux ou trois pieds. Sa peau est gluante et visqueuse. Il s'attache et se colle aux requins, aux chiens de mer et aux corps inanimés; de sorte que, s'il s'en trouve un grand nombre collés au vaisseau, ils peuvent bien l'empêcher de couler légèrement sur les eaux, mais non l'arrêter.

RENARDS.—Les sintoïstes, secte du Japon, ne reconnaissent d'autres diables que les âmes des renards, animaux qui font beaucoup de ravages dans ce pays.

RÉPARÉ. — Un homme qui s'appelait Réparé, et un soldat qui se nommait Étienne, firent avant de mourir, et par une grâce toute spéciale, le voyage de l'autre monde. Ils virent, dans une grande caverne, quelques démons qui élevaient un bûcher, pour y brûler l'âme d'un prêtre nommé Tiburce, qui avait commis de grandes impudicités. Ils aperçurent un peu plus loin une maison enflammée, où l'on jetait un grand nombre d'âmes coupables, et ces âmes brûlaient comme du bois sec. Il y avait auprès de cette maison une grande place fermée de hautes murailles, où l'on était continuellement exposé au froid, au vent, à la pluie, à la neige, où les patiens souffraient une faim et une soif perpétuelles sans pouvoir rien avaler. On dit à l'homme qui se nommait Réparé, et au soldat qui s'appelait Étienne, que ce triste gîte était le purgatoire. A quelques pas de là, ils furent arrêtés par un grand feu qui s'élevait jusqu'au ciel du pays; et ils virent arriver un diable qui portait un cercueil sur ses épaules. Réparé, qui aimait probablement à s'instruire dans ses voyages, demanda pour qui on allumait le grand feu. Mais le démon qui portait le

cercueil, déposa sa charge, et la jeta dans les flammes sans dire un mot. La bière se consuma, et on aperçut le corps d'un moine. Alors le diable dit à Réparé : Vous voyez cet homme-là ? Eh bien ! il avait fait vœu de chasteté, et il a violé une jeune fille qui était venue lui demander le baptême. Aussi nous l'allons bien corriger.

Les deux voyageurs passèrent, et, après avoir parcouru divers autres lieux, où ils remarquèrent plusieurs scènes infernales, plus terribles les unes que les autres, ils arrivèrent devant un pont qu'il fallut traverser. Ce pont était bâti sur un fleuve noir et bourbeux, dans lequel on voyait barbotter plusieurs défunts d'un aspect effroyable. On l'appelait *le Pont des épreuves*, parce que celui qui le passait sans broncher était juste et entrait dans le ciel, au lieu que le pécheur tombait dans le fleuve, avec les gens de son espèce. Quoique ce pont n'eût pas six pouces de largeur, on dit que Réparé le traversa heureusement; mais le pied d'Étienne glissa au milieu du chemin, et ce pied fut aussitôt empoigné par des hommes noirs qui l'attirèrent à eux. Le pauvre soldat se croyait perdu, quand des anges arrivèrent à tire-d'ailes qui saisirent Étienne par les bras, et le disputèrent aux hommes noirs. Après de longs débats, les anges furent les plus forts; ils emportèrent le soldat à demi disloqué de l'autre côté du pont. Vous avez bronché, lui dirent-ils ensuite, parce que vous êtes trop lubrique, et nous sommes venus à votre secours, parce que vous faites l'aumône. Les deux voyageurs virent alors le paradis, dont les maisons étaient d'or, et les campagnes couvertes de fleurs odorantes, et les anges les renvoyèrent sur la terre, en leur recommandant de conter aux hommes ce qu'ils avaient vu.

RÉSURRECTION. — Les Parsis ou Guèbres pensent que les gens de bien, après avoir joui des délices du paradis pendant un certain nombre de siècles, rentreront dans leurs corps, et reviendront habiter la même terre où ils avaient fait leur séjour pendant leur première vie; mais cette terre, purifiée et embellie, sera pour eux un nouveau paradis.

Les habitans du royaume d'Ardra, sur la côte occidentale d'Afrique, s'imaginent que ceux qui sont tués à la guerre sortent de leurs tombeaux au bout de quelques jours, et reprennent une nouvelle vie. Cette opinion, que la raison désapprouve, est une heureuse invention de la politique pour animer le courage des soldats. Les amantas, docteurs et philosophes du Pérou, croyaient la résurrection universelle, sans pourtant que leur esprit s'élevât plus haut que cette vie animale pour laquelle ils disaient que nous devions ressusciter, et sans attendre ni gloire ni supplice. Ils avaient un soin extraordinaire de mettre en lieu de sûreté les rognures de leurs ongles et de leurs cheveux, et de les cacher dans les fentes ou dans les trous de muraille. Si, par hasard, les cheveux et les ongles venaient à tomber à terre avec le temps, et qu'un Indien s'en aperçût, il ne manquait pas de les relever de suite, et de les serrer de nouveau. « Savez-vous bien, disent-ils à ceux qui les questionnent sur cette singularité, que nous devons revivre dans ce monde, et que les âmes sortiront des tombeaux avec tout ce qu'elles auront de leurs corps? Pour empêcher donc que les nôtres ne soient en peine de chercher leurs ongles et leurs cheveux (car il y aura ce jour-là bien de la presse et bien du tumulte), nous les mettons ici ensemble, afin qu'on les trouve plus facilement; et même, s'il était possible, nous cracherions toujours dans un même lieu. »

Gaguin, dans sa description de la Moscovie, dit que, dans le nord de la Russie, les peuples meurent le 27 novembre, à cause du grand froid, et ressuscitent le 24 avril : ce qui est une manière fort commode de passer l'hiver. Voyez *Gabinius*, *Pamilius de Phères*, *Thespésius*, *Vampires*, etc.

RETZ. — Le cardinal de Retz, n'étant encore qu'abbé, avait fait la partie de passer une soirée à Saint-Cloud, dans la maison de l'archevêque de Paris, son oncle, avec madame et mademoiselle de Vendôme, madame de Choisi, le vicomte de Turenne, l'évêque de Lisieux, et MM. de Brion et Voiture. On s'amusa tant, que la compagnie ne put s'en retourner que très-tard à Paris. La petite pointe du jour commençait à paraître (on était alors dans les plus grands jours d'été) quand on fut au bas de la descente des Bons-Hommes; justement au pied, le carrosse s'arrêta tout court. « Comme j'étais à l'une des portières avec mademoiselle de Vendôme (dit le cardinal, dans ses Mémoires), je demandai au cocher pourquoi il s'arrêtait? il me répondit, avec une voix tremblante : Voulez-vous que je passe par-dessus tous les diables qui sont là devant moi? Je mis la tête hors de la portière; et, comme j'ai toujours eu la vue fort basse, je ne vis rien. Madame de Choisi, qui était à l'autre portière avec M. de Turenne, fut la première qui aperçut, du carrosse, la cause de la frayeur du cocher; je dis du carrosse, car cinq ou six laquais, qui étaient derrière, criaient : *Jesus*, *Maria!* et tremblaient déjà de peur. M. de Turenne se jeta en bas, aux cris de madame de Choisi. Je crus que c'étaient des voleurs; je sautai aussitôt hors du carrosse, je pris l'épée d'un laquais, et j'allai joindre M. de Turenne, que je trouvai regardant fixement quelque chose que je ne voyais point.

Je lui demandai ce qu'il regardait, et il me répondit, en me poussant du bras, et assez bas : Je vous le dirai ; mais il ne faut pas épouvanter ces dames, qui, à la vérité, hurlaient plutôt qu'elles ne criaient.

» Voiture commença un *oremus*, madame de Choisi poussait des cris aigus ; mademoiselle de Vendôme disait son chapelet, madame de Vendôme voulait se confesser à M. de Lisieux, qui lui disait : Ma fille, n'ayez point de peur, vous êtes en la main de Dieu. Le comte de Brion avait entonné bien tristement, avec nos laquais, les litanies de la Vierge. Tout cela se passa, comme on peut se l'imaginer, en même temps, et en moins de rien. M. de Turenne, qui avait une petite épée à son côté, l'avait aussi tirée, et, après avoir un peu regardé, comme je l'ai déjà dit, il se tourna vers moi de l'air dont il eût donné une bataille, et me dit ces paroles : *Allons voir ces gens-là !* Quelles gens ? lui repartis-je ; et dans la vérité, je croyais que tout le monde avait perdu le sens. Il me répondit : Effectivement, je crois que ce pourraient bien être des diables.

» Comme nous avions déjà fait cinq ou six pas du côté de la Savonnerie, et que nous étions par conséquent plus proches du spectacle, je commençai à entrevoir quelque chose, et ce qui m'en parut fut une longue procession de fantômes noirs, qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avait donnée à M. de Turenne, mais qui par la réflexion que je fis que j'avais long-temps cherché des esprits, et qu'apparemment j'en trouverais en ce lieu, me fit faire deux ou trois sauts vers la procession. Les pauvres augustins déchaussés, que l'on appelle capucins noirs, et qui étaient nos prétendus diables, voyant venir à eux deux hommes qui avaient l'épée à la main, eurent encore plus peur. L'un d'eux, se détachant de

la troupe, nous cria : Messieurs, nous sommes de pauvres religieux, qui ne faisons de mal à personne, et qui venons nous rafraîchir un peu dans la rivière, pour notre santé. Nous retournâmes au carrosse, M. de Turenne et moi, avec des éclats de rire que l'on peut s'imaginer. »

RÉVÉLATIONS. — Un citoyen d'Alexandrie vit sur le minuit des statues d'airain se remuer et crier à haute voix que l'on massacrait à Constantinople l'empereur Maurice et ses enfans : ce qui se trouva vrai ; mais la révélation ne fut publiée qu'après que l'événement fût connu.

L'archevêque Anglo-Catto, à ce que dit Philippe de Comines, connut de même la mort de Charles le Téméraire, qu'il annonça au roi Louis XI, à la même heure qu'elle était arrivée. Le pape Pie V apprit pareillement, par révélation, la bataille de Lépante, gagnée par les chrétiens. Cardan, pour donner de l'importance à son ouvrage *De la variété des choses*, disait qu'il avait été averti en songe de l'entreprendre, et que, d'après un pareil avis, il n'avait pu s'empêcher de mettre courageusement la main à la besogne.

On a déjà donné, depuis peu d'années, trois éditions de *la Vie et des Révélations de sœur Nativité, religieuse converse au couvent des urbanistes de Fougères*, en 4 gros volumes. Ces révélations furent faites, dit-on, en 1791. Toute la révolution s'y trouve prédite. Il est vrai qu'on ne les a publiées qu'en 1814, et qu'alors la prophétesse pouvait prédire le passé en toute assurance. Elle annonce à la France les plus grands maux, si on ne rend pas les annates au pape, les biens aux églises, les couvens aux moines, et les dîmes aux abbés...... Il nous semble que des conseils aussi terrestres n'ont pas été inspirés par le ciel.

REVENANS. — On débite, comme une chose assurée, qu'un revenant se trouve toujours froid quand on le touche. Cardan et Alexander-ab-Alexandro sont des témoins qui l'affirment; et Cajetan en donne la raison, qu'il a apprise de la propre bouche d'un diable, lequel, interrogé à ce sujet par une sorcière, lui répondit *qu'il fallait que la chose fût ainsi*. La réponse est satisfaisante. Elle nous apprend au moins que le diable se sauve quelquefois par le pont aux ânes.

Un Italien, revenant à Rome après avoir fait enterrer un de ses amis qui venait de mourir en voyageant avec lui, s'arrêta le soir dans une hôtellerie, où il coucha. Étant seul et bien éveillé, il lui sembla que son ami mort, tout pâle et décharné, lui apparaissait et s'approchait de lui. Il leva la tête pour le regarder, et lui demanda en tremblant qui il était. Le mort ne répond rien, se dépouille, se met au lit, et se serre contre le vivant, comme pour se réchauffer. L'autre, ne sachant de quel côté se tourner, s'agite et repousse le défunt. Celui-ci, se voyant ainsi rebuté, regarde de travers son ancien compagnon, se lève du lit, se rhabille, chausse ses souliers, et sort de la chambre, sans plus apparaître. Le vivant a rapporté, qu'ayant touché dans le lit un des pieds du mort, il le trouva plus froid que la glace.

Un aubergiste d'Italie, qui venait de perdre sa mère, étant monté le soir dans la chambre de la défunte, en sortit bientôt hors d'haleine, en criant à tous ceux qui logeaient chez lui que sa mère était revenue, et couchée dans son lit; qu'il l'avait vue, mais qu'il n'avait pas eu le courage de lui parler.

Un ecclésiastique qui se trouvait là, voulut y monter, et toute la maison se mit de la partie. On entra dans la chambre, on tira les rideaux du lit, et on aperçut la figure d'une vieille femme, noire et ridée,

coiffée d'un bonnet de nuit, et qui faisait des grimaces ridicules. On demanda au maître de la maison si c'était bien là sa mère? « Oui, s'écria-t-il, oui, c'est » elle; ah! ma pauvre mère! » Les valets la reconnurent de même. Alors le prêtre lui jeta de l'eau bénite sur le visage. L'esprit, se sentant mouillé, sauta sur la la tête de l'abbé et le mordit. Tout le monde prit la fuite, en poussant des cris.... Mais la coiffure tomba, et on reconnut que la vieille femme n'était qu'un singe. Cet animal avait vu sa maîtresse se coiffer, il l'avait imitée; et c'est à des riens pareils qu'on doit, pour l'ordinaire, les épouvantables histoires de revenans.

Dans la Guinée, on croit que les âmes des trépassés reviennent sur la terre, et qu'elles prennent dans les maisons les choses dont elles ont besoin; de sorte que, quand on a fait quelque perte, on en accuse les revenans. Cette opinion ne laisse pas que d'être favorable à certaines gens. Voyez *Apparitions*, *Fantômes*, *Spectres*, *Athenagore*, *Rambouillet*, etc.

RHAPSODOMANCIE, — Divination qui se faisait en tirant au sort dans un poëte, et prenant l'endroit sur lequel on tombait pour une prédiction de ce qu'on voulait savoir. C'était ordinairement Homère ou Virgile que l'on choisissait. Tantôt on écrivait des sentences ou des vers détachés du poëte, qu'on mettait sous de petits morceaux de bois pour être jetés dans une urne au hasard; la sentence ou le vers qu'on en tirait était le sort. Tantôt on jetait des dés sur une planche où l'on voyait des vers écrits; et ceux sur lesquels s'arrêtaient les dés passaient pour contenir la prédiction.

RHOMBUS, — Instrument magique des Grecs, espèce de toupie dont on se servait dans les sortiléges.

On l'entourait de lanières tressées, à l'aide desquelles on la faisait pirouetter. Les magiciens prétendaient que le mouvement de cette toupie avait la vertu de donner aux hommes les passions et les mouvemens qu'ils voulaient leur inspirer ; quand on l'avait fait tourner dans un sens, si l'on voulait corriger l'effet qu'elle avait produit, et lui en donner un contraire, le magicien la reprenait, et lui faisait décrire un cercle opposé à celui qu'elle avait déjà parcouru. Les amans malheureux la faisaient tourner en adressant à Némésis des imprécations contre l'objet de leur amour, dont ils étaient dédaignés.

RHOTOMAGO, — Magicien fameux au théâtre des ombres chinoises. M. Berbiguier en fait sérieusement une espèce de démon, qui serait grand-maître des sorciers [1].

RIBADIN (Jeannette), — Jeune personne de dix-huit ans, dont l'histoire a fait grand bruit au seizième siècle. Elle était de la paroisse de Jouin de Cernes, aux environs de Bordeaux ; cueillant un dimanche des herbes dans la campagne, elle fut réprimandée, par un prêtre nommé Jean d'Étouppe, qui voulut qu'elle publiât sa faute en pleine assemblée, et pour ce, la conduisit à la paroisse, après lui avoir donné ses instructions. Un grand concours de monde arriva ; la jeune fille annonça au peuple assemblé qu'elle avait eu grand mal pour avoir travaillé les jours de fête et les dimanches ; ce qu'il fallait éviter pour ne pas s'attirer les mêmes maux de la part de Dieu, ensuite elle eut des extases, se roula par terre, se releva et prononça d'un ton prophétique que Dieu ne voulait pas que les femmes portassent des manches froncées, ni

[1] *Les farfadets*, tome 1er., p. 275.

les hommes des bonnets rouges. La cérémonie se termina par une procession. Jeannette fit la même cérémonie à une autre église. L'affaire fit du bruit, elle parvint aux oreilles de l'archevêque de Bordeaux, qui la fit arrêter avec ses complices, reconnut la fraude et fit avouer à la fille que l'argent que les fidèles lui donnaient pour ses prétendues révélations étaient partagé entre trois prêtres, qui l'avaient subornée et instruite à contrefaire la sainte. Le juge ecclésiastique la condamna *à faire amende honorable en l'église métropolitaine de Saint-André, la torche au poing, et là, demander pardon à Dieu*. Cette sentence fut exécutée, mais elle fut encore renvoyée en la cour, où, par arrêt donné à la Tournelle, elle fut condamnée comme criminelle d'imposture, de séduction, d'impiété, d'abus et de scandale public, à avoir la tête tranchée et après son corps brûlé comme celui des sorciers. Arrêt qui fut exécuté le 14 juillet 1587. Les autres coupables furent condamnés à la réclusion perpétuelle, comme convaincus de séduction envers cette malheureuse fille [1].

RIBENZAL, — Spectre dont le peuple en Silésie place la demeure au sommet du Risemberg. C'est lui, dans leur idée, qui couvre subitement cette montagne de nuages et qui excite les tempêtes.

RICHARD SANS PEUR. — Il fut jadis en Normandie un duc nommé Richard, fils de Robert le Diable et de la fille de l'empereur de Rome. Il était si vaillant et si hardi, qu'il fut surnommé Richard sans Peur. Un diable nommé Brudemort s'était vanté de l'effrayer : sachant que Richard allait seul, de

[1] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. 6, p. 440.

nuit, dans un bois, il mena avec lui dix mille huars, et dès qu'ils virent Richard, ils se mirent à crier et à huer, en lui disant de prendre garde à lui; mais Richard n'en fut nullement épouvanté, et au contraire, se mit à crier avec eux. Les diables, furieux de leurs efforts inutiles, s'enfuirent avec grand dépit.

Une autre fois, trois grands chevaliers noirs, chassant dans ses terres avec des meutes de chiens, voulurent l'effrayer; mais Richard, sans autre arme qu'une épée, se mit à courir sur eux, et renversa un de ces champions, qui était encore un diable. Un autre jour, Richard passant par une forêt, vit un enfant nouveau-né sur un arbre; il y grimpa et emporta l'enfant, qu'il donna à nourrir à la femme de son garde forestier: c'était une fille; on en prit soin, et on remarqua qu'elle grandit en sept ans plus que les autres enfans en quatorze. Comme il était prié par tous les barons de ses états de donner des héritiers à son nom, il se maria à la jeune fille qu'il avait fait élever. On célébra les noces à Rouen. Sept ans après ce mariage, cette épouse mourut, et peu de temps avant sa mort, elle pria Richard de la faire enterrer dans la forêt, ce que fit Richard, qui l'aimait beaucoup; il la pleura même toute la nuit. A minuit, le corps se raidit, la bière s'ouvrit, la morte poussa un cri qui retentit dans toute la forêt. Richard n'en fut pas encore effrayé. Bientôt la morte sauta à la gorge du chevalier qui accompagnait Richard, et disparut; alors le prince s'aperçut que sa femme n'avait été qu'un démon succube.

Vers ce temps, Charlemagne ayant donné un tournois, Richard se rendit à la cour de ce prince, vit la fille du roi d'Angleterre, en devint amoureux, et ne put obtenir sa main; mais l'amour qui l'avait enflammé ne s'éteignit point; de sorte qu'il jura de la possé-

der, et il l'enleva. Le roi d'Angleterre vint ravager les terres de Richard pour se faire rendre sa fille; mais le démon Brudemort vint au secours de Richard; les Anglais furent mis en fuite, et Richard épousa la fille de leur roi.

Comme le démon Brudemort avait aidé Richard dans cette guerre, il désira qu'il lui rendît le même service dans la guerre qu'il avait aussi contre Burgifer, autre démon qui était jaloux du pouvoir de Brudemort. Quand celui-ci eut persuadé Richard, ils se rendirent dans une forêt, où ils virent le roi de l'enfer qui était assis sur une chaise toute noire, au pied d'un orme large et spacieux; il était vêtu de velours noir, avec une figure terrible, au milieu d'un grand nombre d'esprits tous noirs, les uns armés et les autres sans armes. Le roi de l'enfer ordonna à Brudemort d'aller combattre avec le chevalier Richard, et tous deux partirent. Burgifer se présenta bientôt; le duc le joignit et ils se mesurèrent: leurs lances se rompirent par la force du coup, et le feu jaillit de leurs écus; mais enfin Richard fut vainqueur, et le démon lui cria *merci*. La paix se rétablit, et Burgifer rendit hommage à Brudemort. Charlemagne manda ses barons, ses chevaliers et sa noblesse pour une expédition en la Terre-Sainte: le duc Richard s'y trouva en habit inconnu, battit les barons de l'empereur dans un tournoi, et, par sa valeur, se fit reconnaître roi d'Angleterre.

RICHELIEU. — Le maréchal de Richelieu, étant ambassadeur à Vienne, se fit initier dans la société de quelques nécromanciens, qui lui promirent de lui montrer Beelzébuth, le prince des démons; il donna dans cette chimère. Il y eut une assemblée nocturne, des évocations; en sorte que l'affaire éclata. Un jour

que le maréchal disait à Louis XV que les Bourbons avaient peur du diable, le roi lui répondit : « C'est qu'ils ne l'ont pas vu comme vous. »

RICKIUS (JACQUES), — Auteur d'une défense des épreuves par l'eau froide, publiée en latin [1], à Cologne, 1597.

RIMMON, — Démon d'un ordre inférieur, peu considéré là-bas, quoique premier médecin de l'empereur infernal. Il était adoré à Damas. On lui attribuait le pouvoir de guérir la lèpre.

RIVIÈRE (ROCH LE BAILLIF, SIEUR DE LA), — Fameux médecin empirique et astrologue, né à Falaise, dans le seizième siècle. Il devint premier médecin de Henri IV, fut comblé des faveurs de la cour, et mourut le 5 novembre 1605. On dit que le bon Henri eut la faiblesse de lui faire tirer l'horoscope de son fils, depuis Louis XIII; il s'en défendit long-temps, mais enfin, forcé par le roi, dont sa résistance avait excité la curiosité, il lui prédit que ce jeune prince s'attacherait à ses opinions, et que cependant il s'abandonnerait à celles des autres; qu'il aurait beaucoup à souffrir des huguenots; qu'il ferait de grandes choses et vivrait âge d'homme. Henri IV fut affligé de cette prédiction, dont il aurait pu deviner aussi une partie. Du reste, la Rivière a passé de son temps pour un grand amateur de philosophie naturelle, et curieux des secrets de cette science. On a de lui : *Discours sur la signification de la comète apparue en Occident*

[1] *Defensio compendiosa certisque modis astricta probè ut loquuntur aquæ frigidæ quâ in examinatione maleficorum judices hodiè utuntur, omnibus scitu per quam necessaria; quatuor distincta capitibus, authore Jacobo Rickio*, in-12, *Coloniæ, Agrippinæ*, 1597.

au signe du sagittaire, le 10 novembre. Rennes, 1577, in-4°., rare.

ROBERT, — C'est le nom que la petite sorcière, Marie Clauzette, donnait au maître des sabbats.

ROBERT, — Sorcier de l'Artois, qui fut condamné, en 1331, au bannissement et à la confiscation de ses biens. Il avait formé le dessein d'envoûter le roi, la reine et le duc de Normandie. Il avait montré à un prêtre une petite figure de cire mystérieusement enveloppée dans un écrin. Cette figure représentait Jean, duc de Normandie, fils du roi. On apprit toutes ces particularités d'un frère qui avait reçu les secrets de Robert sous le sceau de la confession [1].

ROBERT, — Roi de France. Ce pieux monarque avait eu la faiblesse d'épouser sa cousine issue de germain, du consentement des évêques, et avec leur dispense. Elle était grosse, et se félicitait de donner bientôt à son époux un héritier du trône, lorsque le pape Grégoire V fut élevé au souverain pontificat. Il convoque un concile ; on examine la conduite du roi ; on déclare son mariage incestueux, on décrète que les augustes époux seront tenus de se séparer aussitôt, et de faire sept ans de pénitence ; que les évêques qui ont participé à l'union incestueuse du monarque, seront interdits, séparés de la communion, et tenus de se rendre à Rome, pour faire satisfaction au Saint-Siége. Le roi Robert, bon époux et bon père, refuse de se soumettre. Il est excommunié, son royaume est mis en interdit, ses sujets le fuient, les courtisans même renoncent à lui faire leur cour. Un jour qu'il était allé faire sa prière à la porte d'une église, un moine, suivi de deux fem-

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 87.

mes du palais, l'aborde, et lui découvre, sur un plat de vermeil, un monstre qui avait le cou et la tête d'un canard : « Voyez, lui dit-il, les terribles effets de votre désobéissance ; la reine Berthe vient d'accoucher de ce canard. » Le bon roi ne put tenir à ce spectacle. Il répudia sa chère Berthe[1] ; on leva l'excommunication, et ses valets revinrent auprès de lui. — C'était pourtant ce bon roi qui chantait au lutrin.

RODRIGUE. — L'usurpateur Rodrigue, dernier roi des Goths en Espagne, se rendit fameux par ses crimes et ses débauches, au commencement du huitième siècle; mais il y eut une fin. Il était devenu amoureux de la fille du comte Julien, l'un des plus grands seigneurs de l'Espagne; il la séduisit, la déshonora, et la renvoya de la cour. Le comte Julien, qui était alors en ambassade chez les Maures d'Afrique, n'eut pas plus tôt appris sa honte, et le malheur de sa fille, qu'il forma la résolution de s'en venger, d'une manière terrible. Il fit venir sa famille en Afrique, demanda aux maures leur appui, et promit de leur livrer toute l'Espagne. Cette proposition fut avidement reçue du roi des Maures, qui fit bientôt partir une armée, sous la conduite du prince Mousa et du comte Julien lui-même. Ils débarquèrent en Espagne, et s'emparèrent de quelques villes, avant que Rodrigue fût instruit de leur approche.

Il y avait auprès de Tolède une vieille tour déserte, que l'on appelait *la Tour enchantée*. Personne n'avait osé y pénétrer, parce qu'elle était fermée de plusieurs portes de fer. Mais on disait qu'elle renfermait d'immenses trésors. Rodrigue ayant besoin d'argent pour lever une armée contre les Maures, se décida à visiter cette tour, malgré les avis de tous ses sujets. Après

[1] M. Salgues, *Des Erreurs et des Préjugés*, etc., t. 3, p. 111.

en avoir parcouru plusieurs pièces, il fit enfoncer une porte de fer battu, que mille verroux fermaient intérieurement. Il entra dans une grande cave, où il ne trouva qu'un étendard de plusieurs couleurs, sur lequel on lisait ces mots : *Lorsqu'on ouvrira cette tour, les barbares s'empareront de l'Espagne...* Aboulkacim-Tarista-Ben-Tarik, historien arabe, ajoute que, malgré son effroi, Rodrigue ayant fait faire certains flambeaux que l'air de la cave ne pouvait éteindre, et, ayant forcé cette porte, il y entra lui-même, suivi de beaucoup de personnes. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il se trouva dans une fort belle salle, enrichie de sculptures, au milieu de laquelle on voyait une statue de bronze qui représentait le Temps, sur un piédestal de trois coudées de haut : elle tenait de la main droite une masse d'armes, avec laquelle elle frappait de temps en temps la terre, dont les coups, retentissant dans cette cave, faisaient un bruit épouvantable. Rodrigue, bien loin de s'effrayer, s'approcha du fantôme, l'assura qu'il ne venait faire aucun désordre dans le lieu de sa demeure, et lui promit d'en sortir, dès qu'il aurait vu toutes les merveilles qui l'entouraient; alors la statue cessa de battre la terre : le roi, encourageant les siens par son exemple, fit une visite exacte de cette salle, à l'entrée de laquelle il vit une cave ronde, d'où sortait une espèce de jet d'eau qui faisait un murmure affreux. Sur l'estomac de la statue du temps, était écrit en arabe : *Je fais mon devoir*. Et sur le dos : *A mon secours !* A gauche, on lisait ces mots sur la muraille : *Malheureux prince, ton mauvais destin t'a amené ici*. Et ceux-ci, à droite : *Tu seras détrôné par des nations étrangères, et tes sujets, aussi-bien que toi, seront châtiés de leurs crimes*.

Rodrigue, ayant contenté sa curiosité, s'en retourna, et à peine eut-il tourné le dos que la statue

recommença ses coups. Le prince sortit, fit refermer le portes, marcha à la rencontre des ennemis avec une armée peu nombreuse. La bataille se livra un dimanche, au pied de la Siéra-Moréna [1]; l'armée espagnole fut taillée en pièces, et Rodrigue disparut du milieu des siens, sans qu'on sût ce qu'il était devenu.

On pensa qu'il avait été emporté par le diable, puisqu'il fut impossible de découvrir son corps après le combat; et qu'on ne trouva que son cheval, ses vêtemens et sa couronne, au bord d'une petite rivière... Ce qui confirme encore cette opinion, dans l'esprit du peuple espagnol, c'est que, le lendemain de la bataille, trois saints anachorètes, qui vivaient dans la pénitence à quelques lieues de Tolède; eurent ensemble la vision suivante : Une heure avant le retour de l'aurore, ils aperçurent devant eux une grande lumière, et plusieurs démons noirs et cornus, qui emmenaient Rodrigue en le traînant par les pieds; malgré l'altération de sa figure, il leur fut aisé de le reconnaître à ses cris et aux reproches que lui faisaient les démons. Les trois ermites gardèrent le silence de l'effroi à ce spectacle; et tout à coup ils virent descendre du ciel la mère de Rodrigue, accompagnée d'un vénérable vieillard, qui cria aux démons de s'arrêter. « Que demandez-vous, répondit le plus grand diable de la troupe? — Nous demandons grâce pour ce malheureux, répliqua sa mère. — Il a commis trop de crimes, pour qu'on l'ôte de nos mains, s'écrièrent les démons; les saints seraient honteux de l'avoir en leur compagnie. Nous allons le mettre avec ses pareils...» La mère de Rodrigue, et le vieillard qui

[1] On voyait encore, il n'y a pas deux siècles, plusieurs milliers de croix plantées en terre, à l'endroit où s'est livrée cette fameuse bataille sur laquelle, au reste, on ne sait rien de bien certain, *Lambertinus ubi infrà.*

l'accompagnait reprenaient la parole, quand la fille du comte Julien parut et dit d'une voix haute : « Il ne mérite point de pitié ; il m'a ravi l'honneur ; il a porté le désespoir dans ma famille, et la désolation dans le royaume. Je viens de mourir, précipitée du haut d'une tour ; et ma mère expire, écrasée sous un monceau de pierres. Que ce monstre soit jeté dans l'abîme, et qu'il se souvienne des maux qu'il a faits » — « Qu'on le laisse vivre quelque temps encore, reprit la mère de Rodrigue ; il fera pénitence.... »

Alors on entendit dans le ciel une voix éclatante, qui prononça ces paroles : « Les jours de Rodrigue sont à leur terme, la mesure est comblée ; que la justice éternelle s'accomplisse ! » Et aussitôt ceux qui étaient descendus d'en-haut y remontèrent ; la terre s'entr'ouvrit; les démons s'engloutirent avec Rodrigue au milieu d'une épaisse fumée; et les trois pieux anachorètes ne trouvèrent plus, dans l'endroit où tout cela venait de se passer, qu'un sol aride et une végétation éteinte. Toute cette vision n'est rapportée que par un historien aujourd'hui peu connu [1], et bien des gens ne la regarderont que comme une vision. Pour ceux qui en feront un miracle, tout en déplorant le triste ministère du diable, qui fait souvent l'office de bourreau, ils seront au moins forcés de convenir qu'il n'a rien fait là de son chef; et que, même en tuant Rodrigue de sa pleine autorité, il soulageait la terre d'un fardeau monstrueux. L'histoire ne parle de lui qu'avec indignation ; sa mémoire, entourée de forfaits et d'opprobre, est à jamais en horreur, son nom est une puanteur pour la postérité [2].

[1] *Sanctii à Cordubâ historiarum Hispaniæ antiquarum*, lib. 3, sect. 12.

[2] *Nomen ejus in æternum putrescet....* (*Lambertinus de Cruz-Howen, theatrum regium Hispaniæ, ab anno* 711, *ad annum* 717.)

ROIS DE L'ENFER. — Les rois de l'enfer sont au nombre de sept : *Amoymon*, qui gouverne l'Orient ; *Gorson*, le Midi ; *Zymymar*, le Septentrion ; *Goap*, l'Occident, et trois autres pour les états du milieu. On peut les lier depuis trois heures jusqu'à midi, et depuis neuf heures jusqu'au soir [1]. Voyez *Monarchie*.

ROIS DE FRANCE. — Il est rapporté dans quelques chroniques que les premiers rois de France portaient une queue comme les singes ; qu'ils avaient du poil de sanglier tout le long de l'épine du dos, etc. — On sait aussi que les rois de France guérissaient les écrouelles. Voyez *ce mot*.

ROLANDE DU VERNOIS. — Boguet cite cette femme comme sorcière. Elle fut convaincue au seizième siècle tout à la fois d'être possédée et ventriloque, et fut pendue et brûlée, pour l'exemple des méchans et la consolation des bons [2].

ROMUALD. — Les Catalans, ayant appris que saint Romuald voulait quitter leur pays ; en furent très-affligés ; ils délibérèrent sur les moyens de l'en empêcher ; et le seul qu'ils imaginèrent, comme le plus sûr, fut de le tuer, afin de profiter du moins de ses reliques, et des guérisons et autres miracles qu'elles opéreraient après sa mort. La dévotion, que les Catalans avaient pour lui, ne plut point du tout à saint Romuald ; il usa de stratagème et leur échappa [3].

ROMULUS. — Celui qui éleva la ville de Rome, le fameux Romulus, était enfant du diable, selon

[1] Wierus, *In Pseudom. dæm.*
[2] M. Salgues, *Des Erreurs et des préj.*, etc., t. 2, page 226.
[3] Saint-Foix, *Essais.*

quelques-uns, et grand magicien, selon tous les démonomanes. Après qu'il eut bien établi son empire, un jour qu'il faisait la revue de son armée, il fut enlevé dans un tourbillon, à la vue de la multitude [1], et Bodin observe que le diable à qui il devait le jour l'emporta dans un autre royaume [2].

RONWE, — Marquis et comte de l'enfer, qui apparaît sous la forme d'un monstre ; il donne à ses adeptes la connaissance des langues et la bienveillance de tout le monde. Dix-neuf cohortes infernales sont sous ses ordres [3].

ROSE-CROIX. — Les Rose-Croix sont maintenant de hauts-officiers dans les grades de la maçonnerie. Autrefois, c'étaient les conservateurs des secrets de la cabale. L'abbé de Villars dévoile agréablement les mystères de cette science dans un livre assez connu, le *comte de Gabalis*. L'ouvrage est écrit de façon qu'il n'est pas aisé de deviner si l'auteur n'a voulu que s'amuser, ou s'il débite sérieusement ses propres sentimens. Quoi qu'il en soit, les extravagances du comte de Gabalis, sont bien plus agréables que les monstrueuses horreurs des démonomanes. Naudé a écrit sur les Rose-Croix un petit livre assez curieux. Voyez *Naudé*.

RUBEZAHL, —Prince des Gnomes, fameux parmi les habitans des monts Sudètes. Il est extrêmement malin, comme tous les êtres de son espèce, et joue mille tours aux montagnards. On a écrit des volumes sur son compte ; il est même le héros de quelques romans, et toutefois on n'a pas encore suffisam-

[1] Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Plutarque, *in Romulo*, etc.
[2] Bodin, *Démonomanie*, liv. 3, chap. 1er., et dans la préface.
[3] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

ment éclairci ce qui concerne ce lutin, qui probablement est un personnage de l'ancienne mythologie slave. Il apparaît encore, dit-on, dans quelque coin éloigné; mais, chaque année, il perd de sa renommée et de sa considération.

RUBIS. — Les anciens lui attribuaient la propriété de résister au venin, de préserver de la peste, de bannir la tristesse, de réprimer la luxure, et de détourner les mauvaises pensées. S'il venait à changer de couleur, il annonçait les malheurs qui devaient arriver, et la reprenait aussitôt qu'ils étaient passés.

RUE D'ENFER. Voyez *Vauvert*.

RUGGIERI (COSME), — Sorcier florentin, qui fut appliqué à la question en 1574, comme prévenu d'avoir attenté par ses charmes aux jours de Charles IX, qu'il voulait envoûter[1].

RUGNER, — Géant scandinave, dont la lance était faite de pierre à aiguiser. Dans un duel, Thor la lui brisa d'un coup de sa massue, et en fit sauter les éclats si loin, que c'est de là que viennent toutes les pierres à aiguiser qu'on trouve dans le monde, et qui paraissent évidemment rompues par quelque effort.

RUNES, — Lettres ou caractères magiques, que les peuples du Nord croyaient d'une grande vertu dans les enchantemens. Il y en avait de nuisibles, que l'on nommait *runes amères*; on les employait lorsqu'on voulait faire du mal. Les *runes secourables* détournaient les accidens; les *runes victorieuses* procuraient la victoire à ceux qui en faisaient usage; les *runes*

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 131.

médicinales guérissaient des maladies, on les gravait sur des feuilles d'arbres ; enfin il y avait des runes pour éviter les naufrages, pour soulager les femmes en travail, pour préserver des empoisonnemens, pour se rendre une belle favorable ; mais, dans ce dernier cas, une faute d'orthographe était de la dernière conséquence ; un amant exposait sa maîtresse à quelque maladie dangereuse, à laquelle on ne pouvait remédier que par d'autres runes écrites avec la plus grande exactitude. Ces runes différaient par les cérémonies qu'on observait en les écrivant, par la matière sur laquelle on les traçait, par l'endroit où on les exposait, par la manière dont on arrangeait les lignes, soit en cercle, soit en serpentant, soit en triangle, etc. On trouve encore plusieurs de ces caractères tracés sur les rochers des mers du Nord.

RUSVON, — Ange qui a les clefs du paradis des Musulmans, et qui en ouvre la porte aux bienheureux, après qu'ils ont bu dans l'étang de vie.

RYMER, — Géant, ennemi des dieux chez les Scandinaves, lequel doit à la fin du monde être le pilote du vaisseau Naglefare.

S

SABASIUS, — Chef du sabbat, selon certains démonographes. C'était autrefois l'un des surnoms de Bacchus, grand-maître des sorciers dans l'antiquité païenne. Voyez *Sabbat*.

SABATAI-SÉVI, — Imposteur qui se donna pour le messie des Juifs, en 1666, et qui se fit mahométan pour se soustraire aux dangers où l'avait jeté sa mission. Les prophéties des Zióglernes portaient que l'an-

née 1666 serait une grande année pour les Juifs; que le messie viendrait enfin; qu'il disparaîtrait, neuf mois après son apparition; que plusieurs Juifs souffriraient le martyre, qu'il reviendrait ensuite, monté sur un lion céleste; qu'il guiderait sa monture avec une bride composée de deux serpens à sept têtes; qu'il serait reconnu pour le seul monarque de l'univers; qu'alors le saint temple descendrait du ciel, tout bâti, orné et paré de toutes sortes de magnificences; qu'ils y sacrifieraient jusqu'à la fin du monde; qu'ils jouiraient de tous les plaisirs de la vie; qu'ils n'auraient aucune guerre à soutenir, etc., etc.

Ces prédictions occupaient beaucoup les Juifs et faisaient presqu'exclusivement le sujet de leurs conversations. On racontait aussi qu'une nation innombrable, formée des dix tribus d'Israël, perdues depuis tant de siècles, venait de se rassembler dans les déserts les plus éloignés de l'Arabie, pour retourner à Jérusalem, avec le messie. On avait vu, dans la terre promise, une colonne lumineuse, en forme d'arc-en-ciel; c'était, selon l'opinion la plus commune, le signe certain de l'avénement du messie attendu.

En conséquence, les Juifs se disposèrent à le recevoir. Les uns jeûnaient jusqu'à mourir de faim, pour l'expiation de leurs fautes; d'autres s'enterraient jusqu'au cou, dans leurs jardins, par un saint motif d'humilité; ceux-ci se couchaient dans la boue et y passaient des nuits entières, afin de refroidir leurs sens; ceux-là se donnaient trente coups de fouets, et se piquaient le dos avec des épingles, en intention de pénitence; tous vendaient leurs biens et leurs meubles, dans l'attente continuelle où ils étaient de posséder, d'un jour à l'autre, tous les biens des infidèles.

Les esprits étaient préparés. Soit qu'il fût poussé par des Juifs puissans, soit qu'il voulût profiter de

l'occasion, un Juif d'Alep se mit à prêcher sur les chemins et dans les villages, en disant qu'il était le messie promis à Abraham, et qu'il venait régner sur le peuple de Dieu. Cet homme se nommait Sabataï-Sévi; il était né de parens obscurs; il avait l'esprit vif, un abord gracieux, et quelque majesté dans les manières. Il suivait régulièrement la loi de Moïse, et connaissait tous les secrets du Thalmud. Il se fit des sectateurs, parmi lesquels on compte quelques rabbins. Nathan de Gaza, le plus célèbre d'entre eux, et l'un des premiers partisans de Sévi, se faisait passer pour son précurseur. En vertu de cette qualité, il défendit les jeûnes à tous les Juifs, leur ordonna de se livrer à la joie, et publia que, dans quelques mois, Sévi détrônerait le grand-seigneur, qu'il l'emmènerait chargé de chaînes à Jérusalem, et que tous les enfans d'Israël se rallieraient autour de lui, des quatre parties du monde.

Mais, quoique Nathan menaçât de faire tomber le feu du ciel sur les incrédules, tout le monde n'était pas persuadé. Un riche Juif de Smyrne, nommé Pennia, osa dire, en pleine synagogue, que Sabataï n'était qu'un imposteur, et peu s'en fallut que le peuple ne l'assommât. Cependant, le gouverneur de Smyrne, qui commençait à prendre de l'ombrage, fit arrêter Sabataï, pour l'envoyer au sultan Mahomet IV; fort heureusement, le gouverneur n'était pas incorruptible; on le gagna, et il se contenta d'exiler Sabataï; les Juifs contèrent aussitôt qu'on devait ce miracle à Élie, qui s'était fait voir en songe au gouverneur, assis sur une colonne de feu, accompagné d'Abraham et de Mardochée. Pendant le temps de son exil, Sabatai épousa successivement trois femmes, qui l'abandonnèrent peu après la noce, parce qu'il était impuissant.

Enfin Pennia fut séduit ; il devint partisan de l'imposteur, et chanta la palinodie. Sa famille se convertit avec lui ; sa fille tomba dans des extases et se mit à prophétiser. Quatre cents personnes, gagnées par l'argent que Pennia distribuait, le secondèrent admirablement, et la manie de prophétiser s'étendit jusqu'aux petits enfans. Le gouverneur permit à Sabataï de rentrer à Smyrne; les rues furent tendues et couvertes de tapis pour le recevoir, on lui rendit tous les honneurs imaginables. Un docteur juif, un peu plus ferme que Pennia, voulut aussi éclairer sa nation; comme il avait de l'éloquence, le gouverneur l'envoya aux galères. Sévi, protégé, écrivit à toute la nation d'Israël une longue lettre, dont voici le sommaire :

« Sabataï-Sévi, fils aîné de Dieu, messie et sau-
» veur des enfans de Jacob, vous apporte le salut et
» le bonheur. Célébrez des fêtes, et changez vos jours
» de tristesse en des jours de réjouissance ; celui que
» Dieu vous avait promis est venu. Bientôt vous do-
» minerez sur tous les peuples de la terre, et même
» sur les nations inconnues qui sont au fond de la
» mer ; le tout pour votre plaisir, et pour la récom-
» pense des vertus de vos pères. »

Cette lettre fut écrite de Smyrne, en 1666. Sabataï avait alors quarante ans. Nathan l'accompagnait toujours ; cependant Élie ne paraissait point. Sévi affirma qu'il se trouvait invisiblement parmi les Juifs ; ce qui était bien prouvé par la vision du gouverneur. Plusieurs docteurs, échauffés par les fumées du vin, virent aussi le prophète Élie assis à leur table, et se vantèrent même d'avoir bu avec lui. Un rabbin le rencontra dans les rues, habillé à la turque ; et le prophète lui dit qu'on négligeait de porter des bandes de couleur d'hyacinthe, aux revers des manches ; qu'on se coupait les cheveux en rond; qu'on n'observait pas

régulièrement les traditions des anciens ; et qu'il n'était pas content de tout cela. On se hâta de l'apaiser ; après quoi Sévi se disposa à conduire le peuple de Dieu dans la terre promise. Il fallait d'abord aller détrôner le Grand-Turc ; le messie nomma les principaux de la synagogue de Smyrne, chefs des Israélites, honneur qui leur causa une joie inexprimable ; il recommanda encore au peuple de se tenir prêt à marcher ; puis il sortit de Smyrne avec les vœux de tous les Juifs. Il fut néanmoins trente-neuf jours sur mer, ballotté par ces vents contraires, qu'il ne savait pas gourmander.

Les juifs de Constantinople, apprenant qu'il arrivait, allèrent à sa rencontre, et se prosternèrent devant lui, comme devant leur seigneur et maître. Il leur annonça qu'il venait obliger sa hautesse à le reconnaître roi des Juifs, et à lui céder sa couronne, pour donner l'exemple aux autres princes de la terre. Cette audace, sur les terres du Grand-Turc, prouve que Sévi était un fou. On lui représenta que le sultan ne serait peut-être pas d'humeur à descendre du trône ; il répondit que Dieu le lui commanderait en songe. Si les prestiges qui entouraient cet homme, son singulier caractère, et sa conduite extraordinaire eussent frappé l'imagination du Grand-Seigneur, on aurait vu bien d'autres miracles.

Le grand-visir, instruit de tout ce qui se passait, fit arrêter le messie que l'on conduisit en prison. Cet incident fut regardé comme une tribulation prévue. Les Juifs allèrent le voir avec autant de respect que s'il eût été sur le trône, pendant les deux mois qu'on le garda à Constantinople. Le sultan partant alors pour une expédition lointaine, on transporta Sabataï dans une des tours des Dardanelles. Ceux de sa nation y accoururent de tous les pays, et les Turcs profitèrent de la vénération qu'on lui portait pour faire

payer fort cher l'honneur de le voir. C'était pour cela qu'on lui laissait la vie; les juifs prétendaient qu'on ne le faisait pas mourir, parce qu'on n'avait aucun pouvoir sur ses jours. C'était d'autant plus vrai, qu'il convertissait ses chaînes de fer en chaînes d'or; qu'il les donnait aux fidèles qui venaient le visiter; et qu'on l'avait vu se promener avec ses disciples, dans les rues de Constantinople, quoique les portes de sa prison des Dardanelles fussent bien fermées. En conséquence, la dévotion des Juifs pour leur messie augmentait de jour en jour; les synagogues portaient des SS en or; on ne jurait plus qu'au nom de Sabataï; on expliquait les Ecritures en sa faveur, comme nous le faisons pour Jésus-Christ.

Les choses prirent bientôt une autre tournure. Néhémie-Cohen, savant dans la cabale juive et se trouvant né avec d'heureuses dispositions à l'imposture, demanda à entretenir Sabataï. Après une longue conversation, Néhémie dit au messie qu'il devait y avoir deux envoyés; l'un pauvre, méprisé, et chargé seulement d'annoncer le second; l'autre, riche, puissant, et destiné à siéger sur le trône de David. Néhémie-Cohen se contentait d'être le pauvre messie Ben-Éphraïm. Sabataï craignit qu'étant une fois reconnu pour Ben-Éphraïm, il ne lui prît envie de se donner pour le puissant messie Ben-David. Il rejeta sa proposition et le traita d'imposteur. Néhémie répondit sur le même ton, et ils se quittèrent ennemis. Leur dispute fit causer les Juifs; mais on n'en respecta pas moins Sévi; Néhémie seul fut blâmé, et regardé comme un impie et un schismatique. Cet affront lui était trop sensible, pour qu'il ne cherchât pas à s'en venger. Il se rendit à Andrinople, et accusa Sabataï de troubler le repos public. Des docteurs juifs, mécontens de l'état actuel des choses, secondèrent Né-

hémie, et firent un portrait si ressemblant du prétendu messie, que le sultan l'envoya prendre, et commanda qu'on l'amenât en sa présence. La vue du Grand-Seigneur intimida tellement le fils de Dieu, qu'il oublia tout son courage, et toute l'assurance qu'il avait montrée dans la synagogue. Le sultan lui fit, en langue turque, plusieurs questions, auxquelles il ne put répondre que par interprètes; ce qui surprit étrangement les assistans, qui pensaient que le messie dût parler toutes les langues. Le sultan ne s'en tint pas là; il voulut un miracle : il ordonna qu'on dépouillât Sabataï, qu'on l'attachât à un poteau, et que les plus adroits de ses archers tirassent sur lui. Il promit en même temps de se faire juif et sectateur du messie, si son corps était impénétrable. Sabataï consterné avoua qu'il n'était qu'un pauvre juif tout comme un autre. « Eh bien ! dit le sultan, pour réparer » le scandale que tu as causé, tombe à genoux et » adore Mahomet, ou tu vas être empalé à l'instant. »

Sévi, à l'extrémité, coiffa le turban, et adora le prophète de Médine. Les Juifs stupéfaits furent obligés de retourner à leur commerce et à leur ancien culte. Quelques-uns cependant se persuadèrent que Sabataï ne s'était point fait turc, que son ombre seulement était restée sur la terre, et que son corps était allé dans le ciel attendre des circonstances plus favorables.

SABBA, — Devineresse mise au nombre des sibylles. On croit que c'était celle de Cumes.

SABBAT. — C'est l'assemblée des démons, des sorciers et des sorcières, dans leurs orgies nocturnes. On s'y occupe ordinairement à faire ou à méditer du mal, à donner des craintes et des frayeurs, à préparer les maléfices, à des mystères abominables.

Le sabbat se fait dans un carrefour, ou dans quel-

que lieu désert et sauvage, auprès d'un lac ou d'un étang, ou d'un marais, parce qu'on y fait la grêle, et qu'on y fabrique des orages. Le lieu qui sert à ce rassemblement reçoit une telle malédiction, qu'il n'y peut croître ni herbe, ni autre chose. Strozzi dit avoir vu, dans un champ auprès de Vicence, un cercle à l'entour d'un châtaignier, dont la terre était aussi aride que les sables de la Libye, parce que les sorciers y dansaient et y faisaient le sabbat. Les nuits ordinaires de la convocation du sabbat sont celle du mercredi au jeudi, et celle du vendredi au samedi. Quelquefois le sabbat se fait en plein midi; mais c'est fort rare. Les sorciers et les sorcières portent une marque qui leur est imprimée par le diable, entre les fesses, ou dans quelque autre lieu secret; cette marque, par un certain mouvement intérieur qu'elle leur cause, les avertit de l'heure du ralliement. En cas d'urgence, le diable fait paraître un mouton dans une nuée (lequel mouton n'est vu que des sorciers), pour rassembler son monde en un instant. Dans les cas ordinaires, lorsque l'heure du départ est arrivée, après que les sorciers ont dormi, ou du moins fermé un œil, ce qui est d'obligation, ils se rendent au sabbat, montés sur des bâtons, ou sur des manches à balai, oints de graisse d'enfant; ou bien des diables subalternes les y transportent, sous des formes de boucs, de chevaux, d'ânes ou d'autres animaux. Ce voyage se fait toujours en l'air. Quand les sorcières s'oignent l'entre-deux des jambes, pour monter sur le manche à balai qui doit les porter au sabbat, elles répètent plusieurs fois ces mots : *Emen-hétan! emen-hétan!* qui signifient, dit Delancre : *Ici et là! ici et là!*

Il y avait cependant, en France, des sorcières qui allaient au sabbat sans bâton, ni graisse, ni monture,

seulement en prononçant quelques paroles. Mais celles d'Italie ont toujours un bouc à la porte, qui les attend pour les emporter. Il est bon de remarquer encore qu'on est tenu de sortir par la cheminée, à moins qu'on n'ait une dispense, ce qui est fort difficile à obtenir. Ceux ou celles qui manquent au rendez-vous paient une amende, attendu que le diable aime la discipline.

Les sorcières mènent assez souvent au sabbat, pour différens usages, des enfans qu'elles dérobent. Si une sorcière promet de présenter au diable, dans le sabbat prochain, le fils ou la fille de quelque gueux du voisinage, et qu'elle ne puisse venir à bout de l'attraper, elle est obligée de présenter son propre fils, ou quelque autre enfant d'aussi haut prix. Les enfans qui ont l'honneur de plaire au diable sont admis parmi ses sujets, de cette manière : Maître Léonard, le grand nègre, président des sabbats, et le petit diable, maître Jean Mullin, son lieutenant, donnent d'abord un parrain et une marraine à l'enfant; puis on le fait renoncer Dieu, la Vierge et les saints; et, après qu'il a renié sur le grand livre, Léonard le marque d'une de ses cornes dans l'œil gauche. Il porte cette marque pendant tout son temps d'épreuves, à la suite duquel, s'il s'en est tiré glorieusement, le diable lui administre le grand signe entre les fesses; ce signe a la figure d'un petit lièvre, ou d'une pate de crapaud, ou d'un chat noir.

Durant leur noviciat, on charge les enfans admis de garder les crapauds, avec une gaule blanche, sur le bord du lac, tous les jours de sabbat; quand ils ont reçu la seconde marque, qui est pour eux un brevet de sorcier, ils sont admis à la danse et au festin. Les sorciers, initiés aux mystères du sabbat, ont coutume de dire : *J'ai bu du tabourin, j'ai mangé du*

cymbale, et je suis fait profès. Ce que Leloyer explique de la sorte : « Par le tabourin, on entend la peau de bouc enflée de laquelle ils tirent le jus et consommé, pour boire ; et, par le cymbale, le chaudron ou bassin dont ils usent pour cuire leurs ragoûts. » Les petits enfans qui ne promettent rien de bon sont condamnés à être fricassés. Il y a là des sorcières qui les dépècent, et les font cuire pour le banquet.

Lorsqu'on est arrivé au sabbat, la première chose est d'aller rendre hommage à maître Léonard. Il est assis sur un trône infernal, ordinairement sous la figure d'un grand bouc, ayant trois cornes, dont celle du milieu jette une lumière qui éclaire l'assemblée ; quelquefois sous la forme d'un lévrier, ou d'un bœuf, ou d'un tronc d'arbre sans pied, avec une face humaine fort ténébreuse, ou d'un oiseau noir, ou d'un homme tantôt noir, tantôt rouge. Mais sa figure favorite est la première, celle du grand bouc. Alors il a sur la tête la corne lumineuse, les deux autres au cou, une couronne noire, les cheveux hérissés, le visage pâle et troublé, les yeux ronds, grands, fort ouverts, enflammés et hideux, une barbe de chèvre, les mains comme celles d'un homme, excepté que les doigts sont tous égaux, courbés comme les griffes d'un oiseau de proie, et terminés en pointes, les pieds en pates d'oie, la queue longue comme celle d'un âne ; il a la voix effroyable et sans ton, tient une gravité superbe, avec la contenance d'une personne mélancolique ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il porte sous la queue un visage d'homme noir que tous les sorciers baisent en arrivant au sabbat.

Une sorcière, interrogée là-dessus, si elle avait baisé le postérieur du diable, répondit qu'*il y avait un visage entre le cul et la queue du grand-maître ; que c'était ce visage de derrière qu'on baisait, et non*

le cul; que les petits enfans étaient exempts de cette cérémonie, et que Léonard leur baisait le derrière, pendant qu'il recevait les hommages de ses grands serviteurs. Un pareil témoignage doit enlever tous les doutes.

Léonard donne ensuite un pou d'argent à tous ceux qui lui ont baisé le derrière; puis il se lève pour le festin, où le maître des cérémonies place tout le monde, chacun selon son rang, avec un diable à son côté. Quelques sorcières ont dit que la nappe y est dorée, et qu'on y sert toutes sortes de bons mets, avec du pain et du vin délicieux. Mais le gros des sorcières mieux entendues avoue qu'on n'y sert que des crapauds, de la chair de pendus, de petits enfans non baptisés, et mille autres horreurs; et que le pain du diable est fait de millet noir. On chante, pendant le repas, des choses très-impudiques; et, après qu'on a mangé, on se lève de table, on adore le grand-maître; puis chacun prend les plaisirs qui lui conviennent. Les uns se mettent en chemises, et dansent en rond, ayant chacun un gros chat pendu au derrière. D'autres rendent compte des maux qu'ils ont faits, et ceux qui n'en ont point fait assez sont punis comme ils le méritent. Quelques sorcières répondent aux accusations des crapauds qui les servent; quand ils se plaignent de n'être pas bien nourris par leurs maîtresses, les maîtresses subissent un châtiment. Les correcteurs du sabbat sont de petits démons *sans bras*, qui allument un grand feu, y jettent les coupables, et les en retirent quand il le faut.

Ici, on baptise des crapauds, habillés de velours rouge ou noir, avec une sonnette au cou, et une autre aux pieds; un parrain leur tient la tête, une marraine la partie opposée. Après qu'on leur a donné un nom, on les envoie aux sorcières qui ont bien

mérité des légions infernales. Là, une magicienne dit la messe du diable, pour ceux qui veulent l'entendre. Ailleurs, une femme se livre à l'adultère en présence de son mari, sans qu'il en soit blessé; il en est même qui s'en font honneur. Mais ce qui est plus abominable, *le père déshonore sa fille sans vergogne, la mère s'abandonne à son fils, et la sœur à son frère.* Le plus grand nombre dansent nus; et les femmes, en cet état, s'interrompent de temps en temps pour aller baiser le derrière du maître des sabbats, avec une chandelle à la main. Quelques autres forment des quadrilles avec des crapauds vêtus de velours, et chargés de sonnettes. Ces divertissemens durent jusqu'au chant du coq. Aussitôt qu'il se fait entendre, tout est forcé de disparaître. Alors le grand nègre pisse dans un trou, fait une aspersion de son urine sur tous les assistans, leur donne congé, et chacun s'en retourne chez soi [1].

On conte qu'un charbonnier ayant été averti que sa femme allait au sabbat, résolut de l'épier. Une nuit qu'elle faisait semblant de dormir, elle se leva, se frotta d'une drogue et disparut. Le charbonnier, qui l'avait bien examinée, en fit autant, et fut aussitôt transporté, par la cheminée, dans la cave d'un comte, homme de considération dans le pays, où il trouva sa femme et tout le sabbat rassemblé pour une séance secrète. Celle-ci, l'ayant aperçu, fit un signe : au même instant tout s'envola, et il ne resta dans la cave que le charbonnier qui, se voyant pris pour un voleur, avoua tout ce qui s'était passé à son égard, et ce qu'il avait vu dans cette cave [2].

[1] Delancre, Bodin, Delrio, Maiol, Leloyer, Danæus, Boguet, Monstrelet, Torquémada, etc.

[2] Delrio, *Disquisitions magiques*, et Bodin, p. 30.

Un paysan, se rencontrant de nuit dans un lieu où on faisait le sabbat, on lui offrit à boire. Il jeta la liqueur à terre et s'enfuit, emportant le vase qui était d'une matière et d'une couleur inconnues. Il fut donné à Henri le Vieux, roi d'Angleterre, si l'on en croit le conte [1]. Mais, malgré son prix et sa rareté, le vase est sans doute retourné à son premier maître.

Pareillement, un boucher allemand entendit, en passant de nuit par une forêt, le bruit des danses du sabbat; il eut la hardiesse de s'en approcher, et tout disparut. Il prit des coupes d'argent qu'il porta au magistrat, lequel fit arrêter et pendre toutes les personnes dont les coupes portaient le nom [2].

Un sorcier mena son voisin au sabbat, en lui promettant qu'il serait l'homme le plus heureux du monde. Il le transporta fort loin, dans un lieu où se trouvait rassemblée une nombreuse compagnie, au milieu de laquelle était un grand bouc qu'on allait baiser au derrière. Le nouvel apprenti-sorcier, à qui cette cérémonie ne plaisait point, appela Dieu à son secours. Alors vint un tourbillon impétueux : tout disparut; il demeura seul, et fut trois ans à retourner dans son pays [3].

Le sabbat se fait, disent les cabalistes, quand les sages rassemblent les gnomes pour les engager à épouser les filles des hommes. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces peuples souterrains. A sa première semonce, Sabasius, le plus ancien des gnomes fut immortalisé en contractant alliance avec une femme. C'est de ce Sabasius qu'a pris son nom cette assemblée sur laquelle on a fait mille contes impertinens, et que les sages ne convoquent qu'à la

[1] Trinum Magicum.
[2] Joachim de Cambray.
[3] Torquémada, dans l'*Hexameron*.

gloire du souverain Être. Les démonomanes prétendent aussi que Orphée fut le fondateur du sabbat, et que les premiers sorciers qui se rassemblèrent de la sorte se nommaient *orphéotélestes*. Mais la véritable source de ces *mille contes impertinens* qu'on a faits sur le sabbat a pris naissance dans les bacchanales, où l'on invoquait Bacchus en criant : *Saboé !*

SABÉISME, — Culte que l'on rend aux élémens et aux astres, et qui, sans doute, est la plus noble de toutes les idolâtries. On lui doit l'astrologie judiciaire.

SABELLICUS (GEORGES), — Farceur allemand, qui parcourait l'Allemagne au commencement du dix-septième siècle, en se disant chef des nécromanciens, astrologues, magiciens, chiromanciens, agromanciens, pyromanciens, etc. Il gagna ainsi beaucoup d'argent, et fut très-révéré des vieilles femmes et des petits enfans [1].

SABIENUS. — Dans la guerre de Sicile, entre César et Pompée, Sabiénus, commandant la flotte de César, ayant été pris, fut décapité par ordre de Pompée. Il demeura tout le jour sur le bord de la mer; sa tête ne tenant plus au corps que par un filet. Sur le soir, il pria qu'on fît venir Pompée ou quelqu'un des siens, parce qu'il venait des enfers, et qu'il avait des choses importantes à lui communiquer. Pompée y envoya plusieurs de ses amis auxquels Sabiénus déclara que la cause et le parti de Pompée étaient agréables aux dieux des enfers, et qu'il réussirait selon ses désirs; qu'il avait ordre de lui annoncer cela, et que, pour preuve de ce qu'il disait, il allait mourir aus-

[1] M. Salgues, *Des Erreurs et des Préjugés*, t. 1er., p. 297.

sitôt; ce qui arriva. Mais on ne voit pas que le parti de Pompée ait réussi.

SABINS, — Nom des astrologues turcs.

SABLE. — Les Madécasses n'entreprennent jamais la guerre sans consulter leurs augures : ceux-ci ont une petite calebasse remplie d'un sable qui ne se trouve qu'en certains lieux; ils le répandent sur une planche, et y marquent plusieurs figures. Ils prétendent connaître par-là s'ils vaincront leurs ennemis [1].

SABNAC ou SALMAC, — Grand marquis, démon des fortifications. Il a la forme d'un soldat armé, avec une tête de lion. Il est monté sur un cheval hideux. Il métamorphose les hommes en pierres, et bâtit des tours avec une adresse surprenante. Il a sous ses ordres cinquante légions [2].

SACARAS, — Anges du sixième ordre chez les Madécasses. Ils sont tous malfaisans.

SACCILAIRES, — Anciens charlatans qui se servaient de magie pour s'approprier l'argent d'autrui.

SACRIFICES. — L'homme a constamment aimé à se représenter l'Éternel comme un tyran destructeur, altéré de sang et avide de carnage. C'était par ce principe farouche, dit Hérodote, que les Scythes immolaient la cinquième partie de leurs prisonniers à Mars exterminateur. Oléarius observe qu'autrefois les Sybériens se disputaient l'honneur de périr sous le couteau des prêtres. Une suite de désastres, que le sang des citoyens sacrifiés n'avait pu arrêter, fit changer l'ordre des sacrifices : le peuple décida qu'on immolerait désormais les prêtres, parce que leurs âmes

[1] *Voyage de Madagascar*, en 1722.

[2] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

plus pures étaient aussi plus dignes d'aller offrir aux dieux les vœux de la patrie.

Il y avait un temple, chez les Thraces, où l'on n'immolait que des victimes humaines; les prêtres de ce temple portaient un poignard pendu au cou, pour marquer qu'ils étaient toujours prêts à tuer. Dans le temple de Bacchus, en Arcadie, et dans celui de Minerve, à Lacédémone, on croyait honorer ces divinités en déchirant impitoyablement, à coups de verges, de jeunes filles sur leurs autels. Les Germains et les Cimbres ne sacrifiaient les hommes qu'après leur avoir fait endurer les plus cruels supplices. Il y a encore, dans le Pégu, un temple où l'on renferme les filles les plus belles et de la plus haute naissance; elles sont servies avec le plus profond respect; elles jouissent des honneurs les plus distingués; mais tous les ans une d'elles est solennellement sacrifiée à l'idole de la nation. C'est ordinairement la plus belle qui a l'honneur d'être choisie; et le jour de ce sacrifice est un jour de fête pour tout le peuple. Le prêtre dépouille la victime, l'étrangle, fouille dans son sein, en arrache le cœur, et le jette au nez de l'idole.

Dans les sacrifices des païens, on se servait de l'encens pour chasser la mauvaise odeur du sang et de la graisse des victimes, dont on jetait toujours quelques parties dans les brasiers de l'autel. Les Mexicains immolaient des milliers de victimes humaines au dieu du mal. Presque tous les peuples ont exercé, sans scrupule, de pareilles barbaries, tant que régna l'ignorance, que quelques gens semblent regretter aujourd'hui.

On accusait les sorciers de sacrifier au diable, dans leurs orgies, des crapauds, des poules noires et de petits enfans non baptisés. Mais du moins c'était au

tyran de l'enfer qu'ils faisaient ces monstrueuses offrandes; cependant on les brûlait, quoique leur crime fût secret et le plus souvent supposé; tandis qu'on honora toujours ceux qui immolaient publiquement à Dieu leurs semblables.

SADIAL ou SADIEL, — Ange qui, selon les mahométans, gouverne le troisième ciel, et qui est chargé d'affermir la terre, laquelle serait dans un mouvement continuel s'il ne mettait le pied dessus.

SAIGNEMENT DE NEZ. — Quand on perd par le nez trois gouttes de sang seulement, c'est un présage de mort pour quelqu'un de la famille.

SAINS (Marie de), — Sorcière abominable, l'une des trois possédées de Flandre au commencement du dix-septième siècle. Elle se donna au diable, alla au sabbat, y commit de grandes abominations, et adora icelui diable, une chandelle à la main. Elle révéla que l'antéchrist était venu; elle expliqua l'Apocalypse qu'elle disait accompli, et fut condamnée avec ses complices. Voyez *Didyme*.

SAINOKAVARA, — Endroit du lac Fakone où les Japonais croient que les âmes des enfans sont retenues comme dans une espèce de limbes.

SAINT-ANDRÉ. — Ce docteur, qui a écrit contre les superstitions, fut appelé, en 1726, par une femme qui lui fit confidence qu'elle était accouchée d'un lapereau. Le docteur témoigna d'abord sa surprise, mais, quelques jours après, cette femme prétendit ressentir des tranchées : elle ne douta pas qu'elle n'eût encore quelque lapin à mettre au monde. Saint-André arrive, et, pour ne rien négliger, il délivre lui-même la malade. Elle accouche en effet d'un petit la-

pin encore vivant. Les voisines et le docteur de crier miracle. On donne de l'argent à la mère des lapins; elle prend goût au métier, et se met indiscrètement à accoucher tous les huit jours. La police, étonnée d'une si féconde maternité, croit devoir se mêler de cette affaire. On enferme la dame aux lapins, on la surveille exactement, et l'on s'assure bientôt qu'elle s'est moquée du public, et surtout du bon docteur Saint-André [1].

SAINT-AUBIN. — Calviniste, auteur de *l'Histoire des diables de Loudun*, dans l'affaire d'Urbain Grandier. Un vol. in-12, Amsterdam, 1716.

SAINT-GILLE, — Marchand épicier à Saint-Germain en Laye, qui fut présenté comme ventriloque à l'Académie des Sciences, le 22 décembre 1770. Il avait le talent d'articuler des paroles très-distinctes, la bouche bien fermée et les lèvres bien closes, ou la bouche grandement ouverte; en sorte que les spectateurs et auditeurs pouvaient y plonger. Il variait admirablement le timbre, la direction et le ton de sa voix qui semblait venir, tantôt du milieu des airs, tantôt du toit d'une maison opposée, de la voûte d'un temple, du haut d'un arbre, tantôt du sein de la terre, etc. [2].

SAKHAR, — Génie infernal qui, suivant le Talmud, s'empara du trône de Salomon. Après avoir pris Sidon et tué le roi de cette ville, Salomon emmena sa fille Térada qui devint sa favorite; et comme elle ne cessait de déplorer la mort de son père, il ordonna au diable de lui en faire l'image pour la con-

[1] M. Salgues, *Des Erreurs et des préjugés, etc.*, tom. 3, p. 111.

[2] Le ventriloque de l'abbé de la Chapelle, cité par M. Garinet, *Histoire de la Magie en France*, p. 278.

soler. Mais cette statue, placée dans la chambre de la princesse, devint l'objet de son culte et de celui de ses femmes. Salomon, informé de cette idolâtrie par son visir Asaf, brisa la statue, châtia sa femme et se retira dans le désert où il s'humilia devant Dieu; ses larmes et son repentir ne le sauvèrent pas de la peine que méritait sa faute. Ce prince était dans l'usage de remettre, avant d'entrer dans le bain, son anneau, dont dépendait sa couronne, à une de ses concubines nommée Amina. Un jour, Sakhar vint à elle sous les traits du roi, et, recevant l'anneau de ses mains, prit, en vertu de ce talisman, possession du trône, et fit dans les lois tous les changemens dont sa méchanceté s'avisa. En même temps Salomon, dont la figure n'était plus la même, méconnaissable aux yeux de ses sujets, fut obligé d'errer et de demander l'aumône. Enfin, au bout de quarante jours, espace de temps durant lequel l'idole avait été honoré dans son palais, le diable prit la fuite, et jeta l'anneau dans la mer. Un poisson qui venait de l'avaler fut pris et donné à Salomon, qui retrouva sa bague dans les entrailles du dit poisson. Rentré en possession de son royaume, ce prince saisit Sakhar, lui chargea le cou d'une pierre, et le précipita dans le lac de Tibériade.

SAKRAT. — Il y a une montagne que les Mahométans croient entourer tout le globe. Elle a pour fondement la pierre Sakhrat, dont Lokman disait que, quiconque en aurait seulement le poids d'un grain ferait des miracles. Cette pierre est faite d'une seule émeraude, et c'est de sa réflexion que le ciel nous paraît azuré. Lorsque Dieu veut exciter un tremblement de terre, il commande à cette pierre de donner le mouvement à quelqu'une de ses racines. La terre se trouve au milieu de cette montagne, comme le doigt

au milieu de l'anneau; sans cet appui, elle serait dans une perpétuelle agitation. Pour y arriver, il faut traverser un très-grand pays ténébreux; nul homme n'y peut pénétrer, s'il n'est conduit par quelque intelligence. C'est là que les Dives ou Génies ont été confinés, après avoir été subjugués par les premiers héros de la race des hommes, et que les Péris ou Fées font leur demeure ordinaire.

SAKIMOUNI, — Génie ou dieu, dont les légendes des Kalmouks racontent qu'il habitait le corps d'un lièvre; il rencontra un homme qui mourait de faim, il se laissa prendre pour satisfaire l'appétit de ce malheureux. L'esprit de la terre, satisfait de cette belle action, plaça aussitôt l'âme de ce lièvre dans la lune, où les Kalmouks prétendent la découvrir encore [1].

SALAMANDRES. — Selon les cabalistes, ce sont des esprits élémentaires, composés des plus subtiles parties du feu, qu'ils habitent. « Les salamandres, habitans enflammés de la région du feu, servent les sages, dit l'abbé de Villars, mais ils ne cherchent pas leur compagnie; leurs filles et leurs femmes se font voir rarement; elles sont pourtant belles, plus belles même que les femmes des autres esprits, puisqu'elles sont d'un élément plus pur. De tous les hôtes des élémens, les salamandres sont ceux qui vivent le plus long-temps. »

Les historiens disent que Romulus était fils de Mars. Les esprits forts ajoutent, c'est une fable; les théologiens disent, il était fils d'un diable incube; les plaisans, Sylvia avait perdu ses gants, et elle en voulut couvrir la honte, en disant qu'un dieu les lui

[1] *Voyages de Pallas.*

avait volés. Nous qui connaissons la nature, dit le même auteur, nous que Dieu a appelés de ces ténèbres à son admirable lumière, nous savons que ce Mars prétendu était un salamandre qui, épris de la jeune Sylvia, la fit mère de Romulus. (Voyez *Cabale.*)

Il y a un animal amphibie, de la classe des reptiles, et du genre des lézards, qu'on nomme la salamandre; sa peau est noire, parsemée de taches jaunes, sans écailles, et presque toujours enduite d'une matière visqueuse qui en suinte continuellement. La salamandre ressemble, pour la forme, à un lézard. Les anciens croyaient que cet animal vivait dans le feu, et c'est peut-être cette opinion qui a servi de fondement aux contes des cabalistes. « La salamandre loge dans la terre, dit Bergerac, sous des montagnes de bitume allumé, comme l'Etna, le Vésuve, et le cap Rouge. Elle sue de l'huile bouillante, et pisse de l'eau-forte, quand elle s'échauffe ou qu'elle se bat. Avec le corps de cet animal, on n'a que faire du feu dans une cuisine. Pendu à la crémaillère, il fait bouillir et rôtir tout ce que l'on met devant la cheminée. Ses yeux éclairent la nuit comme de petits soleils; et, placés dans une chambre obscure, ils y font l'effet d'une lampe perpétuelle.... »

SALGUES (Jean-Baptiste), — Auteur vivant d'un livre intitulé : *des Erreurs et des préjugés répandus dans les diverses classes de la société.* 3 vol. in-8°., 3e., édit. Paris, 1818. — Ce livre, plein de choses utiles, et dont le but mérite de grandes louanges, a obtenu un juste succès, et rendu d'importans services.

SALIÈRE. — Le sel, chez les anciens, était consacré à la sagesse; aussi n'oubliait-on jamais la salière

dans les repas ; et, si l'on ne songeait pas à la servir, cet oubli était regardé comme un mauvais présage.

Il était aussi regardé comme le symbole de l'amitié ; les amis avaient coutume de s'en servir au commencement des repas, et si quelqu'un en répandait, c'était le signe de quelque brouillerie future.

Aujourd'hui c'est encore un très-mauvais augure pour les personnes superstitieuses, lorsque les salières se renversent sur la table.

SALISATEURS, — Devins du moyen âge, qui formaient leurs prédictions sur le mouvement du premier membre de leur corps qui venait à se mouvoir, et en tiraient de bons ou mauvais augures.

SALIVE. — Pline le naturaliste rapporte comme un ancien usage, celui de porter avec le doigt un peu de salive derrière l'oreille, pour bannir les soucis et les inquiétudes.

Mais ce n'est pas là toute la vertu de la salive ; elle tue les aspics, les serpens, les vipères et les autres reptiles venimeux. Albert le Grand dit qu'il faut qu'elle soit d'un homme à jeun, et qui ait demeuré long-temps sans boire.

Figuier assure qu'il a tué plusieurs serpens d'un petit coup de bâton mouillé de sa salive ; et il ajoute que le coup qu'il donnait pouvait à peine occasioner une légère contusion. Et M. Salgues dit à ce sujet qu'il est possible de tuer les vipères avec un peu de salive, mais qu'il est à propos d'y ajouter un bon coup de bâton.

Ce qui est certain, c'est que le savant Redi a voulu vérifier les témoignages d'Aristote, de Galien, de Lucrèce, etc. Il s'est amusé à cracher, à jeun, sur une multitude de vipères que le grand-duc de Toscane avait fait rassembler ; mais à la grande confu-

sion de l'antiquité, les vipères ne sont pas mortes. Voyez *Crachat*.

SALOMON. — Les philosophes, les botanistes, les devins et les astrologues orientaux regardent *Salomon* ou *Soliman* comme leur patron. Selon eux, Dieu, lui ayant donné sa sagesse, lui avait communiqué en même temps toutes les connaissances naturelles et surnaturelles; et, entre ces dernières, la science la plus sublime et la plus utile, celle d'évoquer les esprits et les génies, et de leur commander. Salomon avait, disent-ils, un anneau chargé d'un talisman, qui lui donnait un pouvoir absolu sur ces êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. Cet anneau existe encore; il est renfermé dans le tombeau de Salomon, et quiconque le posséderait, deviendrait le maître du monde. Mais on ne sait où trouver ce tombeau. Il ne reste que des formules, des pratiques et des figures, par lesquelles on peut acquérir, quoique imparfaitement, une petite partie du pouvoir que Salomon avait sur les esprits. Ces beaux secrets sont conservés dans les livres qui nous restent de ce prince, et surtout dans sa précieuse *clavicule*.

Salomon fut le plus sage des rois d'Israël. Les théologiens lui reprochent, comme une tache, d'avoir laissé la liberté des cultes à ses peuples; et c'est cette conduite, admirable pour le temps où il vécut, qui prouve, plus que tout le reste, la grande sagesse de Salomon. Voyez *Sakhar*.

On attribue à Salomon un petit volume célèbre parmi les nécromanciens; ce sont *les Véritables clavicules de Salomon*, in-18, *à Memphis*, chez Alibeck l'Égyptien. On y trouve des conjurations et des formules magiques. Agrippa faisait grand cas de cet ouvrage. On attribue encore à Salomon un *Traité de la*

pierre philosophale, le *Livre des neuf anneaux*, le *Livre des neuf chandeliers*, le *Livre des trois figures des esprits*, des *Sceaux qui chassent les démons*, et un *Traité de nécromancie*, adressé à son fils Roboam. Voyez *Conjurations*.

SALUTADORES, — Gens qui se mêlent en Espagne de guérir certaines maladies, et qui tous ont, dit-on, de naissance, certaine marque sur le corps en forme de demi-roue. Voyez *Hommes incombustibles*.

SALVERTE (EUSÈBE), — Auteur vivant. On lui doit un *Essai sur la magie, les prodiges et les miracles chez les anciens*, 1 vol. in-12, Bruxelles, 1821, réimprimé à Paris. C'est un ouvrage extrêmement recommandable par les grandes recherches, les vues profondes et les idées philosophiques du savant auteur.

SALVI (SAINT), — Évêque d'Albi; ayant été attaqué d'une grosse fièvre, il passa pour mort. On le lava, on le revêtit, on le mit sur un brancard, et l'on passa la nuit en prières auprès de lui : le lendemain matin on le vit remuer, il parut s'éveiller d'un profond sommeil; il ouvrit les yeux, et levant la main au ciel, il dit : Ah! Seigneur! pourquoi m'avez-vous renvoyé en ce séjour ténébreux? Il se leva entièrement guéri, mais sans vouloir parler.

Quelques jours après il raconta comme deux anges l'avaient enlevé au ciel, où il avait vu la gloire du paradis, et avait été renvoyé malgré lui pour vivre encore sur la terre [1].

[1] Lenglet, *Traité des Visions et Apparitions*, t. 2, p. 277.

SAMAEL, — Prince des démons, selon les rabbins. Ce fut lui qui, monté sur le serpent, séduisit Ève. Elle conçut de lui et enfanta Caïn; ce qui inquiéta Adam, car l'enfant ne lui ressemblait pas. C'est encore, chez leurs rabbins, l'ange de la mort, qu'ils représentent tantôt avec une épée, tantôt avec un arc et des flèches.

SAMEDI. — « On célèbre le samedi le sabbat de bestialité. Ce jour-là, on a affaire avec les bêtes de toutes sortes, comme chiens, chats, porcs et boucs, et serpens ailés [1]. »

SAMUEL. — Une nécromancienne fit voir au roi Saül, l'ombre du prophète Samuel, qui lui prédit beaucoup de choses. Menasseh-ben-Israël, dans son second livre de la résurrection des morts, prétend que la pythonisse ne pouvait pas forcer l'âme de Samuel à rentrer dans son corps, et que le fantôme qu'elle évoqua était tout simplement un démon revêtu de la forme du prophète [2]. Cependant il y a une circonstance qui est embarrassante, c'est que Samuel dit au roi : *Pourquoi troublez-vous mon repos, en me forçant à remonter sur la terre ?* Les uns pensent que l'âme du prophète pouvait seule prononcer ces paroles; d'autres soutiennent que ces mots *remonter sur la terre* sentent le diable à pleine gorge. Le rabbin Meyer-Gabay, qui est du sentiment des premiers, ajoute que Samuel est un prophète plus grand que bien d'au-

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France.*

[2] Menasseh-ben-Israël dit un pen plus loin que Samuel apparut avec ses habits de prophète; qu'ils n'étaient point gâtés; et que cela ne doit point surprendre, puisque Dieu conserve les vêtemens aussi-bien que les corps, et qu'autrefois, tous ceux qui en avaient les moyens se faisaient ensevelir en robe de soie, pour être bien vêtus le jour de la résurrection.

tres, puisqu'après avoir prophétisé pendant sa vie il prophétisa encore après sa mort, en disant à Saul, devant la sorcière qui le faisait venir : Demain, toi et tes fils, vous viendrez me rejoindre. *Cras tu et filii tui mecum erunt.* — S'il s'était trouvé, dans ces temps-là, un ventriloque tant soit peu habile en fantasmagorie, c'eût été un bien grand sorcier.

SANAVES, — Sorte d'amulettes que les femmes madécasses portent au cou et aux poignets ; ce sont des morceaux d'un certain bois odorant, enveloppés dans une toile, et qui les préserve de l'atteinte des sorciers.

SANCHE, — Serviteur de Pierre d'Engelbert, qui l'avait envoyé à ses frais au secours d'Alphonse, roi d'Aragon, alors en guerre avec la Castille. Le serviteur revint sain et sauf, quand la guerre fut finie ; mais bientôt il tomba malade et mourut. Quatre mois après sa mort, Pierre, couché dans sa chambre, vit entrer au clair de la lune un spectre à demi nu, qui s'approcha de la cheminée, découvrit le feu et se chauffa. Pierre lui demanda qui il était. — « Je suis, répondit le fantôme d'une voix cassée, *Sanche*, votre serviteur. » — « Eh ! que viens-tu faire ici ? » — « Je vais en Castille, avec quelques autres, expier le mal que nous y avons fait. Moi en particulier, j'ai pillé les ornemens d'une église, et je suis condamné pour cela à faire ce voyage. Vous pouvez me soulager par vos bonnes œuvres ; et votre femme, qui me doit huit sous, m'obligera infiniment de les donner aux pauvres en mon nom. »

Pierre lui demanda des nouvelles de quelques-uns de ses amis morts depuis peu ; Sanche le satisfit là-dessus. « Et où est maintenant le roi Alphonse ? » demanda Pierre. Alors un autre spectre, qu'il n'avait point

vu d'abord, et qu'il aperçut dans l'embrasure de la fenêtre, lui dit : « Sanche ne peut rien vous apprendre touchant le roi d'Aragon, il n'y a pas assez longtemps qu'il est dans notre bande, pour en savoir des nouvelles; mais moi, qui suis mort il y a cinq ans, je puis vous en dire quelque chose. Alphonse, après sont repas a été quelque temps avec nous; mais les bénédictins de Cluni l'en ont tiré, et je ne sais où il est à présent. » Alors les deux revenans sortirent. Pierre éveilla sa femme, qui dormait à côté de lui, et lui demanda si elle ne devait rien à Sanche. Je lui dois encore huit sous, répondit-elle. Pierre ne douta plus, fit des prières et distribua des aumônes pour l'âme du défunt[1].

SANG DE TAUREAU. — Les anciens le regardaient comme un poison; Plutarque rapporte que Thémistocle s'empoisonna avec ce sang; Pline conte que les prêtres d'Égine ne manquaient jamais d'en avaler quelques flacons avant de descendre dans la grotte où l'esprit prophétique les attendait. Ne serait-ce pas plutôt du vin que du sang de taureau qu'ils buvaient? Quoi qu'il en soit, il est certain que le sang de taureau n'empoisonne pas, puisque dans les temps de disette on a vu des malheureux en boire et quelquefois l'avaler tout chaud. D'ailleurs tous les jours n'en fait-on pas du boudin? Pline assure que le sang de cheval tue aussi l'homme; mais il se contredit dans un autre passage, lorsqu'il dit que les Sarmates mêlaient de la farine et du sang de cheval pour en faire des gâteaux fort délicats.

Enfin les anciens qui regardaient le sang de taureau comme un poison pour le corps, le regardaient comme un puissant remède pour l'âme : on expiait ses

[1] Dom Calmet, *Dissertation sur les apparitions*.

péchés en se faisant asperger avec du sang de taureau. On immolait un taureau, on en recueillait le sang dans un vase dont le fond était percé de plusieurs trous, le pécheur se tenait dessous, et quand il avait reçu l'aspersion sainte sur son visage et ses vêtemens, il se retirait en sûreté de conscience [1].

SANSINEA, — Sorcière et prêtresse du Sabbat. Elle est très-considérée des chefs de l'Empire infernal. C'est la première des concubines de Satan. On l'a vue souvent dans les assemblées qui se tiennent au pays de Labour [2].

SANTABARENUS. — Basile, empereur de Constantinople, ayant perdu son fils Constantin, qu'il aimait uniquement, voulut le voir à quelque prix que ce fût. Il s'adressa à un moine hérétique, nommé Santabarenus, qui, après quelques conjurations, lui montra un spectre semblable à son fils [3].

SAPHIS, — Morceaux de papier sur lesquels sont écrits des passages du Coran, et que les Maures vendent aux nègres, comme ayant la propriété de rendre invulnérables celui qui les porte.

SAPONDOMAD, — Génie sous la protection duquel est la terre, et qui, selon les Guèbres, fait des souhaits pour celui qui la cultive, et des imprécations contre celui qui la néglige.

SARMENIUS-LAPIS, — Pierre à laquelle on attribuait la vertu de prévenir les avortemens.

SAS. — Divination par le sas ou tamis; Voyez *Cosquinomancie*.

[1] M. Salgues, *Des Erreurs et des préjugés*.
[2] Delancre, *Tabl. de l'inconstance des démons*, etc., p. 141.
[3] Michel Glycas.

SARE (Marguerite); — Prévenue de sorcellerie à seize ans, elle mourut en prison à Bordeaux, où elle avait été renfermée pour avoir fait un pacte avec le diable [1].

SATAN, — Démon du premier ordre, chef des démons et de l'enfer, selon les théologiens; démon de la discorde, selon les démonomanes, prince révolutionnaire, et chef du parti de l'opposition dans le gouvernement de Belzébuth. Quand les anges se révoltèrent contre Dieu, Satan, alors gouverneur d'une partie du nord dans le ciel, se mit à la tête des rebelles; il fut vaincu et précipité dans l'abîme, qu'il gouverna paisiblement jusqu'au jour, inconnu pour nous, où Belzébuth parvint à le détrôner et à régner à sa place, ce qu'il fait probablement encore; et comme Satan met tout en œuvre pour recouvrer sa couronne, qu'on n'aime pas à voir sur la tête d'un autre, les historiens, flatteurs comme d'usage, le traitent de rebelle, pour faire leur cour au prince régnant. Milton dit que Satan est semblable à une tour par sa taille, et, un peu plus loin, il fixe sa hauteur à quelques quarante mille pieds.

On a publié, il y a peu de temps, une *lettre de Satan aux francs-maçons*, qui est apocryphe.

SATYRES. — Les satyres étaient, chez les païens, des divinités champêtres qu'on représentait comme de petits hommes fort velus, avec des cornes et des oreilles de chèvre, la queue, les cuisses et les jambes du même animal. Pline le naturaliste croit que les satyres étaient une espèce de singes; et il assure que dans une montagne des Indes il se trouve des singes à quatre pieds qu'on prendrait de loin pour des hom-

[1] Delancre, *Tableau de l'Inconstance des démons*, p. 95.

mes : ces sortes de singes ont souvent épouvanté les bergers et poursuivi les bergères ; peut-être sont-ce les inclinations lubriques de ces animaux qui ont donné lieu à toutes les fables que l'on conte touchant les satyres. Les théologiens disent que les satyres n'ont jamais été autre chose que des démons, qui ont paru sous cette figure sauvage ; et les cabalistes les regardent comme des gnomes, qui recherchaient les hommes pour s'unir avec leurs filles.

Saint Jérôme rapporte que saint Antoine rencontra, dans son désert, un satyre qui lui présenta des dattes, et l'assura qu'il était un de ces habitans des bois que les païens avaient honorés sous les noms de satyres et de faunes ; il ajouta qu'il était venu vers lui comme député de toute sa nation, pour le conjurer de prier pour eux le Sauveur commun, qu'ils savaient bien être venu en ce monde. Le cardinal Baronius prétend que ce satyre n'était qu'un singe à qui Dieu permit de parler, comme autrefois à l'ânesse de Balaam.

On raconte que le maréchal de Beaumanoir, chassant dans une forêt du Maine, en 1599, ses gens lui amenèrent un homme qu'ils avaient trouvé endormi dans un buisson, et dont la figure était très-singulière : il avait au haut du front deux cornes, faites et placées comme celles d'un belier ; il était fort chauve, et avait au bas du menton une barbe rousse et par flocons, telle qu'on peint celle des satyres. Il conçut tant de chagrin de se voir promener de foire en foire, qu'il en mourut à Paris, au bout de trois mois. On l'enterra dans le cimetière de la paroisse de Saint-Côme ; et on mit sur sa fosse cette épitaphe :

> Dans ce petit endroit, à part,
> Gît un très-singulier cornard ;
> Car il l'était sans avoir femme :
> Passans, priez Dieu pour son âme !

« Sous le roi Étienne, dit Leloyer, en temps de moissons, sortirent en Angleterre deux jeunes enfans de couleur verte, ou plutôt deux satyres, mâle et femelle, qui, après avoir appris le langage du pays, se dirent être d'une terre d'antipodes, où le soleil ne luisait, et ne voyaient que par une lumière sombre qni précédait le soleil d'orient, ou suivait celui d'occident. Au surplus, étaient chrétiens et avaient des églises. »

Enfin, un rabbin s'est imaginé que les satyres et les faunes des anciens étaient en effet des hommes; mais dont la structure était restée imparfaite, parce que Dieu, lorsqu'il les faisait, surpris par le soir du sabbat, avait interrompu son ouvrage.

SAUBADINE DE SUBIETTE, — Mère de Marie de Naguille, sorcière, que sa fille accusa de l'avoir menée au sabbat plusieurs fois [1].

SAUTERELLES. — Pendant que Charles le Chauve assiégeait Angers, des démons, sous des formes de sauterelles, grosses comme le pouce, ayant six ailes, et des dents dures comme des cailloux, vinrent assaillir les Français. Ces ennemis d'un nouveau genre volaient en ordre, rangés en bataille, et se faisaient éclairer par des piqueurs d'une forme élancée. On les exorcisa; et le tourbillon, mis en déroute, se précipita dans la mer, la tête en avant [2].

SAUVEURS D'ITALIE, — Charlatans qui se disent parens de saint Paul, et portent imprimée sur leur chair une figure de serpent qu'ils donnent pour naturelle. Ils se vantent de ne pouvoir être blessés

[1] *Tableau de l'inconstance des dém. sorc. et magic.*, liv. 2, p. 119.

[2] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 48.

par les serpens, ni par les scorpions, et de les manier sans danger.

SAVONAROLE (Jérôme), — Fameux dominicain ferrarais du quinzième siècle. « Moïse, Cyrus, Thésée et Romulus n'eussent pu faire observer long-temps leurs lois, s'ils eussent été désarmés, ainsi qu'il est arrivé de notre temps au jacobin Jérôme Savonarole qui se perdit, faute d'avoir la force de faire persévérer dans leur créance ceux qui avaient cru à ses paroles et de les faire croire aux incrédules. » (Machiavel, *le prince*. Chap. VI.)

Machiavel dit que Savonarole avait persuadé au peuple de Florence qu'il parlait avec Dieu. Nardin, dans son histoire de Florence, livre II, dit que les partisans de Savonarole étaient appelés Piagnoni, les pleureurs, et ses ennemis Arrabiati, les enragés ou les indisciplinables [1].

SCEPTICISME. — C'est cette philosophie pusillanime et douteuse, que l'on a appelée pyrrhonisme, du nom de son auteur. Pyrrhon vivait environ trois cents ans avant Jésus-Christ. Diogène Laërce assure qu'il doutait de tout, et ne se précautionnait contre rien; qu'il allait droit à un char, à un précipice, à un bûcher, à une bête féroce; qu'il bravait, dans les occasions les plus périlleuses, le témoignage de ses sens. Ceci est un peu difficile à croire : Pyrrhon pouvait raisonner comme un fou; mais il fallait qu'il se conduisît en homme sensé, pour parvenir à l'âge de quatre-vingt-dix ans, à travers les périls sans nombre dont nos sens seuls peuvent nous garantir.

Pyrrhon s'appliquait à trouver des raisons d'affirmer et des raisons de nier. Il soutenait que vivre et

[1] Saint-Foix, tom. 3, p. 368.

mourir étaient la même chose. Un de ses disciples, choqué de cette extravagance, lui ayant dit : « Pourquoi donc ne mourez-vous pas? — C'est précisément, répondit-il, parce qu'il n'y a aucune différence entre la mort et la vie. »

Pyrrhon, rencontrant un jour Anaxarque, son maître, qui était tombé dans un fossé, passa outre, sans daigner lui tendre la main : « Mon maître, disait-il, en lui-même, est aussi bien là qu'autre part.... » et Anaxarque fut le premier à s'applaudir d'avoir un tel disciple. Dans un voyage que Pyrrhon fit sur mer, son vaisseau fut sur le point de faire naufrage. Comme il vit tous les gens de l'équipage saisis de frayeur, il les pria, d'un air tranquille, de regarder un pourceau qui était à bord, et qui mangeait à son ordinaire : « Voilà, leur dit-il, quelle doit être l'insensibilité du sage. » Et on donna à cet insensé le nom de philosophe!

SCHADA-SCHIVAOUN, — Génies indiens qui régissent le monde. Ils ont des femmes ; mais ce ne sont que des attributs personnifiés. La principale se nomme *Houmani* : c'est elle qui gouverne le ciel et la région des astres.

SCHADUKIAM, — Province du Ginnistan, que les romans orientaux disent peuplée de dives et de péris.

SCHOUMNUS, — Fées malfaisantes très-redoutées des Kalmouks ; elles se nourrissent du sang et de la chair des humains, prennent souvent la forme de femmes charmantes ; mais un air sinistre, un regard perfide dévoilent leur âme infernale. Quatre dents de sanglier sortent ordinairement de leur bouche, qui se prolonge en trompe d'éléphant.

SCHROTER (Ulrich). — En 1553, à Willissaw,

dans le canton de Lucerne, un joueur de profession, nommé Ulrich Schroter, se voyant malheureux au jeu, proférait des blasphèmes qui ne rendaient pas ses parties meilleures. Il jura que, s'il ne gagnait pas, dans la chance qui allait tourner, il jetterait sa dague contre un crucifix qui était sur la cheminée. Les menaces d'Ulrich n'épouvantèrent point celui dont il outrageait l'image; Ulrich perdit encore. Furieux, il se lève, lance sa dague, qui s'évanouit, et aussitôt une troupe de diables tombe sur lui et l'enlève, avec un bruit si épouvantable, que toute la ville en fut ébranlée [1].

SCIAMANTIE, — Divination qui consiste à évoquer les ombres des morts, pour apprendre les choses futures. Elle différait de la nécromancie et de la psychomancie, en ce que ce n'était ni l'âme ni le corps du défunt qui paraissait, mais seulement un simulacre.

SCIMASAR, — Une des douze espèces d'augures que Michel Scot distingue dans son Traité de la physionomie. Il l'appelle *Scimasar Nova*; lorsque vous voyez, dit-il, un homme ou un oiseau derrière vous, qui vous joint et vous passe, s'il passe à votre droite, c'est bon augure, et mauvais s'il passe à gauche.

SCIOPODES, — Peuples fabuleux de l'Éthiopie, dont parle Pline, lesquels, n'ayant qu'un pied, s'en servaient pour se mettre à l'ombre du soleil, en se couchant par terre, et levant leur pied en l'air.

SCOPÉLISME, — Sorte de maléfice qu'on donnait par le moyen de quelques pierres charmées. On jetait une ou plusieurs pierres ensorcelées dans un jardin ou dans un champ : la personne qui les décou-

[1] Bodin, *Démonomanie*, liv. 3, chap. 1er. après Job-Fincel et André-Muscul.

vrait ou y trébuchait, en recevait le maléfice, qui faisait parfois mourir.

SCORPION. — Les Persans croient que par le moyen de certaines pierres merveilleuses, on peut ôter le venin aux scorpions, qui se trouvent chez eux en grand nombre.

Frey assure qu'il n'y a jamais eu de serpens ni de scorpions dans la ville de Hamps, à cause de la figure d'un scorpion gravée sur un talisman dans les murailles de cette ville.

SCOX ou CHAX, — Duc et grand marquis des enfers. Il a la voix rauque, l'esprit porté au mensonge, et se présente sous la forme d'une cigogne. Il vole l'argent dans les maisons qui en possèdent, et ne restitue qu'au bout de douze cents ans, si toutefois il en reçoit l'ordre. Il enlève les chevaux. Il exécute fidèlement tous les commandemens qui lui sont donnés, et quoiqu'il promette d'obéir aux exorcistes, il ne le fait cependant pas toujours. Il ment, s'il n'est pas dans un triangle; si au contraire il y est renfermé, il dit la vérité en parlant des choses divines; il indique les trésors cachés qui ne sont pas gardés par les malins esprits. Il commande trente légions [1].

SCYLLA, — Nymphe dont Glaucus fut amoureux. N'ayant pu la rendre sensible, il eut recours à Circé, qui jeta un charme dans la fontaine où Scylla avait coutume de se baigner. A peine y fut-elle entrée qu'elle se vit changée en un monstre qui avait douze griffes, six gueules et six têtes; une meute de chiens lui sortait de la ceinture. Effrayée d'elle-même, Scylla se jeta dans la mer, à l'endroit où est le détroit qui porte son nom.

[1] Wierus, *In Pseudomon. dæmon.*

SEBHIL ou SEBHAEL, — Génie qui, selon les Musulmans, tient les livres où sont écrites les bonnes et mauvaises actions des hommes.

SECRETAIN (Françoise), — Sorcière qui fut brûlée à Saint-Claude, en Franche-Comtée, sous Boguet. Elle avoua que le diable l'avait connue charnellement quatre ou cinq fois, tantôt en forme de chien, tantôt en forme de chat, et tantôt en forme de poule. C'est chose étrange, dit Boguet, que Satan l'ait connue en forme de poule; et je pense qu'au lieu de poule, elle ait voulu dire un oison, d'autant que le diable se transforme souvent en oison, d'où est venu le proverbe que Satan a des pates d'oie [1].

SECRETS MERVEILLEUX. — Faites tremper telle graine que vous voudrez dans la lie de vin, puis jetez-la aux oiseaux; ceux qui en tâteront s'enivreront et se laisseront prendre à la main.

Mangez, à jeun, quatre branches de rue, neuf grains de genièvre, une noix, une figue sèche, et un peu de sel, pilés ensemble, vous vous maintiendrez en parfaite santé, dit le Petit Albert.

Qu'on pile et qu'on prenne, dans du vin, une pierre qui se trouve dans la tête de quelques poissons, Avicène dit qu'on guérira de la pierre. Mizaldus prétend que les grains d'aubépine, pris avec du vin blanc, guérissent de la gravelle. La grenouille des buissons, coupée et mise sur les reins, fait tellement uriner, si l'on en croit Cardan, que les hydropiques en sont souvent guéris. Qu'on plume, qu'on brûle et qu'on réduise en poudre la tête d'un milan; qu'on en avale dans de l'eau, autant qu'on en peut prendre avec trois doigts, Mizaldus assure

[1] *Discours des exécrables sorciers.*

qu'on guérira de la goutte. Cardan affirme encore qu'une décoction de l'écorce du peuplier blanc, appliquée sur les membres souffrans, guérit la goutte sciatique.

Wecker déclare qu'une décoction de trèfle guérit les morsures de vipères. On voit dans Thiers qu'on fait sortir les ordures des yeux en crachant trois fois et disant : *Pain béni.*

Langius décide que la racine d'artichaut, cuite dans du vin, et bue à jeun, guérit la gonorrhée vérienne. Leloyer dit que, pour se garantir des enchantemens, il faut cracher sur l'urine récente, ou sur le soulier du pied droit, et qu'on se préserve des maléfices en crachant trois fois sur les cheveux qu'on s'arrache en se peignant, avant de les jeter à terre.

Si quelqu'un veut mourir en riant, qu'il mange de la grenouillette (espèce d'herbe que recherchent les grenouilles et les crapauds). Un ancien dit qu'une vierge arrête la grêle, en en mettant trois grains dans son sein. On lit, dans le livre de Cléopâtre, qu'une femme dont le mari se refroidit, en sera plus satisfaite, si elle porte sur elle la moelle du pied gauche d'un loup. D'autres prétendent que la femme qui fait porter à son mari un morceau de corne de cerf, a le plaisir de le voir toujours en bonne intelligence avec elle.

Pour qu'une femme avoue son secret, il faut lui mettre, pendant qu'elle dort, le cœur d'un crapaud sur la mamelle gauche; elle confessera aussitôt ce qu'elle a sur le cœur. On sait ordinairement le secret des femmes sans avoir recours à ces grands moyens. On empêche un mari de dormir, en mettant dans le lit un œil d'hirondelle. Mettez un œuf dans le vin; s'il descend de suite au fond, le vin est trempé; s'il surnage, le vin est pur. — Qu'on mêle l'herbe *cen-*

taurée avec le sang d'une huppe femelle, et qu'on en mette dans une lampe, avec de l'huile, tous ceux qui se trouveront présens se verront les pieds en l'air et la tête en bas. Si on en met au nez de quelqu'un, il s'enfuira et courra de toutes ses forces. — Celui-ci est d'Albert le Grand : Qu'on mette pourir la *sauge*, dans une phiole, sous du fumier, il s'en formera un ver, qu'on brûlera. En jetant sa cendre au feu, elle produira un horrible coup de tonnerre. Le même Albert le Grand ajoute que si on en mêle à l'huile de la lampe, toute la chambre semblera pleine de serpens.

La poudre admirable, que les charlatans appellent poudre de perlimpinpin, et qui opère tant de prodiges, se fait avec un chat écorché, un crapaud, un lézard et un aspic, qu'on met sous de bonne braise, jusqu'à ce que le tout soit pulvérisé [1].

On pourrait citer une foule de secrets pareils ; car nous en avons de toutes les couleurs ; mais ceux qu'on vient de lire suffisent pour donner une idée de la totalité. Cependant nous ne devons pas passer sous silence le charmant secret de faire danser une fille nue. Il faut prendre de la marjolaine sauvage, de la franche marjolaine, du thym sauvage, de la verveine, des feuilles de myrte ; avec trois feuilles de noyer et trois petites feuilles de fenouil : tout cela cueilli la veille de la Saint-Jean, au mois de juin, avant le soleil levé ; il faut les faire sécher à l'ombre, les mettre en poudre, et les passer au fin tamis de soie ; et quand on veut exécuter le badinage, il faut souffler cette poudre en l'air dans l'endroit où est cette fille ; l'effet suivra de près. Un fameux auteur ajoute que l'effet sera encore plus infaillible si cette expérience gaillarde se fait dans un lieu où il y ait des lampes al-

[1] Kivasseau.

lumées avec de la graisse de lièvre et de jeune bouc [1]. Voyez *Aiguillette*, *Charmes*, *Enchantemens*, *Maléfices*, *Superstitions*, etc.

SEGJIN, — Septième partie de l'enfer chez les mahométans. On y jette les âmes des impies sous un arbre noir et ténébreux, où l'on ne voit jamais aucune lumière; ce qui n'est pas gai.

SEINGS. — *Divination par le seing, adressée par Mélampus au roi Ptolémée.*

Un seing, ou grain de beauté, au front de l'homme ou de la femme, promet des richesses. Un seing auprès des sourcils d'une femme la rend à la fois bonne et belle; auprès des sourcils d'un homme, un seing le rend riche et beau. Un seing dans les sourcils promet à l'homme cinq femmes, et à la femme cinq maris. Un seing au nez annonce une personne insatiable en amour, qui a un autre seing dans un lieu secret.

Celui qui porte un seing à la joue deviendra opulent. Un seing à la langue promet le bonheur en ménage; un seing aux lèvres indique la gourmandise; un seing au menton annonce des trésors. La femme qui porte un seing au menton en a aussi un vers la rate. Un seing aux oreilles donne une bonne réputation. Les femme qui porte un seing aux oreilles en a aussi un entre les cuisses. Un seing au cou promet une immense fortune.

Celui qui porte un seing derrière le cou sera décapité..... Un seing aux reins caractérise un pauvre gueux. Un seing aux épaules annonce une captivité. Un seing aux aisselles promet un heureux mariage.

Un seing à la poitrine ne donne pas de grandes richesses. Celui qui porte un seing sur le cœur est or-

[1] *Secrets du Petit Albert.*

dinairement méchant... Celui qui porte un seing au ventre aime la bonne chère. Ceux qui ont un seing aux mains auront beaucoup d'enfans. L'homme qui porte un seing aux parties sexuelles n'aura que des garçons ; la femme, que des filles. On sent que le cas deviendra très-embarrassant si l'homme qui porte un seing aux parties sexuelles se marie avec une femme qui en ait un dans le même endroit.

Les Anglais du commun prétendent que c'est un signe heureux d'avoir une verrue au visage. Ils attachent beaucoup d'importance à la conservation des poils qui naissent ordinairement sur ces sortes d'excroissances.

SEL. — Le sel, dit Boguet, est un antidote souverain contre la puissance de l'enfer, et comme Dieu a commandé expressément qu'on eût bien soin d'en mêler dans les sacrifices qu'on aurait à lui faire, et qu'on s'en servît au baptême, le diable a tellement pris le sel en haine, qu'on ne mange rien de salé au sabbat. Un Italien, se trouvant par hasard à cette assemblée pendable, demanda du sel avec tant d'importunité, que le diable fut contraint d'en faire servir. Sur quoi l'Italien s'écria : Dieu soit béni ! puisqu'il m'envoie ce sel ; et tout délogea à l'instant.

Le sel est le symbole de l'éternité et de la sagesse, parce qu'il ne se corrompt point. Voyez *Salière*.

SEPT. — Ce nombre était regardé comme sacré, à cause des sept planètes. On élevait sept autels, on immolait sept victimes, pour faire descendre les génies sur la terre.

SEPULTURE. — Quelques philosophes qui voyageaient en Perse ayant trouvé un cadavre abandonné

sur le sable, l'ensevelirent et le mirent en terre. La nuit suivante, un spectre apparut à l'un de ces philosophes, et lui dit que ce mort était le corps d'un infâme, qui avait commis un inceste avec sa mère, et que la terre lui refusait son sein. C'est pourquoi les philosophes se rendirent le lendemain, au même lieu, pour déterrer le cadavre; mais ils trouvèrent la besogne faite, et continuèrent leur route sans plus s'en occuper [1]. Voyez *Funérailles*.

SERMONS. — Le diable, qui affecte de se servir de tous les usages de notre église, fait faire aussi des sermons auxquels doivent assister tous les sorciers, magiciens, etc. C'est Asmodée qui est le prédicateur ordinaire; et plusieurs sorcières ont rapporté l'avoir entendu prêcher au sabbat.

Marie de Sains déclara que le 30 mai 1613, elle entendit ce discours. « Mes amis, nous célébrons aujourd'hui le sabbat de Sodomie. La Sodomie est une œuvre très-agréable à Lucifer. Je vous prie de faire bien votre devoir, voire même vous provoquer les uns aux autres; prenez exemple de moi, qui suis le prince de la luxure; et, si vous accomplissez souvent cette œuvre, vous aurez la récompense en ce monde; et en l'autre la vie éternelle [2]. »

SÉROSCH, — Génie de la terre chez les Parsis. C'est lui qui préserve l'homme des embûches du diable.

SERPENT. — Un historien, après avoir beaucoup raisonné sur la figure qu'avait le serpent, ajoute qu'il est raisonnable de supposer que c'é-

[1] Agathias.
[2] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 198.

tait quelque créature charmante, qu'Ève prit pour un ange bien intentionné.

Le serpent noir de Pensylvanie a le pouvoir de charmer les oiseaux et les écureuils, et de fasciner leurs yeux : s'il est couché sous un arbre, et qu'il fixe ses regards sur l'oiseau ou l'écureuil, qui se trouve au-dessus de lui, il les force à descendre et à se jeter directement dans sa gueule. Cette opinion est très-accréditée, parce qu'elle tient du merveilleux : on en peut trouver la source dans l'effroi que le serpent noir cause à l'écureuil. Un de ces animaux, troublé par la frayeur, a pu tomber naturellement de son arbre, et le peuple, qui se fait des prodiges toutes les fois que l'occasion s'en présente, a bien vite attribué à des charmes un effet qu'il éprouve lui-même à tout instant.

Il y a dans les royaumes de Juida et d'Ardra, en Afrique, des serpens très-doux, très-familiers, et qui n'ont aucun venin; ils font une guerre continuelle aux serpens venimeux; et voilà sans doute l'origine du culte qu'on commença, et qu'on a toujours continué de leur rendre.

Un marchand anglais, ayant trouvé un de ces serpens dans son magasin, le tua, et, n'imaginant pas avoir commis une action abominable, le jeta devant sa porte : quelques femmes passèrent, jetèrent des cris affreux, et coururent répandre dans le canton la nouvelle de ce sacrilége. Une sainte fureur s'empara des esprits; on massacra tous les Anglais; on mit le feu à leurs comptoirs, et leurs marchandises furent toutes consumées par les flammes.

Il y a encore des chimistes qui soutiennent que le serpent, en muant et en se dépouillant de sa peau, rajeunit, croît, acquiert de nouvelles forces; et qu'il ne meurt que par des accidens, et jamais de mort na-

turelle. On ne peut pas prouver, par des expériences, la fausseté de cette opinion ; car si on nourrissait un serpent, et qu'il vînt à mourir, les partisans de son espèce d'immortalité diraient qu'il est mort de chagrin de n'avoir pas sa liberté, ou parce que la nourriture qu'on lui donnait ne convenait point à son tempérament.

SERVIUS TULLIUS. — Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, avait une belle esclave qui se nommait Ocrisia. Vulcain en devint amoureux, selon les anciens, et l'engrossa. Elle accoucha d'un fils qui se nomma Servius Tullius, et qui fut roi des Romains. Leloyer, et d'autres aussi judicieux, prétendent que Servius était fils du diable. Les cabalistes soutiennent, de leur côté, qu'il fut fils d'un salamandre; les incrédules de notre malheureux siècle diront sans doute qu'il était fils d'un homme. Nous penchons pour le diable, par égard pour la vertu d'Ocrisia.

SETHUS. — Il y avait, à la suite de l'empereur Manuel, un magicien nommé Sethus, qui rendit une fille éperdument amoureuse de lui, par le moyen d'une pêche qu'il lui mit dans le sein, à ce que conte Nicetas.

SÉVÈRE. — Quelques historiens rapportent qu'à la sortie d'Antioche, l'ombre de l'empereur Sévère apparut à Caracalla, et lui dit pendant son sommeil : *Je te tuerai comme tu as tué ton frère.*

SEXE. — *Manière de distinguer si une femme est enceinte d'un garçon ou d'une fille.* — Dans le temps de la conception, si c'est un garçon que la femme a conçu, la couleur de son visage est d'un rose éclatant, ses mouvemens légers, son humeur enjouée.

Voilà le premier signe. Mais on en a découvert plusieurs autres. Si le ventre de la mère grossit et s'arrondit du côté droit, elle est enceinte d'un garçon. Si le lait qui emplit bientôt les mamelles, est tellement épais qu'en le mettant sur un marbre il ne se sépare point, ou qu'en en déposant une goutte dans un verre d'eau claire il n'aille point au fond, la mère est enceinte d'un garçon. Que l'on mette un grain de sel au bout des mamelles, s'il ne fond point, c'est un garçon. Si le sang qu'on tire à la femme, au cinquième mois, est épais et pesant, c'est un garçon. Si la mamelle droite est plus grosse que l'autre, c'est un garçon. Si les douleurs de la grossesse se portent du côté droit, c'est encore un garçon.

Mais si ces douleurs se font sentir du côté gauche, c'est d'une fille que la femme est enceinte. Si la mamelle gauche est plus grosse que la droite, c'est une fille. Si la femme est pesante et pâle, c'est une fille. Si elle a le ventre arrondi du côté gauche, c'est une fille. Si son lait est livide, clair, délié, s'il nage sur l'eau, s'il se sépare aisément, c'est une fille. Albert le Grand dit que ces signes sont à peu près certains, et qu'il est rare que l'expérience ne les ait pas justifiés.

SHAMAVÉDAM, — L'un des quatre livres sacrés des Indiens. C'est celui qui contient la science des augures et des divinations.

SHOUPELTINS. — Les habitans des îles Schetland appelaient ainsi des tritons ou hommes marins, dont les anciennes traditions et la superstition populaire ont peuplé les mers du Nord.

SIBYLLES. — Les sibylles étaient chez les anciens des enthousiastes, des convulsionnaires qui faisaient le métier de devineresses. Leurs prophé-

ties étaient en vers ; les morceaux qui nous en restent sont supposés, cependant on peut les mettre, en grande partie, à côté des quatrains de Nostradamus.

Les sibylles sont au nombre de dix, selon Varron ; d'autres en comptent jusqu'à douze : 1°. la sibylle de Perse. Elle se nommait Sambethe ; on la dit bru de Noé, dans des vers sibyllins apocryphes ; elle a prédit l'avénement du Messie, par la bouche d'un poëte chrétien. 2°. La sibylle libyenne. Elle voyagea à Samos, à Delphes, à Claros, et dans plusieurs autres pays. On lui attribue des vers contre l'idolâtrie, dans lesquels elle reproche aux hommes leur sottise de placer tous leur espoir de salut dans un dieu de pierre ou d'airain, et d'adorer les ouvrages de leurs mains. Mais les vers ont trop de marques modernes pour que l'homme de goût s'y laisse tromper.

3°. La sibylle de Delphes. Elle était fille du devin Tyrésias. Après la prise de Thèbes, elle fut consacrée au temple de Delphes par les Épigones, descendans des guerriers qui prirent Thèbes la première fois. Ce fut elle, selon Diodore, qui porta la première le nom de Sibylle. Elle a célébré dans ses vers la grandeur divine ; et des savans prétendent qu'Homère a tiré parti de quelques-unes de ses pensées. 4°. La sibylle d'Érythrée. Elle a prédit la guerre de Troie, dans le temps que les Grecs s'embarquaient pour cette expédition. Elle a prévu aussi qu'Homère chanterait cette guerre longue et cruelle. Si l'on en croit Eusèbe et saint Augustin, elle connaissait les livres de Moïse, car elle a parlé de la vierge Marie, mille ans avant qu'elle fût née, disant que le créateur du ciel habiterait dans son sein, et détaillant clairement la venue de Jésus-Christ, ses miracles, sa Passion et son dernier jugement. Bien plus, elle a fait des vers, dont les premières lettres expriment, par acrostiche, *Jé-*

sus-Christ, *fils de Dieu*. On l'a quelquefois représentée avec un petit Jésus et deux anges à ses pieds.

5°. La sibylle cimmérienne a parlé de la sainte Vierge plus clairement encore que celle d'Érythrée, puisque, selon Suidas, elle la nomme par son propre nom. 6°. La sibylle de Samos a prédit que les Juifs crucifieraient le vrai Dieu. Quelques écrivains modernes prétendent qu'on trouve ses prophéties dans les anciennes annales des Samiens.... 7°. La sibylle de Cumes, la plus célèbre de toutes, faisait sa résidence ordinaire à Cumes, en Italie. On l'appelait Déiphobe; elle était fille de Glaucus, et prêtresse d'Apollon. Elle rendait ses oracles au fond d'un antre qui avait cent portes, d'où sortaient autant de voix terribles qui faisaient entendre les réponses de la prophétesse. Ce fut elle qui offrit à Tarquin le Superbe un recueil de vers sibyllins, qui furent soigneusement conservés dans les archives de l'empire, au Capitole. Cet édifice ayant été brûlé, du temps de Sylla, Auguste fit ramasser tout ce qu'il put trouver de fragmens détachés de ces vers, et les fit mettre dans des coffres d'or, au pied de la statue d'Apollon Palatin, où l'on allait les consulter. Les factions des riches, qui en étaient les dépositaires, les interprétaient à leur gré, et en tiraient grand parti auprès du peuple, qui les regardait comme des oracles. Le savant Petit, dans son traité *de Sibyllâ*, prétend qu'il n'y a jamais eu qu'une sibylle, dont on a partagé les actions et les voyages. Ce qui a donné lieu, selon lui, à cette multiplicité, c'est que cette fille mystérieuse a voyagé en divers pays. Ce sentiment est d'autant plus probable que tous les vers des sibylles étaient écrits en grec, ce qui ne serait pas arrivé s'il y en avait eu en Perse, en Phrygie, etc. Peut-être aussi a-t-on donné le nom de sibylle à quel-

ques personnes qui, à l'imitation de la seule qu'on doive reconnaître, se sont mêlées de prévenir l'avenir.

8°. La sibylle hellespontine. Elle naquit à Marpèse, dans la Troade; elle prophétisa du temps de Solon et de Crésus. On lui attribue aussi des prophéties sur la naissance de Jésus-Christ. 9°. La sibylle phrygienne. Elle rendait ses oracles à Ancyre, en Galatie, près de l'endroit où Bajazet fut vaincu par Tamerlan. Elle a prédit l'annonciation et la naissance du Sauveur. 10°. La sibylle tiburtine, ou Albunée, qui fut honorée à Tibur, comme une divinité, et fit des vers contre l'adultère et la pédérastie. Elle prédit que Jésus-Christ serait roi du monde, et qu'il naîtrait d'une vierge à Bethléem. 11°. La sibylle d'Épire. Elle commença à prévoir l'avenir, dit gravement Nicétas, et à pronostiquer la naissance du Sauveur, du moment qu'elle sortit du ventre de sa mère. 12°. La sibylle égyptienne a prédit les mystères de la passion, le crucifix, la trahison de Judas, etc.

Toutes les prophéties des sibylles, qui concernent le Messie, n'étaient point connues des anciens, et sont regardées comme des contes par ceux des modernes qui ont un peu de bon sens, quoique saint Jérôme ait dit que les sibylles avaient reçu du ciel le don de lire dans l'avenir en récompense de leur chasteté. Au reste, on ne peut rien prononcer de certain sur les vers des sibylles, car ils sont tous perdus; et les huit livres de vers sibyllins, que nous avons aujourd'hui, sont entièrement supposés.

SICIDITES. — Leloyer conte que ce magicien, appuyé sur les fenêtres de l'empereur Manuel Comnène, avec les courtisans, regardait le port de Constantinople. Il arriva une petite chaloupe chargée de pots de terre. Sicidites offrit à ceux qui l'entouraient

de leur faire voir le potier cassant ses pots ; ce qu'il effectua à l'instant au grand divertissement des courtisans, qui se pâmaient de rire; mais ce rire se changea en compassion, quand ils aperçurent ce pauvre homme qui se lamentait en s'arrachant la barbe, à la vue de tous ses pots cassés. Et comme on lui demandait pourquoi il les avait brisés de la sorte, il répondit qu'il avait vu un grand serpent à crête rouge et étincelante, entortillé autour de ses pots, qui le regardait, la gueule ouverte et la tête levée comme s'il eût voulu le dévorer, et qu'il n'avait disparu qu'après tous les pots cassés.

Un autre jour, pour se venger de quelques gens qui l'insultaient dans un bain, il se retira dans une chambre prochaine pour reprendre ses habits, et dès qu'il fut sorti, tous ceux qui étaient dans le bain détalèrent avec précipitation, parce que du fond de la cuve du bain, ils avaient vu sortir des hommes noirs, qui les chassaient à coups de pied par les fesses.

SIDÉROMANTIE, — Divination qui se pratiquait avec un fer rouge, sur lequel on plaçait avec art un certain nombre de petites paillettes qu'on brûlait et qui jetaint des reflets comme les étoiles.

SIDRAGASUM ,—Démon qui a le pouvoir de faire danser les filles toutes nues.

SIGÉANI, — Esprit qui, dans le royaume d'Ava, préside à l'ordre des élémens, et lance la foudre et les éclairs.

SIGNE DE CROIX. — Personne n'ignore que les signes de croix sont de puissans préservatifs contre les tentations du diable. On lit dans une vieille légende que saint Dorothée, ayant soif, commanda à Pa-

lade, son disciple, d'aller puiser de l'eau. Le diable, qui l'entendit, eut la malice de jeter un aspic dans le puits de saint Dorothée. Palade l'ayant vu, en fut tout effrayé, et courut dire à son maître : Nous ne pouvons plus boire, mon père, j'ai vu un aspic au fond du puits. — Si le démon jetait des serpens venimeux dans toutes les fontaines, répondit le saint, vous ne boiriez donc jamais?... Il sortit en même temps de sa cellule, tira lui-même de l'eau, et en but après s'être signé. Faites comme moi, ajouta-t-il : *Le Diable est sans force devant un signe de croix*. L'histoire ajoute qu'il avait raison.

Quand les Jésuites portèrent la foi dans l'Asie, un pauvre homme de l'île d'Ormuz (à l'entrée du golfe Persique), s'étant décidé à embrasser le christianisme, vit une troupe de démons, sous des figures de chats et de rats en colère. C'était la nuit; il pensa qu'on venait peut-être lui tordre le cou. Il appela du secours à grands cris, en faisant le signe de la croix, et tous ces démons s'évanouirent [1].

Un Juif qui se rendait à Fondi, dans le royaume de Naples, fut surpris par la nuit, et ne trouva pas d'autre gîte qu'un temple d'idoles, où il se décida, faute de mieux, à attendre le matin. Il s'accommoda comme il put dans un coin du sanctuaire, s'enveloppa dans son manteau, et se disposa à dormir ; mais au moment où il allait fermer l'œil, il vit plusieurs démons tomber de la voûte dans le temple, et se disposer en cercle autour d'un grand autel. En même temps le roi de l'enfer descendit aussi, se plaça sur un trône élevé, et ordonna à tous les diables subalternes de lui rendre compte de leur conduite. Chacun fit valoir alors les services qu'il avait rendus à la chose publi-

[1] *Epistolæ indicæ ; epist. Gaspari Belgæ ad fratres ormuti*, 1549.

que ; chacun fit l'apologie de ses talens et l'exposé de ses bonnes actions. Le Juif, qui ne jugeait pas comme le prince des démons, et qui trouvait leurs bonnes actions un peu douteuses, fut si effrayé de la mine de ses voisins et de leurs discours, qu'il se hâta de dire les prières et de faire les cérémonies que la synagogue met en usage pour chasser les esprits malins; mais inutilement : les exorcismes de la synagogue étaient passés de mode, et les démons ne s'aperçurent seulement pas qu'ils étaient vus par un homme. Le Juif, ne sachant plus à quoi recourir, s'avisa d'employer le signe de la croix. On lui avait dit que ce signe était d'une efficacité incontestable, et il en fut bientôt convaincu, car les démons cessèrent de parler aussitôt que le Juif commença de se signer; et, après avoir bien regardé autour de lui, le roi de l'enfer aperçut le malencontreux enfant d'Israel. Allez voir qui est là, dit-il à un de ses gens.... Le démon obéit; lorsqu'il eut examiné le voyageur, il retourna vers son maître. C'est un vase de réprobation [1], lui dit-il; mais malheureusement il veint de se glorifier du signe de la croix.... En ce cas, reprit le grand Diable en gémissant, sortons d'ici. Nous ne pourrons plus bientôt être tranquilles dons nos temples; si ces choses continuent, on n'aura plus la liberté de quitter l'enfer.... En disant ces paroles, le prince des démons s'envola; tous ses gens disparurent, et le Juif se fit chrétien.

SILÈNES. — On donnait ce nom aux satyres lorsqu'ils étaient vieux. On entendait aussi quelquefois par silènes des génies familiers, tels que celui dont *Socrate* se vantait d'être accompagné.

[1] Le texte porte : c'est un vase ou un pot vide de grâce; *Vas vacuum*, etc.

SIMON LE MAGICIEN. — Ce Simon, qui n'est guère connu que pour avoir voulu acheter aux apôtres le don de faire des miracles, joue un grand rôle dans les livres des démonomanes. Voici quelques-uns des contes qu'on a faits sur ses talens magiques. Il avait à sa porte un gros dogue qui dévorait ceux que son maître ne voulait pas laisser entrer. Saint Pierre, voulant parler à Simon, ordonna à ce chien de lui aller dire, en langage humain, que Pierre, serviteur de Dieu, le demandait; le chien s'acquitta de cette commission, au grand étonnement de ceux qui étaient alors avec Simon. Mais Simon, pour leur faire voir qu'il n'en savait pas moins que saint Pierre, ordonna à son tour au chien d'aller lui dire qu'il entrât, ce que le chien exécuta aussitôt.

Simon le magicien disait que, si on lui tranchait la tête, il ressusciterait trois jours après. L'empereur le fit décapiter; mais par ses prestiges il supposa la tête d'un mouton à la place de la sienne, et se remontra le troisième jour. Il commandait à une faux de faucher d'elle-même, et elle faisait autant d'ouvrage que le plus habile faucheur.

Sous le règne de l'empereur Néron, Simon le magicien parut un jour en l'air, comme un oiseau, assis sur un char de feu. Mais saint Pierre, qui en savait plus long que lui, le fit tomber, et il se cassa les jambes. On a écrit cette aventure sous le titre du *Combat Apostolique*. Voyez *Abdias de Babylone*.

SIMON DE PHARÈS, — Auteur d'un recueil d'histoires de quelques célèbres astrologues et hommes doctes, qu'il dédia au roi Charles VIII. Il ne paraît pas que ce livre ait été imprimé [1].

[1] *Singularités historiques et littéraires de D. Liron*, t. 1, p. 313.

SIMONIDE. — Un jour qu'il soupait chez un de ses amis, on vint avertir Simonide que deux jeunes gens étaient à la porte, qui voulaient lui parler d'une affaire importante. Il sort aussitôt, ne trouve personne; et, dans l'instant qu'il veut rentrer à la maison, elle s'écroule et écrase les convives sous ses ruines. Il dut son salut à un hasard si singulier, qu'on le regarda, parmi le peuple, comme un trait de bienveillance de Castor et Pollux, qu'il avait chantés dans un de ses poëmes.

SIMORG, — Oiseau fabuleux que les Arabes nomment Anka, et les Rabbins Jukhneh, et que les Perses disent habiter dans les montagnes de Caf. Il est si grand qu'il consume pour sa subsistance tout ce qui croît sur plusieurs montagnes. Il parle, il a de la raison, de la religion, en un mot c'est une fée qui a la figure d'un oiseau. Étant un jour interrogé sur son âge, le Simorg répondit : « Ce monde s'est trouvé sept fois rempli de créatures, et sept fois entièrement vide d'animaux. Le siècle d'Adam, dans lequel nous sommes, doit durer sept mille ans, qui font un grand cycle d'années; j'ai déjà vu douze de ces cycles, sans que je sache combien il m'en reste à voir. »

SINGES. — Ces animaux étaient en grande vénération en Égypte. Chez les Romains, au contraire, c'était un mauvais présage de rencontrer un singe en sortant de la maison.

SIRATH. — C'est le nom que donnent les Musulmans au pont que les âmes passent après leur mort, et au-dessous duquel est un feu éternel. Il est aussi mince que le tranchant d'un sabre; les justes doivent le passer avec la rapidité de l'éclair, pour entrer dans le paradis.

SIRCHADE, — Démon qui a tout pouvoir sur les animaux.

SISTRE, — Plante siliqueuse qui, selon Aristote, se trouvait dans le Scamandre, ressemblait au pois chiche, et avait la vertu de mettre à l'abri de la crainte des spectres et des fantômes ceux qui la tenaient à la main.

SITTIM, — Démon indien qui habite les bois, sous forme humaine.

SOCRATE. — On a beaucoup vanté la belle morale de Socrate, la sagesse de sa conduite, l'expérience qu'il avait des choses, cette philosophie qui épura son âme de toutes les passions honteuses, son penchant à la vertu, et cette prudence qui lui faisait prévoir le résultat nécessaire des événemens incertains, qui guidait son choix dans les occasions douteuses, et lui montrait de loin tous les périls. Les anciens, qui trouvaient tant de grandes qualités surhumaines, ne les croyaient pas étrangères à l'essence des démons. Aussi disaient-ils que Socrate avait un démon familier, et Proclus soutient qu'il lui dut toute sa sagesse [1]. Peut-être les hommes trouvaient-ils leur compte à cet arrangement. Ils se consolaient d'être moins vertueux que Socrate, en songeant qu'ils n'avaient pas un appui comme le sien.

SOMNAMBULES. — Des gens d'une imagination vive, d'un sang trop bouillant, font souvent en dormant ce que les plus hardis n'osent entreprendre éveillés. Barclai parle d'un professeur, qui répétait la nuit les leçons qu'il avait données le jour, et qui grondait si haut, qu'il réveillait tous ses voisins. Johns-

[1] Proclus, *de Animâ et dæmone*. Naudé, *Apologie*.

ston rapporte, dans sa *Thaumatographia naturalis*, qu'un jeune homme sortait toutes les nuits de son lit, vêtu seulement de sa chemise; puis, montant sur la fenêtre de sa chambre, il sautait à cheval sur le mur, et le talonnait pour accélérer la course qu'il croyait faire. Un autre descendit dans un puits, et s'éveilla, aussitôt que son pied eut touché l'eau qui était très-froide. Un autre monta sur une tour, enleva un nid d'oiseaux, et se glissa à terre par une corde, sans s'éveiller.

Un Parisien, de même endormi, se leva, prit son épée, traversa la Seine à la nage, tua un homme que la veille il s'était proposé d'assassiner; et, après qu'il eut consommé son crime, il repassa la rivière, retourna à sa maison et se mit au lit sans s'éveiller.

On peut expliquer le somnambulisme, comme une activité partielle de la vie animale. L'organe actif transmet aussi l'incitation sur les organes voisins : et ceux-ci commencent également, par l'effet de leurs relations avec la représentation qui a été excitée, à devenir actifs et à coopérer; par là, l'idée de l'action représentée devient si animée, que même les instrumens corporels, nécessaires pour son opération, sont mis en activité par les nerfs qui agissent sur eux; le somnambule commence même à agir corporellement, et remplit l'objet qu'il s'est proposé, avec la même exactitude que s'il était éveillé; avec cette différence néanmoins qu'il n'en a pas le sentiment général, parce que les autres organes de la vie animale, qui n'ont pas participé à l'activité, reposent, et que par conséquent, le sentiment n'y a pas été réveillé. M. Gall a connu un prédicateur somnambule qui, très-souvent, ayant un sermon à faire, se levait la nuit en dormant, écrivait son texte, ou en faisait la divison, en travaillait des morceaux entiers, rayait ou corrigeait quelques

passages, en un mot, qui se conduisait comme s'il eût été éveillé, et qui cependant en s'éveillant n'avait aucun sentiment de ce qu'il venait de faire [1]. La Fontaine a composé, dit-on, sa fable des *deux pigeons* en dormant.

Nous en aurions trop à dire, si nous voulions parler du somnambulisme magnétique. On prétend qu'une personne magnétisée s'endort profondément et parle aussitôt pour révéler les choses secrètes, prédire l'avenir et lire dans les cœurs, par un prodige inexplicable. Voyez *Magnétisme*.

SONGES. — Le cerveau est le siége de la pensée, du mouvement et du sentiment. Si le cerveau n'est point troublé par une trop grande abondance de vapeurs crues, si le travail ne lui a pas ôté toutes ses forces, il engendre des songes, excités par les images dont il s'est vivement frappé durant le jour, ou par des impressions toutes nouvelles, produites dans le cerveau par les affections naturelles ou accidentelles des nerfs, ou par la nature du tempérament.

Saint Thomas prétend que Satan est le père des songes surnaturels, et qu'il se tient toute la nuit à notre chevet. En conséquence, il peut aussi se multiplier à l'infini, et se trouver à la fois dans trois ou quatre cents millions de lieux divers. Mais les songes naturels (et ils le sont tous) viennent des émotions de la journée et du tempérament. Les personnes d'un tempérament sanguin songent les festins, les danses, les divertissemens, les amourettes, les plaisirs, les jardins et les fleurs. Les tempéramens bilieux songent les disputes, les querelles, les combats, les incendies, les couleurs jaunes, etc. Les mélancoliques songent l'obscurité, les ténèbres, la fumée,

[1] Cranologie du docteur Gall.

les promenades nocturnes, les spectres, et les choses tristes de la mort. Les tempéramens pituiteux ou flegmatiques songent la mer, les rivières, les bains, les navigations, les naufrages, les fardeaux pesans, etc. Les tempéramens mêlés, comme les sanguins-mélancoliques, les sanguins-flegmatiques, les bilieux-mélancoliques, etc., ont des songes qui tiennent des deux tempéramens, comme dit Peucer.

Les anciens attachaient beaucoup d'importance aux rêves; et l'antre de Trophonius était célèbre pour cette sorte de divination. Pausanias nous a laissé, d'après sa propre expérience, la description des cérémonies qui s'y observaient. « Le dévot passait d'abord plusieurs jours dans le temple de la bonne fortune. Là, il faisait ses expiations, observant d'aller deux fois par jour se laver. Quand les prêtres le déclaraiemt purifié, il immolait au dieu une grande quantité de victimes; cette cérémonie finissait ordinairement par le sacrifice d'un belier noir. Alors le curieux était frotté d'huile par deux jeunes enfans, et conduit à la source du fleuve, où on lui présentait une coupe d'eau du Léthé, qui bannissait de l'esprit toute idée profane, et une coupe d'eau de Mnémosyne, qui disposait la mémoire à conserver le souvenir de ce qui allait se passer. Les prêtres découvraient ensuite la statue de Trophonius, devant laquelle il fallait s'incliner et prier; enfin, couvert d'une tunique de lin, et le front ceint de bandelettes, on allait à l'oracle. Il était placé sur une montagne, au milieu d'une enceinte de pierre qui cachait une profonde caverne, où l'on ne pouvait descendre que par une étroite ouverture. Quand, après beaucoup d'efforts, et à l'aide de quelques échelles, on avait eu le bonheur de descendre sans se rompre le cou, il fallait passer encore, de la même manière, dans une se-

conde caverne, petite et très-obscure. Là, il n'était plus question d'échelles ni de guides. On se couchait à terre, et surtout on n'oubliait pas de prendre dans ses mains une espèce de pâte, faite avec de la farine, du lait et du miel : on présentait les pieds à un trou qui était au milieu de la caverne, et dans le même instant, on se sentait rapidement emporté dans l'antre; on s'y trouvait couché sur des peaux de victimes récemment sacrifiées, et enduites de certaines drogues dont les prêtres seuls connaissaient la vertu ; on ne tardait pas à s'endormir profondément : c'était alors qu'on avait d'admirables visions, et que les temps à venir découvraient tous leurs secrets. »

Hippocrate dit que, pour se soustraire à la malignité des songes, quand on voit, en rêvant, pâlir les étoiles, on doit courir en rond; quand on voit pâlir la lune, on doit courir en long; quand on voit pâlir le soleil, on doit courir tant en long qu'en rond....

On rêve feu et flammes quand on a une bile jaune; on rêve fumée et ténèbres quand on a une bile noire; on rêve eau et humidité, quand on a des glaires et des pituites, à ce que dit Gallien.

Songer à la mort, annonce mariage, selon Artémidore. Songer des fleurs, prospérité. Songer des trésors, peines et soucis. Songer qu'on devient aveugle, perte d'enfans.... Ces beaux secrets peuvent donner une idée de l'*Onéirocritique* d'Artémidore, ou explication des rêves.

Songer des bonbons et des crèmes, dit un autre savant, annonce des chagrins et des amertumes. Songer des pleurs, annonce de la joie. Songer des laitues, annonce une maladie. Songer or et richesses, annonce la misère.... Il y a eu des hommes assez superstitieux pour faire leur testament, parce qu'ils

avaient vu un médecin en songe ; ils croyaient que c'était un présage de mort.

Explication précise de quelques-uns des principaux songes, suivant les livres connus.—Aigle. Si on voit, en songe, voler un aigle, bon présage ; signe de mort, s'il tombe sur la tête du songeur. *Ane.* Si on voit courir un âne, présage de malheur. Si on le voit en repos, caquets et méchancetés. Si on l'entend braire, inquiétudes et fatigues. *Arc-en-ciel.* Vu du côté de l'orient, c'est un signe de bonheur pour les pauvres ; du côté de l'occident, le présage est pour les riches. *Argent* trouvé, chagrin et pertes ; argent perdu, bonnes affaires.

Bain dans l'eau claire, bonne santé. Bain dans l'eau trouble, mort de parens et d'amis. *Belette.* Si on voit une belette en songe, signe certain qu'on aimera une méchante femme. *Boire* de l'eau fraîche, grandes richesses. Boire de l'eau chaude, maladie. Boire de l'eau trouble, chagrins. *Bois.* Être peint sur bois dénote longue vie. *Boudin.* Faire du boudin, présage de peines. Manger du boudin, visite inattendue. *Brigands.* On est sûr de perdre quelques parens ou une partie de sa fortune, si on songe qu'on est attaqué par des brigands.

Cervelas. Faire des cervelas : passion violente. Manger des cervelas : amourettes pour les jeunes gens ; bonne santé pour les vieillards. *Champignons :* signe d'une vie longue et d'une bonne santé. *Chanter.* Un homme qui chante, espérance ; une femme qui chante, pleurs et gémissemens. *Charbons* éteints, mort. Charbons allumés, embûches. Manger des charbons, pertes et revers. *Chat-huant :* funérailles. *Cheveux* arrachés : pertes d'amis ou d'argent. *Corbeau* qui vole : péril de mort. *Couronne.* Une couronne d'or sur la tête présage des honneurs. Une couronne

d'argent, bonne santé. Une couronne de verdure, dignités. Une couronne d'os de morts annonce la mort. *Cygnes noirs* : tracas de ménage.

Dents. Chute de dents, présage de mort. *Dindon*. Voir ou posséder des dindons : folie de parens ou d'amis.

Enterrement. Si quelqu'un rêve qu'on l'enterre vivant, il peut s'attendre à une longue misère. Aller à l'enterrement de quelqu'un : heureux mariage. *Étoiles*. Voir des étoiles tomber du ciel : chutes, déplaisirs et revers.

Fantôme blanc : joie et honneurs. Fantôme noir : peines et chagrins. *Femme*. Voir une femme : infirmité. Des femmes qui accouchent : joie. Une femme blanche : heureux événement. Une femme noire : maladie. Une femme nue : mort de quelque parent. Plusieurs femmes : caquet. *Fesses*. Voir des fesses : infamie. *Fèves*. Manger des fèves : querelles et procès. *Filets*. Voir des filets : présage de pluie. *Flambeau* allumé : récompense. Flambeau éteint : emprisonnement. *Fricassées* : caquets de femmes.

Galanterie. Si un homme rêve qu'il est galant, bonne santé. Si une femme rève qu'elle est galante : elle sera heureuse dans le commerce. Si c'est une fille qui ait ce songe : inconstance. *Gibet*. Songer qu'on est condamné à être pendu : heureux succès. *Grenouilles* : indiscrétions et babils.

Hannetons : Importunités. *Homme* vêtu de blanc : bonheur. Vêtu de noir : malheur. Homme assassiné : sûreté.

Insensé. Si quelqu'un songe qu'il est devenu insensé, il recevra des bienfaits de son prince et vivra longuement.

Jeu. Gain au jeu : perte d'amis. *Justice*. Être tourmenté de la justice : amourette future.

Lait. Boire du lait : amitié de femme. *Lapins* blancs : succès. Lapins noirs : revers. Manger du lapin : bonne santé. Tuer un lapin : tromperie et perte. *Lard*. Manger du lard : victoire. *Limaçon :* charges honorables. *Linge* blanc : mariage. Linge sale : mort. *Lune*. Voir la lune : retard dans les affaires. La lune pâle : peines. La lune obscure : tourmens.

Manger à terre : emportemens. *Médecine*. Prendre médecine : misère. Donner médecine à quelqu'un : profit. *Meurtre*. Voir un meurtre : sûreté. *Miroir :* trahison. *Moustaches*. Songer qu'on a de grandes moustaches : augmentation de richesses.

Navets : vaines espérances. *Nuées :* discorde.

OEufs blancs : bonheur. OEufs cassés : malheur. *Oies*. Qui voit des oies en songe, peut s'attendre à être honoré des princes. *Ossemens* : Traverses et peines inévitables.

Palmier, *Palmes :* Succès et honneurs. *Paon*. L'homme qui voit un paon aura une belle femme ; la femme, un beau mari ; les gens mariés, de beaux enfans. *Perroquet :* indiscrétion, secret révélé. *Promenade* avec une femme : bonheur de peu de durée.

Quenouille : Pauvreté.

Rats : ennemis cachés. *Roses :* bonheur et plaisirs.

Sauter dans l'eau : persécutions. *Scorpions*, lézards, chenilles, scolopendres, etc., malheurs et trahisons. *Soufflet* donné : paix et union entre le mari et la femme. *Soufre :* présage d'empoisonnement.

Tempête : outrage et grand péril. *Tête* blanche : joie. Tête tondue : tromperie. Tête chevelue : dignités. Tête coupée : infirmité. Tête coiffée d'un agneau : heureux présage. *Tourterelles :* accord des gens mariés ; mariage pour les célibataires.

Vendanger : santé et richesses. *Violette :* succès. *Violon*. Entendre jouer du violon et des autres in-

strumens de musique : concorde et bonne intelligence entre le mari et la femme, etc., etc., etc.

Telles sont les extravagances que débitent les interprètes des songes; et Dieu sait combien ils trouvent de gens qui les croient! Le monde fourmille de petits esprits qui, pour avoir entendu dire que les grands hommes étaient au-dessus de la superstition, croient se mettre à leur niveau, en refusant à l'âme son immortalité, et à Dieu son existence, ou du moins son pouvoir; et qui n'en sont pas moins les serviles esclaves des plus absurdes préjugés. On voit tous les jours d'ignorans esprits-forts, de petits sophistes populaires, qui ne prononcent que d'un ton railleur le nom sacré de l'Éternel, et qui passent les premières heures du jour à chercher l'explication d'un songe insignifiant, comme ils passent les momens du soir à interroger les cartes sur leurs plus minces projets [1].

Il y a des songes, au reste, qui ont beaucoup embarrassé ceux qui ne veulent rien voir d'inexplicable. Nous ne pouvons passer sous silence le fameux songe des deux amis arcadiens qui, s'il est vrai, est peut-être le plus singulier. Il est rapporté par Valère Maxime et par Cicéron.

[1] Il y a des gens qui ne croient ni à Dieu, ni à l'immortalité de l'âme, et qui mettent à la loterie sur la signification des songes. Mais qui peut leur envoyer des songes, s'il n'y a pas de Dieu?... Comment songent-ils, quand leur corps est assoupi, s'ils n'ont point d'âme? Deux savetiers s'entretenaient dernièrement de matières de religion. L'un prétendait qu'on avait eu raison de rétablir le culte; l'autre au contraire qu'on avait eu tort. Mais, dit le premier, je vois bien que tu n'es pas foncé dans la *politiquerie;* ce n'est pas pour moi qu'on a remis Dieu dans ses fonctions, ce n'est pas pour toi, non plus; *c'est pour le peuple.* — Ces deux savetiers, avec tout leur esprit, se faisaient tirer les cartes et se racontaient leurs songes.

Deux amis arcadiens, voyageant ensemble, arrivèrent à Mégare. L'un se rendit chez un ami qu'il avait en cette ville; l'autre alla loger à l'auberge. Après que le premier fut couché, il vit en songe son compagnon, qui le suppliait de venir le tirer des mains de l'aubergiste, par qui ses jours étaient menacés. Cette vision l'éveille en sursaut, il s'habille à la hâte et court à l'auberge où était son ami.

Chemin faisant, il réfléchit sur sa démarche, la trouve ridicule, condamne sa légèreté à agir ainsi sur la foi d'un songe; et, après un moment d'incertitude, il retourne sur ses pas et se remet au lit. Mais à peine a-t-il fermé l'œil, que son ami se présente de nouveau à son imagination, non tel qu'il l'avait vu d'abord, mais mourant, mais souillé de sang, couvert de blessures, et lui adressant ce discours : « Ami ingrat, puisque tu as négligé de me secourir vivant, ne refuse pas au moins de venger ma mort. J'ai succombé sous les coups du perfide aubergiste; et, pour cacher les traces de son crime, il a enseveli mon corps, coupé en morceaux, dans un tombereau plein de fumier, qu'il conduit à la porte de la ville. »

Celui-ci, troublé de cette nouvelle vision, plus effrayante que la première, épouvanté par le discours de son ami, se lève de nouveau, vole à la porte de la ville, et y trouve le tombereau désigné, dans lequel il reconnaît les tristes restes de son compagnon de voyage. Il arrête aussitôt l'assassin et le livre à la justice.

Cette aventure étonnante ne doit pourtant pas être regardée comme un prodige bien surnaturel : les deux amis étaient fort liés et naturellement inquiets l'un pour l'autre; l'auberge pouvait avoir un mauvais renom : dès lors, le premier songe n'a rien d'extra-

ordinaire. Le second en est la conséquence, dans l'imagination agitée du premier des deux voyageurs. Les détails du tombereau sont plus forts; il peut se faire qu'ils soient un effet des pressentimens, ou d'une anecdote du temps, ou une rencontre du hasard. On n'a tant cité ce songe que parce qu'il est surprenant; et on en a cent millions à lui opposer qui ne signifient rien. Voyez *Cassius*, *Hymera*, *Amilcar*, *Décius*, *Loterie*, etc.

SORCIERS, — Gens qui, avec le secours des puissances infernales, peuvent opérer tout ce que bon leur semble, en conséquence d'un pacte fait avec le diable.

Les hommes sensés ne voient dans les sorciers que des imposteurs, des charlatans, des fourbes, des maniaques, des fous, des hypocondres, ou des vauriens qui, désespérant de se donner quelque importance par leur propre mérite, se rendaient remarquables par les terreurs qu'ils inspiraient au stupide vulgaire et aux imbéciles.

Il y avait à Paris, du temps de Charles IX, trente mille sorciers, qu'on chassa de la ville. On en comptait plus de cent mille en France, sous le roi Henri III. Chaque ville, chaque bourg, chaque village, chaque hameau avait les siens.

Dans ces temps *d'heureuse mémoire*, les bûchers ne cessaient de brûler pour l'extinction des sorciers; et plus on en faisait mourir, plus le nombre s'en augmentait. C'est l'effet ordinaire des persécutions : l'homme se raidit contre ses tyrans, et quitte, par un penchant naturel, ce qui lui est permis, pour courir à ce qu'on veut lui défendre.

Tandis qu'en France on brûlait impitoyablement tout malheureux accusé de sorcellerie, les Anglais,

plus sages, se contentaient de disputer sur les sorciers. Le roi Jacques Ier. a fait un gros volume pour prouver que les sorciers entretenaient un commerce exécrable avec le diable, et que toutes les prouesses qu'on mettait sur leur compte n'étaient pas des fables.

Les sorciers sont coupables de quinze crimes énormes, dit Bodin : 1°. ils renient Dieu; 2°. ils le blasphèment; 3°. ils adorent le diable; 4°. ils lui vouent leurs enfans; 5°. ils les lui sacrifient avant qu'ils soient baptisés [1]; 6°. ils les consacrent à Satan, dès le ventre de leur mère; 7°. ils lui promettent d'attirer tous ceux qu'ils pourront à son service; 8°. ils jurent par le nom du diable, et s'en font honneur; 9°. ils commettent des incestes; 10°. ils tuent les personnes, les font bouillir et les mangent; 11°. ils se nourrissent de charognes et de pendus; 12°. ils font mourir les gens par le poison et les sortiléges; 13°. ils font crever le bétail; 14°. ils font périr les fruits, et causent la stérilité; 15°. ils ont copulation charnelle avec le diable.

« Voilà quinze crimes détestables, que tous les sorciers commettent, ou en grande partie; le moindre desquels mérite *la mort exquise.* » Aussi ne se passait-il pas de mois où l'on n'en brûlât un bon nombre; et, parmi les accusés cités à leur tribunal, les juges d'alors en condamnaient souvent les neuf dixièmes, comme sorciers et magiciens, atteints et convaincus d'avoir fait alliance avec le diable.

Don Prudent de Sandoval, évêque de Pampelune, dans son *Histoire de Charles-Quint*, raconte que deux jeunes filles, l'une de onze ans, et l'autre de neuf, s'accusèrent elles-mêmes, comme sorcières, devant

[1] Le grand inquisiteur *Spranger* condamna à mort une sorcière qui avait fait mourir quarante et un petits enfans.

les membres du conseil royal de Navarre : elles avouèrent qu'elles s'étaient fait recevoir dans la secte des sorciers, et s'engagèrent à découvrir toutes les femmes qui en étaient, si on consentait à leur faire grâce. Les juges l'ayant promis, ces deux enfans déclarèrent qu'en voyant l'œil gauche d'une personne elles pourraient dire si elle était sorcière ou non ; elles indiquèrent l'endroit où l'on devait trouver un grand nombre de ces femmes, et où elles tenaient leurs assemblées. Le conseil chargea un commissaire de se transporter sur les lieux, avec ces deux enfans, escortés de cinquante cavaliers. En arrivant dans chaque bourg ou village, il devait enfermer les deux jeunes filles dans deux maisons séparées, et faire conduire devant elles les femmes suspectes de magie, afin d'éprouver le moyen qu'elles avaient indiqué. Il résulta de l'expérience que celles de ces femmes qui avaient été signalées par les deux filles comme sorcières, l'étaient réellement. Lorsqu'elles se virent en prison, elles déclarèrent qu'elles étaient plus de cent cinquante ; que lorsqu'une femme se présentait pour être reçue dans leur société, on lui donnait, si elle était nubile, un jeune homme bien fait et robuste, avec qui elle avait un commerce charnel. On lui faisait renier Jésus-Christ et sa religion. Le jour où cette cérémonie avait lieu, on voyait paraître, au milieu d'un cercle, un bouc tout noir, qui en faisait plusieurs fois le tour ; à peine avait-il fait entendre sa voix rauque, que toutes les sorcières accouraient et se mettaient à danser ; après cela, elles venaient toutes baiser le bouc au derrière, et faisaient ensuite un repas avec du pain, du vin et du fromage. Lorsque le festin était fini, chaque sorcière chevauchait avec son voisin, métamorphosé en bouc ; et, après s'être frotté le corps avec les excrémens d'un crapaud, d'un cor-

beau et de plusieurs reptiles, elles s'envolait dans les airs, pour se rendre aux lieux où elle voulait faire du mal. D'après leur propre confession, elles avaient empoisonné trois ou quatre personnes, pour obéir aux ordres de Satan, qui les introduisait dans les maisons, en leur ouvrant les portes et les fenêtres, qu'il avait soin de refermer lorsque le maléfice avait eu son effet. Toutes les nuits qui précédaient les grandes fêtes de l'année, elles avaient des assemblées générales, où elles faisaient beaucoup de choses contraires à l'honnêteté et à la religion. Lorsqu'elles assistaient à la messe, elles voyaient l'hostie noire; mais, si elles avaient déjà formé le propos de renoncer à leurs pratiques diaboliques, elles la voyaient dans sa couleur naturelle.

Sandoval ajoute que le commissaire, voulant s'assurer de la vérité des faits par sa propre expérience, fit prendre une vieille sorcière, et lui promit sa grâce, à condition qu'elle ferait devant lui toutes ses opérations de sorcellerie. La vieille, ayant accepté la proposition, demanda la boîte d'onguent qu'on avait trouvée sur elle, et monta dans une tour, avec le commissaire et un grand nombre de personnes. Elle se plaça devant une fenêtre et se frotta d'onguent la paume de la main gauche, le poignet, le nœud du coude, le dessous du bras, l'aîne et le côté gauche; ensuite elle cria d'une voix forte : *Es-tu là ?* Tous les spectateurs entendirent dans les airs une voix qui répondit : *Oui, me voici.* La sorcière se mit alors à descendre le long de la tour, la tête en bas, se servant de ses pieds et de ses mains à la manière des lézards. Arrivée au milieu de la hauteur, elle prit son vol dans les airs, devant les assistans, qui ne cessèrent de la voir que lorsqu'elle eut dépassé l'horizon. Dans l'étonnement où ce prodige avait plongé tout le

monde, le commissaire fit publier qu'il donnerait une somme d'argent considérable à quiconque lui ramènerait la sorcière. On la lui présenta, au bout de deux jours qu'elle fut arrêtée par des bergers. Le commissaire lui demanda pourquoi elle n'avait pas volé assez loin pour échapper à ceux qui la cherchaient. A quoi elle répondit, que son maître n'avait voulu la transporter qu'à la distance de trois lieues, et qu'il l'avait laissée dans le champ où les bergers l'avaient rencontrée.

Le juge ordinaire ayant prononcé sur l'affaire des cent cinquante sorcières, elles furent livrées à l'inquisition d'Estella; et ni l'onguent ni le diable ne purent leur donner des ailes pour éviter le châtiment de deux cents coups de fouet et de plusieurs années de prison qu'on leur fit subir.

Notre siècle n'est pas encore exempt de sorciers. Il y en a dans tous les villages. On en trouve à Paris même, où le magicien Moreau faisait merveilles il y a peu d'années.

Mademoiselle Lorimier, à qui les arts doivent plusieurs tableaux précieux, se trouvant à Saint-Flour en 1811, avec une autre dame artiste, prenait, de la plaine, le plan de la ville, située sur un rocher. Elle dessinait et faisait des gestes d'aplomb avec son crayon. Les paysans jetèrent des pierres aux deux dames, les arrêtèrent et les conduisirent chez le maire, les prenant pour des sorcières. M. Dulaure rapporte, dans la description de l'Auvergne, un fait semblable. Vers 1778, les Auvergnats prirent exactement pour des sorciers les ingénieurs qui levaient le plan de la province, et les accablèrent de pierres.

« Le tribunal correctionnel de Marseille a eu à prononcer dernièrement sur une cause assez singulière. Voici le fond de l'affaire. Une demoiselle avait

un amant, ce qui est déjà un petit mal, lequel au reste devait être rectifié par le mariage subséquent. L'amant, infidèle à ses promesses, prenait une autre femme, ce qui est bien pis encore. Enfin, l'amante abandonnée, ayant usé le pouvoir de ses charmes, avait eu recours à ceux d'un M. M***, passant pour grand clerc en sorcellerie, et faisant la magie en contrebande, pour obliger les filles de Marseille, qui ont à se plaindre des torts de leurs bons amis.

» La nouvelle Ariane s'adresse au vieux docteur, lui demandant s'il aurait *un secret* pour ramener un infidèle et envoyer le diable tordre le cou à une rivale. M. M***, qui paraît ne pas manquer de secrets, commença par se faire donner de l'argent, puis une *poule noire*, puis une *cœur de bœuf*, puis des *clous*. Il fallait que la poule, le cœur et les clous fussent *volés;* pour l'argent, il pouvait être légitimement acquis; le sorcier se chargeait du reste. Mais il arriva que, n'ayant pu rendre à la plaignante son amant, arrêté par les premiers enchantemens de l'hymen, celle-ci voulut au moins que son argent lui fût rendu; de là le procès, dont le dénoûment a été ce qu'il devait être en ce siècle de corruption, où l'on ne croit plus guère aux sorciers. Celui dont il s'agit a été condamné à l'amende et à deux mois de prison comme *escroc*. Dans ces bons temps que de bonnes gens regrettent, on ne lui aurait pas fait cette injure, et il aurait eu l'honneur d'être brûlé, comme ministre de Lucifer [1]. »

SORT. — On appelle sort certaines paroles, caractères, drogues, etc, par lesquels les esprits crédules s'imaginent qu'on peut produire des effets extraordinaires, en vertu d'un pacte supposé fait avec le diable; ce qu'ils appellent *jeter un Sort*. La superstition

[1] *Constitutionnel* du 6 août 1820.

populaire attribuait surtout cette faculté nuisible aux bergers ; et cette opinion était, sinon fondée, au moins excusée par la solitude et l'inaction où vivent ces sortes de gens.

Les hommes ont de tout temps consulté le sort, où, si l'on veut, le hasard. Cet usage n'a rien de ridicule, lorsqu'il s'agit de déterminer un partage, de fixer un choix douteux, etc. Mais les anciens consultaient le sort, comme un oracle ; et quelques modernes, aussi insensés, ont fait dépendre souvent la vie des hommes de l'aveugle décision du hasard. Dans l'histoire de Jonas, on jette les sorts pour consulter l'Éternel. Quel orgueil absurde à l'homme que de prétendre obliger Dieu à intervenir dans ses petits démêlés !.... Ceux qui décimaient la multitude, pour trouver des victimes, osaient, dans leur misérable présomption, demander à Dieu un coupable sur dix innocens.

SORTILÉGES.—Voyez *Charmes*, *Maléfices*, *Scopélismes*, etc.

SOTRAY, — Nom que les Solognots et les Poitevins donnent à un lutin qui tresse les crinières des chevaux.

SOUAD, — Goutte noire, germe de concupiscence et de péché, inhérente au cœur de l'homme, et dont Mahomet se vantait d'avoir été délivré par l'ange Gabriel.

SOUGAI-TOYON, — Dieu du tonnerre, chez les Yakouts, il est mis par eux au rang des esprits malfaisans. C'est le ministre des vengeances d'Oulon-Toyon, chef des esprits.

SOURIS, — Le cri d'une souris était, chez les

anciens, de si mauvais augure, qu'il rompait les auspices.

SOUTERRAINS (DÉMONS), — Démons dont parle Psellus, qui, du vent de leur haleine, rendent aux hommes le visage bouffi, de manière qu'ils sont méconnaissables.

SOUTHCOTE (JEANNE),—Célèbre visionnaire anglaise de ces derniers temps. Elle avait annoncé qu'elle accoucherait d'un nouveau messie; mais elle est morte sans avoir rempli sa promesse; ce qui n'empêche pas ses crédules disciples d'attendre sa résurrection, qui sera suivie de l'accouchement tant désiré. Les disciples de cette prétendue prophétesse portent, dans leurs processions, des cocardes blanches, et des étoles en ruban jaune sur la poitrine. Le ruban jaune est, selon eux, la couleur de Dieu; leur messie se nommera le Shelo.

SOVAS-MUNUSIN, —(Empoisonneurs et suceurs de sang,) espèces de vampires, chez les Quojas; esprits ou revenans qui se plaisent à sucer le sang des hommes ou des animaux. Ce sont les broucolaques de l'Afrique.

SPECTRES, — Sorte de substance sans corps, qui se présente sensiblement aux hommes, contre l'ordre de la nature, et leur cause des frayeurs. La foi aux spectres et aux revenans, presque aussi ancienne que le monde, est une preuve de l'immortalité de l'âme, et en même temps un monument de la faiblesse de l'esprit humain.

Olaüs-Magnus assure que, sur les confins de la mer Glaciale, il y a des peuples, appelés Pylapiens, qui boivent, mangent et conversent familièrement avec les spectres... Ælien raconte qu'un vigneron ayant tué,

d'un coup de bêche, un aspic fort long, était suivi en tous lieux par le spectre de sa *victime !...* Suétone dit que le spectre de Galba poursuivait sans relâche Othon, son meurtrier, le tiraillait hors du lit, l'épouvantait et lui causait mille tourmens. Voyez *Apparitions*, *Fantômes*, *Flaxbinder*, *Nonne sanglante*, *Philinnion*, *Polycrite*, *Revenans*, *Vampires*, etc.

SPECTRIANA, — Recueil d'histoires et d'aventures surprenantes, merveilleuses et remarquables de spectres, revenans, esprits, fantômes, diables et démons; manuscrit trouvé dans les catacombes. Paris, 1817; un vol. in-18.

SPÉCULAIRE, — Nom que l'antiquité donnait aux magiciens ou devins qui faisaient voir dans un miroir les personnes ou les choses qu'on désirait connaître.

SPHINX, — Monstre fabuleux, auquel les anciens donnaient ordinairement un visage de femme avec un corps de lion couché. Il devinait très-bien les énigmes.

SPINELLO, — Peintre né à Arezzo, dans la Toscane, au quatorzième siècle, qui, à l'âge de soixante-dix-sept ans, s'avisa de peindre la chute des mauvais anges. Il représenta Lucifer sous la forme d'un monstre tellement hideux, qu'il en fut lui-même frappé. Une nuit, dans un songe, il crut apercevoir le diable tel qu'il était dans son tableau, qui lui demanda, d'une voix menaçante, où il l'avait vu, pour le peindre si effroyable? Spinello, interdit et tremblant, pensa mourir de frayeur, et eut toujours, depuis ce rêve, l'esprit troublé et la vue égarée.

SPIRINX (Jean), — Grand et expert astrologue

du quinzième siècle, qui prédit à Charles le Téméraire que, s'il marchait contre les Suisses, il lui en arriverait mal; à quoi le duc répondit que la force de son épée vainquerait le cours du ciel : ce que lui, son épée et toute sa puissance ne purent pas faire, puisqu'il en suivit sa défaite et sa mort.

SPODOMANTIE, — Nécromancie par les cendres. Voyez *Cendres*.

SPODANOMANCIE, — Divination par les cendres des sacrifices, chez les anciens. Il en reste quelques vestiges en Allemagne. On écrit du bout du doigt, sur la cendre exposée à l'air, ce que l'on veut savoir; on laisse la cendre, ainsi chargée de lettres, à l'air de la nuit, et le lendemain matin, on examine les caractères qui sont restés lisibles, et on en tire des oracles. Quelquefois le diable vient écrire la réponse.

SPURINA. — Suétone assure que l'astrologue Spurina prédit à César que les ides de mars lui seraient funestes. César se moqua de lui, et fut assassiné dans la journée.

SQUELETTE. — Un chirurgien qui était au service du czar Pierre le Grand, avait un squelette qu'il pendait dans sa chambre auprès de sa fenêtre. Ce squelette se remuait toutes les fois qu'il faisait du vent. Un soir que ce chirurgien jouait du luth à sa fenêtre, le charme de cette mélodie attira quelques strelitz, ou gardes du czar, qui passaient par là. Ils s'approchèrent pour mieux entendre; et, comme ils regardaient attentivement, ils virent que le squelette s'agitait. Cela les épouvanta si fort, que les uns prirent la fuite hors d'eux-mêmes, tandis que d'autres

coururent à la cour, et rapportèrent à quelques favoris du czar qu'ils avaient vu les os d'un mort danser à la musique du chirurgien... La chose fut vérifiée par des gens que l'on envoya exprès pour examiner le fait, sur quoi le chirurgien fut condamné à mort comme sorcier. Il allait être exécuté, si un boyard qui le protégeait, et qui était en faveur auprès du czar, n'eût intercédé pour lui, et représenté que ce chirurgien ne se servait de ce squelette, et ne le conservait dans sa maison que pour s'instruire dans la chirurgie, par l'étude des différentes parties qui composent le corps humain. Cependant, quoique ce seigneur pût dire, le chirurgien fut obligé d'abandonner le pays, et le squelette fut traîné par les rues, et brûlé publiquement [1].

STADIUS, — Fameux chiromancien qui, du temps de Henri III, exerçait son art en public. Ayant un jour été conduit devant le roi, il dit au prince que tous les pendus avaient une raie au pouce comme la marque d'une bague. Le roi voulut s'en assurer, et ordonna qu'on visitât la main d'un malheureux qui allait être exécuté; n'ayant trouvé aucune marque, le sorcier fut regardé comme un imposteur et logé en prison [2].

STAGIRUS, — Moine qui était souvent possédé. On rapporte que le diable qui occupait son corps apparaissait sous la forme d'un pourceau couvert d'ordure et fort puant [3].

STANOSKA, — Jeune fille de Hongrie, dont on

[1] *Démoniana*, p. 193, après Perry.

[2] Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. 3, p. 187.

[3] Saint-Jean Chrysostome.

raconte ainsi l'histoire. Un jeune défunt, nommé Millo, était devenu un vampire; il reparaissait les nuits, et suçait les gens. La pauvre Stanoska, qui s'était couchée en bonne santé, se réveilla au milieu de la nuit, en s'écriant que Millo, mort depuis neuf semaines, était venu pour l'étrangler. De ce moment elle languit, et mourut au bout de trois jours. N'est-il pas évident, dit un amateur, que ce prétendu vampirisme n'est que l'effet d'une imagination effrayée? Voyez *Vampires*, etc.

STÉGANOGRAPHIE ou STÉNOGRAPHIE, — Art d'écrire en chiffres, ou abréviations, d'une manière qui ne puisse être devinée que par ceux qui en ont la clef. Trithême a fait un traité de stéganographie, que Charles de Bouelles prit pour un livre de magie, et l'auteur pour un nécromancien. On attribuait autrefois à la magie tous les caractères qu'on ne pouvait comprendre; et beaucoup de gens, à cause de son livre, ont mis l'abbé Thritême au nombre des sorciers.

STEINLIN (Jean). — Le 9 septembre 1625, Jean Steinlin mourut à Altheim, dans le diocèse de Constance. C'était un conseiller de la ville. Quelques jours après sa mort, il se fit voir pendant la nuit à un tailleur nommé Simon Bauh, sous la forme d'un homme environné d'une flamme de soufre, allant et venant dans sa maison, mais sans parler. Bauh, que ce spectacle inquiétait, lui demanda ce qu'on pouvait faire pour son service; et le 17 novembre suivant, comme il se reposait la nuit, dans son poêle, un peu après onze heures du soir, il vit entrer le spectre par la fenêtre, lequel dit d'une voix rauque : « Ne me promettez rien, si vous n'êtes pas résolu d'exécuter vos promesses. — Je les exécuterai si elles

ne passent pas mon pouvoir, répondit le tailleur. — Je souhaite donc, reprit l'esprit, que vous fassiez dire une messe à la chapelle de la Vierge de Rotembourg; je l'ai vouée pendant ma vie, et ne l'ai pas fait acquitter; de plus, vous ferez dire deux messes à Altheim, l'une des défunts, et l'autre de la Vierge; et comme je n'ai pas toujours exactement payé mes domestiques, je souhaite qu'on distribue aux pauvres un quarteron de blé. » Le tailleur promit de satisfaire à tout. L'esprit lui tendit la main, comme pour s'assurer de sa parole; mais Simon, craignant qu'il ne lui arrivât quelque chose, présenta le banc où il était assis, et le spectre, l'ayant touché, y imprima la main, avec les cinq doigts et les jointures, comme si le feu y avait passé et y eût laissé une impression profonde. Après cela, il s'évanouit avec un si grand bruit, qu'on l'entendit trois maisons plus loin. Ce fait est rapporté par un père Prémontré, de l'abbaye de Toussaints, dans la forêt Noire [1].

STERNOMANCIE, — Divination par le ventre. Ainsi on savait les choses futures, lorsqu'on contraignait un démon ou un esprit de parler dans le corps d'un possédé, par le bas du ventre, pourvu qu'on entendît distinctement [2].

STOFFLER, — Célèbre mathématicien et astrologue allemand, qui vivait vers la fin du quinzième siècle. Il annonça qu'il y aurait un déluge universel au mois de février 1524; car Saturne, Jupiter, Mars et les Poissons devaient être en conjonction. Cette nouvelle porta l'alarme dans toute l'Europe : tous les

[1] Madame Gabrielle de P***., *Démoniana*, p. 79.

[2] Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincues*, p. 279.

charpentiers furent requis pour construire galiotes, nacelles et bateaux ; chacun se munissait de provisions, lorsque le mois de février 1524 arriva. Mais il ne tomba pas une goutte d'eau ; jamais il n'y avait eu de mois plus sec. On se moqua de Stoffler, mais on n'en fut pas plus raisonnable ; on continua de croire aux charlatans, et Stoffler continua de prophétiser[1].

STOICHÉMANCIE ou STOICHÉOMANCIE, — Divination qui se pratiquait en ouvrant les livres d'Homère ou de Virgile, et prenant oracle du premier vers qui se présentait.

STOLAS, — Grand prince des enfers, qui apparaît sous la forme d'un hibou ; lorsqu'il prend celle d'un homme, et qu'il se montre devant l'exorciste, il enseigne l'astronomie. Il connaît d'ailleurs les propriétés des plantes, et la valeur des pierres précieuses. Vingt-six légions le reconnaissent pour général[2].

STOLISOMANCIE, — Divination par la manière de s'habiller. Auguste se persuada qu'une sédition militaire lui avait été prédite le matin par la faute de son valet, qui lui avait chaussé le soulier gauche autrement qu'il ne fallait.

STRASITES, — Pierre fabuleuse à laquelle on attribuait la vertu d'exciter à l'amour et de faciliter la digestion.

STRYGES. — C'étaient de vieilles femmes chez les anciens. Chez nos ancêtres, c'étaient des sorcières ou des spectres qui mangeaient les vivans. Il y a même, dans la loi salique, un article contre ces monstres. « Si une stryge a mangé un homme, et qu'elle en

[1] M. Salgues, *Des Erreurs et des Préjugés*, tom. 1, p. 88.
[2] Wierus, *in Pseudomon. dæm.*

soit convaincue, elle paiera une amende de huit mille deniers, qui font deux cents sous d'or. » Il paraît que les stryges étaient communes au cinquième siècle, puisqu'un autre article de la même loi condamne à cent quatre-vingt-sept sous et demi celui qui appellera une femme libre *stryge* ou *prostituée*.

Comme ces stryges sont punissables d'amendes, quelques-uns ont cru que ce nom devait s'appliquer exclusivement à des magiciennes. Mais en ces temps-là on soumettait aux lois les spectres et les fantômes aussi bien que les êtres encore vivans : les capitulaires de Charlemagne et de Louis le Débonnaire imposent de graves peines aux fantômes enflammés qui paraissaient dans les airs. Et ces apparitions lumineuses étaient des aurores boréales...

Le même Charlemagne, dans les Capitulaires qu'il composa pour les Saxons, ses sujets de conquête, condamne à la peine de mort (avec plus de raison) ceux qui auront fait brûler des hommes ou des femmes accusés d'être *stryges*. Le texte se sert des mots *stryga vel masca;* et l'on sait que ce dernier terme signifie, comme *larva*, un spectre, un fantôme.

On peut remarquer, dans ce passage des Capitulaires [1], que c'était une opinion généralement reçue chez les Saxons, qu'il y avait des sorcières et des spectres qui mangeaient ou suçaient les hommes vivans; qu'on les brûlait; et que, pour se préserver désormais de leur voracité, on mangeait la chair de ces stryges ou vampires. Nous verrons quelque chose de tout semblable dans le traitement du vampirisme au dix-huitième siècle. Enfin, ce qui doit prouver encore que les femmes ou stryges des anciens étaient des vampires, c'est que, chez les Russes, et dans quel-

[1] *Capitul. Caroli Mag. pro partibus Saxoniæ*, cap. 6.

ques contrées de la Grèce moderne, où le vanpirisme a exercé ses ravages, on a conservé aux vampires le nom de stryges. Voyez *Vampires*.

STUFFE (Frédéric). — Sous Rodolphe d'Aspurg, il y eut, en Allemagne, un magicien qui voulut se faire passer pour Frédéric Stuffe, prince du sang. Avec le secours des diables, il avait tellement gagné les soldats, que les troupes le suivaient au moindre signal, et il s'était fait aimer en leur fascinant les yeux. On ne doutait plus que ce ne fût le vrai Frédéric, lorsque Rodolphe, fatigué des brigandages que ce sorcier exerçait, lui fit la guerre. Stuffe avait pris la ville de Cologne; mais, ayant été contraint de se réfugier à Uvetzflar, il y fut assiégé, et comme les choses étaient aux dernières extrémités, Rodolphe fit déclarer qu'on eût à lui livrer Stuffe pieds et poings liés, et qu'il accorderait la paix. La proposition fut acceptée : Stuffe fut conduit devant Rodolphe qui le condamna à être brûlé comme sorcier [1].

STYX, — Fontaine célèbre dans les enfers des païens.

SUCCOR-BÉNOTH, — Chef des eunuques du sérail de Belzébuth, favori de Proserpine, démon de la jalousie, des verroux et des grilles.

SUCCUBES, — Démons qui prennent des figures de femmes et recherchent les hommes. On trouve dans quelques écrits, dit le rabbin Élias, que, pendant cent trente ans qu'Adam s'abstint du commerce de sa femme, il fut visité par des diablesses, qui devinrent grosses de ses œuvres, et qui accouchèrent de démons,

[1] Leloyer, *Histoire des spectres ou apparitions des esprits*, p. 303.

d'esprits, de lamies, de spectres, de lémures et de fantômes.

Sous le règne de Roger, roi de Sicile, un jeune homme, se baignant, au clair de la lune, avec plusieurs autres personnes, crut voir quelqu'un qui se noyait, courut à son secours, et ayant retiré de l'eau une belle femme, en devint amoureux, l'épousa et en eut un enfant. Dans la suite, elle disparut avec sa progéniture, sans qu'on en ait depuis entendu parler. Un soldat, dans le même siècle, après avoir joui des faveurs d'une belle femme, ne trouva dans ses bras que le cadavre d'une bête pourie, ce qui est peu agréable. Hector de Boëce, dans son histoire d'Écosse, rapporte qu'un jeune homme d'un extrême beauté était tourmenté toutes les nuits par une jeune démone, qui passait à travers sa porte fermée, et venait, sous les traits d'une fille charmante, lui faire le sacrifice de ses charmes. Il s'en plaignit à son évêque, qui le fit jeûner, prier et confesser, et la beauté d'enfer cessa de lui rendre visite. Saint Jérôme parle aussi d'une autre Dulcinée du noir empire, qui tenta de mettre à mal un jeune solitaire de la Thébaïde; déjà elle avait réveillé chez lui l'aiguillon de la chair; déjà il s'apprêtait à jouir de sa bonne fortune, lorsque la déesse d'enfer s'échappa de ses bras comme une fumée noire et épaisse, en lui riant au nez. Delancre dit qu'en Égypte, un maréchal ferrant étant occupé à forger pendant la nuit, il lui apparut un diable, sous la forme d'une belle femme, qui le sollicitait à la caresser. Mais lui, quoique bel homme, était chaste et de bonnes mœurs; c'est pourquoi, avant de se laisser séduire, il jeta un fer chaud à la face du démon, qui s'enfuit en pleurant.

Un certain jour d'été, les convers d'une maison de Cîteaux, dormant en plein midi dans leur dortoir, le

diable y parut sous la figure d'une jeune religieuse vêtue de noir. Cette nonne visita tous les frères, s'arrêtant devant quelques-uns, et passant rapidement devant quelques autres, sans les éveiller. En arrivant au lit d'un certain convers, remarquable par son peu de chasteté, elle se pencha sur lui, l'embrassa tendrement, lui fit des caresses, des attouchemens impudiques, et lui donna plusieurs baisers sur la bouche. Un religieux, apparemment éveillé par le bruit des baisers que se donnaient le frère et la nonne, courut au lit du convers, tout stupéfait de ce qui se passait dans la cellule; mais aussitôt que le religieux entra, la nonne disparut, et il ne trouva dans le lit que le convers, seul, découvert, et dans une mauvaise posture. Sur ces entrefaites, tout le monde se leva pour aller réciter les vêpres, mais le convers fatigué se sentit malade, et fut obligé de rester au lit...; ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il mourut trois jours après avoir reçu les caresses de la nonne, qui n'était, comme on l'a dit, qu'un démon déguisé [1].

SUEUR. — C'est encore une erreur populaire, dit M. Salgues, que celle qui regarde la sueur, lorsqu'on dit qu'un morceau de pain placé sous l'aisselle d'une personne qui transpire, devient un poison mortel; et que si on le donne à manger à un chien, il devient aussitôt enragé. La sueur de l'homme ne tue pas plus que la salive. Voyez ce mot.

SUGERUS. — Un prêtre du douzième siècle, qui se piquait d'éloquence, et qui se nommait Sugerus, avait l'habitude de faire en chaire le bel esprit et le beau parleur, attendu qu'il mettait plus de vanité que d'onction dans ses prônes. Le diable eut ordre de le

[1] *Cæsari Heisterb. miracul.*, lib. V, cap. 33.

posséder. Dès lors l'habile Sugerus fit et dit des choses si hérétiques, qu'on fut obligé de le lier avec une courroie [1].

SUPERCHERIE. — Du temps d'Érasme, un curé, voyant la ferveur de ses paroissiens se refroidir, et sentant la nécessité de remonter le casuel, répandit pendant la nuit, dans son cimetière, une centaine d'écrevisses sur le dos desquelles il avait attaché une petite bougie. A la vue de ces lumières errantes, tout le village fut effrayé et courut chez le pasteur. Le saint personnage leur fit entendre que c'étaient les âmes du purgatoire qui demandaient des messes. La plupart des paysans payèrent; mais malheureusement on trouva le lendemain une des écrevisses que le curé avait oublié de retirer [2]. Voyez *Impostures*.

SUPERSTITIONS. — Saint Thomas définit la superstition, un vice opposé par excès à la religion, qui rend un honneur divin à qui elle ne le doit pas, ou de la manière qu'elle ne le doit pas.

Une chose est superstitieuse, 1°. lorsqu'elle est accompagnée de circonstances que l'on sait n'avoir aucune vertu naturelle, pour produire les effets qu'on en espère; 2°. lorsque ces effets ne peuvent être raisonnablement attribués ni à Dieu, ni à la nature; 3°. lorsqu'elle n'a été instituée ni de Dieu, ni de l'église; 4°. lorsqu'elle se fait en vertu d'un pacte avec le diable : la superstition s'étend si loin, que cette définition, qui est du curé Thiers, est superstitieuse à peu près autant qu'elle peut l'être.

Il y a des gens qui jettent la crémaillère hors du lo-

[1] *Cæsarii Heisterbach. de tentat.*, cap. 10, lib. 4 *Miracul.*

[2] Lavater, *des Spectres*, Henri Estienne, *Apol. pour Hérodote.*

gis pour avoir du beau temps, d'autres mettent une épée nue sur le mât d'un vaisseau, pour apaiser la tempête; les uns ne mangent point de têtes d'animaux, pour n'avoir jamais mal à la tête; les autres touchent avec les dents une dent de pendu ou un os de mort, ou mettent du fer entre leurs dents, pendant qu'on sonne les cloches, le Samedi Saint, pour guérir le mal de dents; il en est qui portent, contre la crampe, un anneau fait pendant qu'on chante la passion; ceux-ci se mettent au cou deux noyaux d'aveline joints ensemble, contre la dislocation des membres; ceux-là mettent du fil filé par une vierge, ou du plomb fondu dans l'eau, sur un enfant tourmenté par les vers. On en voit qui découvrent le toit de la maison d'une personne malade, lorsqu'elle ne meurt pas assez vite, et qu'on desire sa mort; d'autres enfin chassent les mouches, lorsqu'une femme est en travail d'enfant, de crainte qu'elle n'accouche d'une fille.

Ceux des Juifs qui croyaient à l'immortalité de l'âme, allaient à une rivière et s'y baignaient, en disant quelques prières; ils étaient persuadés que, si l'âme de leur père ou de leur frère était en purgatoire, ce bain la rafraîchirait. Dans quelques villes du royaume de Navarre, lorsque la sécheresse durait trop long-temps, le clergé et les magistrats, suivis du peuple, faisaient porter la statue de saint Pierre au bord d'une rivière, et là on chantait : *Saint Pierre, secourez-nous ! saint Pierre, une fois, deux fois, trois fois, secourez-nous !* Si la statue de saint Pierre ne répondait point, le peuple se fâchait et criait : *Qu'on jette saint Pierre à la rivière !* Les principaux du clergé répondaient qu'il ne fallait point en venir à cette extrémité, que saint Pierre était un bon patron, et qu'il ne tarderait pas à les secourir. Le peuple alors de-

mandait des cautions ; on lui en donnait, et il pleuvait quelquefois dans les vingt-quatre heures [1].

Malheureux qui chausse le pied droit le premier. — Un couteau donné coupe l'amitié. — Il ne faut pas mettre les couteaux en croix, ni marcher sur des fétus croisés. Semblablement, les fourchettes croisées sont d'un sinistre présage. — Grand malheur encore qu'un miroir cassé, une salière répandue, un pain renversé, un tison dérangé!... — Certaines gens trempent un balai dans l'eau, pour faire pleuvoir ; ce qui ne peut advenir que par l'entremise du démon.

La cendre de fiente de vache est sacrée chez les Indiens. Ils s'en mettent, tous les matins, au front, sur la poitrine et aux deux épaules : ils croient qu'elle purifie l'âme, et leurs moines, *les bramines*, en mêlent, pendant leur noviciat, dans tout ce qu'ils mangent. Il y a, chez les Banians, l'ordre de la queue de vache ; le roi, après l'avoir passé au cou de celui qu'il honore de cette marque de distinction l'embrasse, en lui disant : *Aimez les vaches, aimez les moines* [2].

Quand une femme est en travail d'enfant, elle accouche sans douleur, *si elle met la culotte de son mari*. — Pour empêcher que les renards ne viennent manger les poules d'une métairie, il faut faire, dans les environs, une aspersion de bouillon d'andouille, le jour de carnaval. — Quand on travaille à l'aiguille les jeudis et les samedis après midi, on fait souffrir Jésus-Christ et pleurer la sainte Vierge. — Les chemises qu'on fait le vendredi attirent les poux... — Le fil, filé le jour de carnaval, est mangé des souris. — On ne doit pas manger de choux le jour de saint Etienne, parce qu'il s'était caché dans des choux,

[1] Martin de Arles, cité par Saint-Foix.

[2] Saint-Foix, *Essais historiques*, tom. 2.

pour éviter le martyre. — Les loups ne peuvent faire aucun mal aux brebis et aux porcs, si le berger porte le nom de saint Basile écrit sur un billet, et attaché au haut de sa houlette.

A Madagascar, on remarque, comme on le faisait à Rome, les jours heureux et les jours malheureux. Une femme de Madagascar croirait avoir commis un crime impardonnable si, ayant eu le malheur d'accoucher dans un temps déclaré sinistre, elle avait négligé de faire dévorer son enfant par les bêtes féroces, ou de l'enterrer vivant, ou tout au moins de l'étouffer.

On peut boire comme un trou, sans craindre de s'enivrer, quand on a récité ce vers :

Jupiter his altâ sonuit clementer ab Idâ.

A la bataille d'Almanza, la première volée de canon emporta la bannière de saint Antoine de Padoue, et voilà toute une armée en déroute. Qui était donc le vrai général de cette armée ? saint Antoine de Padoue. Le fantôme protecteur, qui avait ses pieds sur la terre, et sa tête dans les cieux, avait disparu, ajoute Diderot, et avec lui toute la confiance de l'armée.

La superstition est la mère de la plupart de nos erreurs. C'est cette faiblesse de l'esprit humain qui attache aux moindres choses une importance surnaturelle. Elle engendre les terreurs religieuses, bouleverse les petites têtes, sème nos jours de tourmens éternels et de vaines inquiétudes. La superstition anime les démons, les spectres, les fantômes ; ses domaines sont les déserts, le silence et les ténèbres ; elle apparaît aux hommes, entourée de tous les monstres imaginaires du sombre empire, et leur montre, d'un côté, le feu éternel et toutes ses horreurs, de l'autre, le chemin du ciel, qui s'achète par des amu-

lettes, des chapelets, des oraisons et les pratiques les plus ridicules. Elle promet à ceux qui la suivent, de leur dévoiler les impénétrables secrets de l'avenir. Elle a enfanté le fatalisme, les sectes, les hérésies, les guerres de religion; et tous les plus grands maux qui ont affligé l'humanité sont les fruits de sa doctrine abominable. Voyez le reste de ce Dictionnaire.

SUREAU. — Quand on a reçu quelque maléfice de la part d'un sorcier qu'on ne connaît point, qu'on pende son habit à une cheville, et qu'on frappe dessus avec un bâton de sureau : tous les coups retomberont sur l'échine du sorcier coupable, qui sera forcé de venir, en toute hâte, ôter le maléfice.

SURTUR, — Génie qui doit, selon les Celtes, revenir, à la fin du monde, à la tête des génies du feu, précédé et suivi de tourbillons enflammés; il pénétrera par une ouverture du ciel, brisera le pont Bifsort, et, armé d'une épée plus étincelante que le soleil, combattra les dieux, lancera des feux sur toute la terre, et consumera le monde entier. Il aura, pour antagoniste, le dieu Frey, qui succombera.

SUSTRUGIEL, — Démon qui, selon les clavicules de Salomon, enseigne l'art magique, et donne des esprits familiers.

SYCOMANTIE, — Divination par les feuilles de figuier. On écrivait les questions ou propositions sur lesquelles on voulait être éclairci : la feuille séchait-elle après la demande faite au devin par les curieux, c'était un mauvais présage; et un heureux augure, si elle tardait à sécher.

SYDONAY. — Voyez *Asmodée*.

SYLLA. — Comme il entrait à main armée en Italie, on vit dans l'air, en plein jour, deux grands boucs noirs qui se battaient, et qui, après s'être élevés bien haut, s'abaissèrent à quelques pieds de terre, et disparurent en fumée. L'armée de Sylla s'épouvantait de ce prodige, quand on lui fit remarquer que ces prétendus boucs n'étaient que des nuages épais formés par les exhalaisons de la terre. Ces nuages avaient une forme qu'on s'avisa de trouver semblable à celle du bouc, et qu'on aurait pu comparer également à celle de toute autre animal.

On dit encore que Sylla avait une figure d'Apollon à laquelle il parlait en public, pour savoir les choses futures.

SYLPHES, — Esprits élémentaires, composés des plus purs atomes de l'air qu'ils habitent. L'air est plein d'une innombrable multitude de peuples, de figure humaine, un peu fiers en apparence, dit le comte de Gabalis, mais dociles en effet, grands amateurs des sciences, subtils, officieux aux sages, et ennemis des sots et des ignorans. Leurs femmes et leurs filles sont des beautés mâles, telles qu'on dépeint les Amazones. Ces peuples sont les sylphes.

Un petit sylphe s'immortalisait avec la jeune Gertrude, religieuse du diocèse de Cologne. Des ignorans le prenaient pour un diable; mais, si cela était, le diable ne serait guère malheureux de pouvoir entretenir commerce de galanterie avec une fille de treize ans, et de lui écrire les billets doux qui furent trouvés dans sa cassette. Il a, dans la région de la mort, des occupations plus tristes et plus conformes à la haine qu'a pour lui le dieu de pureté [1].

Une jeune Espagnole, aussi cruelle que belle, avait

[1] Le comte de Gabalis.

pour amant un cavalier castillan qui l'adorait sans être payé de retour. C'est pourquoi il partit un matin sans rien dire, et résolut de voyager jusqu'à ce qu'il fût guéri de sa passion. Un sylphe, trouvant la belle à son gré, fut d'avis de prendre ce temps pour toucher son cœur. Il va voir la demoiselle sous la forme de l'amant éloigné; il se plaint, il soupire, il est rebuté. Il presse, il sollicite, il persévère; après plusieurs mois de constance, il touche, il se fait aimer, il persuade; enfin il est heureux. Il naît de leur amour un fils dont la naissance est secrète et ignorée des parens, par l'adresse de l'amant aérien. L'amour continue, et il est béni d'une deuxième grossesse.

Cependant le cavalier, guéri par l'absence, revient à Séville, et impatient de revoir son inhumaine, va au plus vite lui dire qu'enfin il est en état de ne plus lui déplaire, et qu'il vient lui annoncer qu'il ne l'aime plus. Par hasard, le sylphe la quitta alors, parce qu'il avait à se plaindre d'elle, en ce qu'elle n'était pas assez dévote (car les sylphes sont fort saints). On se figure aisément l'étonnement de cette fille, sa réponse, ses pleurs, ses reproches, et tout leur dialogue surprenant. Elle lui soutient qu'elle l'a rendu heureux, il le nie; que leur enfant commun est en tel lieu; qu'il est père d'un autre qu'elle porte dans son sein; il s'obstine à désavouer. Elle se désole, s'arrache les cheveux; les parens accourent à ses cris; l'amante désespérée continue ses plaintes et ses invectives; on vérifie que le gentilhomme était absent depuis deux ans; on cherche le premier enfant, on le trouve; et le second naquit à son terme [1].

Une belle sylphide se fit aimer d'un Espagnol, vécut trois ans avec lui, en eut trois beaux enfans, et

[1] Le comte de Gabalis.

puis mourut. On ne prétendra pas sans doute que ce fût un diable; car selon quelle physique le diable peut-il s'organiser un corps de femme, concevoir, enfanter et allaiter[1]? Voyez *Cabale*, *Gnomes*, *Ondins*, *Salamandres*.

SYLVESTRE II. — Gerbert, élevé sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de Sylvestre, en 999, fut l'un des plus grands papes. Ses connaissances l'avaient mis si fort au dessus de son siècle, que l'on attribua l'étendue de son savoir à quelque pacte avec le diable. Il faisait sa principale étude des mathématiques : les lignes et triangles dont on le voyait occupé, parurent une espèce de grimoire, et contribuèrent à le faire passer pour un nécromancien. Ce ne fut pas seulement le peuple qui donna dans cette idée absurde. Platine, auteur des vies des papes, dit sérieusement que Sylvestre, possédé du désir d'être pape, eut recours au diable, et consentit à lui appartenir après sa mort, pourvu qu'il lui fît obtenir cette dignité. Lorsque par cette voie détestable, ajoute le même auteur, il se vit élevé sur le trône apostolique, il demanda au diable combien de temps il jouirait de sa dignité? Le diable lui répondit par cette équivoque digne de l'ennemi du genre humain : « Tu en jouiras tant que tu ne mettras pas le pied dans Jérusalem. » La prédiction s'accomplit. Ce pape, après avoir occupé quatre ans le trône apostolique, au commencement de la cinquième année de son règne, célébra les divins mystères dans la basilique de Sainte-Croix, en Jérusalem, et se sentit attaqué, aussitôt après, d'un mal qu'il reconnut être mortel. Alors, il avoua aux assistans le commerce qu'il avait eu avec le diable, et la prédiction qui lui avait été faite, les aver-

[1] Le comte de Gabalis.

tissant de profiter de son exemple, et de ne pas se laisser séduire par les artifices de cet esprit malin. Puis il demanda qu'après sa mort son corps fût coupé en quartiers, mis sur un chariot à deux chevaux, et inhumé dans l'endroit que les chevaux désigneraient en s'arrêtant d'eux-mêmes. Ses dernières volontés furent ponctuellement exécutées. Sylvestre fut inhumé dans la basilique de Latran, parce que ce fut devant cette église que les chevaux s'arrêtèrent. Martinus Polonus a conté que Sylvestre II avait un dragon qui tuait tous les jours six mille personnes. D'autres ajoutent qu'autrefois son tombeau prédisait la mort des papes par un bruit des os en dedans, et par une grande sueur et humidité de la pierre au dehors.

SYMANDIUS, — Roi d'Égypte, possesseur du grand œuvre, qui avait fait environner son monument d'un cercle d'or massif, dont la circonférence était de 365 coudées. Chaque coudée était un cube d'or. Sur un des côtés du pérystile d'un palais qui était proche du monument, on voyait Symandius offrir aux dieux l'or et l'argent qu'il faisait tous les ans. La somme en était marquée, et elle montait à 131,200,000,000 de mines [1].

SYMPATHIE. — Les astrologues, qui rapportent tout aux astres, regardent la sympathie et l'accord parfait de deux personnes, comme un effet produit par la ressemblance des horpscopes. Alors tous ceux qui naissent à la même heure sympathiseraient entre eux; ce qui ne se voit point.

Les gens superstitieux regardent la sympathie comme un miracle, dont on ne peut définir la cause. Les physionomistes attribuent ce rapprochement mu-

[1] *Charlatans célèbres*, de M. Gouriet, tom. 1[er]., pag. 195.

tuel à un attrait réciproque des physionomies. Il y a des visages qui s'attirent les uns les autres, dit Lavater, tout comme il y en a qui se repoussent.

La sympathie n'est qu'un enfant de l'imagination. Telle personne vous plaît au premier coup d'œil, parce qu'elle a les traits du fantôme que votre cœur se formait lorsqu'il était vide. Quoique les physionomistes ne conseillent pas aux visages longs de s'allier avec les visages arrondis, s'ils veulent éviter les malheurs qu'entraîne à sa suite la sympathie blessée, on voit pourtant tous les jours des unions de cette sorte, aussi peu discordantes que les alliances les plus sympathiques en fait de physionomie.

Les philosophes symphatistes disent qu'il émane sans cesse des corpuscules de tous les corps, et que ces corpuscules, en frappant nos organes, font dans le cerveau des impressions plus ou moins sympathiques, ou plus ou moins antipathiques. — On voit deux femmes pour la première fois ; et l'une, quoique moins jolie que l'autre, nous plaît davantage.

Le mariage du prince de Condé, avec Marie de Clèves, se célébra au Louvre, le 13 août 1572. Marie de Clèves, âgée de seize ans, de la figure la plus charmante, après avoir dansé assez long-temps, et se trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal, passa dans une garde-robe, où une des femme de la reine-mère, voyant sa chemise toute trempée, lui en fit prendre un autre. Un moment après, le duc d'Anjou (depuis Henri III), qui avait aussi beaucoup dansé, y entra pour raccommoder sa chevelure, et s'essuya le visage avec le premier linge qu'il trouva : c'était la chemise qu'elle venait de quitter.

En rentrant dans le bal, il jeta les yeux sur Marie de Clèves, la regarda avec autant de surprise que s'il ne l'eût jamais vue ; son émotion, son trouble, ses

transports et tous les empressemens qu'il commença de lui marquer, étaient d'autant plus étonnans que, depuis six mois qu'elle était à la cour, il avait paru assez indifférent pour ces mêmes charmes qui, dans ce moment faisaient sur son âme une impression si vive, et qui dura si long-temps. Depuis ce jour, il devint insensible à tout ce qui n'avait pas de rapport à sa passion. Son élection à la couronne de Pologne, loin de le flatter, lui parut un exil; et quand il fut dans ce royaume, l'absence, au lieu de diminuer son amour, semblait l'augmenter; il se piquait un doigt toutes les fois qu'il écrivait à cette princesse, et ne lui écrivait jamais que de son sang. Le jour même qu'il apprit la nouvelle de la mort de Charles IX, il lui dépêcha un courrier, pour l'assurer qu'elle serait bientôt reine de France; et lorsqu'il y fut de retour, il lui confirma cette promesse, et ne pensa plus qu'à l'exécuter; mais, peu de temps après, cette princesse fut attaquée d'un mal si violent, qu'il l'emporta à la fleur de son âge; et sa mort renversa les projets de son amant.

Le désespoir de Henri III ne se peut exprimer; il passa plusieurs jours dans les pleurs et les gémissemens; et il ne se montra en public que dans le plus grand deuil.

Il y avait plus de quatre mois que la princesse de Condé était morte, et enterrée à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, lorsque Henri III, en entrant dans cette abbaye, où le cardinal de Bourbon l'avait convié à un grand souper, se sentit des saisissemens de cœur si violens qu'on fut obligé de transporter ailleurs le corps de cette princesse. Enfin il ne cessa de l'aimer, quelques efforts qu'il fît pour étouffer cette passion malheureuse [1]. — On raconte qu'un roi

[1] Saint-Foix, *Essais.*

et une reine d'Arracan (dans l'Asie, au-delà du Gange) s'aimaient éperdument ; qu'il n'y avait que six mois qu'ils étaient mariés, lorsque ce roi vint à mourir ; qu'on brûla son corps, qu'on en mit les cendres dans une urne ; et que toutes les fois que la reine allait pleurer sur cette urne, ces cendres devenaient tièdes...

Il y a des sympathies d'un autre genre : ainsi Alexandre sympathisait avec Bucéphale ; Auguste chérissait les perroquets ; Néron, les étourneaux ; Virgile, les papillons ; Commode sympathisait merveilleusement avec son singe ; Héliogabale, avec un moineau ; Honorius, avec une poule ; saint Antoine, avec son cochon ; saint Denis, avec son âne ; saint Corbinian, avec son ours ; saint Gilles, avec sa biche ; saint Roch, avec son chien. Voyez *Antipathie*.

SYRÈNES. — En Bretagne, les marins disent avoir entendu le sifflement de la syrène : ce mot, chez les anciens Bretons, indiquait cette faculté de la nature, par laquelle l'air pressé rend un son ; elle existait dans le ciel, sur la terre, dans les mers ; elles produisait l'harmonie des sphères, le sifflement des vents, le bruit des mers sur le rivage. Le peuple se représentait la faculté qui le dirige comme une espèce de divinité à laquelle il applique la forme d'une femme, d'une cantatrice habitante des airs, de la terre et des mers. De là, les syrènes des anciens ; ils leur donnaient la figure d'une femme, et le corps d'un oiseau ou d'un poisson. Zoroastre appelait l'âme syrène ; ce mot, en hébreu, signifie chanteuse [1].

SYTRY. Voyez *Bitru*.

SYRROCHITE, — Pierre précieuse dont, au rap-

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 2, p. 300.

port de Pline, les nécromanciens se servaient pour retenir les ombres évoquées.

T

TABAC. — Nicot, ambassadeur de France à Lisbonne, est le premier qui nous ait fait connaître le tabac ; le cardinal de Sainte-Croix l'introduisit en Italie, et le capitaine Drack en Angleterre. Jamais la nature n'a produit de végétaux dont l'usage se soit étendu si rapidement : mais il a eu ses adversaires. Un empereur turc, un czar de Russie, un roi de Perse, le défendirent à leurs sujets, sous peine de perdre le nez, ou même la vie. Urbain VIII excommunia par une bulle, ceux qui en prenaient à l'église. Jacques Ier., roi d'Angleterre, composa un gros livre pour en faire connaître les dangers. La faculté de médecine de Paris fit soutenir une thèse sur les mauvais effets de cette plante, prise en poudre ou en fumée ; et le docteur qui y présidait ne cessa de prendre du tabac pendant toute la séance. Les habitans de l'île Saint-Vincent croient que le tabac était le fruit défendu du paradis terrestre, et que ses feuilles servirent à couvrir la nudité de nos premiers parens [1].

TACITURNITÉ. — Le diable jette souvent un sort sur ses suppôts, que l'on appelle le *sort de taciturnité*. Les sorciers qui en sont frappés ne peuvent répondre aux demandes qu'on leur fait dans leur procès. Ainsi Boulé garda le silence sur ce qu'on cherchait à savoir de lui, et il passa pour avoir reçu le sort de taciturnité [2]. Voyez *Boulé*.

[1] Saint-Foix, *Essais historiques*.

[2] M. Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 245.

TACOUIN, — Espèce de fées chez les mahométans, dont les fonctions répondent quelquefois à celles des Parques chez les anciens. Elles secourent les hommes contre les démons, et leur révèlent l'avenir. Les romans orientaux leur donnent une grande beauté, avec des ailes comme les anges.

TAILLEPIED (Noel), — Théologien normand, mort en 1589. On lui doit un *Traité de l'apparition des esprits*, à savoir, des âmes séparées, fantômes, etc., in-12, souvent réimprimé, où il admet tous les contes de revenans, *les Vies de Luther, de Carlostadt et de Pierre martyr*, Paris, 1577, in-8°.; un *Abrégé de la Philosophie d'Aristote*, 1583, in-8°.; une *Histoire de l'état et république des Druides*, eubages, saronides, bardes, vacies, anciens Français, gouverneurs du pays des Gaules, depuis le déluge jusqu'à Jésus-Christ, *ibid*, 1585, in-8°., livre plein de fables et d'idées singulières.

TAILLETROUX (Jeanne de), — Femme de Pierre Bonnevault, sorcière que l'on accusa, au siége royal de Montmorillon, en Poitou, en l'année 1599, d'avoir été au sabbat. Elle avoua, dans son interrogatoire, que son mari l'ayant contrainte d'aller à l'assemblée diabolique, elle y fut, et continua d'y aller pendant vingt-cinq ans; que la première fois que le grand-maître la vit, il était en forme d'homme noir; qu'il lui dit, en présence de l'assemblée, *saute! saute!* qu'alors elle se mit à danser; que le diable lui demanda d'être des siens; qu'elle finit par y consentir; qu'elle lui donna un lopin de sa robe et une poule, etc. Elle fut convaincue, par témoins, d'avoir, par ses charmes, maléficié et fait mourir des personnes et des bestiaux. Elle avoua qu'elle avait connu Satan charnellement; mais qu'elle n'avait pas

eu grand plaisir, à cause de la froideur qu'il y apportait. En réparation de tous ces crimes, le tribunal la condamna à mort ainsi que son mari. Voyez *Bonnevault*.

TAINGAIRI, —Esprits aériens chez les Kalmouks. Ils animent les étoiles, qui sont autant de petits globes de verre. Ils sont des deux sexes, et se propagent par de simples baisers.

TALAPOINS. — Les peuples du royaume de Lao, en Asie, si l'on en croit Marini et quelques autres voyageurs, sont doux, honnêtes envers les étrangers, bienfaisans envers tous, et d'un naturel assez ingénieux; mais ils languissent sous le despotisme le plus avilissant; et les plus grossières superstitions chassent de leur âme tout autre sentiment que celui des folles terreurs. Les talapoins, leurs prêtres et leurs maîtres, gouvernent le peuple à leur gré, et font trembler le prince jusque sur son trône. Ils sont pris dans la lie du peuple, et ne deviennent talapoins qu'après avoir prouvé, par un long noviciat, qu'ils soutiendront dignement l'honneur de l'ordre. Leurs couvens sont riches, et l'appartement du supérieur est plus somptueux que celui du monarque. Il siége sur un trône plus élevé de quelques degrés que le trône du roi. Le revenu le plus considérable des talapoins est l'offrande publique qu'ils reçoiveut pour l'idole *Chaca*, vers le commencement d'avril. Les dons des riches Langiens doivent être d'or, d'argent ou tout au moins d'étoffes précieuses. Au reste, les prêtres s'occupent peu de la divinité. Tous leurs sermons tendent à persuader au peuple l'excellence et la sublimité des talapoins, leur étonnante habileté dans la magie, la nécessité où l'on est, pour vivre heureux dans cette vie, et beaucoup plus dans l'autre, de leur donner ses biens, et, s'il

le faut, sa vie ; de les servir, de les craindre, de les respecter, etc. Ils défendent aussi de boire du vin, de mentir, de dérober, de commettre d'adultère et d'assassiner ; néanmoins ceux qui ont du goût pour ces sortes de choses, peuvent en passer leur envie, à la faveur d'un brevet de dispense ou d'expiation, que les talapoins délivrent moyennant une grosse somme. Ces actes sont écrits sur des feuilles de palmier, avec un stylet de fer.

Les Langiens sont fort entêtés pour la magie et les sortiléges. Ils croient que le moyen le plus sûr de se rendre invincibles est de se frotter la tête d'une certaine liqueur composée de vin et de bile humaine. Ils en mouillent aussi les tempes et le front de leurs éléphans. Pour se procurer cette drogue, ils achètent, s'ils sont assez riches, la permission de tuer. Puis ils chargent de cette commission des mercenaires qui en font leur métier. Ceux-ci se postent au coin d'un bois, et tuent le premier qu'ils rençontrent, homme ou femme, lui fendent le ventre, et en arrachent le fiel. Si l'assassin ne rencontre personne dans sa chasse, il est obligé de se tuer lui-même, ou sa femme, ou son enfant, afin que celui qui l'a payé ait de la bile humaine, pour son argent.

Les talapoins profitent avec beaucoup d'adresse de la crainte qu'on a de leurs sortiléges, qu'ils donnent et ôtent à volonté, suivant les sommes qu'on leur offre. Les Langiens les détestent ; mais la crainte les oblige à montrer la plus grande soumission pour ces saints personnages, et à leur rendre les services les plus vils. Les grands et les princes vont, en hiver, couper du bois dans les forêts, et le portent publiquement, sur leurs épaules, au monastère des talapoins, qui croiraient se déshonorer en travaillant. Dans l'été, c'est à qui leur portera des simples et des

plantes aromatiques, afin qu'ils puissent se baigner plus voluptueusement. Ils se font regarder comme de grands faiseurs de miracles, et prétendent chasser toutes sortes de maladies. Quand un Langien est malade, ils lui envoient un de leurs vieux habits, dont le seul attouchement doit lui rendre la santé, fût-il à son dernier instant. Mais comme il est rare que cet habit miraculeux guérisse aucune maladie, les talapoins ne manquent pas de s'en prendre à l'avarice du Langien, qui n'a pas donné assez aux saints religieux, et à son incrédulité qui a repoussé le miracle.

Tous les Langiens sont obligés de se prosterner devant leurs prêtres; et le roi, qui les redoute à cause de leur grand nombre et du fanatisme qu'ils entretiennent dans l'esprit du peuple, les respecte lui-même, jusqu'à s'incliner devant eux, toutes les fois qu'ils se présentent. Un jeune homme, occupé de quelque grande affaire, passa sans y faire attention devant un de ces prêtres, et ne se prosterna point, selon l'usage. Le talapoin, furieux, l'envoya arrêter, et le fit mourir à coups de pieu. Les parens ayant porté plainte, une foule de Langiens, ameutés par les prêtres, prirent le parti du talapoin, et forcèrent le juge à prononcer en sa faveur. Le juge loua publiquement cet assassinat, dit Kempfer, comme une action généreuse qui honorait la religion et le sacerdoce.

En 1640, pendant le séjour du voyageur Marini à Lao, on découvrit un talapoin qui faisait et répandait de la fausse monnaie, de concert avec tous ceux de son couvent. Le roi, menacé par le général de l'ordre, fit cesser les poursuites, et condamna, par un édit exprès, l'avarice des Langiens, qui, ne subvenant pas aux besoins des saints religieux, les avaient obligés de frapper de la fausse monnaie.

Un talapoin ayant formé le dessein de dérober des bracelets d'or qu'il avait vus aux bras de deux jeunes personnes, et qu'il trouvait à son gré, se glissa dans leur maison pendant la nuit, les poignarda l'une et l'autre, et se mit à fouiller dans la chambre. Mais une servante, qui avait tout vu, cachée dans un coin, s'élança dans la rue et donna l'alarme au voisinage. Le talapoin fut découvert. On n'osa pourtant pas l'arrêter, car c'est un crime, en ce pays, que de mettre la main sur un prêtre. On le cita devant le roi; et comme il niait son crime, en offrant de subir l'épreuve; le roi ordonna qu'il passerait sept jours dans les bois, et que, s'il n'était point attaqué par les serpens, ni par les bêtes féroces, il serait déclaré innocent. L'assassin, escorté d'une foule d'esclaves chargés de le défendre et de le garantir de tout accident, alla dans la forêt, et en revint sans avoir éprouvé de fâcheuse aventure. Le roi, bien convaincu cependant qu'il était le meurtrier des deux jeunes filles, déclara qu'un diable avait pris la figure de ce saint talapoin, et avait commis l'assassinat pour nuire à la religion. Le prêtre justifié fit condamner la servante à un esclavage perpétuel, sans que le prince osât intercéder pour elle.

TALISMANS. — Un talisman ordinaire est le sceau, la figure, le caractère ou l'image d'un signe céleste, faite, imprimée, gravée ou ciselée sur une pierre sympatique, ou sur un métal correspondant à l'astre[1],

[1] Le talisman portant la figure ou le sceau du Soleil doit être composé d'or pur, sous l'influence de cet astre, qui domine sur l'or. Le talisman de la Lune doit être composé d'argent pur, avec les mêmes circonstances. Le talisman de Mars doit être composé de fin acier. Le talisman de Jupiter doit être composé du plus pur étain. Le talisman de Vénus doit être composé de cuivre poli et bien purifié. Le talisman de Saturne doit être composé de

par un ouvrier qui ait l'esprit arrêté et attaché à l'ouvrage, sans être distrait ou dissipé par des pensées étrangères, au jour et à l'heure de la planète; en un lieu fortuné, par un temps beau et serein, et quand le ciel est en bonne disposition, afin d'attirer les influences.

Les talismans furent imaginés par les Égyptiens, et les espèces en sont innombrables. — Le plus célèbre de tous les talismans est le fameux anneau de Salomon, sur lequel était gravé le grand nom de Dieu. Rien n'était impossible à l'heureux possesseur de cet anneau, qui dominait sur tous les génies. — Apollonius de Tyane mit à Constantinople la figure d'une cigogne qui en éloignait tous les oiseaux de cette espèce, par une propriété magique. En Égypte, on croyait faire cesser la grêle lorsque quatre femmes nues se couchaient sur le dos, les pieds élevés en l'air, en prononçant certaines paroles mystérieuses. Cette ridicule et impudente cérémonie était prise de la posture d'une figure talismanique, qui représentait une Vénus couchée et qui servait à détourner la grêle.

On voit qu'on faisait des talismans de toutes les manières. Les plus communs sont les talismans cabalistiques, qui sont aussi les plus faciles, puisqu'on n'a pas besoin, pour les fabriquer, de recourir au diable, ce qui demanderait de grandes réflexions.

Les talismans du Soleil, portés avec confiance et révérence, donnent les faveurs et la bienveillance des princes, les honneurs, les richesses et l'estime géné-

plomb raffiné. Le talisman de Mercure doit être composé de vif-argent fixé. Quant aux pierres, la *hyacinthe* et la *pierre d'aigle* sont de nature solaire. L'*émeraude* est lunaire. L'*aimant* et l'*améthyste* sont propres à Mars. Le *béryl* est propre à Jupiter. La *cornaline* convient à Vénus. La *Chalcédoine* et le *jaspe* conviennent à Saturne. La *topaze* et le *porphyre* conviennent à Mercure.

rale. Les talismans de la Lune garantissent des maladies populaires ; ils devraient alors garantir des superstitions. Ils préservent aussi les voyageurs de tout péril. Les talismans de Mars ont la propriété de rendre invulnérables ceux qui les portent avec révérence. Ils leur donnent aussi une force et une vigueur extraordinaires. Les talismans de Jupiter dissipent les chagrins, les terreurs paniques, et donnent le bonheur dans le commerce et dans toutes les entreprises. Les talismans de Vénus éteignent les haines, font naître l'amour, et donnent des dispositions à la musique.

Les talismans de Saturne font accoucher sans douleur ; ce qui a été éprouvé plusieurs fois, avec un heureux succès, par des personnes de qualité, qui étaient sujettes à faire de mauvaises couches. Ils multiplient les choses avec lesquelles on les met. Si un cavalier porte un de ces talismans dans sa botte gauche, son cheval ne pourra être aucunement blessé. Les talismans de Mercure rendent éloquens et discrets ceux qui les portent révéremment. Ils donnent la science et la mémoire ; ils peuvent même guérir toutes sortes de fièvres ; et, si on les met sous le chevet de son lit, ils procurent des songes véritables, dans lesquels on voit ce que l'on souhaite de savoir : agrément qui n'est pas à dédaigner [1].

TALISSONS, — Prêtres des anciens Prussiens. Ils faisaient l'oraison funèbre du mort, puis, regardant au ciel, ils criaient qu'ils voyaient le mort voler en l'air à cheval, revêtu d'armes brillantes, et passer en l'autre monde avec une grande suite.

TALYS, — Talismans employés dans les mariages chez les Indiens. Dans quelques castes, c'est une pe-

[1] *Le Petit Albert.*

tite plaque d'or ronde, sans empreinte, ni figure; dans d'autres, c'est une dent de tigre; il y en a qui sont des pièces d'orfévrerie matérielles et informes.

TAMBOUR MAGIQUE. — C'est le principal instrument de la magie des Lapons. Ce tambour est ordinairement fait d'un tronc creusé, de pin ou de bouleau. La peau, tendue sur ce tambour, est couverte de figures symboliques, que les Lapons y tracent avec du rouge. Voyez *Lapons*.

TAMOUS, — Enfers des Kalmoucks. Des diables, à tête de chèvres, y tourmentent les damnés, qui sont sans cesse coupés par morceaux, sciés, brisés sous des meules de moulin, puis rendus à la vie pour subir encore le même supplice. Les bêtes de somme y expient leurs fautes sous les plus pesans fardeaux, les animaux féroces se déchirent entre eux sans cesse, etc.

TANAQUILLE, — Femme de Tarquin l'Ancien. Elle était habile dans la science des augures : on conservait à Rome sa ceinture, à laquelle on attribuait de grandes vertus.

TANCHELIN. — Vers l'an 1125, un hérétique, nommé Tanchelin, était en si grande vénération dans quelques provinces, qu'on buvait son urine, et qu'on gardait ses excrémens comme des reliques; l'argent qu'en retiraient les principaux de la secte, servait à l'entretien de sa table, qui était toujours délicatement servie. Les pères et les maris le priaient de coucher avec leurs filles et leurs femmes[1].

TARENTULE. — On prétend qu'une seule piqûre de la tarentule suffit pour faire danser; un coq et

[1] Saint-Foix, *Essais historiques*.

une guêpe, piqués par cette araignée, ont dansé, dit-on, au son du violon, et ont battu la mesure. Si l'on en croit certains naturalistes, non-seulement la tarentule fait danser, mais elle danse elle-même assez élégamment. Le docteur Saint-André certifie qu'il a traité lui-même un soldat napolitain, qui dansait tous les ans quatre ou cinq jours de suite, parce qu'une tarentule l'avait piqué. Ces merveilles ne sont pas encore bien expliquées.

TARNI, — Formules d'exorcisme usitées chez les Kalmouks. Écrites sur du parchemin, et suspendues au cou d'un malade, elles passent pour avoir la vertu de lui rendre la santé.

TAROTS, — Ou cartes tarotées. C'est le nom qu'on donne aux cartes égyptiennes, italiennes et allemandes; le jeu se compose de soixante-dix-huit cartes, avec lesquelles on dit la bonne aventure, d'une manière plus étendue que par nos cartes ordinaires.

Il y a dans ce jeu vingt-deux tarots, proprement dits. Dans les cartes italiennes, les tarots sont les élémens, l'évangile, la mort, le jugement dernier, la prison, le feu, Judas Iscariote, etc.; dans les cartes allemandes, les tarots sont le fou, le magicien, l'ours, le loup, le renard, la licorne, etc. Il y a ensuite cinquante-six cartes, savoir : quatre rois, quatre dames, quatre cavaliers, quatre valets, dix cartes depuis l'as jusqu'au dix, pour les bâtons ou trèfles; dix pour les épées ou piques, dix pour les coupes ou carreaux, dix pour les pièces d'argent ou cœurs.

Il serait trop long de détailler ici l'explication de toutes ces cartes. Elle ressemble beaucoup à la cartomancie ordinaire. Cependant elle est bien plus satisfaisante, et donne infiniment plus d'oracles. Nous

renverrons au livre spécialement consacré à cette divination [1].

TARTARE, — Enfer des anciens, qui le plaçaient sous la terre, à une telle profondeur, dit Homère, qu'il est aussi éloigné de la terre que la terre l'est du ciel. Virgile le dépeint vaste, fortifié de trois enceintes de murailles, et entouré du Phlégéton; une haute tour en défend l'entrée. Les portes en sont aussi dures que le diamant; tous les efforts des mortels et toute la puissance des dieux ne pourraient les briser. Tisiphone veille toujours à la porte, et empêche que personne ne sorte, tandis que Rhadamanthe livre les criminels aux furies. L'opinion commune était qu'il n'y avait plus de retour pour ceux qui étaient une fois précipités dans le Tartare. Platon est d'un autre avis : selon lui, après qu'ils y ont passé une année, un flot les en retire et les ramène dans un lieu moins douloureux.

TAUPE. — Elle jouait autrefois un rôle important dans la divination. Pline a dit que ses entrailles étaient consultées avec plus de confiance que celles d'aucun autre animal. Le vulgaire leur attribue encore certaines vertus. Les plus merveilleuses sont celles de la main *taupée*, c'est à dire qui a serré une taupe vivante jusqu'à ce qu'elle soit étouffée. Le simple attouchement de cette main guérit les douleurs de dents et même la colique. Si on enveloppe un de ses pieds dans une feuille de laurier, et qu'on la mette dans la bouche d'un cheval, il prendra aussitôt la

[1] *L'Art de tirer les cartes et les tarots, ou Cartomancie égyptienne, italienne, allemande*, etc., un vol. in-18; prix : 3 fr., et 8 fr. avec le jeu. A Paris, chez Mongie aîné, éditeur de ce dictionnaire, boulevart des Italiens, n°. 10.

fuite et aura peur ; ou si on la met dans le nid de quelque oiseau, les œufs deviendront stériles. De plus, si on frotte un *cheval* noir avec de l'eau où aura cuit une *taupe*, il deviendra blanc [1].

TAVIDES, — Caractères que les insulaires des Maldives regardent comme propres à les garantir des maladies. Ils s'en servent aussi comme de philtres, et prétendent, par leur moyen, inspirer de l'amour.

TÉE, — Génie protecteur, que chaque famille otaïtienne adore, et qui passe pour un des aïeux ou des parens défunts. On attribue à ces esprits le pouvoir de donner et de guérir les maladies.

TÉHUPTEHUH, — Génie auquel les Boutaniens attribuent la construction d'un pont de chaînes de fer qui se trouve dans les montagnes du Boutan. Voyez *Pont du diable.*

TEMPLIERS. — Les templiers furent ainsi nommés parce que Baudouin II, roi de Jérusalem, leur donna une maison, près du temple de Salomon. Leur ordre s'éleva en 1118, et fut aboli en 1312. Sous Philippe le Bel, la rigueur des impôts et l'affaiblissement des monnaies furent portés à un tel excès que la populace de Paris se souleva. Marigny accusa les Juifs et les templiers d'avoir fomenté la sédition. Philippe médita dès lors l'extinction de ces moines guerriers. Ce prince était avide, toujours pressé d'argent : il adopta le projet d'une vengeance qui pouvait faire entrer dans ses coffres la dépouille des Juifs, et une partie des richesses que les templiers avaient apportées de l'Orient. Le bruit se répandit dans Paris que les Juifs avaient outragé une hostie et crucifié des en-

[1] *Albert le Grand*, pag. 114.

fans, le vendredi saint. Le peuple cria qu'il fallait exterminer ces ennemis du nom chrétien : ils furent tous arrêtés le 22 juillet 1306, leurs biens confisqués, et on ne leur laissa que de quoi sortir du royaume.

L'année suivante, on arrêta de la même manière tous les templiers qui se trouvèrent en France; on érigea contre eux, dans toutes les provinces, des tribunaux composés d'évêques et de moines. L'archevêque de Sens, frère d'Enguerrand de Marigny, présidait celui de Paris. Les templiers s'étaient livrés au faste, au luxe, à une vie molle et voluptueuse; leurs railleries continuelles sur la fainéantise et les pieuses fraudes des moines leur avaient attiré de dangereux ennemis; mais tous ces torts seraient restés impunis s'ils eussent été moins riches. On leur chercha donc des crimes pour pallier l'injustice de leur condamnation. Deux scélérats firent dire à Enguerrand de Marigny que, si on voulait leur promettre la liberté et de quoi vivre, ils découvriraient des secrets dont le roi pourrait tirer plus d'utilité que de la conquête d'un royaume. Ce fut sur les dépositions de ces deux misérables qu'on déclara les templiers criminels, le 3 octobre 1307. Voici les abominations qu'on leur imputait. On disait qu'à leur réception dans l'ordre, on les conduisait dans une chambre obscure, où ils reniaient Jésus-Christ, et crachaient trois fois sur le crucifix; que celui qui était reçu baisait celui qui le recevait à la bouche, ensuite *in fine spinæ dorsi et in virgâ virili*; qu'ils adoraient une tête de bois doré, qui avait une grande barbe, et qu'on ne montrait qu'aux chapitres généraux, qu'on leur recommandait d'être chastes avec les femmes, mais très-complaisans envers les frères, *dès qu'ils en étaient requis*; que, s'il arrivait que d'un templier

et d'une pucelle il naquît un garçon, il s'assemblaient, se rangeaient en rond, se le jetaient les uns aux autres, jusqu'à ce qu'il fût mort, etc.; qu'en Languedoc, trois commandeurs, mis à la torture, avaient avoué qu'ils avaient assisté à plusieurs chapitres provinciaux de l'ordre; que, dans un de ces chapitres, tenu à Montpellier, et de nuit, suivant l'usage, on avait exposé *une tête;* qu'aussitôt le diable avait apparu sous la figure d'un chat; que ce chat, tandis qu'on l'adorait, avait parlé et répondu avec bonté aux uns et aux autres; qu'ensuite plusieurs démons étaient venus sous des formes de femmes, et que chaque frère avait eu la sienne. On arracha des aveux qui confirmèrent ces dépositions.

On représenta vainement qu'il n'était pas vraisemblable que des hommes renonçassent à la religion où ils étaient nés, pour croire à une idole, sans aucun motif d'intérêt, et qu'aucun de ceux qui s'étaient présentés pour entrer dans l'ordre, n'eût eu horreur de ces abominables mystères; qu'il était prouvé que plusieurs templiers, étant tombés malades dans les prisons, avaient protesté en mourant, avec toutes les marques du repentir le plus vif et le plus sincère, que les déclarations qu'on avait exigées d'eux étaient fausses, et qu'ils ne les avaient faites que pour se délivrer des horribles traitemens qu'on leur faisait souffrir; qu'on n'avait point confronté les témoins aux accusés, et qu'enfin, aucun des templiers qu'on avait arrêtés dans les autres royaumes de la chrétienté, n'avait rien déposé de semblable aux abominations qu'on leur imputait en France. Les archevêques de Sens, de Reims et de Rouen, loin d'avoir égard à ces remontrances, firent décider dans les conciles de leurs provinces, qu'on traiterait comme relaps, et comme ayant renoncé à Jésus-Christ, les

templiers qui se rétracteraient de ce qu'ils auraient déclaré à la question ; et quelques jours après, on en brûla cinquante-neuf. L'évêque de Lodève, historien du temps, nous représente ces infortunés, dévorés par les flammes, attachant les yeux au ciel, pour y puiser les forces qui leur avaient manqué dans les tortures, et demandant à Dieu de ne pas permettre qu'ils trahisent une seconde fois la vérité, en s'accusant, et en accusant leurs frères de crimes qu'ils n'avaient pas commis.

Quelques mois après, dans un consistoire secret de cardinaux et d'évêques, le pape Clément V cassa et annula l'ordre des Templiers : la sentence portait que, n'ayant pu les juger selon les formes de droit, il les condamnait d'autorité apostolique, et par provision. Guillaume de Nogaret, si connu par la violence de son caractère, et frère Imbert, dominicain, confesseur du roi, et revêtu du titre d'*inquisiteur*, donnaient à la poursuite de cette affaire toute l'activité possible. Bientôt on n'entendit plus parler que de chaînes, de cachots, de bourreaux et de bûchers. On attaqua jusqu'aux morts ; leurs ossemens furent déterrés, brûlés, et leurs cendres jetées au vent. Le grand-maître, Jacques de Molai, qui avait été parrain d'un des enfans du roi, et trois autres des premiers officiers de l'ordre, après avoir été conduits à Poitiers, devant le pape, furent ramenés à Paris, pour y faire une confession publique de leur corruption. Philippe, qui n'ignorait pas qu'on l'accusait hautement de ne persécuter les templiers que pour s'emparer de leurs immenses richesses, espérait que cette cérémonie en imposerait au peuple, et calmerait les esprits effrayés par tant d'exécutions dans la capitale et dans les provinces.

On les fit monter tous les quatre sur un échafaud dressé devant l'église de Notre-Dame ; on lut la sen-

tence qui modérait leur peine à une prison perpétuelle; un des légats fit ensuite un long discours, où il détailla toutes les abominations et les impiétés dont les templiers avaient été convaincus, disait-il, par leur propre aveu; et afin qu'aucun des spectateurs n'en pût douter, il somma le grand-maître de parler et de renouveler publiquement la confession qu'il avait faite à Poitiers. « Oui, je vais parler, dit l'infortuné vieillard, en secouant ses chaînes; je n'ai que trop long-temps trahi la vérité. Daigne recevoir, ô mon Dieu! le serment que je fais, et puisse-t-il me servir quand je paraîtrai devant ton tribunal! Je jure que tout ce qu'on vient de dire des templiers est faux; et que si j'ai eu la faiblesse de parler différemment, à la sollicitation du pape et du roi, et pour suspendre les horribles tortures qu'on me faisait souffrir, je m'en repens. Je vois que j'irrite nos bourreaux, et que le bûcher va s'allumer; je me soumets à tous les tourmens qu'on m'apprête, et reconnais qu'il n'en est point qui puisse expier l'offense que j'ai faite à mes frères, à la vérité et à la religion. »

Le légat déconcerté fit reconduire en prison le grand-maître, et Guy, frère du dauphin d'Auvergne, qui s'était aussi rétracté : le soir même ils furent tous les deux brûlés vifs, à petit feu, à l'endroit où est aujourd'hui la statue de Henri IV. Leur fermet ne se démentit point; ils invoquaient Jésus-Christ, et le priaient de soutenir leur courage. Le peuple consterné, en fondant en larmes, se jeta sur leurs cendres et les emporta comme de précieuses reliques. Mézeray rapporte que le grand-maître ajourna le pape à comparaître devant le tribunal de Dieu, dans quarante jours, et le roi dans un an. Mais rien ne prouve que cet ajournement puisse être vrai : on ne l'a probablement imaginé qu'en voyant la mort du

pape et celle du roi de France suivre de si près la destruction de l'ordre des templiers [1].

Sur les lettres et les instances du pape, on avait arrêté les templiers dans tous les états de la chrétienté : mais il n'y en eut de condamnés à mort qu'en France, et dans le comté de Provence, qui appartenait alors au roi de Naples et des deux Siciles. Philippe le Bel partagea leurs bien avec les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem [2]. Rapin de Toiras dit qu'Édouard II, roi d'Angleterre, dans l'espérance de profiter des richesses des templiers, fit tenir à Londres un synode national, où ils furent condamnés ; mais qu'on ne les traita point avec autant de rigueur qu'en France, et qu'on se contenta de les disperser dans des monastères, pour y faire pénitence, avec une pension modique prise sur leurs revenus. Le roi de Castille s'empara aussi des biens des templiers et les unit à son domaine. Le roi de Portugal les donna à l'ordre du Christ qu'il institua ; et le roi d'Aragon s'appropria dix-sept forteresses qu'ils possédaient dans le royaume de Valence. Le pape eut sa bonne part dans cette riche dépouille, surtout dans les états de Charles II, roi de Naples et de Sicile, comte de Provence et de Forcalquier ; il partagea avec ce prince l'argent de tous les effets mobiliers de ces infortunés [3].

[1] Le pape mourut quarante jours, et le roi de France un an après la mort de Jacques de Molai ; et ceux qui rapportèrent l'ajournement lui donnèrent l'espace de quarante jours pour le pape, et d'un an pour le roi Philippe le Bel. (Voyez *Ajournement.*)

[2] Les chevaliers de Malte.

[3] Saint-Foix.—M. de Hammer a publié en 1818 une découverte intéressante pour l'histoire des sociétés secrètes. Il a trouvé, dans le cabinet des antiquités du muséum impérial de Vienne quelques-unes de ces idoles nommées *têtes de Bophomet*, que les templiers

TEMPÉRATURE. — Les Grecs avaient des prêtres appelés Calazophylaces, dont les fonctions consistaient à observer les grêles et les orages, pour les détourner par le sacrifice d'un agneau ou d'un poulet. Au défaut de ces animaux, ou s'ils n'en tiraient pas un augure favorable, ils se découpaient le doigt avec ún canif ou un poinçon, et croyaient ainsi apaiser les dieux, par l'effusion de leur propre sang. Les Éthiopiens ont, dit-on, de semblables charlatans, qui se déchiquetent le corps à coups de couteau ou de rasoir, pour obtenir la pluie ou le beau temps.

Nous avons des almanachs qui prédisent la température pour tous les jours de l'année; prenez toutefois un manteau quand Mathieu Laensberg annonce plein soleil.

TÉNARE, — Soupirail des enfers chez les Anciens; il était gardé par Cerbère.

TENTATIONS. — Le révérend père Gaspar, de la compagnie de Jésus, raconte, dans une de ses lettres, que les femmes de l'île d'Ormus, poussées par le démon de la luxure, attentèrent plusieurs fois à sa chasteté, et l'engagèrent par toutes sortes de moyens

adoraient, ou du moins gardaient chez eux avec un soin religieux. Ces têtes représentent la divinité des gnostiques, nommée *mété* ou *la sagesse*. On y retrouve la croix tronquée, ou la clef égyptienne de la vie et de la mort, le serpent, le soleil, la lune, l'étoile du sceau, le tablier, le flambeau à sept branches, et d'autres hiérogliphes de la franc-maçonnerie. M. de Hammer cherche à prouver que les templiers, dans les hauts grades de leur ordre, abjuraient le christianisme, et se livraient à des superstitions condamnables. Les templiers et les francs-maçons remontent, selon lui, jusqu'au gnosticisme, ou du moins, certains usages ont été transmis, par les gnostiques, aux templiers, et par ceux-ci aux francs-maçons.

forniquer avec elles, parce qu'elles comptaient bien que, si elles pouvaient avoir des enfans d'un jésuite, ces enfans seraient de petits saints tout faits. Était-ce bien le Diable qui leur avait donné cette dernière idée? Le père Gaspar, qui avait été soldat avant d'être missionnaire, ne dit pas s'il fut faible avec les Indiennes; mais il ajoute: Voyez pourtant quelles sont les ruses et les finesses du Diable! Ses piéges sont quelquefois si séduisans, qu'il y ferait tomber les anges mêmes [1]. Voyez *Antoine*, *Démons*, etc.

TEPHRAMANCIE, — Divination dans laquelle on se servait de la cendre du feu qui, dans les sacrifices, avait consumé les victimes!

TERATOSCOPIE, — Divination qui tire des présages de l'apparition de quelques spectres vus dans les airs, tels que des armées de cavaliers et autres prodiges, dont parlent nos chroniqueurs.

TERRESTRES ou SOUTERRAINS, — Espèces de démons que les Chaldéens regardaient comme menteurs, parce qu'ils étaient les plus éloignés de la connaissance des choses divines.

TERREURS PANIQUES. — Un cavalier pariait qu'il irait, la nuit, donner la main à un pendu. Son camarade y court avant lui, pour s'en assurer. Le cavalier arrive bientôt, tremble, hésite; puis s'encourageant, prend la main du pendu et le salue. L'autre, désespéré de perdre la gageure, lui donne un grand soufflet, tellement que celui-ci se croyant frappé du pendu, tombe à la renverse et meurt sur la place.

Saint Jean Damascène dit, dans son *Traité des morts*, qu'un homme, passant par un cimetière,

[1] *Epistolæ indicæ Soc. Jesu.*

heurta du pied la tête d'un mort, qui se recommanda à ses prières, et lui causa une peur inexprimable. Voyez *Frayeurs*.

TERVILLES. — Démons qui habitent la Norwège avec les drolles et les finnes. Ils sont méchans, fourbes, indiscrets et prophétiseurs [1].

TESPESION, — Enchanteur qui, pour montrer qu'il pouvait enchanter les arbres, commanda à un grand orme de saluer Apollonius de Thianes ; ce que le grand orme fit, mais d'une voix grêle et efféminée [2].

TÊTE. — M. Salgues cite Phlégon, qui rapporte qu'un poëte nommé Publius ayant été dévoré par un loup qui ne lui laissa que la tête, cette tête, saisie d'un noble enthousiasme, articula vingt vers qui prédisaient la ruine de l'empire romain ; il cite encore Aristote, qui attesta qu'un prêtre de Jupiter ayant été tué, sa tête séparée de son corps nomma son meurtrier, qui fut arrêté, jugé et condamné sur ce témoignage.

TÊTE DE BOPHOMET. — Voyez *Templiers*, note de la fin.

TÊTE DE MORT. — Un roi chrétien, voulant connaître le moment et le genre de sa mort, fit venir un jacobin nécromancien, qui, après avoir dit la messe et consacré l'hostie, fit couper la tête d'un jeune enfant de dix ans, préparé pour cet effet. Ensuite il mit cette tête sur l'hostie, et, après certaines conjurations, il lui commanda de répondre à la de-

[1] Leloyer, *Hist. des spect. ou appar.*, etc., liv. 4, p. 329.
[2] Jacques d'Autun, *l'Incrédulité savante.*

mande du prince, mais la tête ne répondit que ces mots : *Le ciel me vengera*[1] !... Et aussitôt le roi entra en furie, criant sans cesse : *Otez-moi cette tête !* Peu après il mourut enragé[2].

TÊTE DE SAINT JEAN. — Un devin s'était rendu fameux dans le dix-septième siècle par la manière dont il rendait ses oracles. On entrait dans une chambre éclairée par quelques flambeaux, on voyait sur une table une tête de saint Jean-Baptiste dans un plat. Le devin affectait quelques cérémonies magiques ; il conjurait ensuite cette tête de répondre sur ce qu'on voulait savoir, et la tête répondait d'une voix intelligible, et quelquefois avec une certaine exactitude. Or, voici la clef de ce mystère : la table qui se trouvait au milieu de la chambre, était soutenue de cinq colonnes, une à chaque coin et une dans le milieu. Celle du milieu était un gros tuyau de carton peint en bois ; la tête de saint Jean était aussi de gros carton peint au naturel ; de plus, creuse, avec la bouche ouverte, et répondant, par un trou pratiqué dans le plat et dans la table, à la cavité du tuyau de carton. Dans la chambre qui se trouvait au-dessous, une personne, parlant par un porte-voix, se faisait entendre distinctement dans le cabinet, par la bouche de la tête[3].

TETRAGRAMMATON, — Mot mystérieux employé dans la plupart des conjurations qui évoquent le diable.

TEUSS, — Génie bienfaisant, révéré dans le Fi-

[1] L'original porte : *Vim patior.*
[2] Bodin, *Démonomanie des sorciers.*
[3] *Le petit Albert*, p. 78.

nistère ; il est vêtu de blanc, et d'une taille gigantesque, qui croît quand on l'approche. On ne le voit que dans les carrefours, de minuit à deux heures ; quand on a besoin de son secours contre les esprits malfaisans, il vous sauve sous son manteau. Souvent, quand il vous tient enveloppé, vous entendez passer avec un bruit affreux le chariot du diable qui fuit à sa vue, qui s'éloigne en poussant des hurlemens épouvantables, en sillonnant d'un long trait de lumière l'air, la surface de la mer, en s'abîmant dans le sein de la terre ou dans les ondes [1].

TEUSARPOULIER, — Génie redouté des Bretons des environs de Morlaix. Il se présente sous la forme d'un chien, d'une vache, ou d'un autre animal domestique.

TEUTATÈS, — Le Pluton des Gaulois. On l'adorait dans les forêts. Le peuple n'y entrait qu'avec un sentiment de terreur, dans la ferme persuasion que les habitans de l'enfer s'y montraient fréquemment, et que la présence seule d'un druide pouvait les empêcher de punir la profanation de leur demeure. Lorsqu'un Gaulois tombait à terre, dans une enceinte consacrée au culte, il devait se hâter d'en sortir : mais sans se relever et en se traînant à genoux, pour apaiser les êtres surnaturels qu'il croyait avoir irrités [2].

THALMUD, — Livre qui contient la doctrine, la morale et les traditions des Juifs. Environ cent vingt ans après la destruction du temple, le rabbin Juda, que les Juifs surnommaient *notre saint maître*, homme fort riche et fort estimé de l'empereur Antonin le

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère.*
[2] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 3.

Pieux, voyant avec douleur que les Juifs dispersés commençaient à perdre la mémoire de la loi qu'on nomme orale, ou de tradition, pour la distinguer de la loi écrite, composa un livre où il renferma les sentimens, les constitutions et les traditions de tous les rabbins qui avaient fleuri jusqu'à son temps. Ce recueil de rêveries s'élève aujourd'hui à douze volumes in-folio.

THAMUZ, — Démon du second ordre, inventeur de l'artillerie et de l'inquisition. Ses domaines sont les flammes, les grils, les bûchers. Les ardeurs amoureuses dépendent aussi de lui. Quelques démonomanes lui attribuent l'invention des bracelets, que les amoureux portent composés des cheveux de leurs maîtresses, ou les belles des cheveux de leurs amans.

THÈME CÉLESTE. — Ce terme d'astrologie se dit de la figure que dressent les astrologues, lorsqu'ils tirent l'horoscope. Il représente l'état du ciel à un point fixe, c'est-à-dire le lieu où sont en ce moment les étoiles et les planètes. Il est composé de douze triangles enfermés entre deux carrés, et on les appelle les douze maisons du soleil. Voyez *Astrologie*.

THEMURA, — L'une des trois divisions de la cabale rabbinique. Elle consiste, 1°. dans la transposition et le changement des lettres ; 2°. dans un changement de lettres que l'on fait, en certaines combinaisons équivalentes.

THÉOCLIMÈNE, — Devin qui descendait en ligne directe du célèbre Mélampus de Pylos, et qui devinait à Ithaque, dans l'absence d'Ulysse.

THÉODORIC, — Roi des Goths. Sous son règne

les deux plus illustres sénateurs, Symmaque, et Boëce, son gendre, furent accusés de crime d'état, et mis en prison; Boëce était chrétien. Il fut mis à mort l'an 524, et son beau-père eut le même sort l'année suivante.

Un jour les officiers de Théodoric ayant servi sur sa table un gros poisson, il crut voir dans le plat la tête de Symmaque, fraîchement coupée, qui le regardait d'un air furieux; il en fut si épouvanté, qu'il en prit un frisson : il se mit au lit et mourut au désespoir.

THÉODORIC ou THIERRY, — Roi de France, dont on a dit qu'il eut l'aiguillette nouée, et ne put consommer son mariage avec Brunehault.

THÉOMANCIE, — Partie de la cabale des Juifs qui étudie les mystères de la divine majesté, et recherche les noms sacrés. Celui qui possède cette science sait l'avenir, commande à la nature, a plein pouvoir sur les anges et les diables, et peut faire des miracles. On prétend que c'est par ce moyen que Moïse a tant opéré de prodiges; que Josué a pu arrêter le soleil; qu'Elie a fait tomber le feu du ciel, et ressuscité un mort; que Daniel a fermé la gueule des lions; que les trois enfans n'ont pas été consumés dans la fournaise, etc.

Cependant, quoique très-experts dans les noms divins, les Juifs ne font plus rien des merveilles qu'on attribue à leurs pères.

THÉRAPHIM. — Selon le rabbin Aben-Esra, les idoles que les Hébreux appelaient théraphim, étaient des talismans d'airain, en forme de cadrans solaires, pour connaître les heures propres à la divination. Pour les faire, on tuait le premier-né de la maison,

on lui arrachait la tête, qu'on salait de sel mêlé d'huile; puis on écrivait sur une lame d'or, le nom de quelques mauvais esprits; on mettait cette lame sous la langue de la tête de l'enfant, qu'on attachait à la muraille; et, après avoir allumé des flambeaux devant elle, on lui rendait à genoux de grands respects. Cette figure répondait aux questions qu'on avait à lui faire, et on suivait ses avis.

THESPESIUS. — Citoyen de Cilicie, fort connu de Plutarque. C'était un mauvais sujet qui exerçait toutes sortes de friponneries, et ne laissait pas de se ruiner, de jour en jour, de fortune et de réputation. L'Oracle lui avait prédit que ses affaires n'iraient bien qu'après sa mort. En conséquence, il tomba du haut de sa maison, se cassa le cou, et mourut. Trois jours après, lorsqu'on allait faire ses funérailles, il ressuscita, comme de droit, et devint le plus juste, le plus pieux et le plus homme de bien de la Cilicie. Comme on lui demandait la raison d'un tel changement, il disait qu'au moment de sa chute, son âme s'était élevée jusqu'aux étoiles, dont il avait admiré la grandeur immense et l'éclat surprenant; qu'il avait vu dans l'air un grand nombre d'âmes, les unes enfermées dans des tourbillons enflammés, les autres pirouettant en tous sens, celles-ci très-embarrassées et poussant des gémissemens douloureux; celles-là, moins nombreuses, se levant en haut avec rapidité, et se réjouissant avec leurs semblables. Il racontait tous les supplices des scélérats dans l'autre vie; et il ajoutait que, pour lui, une âme de sa connaissance lui avait dit qu'il n'était pas encore mort, mais que, par la permission de Dieu, son âme était venue faire ce petit voyage de faveur (apparemment en récompense de sa bonne conduite); et qu'après cela il était

rentré dans son corps, poussé par un souffle impétueux.

THESSALIENNES. — La Thessalie possédait un si grand nombre de sorciers, et surtout de sorcières, que le nom de *sorcière* et de *Thessalienne* étaient synonymes.

THÉURGIE, — Commerce des bons esprits. L'art notoire et les révélations tiennent à la théurgie.

THOMAS (SAINT). — On dit que Saint-Thomas se trouvant incommodé dans ses études, par le grand bruit des chevaux qui passaient tous les jours devant ses fenêtres pour aller boire, fit une petite figure de cheval qu'il enterra dans la rue; et, depuis les palfreniers furent contraints de chercher un autre chemin, ne pouvant plus à toute force faire passer aucun cheval dans cette rue ensorcelée. Voyez *Albert le Grand*.

THOMAS. — « Le moine Thomas, après une querelle qu'il venait d'avoir avec les religieux d'un monastère de Luques, se retira tout troublé dans un bois, où il rencontra un homme qui avait la face horrible, le regard sinistre, la barbe noire et le vêtement fort long. Il lui demanda pourquoi il allait seul dans ces lieux détournés. Cet homme lui répondit qu'il avait perdu son cheval, et qu'il le cherchait. Comme ils allaient ensemble à la poursuite du cheval égaré, ils arrivèrent au bord d'un ruisseau entouré de précipices épouvantables. L'inconnu invita le moine, qui déjà se déchaussait, à monter sur ses épaules, disant qu'il lui était plus facile de passer, à lui qui était plus grand. Thomas y consentit; mais lorsqu'il fut sur le dos de son compagnon, il s'aperçut

qu'il avait les pieds difformes d'un diable ; il commença à trembler et à se recommander à Dieu de tout son cœur. Le diable aussitôt se mit à murmurer, et s'échappa avec un bruit affreux, en brisant un grand chêne qu'il arracha de terre. Quant au moine, il demeura étendu au bord du précipice ; et remercia son bon ange de l'avoir ainsi tiré des griffes du démon [1]. »

THOU. — Il arriva, en 1598, une aventure assez singulière au président de Thou. Il se trouvait depuis peu de temps dans la ville de Saumur. Une nuit, qu'il était profondément endormi, il fut réveillé tout à coup par le poids d'une masse énorme qu'il sentit se poser sur ses pieds. Il secoua fortement ce poids, et le fit tomber dans la chambre... Le président ne savait encore s'il était bien éveillé, quand il entendit marcher tout auprès de lui. Il ouvrit alors les rideaux de son lit, et, comme les volets de ses fenêtres n'étaient point fermés, et qu'il faisait clair de lune, il vit distinctement une grande figure blanche qui se promenait dans l'appartement... Il aperçut en même temps des hardes éparses sur des chaises, auprès de la cheminée. Il s'imagina que des voleurs étaient entrés dans sa chambre ; et voyant la figure blanche s'approcher de son lit, il lui demanda d'une voix forte : *Qui êtes-vous ? — Je suis la reine du ciel*, répondit le fantôme, d'un ton solennel... Le président, reconnaissant la voix d'une femme, se leva aussitôt ; et, ayant appelé ses domestiques, il leur dit de la faire sortir, et se recoucha sans demander d'éclaircissement. Le lendemain, il apprit que la femme qui lui avait rendu une visite nocturne était une folle qui, n'étant point renfermée, courait çà et là, et servait de jouet au peuple. Elle était entrée dans la maison,

[1] Wierus, *de præst.*, etc.

qu'elle connaissait déjà, en cherchant un asile pour la nuit. Personne ne l'avait aperçue, et elle s'était glissée dans la chambre du président, dont elle avait trouvé la porte ouverte. Elle s'était deshabillée auprès du feu, et avait étalé ses habits sur des chaises. Cette folle était connue dans la ville sous le nom de *la reine du ciel*, qu'elle se donnait elle-même [1].

THURIFUMIE, — Divination par la fumée de l'encens.

THYMIASMATA, — Parfums d'encens qu'on employait chez les anciens pour délivrer ceux qui étaient possédés de quelque démon.

THYRÉE (PIERRE), — Jésuite, auteur d'un livre sur les démoniaques, les maisons infestées et les frayeurs nocturnes [2].

TIBALANG, — Fantômes que les naturels des Philippines croient voir sur la cime de certains vieux arbres, dans lesquels ils sont persuadés que les âmes de leurs ancêtres ont leur résidence. Ils se les figurent avec une taille gigantesque; de longs cheveux, de petits pieds, des ailes très-étendues et le corps peint.

TIBÈRE, — Empereur romain, qui voyait clair dans les ténèbres, selon Cardan, qui avait la même vertu. Voyez *Trasulle*.

TICHO-BRAHÉ, — Astronome suédois. Il croyait que sa journée serait malheureuse, et s'en retournait promptement si, en sortant de son logis, la première personne qu'il rencontrait était une vieille, ou si un lièvre traversait son chemin.

[1] *Démoniana*, p. 12.

[2] *Dæmoniaci, cum locis infestis et terriculamentis nocturnis.*

TINTEMENT. — Lorsque nous sentons une chaleur à la joue, dit Brown, ou que l'oreille nous tinte, nous disons ordinairement que quelqu'un parle de nous. Ce tintement d'oreille passait, chez nos pères, pour être un très-mauvais augure.

TIROMANCIE, — Divination par le fromage.

TOIA, — Nom sous lequel les habitans de la Floride adorent le diable, c'est-à-dire l'auteur du mal.

TONDAL. — Un soldat nommé Tondal fut conduit, par un ange, dans les enfers. Il vit et sentit les tourmens qu'on y éprouve; et son récit est d'autant plus digne de foi, qu'il parle d'après sa propre expérience : *Experto crede Roberto*. L'ange le conduisit dans un grand pays ténébreux, couvert de charbons ardens. Le ciel de ce pays était une immense plaque de fer brûlant, qui avait neuf pieds d'épaisseur. Il vit d'abord le supplice de plusieurs âmes qu'on mettait dans des pots bien fermés, et qu'on faisait fondre comme du beurre. Après cela, il arriva auprès d'une haute montagne, chargée de neige et de glaçons sur le flanc droit, couverte flammes et de soufre bouillant sur le flanc gauche. Les âmes qui s'y trouvaient passaient alternativement des bains chauds aux bains glacés, et sortaient de la neige pour entrer dans la chaudière enflammée. Les démons de cette montagne avaient des fourches de fer et des tridens rougis au feu, avec lesquels ils emportaient les âmes d'un lieu à l'autre.

Tondal vit ensuite une grande multitude de pécheurs et de pécheresses plongés jusqu'au cou dans un lac de poix et de soufre fondus. Un peu plus loin, il se trouva devant une bête terrible, d'une grandeur

extraordinaire. Cette bête se nommait l'*Achéron* [1]; elle vomissait des flammes et puait considérablement. On entendait dans son ventre des cris et des hurlemens d'hommes et de femmes. L'ange, qui avait sans doute ordre de donner à Tondal une petite leçon, se retira à l'écart, sans que ce soldat s'en aperçût, et le laissa seul devant la bête. Aussitôt une meute de démons se précipita avidement sur Tondal, le saisit, et le jeta dans la gueule de la grosse bête, qui l'avala comme une lentille. Il est impossible d'exprimer tout ce qu'il souffrit dans le ventre de ce monstre. Il s'y trouva dans une compagnie extrêmement triste, composée d'hommes, de chiens, d'ours, de lions, de serpens, et d'une foule d'autres animaux inconnus, qui mordaient cruellement les âmes, et n'épargnèrent point le malheureux voyageur. Il reçut encore le fouet de la main des démons. Il éprouva assez longtemps les horreurs d'un grand froid, la puanteur du soufre brûlé, ainsi que d'autres désagrémens dont le détail serait trop long. L'ange vint enfin le tirer de là, et lui dit : « Tu viens d'expier tes petites fautes d'habitude; mais tu as autrefois volé une vache à un bon paysan, ton compère : la voilà, cette vache. Tu vas la conduire de l'autre côté du lac qui est devant nous. »

Tondal vit en même temps une vache indomptée à quelque pas de lui; il se trouva sur le bord d'un étang bourbeux, qui agitait ses flots avec fracas. On ne pouvait le traverser que sur un pont si étroit, qu'un homme en occupait toute la largeur avec ses deux pieds. « Hélas! dit en pleurant le pauvre soldat, comment pourrai-je traverser avec une vache ce pont où je n'oserais me hasarder seul? — Il le faut, » ré-

[1] *Quæ Achæron appellabatur....*

pliqua l'ange. Tondal, après bien des peines, saisit la vache par les cornes, et s'efforça de la conduire au pont. Mais il fut obligé de la traîner; car lorsque la vache était debout, en disposition de faire un pas, le soldat tombait de sa hauteur; et quand le soldat se relevait, la vache s'abattait pareillement. Ce ne fut donc qu'en tombant et se relevant tout à tour, en se traînant l'un l'autre, en suant à grosses gouttes, et en divertissant les démons, que l'homme et la vache arrivèrent au milieu du pont.

Alors Tondal se trouva nez à nez avec un autre homme qui passait le pont comme lui : il était chargé de gerbes qu'il avait eu la mauvaise foi de ne pas payer à son curé, et qu'il était condamné de porter à l'autre bord du lac. Il pria le soldat de lui livrer le passage, et Tondal le conjura de ne pas l'empêcher de finir une pénitence qui lui avait déjà donné tant de peines. Mais personne ne voulut reculer; et, après qu'ils se furent disputés assez long-temps, ils s'aperçurent tous deux, à leur grande surprise, qu'ils avaient traversé le pont tout entier, sans faire un pas... L'ange conduisit alors Tondal dans d'autres lieux plus intéressans, mais non moins horribles, et le ramena ensuite dans son lit. Il se leva, et se conduisit depuis en bon et benoît chrétien [1].

TONNERRE. — Il a été adoré comme dieu. Les Égyptiens le regardaient comme le symbole de la voix éloignée, parce que de tous les bruits, c'est celui qui se fait entendre le plus loin. Lorsqu'il tonne, les Chingulais se persuadent que le ciel veut leur infliger un châtiment, et que les âmes des méchans sont chargées de diriger les coups pour les tourmen-

[1] *Dyonisii Carthusiani*, art 49. — *Hæc prolixius describuntur in libello qui visio Tondali nuncupatur.*

ter et les punir de leurs péchés. En Bretagne on a l'usage, quand il tonne, de mettre un morceau de fer dans le nid des poules qui couvent [1], comme préservatif du tonnerre. Voyez *Évangile de Saint-Jean*.

TOQUI (Grand). — Les Araucans, peuplades indépendantes du Chili, reconnaissent sous ce nom un grand esprit qui gouverne le monde. Ils lui donnent des ministres inférieurs, chargés des petits détails d'administration, tels que les saisons, les vents, les tempêtes, la pluie et le beau temps. Ils admettent aussi un mauvais génie, qu'ils appellent Guécuba, qui se fait un malin plaisir de troubler l'ordre et de molester le grand Toqui.

TORQUEMADA (Antoine de), — Auteur espagnol de l'*Hexameron*, ou six journées, contenant plusieurs doctes discours, etc., avec maintes histoires notables et non encore ouïes, mises en français par Gabriel Chappuys, Tourangeau. Lyon, 1582, in-8°.; ouvrage plein de choses prodigieuses et d'aventures de spectres et de fantômes.

TORREBLANCA. — François de la Tour Blanche, de Cordoue, jurisconsulte, auteur d'un livre curieux sur les crimes des sorciers [2].

TORTURE. — La torture abolie, dit-on, par la première influence de la religion catholique, fut renouvelée des anciens, et introduite par Innocent III, dans les procédures de l'inquisition, d'où elle passa dans les autres tribunaux ecclésiastiques. On l'em-

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 2, p. 16.

[2] *Epitome delictorum, sive de Magiâ, in quâ aperta vel occulta invocatio dæmonis intervenit, etc., editio novissima, Lugduni*, 1679, in-4°.

ployait surtout contre les sorciers, et quand les tourmens ne les faisaient pas avouer, on disait que le diable les rendait insensibles à la douleur.

TOTAM, — Ange gardien de chaque Sauvage de l'Amérique septentrionale. Ils se le représentent sous la forme de quelque bête; et, en conséquence, jamais ils ne tuent, ni ne chassent, ni ne mangent l'animal dont ils pensent que le Totam a pris la figure.

TOUPAN, — Esprit malin qui préside au tonnerre, chez les Brésiliens. Quand on leur dit qu'il faut adorer Dieu, qui est l'auteur du tonnerre : c'est chose étrange, répondent-ils, que Dieu, qui est si bon, épouvante les hommes par le tonnerre!

TOUR DE FORCE. — Delrio rapporte cette histoire plaisante : Deux troupes de magiciens s'étaient réunies en Allemagne, pour célébrer le mariage d'un grand prince. Les chefs de ces troupes étaient rivaux et voulaient chacun jouir sans partage de l'honneur d'amuser la cour. C'était le cas de combattre avec toutes les ressources de la sorcellerie. Que fit l'un des deux magiciens? Il avala son confrère comme une pilule, le garda quelques temps dans son estomac, et le rendit ensuite par où vous savez. Cette espièglerie lui assura la victoire. Son rival honteux et confus, décampa avec sa troupe, et alla plus loin prendre un bain et se parfumer.

TOUR ENCHANTÉE. — Voyez *Rodrigue*.

TOUR DE GARGANTUA. — Voyez *Gargantua*.

TOUR DE MONTPELLIER. — Il y a à Montpellier une vieille tour, que le peuple de cette ville croit

aussi ancienne que le monde; sa chute doit précéder de quelques minutes la déconfiture de l'univers.

TOUR DE WIGLA, — Tour maudite de la Norwège, où le roi payen Vermund fit rôtir les mamelles de Sainte-Etheldera, avec du bois de la vraie croix, apporté à Copenhague par Olaüs III, et conquis par le roi de Norwège. On dit que depuis on a essayé inutilement de faire une chapelle de cette tour maudite; toutes les croix qu'on y a placées successivement ont été consumées par le feu du ciel [1].

TOURTERELLE. — Si on porte le cœur de cet oiseau dans une peau de loup, il éteindra tous les feux de la concupiscence et les désirs amoureux. Si on pend ses pieds à un arbre, il ne portera jamais de fruit. Que si on frotte de son sang, mêlé avec de l'eau dans laquelle on aura fait cuire une taupe, un endroit couvert de poils, tous les poils noirs tomberont [2].

TRADITIONS. — On montre, dans une église d'Amiens, un vieux relief dégradé qui représente une scène de la décollation de saint Jean-Baptiste. C'est l'instant où l'on présente la tête du divin précurseur à la belle-sœur d'Hérode. Une servante qui se trouve là, est si troublée de cette vue qu'elle tombe morte, ou tout au moins évanouie; et saint Jean-Baptiste se change en poulet, pour ne plus causer à l'avenir de pareils accidens. Voyez *Colonne du diable*, *Muraille du diable*, *Pont du diable*, *Reliques*, *Tour*, etc.

TRAJAN, — Empereur romain, qui selon Dion-

[1] *Han d'Islande*, chap 12.
[2] *Secrets d'Albert le Grand*, p. 113.

Cassius se trouvant à Antioche, lors de ce terrible tremblement de terre qui renversa presque toute la ville, fut sauvé par un démon qui se présenta subitement devant lui, le prit entre ses bras, sortit avec lui par une fenêtre, et l'emporta hors de la ville.

On raconte que saint Grégoire le Grand voyant un jour une statue qui représentait Trajan descendant de cheval, quoique pressé de partir pour une expédition, et qui s'arrêtait pour rendre justice à une femme qui la lui demandait, fut si touché de cette action d'équité, qu'il pria Dieu de retirer des enfers l'âme de ce prince : ce qu'il obtint, mais à condition qu'il ne ferait plus à Dieu de semblables prières.

TRASULLE. — Tibère, étant à Rhodes, voulut satisfaire sa curiosité sur l'astrologie judiciaire. Il fit venir, l'un après l'autre, tous ceux qui se mêlaient de prédire l'avenir, sur une terrasse de sa maison, qui était bâtie sur des rochers, au bord de la mer. Un de ses affranchis, d'une taille haute et d'une force extraordinaire, les lui amenait à travers les précipices. Si Tibère reconnaissait que l'astrologue n'était qu'un fourbe, l'affranchi ne manquait pas, à un signal convenu, de le précipiter dans la mer.

Il y avait alors à Rhodes, un certain Trasulle, homme habile dans l'astrologie, et d'un esprit adroit. Il fut conduit, comme les autres, à ce lieu écarté, assura Tibère qu'il serait empereur, et lui révéla beaucoup de choses futures. Tibère lui demanda ensuite s'il connaissait ses propres destinées, et s'il avait tiré son horoscope. Trasulle, qui avait eu quelques soupçons en ne voyant revenir aucun de ses confrères, et qui sentit redoubler ses craintes, en considérant le visage de Tibère, l'homme qui l'avait amené et qui ne le quittait point, le lieu élevé

où il se trouvait, le précipice qui était à ses pieds, regarda le ciel, comme pour lire dans les astres; bientôt il s'étonna, pâlit, et s'écria épouvanté, qu'il était menacé de la mort. Tibère, ravi d'aise et d'admiration, attribua à l'astrologie ce qui n'était que de la présence d'esprit et de l'adresse, rassura Trasulle en l'embrassant, et le regarda depuis comme un oracle.

TRÈFLE A QUATRE FEUILLES, — Herbe qui croît sous les gibets, arrosée du sang des pendus; un joueur qui la cueille après minuit, le premier jour de la lune, et la porte sur soi avec révérence, est sûr de gagner à tous les jeux.

TREIZE. — Nos anciens regardaient le nombre treize comme un nombre fatal, ayant fort habilement remarqué que, de treize personnes réunies à la même table, il en mourait infailliblement une dans l'année; ce qui n'arrive jamais quand on est au nombre de quatorze.

TREMBLEMENS DE TERRE. — Les Indiens des montagnes des Andes croient, quand la terre tremble, que Dieu quitte le ciel pour passer tous les mortels en revue. Dans cette persuasion, à peine sentent-ils la secousse la plus légère, qu'ils sortent tous de leurs huttes, courent, sautent et frappent du pied, en s'écriant : Nous voici! nous voici [1]! Certains docteurs musulmans prétendent que la terre est portée sur les cornes d'un grand bœuf; quand il baisse la tête, disent-ils, il cause des tremblemens de terre [2]. Les lamas croient que Dieu, après avoir formé la terre, l'a

[1] *Voyages au Pérou, faits en 1791, 1794, par les PP. Manuel Sobre Viela et Barcelo.*

[2] *Voyage à Constantinople*, 1800.

posée sur le dos d'une grosse grenouille jaune, et que toutes les fois que cet animal prodigieux secoue la tête, ou allonge les pates, il fait trembler la partie de la terre qui est dessus [1].

TRÉSORS. — On croit dans l'Écosse qu'il y a sous les montagnes des trésors souterrains gardés par des géans et des fées; en Bretagne, on croit qu'ils sont gardés par un vieillard, par une vieille, par un serpent, par un chien noir, ou par de petits démons hauts d'un pied. Pour se saisir de ces trésors, il faut, après quelques prières, faire un grand trou sans dire un mot. Le tonnerre gronde, l'éclair brille, des charrettes de feu s'élèvent dans les airs; un bruit de chaînes se fait entendre; bientôt on trouve une tonne d'or. Parvient-on à l'élever au bord du trou, un mot qui vous échappe la précipite dans l'abîme, à mille pieds de profondeur.

Les Bretons ajoutent qu'au moment où l'on chante l'évangile des rameaux, les démons sont forcés d'étaler leurs trésors, en les déguisant sous des formes de pierres, de charbons, de feuillages. Celui qui peut jeter sur eux des objets consacrés, de l'eau bénite, un chapelet, les rend à leur première forme et s'en empare [2]. Voyez *Argent*.

TRIBUNAL SECRET. — Le tribunal secret de Westphalie, qu'on pourrait appeler aussi l'inquisition du Nord, mérite de figurer ici, puisqu'il fut élevé par la superstition et le fanatisme. L'histoire ne nous a conservé sur cet établissement que des notions peu satisfaisantes, parce que les francs-juges qui le

[1] *Voyage de J. Bell d'Antermoni*, etc.

[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 2, p. 15.

composaient s'engageaient, par un serment terrible, à la discrétion la plus absolue, et que ce tribunal était si redouté, lorsqu'il florissait en Westphalie et en Allemagne, qu'on osait à peine prononcer son nom. Charlemagne, vainqueur des Saxons, envoya, dit-on, un ambassadeur au pape Léon III, pour lui demander ce qu'il devait faire de ces rebelles, qu'il ne pouvait ni dompter, ni exterminer. Le saint père, ayant entendu le sujet de l'ambassade, se leva sans rien répondre, et alla dans son jardin, où, ayant ramassé des ronces et de mauvaises herbes, il les suspendit à un gibet qu'il venait de former avec de petits bâtons. L'ambassadeur, à son retour, raconta à Charlemagne ce qu'il avait vu; et celui-ci institua le tribunal secret, dans la Westphalie, pour forcer les païens du Nord à embrasser le christianisme, et pour faire mourir les incrédules [1].

Une politique barbare autorisa long-temps les jugemens ténébreux de ces redoutables tribunaux, qui remplirent l'Allemagne de délateurs, d'espions et d'exécuteurs. Le tribunal secret connut bientôt de tous les crimes, et même des moindres fautes, de la transgression du décalogue et des lois de l'église, des irrévérences religieuses, de la violation du carême, des blasphèmes [2], etc. Son autorité s'étendait sur tous les ordres de l'état; les électeurs, les princes, les évêques même y furent soumis, et ne pouvaient en

[1] *Scriptorum Brunswick*, tom. III.

[2] Le Lévitique condamne à mort les blasphémateurs : *Qui blasphemaverit nomen Domini morte moriatur.* (Cap. 24.) Saint Louis leur faisait marquer la lèvre avec un fer chaud. Sous d'autres princes, on leur perçait la langue. Bien souvent et dans bien des pays, on les a fait mourir, suivant le précepte du Lévitique. Saint Jean Chrysostome et le jésuite Drexélius prétendent que si on châtie ceux qui outragent la majesté des rois, on doit punir bien plus sévèrement ceux qui blasphèment le nom de Dieu.

être exemptés que par le pape ou par l'empereur. Par la suite néanmoins, les ecclésiastiques et les femmes furent soustraits de sa juridiction. Plusieurs princes protégèrent cet établissement, parce qu'il leur était utile pour perdre ceux qui avaient le malheur de leur déplaire.

Les francs-juges étaient ordinairement inconnus. Ils avaient des usages particuliers et des formalités cachées pour juger les malfaiteurs; et il ne s'est trouvé personne à qui la crainte ou l'argent aient fait révéler le secret. Les membres du tribunal parcouraient les provinces pour connaître les criminels, dont ils prenaient les noms; ils les accusaient ensuite devant les juges secrets rassemblés; on les citait; on les condamnait; on les inscrivait sur un livre de mort; et les plus jeunes étaient chargés d'exécuter la sentence. Tous les membres faisaient cause commune; et, quand bien même ils ne s'étaient jamais vus, ils avaient un moyen de se reconnaître qui est encore pour nous un mystère [1]. Quand le tribunal avait proscrit un accusé, tous les francs-juges avaient ordre de le poursuivre jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé; et celui qui le rencontrait était obligé de le tuer. S'il était trop faible pour se rendre maître du condamné, ses confrères étaient forcés, en vertu d'un serment terrible, de lui prêter secours.

Quelquefois on sommait l'accusé de comparaître, par quatre citations. Souvent aussi, au mépris de toutes les formes judiciaires, on le condamnait sans

[1] On prétend que les mots qui faisaient reconnaître les affiliés du tribunal secret étaient ceux-ci : STOC, STEIN, GRAS, GREIN : *bâton*, *pierre*, *herbe*, *pleurs*. Au reste le secret qu'on gardait dans la société des invisibles était si bien gardé, dit Mœser, que l'empereur lui-même ne savait pas pour quels motifs le tribunal secret faisait exécuter un coupable.

le citer, sans l'entendre, sans le convaincre. Un homme absent était légalement pendu ou assassiné, sans que l'on connût ni le motif, ni les auteurs de sa mort. Il n'était point de lieu qui ne pût servir aux séances du tribunal secret, pourvu qu'il fût caché et à l'abri de toute surprise. Les sentences se rendaient toujours au milieu de la nuit. Ceux qui étaient chargés de citer l'accusé épiaient, dans les ténèbres, le moment favorable pour afficher à sa porte la sommation de comparaître devant le tribunal des invisibles [1]. Les sommations portaient d'abord le nom du coupable, écrit en grosses lettres, puis le genre de ses crimes vrais ou prétendus, comme sorcier, ou comme traître, ou comme impie, etc.; ensuite ces mots : *Nous, les secrets vengeurs de l'Éternel, les juges implacables des crimes, et les protecteurs de l'innocence, nous te citons, d'ici à trois jours, devant le tribunal de Dieu. Comparais! comparais!*

La personne citée se rendait à un carrefour où aboutissaient quatre chemins. Un franc-juge masqué, et couvert d'un manteau noir s'approchait lentement, en prononçant le nom du coupable qu'il cherchait. Il l'emmenait en silence et lui jetait sur le visage un voile épais pour l'empêcher de reconnaître le chemin qu'il parcourait. On descendait dans une caverne. Tous les juges étaient masqués et ne parlaient que par signes, jusqu'au moment du jugement. Alors on sonnait une cloche; le lieu s'éclairait, l'accusé se trouvait au milieu d'un cercle de juges [2], vêtus de noir.

[1] Les francs-juges se nommaient aussi *les invisibles* et *les inconnus*. Ils tenaient leurs séances *partout et nulle part;* et leurs bras *se trouvaient en tous lieux comme la présence de l'Éternel.*

[2] Dans le procès de Conrad de Langen, où il fut condamné, il se trouva au tribunal secret plus de trois cents francs-juges.

On lui découvrait le visage, et on procédait à son jugement.

Mais il était rare qu'on citât de la sorte, hormis pour les fautes légères. Il était plus rare encore que la personne citée comparût. Le malheureux que les francs-juges poursuivaient se hâtait de quitter la Westphalie [1], trop heureux, en abandonnant tous ses biens, d'échapper aux poignards des invisibles.

Quand les juges, chargés d'exécuter les sentences du tribunal, avaient trouvé leur victime, ils la pendaient, avec une branche de saule, au premier arbre qui se rencontrait sur le grand chemin. Poignardaient-ils, ils attachaient le cadavre à un tronc d'arbre, et y laissaient le poignard, afin qu'on sût qu'il n'avait pas été assassiné, mais exécuté par un franc-juge.

Il n'y avait rien à objecter aux sentences de ce tribunal; il fallait les exécuter sur-le-champ avec la plus parfaite obéissance. Tous les juges s'étaient engagés, par un serment épouvantable, à dénoncer, en cas de délit, père, mère, frère, sœur, ami, parent, sans exception; et à immoler ce qu'ils auraient de plus cher, dès qu'ils en recevraient l'ordre : celui qui ne donnait point la mort à son frère condamné la recevait aussitôt. On peut juger de l'obéissance servile qu'exigeait le tribunal secret, de la part de ses membres, par ce mot du duc Guillaume de Brunswick, qui était du nombre des francs-juges : « Il » faudra bien, dit-il un jour tristement, que je fasse » pendre le duc Adolphe de Sleswick, s'il vient me » voir, puisqu'autrement mes confrères me feront » pendre moi-même. »

[1] Le tribunal secret désignait la Westphalie sous le nom symbolique de *la terre rouge*.

Il arriva quelquefois qu'un franc-juge, rencontrant un de ses amis condamné par le tribunal secret, l'avertit du danger qu'il courait, en lui disant : *On mange ailleurs aussi bon pain qu'ici.* Mais dès lors les francs-juges ses confrères étaient tenus, par leur serment, de pendre le traître sept pieds plus haut que tout autre criminel condamné au même supplice.

Un tribunal si détestable, sujet à des abus si crians et si contraires à toute raison et à toute justice, subsista pourtant pendant plusieurs siècles en Allemagne. Il devint si terrible que la plupart des gentilshommes et des princes furent obligés de s'y faire agréger. Vers la fin du quatorzième siècle, on le vit s'élever tout à coup à un degré de puissance si formidable, que l'Allemagne entière en fut épouvantée. Quelques historiens affirment qu'il y avait à cette époque, dans l'empire, plus de cent mille francs-juges qui, par toutes sortes de moyens, mettaient à mort quiconque avait été condamné par leur tribunal. Dès que la sentence était prononcée, cent mille assassins étaient en mouvement pour l'exécuter, et nul ne pouvait se flatter d'échapper à leurs recherches. On raconte que le duc Frédéric de Brunswick, condamné par les francs-juges, s'étant éloigné de sa suite à peu près de la portée d'un arc, le chef de ses gardes, impatienté de sa longue absence, le suivit, le trouva assassiné, et vit encore le meurtrier s'enfuir.

Enfin, après avoir été réformé à plusieurs reprises, par quelques empereurs, qui rougirent des horreurs que l'on commettait en leur nom, le tribunal secret, souillé de tant de crimes, fut entièrement aboli par l'empereur Maximilien Ier., au commencement du seizième siècle [1]. Mais il en reste encore

[1] On croit que ce fut en 1512

quelques vestiges en Allemagne, et l'assassin de Kotzebue était membre d'une société secrète, qui avait quelque chose d'un peu féroce, comme l'ancien tribunal secret de Westphalie.

TRITHÈME. — L'abbé Trithème, qui chercha à perfectionner la stéganographie, ou l'art d'écrire d'une manière mystérieuse, ayant composé différens ouvrages très-intéressans sur ce sujet, on les condamna comme des livres remplis de secrets diaboliques; et Frédéric II, électeur palatin, fit brûler publiquement les manuscrits originaux de cet abbé, qui se trouvaient dans sa bibliothéque [1].

TROIS, — Nombre mystérieux chez les anciens, qui buvaient trois fois en l'honneur des trois grâces et crachaient trois fois dans leur sein, pour détourner les enchantemens.

De nos jours, en Bretagne, un bruit qui se fait entendre trois fois annonce un malheur. On sait aussi que trois flambeaux dans la même chambre sont un présage de mort.

TROIS-ÉCHELLES, — Sorcier de Charles IX. Voltaire, dans sa profession de foi de théistes, parle de ce prêtre sorcier, que Charles IX fit brûler à la fin pour avoir joint aux sortiléges les empoisonnemens et les meurtres. Il avoua dans son interrogatoire que le nombre de ceux qui se croyaient magiciens de son temps passait dix-huit mille.

Bodin raconte le tour suivant de ce sorcier : En présence du duc d'Anjou, depuis Henri III, il attira les chaînons d'une chaîne d'or d'assez loin, et les fit venir dans sa main; après quoi la chaîne se re-

[1] M. T. P. Bertin, *Curiosités de la littérature*, t. 1er., p. 48.

trouva entière. Naudé parle de Trois-Échelles dans le chapitre 3 de son Apologie des grands personnages soupçonnés de magie. Il reconnaît que c'était un charlatan, et l'abbé Fiard dit que c'est avouer qu'il était vrai magicien.

TROIS RIEUX. — Voyez *Macrodor*.

TROLLEN, — Esprits follets qui, selon Leloyer, se louent comme domestiques dans le Nord, en habits de femmes ou d'hommes, et s'emploient aux services les plus honnêtes de la maison.

TROU DU CHATEAU DE CARNOET. — L'antique château de Carnoët, sur la rive droite du Laïta, dans le Finistère, est encore un objet de terreur pour le peuple du voisinage. On dit qu'un des anciens châtelains égorgeait ses femmes, dès qu'elles étaient grosses. La sœur d'un saint devint son épouse; convaincue, quand elle s'aperçut de son état, qu'il fallait cesser d'être, elle s'enfuit; son époux la poursuit, l'atteint, lui tranche la tête et retourne dans son château. Le saint, instruit de ce meurtre, la ressuscite, et s'approche de Carnoët; on lui refuse d'en baisser les ponts-levis; à la troisième supplication sans succès, il prend une poignée de poussière, la lance; le château tombe avec le prince, il s'abîme dans les enfers; le trou par lequel il passa subsiste encore; jamais on n'essaya d'y pénétrer sans devenir la proie d'un énorme dragon [1].

TROUPES FURIEUSES. — En Allemagne la superstition a fait donner ce nom à de certains chasseurs qui sont censés peupler les forêts. Voyez *Monsieur de la forêt*, *Veneur*, etc.

[1] M. Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. 3, p. 112.

TROWS, — Esprits qui, dans l'opinion des habitans des îles Schetland, résident dans les cavernes intérieures des collines. Ils sont habiles ouvriers en fer et en toutes sortes de métaux précieux. Voyez *Mineurs*, *Montagnards*, etc.

TULLIE. — Vers le milieu du seizième siècle, on découvrit un tombeau près de la voie appienne. On y trouva le corps d'une jeune fille, nageant dans une liqueur inconnue; elle avait les cheveux blonds, attachés avec une boucle d'or; elle était aussi fraîche que si elle eût été en vie. Au pied de ce corps, il y avait une lampe qui brûlait, et qui s'éteignit d'abord que l'air s'y fut introduit. On reconnut, à quelques inscriptions, que ce cadavre était là depuis quinze cents ans, et on conjectura que c'était le corps de Tullie, fille de Cicéron. On le transporta à Rome, et on l'exposa au Capitole, où tout le monde courut en foule pour le voir. Comme le peuple imbécile commençait à lui rendre les honneurs des saints, le pape qui avait cent moyens de soustraire cette précieuse antiquité à la vénération des idiots, et qui n'en vit aucun, la fit jeter dans le Tibre. Voyez *Lampes perpétuelles*.

TURPIN. — Voyez *Charlemagne*.

TYBILENUS, — Nom du mauvais génie chez les Saxons.

TYMPANON, — Peau de bouc dont les sorciers font des outres où ils conservent leur bouillon. Voyez *Bouillon du Sabbat*.

TYRE, — Sorte d'instrument dont les Lapons se servent pour leurs opérations magiques. Scheffer nous en fournit la description : Cette tyre n'est autre

chose qu'une boule ronde, de la grosseur d'une noix ou d'une petite pomme, faite du plus tendre duvet, polie partout et si légère qu'elle semble creuse. Elle est d'une couleur mêlée de jaune, de vert et de gris, qui tire un peu plus sur le jaune. On assure que les Lapons vendent cette tyre; qu'elle est comme animée, et qu'elle a du mouvement; en telle sorte que celui qui l'a achetée la peut envoyer sur qui il lui plaît. Cette tyre va comme un tourbillon. S'il se rencontre en son chemin quelque chose d'animé, cette chose reçoit le mal qui était préparé pour une autre.

U

UKOBACH, — Démon d'un ordre inférieur. Il se montre toujours avec un corps enflammé; on le dit inventeur des fritures et des feux d'artifice. Il est chargé par Belzébuth d'entretenir l'huile dans les chaudières infernales.

UPHIR, — Démon chimiste, très-versé dans la connaissance des simples. Il est responsable aux enfers de la santé de Belzébuth et des grands de sa cour. Les médecins l'ont pris pour leur patron, depuis le discrédit d'Esculape.

UPIERS. — Voyez *Vampires*.

URINE. — L'urine a aussi des vertus admirables. Elle guérit la teigne et les ulcères des oreilles, pourvu qu'on la boive venant d'un jeune homme en bonne santé. Elle guérit aussi de la piqûre des serpens, des aspics, et autres reptiles venimeux.

Il paraît que les sorcières s'en servent pour faire tomber la pluie. Delrio conte que, dans le diocèse de Trèves, un paysan qui plantait des choux dans son

jardin avec sa fille, âgée de huit ans, donnait des éloges à cet enfant sur son adresse à s'acquitter de sa petite fonction. Oh! répondit l'enfant, j'en sais bien d'autres. Retirez-vous un peu, et je ferai descendre la pluie sur telle partie du jardin que vous désignerez. — Fais, reprend le paysan surpris, je vais me retirer. Alors la petite fille creuse un trou dans la terre, y répand de son urine, la mêle avec la terre, prononce quelques mots, et la pluie tombe par torrens sur le jardin. — Qui t'a donc appris cela? s'écrie le paysan étourdi. — C'est ma mère, qui est très-habile dans cette science. Le paysan, plein de zèle, fit monter sa fille et sa femme sur la charrette, les amena à la ville, et les livra toutes les deux à la justice.

UROTOPÉGNIE, — Chevillement. Delancre dit qu'il y a un livre de ce nom dans lequel on voit que les moulins, les tonneaux, les fours, etc., peuvent être liés ainsi que les hommes. Voyez *Chevillement* et *Aiguillette.*

UTERPEN. — Voyez *Merlin.*

UTÉSETUR, — Espèce de magie pratiquée chez les Islandais, dont on fait remonter l'usage jusqu'à Odin. Ceux qui se trouvent la nuit hors de leur logis s'imaginent converser avec des esprits qui, communément, leur conseillent de faire le mal.

V

VACCINE. — Quand l'inoculation s'introduisit à Londres, un curé la traita en chaire d'innovation infernale, de suggestion diabolique, et soutint que la maladie de Job n'était que la petite-vérole que lui avait

inoculée le malin [1]. On a mis également la vaccine au nombre des découvertes qui doivent damner.

VACHE. — Cet animal est si respecté des Indiens, qu'ils le mettent avant leurs prêtres. La vénération pour les vaches est la première chose que l'on prescrit à ceux qui se font naïrs ou nobles. Le roi, en donnant le baiser de cérémonie aux nouveaux gentilshommes, leur dit ordinairement : « Aimez les vaches et les bramines. » Le respect qu'ils ont pour les vaches leur fait croire que tout ce qui passe par le corps de cet animal a une vertu sanctifiante et même médicinale. Les bramines donnent du riz aux vaches, puis ils en cherchent les grains tout entiers dans leurs excrémens, et font avaler ces grains aux malades, persuadés qu'ils sont propres à guérir le corps et à purifier l'âme. Ils ont une vénération singulière pour les cendres de bouse de vache ; chaque matin ils s'en frottent le front, la poitrine et les deux épaules. On met sur les autels des dieux de ces cendres sacrées. Lorsqu'elles ont été ainsi offertes, elles acquièrent un nouveau degré de vertu, et les joguis les vendent fort cher aux dévots. Les souverains de l'Indostan ont à leur cour des officiers qui n'ont point d'autre fonction que de présenter le matin, à ceux qui viennent saluer le prince, une certaine quantité de ces merveilleuses cendres détrempées dans un peu d'eau. Le courtisan trempe le bout du doigt dans ce mortier, et se fait, sur différentes parties du corps, une onction qu'il regarde comme très-salutaire.

Voici autre chose. Le diable s'avisa un jour de posséder une vache, et de la faire courir dans la campagne, pour s'amuser de la frayeur des paysans.

[1] M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. 3, p. 84.

Saint Martin, revenant de Trèves, rencontra la vache endiablée, qui accourait à lui en le regardant de travers. Le vacher, qui poursuivait sa bête, cria à Martin de prendre garde à lui. Le saint éleva la main, et, à son commandement, la vache se tint immobile. Le diable était à califourchon sur la bête, invisible aux yeux profanes, mais non à ceux de Martin. Il le gourmanda sèchement, lui ordonna de laisser la vache en paix, et lui défendit de tourmenter davantage un animal innocent. La vache reconnaissante se mit à genoux devant son libérateur pour le remercier humblement. Martin lui permit de retourner auprès de ses sœurs, ce qu'elle fit, avec la douceur d'un mouton [1].

VAFTHRUDNIS, — Génie des Scandinaves, renommé pour sa science profonde. Odin alla le défier dans son palais, et le vainquit par la supériorité de ses connaissances.

VAICARANI, — Fleuve de feu, que les âmes doivent traverser avant d'arriver aux enfers, selon la doctrine des Indiens. Si un malade tient en main la queue d'une vache, et qu'il fasse présent de cet animal au brahmine qui l'assiste, avec une somme d'argent, il passera sans danger le fleuve Vaicarani, parce que cette même vache qu'il aura donnée au brahmine se présentera à lui sur le bord du fleuve; il prendra sa queue, et fera le trajet par ce moyen, sans aucun risque.

VALAFAR ou MALAFAR, — Grand et puissant duc de l'empire infernal. Il paraît sous la forme d'un ange, quelquefois sous celle d'un lion avec la

[1] *Sulpicii Severi*, dialog. II.

tête et les pates d'un oie, et une queue de lièvre. Il connaît le passé et l'avenir, donne du génie et de l'audace aux hommes, et commande trente-six légions [1].

VALENS. — L'empereur Valens, gagné par les caresses de sa femme, qui était arienne, et séduit par l'évêque de Constantinople, fit une guerre ouverte aux catholiques, en faveur de la doctrine d'Arius. Il exila saint Athanase, saint Melèce et plusieurs autres saints qui tenaient à l'église de Rome; il ordonna l'expulsion de tous les prêtres qui oseraient blâmer ses opinions. Le ciel fit plusieurs miracles pour réduire cet esprit indocile; Valens demeura dans l'endurcissement. Saint Basile ne pouvait se taire sur l'hérésie arienne, et il annonçait la vérité à qui voulait l'entendre. Valens le ménagea long-temps par égard pour son âge et pour son mérite. Cependant, comme Basile s'obstinait à crier contre l'empereur, celui-ci se décida à signer l'exil du saint, et les trois plumes qu'il essaya se brisèrent entre ses doigts..... Valens, saisi d'étonnement, déchira la pancarte, et laissa en repos le saint évêque, mais ses yeux ne se dessillèrent point..... Il fit baptiser son fils par des prêtres ariens : le jeune prince mourut incontinent; et son père ne se convertit pas encore...

Tant d'impiétés eurent un terme. Valens fut vaincu par les Goths, à qui il n'avait fait que du bien. Une main invisible le blessa sur le champ de bataille; et on le porta dans la cabane d'un paysan, où il eut le désagrément d'être brûlé dans sa cinquantième année. Les nombreux ennemis de l'ange déchu lui attribuent encore ce trait, et de graves légendaires affirment que le diable mit le feu à la cabane, de sa

[1] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

propre griffe. Mais Lambertinus, et quelques autres historiens justifient le diable de cette calomnie, puisqu'ils assurent que Valens fut brûlé vif, par ordre de Dieu, qui voulait faire un exemple du protecteur des ariens [1]. Voyez *Alectryomancie*.

VAMPIRES. — Ce qu'il y a de plus étonnant dans l'histoire des vampires, c'est qu'ils ont partagé, avec nos grands philosophes, l'honneur d'étonner le 18e. siècle; c'est qu'ils ont épouvanté la Lorraine, la Prusse, la Silésie, la Pologne, la Moravie, l'Autriche, la Russie, la Bohême et tout le nord de l'Europe, pendant que les sages de l'Angleterre et de la France renversaient d'une main hardie et sûre les superstitions et les erreurs populaires. Chaque siècle, il est vrai, a eu ses modes; chaque pays, comme l'observe D. Calmet, a eu ses préventions et ses maladies; mais les vampires n'ont point paru avec tout leur éclat dans les siècles barbares et chez des peuples sauvages; ils se sont montrés au siècle des Diderot et des Voltaire, dans l'Europe, qui se dit civilisée.

On a donné le nom d'*upiers*, *oupires*, et plus généralement *vampires*, à des hommes morts depuis plusieurs années, ou du moins depuis plusieurs mois, qui revenaient *en corps et en âme*, parlaient, marchaient, infestaient les villages, maltraitaient les hommes et les animaux, suçaient le sang de leurs proches, les épuisaient, et enfin leur causaient la mort [2]. On ne se délivrait de leurs dangereuses visites et de leurs infestations qu'en les exhumant, les empalant, leur coupant la tête, leur arrachant le cœur ou les brûlant. — Ceux qui mouraient sucés devenaient vampires à leur tour.

[1] *Lambertini de Cruz Houen*, *Theat. Hispaniæ*, p. 20.

[2] C'est la definition qu'en donne D. Calmet.

Les journaux publics de la France et de la Hollande parlent, en 1693 et 1694, des vampires qui se montraient en Pologne, et surtout en Russie. On voit dans le *Mercure galant* de ces deux années, que c'était alors une opinion très-répandue chez ces peuples, que les vampires apparaissaient depuis midi jusqu'à minuit; qu'ils suçaient le sang des hommes et des animaux vivans avec tant d'avidité, que souvent ce sang leur sortait par la bouche, par les narines, par les oreilles; et quelquefois leurs cadavres nageaient dans le sang répandu dans leurs cercueils.

On disait que ces vampires, ayant continuellement grand appétit, mangeaient aussi les linges qui se trouvaient autour d'eux : on ajoutait que, sortant de leurs tombeaux, ils allaient la nuit embrasser violemment leurs parens ou leurs amis, à qui ils suçaient le sang, en leur pressant la gorge pour les empêcher de crier. Ceux qui étaient sucés s'affaiblissaient tellement qu'ils mouraient presque aussitôt. Ces persécutions ne s'arrêtaient pas à une personne seulement; elles s'étendaient jusqu'au dernier de la famille ou du village (car le vampirisme ne s'est guère exercé dans les villes), à moins qu'on n'en interrompît le cours en coupant la tête ou en perçant le cœur du vampire dont on trouvait le cadavre mou, flexible, mais frais, quoique mort depuis très-long-temps. Comme il sortait de ces corps une grande quantité de sang, quelques-uns le mêlaient avec de la farine, pour en faire du pain : ils prétendaient qu'en mangeant ce pain ils se garantissaient des atteintes du vampire.

Voici quelques histoires de vampires.

M. de Vassimont, envoyé en Moravie par le duc de Lorraine, Léopold Ier., assurait, dit D. Calmet, que ces sortes de spectres apparaissaient fréquemment, et depuis fort long-temps chez les Moraves, et qu'il était

assez ordinaire dans ce pays-là de voir des hommes, morts depuis quelques semaines, se présenter dans les compagnies, se mettre à table sans rien dire avec les gens de leur connaissance, et faire un signe de tête à quelqu'un des assistans, lequel mourait infailliblement quelques jours après. Un vieux curé confirma ce fait à M. de Vassimont, et lui en cita même plusieurs exemples qui s'étaient, disait-il, passés sous ses yeux. Les évêques et les prêtres du pays avaient consulté Rome sur ces matières embarrassantes; mais le saint siége ne fit point de réponse, parce qu'il regardait tout cela comme des visions ridicules.

Dès-lors, on s'avisa de déterrer les corps de ceux qui revenaient ainsi, de les brûler ou de les consumer en quelqu'autre manière; et ce fut par ce moyen qu'on se délivra de ces vampires, qui devinrent de jour en jour moins fréquens.

Toutefois ces apparitions donnèrent lieu à un petit ouvrage composé par Ferdinand de Schertz, et imprimé à Olmutz, en 1706, sous le titre de *Magia posthuma*. L'auteur raconte qu'*en un certain village* une femme étant morte munie de tous ses sacremens, fut enterrée dans le cimetière à la manière ordinaire. On voit que ce n'était point une excommuniée. Quatre jours après son décès, les habitans du village entendirent un grand bruit, et virent un spectre qui paraissait, tantôt sous la forme d'un chien, tantôt sous celle d'un homme, non à une personne seulement, mais à plusieurs. Ce spectre serrait la gorge de ceux à qui il s'adressait, leur comprimait l'estomac jusqu'à les suffoquer, leur brisait presque tout le corps, et les réduisait à une faiblesse extrême; en sorte qu'on les voyait pâles, maigres et exténués. Les animaux même n'étaient pas à l'abri de sa malice; il attachait les vaches l'une à l'autre par la queue, fatiguait les

chevaux, et tourmentait tellement le bétail de toute sorte, qu'on n'entendait partout que mugissemens et cris de douleur. Ces calamités durèrent plusieurs mois : on ne s'en délivra qu'en brûlant le corps de la femme vampire.

L'auteur de la *Magia posthuma* raconte une autre anecdote plus singulière encore. Un pâtre du village de Blow, près la ville de Kadam en Bohême, apparut quelque temps après sa mort avec les symptômes qui annoncent le vampirisme. Ce spectre appelait par leur nom certaines personnes, qui ne manquaient pas de mourir dans la huitaine. Il tourmentait ses anciens voisins, et causait tant d'effroi, que les paysans de Blow déterrèrent son corps, et le fichèrent en terre avec un pieu qu'ils lui passèrent à travers le cœur.

Ce spectre, qui parlait quoiqu'il fût mort, et qui du moins n'aurait plus dû le faire dans une situation pareille, se moquait néanmoins de ceux qui lui faisaient souffrir ce traitement. « Vous avez bonne grâce, » leur disait-il en ouvrant sa grande bouche de vampire, de me donner ainsi un bâton pour me défendre contre les chiens ! » On ne fit pas attention à ce qu'il put dire, et on le laissa. La nuit suivante il brisa son pieu, se releva, épouvanta plusieurs personnes, et en suffoqua plus qu'il n'avait fait jusqu'alors. On le livra au bourreau, qui le mit sur une charrette pour le transporter hors de la ville et l'y brûler. Le cadavre remuait les pieds et les mains, roulait des yeux ardens, et hurlait comme un furieux.

Lorsqu'on le perça de nouveau avec des pieux, il jeta de grands cris, et rendit du sang très-vermeil; mais quand on l'eut bien brûlé, il ne se montra plus. On en usait de même dans le dix-septième siècle, et sans doute avant, contre les revenans de ce genre;

et, dans plusieurs endroits, quand on les tirait de terre, on les trouvait pareillement frais et vermeils, les membres souples et maniables, sans vers et sans pouriture, mais non sans une très-grande puanteur.

L'auteur que nous avons cité plus haut assure que de son temps on voyait souvent des vampires dans les montagnes de Silésie et de Moravie. Ils apparaissaient en plein jour, comme au milieu de la nuit; et l'on apercevait les choses qui leur avaient appartenu se remuer et changer de place sans que personne parût les toucher. Le seul remède contre ces apparitions était de couper la tête et de brûler le corps du vampire.

Le marquis d'Argens raconte, dans sa cent trente-septième lettre juive, une histoire de vampire qui eut lieu au village de Kisilova, à trois lieues de Gradisch. Ce qui doit le plus étonner dans ce récit, c'est l'espèce de crédulité de ce fameux d'Argens pour un fait qu'il n'avait pas vu, et qui ne présente aucun caractère satisfaisant d'authenticité.

On vient d'avoir en Hongrie, dit-il, une scène de vampirisme, qui est dûment attestée par deux officiers du tribunal de Belgrade qui ont fait une descente sur les lieux, et par un officier des troupes de l'empereur, à Gradisch, qui a été témoin oculaire des procédures. Au commencement de septembre, mourut, dans le village de Kisilova, un vieillard âgé de soixante-deux ans. Trois jours après qu'il fut enterré, il apparut à son fils pendant la nuit, et lui demanda à manger : celui-ci en ayant apporté, le spectre mangea, après quoi il disparut. Le lendemain, le fils raconta à ses voisins ce qui lu était arrivé; et le fantôme ne se montra pas ce jour-la; mais la troisième nuit il revint demander encore à souper. On ne sait pas si son fils lui en donna ou non; mais on

le trouva le lendemain mort dans son lit. Le même jour cinq ou six personnes tombèrent subitement malades dans le village, et moururent l'une après l'autre en fort peu de temps. Le bailli du lieu, informé de ce qui se passait, en fit présenter une relation au tribunal de Belgrade, qui envoya à ce village deux de ses officiers avec un bourreau, pour examiner l'affaire. Un officier impérial s'y rendit de Gradisch, pour être témoin d'un fait dont il avait si souvent ouï parler.

On ouvrit les tombeaux de tous ceux qui étaient morts depuis six semaines : quand on en vint à celui du vieillard, on le trouva les yeux ouverts, d'une couleur vermeille, ayant une respiration naturelle, cependant immobile et mort; d'où l'on conclut que c'était un insigne vampire. Le bourreau lui enfonça un pieu dans le cœur : on fit un bûcher et l'on réduisit en cendres le cadavre. On ne trouva aucune marque de vampirisme, ni dans le corps du fils, ni dans celui des autres morts.

« Grâces à Dieu! ajoute le marquis d'Argens, nous ne sommes rien moins que crédules; nous avouons que toutes les lumières de physique que nous pouvons approcher de ce fait ne découvrent rien de ses causes : cependant nous ne pouvons refuser de croire véritable un fait attesté juridiquement et par des gens de probité.... »

Vers l'an 1725, un soldat qui était en garnison chez un paysan des frontières de la Hongrie, vit entrer, au moment du souper, un inconnu, qui se mit à table auprès du maître de la maison : celui-ci en fut extrêmement effrayé, de même que le reste de la compagnie. Le soldat ne savait qu'en juger, et craignait d'être indiscret en faisant des questions, parce qu'il ignorait de quoi il s'agissait.

Mais le maître du logis étant mort le lendemain, il chercha enfin à connaître le sujet qui avait produit cet accident, et mis toute la maison dans le trouble. On lui dit que l'inconnu, qu'il avait vu entrer et se mettre à table, au grand effroi de toute la famille, était le père du maître de la maison; qu'il était mort et enterré depuis plus de dix ans, et qu'en venant ainsi s'asseoir auprès de son fils, il lui avait apporté la mort.

Le soldat raconta toutes ces choses à son régiment. On en avertit bientôt les officiers généraux, qui donnèrent commission au comte de Cabreras, capitaine d'infanterie, de faire information de ce fait.

Le comte de Cabreras s'étant transporté sur les lieux avec d'autres officiers, un chirurgien et un auditeur, ils entendirent les dépositions de tous les gens de la maison, qui attestèrent que le revenant était père de l'hôte du logis, et que tout ce que le soldat avait rapporté était exactement vrai ; ce qui fut aussi affirmé par la plupart des habitans du village.

En conséquence on fit tirer de terre le corps de ce spectre : son sang était fluide et ses chairs aussi fraîches que celles d'un homme qui vient d'expirer. On lui coupa la tête; après quoi on le remit dans son tombeau.

On exhuma ensuite, après d'amples informations, un homme mort depuis plus de trente ans, qui était revenu trois fois dans sa maison à l'heure du repas, et qui avait sucé au cou, la première fois, son propre frère, la seconde un de ses fils, la troisième un valet de la maison; tous trois en étaient morts presque sur-le-champ. Quand ce vieux vampire fut déterré, on le trouva comme le premier, ayant le sang fluide et le corps frais. On lui planta un grand clou

dans la tête, et ensuite on le remit dans son tombeau.

Le comte de Cabreras fit brûler un troisième vampire, qui était enterré depuis plus de seize ans, et qui avait sucé le sang et causé la mort à deux de ses fils. — Alors enfin le pays fut tranquille [1].

On a vu, dans tout ce qui précède, que généralement, lorsqu'on exhume les vampires, leurs corps paraissent vermeils, souples, bien conservés. Cependant, malgré tous ces indices de vampirisme, on ne procédait pas contre eux sans formes judiciaires. On citait et on entendait les témoins; on examinait les raisons des plaignans; on considérait avec attention les cadavres : si tout annonçait un vampire, on le livrait au bourreau, qui le brûlait. Il arrivait quelquefois que ces spectres paraissaient encore pendant trois ou quatre jours après leur exécution : cependant leur corps avait été réduit en cendres.

Assez souvent on différait d'enterrer pendant six ou sept semaines les corps de certaines personnes suspectes. Lorsqu'ils ne pourissaient point, et que leurs membres demeuraient souples, leur sang fluide, alors on les brûlait.

On assurait que les habits de ces défunts, se remuaient et changeaient de place sans qu'aucune personne les touchât. L'auteur de la *Magia posthuma*, dont nous avons déjà parlé, raconte que l'on voyait à Olmutz, à la fin du dix-septième siècle, un de ces vampires qui, sans être enterré, jetait des pierres aux voisins, et molestait extrêmement les habitans.

Don Calmet rapporte, comme une circonstance particulière, que, dans les villages où l'on est infesté du vampirisme, on va au cimetière, on visite les

[1] D. Calmet déclare qu'il tient ces faits d'un particulier qui lui a déclaré qu'il les tenait de M. le comte de Cabreras.

fosses; on en trouve qui ont deux, ou trois, ou plusieurs trous de la grosseur du doigt : alors on fouille dans ces fosses, et l'on ne manque pas d'y trouver un corps souple et vermeil. Si on coupe la tête de ce cadavre, il sort de ses veines et de ses artères un sang fluide, frais et abondant.

Le savant bénédictin demande ensuite si ces trous, qu'on remarquait dans la terre qui couvrait les vampires, pouvaient contribuer à leur conserver une espèce de vie, de respiration, de végétation, et rendre plus croyable leur retour parmi les vivans : il pense avec raison que ce sentiment (fondé d'ailleurs sur des faits qui n'ont rien de réel) n'est ni probable, ni digne d'attention.

Le même écrivain cite ailleurs, sur les vampires de Hongrie, une lettre de M. de l'Isle de Saint-Michel, qui demeura long-temps dans les pays infestés et qui devait en savoir quelque chose. Voici comment M. de l'Isle s'explique là-dessus :

« Une personne se trouve attaquée de langueur, perd l'appétit, maigrit à vue d'œil, et, au bout de huit ou dix jours, quelquefois quinze, meurt sans fièvre, ni aucun autre symptôme de maladie, que la maigreur et le desséchement. On dit, en Hongrie, que c'est un vampire qui s'attache à cette personne, et lui suce le sang.

» De ceux qui sont attaqués de cette mélancolie noire, la plupart ayant l'esprit troublé croient voir un spectre blanc qui les suit partout, comme l'ombre fait le corps.

» Lorsque nous étions en quartier d'hiver chez les Valaques, deux cavaliers de la compagnie dont j'étais cornette moururent de cette maladie; et plusieurs autres qui en étaient attaqués en seraient probablement morts de même, si un caporal de notre compa-

gnie n'avait guéri les imaginations, en exécutant le remède que les gens du pays emploient pour cela. Quoique assez singulier, je ne l'ai jamais lu dans aucun *rituel*. Le voici :

» On choisit un jeune garçon qui soit d'âge à n'avoir jamais fait œuvre de son corps, c'est à dire qu'on puisse croire vierge ; on le fait monter à poil sur un cheval entier, absolument noir, et qui soit également vierge ; on conduit le jeune homme et le cheval au cimetière : ils se promènent sur toutes les fosses. Celle où l'animal refuse de passer, malgré les coups de cravache qu'on lui délivre, est regardée comme renfermant un vampire. On ouvre cette fosse, et on y trouve un cadavre aussi beau et aussi frais que si c'était un homme tranquillement endormi. On coupe, d'un coup de bêche, le cou de ce cadavre : il en sort abondamment un sang des plus beaux et des plus vermeils, du moins on croit le voir ainsi. Cela fait, on remet le vampire dans sa fosse, on la comble, et on peut compter que dès lors la maladie cesse, et que tous ceux qui en étaient attaqués recouvrent leurs forces peu à peu, comme des gens qui échappent d'une longue maladie d'épuisement. »

On a publié, en 1733, un petit ouvrage intitulé [1] : *Pensées philosophiques et chrétiennes sur les vampires*, par Jean-Christophe Herenberg. L'auteur parle, en passant, d'un spectre qui lui apparut à lui-même en plein midi : il soutient en même temps, que les vampires ne font pas mourir les vivans, et que tout ce qu'on en débite ne doit être attribué qu'au trouble de l'imagination des malades.

Il prouve, par diverses expériences, que l'imagi-

[1] *Philosophicæ et christianæ cogitationes de Vampiriis, a Joanne Christophoro Herenbergio.*

nation est capable de causer de très-grands dérangemens dans le corps et dans les humeurs.

Il rappelle qu'en Esclavonie on empalait les meurtriers, et qu'on y perçait le cœur du coupable par un pieu qu'on lui enfonçait dans la poitrine. Si l'on a employé le même châtiment contre les vampires, c'est parce qu'on les suppose auteurs de la mort de ceux dont on dit qu'ils sucent le sang. Christophe Herenberg donne quelques exemples de ce supplice exercé contre les vampires, l'un dès l'an 1337, un autre en l'année 1347, etc.; il parle de l'opinion de ceux qui croient que les morts mangent dans leurs tombeaux, sentiment dont il tâche de prouver l'antiquité par Tertullien, au commencement de son livre de la *Résurrection*, et par saint Augustin, livre VIII de la *Cité de Dieu*.

Quant à ces cadavres qu'on a trouvés, dit-on, pleins d'un sang fluide, et dont la barbe, les cheveux et les ongles se sont renouvelés, avec beaucoup de bienveillance, on peut d'abord rabattre les trois quarts de ces prodiges; et encore faut-il être bien complaisant pour en admettre une petite partie. Tous ceux qui raisonnent connaissent assez combien le crédule vulgaire et même certains historiens sont portés à grossir les choses qui paraissent tant soit peu extraordinaires. Cependant il n'est pas impossible d'en expliquer physiquement la cause.

On sait qu'il y a certains terrains qui sont propres à conserver les corps dans toute leur fraîcheur : les raisons en ont été si souvent expliquées qu'il n'est pas nécessaire de s'y arrêter ici. On montre encore à Toulouse, dans une église de moines, un caveau où les corps restent si parfaitement dans leur entier, qu'il s'en trouvait, en 1789, qui étaient là depuis près de deux siècles, et qui paraissaient vivans. On les

avait rangés debout contre la muraille, et ils portaient les vêtemens avec lesquels on les avait enterrés.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les corps qu'on met de l'autre côté de ce même caveau deviennent, deux ou trois jours après, la pâture des vers.

Quant à l'accroissement des ongles, des cheveux et de la barbe, on l'aperçoit très-souvent dans plusieurs cadavres. Tandis qu'il reste encore beaucoup d'humidité dans les corps, il n'y a rien de surprenant que pendant un certain temps on voie quelque augmentation dans des parties qui n'exigent pas l'influence des esprits vitaux.

Pour le cri que les vampires font entendre lorsqu'on leur enfonce le pieu dans le cœur, rien n'est plus naturel. L'air qui se trouve renfermé dans le cadavre, et que l'on en fait sortir avec violence, produit nécessairement ce bruit en passant par la gorge : souvent même les corps morts produisent des sons sans qu'on les touche.

Voici encore une anecdote qui peut expliquer quelques-uns des traits de vampirisme : le lecteur en tirera les conséquences qui en dérivent naturellement. Cette anecdote a été rapportée dans plusieurs journaux anglais, et particulièrement dans le *Sun* du 22 mai 1802.

Au commencement d'avril de la même année, le nommé Alexandre Anderson, se rendant d'Elgin à Glascow, éprouva un certain malaise, qui l'obligea d'entrer dans une ferme qui se trouvait sur sa route, pour y prendre un peu de repos. Soit qu'il fût ivre, ou qu'il craignît de se rendre importun, il alla se coucher sous une remise, où il se couvrit de paille, de manière à n'être pas aperçu. Malheureusement, après qu'il fut endormi, les gens de la ferme eurent

occasion d'ajouter une assez grande quantité de paille à celle où cet homme se trouvait enseveli. Ce ne fut qu'au bout de cinq semaines qu'on le decouvrit dans cette singulière situation. Son corps n'était plus qu'un squelette hideux et décharné; son esprit était si fort aliéné, qu'il ne donnait plus aucun signe d'entendement : il ne pouvait plus faire usage de ses jambes. La paille qui avait environné son corps était réduite en poussière, et celle qui avait avoisiné sa tête paraissait avoir été mâchée.

Lorsqu'on le retira de cette espèce de tombeau, il avait le pouls presque éteint, quoique ses battemens fussent très-rapides, la peau moite et froide, les yeux immobiles, très-ouverts, et le regard étonné.

Après qu'on lui eut fait avaler un peu de vin, il recouvra assez suffisamment l'usage de ses facultés physiques et intellectuelles pour dire, à une des personnes qui l'interrogeaient, que la dernière circonstance qu'il se rappelait était celle où il avait senti qu'on lui jetait de la paille sur le corps; mais il paraît que, depuis cette époque, il n'avait eu aucune connaissance de sa situation. On supposa qu'il était constamment resté dans un état de délire, occasioné par l'interception de l'air, et par l'odeur de la paille, pendant les cinq semaines qu'il avait ainsi passées, sinon sans respirer, du moins en respirant difficilement, et sans prendre de nourriture que le peu de substance qu'il put extraire de la paille qui l'environnait, et qu'il eut l'instinct de mâcher.

Cet homme vit peut-être encore. Si sa résurrection eût eu lieu chez des peuples infectés d'idées de vampirisme, en considérant ses grands yeux, son air égaré, et toutes les circonstsnces de sa position, on l'eût brûlé avant de lui donner le temps de se reconnaître; et ce serait un vampire de plus. Voyez *Brou-*

colaques, *Ghôles*, *Harppe*, *Plogojowits*, *Polycrite*, *etc.*

VAPEURS. — Les Knistenaux, peuplade sauvage du Canada, croient que les vapeurs qui s'élèvent et restent suspendues au-dessus des marais, sont les âmes des personnes nouvellement mortes [1]. Les vapeurs sont prises chez nous, lorsqu'elles s'enflamment, pour des esprits follets.

VAPULA, — Grand et puissant duc de l'enfer, qui paraît sous la forme d'un lion, avec des ailes de griffon. Il rend l'homme très-adroit dans la mécanique et la philosophie, et donne l'intelligence aux savans. Trente-six légions lui obéissent [2].

VAUVERT, — Démon qui, du temps de saint Louis, fit ses tours dans un certain château qui a porté depuis le nom de ce diable, et dont voici l'histoire :

Saint Louis fut si édifié du récit qu'on lui faisait de la vie austère des disciples de saint Bruno, qu'il en fit venir six et leur donna une maison avec des jardins et des vignes, dans la rue qu'on a depuis appelée rue d'Enfer, à Paris. Ces religieux voyaient de leurs fenêtres un château bâti par le roi Robert, abandonné par ses successeurs, et dont on pouvait faire un très-beau monastère. Mais par malheur des démons et des revenans y apparaissaient. On y entendait des hurlemens affreux ; on y voyait des spectres traînant des chaînes, et entre autres, un monstre vert avec une grande barbe blanche, moitié homme et moitié serpent, armé d'une grosse massue, et qui

[1] Mackensie, *Voyage dans l'Amérique septentrionale*, 1802.
[2] Wierus, *in Pseudomon. dæmonum.*

semblait toujours prêt à s'élancer, la nuit, sur les passans. Il parcourait même, dit-on, la rue où se trouvait le château, sur un chariot enflammé, et tordait le cou aux téméraires qui se trouvaient sur son passage. Que faire d'un pareil château ? Les chartreux le demandèrent à saint Louis ; il le leur donna avec toutes ses appartenances et dépendances, et les revenans ni le diable Vauvert (car c'était le nom du monstre) n'y revinrent plus. Le nom d'Enfer resta seulement à la rûe, en mémoire de tout le tapage que les diables y avaient fait [1].

VAVASSEUR (Charlotte), — Belle-sœur d'un curé de Coignies, surnommée la diablesse. C'était la plus méchante de toutes les sorcières. Elle causa la perte de son beau-frère en l'introduisant parmi les sorciers.

VEAU MARIN. — Si l'on prend du sang de ce poisson avec un peu de son cœur, et qu'on le mette dans de l'eau, on verra à l'entour une multitude de poissons ; et celui qui prendra un morceau de son cœur et le placera sous ses aisselles, surpassera tout le monde en jugement et en esprit. Enfin le criminel qui l'aura, rendra son juge doux et favorable [2].

VEILLE. — Un frère convers du couvent de Citeaux avait la mauvaise habitude de dormir au chœur; un jour donc, pendant les matines, ses voisins virent le diable assis sur sa tête, sous la forme d'un chat noir. Ayant appris cette terrible circonstance, le dormeur se posta désormais sur un tabouret qui n'avait qu'un pied; de manière que, quand le diable

[1] Saint-Foix, *Essais sur Paris.*

[2] Albert le Grand, *Admirables secrets*, p. 110.

cherchait à l'endormir, il tombait assez lourdement pour se réveiller [1].

VELLÉDA, — Sibylle qui vivait du temps de Vespasien, chez les Germains, au rapport de Tacite, et qui, moitié fée, moitié prophétesse, du haut d'une tour où elle vivait en recluse, exerçait au loin une puissance égale ou supérieure à celle des rois. Les plus illustres guerriers n'entreprenaient rien sans son aveu, et lui consacraient une partie du butin. Après sa mort, elle fut révérée comme une divinité; et les Germains donnèrent son nom à leurs prophétesses.

VENANCE, — Curé du Berri, fameux exorciste qui chassait les diables au nom de la sainte Trinité. Cet abbé, revenant un jour de pèlerinage, trouva son oratoire et sa cellule pleins de démons; il leur demanda qui ils étaient, et d'où ils venaient? Nous venons de Rome, répondirent-ils; nous en partîmes hier. — Sortez à l'instant, au nom de Dieu, s'écria l'abbé, et n'y revenez plus. Les diables disparurent aussitôt [2].

VENDREDI. — Ce jour, comme celui du mercredi, est consacré, au sabbat, à la représentation des mystères.

Il est regardé comme funeste et maudit, quoique l'esprit de la religion chrétienne nous apprenne le contraire [3]. Les gens superstitieux oublient tous les malheurs qui leur arrivent les autres jours, pour se frapper l'imagination de ceuxqu'ils éprouvent le ven-

[1] *Cæsarii. Heist*, lib. IV, cap. 50.

[2] Grégoire de Tours, *Vie des Pères*.

[3] La mort de Jésus-Christ, la rédemption du genre humain, la chute du pouvoir infernal, devraient au contraire sanctifier le vendredi; mais les idiots allient toutes les superstitions.

dredi. Néanmoins ce jour tant calomnié a eu d'illustres partisans. Sixte-Quint aimait le vendredi avec passion, parce que c'était le jour de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté et de son couronnement. François I[er]. assurait que tout lui réussissait le vendredi. Henri IV aimait ce jour, de préférence, parce que c'était un vendredi qu'il vit, pour la première fois, la belle marquise de Verneuil, celle de toutes ses maîtresses qu'il aima le plus, après Gabrielle d'Estrées. Le peuple est persuadé que le vendredi est un jour *sinistre, parce que rien ne réussit ce jour-là*. Mais si un homme fait une perte, un autre fait un gain, et si le vendredi est malheureux pour l'un, il est heureux pour un autre, comme tous les autres jours.

Les chemises qu'on fait le vendredi, attirent les poux [1] dans certaines provinces.

VENEUR. — Le grand veneur de la forêt de Fontainebleau. — L'historien Mathieu raconte que le grand roi Henri IV, chassant dans la forêt de Fontainebleau, entendit, à une demi-lieue de lui, des jappemens de chiens, des cris et des cors de chasseurs; et qu'en un instant tout ce bruit, qui semblait fort éloigné, s'approcha à vingt pas de ses oreilles, tellement que le roi étonné commanda au comte de Soissons de voir ce que c'était. Le comte s'avance; un grand homme noir se présente dans l'épaisseur des broussailles, et disparaît en criant d'une voix terrible : *M'entendez-vous?*...Les paysans et les bergers des environs dirent que c'était un démon qu'ils appelaient *le grand veneur*, et qui chassait assez souvent dans cette forêt. D'autres prétendaient que ce fut la chasse de saint Hubert qu'on entendait aussi

[1] Thiers, *Traité des superstitions.*

en d'autres lieux. Quelques-uns, moins amis du merveilleux, disaient que ce n'était qu'un adroit compère qui chassait impunément les bêtes du roi sous le masque protecteur d'un démon, mais voici sans doute la vérité du fait :

Il y avait à Paris, en 1596, deux gueux, qui dans leur oisiveté s'étaient si bien exercés à contrefaire le son des cors de chasse et la voix des chiens, qu'à trente pas on croyait entendre une meute et des piqueurs. On devoit y être encore plus trompé dans des lieux où les rochers renvoient et multiplient les moindres cris. Il y a toute apparence qu'on s'était servi de ces deux hommes pour l'aventure de la forêt de Fontainebleau, qui fut regardée comme l'apparition véritable d'un fantôme. Si Henri IV avait eu la curiosité d'avancer, on lui aurait sans doute lancé un dard, et on aurait dit ensuite que, n'étant pas, dans le cœur, bon catholique, c'était le diable qui l'avait tué pour purger l'Église.

VENTRILOQUES, — Démoniaques qui parlent par le ventre. Voyez *Cécile*, etc.

VENTS. — Les anciens donnaient à Éole plein pouvoir sur les vents; la mythologie moderne a imité cette fable en donnant une pareille prérogative à certains sorciers. Voyez *Finnes*.

Il y avait, dans le royaume de Congo un petit despote qui tirait des vents un parti plus lucratif. Lorsqu'il voulait imposer un nouveau tribut à son peuple, il sortait dans la campagne par un temps orageux, le bonnet sur l'oreille, et obligeait à payer l'*impôt du vent* ceux de ses sujets sur les terres de qui tombait le bonnet.

A Quimper, en Bretagne, les femmes qui ont leur mari en mer, vont balayer la chapelle la plus voisine

et en jeter la poussière en l'air, dans l'espérance que cette cérémonie procurera un vent favorable à leur retour [1].

Dans le même pays, une femme ne souffre pas qu'on lui passe son enfant par-dessus la table; si dans ce passage un mauvais vent venait à le frapper, il ne pourrait en guérir de la vie [2].

VÉPAR ou SÉPAR, — Puissant et redoutable duc du sombre empire. Il se montre sous la forme d'une syrène, conduit les vaisseaux marchands, et afflige les hommes de blessures venimeuses qu'on guérit par l'exorcisme. Il commande vingt-neuf légions.

VERDELET, — Démon du second ordre, maître des cérémonies de la cour infernale. Il est chargé du transport des sorcières au sabbat. Verdelet prend aussi le nom de *Jolibois*, ou de *Vert-Joli*, ou de *Saute-Buisson*, ou de *Maître Persil*, pour allécher les femmes et les faire tomber dans ses piéges, dit Boguet, par ces noms agréables et tout-à-fait plaisans. Vers la fin du dix-septième siècle, la cour ayant sursis à l'exécution de plusieurs sorcières convaincues de s'être livrées aux embrassemens de Verdelet, le parlement de Rouen pria le roi très-humblement de permettre qu'on brûlât incontinent lesdites sorcières.

VERDUN (Michel), — Sorcier de la Franche-Comté, pris en 1521. L'inquisiteur arrêta à la fois Pierre Burgot, Michel Verdun et le Gros-Pierre. Wierus a rapporté tout au long les faits qui donnèrent lieu au supplice de ces trois frénétiques [3]. Tous trois confessèrent s'être donnés au diable. Michel Verdun

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tom. 3, p. 35.
[2] *Idem*, *ibid.*, p. 48.
[3] Liv. VI. chap. XIII.

mena Burgot près du Château-Charlon, où chacun, ayant à la main une chandelle de cire verte qui faisait la flamme bleue, offrit des sacrifices et dansa en l'honneur du diable. Après s'être frottés de graisse, ils furent changés en loups. Dans cet état, ils s'accouplaient aux louves avec le même plaisir qu'ils le faisaient aux femmes quand ils étaient hommes. Burgot avoua qu'il avait tué un jeune garçon avec ses pates et dents de loup, et qu'il l'eût mangé si les paysans ne lui eussent donné la chasse. Michel Verdun confessa qu'il avait tué une jeune fille occupée à cueillir des pois dans un jardin, et que lui et Burgot avaient tué et mangé quatre autres filles. Ils désignaient le temps, le lieu et l'âge des enfans qu'ils avaient dérobés. Il ajouta qu'ils se servaient d'une poudre qui faisait mourir les personnes. Ces trois loups-garoux furent condamnés à être brûlés vifs. Les circonstances de ce prétendu fait étaient peintes en un tableau qu'on voyait dans l'église des jacobins de Poligny. Chacun de ces loups-garoux avait la pate droite armée d'un couteau [1].

VERGE. — On donne quelquefois le nom de verge de Moïse à la baguette divinatoire. Voyez *Baguette*.

On a sans doute aussi entendu parler de la fameuse *verge foudroyante* avec laquelle les sorciers faisaient tant de prodiges. Pour la faire, il faut acheter un chevreau vierge, le premier jour de la lune, l'orner trois jours après d'une guirlande de verveine, le porter dans un carrefour, l'égorger avec un couteau neuf, le brûler dans un feu de bois blanc, en conservant la peau, aller ensuite chercher une baguette fourchue de noisetier sauvage qui n'ait jamais porté fruit, ne la toucher ce jour-là que des yeux, et la couper le len-

[1] Boguet, p. 364.

demain matin, positivement au lever du soleil, avec la même lame d'acier qui a servi à égorger la victime et dont on n'a pas essuyé le sang. Il faut que cette baguette ait dix-neuf pouces et demi de longueur. Après qu'on l'a coupée, on dit ces paroles : « Je te recommande, ô grand Adonay, Eloïm, Ariel et Jehovam! » de m'être favorable, et de donner à cette baguette » que je coupe la force et la vertu de celle de Jacob, » de celle de Moïse et de celle du grand Josué; je te » recommande aussi, ô grand Adonay, Eloïm, Ariel et » Jehovam! de renfermer dans cette baguette toute la » force de Samson, la juste colère d'Emmanuel et les » foudres du grand Zariatnatmik, qui vengera les in- » jures des hommes au grand jour du jugement. » Amen.» Après ces paroles, on emporte la baguette, on la ferre par les deux extrémités de la fourche, avec la lame du couteau, on l'aimante, on fait un cercle avec la peau du chevreau qu'on cloue à terre au moyen de quatre clous qui aient servi à la bière d'un enfant mort. On met à droite et à gauche deux cierges faits par une fille vierge, on trace avec une pierre ématille un triangle au milieu de la peau; on se place dans le triangle, puis on fait les conjurations, tenant la baguette à la main, et ayant soin de n'avoir sur soi d'autre métal que de l'or et de l'argent. Alors les esprits paraissent et on commande.

VERRE D'EAU. — On prédit encore l'avenir dans un verre d'eau, et cette divination était surtout en vogue sous la régence du duc d'Orléans. Voici comment on s'y prend : il faut n'avoir éprouvé aucune pollution, se tourner vers l'orient, prononcer *abraxa per dominum nostrum ;* après quoi on voit dans le vase plein d'eau tout ce qu'on veut : on choisit d'ordinaire des enfans pour cette opération ; il faut qu'ils aient

leurs cheveux : un tête rasée ou une tête en perruque ne peuvent rien voir dans le verre [1]. Voyez *Cagliostro*.

VERRUES. — On peut se délivrer des verrues, dit le Petit Albert, en enveloppant dans un linge autant de pois qu'on a de verrues, et en les jetant dans un chemin, afin que celui qui les ramassera prenne les verrues, et que celui qui les a en soit délivré. Cependant voici un remède plus admirable pour le même objet. C'est de couper la tête d'une anguille vivante, de frotter les verrues et les poreaux du sang qui en découle; puis on enterrera la tête de l'anguille, et quand elle sera pourie, toutes les verrues qu'on a disparaîtront.

VERS. — Albert le Grand dit [2] que les vers de terre broyés et appliqués sur des nerfs rompus ou coupés, les rejoignent en peu de temps.

VERVEINE, — Herbe sacrée, dont on balayait les autels de Jupiter. Pour chasser des maisons les malins esprits, on faisait des aspersions d'eau lustrale avec de la verveine. Les druïdes surtout, ne l'employaient qu'avec beaucoup de superstitions ; ils la cueillaient à la canicule, à la pointe du jour, avant que le soleil fut levé. Nos sorciers ont suivi le même usage, et les démonographes croient qu'il faut être couronné de verveine, pour évoquer les démons.

VESPASIEN. — On raconte qu'étant en Achaie avec Néron, il vit en songe un inconnu qui lui prédit que sa bonne fortune ne commencerait que lorsqu'on aurait ôté une dent à Néron. Quand Vespasien

[1] Voltaire, *Dictionn. philos.*, au mot *Augure.*
[2] *Admirables secrets d'Albert le Grand*, p. 186.

se fut réveillé, le premier homme qu'il rencontra fut un chirurgien, qui lui annonça qu'il venait d'arracher une dent à l'empereur. Peu de temps après, ce tyran mourut, ainsi que Galba; et Vespasien, profitant de la discorde qui était survenue entre Othon et Vitellius, se fit empereur après eux.

VÊTIN. — Un moine du neuvième siècle, nommé Vétin, étant tombé malade, vit entrer dans sa cellule une multitude de démons horribles, portant des instrumens propres à bâtir un tombeau. Il aperçut ensuite des personnages sérieux et graves, vêtus d'habits religieux, qui firent sortir ces démons. Puis il vit un ange environné de lumière qui vint se présenter au pied de son lit, le prit par la main et le conduisit par un chemin très-agréable, sur le bord d'un large fleuve où gémissaient un grand nombre de damnés, livrés à des tourmens divers, suivant la quantité et l'énormité de leurs crimes. Il y trouva plusieurs personnes de sa connaissance, entre autres des prélats et des prêtres coupables, qui brûlaient attachés par le dos à des potences. Les femmes qui avaient été leurs complices étaient vis-à-vis, et souffraient le même supplice.

Il y vit un moine qui s'était laissé aller à l'avarice, et qui avait osé posséder de l'argent en propre. Il devait expier son crime dans un cercueil de plomb, jusqu'au jour du jugement. Il remarqua d'un autre côté, des abbés, des évêques, et même l'empereur Charlemagne, qui se purgeaient par le feu, mais qui devaient être délivrés dans un certain temps. Il visita ensuite le séjour des bienheureux qui sont dans le ciel, chacun à sa place et selon ses mérites.

Après cela, l'ange du seigneur lui déclara quels crimes étaient les plus odieux devant Dieu, et il

nomma en particulier la sodomie, comme le plus abominable.

Quand Vétin fut éveillé, il raconta au long toute cette vision, qu'on écrivit aussitôt. Il prédit en même temps qu'il n'avait plus que deux jours à vivre; il se recommanda aux prières des religieux, et mourut en paix le matin du troisième jour. Cette mort arriva le 31 octobre 824, à Aigue-la-Riche [1]; et la vision extravagante de ce moine ignorant, offrit de précieux matériaux aux burlesques peintures qu'on nous a faites de l'abîme infernal.

VEU-PACHA, — Enfer des Péruviens.

VIARAM, — Espèce d'augure qui était en vogue dans le moyen âge. Lorsqu'on rencontrait en chemin un homme ou un oiseau qui venait par la droite et passait à gauche, on en concluait mauvais présage, et au sens contraire heureux augure [2].

VIDAL DE LA PORTE. — On s'empressait tellement de brûler les sorciers au seizième siècle, que les juges de Riom condamnèrent à être pendu, étranglé et brûlé, le révérend père Vital de la Porte, quoiqu'il fût moine; mais accusé et convaincu d'avoir noué l'aiguillette tant aux jeunes mariés de son endroit, qu'aux chiens, chats et autres animaux [3].

VIEILLE. — Bien des gens superstitieux croient encore que dans certaines familles, une vieille annonce la mort de quelqu'un de la maison. Cardan conte que dans une maison de Parme, appartenant à une famille noble et distinguée, on voyait toujours,

[1] Lenglet-Dufresnoy.
[2] Michel Scott, *De physiogn.*, c. 56.
[3] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 257.

quand quelqu'un devait mourir, le fantôme d'une vieille femme assis sous la cheminée.

VILLARS (L'ABBÉ DE), — Littérateur de Limoux, assassiné en 1673 sur la route de Lyon. Il était, dit-on, de l'ordre des Rose-croix. Il a beaucoup écrit sur la cabale, de manière à ne pas très-bien découvrir s'il y croyait, ou s'il s'en moquait. On a de lui : *Le Comte de Gabalis*, ou Entretiens sur les sciences secrètes, in-12. Londres 1742; *Les Génies assistans*, in-12, même année, suite du Comte de Gabalis; *Le Gnome irréconciliable*, autre suite du même ouvrage; les *Nouveaux Entretiens* sur les sciences secrètes, troisième suite du Comte de Gabalis. Nous avons cité souvent ces opuscules. Voyez *Cabale*, etc.

VINE, — Grand roi et comte de la cour infernale. Il se montre furieux comme un lion; un cheval noir lui sert de monture. Il tient une vipère à la main, bâtit des maisons, enfle les rivières, et connaît le passé. Dix-neuf légions lui obéissent [1].

VIPÈRES. — Heureux les habitans de Riom, puisqu'ils possèdent la dent de saint Amable, avec laquelle on guérit toutes les morsures de vipères [2]. Heureux encore les habitans de Malte : ils foulent aux pieds la terre bénie par saint Paul, et cette terre suffit pour guérir toutes les morsures de serpens. On trouve en Espagne et en Italie de prétendus parens de saint Paul qui se vantent de charmer les serpens et de guérir les morsures de vipères. Malheureusement tout le monde n'a pas le bonheur

[1] Wierus, *In Pseudomonarchiâ dæm.*

[2] M. Salgues, *Des Erreurs et des Préjugés*, t. 1er., p. 211.

d'habiter Riom, de se procurer de la terre de Malte, et de connaître les descendans de saint Paul. Voyez *Salive*.

VIRGILE, — Prince des poëtes latins, né au village d'Andès, près de Mantoue, l'an de Rome 684, et mort à Brunduse, dans la Calabre, l'an de Rome 735.

Le rival d'Homère ne s'attendait pas à se trouver un jour au rang des sorciers. Cependant Gervais et quelques autres chroniqueurs l'habillent en magicien et mettent sur son compte une foule de choses surprenantes. Nous rapporterons ici les principaux enchantemens qu'on lui attribue.

Il alluma, près de Naples, un feu public qui brûlait toujours, sans que la flamme eût besoin d'aucun aliment, et où chacun avait la liberté de se chauffer à son aise. Il avait aussi placé, tout près de là, un archer d'airain, qui tenait une flèche et un arc bandé, avec cette inscription : *Si quelqu'un me touche, je tirerai ma flèche*. Un fou ayant frappé cet archer, il tira aussitôt sa flèche sur le feu, et l'éteignit.

Il mit sur une des portes de Naples deux statues de pierre, l'une joyeuse et belle, l'autre triste et hideuse, qui avaient cette puissance, que qui entrait du côté de la première réussissait dans toutes ses affaires ; et qui entrait du côté de l'autre était malheureux, durant tout le séjour qu'il faisait à Naples.

Virgile mit encore une mouche d'airain sur l'une des portes de Naples ; et qui, pendant l'espace de huit ans qu'elle y demeura, empêcha qu'aucune mouche entrât dans la ville [1].

Bodin dit quelque chose du même genre, dans sa Démonomanie : « Il n'y a pas une seule mouche au

[1] Fusil assure que dans la grande boucherie de Tolède, il n'entrait, de son temps, qu'une mouche dans toute l'année.

» palais de Venise, et il n'y en a qu'une au palais » de Tolède. Mais il faut juger, s'il est ainsi de Ve- » nise et de Tolède, qu'il y a quelque idole enter- » rée sous le seuil du palais, comme il s'est décou- » vert, depuis quelques années, en une ville d'Égypte, » où il ne se trouvait point de crocodiles, ainsi que » dans les autres villes qui bordent le Nil, qu'il y » avait un crocodile de plomb, enterré sous le seuil » du temple, que Méhémet-Ben-Thaulon fit brûler; » de quoi les habitans se sont plaints, disant que » depuis les crocodiles les ont fort travaillés. » Revenons à Virgile. Il fit construire des bains où se guérissaient toutes les maladies. Les médecins les firent détruire. Il entoura sa demeure et son jardin, où il ne pleuvait point, d'un air immobile, qui faisait l'office d'une muraille. Il bâtit un pont d'airain, par le moyen duquel il se transportait où il voulait, aussi vite que la pensée. Il construisit un clocher, avec un artifice si admirable, que la tour s'ébranlait avec la cloche, et que toutes deux avaient le même mouvement...

Il fit des statues que des prêtres gardaient nuit et jour, et qu'on appelait *la Salvation de Rome*, parce qu'aussitôt que quelque nation voulait prendre les armes contre l'empire romain, la statue qui portait la marque de cette nation, et qui en était adorée, s'agitait, sonnait d'une cloche qu'elle avait au cou, et montrait du doigt le peuple rebelle.

Comme il vit que la ville de Naples était infestée de sangsues, il l'en délivra, en jetant une sangsue d'or dans un puits [1].

Une courtisane romaine ayant suspendu Virgile dans une corbeille, au-dessous de sa fenêtre, il s'en

[1] Alexandre Neckam, bénédictin anglais.

vengea, en éteignant tout le feu qui se trouvait dans Rome, et en obligeant cette femme à le rallumer [1]. Gratian du Pont trouva ce dernier trait si joli, qu'il le fit entrer dans ses *Controverses du sexe féminin et masculin*, comme une preuve très-manifeste de la méchanceté des femmes. Il adresse ces vers à la courtisane :

Que dirons-nous du bon homme Virgile,
Que tu pendis, si vrai que l'Évangile,
Au corbillon, jadis en ta fenêtre,
Dont tant marri fut qu'était possible être?
A lui qui fut homme de grand honneur,
Ne fis-tu pas un très-grand déshonneur?
Hélas! si fis; car c'était dedans Rome,
Que là pendu demeura le pauvre homme,
Par ta cautèle et ta déception,
Un jour qu'on fit grosse procession,
Parmi la ville...., etc.

VIRGILE, — Évêque de Salsbourg qui, ayant écrit et soutenu qu'il existait des antipodes, Boniface, évêque de Mayence et légat du pape, le fit excommunier comme hérétique.

VIRGINITÉ. — Les prêtres de Bélus avaient persuadé au peuple que la Divinité honorait de sa présence toute vierge babylonienne qui se rendait dans un lit magnifique dressé dans le lieu le plus élevé du temple; et toutes les nuits une compagne nouvelle se dévouait à l'heureux Bélus.

L'auteur du Petit Albert donne un admirable secret, pour reconnaître si une fille est encore vierge. Voyez *Pucelage*.

VISIONS. — Il y a plusieurs sortes de visions,

[1] Albert de Eib. — Ceux qui connaissent l'original m'excuseront de l'avoir un peu altéré.

qui toutes ont leur siége dans l'imagination, et qui ne deviennent importantes que pour ceux qui croient aux revenans et à la prescience des rêves. Aristote parle d'un fou qui demeurait tout le jour au théâtre quoiqu'il n'y eût personne; et là, il frappait des mains et riait de tout son cœur, comme s'il avait vu jouer la comédie la plus divertissante.

Un jeune homme, d'une innocence et d'une pureté de vie extraordinaire, étant venu à mourir à l'âge de vingt-deux ans, une vertueuse veuve vit en songe plusieurs serviteurs de Dieu qui ornaient un palais magnifique. Elle demanda pour qui on le préparait; on lui dit que c'était pour le jeune homme qui était mort la veille. Elle vit ensuite, dans ce palais, un vieillard vêtu de blanc, qui ordonna à deux de ses gens de tirer ce jeune homme du tombeau et de l'amener au ciel.

Trois jours après la mort du jeune homme, son père, qui était prêtre et qui se nommait Armène, s'étant retiré dans un monastère, le fils apparut à l'un des moines, et lui dit que Dieu l'avait reçu au nombre des bienheureux, et qu'il l'envoyait chercher son père. Armène mourut le quatrième jour [1]. Voyez *Apparitions*, *Charles le Chauve*, *Chilperic*, *Vétin*, etc.

VOILE. — Chez les Juifs un voile qu'on se met sur le visage, empêche que le fantôme ne reconnaisse celui qui a peur. Mais si Dieu juge qu'il l'ait mérité par ses péchés, il lui fait tomber le masque, afin que l'ombre puisse le voir et le mordre.

VOISIN (LA), — Devineresse qui tirait les cartes, faisait voir tout ce qu'on voulait dans un bocal plein d'eau, et forçait le diable à paraître à sa volonté. Il y

[1] Lettre de l'évêque Évode à saint Augustin.

avait un grand concours de monde chez elle. Un jeune époux remarquant que sa femme sortait aussitôt qu'il quittait la maison, résolut de savoir qui pouvait ainsi la déranger. Il la suit donc un jour, et la voit entrer dans une sombre allée, il s'y glisse, l'entend frapper à une porte qui s'ouvre, et content de savoir où il peut la surprendre, il regarde par le trou de la serrure, et entend ces mots : « Allons, il faut vous déshabiller, vous mettre absolument nue; ne faites » donc pas l'enfant, ma chère amie, hâtons-nous... » La femme se déshabillait, le mari frappe alors à la porte à coups redoublés, la Voisin ouvre, et le curieux voit sa femme une baguette magique à la main, prête à ôter sa chemise, pour avoir le plaisir de voir le diable.

Une autre fois, une dame très-riche était venue la trouver pour qu'elle lui tirât les cartes. La Voisin lui persuade de voir le diable, qui ne lui fera d'ailleurs aucun mal; la dame y consent. La bohémienne lui dit d'ôter ses vêtemens, ses bijoux, enfin de rester toute nue. La dame obéit, et se trouve bientôt seule, sans habits, n'ayant en échange qu'une vieille paillasse, un bocal et un jeu de cartes. Cette dame était venue dans son équipage, le cocher après avoir attendu très-long-temps sa maîtresse, se décide enfin à monter, monte et la trouve seule. On l'avait dépouillée; il lui met son manteau sur les épaules, et la reconduit chez elle.

La Voisin favorisa tant d'empoisonnemens, et commit tant de vols avec le secours de son art, que la justice l'ayant fait arrêter, elle fut mise à mort en place publique [1].

VOITURE DU DIABLE. — On vit pendant plu-

[1] *Les charlatans célèbres*, t. 1, p. 325.

sieurs nuits, dans un faubourg de Paris, au commencement du dix-septième siècle, une voiture noire, traînée par des chevaux noirs, conduite par un cocher également noir, qui passait au galop des chevaux, sans faire le moindre bruit. Elle paraissait sortir tous les soirs, de la maison d'un seigneur mort depuis peu. Le peuple se persuada que ce ne pouvait être que la voiture du diable, qui emportait le corps. On reconnut par la suite que cette jonglerie était l'ouvrage d'un fripon, qui voulait avoir à bon compte la maison du gentilhomme. Il avait attaché des coussins autour des roues de la voiture, et sous les pieds des chevaux, pour donner à sa promenade nocturne l'apparence d'un œuvre magique.

VOIX. — Delrio et Boguet assurent qu'on reconnaît un possédé à la qualité de sa voix : si elle est sourde et enrouée, nul doute qu'il ne faille aussitôt procéder aux exorcismes et recourir à l'eau bénite.

Sous le règne de Tibère, à peu près vers le temps de la mort de Jésus-Christ, le pilote Thamus, côtoyant les îles de la mer Égée, entendit un soir, aussi-bien que tous ceux qui se trouvaient sur son vaisseau, une grande voix qui l'appela plusieurs fois par son nom. Lorsqu'il eut répondu, la voix lui commanda de crier, en un certain lieu, que le grand Pan était mort. A peine eut-il prononcé ces paroles dans le lieu désigné, qu'on entendit, de tous côtés, des plaintes et des gémissemens, comme d'un grand nombre de personnes affligées de cette nouvelle [1].

L'empereur Tibère assembla des savans pour expliquer ces paroles. On les appliqua à Pan, fils de Pénélope, qui vivait plus de mille ans auparavant. Ce grand Pan, suivant Eusèbe, était Jésus-Christ lui-

[1] Eusèbe, après Plutarque.

même, dont la mort causa une douleur et une consternation générale. Elle arriva effectivement sous l'empire de Tibère; et Dieu voulut apparemment la faire connaître à tout l'univers par une voix surnaturelle. Selon d'autres, il faut entendre, par le grand Pan, le maître des démons, dont l'empire était détruit par la mort de Jésus-Christ. Cependant il a depuis possédé bien des gens et fait bien des tours de maître. Les écrivains sensés attribuent aux échos les gémissemens qui se firent entendre au pilote Thamus; et quelques-uns mettent tout le fait au rang des fables.

Cette grande voix, dit le comte de Gabalis, était produite par les peuples de l'air, qui donnaient avis aux peuples des eaux que le premier et le plus âgé des sylphes venait de mourir. Et, comme il s'ensuivrait de là que les esprits élémentaires étaient les faux dieux des païens, il confirme cette conséquence, en ajoutant que les démons sont trop malheureux et trop faibles pour avoir jamais eu le pouvoir de se faire adorer; mais qu'ils ont pu persuader aux hôtes des élémens de se montrer aux hommes, et de se faire dresser des temples; et que, par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'élément qu'il habite, ils troublaient l'air et la mer, ébranlaient la terre, et dispensaient les feux du ciel à leur fantaisie : de sorte qu'ils n'avaient pas grande peine à être pris pour des divinités.

Clément d'Alexandrie raconte qu'en Perse, vers la région des mages, on voyait trois montagnes, plantées au milieu d'une large campagne, distantes également l'une de l'autre. En approchant de la première, on entendait comme des voix confuses de plusieurs personnes qui se battaient; près de la seconde, le bruit était plus grand; et, à la troisième, c'étaient des bruits d'allégresse, comme d'un grand nombre de

gens qui se réjouissaient. Le même auteur dit avoir appris d'anciens historiens, que, dans la Grande-Bretagne, on entend, au pied d'une montagne, des sons de cymbales et de cloches qui carillonnent en mesure.

Il y a en Afrique, dans certaines familles, des sorcières qui ensorcellent par la voix et la langue, et font périr les blés, les animaux et les hommes dont elles parlent, même pour en dire du bien.

En Bretagne, le mugissement lointain de la mer, le sifflement des vents entendu dans la nuit, sont la voix d'un noyé qui demande un tombeau [1].

VOLAC, — Grand président aux enfers; il apparaît sous la forme d'un enfant avec des ailes d'ange, monté sur un dragon à deux têtes; il connaît la demeure des planètes et la retraite des serpens; trente légions lui obéissent [2].

VOLET (MARIE). — Vers l'année 1691, une jeune fille de la paroisse de Pouillat, en Bresse, auprès de Bourg, se prétendit possédée. Elle poussait des cris que les moines interprétaient en hébreu. L'aspect des reliques, l'eau bénite, la vue d'un prêtre, la faisaient tomber en convulsions. Un chanoine de Lyon consulta un médecin sur ce qu'il y avait à faire. Le médecin visita la possédée; il prétendit qu'elle avait un levain corrompu dans l'estomac et dans les viscères du bas-ventre; que les humeurs cacochymes de la masse du sang et l'exaltation d'un acide violent sur les autres parties qui le composent étaient l'explication naturelle de l'état de maladie de cette fille. Marie Volet fut envoyée aux eaux minérales; le grand air, la dé-

[1] Cambry, *Voyage dans le Finistère.*
[2] Wierus, *In Pseudomon. dæmon.*

fense de lui parler du diable et de l'enfer calmèrent ses agitations ; et bientôt elle fut en état de reprendre ses travaux ordinaires [1].

VOLTAIRE. — L'abbé Fiard le met au nombre des démons incarnés, précurseurs de l'antechrist. Il a écrit contre les vampires, les apparitions, les démons, et contre beaucoup d'autres objets révérés.

VOLS ou VOUST. — On appelait ainsi, du temps de nos aïeux, une figure de cire par laquelle on s'imaginait faire périr ceux qu'on haissait. Dans l'usage qu'on en prétendait faire, il entrait des paroles qu'on se persuadait ne pouvoir être prononcées efficacement par toutes sortes de personnes. Voyez *Envoûtement*.

VOLTA. — C'est une ancienne tradition de l'Étrurie, que les campagnes furent désolées par un monstre appelé Volta. Porsenna fit tomber la foudre sur lui ; Lucius Pison, l'un des plus braves auteurs de l'antiquité, assure qu'avant lui Numa avait fait usage du même moyen, et que Tullus Hostilius l'ayant imité, sans être suffisamment instruit, fut frappé de la foudre [2].

VROUCOLACAS. — Voyez *Brocolaques*.

VUE. — Il y a des sorcières qui tuent par leur regard. Mais, en Écosse, presque toutes les femmes ont ce qu'on appelle la seconde vue, c'est-à-dire le don de prévoir l'avenir et de l'expliquer.

W

WALL, — Grand et puissant duc du sombre empire ; il a la forme d'un dromadaire, grand et terrible ;

[1] M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 255.
[2] Pline, liv. 2, chap. 33.

s'il prend figure humaine, il parle égyptien; il inspire surtout l'amour aux femmes, connaît le présent, le passé et l'avenir; il était de l'ordre des puissances; trente-six légions sont sous ses ordres.

WATTIER (Pierre). — Il a publié, au dix-septième siècle, la *Doctrine et interprétation des songes*, traduite de l'arabe de Gabdorrhaman, fils de Nosar; in-12, Paris, 1664.

WIERUS (Jean), — Célèbre démonographe allemand, élève d'Agrippa, qu'il a défendu dans ses écrits. On lui doit les cinq livres des prestiges des démons, traduits en français sous ce titre : *Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables*, des enchantemens et sorcelleries, pris du latin de Jean Wier, médecin du duc de Clèves, et faits français par Jacques Grevin, de Clermont, Paris, in-8°, 1569. L'ouvrage de Wierus est plein de crédulité, d'idées bizarres, de contes populaires, d'imagination et de connaissances. C'est ce même écrivain qui a publié un traité curieux des lamies, et l'inventaire de la fausse monarchie de Satan (*Pseudomonarchia dæmonum*), où nous avons trouvé de bonnes désignations sur la plupart des esprits de ténèbres, cités dans cet ouvrage.

WIULMEROZ (Guillaume), — Sorcier en Franche-Comté, vers l'an 1600. Son fils, âgé de douze ans, lui reprocha d'avoir été au sabbat et de l'y avoir mené. Le père indigné s'écria: Tu nous perds tous deux!.. Il protesta qu'il n'avait jamais été au sabbat. Néanmoins on prononça son arrêt de mort, parce qu'il y avait cinq personnes qui le chargeaient; que d'ailleurs sa mère avait été suspecte, ainsi que son frère qui avait été autrefois torturé à Dôle pour le même crime. Son jeune fils devait périr aussi; cependant il

fut démontré qu'il ne participait pas à la sorcellerie et il fut élargi [1].

VOLOTY, — Monstres épouvantables qui, selon le récit de Lomonosoff, étaient chez les Slavons comme les géans chez les Grecs.

WULSON DE LA COLOMBIÈRE (Marc). — On lui doit le *Palais des curieux*, où, entre autres sujets, il est question des songes, avec un traité de la physiomie. Orléans, 1660.

X

XAPHAN, — Démon du second ordre. Quand Satan et ses anges se révoltèrent contre Dieu, Xaphan se joignit aux mécontens: et il en fut bien reçu, car il avait l'esprit inventif. Il proposa aux rebelles de mettre le feu dans le ciel; mais il fut précipité avec les autres au fond de l'abîme, où il est continuellement occupé à souffler la braise des fourneaux, avec sa bouche et ses mains.

XERXÈS. — Ayant cédé aux remontrances de son oncle Artaban, qui le dissuadait de porter la guerre en Grèce, il vit dans son sommeil un jeune homme d'une beauté extraordinaire, qui lui dit: « Tu renonces donc au projet de faire la guerre aux Grecs, après avoir mis tes armées en campagne?... Crois-moi, reprends au plus tôt cette expédition, ou tu seras dans peu aussi bas que tu te vois élevé aujourd'hui.» Cette vision se répéta la nuit suivante. Le roi étonné envoya chercher Artaban, le fit revêtir de ses ornemens royaux, en lui contant la double apparition qui l'in-

[1] M. Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 164.

quiétait, et lui ordonna de se coucher dans son lit, pour éprouver s'il ne se laissait point abuser par l'illusion d'un songe. Artaban, tout en craignant d'offenser les dieux en les mettant à l'épreuve, fit ce que le roi voulut, et lorsqu'il fut endormi, le jeune homme lui apparut et lui dit : « J'ai déjà déclaré au roi ce qu'il doit craindre, s'il ne se hâte d'obéir à mes ordres; cesse donc de t'opposer à ce qui est arrêté par les destins. » En même temps il sembla à Artaban que le fantôme voulait lui brûler les yeux avec un fer ardent; il se jeta à bas du lit, raconta à Xerxès ce qu'il venait de voir et d'entendre, et se rangea de son avis, bien persuadé que les dieux destinaient la victoire aux Perses; mais les suites funestes de cette guerre démentirent la promesse du fantôme.

XEZBETII, — Démon des prodiges imaginaires, des contes merveilleux et du mensonge. Il serait impossible de compter ses disciples.

XITRAGUPTEN. — Les Indiens appellent ainsi le secrétaire du dieu des enfers, qui est chargé de tenir un registre exact des actions de chaque homme pendant sa vie. Lorsqu'un défunt est présenté au tribunal du juge infernal, le secrétaire lui met en main le mémoire qui contient toute la vie de cet homme; c'est sur ce mémoire que le dieu des enfers règle son arrêt.

XYLOMANCIE, — Divination par le bois. On la pratiquait particulièrement en Esclavonie. C'était l'art de tirer des présages de la position des morceaux de bois sec, qu'on trouvait dans son chemin. On faisait aussi des conjectures non moins certaines pour les choses à venir, sur l'arrangement des bûches dans le foyer, sur la manière dont elles brûlaient, etc. C'est

peut-être un reste de cette divination qui fait dire aux bonnes gens, lorsqu'un tison se dérange, *qu'ils vont avoir une visite.*

Y

YAN-GANT-Y-TAN, — Espèce de démon qui porte, dans la nuit, cinq chandelles sur les cinq doigts, et les tourne avec la rapidité d'un dévidoir; superstition des habitans du Finistère.

YAGA-BABA, — Monstre décrit dans les vieux contes russes, sous les traits d'une femme horrible à voir, d'une grandeur démesurée, de la forme d'un squelette, avec des pieds décharnés, tenant en main une massue de fer, avec laquelle elle fait rouler la machine qui la porte. Elle paraît remplir l'emploi de Bellone ou de quelque autre divinité infernale.

YEN-VANG, — Roi de l'enfer chez les Chinois. Il exerce des châtimens terribles sur ceux qui n'ont rien à lui offrir.

YEUX. — Boguet assure que les sorcières ont deux prunelles dans un œil. Les sorcières Illyriennes avaient la même singularité dans les deux yeux. Elles ensorcelaient mortellement ceux qu'elles regardaient, et tuaient ceux qu'elles fixaient long-temps.

Il y avait, dans le Pont, des sorcières qui avaient deux prunelles dans un œil et la figure d'un cheval dans l'autre.

Il y avait en Italie, des sorcières qui, d'un seul regard, mangeaient le cœur des hommes et le dedans des concombres.

On redoute beaucoup, dans quelques contrées de l'Espagne, certains enchanteurs qui empoisonnent par les yeux. Un Espagnol avait l'œil si malin, qu'en

regardant fixement les fenêtres d'une maison, il en cassait toutes les vitres. Un autre, même sans y songer, tuait tous ceux sur qui sa vue s'arrêtait. Le roi, qui en fut informé fit venir cet enchanteur, et lui ordonna de regarder quelques criminels condamnés au dernier supplice. L'empoisonneur obéit, et les criminels expiraient à mesure qu'il les fixait. Un troisième faisait assembler dans un champ toutes les poules des environs, et sitôt qu'il avait fixé celle qu'on lui désignait, elle n'était plus [1].

On a prétendu que l'on devenait aveugle lorsqu'on regardait le basilic. Voyez ce mot.

A Plouédern, près de Landerneau, dans la Bretagne, si l'œil gauche d'un mort ne se ferme pas, un des plus proches parens est menacé de cesser d'être [2].

YFFROTE, — Roi de Gothie et de Suède, qui mourut sur le bord de la mer où il se promenait, frappé des cornes d'une vache que l'on pensa être certainement une sorcière convertie en icelle, qui se voulait venger de cette manière de ce roi, pour quelque tort qu'elle avait reçu de lui [3].

Z

ZABULON, — Démon qui possédait une sœur laie du couvent des Ursulines de Loudun.

ZACHARIE, — Démon succube. Voyez *Bietka*.

ZACOUM, — Arbre de l'enfer des mahométans, dont les fruits sont des têtes de diables.

ZAEBOS, — Grand comte des enfers. Il a la figure

[1] *Voyage de Dumont*, liv. 3.

[2] Cambry, *Voyage dans le Finistère*, tom. 2, p. 170.

[3] Torquémada, *Hexameron*, p. 428.

d'un beau soldat, monté sur un crocodile; sa tête est ornée d'une couronne ducale; il est doux de caractère.

ZAGAM, — Grand roi et président de l'enfer, qui a l'apparence d'un taureau aux ailes de griffon. Il fait de la monnaie avec du métal, change l'eau en vin, le sang en huile, l'insensé en homme sage, le plomb en argent et le cuivre en or. Trente légions lui obéissent [1].

ZAHURIS ou ZAHORIES. — Les Français qui sont allés en Espagne racontent des faits très-singuliers sur les Zahuris, espèce de gens qui ont la vue si subtile qu'ils voient sous la terre les veines d'eau, les métaux, les trésors et les corps privés de vie.

On a cherché à expliquer ce phénomène par des moyens naturels. On a dit que ces hommes reconnaissaient les lieux où il y avait des sources par les vapeurs qui s'en exhalaient, et qu'ils suivaient la trace des mines d'or et d'argent ou de cuivre par les herbes qui croissaient sur la terre dont elles étaient recouvertes.

Mais ces raisons n'ont point satisfait le peuple espagnol, et il a persisté à croire que les Zahuris étaient doués de qualités surhumaines, qu'ils avaient des rapports avec les démons, et que s'ils voulaient ils sauraient bien, indépendamment des choses matérielles, découvrir les secrets et les pensées qui n'ont rien de palpable pour les grossiers et vulgaires mortels. Au reste les Zahuris ont les yeux rouges et doivent être nés le vendredi-saint.

ZAIRAGIAH, — Divination en usage parmi les Arabes, qui se faisait par le moyen de plusieurs cercles ou roues parallèles, correspondantes aux cieux

[1] Wierus, *In Pseudom. dæm.*

des planètes, placés les uns avec les autres, et marqués de plusieurs lettres que l'on fait rencontrer ensemble par le mouvement qu'on leur donne, selon certaines règles.

ZAZARRAGUAN, — Enfer des îles Mariannes, où sont logés ceux qui meurent de mort violente, tandis que ceux qui meurent naturellement vont jouir des fruits délicieux du paradis.

ZÉDÉCHIAS. — Quoiqu'on fût bien crédule sous le règne de Pepin, on refusait de croire à l'existence des êtres élémentaires. Le fameux cabaliste Zédéchias se mit dans l'esprit d'en convaincre le monde; il commanda donc aux sylphes de se montrer à tous les mortels. Ils le firent avec magnificence. On voyait dans les airs ces créatures admirables, en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes; tantôt sur des navires aériens, d'une structure admirable, dont la flotte volante voguait au gré des zéphirs. Mais ce siècle ignorant ne pouvant raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux, le peuple crut d'abord que c'étaient des sorciers qui s'étaient emparés de l'air pour y exciter des orages, et pour faire grêler sur les moissons.

Les savans, les théologiens et les jurisconsultes furent bientôt de l'avis du peuple; les empereurs le crurent aussi, et cette ridicule chimère alla si loin, que le sage Charlemagne, et après lui Louis le Débonnaire, imposèrent de grièves peines à ces prétendus tyrans de l'air [1]. Voyez *Armées*.

ZEERNEBOOCH, — Dieu noir, dieu de l'empire des morts chez les anciens Germains.

[1] Le comte de Gabalis.

ZEPAR, — Grand-duc de l'empire infernal. Il a la forme d'un guerrier. Il pousse les hommes à la pédérastie. Vingt-huit légions lui obéissent[1].

ZITON. — Pendant les noces de Venceslas, fils de l'empereur Charles IV, avec la princesse Sophie de Bavière, le beau-père, qui savait que son gendre prenait plaisir à des spectacles ridicules et à des enchantemens, fit amener de Prague une charretée de magiciens. Le magicien de Venceslas, nommé Ziton, se présente pour faire assaut avec eux, ayant la bouche fendue de part et d'autre jusqu'aux oreilles; il l'ouvre et dévore tout d'un coup le bouffon du duc de Bavière, avec tous ses habits, excepté ses souliers qui étaient sales, et qu'il cracha bien loin de lui. Ensuite, ne pouvant digérer une telle viande, il va se décharger dans une grande cuve pleine d'eau, et rendre son homme par le bas.—Nos vieilles chroniques et nos contes de fées sont pleins de traits semblables.

Ce même Ziton changeait quelquefois, dans des festins, les mains des conviés en pied de bœuf, afin qu'ils ne pussent rien toucher des mets qu'on leur servait, de sorte qu'il pouvait prendre pour lui la meilleure part.

Voyant un jour des gens à des fenêtres, attentifs à regarder un spectacle qui excitait leur curiosité, il leur fit venir au front de larges cornes de cerf, pour les empêcher de se retirer de ces fenêtres quand ils le voudraient.

ZOROASTRE, — Le premier et le plus ancien des magiciens. Sixtus Senensis reconnaît deux enchanteurs de ce nom : l'un, roi de Perse, et auteur de la magie naturelle; l'autre, roi des Bactriens, et in-

[1] Wierus, *in Pseudomon. dæm.*

venteur de la magie noire ou diabolique. Justin dit que Zoroastre régnait dans la Bactriane, cinq mille ans avant la guerre de Troie; qu'il fut le premier magicien, et qu'il infecta le genre humain des erreurs de la magie.

Voici ce que l'Anglais Hyde rapporte sur Zoroastre, d'après un historien arabe : Le prophète Zoroastre étant venu du paradis prêcher sa religion chez le roi de Perse Gustaph, le roi dit au prophète : « Donnez-moi un signe. » Aussitôt le prophète fit croître, devant la porte du palais, un cédre si gros et si haut, que nulle corde ne pouvait ni l'entourer, ni atteindre sa cime. Il mit au haut du cèdre un beau cabinet où nul homme ne pouvait monter. Frappé de ce miracle, Gustaph crut à Zoroastre.

Quatre mages, ou quatre sages (c'est la même chose), gens jaloux et méchans, empruntèrent du portier royal la clef de la chambre du prophète, pendant son absence, et jetèrent parmi ses livres des os de chiens et de chats, des ongles et des cheveux de morts, toutes drogues, comme on sait, avec lesquelles les magiciens ont opéré de tout temps. Puis ils allèrent accuser le prophète d'être un sorcier et un empoisonneur. Le roi se fit ouvrir la chambre par son portier. On y trouva les maléfices, et voilà l'envoyé du ciel condamné à être pendu.

Comme on allait pendre Zoroastre, le plus beau cheval du roi tombe malade; ses quatre jambes rentrent dans son corps, tellement qu'on n'en voit plus. Zoroastre l'apprend; il promet qu'il guérira le cheval, pourvu qu'on ne le pende pas. L'accord étant fait, il fait sortir une jambe du ventre, et il dit : « Sire, je » ne vous rendrai pas la seconde jambe, que vous » n'ayez embrassé ma religion. — Soit, » dit le monarque. Le prophète, après avoir fait paraître la se-

conde jambe, voulut que les fils du roi se fissent Zoroastriens; et les autres jambes firent des prosélytes de toute la cour. On pendit les quatre malins sages au lieu du prophète, et toute la Perse reçut sa foi.

Bundari, historien arabe, conte que Zoroastre était Juif, et qu'il avait été valet de Jérémie; qu'il mentit à son maître; que Jérémie, pour le punir, lui donna la lèpre; que le valet, pour se décrasser, alla prêcher une nouvelle religion en Perse, et fit adorer le soleil au lieu des étoiles.

Le voyageur français qui a écrit la vie de Zoroastre, après avoir observé que son enfance ne pouvait manquer d'être miraculeuse, dit qu'il se mit à rire dès qu'il fut né, du moins à ce que disent Pline et Solin. Il y avait alors, comme tout le monde le sait, un grand nombre de magiciens très-puissans; et ils savaient bien qu'un jour Zoroastre en saurait plus qu'eux, et qu'il triompherait de leur magie. Le prince des magiciens fit amener l'enfant, et voulut le couper en deux; mais sa main se sécha sur-le-champ. On le jeta dans le feu, qui se convertit pour lui en bain d'eau rose. On voulut le faire briser sous les pieds des taureaux sauvages, mais un taureau plus puissant prit sa défense. On le jeta parmi les loups, ces loups allèrent incontinent chercher deux brebis qui lui donnèrent à téter toute la nuit. Enfin il fut rendu à sa mère Dogdo, ou Dodo, ou Dodu, femme excellente entre toutes les femmes, ou fille admirable entre toutes les filles [1].

Bérose prétend que Zoroastre n'est autre que Cham, fils de Noé. Il ajoute qu'il noua l'aiguillette à son père, et le rendit impuissant.

Les cabalistes ont de Zoroastre une opinion toute

[1] Voltaire, *Dict. philosoph.*

différente ; mais, si les démonomanes le confondent avec Cham, les cabalistes le confondent avec Japhet. Ainsi, les uns et les autres s'accordent à le faire fils de Noé. « Zoroastre, autrement nommé Japhet, dit le comte de Gabalis, était fils du salamandre Oromasis, et de Vesta, femme de Noé. Il vécut douze cents ans, le plus sage monarque du monde; après quoi il fut enlevé par son père. Sa naissance paraîtrait un outrage pour Noé ; mais les patriarches tenaient à grand honneur d'être pères putatifs des enfans que les esprits voulaient bien avoir avec leurs femmes.

» Cette Vesta, étant morte, fut le génie tutélaire de Rome; et le feu sacré, que des vierges conservaient avec tant de soin sur son autel, brûlait en l'honneur du salamandre son amant. Outre Zoroastre, il naquit de leur amour une fille d'une rare beauté et d'une grande sagesse, la divine Égérie, de qui Numa Pompilius reçut toutes ses lois. Ce fut elle qui engagea Numa à bâtir un temple en l'honneur de Vesta, sa mère. Les livres secrets de l'ancienne cabale nous apprennent qu'elle fut conçue dans l'espace de temps que Noé passa sur les flots, réfugié dans l'arche cabalistique.

» Noé, sorti de l'arche, voyant que Vesta sa femme ne faisait qu'embellir par le commerce qu'elle avait avec Oromasis, redevint passionné pour elle. Cham, craignant que son père ne fît de nouveaux enfans [1], prit son temps, un jour que le bon vieillard était plein de vin, et le fit eunuque [2].

» Il faut admirer ici l'honnêteté du salamandre Oromasis, que la jalousie n'empêcha pas d'avoir

[1] On ne conçoit pas trop cette crainte : Cham avait-il peur d'être trop à l'étroit sur la terre?...

[2] Le rabbin Levi dit la même chose, mais sans en donner la raison.

pitié de son rival. Il apprit à son fils Zoroastre, le nom du Dieu tout-puissant, qui exprime son éternelle fécondité : en conséquence, Zoroastre, ou Japhet, prononça six fois, alternativement avec son frère Sem, en marchant à reculons vers le patriarche, le redoutable nom *Jabamiah!* et ils restituèrent le vieillard en son entier.

» Cette histoire mal entendue a fait dire aux Grecs qu'Uranos avait été mutilé par un de ses enfans; mais ceci est la vérité de la chose. D'où l'on peut voir combien la morale des peuples du feu est plus humaine que la nôtre. »

« Telles ont été, dans toute la terre, toutes les histoires des anciens temps, dit Voltaire; c'est la preuve de ce que nous avons dit souvent, que la fable est la sœur aînée de l'histoire. Je voudrais, ajoute le même auteur, que, pour notre plaisir et pour notre instruction, tous ces grands prophètes de l'antiquité, les Zoroastre, les Mercure-Trismégiste, les Abaris, les Numa même, etc., etc., etc., revinssent aujourd'hui sur la terre, et qu'ils conversassent avec les philosophes, les moins savans de nos jours, qui ne sont pas les moins sensés; j'en demande pardon à l'antiquité, mais je crois qu'ils feraient une triste figure. »

ZOZO, — Démon qui, accompagné de Mimi et de Crapoulet, posséda, en 1816, une jeune fille du bourg de Teilly en Picardie. Lorsqu'elle marchait à quatre pates, c'était Zozo qui la tirait par derrière. Voyez *Possédés*.

ZUNDEL, — Capitaine célèbre d'une bande de Bohémiens. Voyez *Bohémiens*.

En terminant ce Dictionnaire, nous ferons obser-

ver que beaucoup d'articles y paraissent transcrits, sans citations, des Contes noirs, de l'Histoire des vampires, du livre des Bohémiens, de l'Almanach de Merlin, de l'Art de dire la bonne aventure dans la main, etc., parce que tous ces livres ont été publiés sous des noms pseudonymes par l'auteur du *Dictionnaire infernal* et du *Diable peint par lui-même*, qui n'a pas jugé à propos de les reconnaître jusqu'à présent.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.


FRONTISPICE.
Dict. inf.
Seb. Le Roi Invt.
Delignon Sculp

DICTIONNAIRE
INFERNAL,

OU

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE,

Sur les Êtres, les Personnages, les Livres, les Faits et les Choses

QUI TIENNENT AUX APPARITIONS, A LA MAGIE, AU COMMERCE DE L'ENFER, AUX DIVINATIONS, AUX SCIENCES SECRÈTES, AUX GRIMOIRES, AUX PRODIGES, AUX ERREURS ET AUX PRÉJUGÉS, AUX TRADITIONS ET AUX CONTES POPULAIRES, AUX SUPERSTITIONS DIVERSES, ET GÉNÉRALEMENT A TOUTES LES CROYANCES MERVEILLEUSES, SURPRENANTES, MYSTÉRIEUSES ET SURNATURELLES;

PAR M. COLLIN DE PLANCY

Deuxième édition, entièrement refondue,

PLANCHES:

ASTROLOGIE; CHIROMANCIE; CRANOLOGIE; TOMBEAU DE DAGOBERT; MÉTOPOSCOPIE; PHYSIONOMIES HUMAINE ET ANIMALE COMPARÉES; RÉCEPTION D'UNE SORCIÈRE; DÉPART POUR LE SABBAT ET ARRIVÉE AU SABBAT, D'APRÈS TÉNIERS; TALISMANS, PANTACLES, CERCLE MAGIQUE; FRONTISPICE; FAC SIMILÉ DU PACTE D'URBAIN GRANDIER, FAC SIMILÉ DE L'ÉCRITURE DU DIABLE, AVEC LA SIGNATURE DE SEPT DÉMONS.

Paris.

A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE
DE P. MONGIE AÎNÉ,
BOULEVART DES ITALIENS, N°. 10.

1826.

Frontispice.

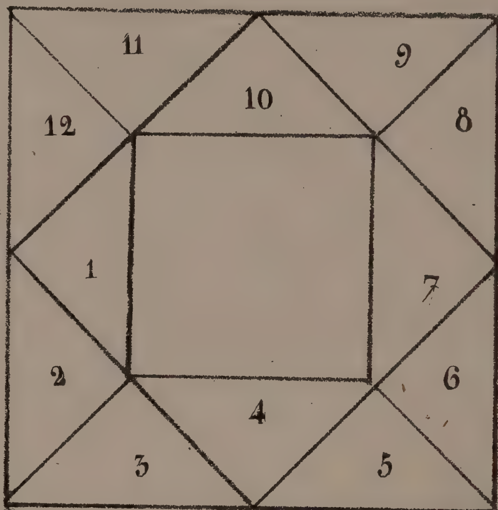
Comme un colosse immense, enjambant les deux mers,
La Superstition règne dans l'univers.

THOMAS.

C'EST la Superstition foulant aux pieds la Raison, l'Humanité et la Nature. Elle est entourée d'êtres fantastiques effrayans, porte des oreilles d'âne, un bandeau sur les yeux, un poignard, une torche et des chaînes.

On l'a aussi représentée quelquefois sous les traits d'une vieille femme chargée d'amulettes, de chapelets, de grains bénits et de talismans.

Astrologie.



1 maison de la vie.

2 maison des richesses.

3 maison des héritages

4 idem des biens de patrimoine.

5 idem des legs et donations.

6 idem des chagrins et maladies.

7 idem du mariage et des noces.

8 maison de l'effroi et de la mort.

9 idem de la religion et des voyages.

10 idem des charges et dignités.

11 maison des amis.

12 maison des emprisonnemens et de la mort violente.

Lith. de Engelmann

Astrologie.

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

La Fontaine.

Ils y lisent pourtant ; et jadis on ne faisait rien sans les consulter. Pour tirer les horoscopes, ils se servaient d'une figure où ils enfermaient les douze maisons du Soleil (ou signes du zodiaque) dans douze triangles disposés comme on les voit sur la planche ci-jointe, entre deux lignes. Quelquefois on plaçait douze triangles entre deux cercles l'un dans l'autre. L'astrologue cherchait l'état du ciel à l'heure où la personne était née, traçait la figure de chaque planète auprès de la constellation avec qui elle se trouvait en conjonction, et prophétisait en conséquence. Voyez l'article *Astrologie*, tome Ier.

Chiromancie.



A La ligne de la Vie.
B La ligne de l'Esprit.
C La ligne du Bonheur.
D Les lignes de la Jointure.
1 La montagne de Vénus.
2 La montagne de Jupiter.
3 La montagne de Saturne.
4 La montagne du Soleil.
5 La montagne de Mercure.
6 La montagne de la Lune.
7 La montagne de Mars.

Lith. de Engelmann.

Chiromancie.

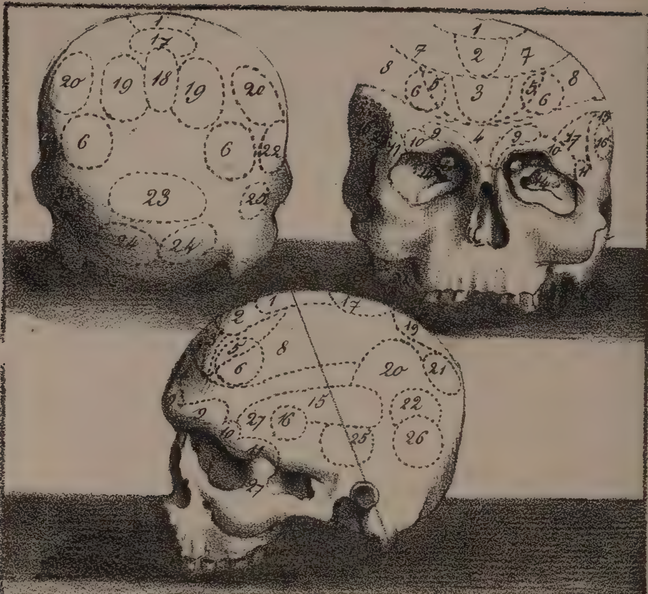
Qui in manu omnium signat ut noverint singuli opera sua.

JOB.

« Le ciel a mis dans votre main le secret de vos destinées. »

Il faut, comme on l'a dit, prendre la main gauche de la personne à qui on veut dire la bonne aventure, y chercher les lignes et les montagnes indiquées dans la figure ci-jointe, et les expliquer selon les principes de l'art que nous devons aux Bohémiens, quoiqu'il fût connu du temps de Job. Voyez l'article *Chiromancie*, tome II.

Cranologie.



Protubérances.

1 des idées religieuses.	15 du vol.
2 de la bonté.	16 des arts.
3 de l'esprit comparatif.	17 de la constance.
4 de la mémoire des choses.	18 de la fierté.
5 de la pénétration.	19 de la vanité.
6 du bel esprit.	20 de la prudence.
7 de l'imitation.	21 de l'amitié.
8 de l'esprit philosophique.	22 du meurtre.
9 de la mémoire des lieux.	23 de l'amour des siens.
10 de la distinction des Couleurs.	24 de l'amour.
11 des sciences abstraites.	25 de la bravoure.
12 des langues.	26 de la ruse.
13 de la mémoire des phisionomies	27 de la musique.
14 de la mémoire des mots.	

Lith. de Engelmann.

Crânologie.

Mais cet homme avait le crâne
Dur comme celui d'un âne ;
Et l'on n'y imprimait rien
Qui pût profiter à bien.

Vieille chanson.

Nous n'ajouterons rien à l'article *Crânologie*, t. II. Cette planche servira l'amateur dans la recherche précise des bosses, protubérances, ou organes découverts sur le crâne, et savamment expliqués par M. le docteur Gall. Voyez l'article *Crânologie*.

Tombeau de Dagobert

Dict. inf.



Lith de Engelmann

Tombeau de Dagobert.

Quand Dagobert mourut,
Le diable aussitôt accourut.
Le grand saint Éloi
Lui dit : ô mon roi !
Satan va passer,
Il faut vous confesser ;
Hélas ! dit ce bon roi,
Ne peux-tu pas mourir pour moi ?

Chanson du roi Dagobert.

Le devant du tombeau de Dagobert, représenté dans la planche ci-jointe, est expliqué à l'article *Dagobert*, tome II. Ce tombeau est maintenant dans la basilique de Saint-Denis, où M. Debray, architecte, l'a fait scier en deux, afin de montrer aux curieux le devant et le derrière. Les sculptures du devant sont pour le roi, le derrière est pour la reine.

Métoposcopie



1 Ligne de Saturne.
2 Ligne de Jupiter.
3 Ligne de Mars.
4 Ligne du Soleil.
5 Ligne de Venus.
6 Ligne de Mercure.
7 Ligne de la Lune.

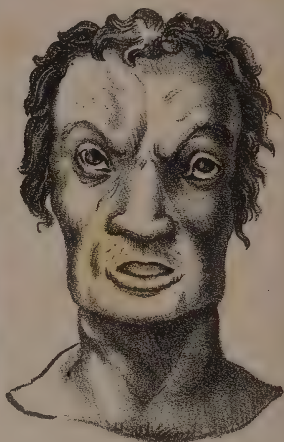
Lith. de Engelmann.

Métoposcopie.

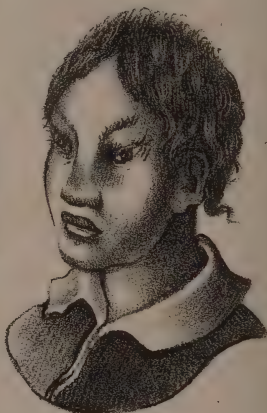
> Le front est un miroir où l'âme se déploie.
>
> Racine fils.

La figure, dont nous ne dirons qu'un mot, est ici pour donner parfaite intelligence de la métoposcopie (art de dire la bonne aventure par les rides du front). On voit quels sont la disposition et le nom de ces lignes. Voyez l'article *Métoposcopie*, tome IV.





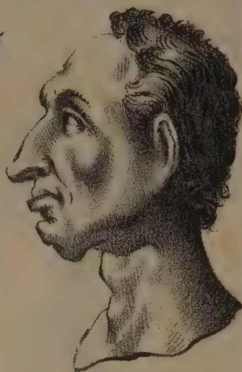


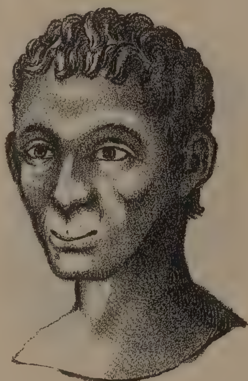


Lith. de Engelmann

Physiognomonie.



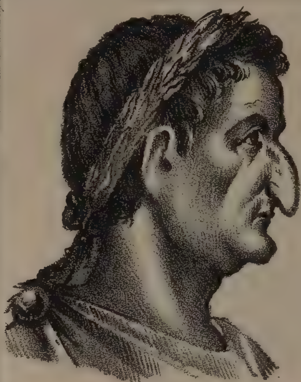






Lith. de Engelmann.

Physiognomonie.









Lith de Engelmann

Physionomie humaine

COMPARÉE A L'ANIMALE.

N°s. 1, 2, 3, 4.

Les quatre planches ci-jointes servent à préciser les ressemblances entre la figure de l'homme et celle de certains animaux. Platon ressemble, dit-on, à un chien de chasse, d'autres à un bœuf, à un lion, à un chameau, à un singe, à un aigle, à un pourceau, à un âne, etc., etc. Voyez l'article *Physiognomonie*, t. IV.

Départ pour le Sabat.



Départ pour le Sabbat,

D'APRÈS TENIERS.

Sur un vite cheval elles fendent les airs,
Prenant, dedans l'horreur de ces tristes déserts,
La mensongère forme
D'un corbeau, d'un taureau, d'un bouc affreux à voir,
Ou d'autre bête énorme
Courant des Africains le barbare terroir.

G. GUAY, *le Sabbat.*

IL y a dans cette peinture du départ pour le sabbat des choses très-exactes. On voit la sorcière s'envolant par la cheminée, sur le manche à balai. C'était la manière la plus ordinaire de faire le voyage. Voyez l'article *Sabbat*, tome IV.

Arrivée au Sabat

Dict. inf.

d'après Théniers

Lith. de Engelmann

Arrivée au Sabbat,

D'APRÈS TÉNIERS.

Le lieu est pâle, affreux, profane, déserté ;
De toutes parts s'y voit la mort, la cruauté ;
Là, les eaux avernales
Leur servent de boisson, là, l'objet odieux
Des ombres infernales
Trouble trompeusement leur aspect chassieux.

G. Guay, *le Sabbat*.

Il paraît que l'assemblée n'est pas encore réunie. Pour tout ce qui se passe dans ces orgies nocturnes, voyez l'article *Sabbat*, tome IV.

Réception d'une sorcière



Réception d'une Sorcière.

L'univers les redoute, et leur force inconnue
S'élève impudemment au-dessus de la nue;
La nature obéit à leurs impressions;
Le soleil étonné sent mourir ses rayons;
Sans l'ordre de ce dieu qui porte le tonnerre,
Le ciel, armé d'éclairs, tonne contre la terre;
L'hiver le plus farouche est fertile en moissons;
Les fleuves de l'été produisent des glaçons;
Et la lune, arrachée à son trône superbe,
Tremblante et sans couleur, vient écumer sur l'herbe.

Bréboeuf.

Mais pour faire toutes ces merveilles il faut être sorcier, et pour être sorcier, se faire initier aux grands mystères. C'est cette initiation qu'un peintre a voulu représenter dans la planche ci-jointe. On y voit des choses de fantaisie, avec beaucoup de traditions. Voyez l'article *Sorciers*, tome IV.

2.

Talismans & Pantacles.

1. 2. 4. 3.

1.2. talismans. 3 Pantacles. 4. Cercle Magique.

Lith de Engelmann

Talismans et Pantacles.

Ces figures n'ont pas besoin d'explication. Les talismans sont des préservatifs certains, comme on sait. Les caractères qui environnent les deux figures de talismans sont écrits à rebours; l'un contient ces paroles : *Super aspidem et basiliscum ambulabis*, etc.; et l'autre celle-ci : *Deus in adjutorium meum intende*, etc.

Le pantacle est la figure qu'on trace à terre lorsqu'on veut appeler le diable, et dans laquelle on se place durant l'évocation.

Le cercle magique est la figure dans laquelle se place le diable quand il paraît. Il faut le tracer devant le pantacle, en se tournant vers l'Orient.

Domine magistroque Lucifer te Deum meum et
principem agnosco et polliceor tibi servire et obedire
quamdiu potero vivere et renuncio alterum Deum
et Jesum Christum et alios sanctos atque sanctas et
ecclesiam apostolicam et romanam et omnia ipsius
sacramenta. et omnes orationes et rogationes quib.
fideles possint intercedere pro me; et tibi polliceor quod
faciam quotquot malum potero et attrahere ad mala
omnes. et abrenuncio chrisma et baptismum et
omnia merita Jesu Christi et ipsius sanctorum. et
si deero tuae servitutis et adorationi et si non ob-
lationem mei ipsius fecero ter quoque die tibi do
vitam meam sicut tuam v

Feci hoc anno et die . v.

Urb. Grandier.

Extractum ex inferis.

-inB nth ddzld m Im elsbb Kth Clni- ... ctc inluntr Im ... lntfq UUn

-vš lšq tqpon zmeHHd ... Hdir HH emz nnrept prl ... lonvtsH pto

mo mrrillo ... Huir ... Hdon iup ... Orannt ... lrrob

.Po ... julo v noH nom ... Horem virgmim ... lum mero

[illegible] Ho nodx .ra nnra illi Hriot .ouisirT dnsimrof

... dnrlusoT ... onno ni

xilef. xilu na tivib .tnrupp tuip .tugor Hoth

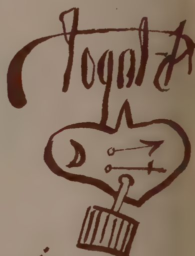
.. d.b.Ulm ... tni ... moH mtni ni

mrgo ... tni .tni ni trot?









mobšniniq mgob ... dvib ... loqqer



Pacte d'Urbain Grandier.

TEXTE.

Domine magisterque Lucifer, te Deum meum et principem agnosco, et polliceor tibi servire et obedire quandiù potero vivere. Et renuncio alterum Deum, et Jesum Christum et alios sanctos atque sanctas, et Ecclesiam Apostolicam et Romanam et omnia ipsius sacramenta et omnes orationes et rogationes quibus fideles possint intercedere pro me ; et tibi polliceor quod faciam quotquot malum potero, et attrahere ad mala peromnes ; et abrenuncio chrisma et baptismum, et omnia merita Jesus Christi et ipsius sanctorum ; et si deero tuæ servituti et adorationi ; et si non oblationem mei ipsius fecero, ter quoquo die, tibi do vitam meam sicut tuam.

Feci hoc anno et die,

Urb. Grandier,

Extractum ex inferis.

TRADUCTION.

Monsieur et maître Lucifer, je vous reconnais pour mon Dieu et mon prince, et promets de vous servir et obéir tant que je pourrai vivre. Et je renonce à un autre Dieu, ainsi qu'à Jésus-Christ, aux autres saints et saintes, et à l'Église Apostolique et Romaine, à tous ses sacremens et à toutes les oraisons et prières par lesquelles les fidèles pourraient intercéder pour moi; et je vous promets que je ferai tout le mal que je pourrai; que j'attirerai tous autres au mal. Je renonce au chrême, au baptême, à tous les mérites de Jésus-Christ et de ses saints; et si je manque à vous servir et à vous adorer, et si je ne vous fais pas hommage trois fois par jour, je vous donne ma vie comme votre bien.

Fait cet an et jour,

Urbain Grandier,

Tiré des enfers.

Pacte des Démons

AVEC URBAIN GRANDIER [1].

Nos pptens Lcfr, juvnte Stn, Blzbb, Lvtn, Elm, atq Astarot alîsq, hdie habems accept pct fœderis Urb Grandr qui nobst; et huic pollicem amorem mul. florem virginum decus mon. hon volup et op. fornicab triduo, ebriet illi cara er. Nobs offret semel in ano sag. sig. sub peds coculcab sa Ecclæ et nobs rogat ipsius erût; q pact vivet an vig felix in trâ hom. et ven postea int nos maled D:

Fact in inf int coss dæm,

Satanas, Belzebub, Lcfr, Elimi, Leviathan, Astaroth.

Sig pos. mag. diab et dæm princp dom.,

Blbrth, scrpt.

[1] Cette pièce curieuse, et celle qui précède, nous viennent des archives de Poitiers, où elles étaient avant la révolution.

TEXTE ENTIER.

Nos præpotens Lucifer, juvante Satanâ, Belzebub, Leviathan, Elimi, atque Astaroth, aliisque, hodiè habemus acceptum pactum fœderis Urbani Granderi qui nobis est; et huic pollicemur amorem mulierum, florem virginum, decus monacharum, honores, voluptates et opes. Fornicabitur triduò; ebrietas illi cara erit; nobis offeret semel in anno sanguinis sigillum; sub pedibus conculcabit sacra ecclesiæ et nobis rogationes ipsius erunt; quo pacto vivet annos viginti felix in terrâ hominum et veniet posteà inter nos maledicere Deo.

Factum in inferis, inter consilia dæmonum.

Satanas, Belzebub, Lucifer, Elimi, Leviathan, Astaroth.

Sigilla posuêre magister diabolus et dæmones principes domini.

Baalberith, scriptor.

TRADUCTION.

NOUS, le très-puissant Lucifer, secondé de Satan, Belzébub, Leviathan, Élimi, Astaroth, et autres, avons accepté aujourd'hui le pacte d'alliance d'Urbain Grandier, qui est à nous; et nous lui promettons l'amour des femmes, la fleur des vierges, l'honneur des nonnes, les dignités, les plaisirs et les richesses; il forniquera tous les trois jours; l'ivrognerie lui sera chère; il nous offrira une fois par an un hommage signé de son sang; il foulera aux pieds les sacremens de l'Église, et nous adressera ses prières. En vertu de ce pacte, il vivra vingt ans heureux sur la terre des humains, et viendra ensuite parmi nous maudire Dieu.

Fait aux enfers, dans le conseil des démons.

Ont signé LUCIFER, BELZÉBUB, SATAN, ÉLIMI, LÉVIATHAN, ASTAROTH.

Visa pour la signature et le sceau du maître diable, et de messeigneurs les princes des démons.

Contresigné BAALBÉRITH, *secrétaire.*

FIN DE L'EXPLICATION DES PLANCHES





